

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

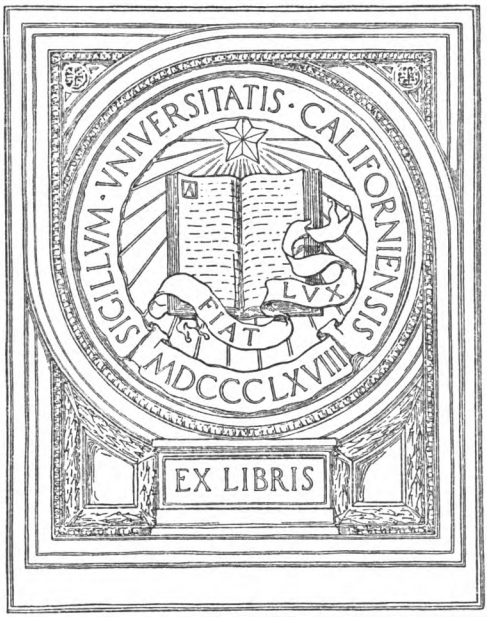
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

rnia
al

APRO
M52
1809
Jy-Az

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



Digitized by Google

add. v.
ap20
m52

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.



AUGE LEVASSEUR

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1809.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

M52
1809, Ju-Se

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXV. — *Samedi* 1.er *Juillet* 1809.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE DES ARBRES ET ARBRISSEAUX QUI PEUVENT ÊTRE CULTIVÉS EN PLEINE TERRE SUR LE SOL DE LA FRANCE; par M. DESFONTAINES, de la Légion d'honneur, de l'Institut de France, Professeur de Botanique au Muséum d'Histoire naturelle, etc. — A Paris, chez *Brosson*, libraire, rue Pierre-Sarrazin, n° 9. — 1809.

Si les jouissances de l'esprit sont les plus nobles et les plus brillantes auxquelles l'homme puisse aspirer dans la jeunesse, il en est d'autres plus faciles et plus calmes qui l'attendent dans un âge avancé, et qui, s'alliant par des rapports secrets à sa situation et au dépérissement de ses forces, le distraient si elles ne le consolent de tout ce qu'il a perdu. Ces jouissances se trouvent dans la vie des champs. Lorsque votre imagination affaiblie n'est plus capable de produire les découvertes des sciences, ou les chefs-d'œuvre des lettres et des arts, vous pouvez créer encore; vous pouvez faire naître de la verdure et des fleurs, ou planter des ombrages que vous devront vos neveux. Avez-vous passé votre vie dans les affaires, et, devenu plus sage, voulez-vous jouir enfin de vos dernières années? venez aux champs. Sully et Malesherbes ont planté; Charlemagne dirigeait l'exploitation de ses domaines; et Dioclétien, revenu de l'empire, cultivait lui-même ses jardins de Salone (1). Chez nous,

(1) Comme on le pressait de reprendre l'empire; plût aux Dieux, dit-il, que vous pussiez voir ici les légumes que j'ai plantés de mes mains! Vous sentiriez combien votre tentative est inutile. (AUREL. VICT. *Epitome.*)

U. C. BERKELEY JAN 29 '43 FRENCH 9 v.
Digitized by Google

combien de familles, ruinées par les malheurs des tems, ont ainsi retrouvé aux champs une existence heureuse! Combien n'y en a-t-il pas qui ont goûté dans les soins de leurs terres et dans une vie paisiblement occupée, une santé et une jouissance d'elles-mêmes que plus riches elles n'auraient jamais connues! ou, s'il leur reste à pleurer des pertes irréparables, du moins elles peuvent le faire en paix au sein de la nature. Plus d'un proscrit sous un toit de feuillage, s'est rappelé avec quelque charme les murailles de sa prison.

Une foule de circonstances attestent combien ce goût des occupations rurales est devenu général en France. On en trouverait une nouvelle preuve dans le succès rapide de l'ouvrage que nous annonçons. Cette Histoire des arbres et des arbrisseaux a paru au commencement de 1809, et déjà la première édition est presque épuisée. La raison en est simple; il s'agit des arbres et des arbrisseaux qui peuvent croître sur le sol de la France: chacun veut y chercher ce qu'il trouvera de plus agréable, de plus utile pour embellir sa retraite; et dans ce cas, malheureusement trop rare, le goût public est d'accord avec l'intérêt de la nation.

L'auteur expose lui-même, dans sa préface, le but qu'il s'est proposé d'atteindre.

« L'ouvrage que j'offre au Public est un tableau historique des arbres et des arbrisseaux indigènes, et de ceux des pays étrangers que l'on cultive dans les jardins, et qui peuvent croître en plein air, soit dans nos départemens du Nord, soit dans ceux du Midi.

» Duhamel a donné, en 1755, sur le même sujet, un excellent traité qui a été fort utile aux cultivateurs, et qui a eu toute la célébrité qu'il méritait; mais depuis, nous avons acquis un grand nombre d'arbres et d'arbrisseaux inconnus à Duhamel. Son livre est devenu fort rare, et il ne traite d'ailleurs que des espèces qui peuvent croître sous les climats de Paris et du nord de la France. Ces considérations, et le désir d'encourager la culture des arbres étrangers de pleine terre, m'ont déterminé à publier cet Essai. Le lecteur y trouvera des observations sur les terrains et les climats qui conviennent à chaque espèce, sur la manière de les propager, sur les usages auxquels on



Digitized by Google

peut les faire servir. J'ai aussi indiqué l'époque de leur introduction, et rapporté ce que j'ai pu savoir de plus intéressant sur leur histoire. »

« Le sol de la France ne produit pas naturellement un grand nombre d'arbres et d'arbrisseaux. Les plus utiles même de ceux qu'on y cultive aujourd'hui, tels que la Vigne, l'Olivier, le Pêcher, l'Abricotier, le Mûrier blanc, le Noyer, etc., sont étrangers, et ont été introduits anciennement; mais c'est particuliérement depuis la fin du seizième siècle, époque à laquelle l'étude de la botanique a commencé à faire des progrès, que nos richesses végétales ont considérablement augmenté. Le désir de connaître des plantes nouvelles a excité le goût des voyages; les Gouvernemens de l'Europe les ont favorisés, et une multitude d'arbres et d'arbrisseaux utiles ou d'agrément, recueillis dans les diverses parties du globe, sont venus peupler et embellir nos jardins et nos vergers.

» L'Asie mineure nous a donné le Cèdre du Liban, le Maronnier d'Inde, l'Arbre de Judée, les Lilas, et diverses espèces de fleurs qui font l'ornement de nos parterres.

» Les voyageurs qui ont abordé à la Chine et au Japon, nous ont envoyé le Sophora, le Thuia, l'Aylante, le Mûrier à papier, le Camellia, arbrisseau remarquable par la beauté de son feuillage et par l'éclat de ses fleurs.

» On cultive aujourd'hui en France plusieurs Chênes originaires de l'Amérique septentrionale, qu'il serait utile de répandre dans nos forêts, tels que le Chêne blanc, employé dans les grandes constructions; le Chêne à feuilles de Châtaignier, arbre d'une haute taille et dont le bois est également d'un très-bon emploi; le Chêne vert de Caroline, qui croît dans les sables et dans les dunes des bords de la mer; le Quercitron, dont l'écorce fournit une couleur jaune employée à teindre les cuirs, et qui leur donne beaucoup de prix.

» Nous avons diverses espèces de Frênes apportées des mêmes contrées, qui méritent d'être propagées par la beauté de leur port et pour les excellentes qualités de leur bois; plusieurs Erables, parmi lesquels se trouvent l'Erable rouge et l'Erable à sucre, dont le bois souple, ferme, uni et quelquefois agréablement marbré, est propre à faire des meubles et de superbes ouvrages de marqueterie.

» L'Amérique septentrionale nous a donné en outre le Bouleau à canots, avec l'écorce duquel les Canadiens font ces pirogues légères qu'un homme peut transporter d'un

Digitized by Google

fleuve à un autre ; un grand nombre de beaux Peupliers ; des Noyers qui ont un bois solide, coloré et d'un très-bon usage, tels que le Noyer noir, le Noyer cendré, l'Ikori, le Pacanier dont la noix est très-bonne à manger ; des Ormes, des Micocouliers, le Charme de Virginie avec lequel on fait des essieux, des dents, des engrenures de roues, des poulies de vaisseaux ; le Tupelo aquatique, arbre de trente mètres de hauteur, dont les racines, longueuses et légères, ont un bois propre à remplacer le liége pour beaucoup d'usages ; le Tupelo de montagne, employé au charronnage ; différentes espèces d'arbres résineux, du nombre desquels sont le Genévrier de Virginie, qui vient dans les terrains les plus arides, et dont le bois est odorant, d'une belle couleur rouge et d'une longue durée (2) ; le Cèdre blanc, recherché en Amérique pour les constructions ; le Pin du lord Weimouth, remarquable par la finesse et l'élégance de son feuillage ; les Sapinettes blanche et noire, avec lesquelles on fait de la bière dans le nord de l'Amérique ; le Baumier de Gilead, d'où découle le baume de Canada employé en médecine ; le Cyprès chauve, arbre très-gros et très-élevé, qui croît dans les terrains inondés, dont le bois est léger, très-durable, facile à travailler, et excellent pour faire de la volige.

» Tous ces arbres, et beaucoup d'autres que je passe ici sous silence, ne sont encore cultivés en France que dans les parcs et dans les jardins de botanique, comme objets d'agrément ou d'instruction ; mais ils deviendront d'une utilité générale lorsque le Gouvernement aura ordonné d'en faire des cultures dans ses pépinières, et qu'il les aura répandus dans ses forêts.

» Nous devons encore au nord de l'Amérique plusieurs arbres et arbrisseaux d'ornement ; le Robinier, l'Acacia rose, que le Monnier a cultivé le premier en France ; l'Acacia visqueux, introduit par Michaux père, et déjà commun dans les jardins ; les Pavia jaune et rouge, le Pavia à longues grappes ; le Tulipier de Virginie, l'un des plus beaux arbres de la nature ; diverses espèces de Magnolia, d'Azalea, de Cléthra ; des Rhododendrons, des Obiers, des Aubé-Epines, des Viornes, des Alisiers, qui fleu-

(2) C'est un arbre du même genre, le Génévrier des Bermudes qui fournit le bois odorant dont on revêt les crayons de mine de plomb. (*Note de l'auteur de l'article.*)

Digitized by Google

rissent au retour du printems et embellissent nos bosquets pendant cette saison.

» Les botanistes de l'expédition du capitaine Baudin nous ont apporté, il y a quelques années, des îles des mers du Sud et de la Nouvelle-Hollande, plusieurs Eucalyptus, parmi lesquels il en est qui, comme l'*Eucalyptus obliqua*, le *cordata*, le *globulus* décrit par M. de la Billardière, ont jusqu'à quarante-cinq à cinquante mètres de hauteur sur huit de circonférence; leur bois est très-bon pour les constructions, et ils viendraient en pleine terre dans nos départemens du Midi.

Qu'on ne pense pas que nos arbres indigènes puissent remplacer les arbres exotiques que l'on peut cultiver en France. Dans un pays comme le nôtre, où l'on exerce un grand nombre d'arts mécaniques, on a besoin de bois de différentes couleurs, de différens degrés de souplesse et de solidité; les layetiers, les tourneurs, les ébénistes, etc., sauront en tirer un parti avantageux. D'ailleurs beaucoup d'arbres étrangers peuvent croître dans des terrains qui se refusent à la culture de ceux de nos climats, et il y en a dont le bois est d'une qualité supérieure à celui des arbres analogues de notre continent. Enfin, parmi les arbustes qui ornent nos parterres et contribuent aux jouissances de la vie, il en est plusieurs qui ont fourni de nouveaux modèles de dessin aux peintres, aux brodeurs, aux manufactures d'étoffes et de porcelaines.....»

Par ce que vient de dire M. Desfontaines, on voit qu'un grand nombre d'arbres et d'arbrisseaux utiles, maintenant répandus dans toute la France, n'y ont été introduits que depuis deux siècles. Ce fait réfute assez une opinion, malheurement trop commune, qui fait regarder encore par beaucoup de personnes l'importation des plantes étrangères comme un objet de simple curiosité, et la culture de ces plantes, comme un article de dépense à peu près inutile, dont on est rarement dédommagé par leur naturalisation, ou qui ne présente tout au plus qu'une application lointaine dont l'avenir seul pourra profiter. Or, peu de gens aiment, comme le vieillard de La Fontaine, à se donner des soins pour le plaisir d'autrui. Mais sans entrer ici dans des vues générales et pour nous en tenir à ce qu'il peut y avoir de personnel dans l'espérance, l'héliotrope du

Digitized by Google

Pérou, cette charmante fleur qui exhale une odeur si suave, n'est connue en France que depuis soixante ans, et tous les héliotropes que l'on a aujourd'hui dans les jardins, sont venus des graines envoyées d'Amérique par Joseph de Jussieu. L'hortensia, originaire du Japon et de la Chine, a été apportée en Europe en 1790; elle est aujourd'hui répandue partout, et forme un des plus beaux ornemens de nos parterres par ses touffes de fleurs couleur de rose qui se succèdent sans interruption depuis le printems jusqu'à l'automne. Les métrosidéros, ces jolis arbrisseaux dont les rameaux se chargent de fleurs jaunes, blanches ou rouges, agréablement groupées, ont été apportés récemment de la Nouvelle-Hollande par les botanistes de l'expédition du capitaine Baudin, et ils sont déjà très-multipliés. Je ne parle ici que des fleurs, parce qu'elles sont plus généralement connues; mais la plantation des arbres étrangers offre déjà aux cultivateurs des avantages plus importans et plus réels. Quelle utilité, par exemple, ne retire t-on pas aujourd'hui de la culture du robinier ou faux acacia introduit en France sous Henri IV!

Les plantes même que la nature a refusées à nos climats, et dont nous ne pouvons soutenir la vie que par artifice, peuvent, étant soigneusement cultivées, devenir aussi pour nous des sources de prospérité et de richesses. Toutes les plantations de café du nouveau monde sont sorties des serres chaudes du Jardin des Plantes de Paris. Le thé, cet arbrisseau précieux, dont la consommation forme une branche de commerce immense, est cultivé à la Chine depuis Canton jusqu'à Pékin; et dans cette dernière ville, suivant les observations des missionnaires, l'hiver est plus rigoureux qu'à Paris. Il n'est donc pas douteux que l'on ne pût élever et propager le thé en France, si l'on parvenait à s'en procurer un assez grand nombre d'individus pour en faire des essais de culture dans des terrains et sous des climats différens. Or, si cela est possible, qui ne voit l'importance de l'entreprise, et les conséquences de l'exécution? On importe annuellement en Europe jusqu'à trente-six millions pesant de thé, qui par la nature du commerce de la Chine, se paye presque

Digitized by Google

tout en argent. Nous délivrer d'un pareil impôt serait sans doute une assez belle application de la botanique (3).

Mais ici se présente une autre question bien plus étendue et plus générale, c'est celle de l'influence des plantes sur la civilisation et sur l'état politique du genre humain. L'extrait de deux plantes, le café et l'opium, ont une telle action sur tous les peuples de l'Orient, que leurs mœurs, leur religion, leur population et leur système politique changeraient certainement s'ils en étaient tout à coup privés. En Europe, le café et le tabac ont sans doute modifié l'état physique de l'homme, et il est probable que ces modifications nous ont été avantageuses; mais une fois établies généralement, elles sont devenues indispensables; et de là sont résultés de nouveaux intérêts à soutenir. C'est presque uniquement pour des plantes, pour le café, l'indigo, le coton, les épices, le quinquina, la canne à sucre, que l'on se bat, depuis deux siècles, dans les deux mondes, et ces bienfaits de la nature sont disputés par les nations les armes à la main. Une nécessité aussi forte, mais moins cruelle, s'attachera désormais à toute découverte importante dans les sciences. Une fois connue d'un peuple, elle est indispensable à tous les autres; car le plus habile ne saurait manquer de devenir le plus riche et le plus puissant. Rien ne prouve mieux, qu'aujourd'hui, la prospérité des nations, et leur force morale sont en rapport avec leurs lumières? Qui pourrait dire ce que produirait en Europe la découverte d'une nouvelle plante éminemment propre à servir d'aliment, de remède, ou à exalter les sensations? Qui pourrait dire ce qu'il résulterait de la découverte d'une nouvelle propriété physique des corps? C'est un morceau de fer aimanté qui a fait découvrir l'Amérique; c'est avec un verre fait de sable et de cendre que l'on est parvenu à lire dans les cieux. Comment ne respecterait-on pas les découvertes des

(3) Peu de tems avant la révolution on avait fait, à Galeria, dans l'île de Corse, des essais de cette culture qui donnaient déjà de grandes espérances; mais la révolution y a mis un terme.

(*Note de l'auteur de l'article.*)

Digitized by Google

sciences, en voyant leurs plus simples recherches, je dirais presque leurs hasards suivis de pareilles conséquences; et qui sait si parmi les faits déjà vulgaires, parmi les herbes que nous foulons aux pieds, il n'en est pas qui un jour produiront encore de plus grandes choses!

On remarquera peut-être que pour rendre compte aux lecteurs de l'ouvrage de M. Desfontaines je me suis borné à le laisser parler lui-même; et en effet, personne ne pouvait mieux que lui, indiquer ce qu'il a voulu faire. Pour me conformer à l'usage établi maintenant parmi les journalistes, il me resterait à le juger. Mais j'avoue que je suis beaucoup trop étranger aux matières dont il traite pour pouvoir, d'après mes seules réflexions me former une opinion sur son mérite. Les botanistes les plus distingués s'accordent à dire qu'il est toujours parfaitement exact, et que les caractères qui distinguent les diverses espèces y sont saisis avec beaucoup de sagacité. Du reste, ils pensent qu'en le composant M. Desfontaines, a sur-tout voulu donner une application utile de la science qu'il possède si bien, et dans laquelle son rang est depuis long-tems marqué par des travaux du premier ordre. Pour moi, j'ai trouvé l'ouvrage extrêmement clair, rempli d'indications utiles, et je crois qu'il intéressera beaucoup les lecteurs auxquels il est destiné. Le style a quelque chose de cette douceur et de cette simplicité qui fait aimer M. Desfontaines de tous ceux qui le connaissent; et il s'y joint par fois, sur l'origine des plantes étrangères, des recherches d'érudition très-bien placées. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ATHANASIE, *ou mes derniers Entretiens avec elle, sur l'Immortalité de l'âme; par* J.-H. MEISTER. — Un vol. *in*-12 de 211 pages. — A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55. — 1809.

L'OUVRAGE que nous annonçons au public est un Recueil de dialogues faits à l'imitation des dialogues de Platon. L'auteur suppose qu'une jeune femme, très-aimable, très-vertueuse, mais très-incrédule, dont il est l'ami, est attaquée d'une maladie de langueur; et que dans les derniers jours de cette femme charmante, se trouvant à son chevet, et se sentant moins affecté de ses souffrances que de son irréligion, il met à profit les momens lucides que lui laisse la maladie, pour combattre ses erreurs, et lui inspirer de meilleurs sentimens. Voilà le fonds dramatique de ces dialogues, dont le texte principal porte sur l'*Immortalité de l'âme et l'attente d'une vie à venir*. Cette petite fiction prouve du moins que l'auteur est plus pieux que tendre. Elle ferait même penser que M. Meister est plus pénétré de la sévérité de Dieu, que touché de la justice et de la bonté de cet être infini. Mais, sans nous arrêter aux sentimens personnels de ce nouveau théologien, et sans chercher ce qu'il y a dans tout cela d'honorable ou d'injurieux à la Divinité, nous allons rendre un compte exact des preuves sur lesquelles M. Meister appuie la doctrine de l'immortalité.

Pour bien saisir ces preuves en elles-mêmes, pour en faire ressortir la force et la solidité, il est nécessaire de les dégager de tous les liens du discours, de les réduire à leur plus courte expression, et de les ramener à l'état de propositions simples ou de véritables syllogismes. C'est l'unique artifice que nous employons ici, pour ne rien ôter au poids des argumens, et à l'évidence qu'ils tirent de leur liaison naturelle, ou de l'ordre dans lequel on les

Digitized by Google

a disposés. Par-là, nous ferons voir, ce semble, avec toute la fidélité possible, dans quel singulier esprit on traite aujourd'hui les objets les plus élevés de la philosophie. Nous prévenons nos lecteurs que le plus souvent, nous ne ferons que copier dans cet extrait les propres paroles de M. Meister.

Premier Dialogue. — L'auteur s'adresse à Athanasie. (Athanasie veut dire *Immortalité.*) C'est le nom de cette femme si aimable qui est sur le point de mourir.

« Ne croyez point à la mort.

» La mort n'est souvent qu'apparente.

» Nous dormons et nous nous éveillons.

» Cela veut dire que nous mourons, et que nous ressuscitons.

» Des arbres, des plantes, des oiseaux, meurent l'hiver pour ressusciter au printems.

» D'ailleurs, il y a une logique de comparaisons.

» Encore une fois, le sommeil, c'est la mort :

» Le réveil, c'est la résurrection.

» Donc, la vie peut disparaître à nos yeux et subsister encore. D'où il suit que vous pouvez mourir, ou » je puis mourir, sans que pour cela mon amour pour » vous puisse s'éteindre. Ce qui prouve que l'on peut » ressusciter, c'est que voilà vos joues plus colorées que » tout à l'heure. Ne craignez point de vous perdre avec » moi dans le labyrinthe mystérieux de vos propres sensations. Nos idées et nos impressions dépendent des » qualités de nos organes, il est vrai; mais quel est l'organe qui les recueille toutes, pour les comparer et les » combiner entr'elles?

» Nous ne savons rien, nous ne comprenons rien : » d'où je conclus que ce que nous voyons a moins de » réalité que ce que nous ne voyons pas. D'un autre » côté, l'homme le plus sain en apparence et le plus » éloigné de la mort, en est souvent le plus près. Donc » c'est dans l'invisible qu'il faut chercher le principe » moteur du monde visible. Car la lumière a beau toucher ma rétine, je ne sais pas comment je vois.

» Il y a donc un autre organe dont les uns ne soup-

Digitized by Google

» çonnent même pas le mystère, et dont les autres ont nié » l'existence.

» Selon Gall, l'œil véritable est dans le cerveau; car » l'œil extérieur étant sain, il suffit d'une lésion du nerf » optique, ou de quelque chose de voisin, pour détruire » la vision.

» Ce qui n'empêche pas que nous n'ayons l'organe ou » le pouvoir qui recueille et compare. Ce pouvoir peut » être anéanti par le vice ou par la maladie; mais il re- » naît quelquefois plus actif que jamais. Donc il faut bien » que notre intelligence bornée soupçonne quelque » chose d'infini, d'éternel. Mais il est tems de baisser la » toile; car, malgré la coloration de vos joues, ceci pour- » rait bien vous fatiguer.»

Deuxième Dialogue. — «Quelquefois on se sent double. » Hippocrate et Pascal ont reconnu cette duplicité de » l'homme; mais ils l'entendent chacun à leur manière. » A prendre la chose dans le sens d'Hippocrate, n'avons- » nous pas deux cerveaux, comme nous avons deux yeux » et deux oreilles? N'avons-nous pas deux estomacs, » deux foies, deux rates, etc.? Dans le sens de Pascal, » ne vous êtes-vous jamais reproché de m'aimer trop ou » trop peu? Donc vous êtes double. Il y a donc deux » forces, deux impulsions qui supposent en nous deux, » que dis-je? trois, quatre, vingt, cent principes diffé- » rens : d'où il suit qu'il y a unité en nous; car ces mots » *je*, *moi*, qu'est-ce autre chose que l'aveu de cette » unité?

» C'est ce *moi* qui résiste à la dissolution et à la mort. » Voyez le tableau du saint Jérôme. D'ailleurs, près » d'expirer, ce *moi* prophétise. Mais les plus habiles » gens ne savent rien touchant les ressorts ou les résul- » tats de notre organisation. Abîmes de tous côtés! » Donc il faut, avec saint Paul, s'attacher aux choses in- » visibles qui ne passent point.

Troisième Dialogue. — « Après avoir tout épuisé en » fait de savoir, nous rencontrons des bornes. Mais ces » bornes sont franchies par l'œil de notre pensée inté- » rieure, et un ordre invisible se découvre. Nous arri-

Digitized by Google

» vons au *Dieu inconnu* de l'Apôtre. C'est là que com-
» mence notre vrai savoir.

» De tout tems l'homme s'est flatté de l'immortalité; il
» est donc immortel. Cet être par excellence n'a-t-il
» étendu ses désirs sur tout? N'est-il pas astronome? Son
» œil n'est-il pas le centre d'un million de rayons partis
» du soleil, qui est à plus de trente millions de lieues de
» lui? Il faut donc qu'il y ait quelque chose d'éternel,
» puisque l'homme forme des désirs sans fin. Otez l'autre
» vie, celle-ci a-t-elle un objet? la vertu a-t-elle un but?

Quatrième Dialogue. — « Ce que nous sommes le plus
» certains d'éprouver dans nos vœux et dans nos affec-
» tions, c'est leur irrésistible entraînement (c'est-à-dire,
» que nous sentons nos affections dans nos affections).
» Or, nos passions et nos espérances voient tout éter-
» nel. Donc elles frappent plus loin et plus juste que
» notre propre raison. A quoi j'ajoute que nous sommes
» plus sûrs de nos impressions intérieures que de tout le
» reste; et quand elles s'accordent avec les lois de la phy-
» sique et de la morale, nous ne risquons rien de nous
» y abandonner. L'erreur, si elle est utile, vaut mieux
» que la vérité; car alors, la vérité déprave. Un dogme
» qui nous élève ne peut être une illusion. »

Cinquième Dialogue. — Ici il y a un repos. M. Meis-
ter suppose qu'il a été fort malade et qu'il a failli à mou-
rir. « S'il fût mort en effet, il serait revenu garantir (d'une
» voix angélique) à son amie la certitude d'une autre vie
» telle qu'il la soupçonne. Il connaît plusieurs exemples
» de ces sortes d'apparitions; il cite celle de J. C. notre
» Seigneur, et finit par conclure qu'il faut lire Bossuet,
» et chercher à se persuader, comme le faisait Socrate à
» ses derniers momens. »

Sixième Dialogue. — « La *Bible* ne dit presque rien
» de la vie à venir; mais il suffit qu'elle ait parlé de Dieu
» pour conduire à ce raisonnement : *Dieu est, donc*
» *l'âme est immortelle.* L'homme fait de trop belles
» choses pour que son âme ne vive pas toujours. La pen-
» sée a un charme tout-puissant qui détache de la terre.

Digitized by Google

» Mais la vie est un tems d'épreuves qu'il faut supporter » pour mériter le prix qui nous attend. »

Septième Dialogue. — Description d'une belle soirée. « Une telle soirée fait de la terre un séjour trop beau » pour la grande majorité des hommes. Voilà pourquoi » l'homme doit aller dans le ciel. En attendant, la terre » est sans doute habitée par des anges gardiens, par des » âmes dégagées des liens de la matière, mais qui agis- » sent sur les âmes des hommes, et peuvent leur impri- » mer de sages déterminations. »

Huitième Dialogue. — La malade a une vision qui lui fait adopter les idées de son philosophe; et elle meurt tout à fait convertie.

Telle est la substance de ces huit Dialogues ou entretiens. Tel est le goût bizarre, tel est le déplorable mélange de frivolité française, et d'exaltation allemande, avec lequel on écrit de nos jours sur des questions que les plus sublimes esprits ont pour ainsi dire consacrées, par la profondeur de leurs vues, et la majesté de leur éloquence. Franchement, peut-on se mettre dans l'idée que M. Meister ait songé le moins du monde à ce qu'il écrivait? A-t-il seulement entrevu quelle était la grandeur et la gravité de son sujet? A-t-il soupçonné ce qu'il faut avoir de talent, de connaissances, d'élévation et de force de tête, pour manier dignement de si hautes et de si importantes questions? Sur-tout après les admirables écrivains qui l'ont précédé: hommes dont le génie presque surnaturel suffisait à peine à l'exécution d'une si noble et si difficile entreprise? M. Meister a beau protester dans sa Préface, qu'il n'écrit point pour les esprits déjà convaincus, et qui n'ont que faire de ses argumens; ni pour les esprits indociles et corrompus qui se refusent à tout, hors à des vérités démontrées: qu'il veut une gloire plus aisée et un prix plus doux; l'assentiment des cœurs qui cherchent la persuasion, et dont il veut fortifier la foi. Fortifier la foi! n'est-il pas visible, au contraire, que lui donner de si frêles appuis, c'est la mettre en péril? et que s'abandonner en aveugle à ce zèle imprudent, par lequel on renverse ce qu'on veut édifier, c'est travailler à

Digitized by Google

ruiner sa propre cause? C'est établir autant qu'il est en soi l'erreur qu'on voulait combattre?

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Du reste, le livre de M. Meister, outre les huit entretiens dont nous avons parlé, contient beaucoup de petits morceaux où l'on retrouve les mêmes vues et la même logique: sur l'analyse et le développement de nos facultés; sur la spiritualité de l'âme; sur le système du docteur Gall; sur le recueillement; sur nos rapports avec un ordre de choses invisibles, etc. Pour donner une idée du style de l'auteur, nous allons transcrire la fin de ce dernier morceau, fin à laquelle nous avons le malheur de ne rien comprendre, et que, d'après les principes de M. Meister, nous avons eu le plaisir de trouver admirable, par son obscurité même.

« On a confondu follement la série des causes et des » effets qu'il est possible de calculer d'avance avec plus » ou moins de probabilité, plus ou moins de précision; » et celle des chances supérieures tout à fait inconnues » et tout à fait incalculables, qui peuvent en troubler, en » interrompre le cours.

» Il est non-seulement permis, mais encore de » notre devoir, de chercher à connaître l'enchaînement le plus régulier, le plus constant de la première » de ces séries. Quant à l'autre, il faut nous borner sans » doute à ne pas l'oublier dans nos calculs, mais ne l'y » faire entrer que comme une puissance inconnue dont » les effets sont aussi certains qu'ils sont impénétrables, » et dont nous ne pouvons hâter le secours, ou diminuer » le danger, que par l'influence habituelle de nos dispositions morales, ou par l'influence plus sensible encore » de nos principes religieux, et de la douce confiance » que ces principes doivent nous inspirer. Ce sont les » seuls talismans auxquels l'homme raisonnable puisse » croire, et les seuls dont l'homme vraiment pieux se » permettra jamais de faire usage. » A. Z.

THÉATRE



THÉATRE COMPLET ET POÉSIES FUGITIVES DE J.-F. COLLIN-D'HARLEVILLE, Membre de l'Institut, etc. — Quatre vol. *in*-8°. — A Paris, chez *H. Nicolle*, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

(PREMIER EXTRAIT.)

COLLIN-D'HARLEVILLE, qu'une mort prématurée enleva l'année dernière aux lettres et à l'amitié, débuta dans la carrière dramatique par la comédie de l'*Inconstant*, le 13 juin 1786. Cet ouvrage fut accueilli avec une bienveillance générale, et depuis cet heureux coup d'essai, l'auteur fut constamment protégé par la faveur publique. On avait bien senti que l'*Inconstant* ne pouvait offrir au théâtre une intrigue attachante, encore moins un dénouement raisonnable : il rappelait d'ailleurs l'*Irrésolu* de Destouches, caractère absolument semblable, qu'on voit tout entier dès la première scène, et dont le développement nécessite l'uniformité. Ces deux comédies avaient encore entre elles une ressemblance plus piquante, en ce que l'une et l'autre finissaient par un vers si littérairement heureux, également donné par le sujet et qui renferme la critique la plus juste et la plus ingénieuse du dénouement. L'*Irrésolu*, quand il s'est enfin déterminé pour Julie, achève son rôle, en s'écriant :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène!

Et le valet de l'*Inconstant*, Crispin, témoin des éternelles variations de son maître, terminait la pièce par ce vers :

Il n'est pas de raison pour que cela finisse.

Collin-d'Harleville a imaginé successivement trois dénouemens pour son ouvrage ; tous ont été fort applaudis, aucun n'est satisfaisant. Il n'est peut-être pas sans intérêt pour l'art dramatique d'examiner pourquoi cette comédie, où le choix du sujet, l'intrigue et le dénouement furent généralement et justement critiqués, obtint cependant en 1786 un succès très-général et très-mérité.

Sans doute il faut en attribuer une partie à la gaîté de

Digitized by Google

l'ouvrage, à la verve comique dont il étincelle dans les détails, à la vivacité du dialogue, au naturel et à la facilité du style, qualités heureuses que l'auteur, dans sa préface, a lui-même remarquées avec une franchise modeste. Si l'on ajoute que malgré les séductions de l'âge et de l'exemple, il avait su se préserver du faux goût qui dominait alors au théâtre, qu'il avait également proscrit et les froides conversations et les incidens romanesques; qu'il avait purgé le langage de Thalie des fadeurs, de l'afféterie, du jargon, des pointes et des calembourgs qui le déshonoraient; enfin, qu'il annonçait l'intention et le courage de suivre les grands modèles et de ramener la comédie dans la véritable route, on concevra facilement les acclamations du public et les espérances des connaisseurs. En effet, jetons un coup d'œil sur l'époque littéraire où l'*Inconstant* parut, et rappelons-nous ce qui réussissait alors sur la double scène, illustrée par le génie de nos plus grands écrivains.

La perfection de la tragédie en France avait été longtems une partie de la gloire nationale, d'autant plus brillante qu'elle était moins contestée et que la vanité même de nos rivaux ne prétendait point à la partager. Le siècle de Louis XIV nous avait transmis ce noble héritage, conservé par le suivant, et peut-être étendu dans quelques parties par l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet*. Tant que Voltaire, dans la force de l'âge, avait exercé la double autorité de ses talens et de ses principes, aucun Français n'avait méconnu l'art de la tragédie au point d'opposer systématiquement Shakespear à Racine, et de comparer le saint Christophe de Notre-Dame à l'Apollon du Belvéder. En Angleterre même, le culte de ce poëte, à la fois sublime et barbare, est beaucoup plus moderne qu'on ne le croit communément; mais enfin, quand on cessa parmi nous de créer des modèles à l'appui des préceptes, quand la raison seule défendit la cause du goût, la sottise devint tout à coup moins circonspecte, et ses efforts furent secondés par la médiocrité jalouse. L'impuissance de suivre les traces des grands maîtres fit chercher partout des chemins nouveaux; les écarts furent appelés découvertes; et pour les consacrer, l'igno-

Digitized by Google

rance voulut renverser les bornes que le génie même a posées dans tous les arts d'imitation. Les auteurs de cette révolution ridiculement barbare, n'osant pas confier sa destinée au succès de leurs propres ouvrages, évoquèrent en France l'ombre de Shakespear et lui rendirent un hommage solennel. Comme on ne les soupçonnait pas de modestie, on les crut de bonne foi, et tout fut permis à leur fanatique idolâtrie. Ils traitèrent avec un mépris égal les règles du langage et celles du théâtre; ils outragèrent tour à tour, par leurs pamphlets et par leurs pièces, les fondateurs immortels de la scène française. Molière fut accusé de n'avoir pas connu la nature, puisqu'il ne s'était pas élevé *jusqu'à la sublimité du drame;* enfin, le délire fut porté si loin que les Aristarques de Londres et du pays de Katzenellenbogen (l'athénée de l'Allemagne), en déclarant que les tragédies de Racine sont d'*insipides déclamations*, n'ont fait que transcrire le judicieux arrêt rendu par trois ou quatre littérateurs français qui, pendant vingt ans, ont appelé Racine un *froid bel esprit*, et Boileau un *plat écrivain*.

Le public, dont la légèreté maligne applaudit trop souvent au ridicule qui l'amuse, fit pourtant justice de ces inepties. Des critiques du premier ordre ne dédaignèrent pas d'en combattre les auteurs. Mais comme, suivant l'expression énergique de Voltaire, il fallait *se laver les mains en sortant du combat*, ils abandonnèrent cette lutte sans gloire, où les victoires mêmes de la raison donnaient de l'importance à la sottise.

D'un autre côté, un homme né avec un génie vraiment tragique, dont la place était marquée d'avance à côté de nos grands maîtres, si le goût eut réglé l'usage de son talent, avait mis en œuvre les richesses brutes du théâtre anglais, et ses pièces, en 1786, obtenaient des succès contagieux : plusieurs sont même restées, non comme des modèles, mais comme des monumens. Les traits admirables répandus dans quelques scènes, des sentimens profonds rendus avec l'expression la plus poétique, des caractères dont la sombre originalité laisse dans l'âme une impression douloureuse et mélancolique, ont fait pardonner l'invraisemblance et l'irrégularité de ces

Digitized by Google

ouvrages. Il en est même résulté, dans la déclamation théâtrale, un genre nouveau, qui est à celui de *Baron* et de *Lekain* ce qu'est à Racine l'auteur du *Roi Léar* et d'*Othello*. Mais à l'époque dont je parle, ces exemples dangereux n'avaient encore rien produit qui donnât l'espérance d'un écrivain supérieur ou d'un acteur sublime: et la scène tragique, soutenue presque uniquement par des succès qui tendaient à la corrompre, était menacée d'une décadence rapide, qui effrayait tous les amis éclairés de l'art dramatique.

La Comédie ne leur offrait pas des consolations plus rassurantes. *La Métromanie*, *le Méchant*, *le Glorieux*, *l'Homme du jour*, en avaient conservé la gloire dans le siècle qui allait finir; et *Thalie*, à peu près dans le même tems, avait permis à Marivaux de la distraire, à La Chaussée de l'attendrir. Mais depuis près d'un demi-siècle (1) elle gardait le silence ou ne parlait plus que le jargon de Dorat et de ses imitateurs. A peine s'était-elle souvenue un moment du style et du ton qui lui convenaient dans les *Fausses Infidélités* (1768). Cet acte, brillant de grâce et de finesse, avait donné des espérances que la *Mère Jalouse* et *l'Homme personnel* avaient malheureusement dissipées. En 1786, la scène comique n'offrait depuis long-tems ni profondeur dans les caractères, ni vérité dans la peinture des mœurs.

Quand des critiques d'un goût sévère reprochent à nos auteurs comiques d'avoir abandonné les traces de Molière, ce n'est pas qu'une admiration superstitieuse pour un si grand maître leur dérobe les travers de notre siècle et les nuances particulières qui distinguent nos ridicules. L'imitateur servile qui, de nos jours, donnerait aux époux et aux médecins le masque de *George*

(1) La première représentation du *Glorieux* est de 1732; celle de la *Métromanie* de 1738; les *Dehors trompeurs* sont de 1740; le *Méchant* de 1745: la liste des pièces de Marivaux, qui sont restées au théâtre, commence au *Jeu de l'Amour et du Hasard* en 1720, et finit à *l'Epreuve*, en 1740. Les trois meilleurs ouvrages de La Chaussée, *Mélanide*, l'*Ecole des Mères* et la *Gouvernante*, sont de 1741, 1744 et 1747.

Digitized by Google

Dandin et de *Sganarelle*, n'aurait pas la première idée de son art et des convenances. Mais si les modes passent, les vices restent : l'homme de génie qui les a flétris sous les formes qu'ils prenaient de son tems, les suit dans la postérité, et ses tableaux durent autant que ses modèles. Si les hypocrites de toutes les espèces ne portent plus le manteau de *Tartuffe*, ils frémissent toujours à son nom.

Quand la bonne comédie n'a pas ce grand avantage, le seul, peut-être, qui fasse du théâtre une école de morale publique, elle va du moins chercher dans nos passions les préjugés et les ridicules qu'elle veut frapper. Dans ce cas encore, ses leçons conservent long-tems leur utilité. Malgré la révolution qui a déplacé tant d'idées reçues, et qui donne à nos sociétés un aspect si différent de celui qu'elles offraient aux yeux de Molière ou de Lesage, croit-on que les *Femmes Savantes* n'aient plus de copies en France, et voit-on beaucoup de nouveaux riches qui puissent rire de *Turcaret?*

Les caractères mis sur la scène, depuis près d'un siècle, ne ressemblent point à ceux que je viens d'indiquer. Leurs traits ne sont point aussi vigoureusement prononcés. La comédie moderne offrit d'abord plus de légèreté dans le fond et plus d'élégance dans les formes. Bientôt les nuances fugitives du sentiment prirent la place des passions : on peignit au pastel la physionomie mobile et grimacière d'une société peu nombreuse ; et l'on chercha la ressemblance d'un jour pour obtenir des succès d'un moment. Ces ouvrages frivoles étaient bien au-dessous de la véritable comédie ; mais du moins les auteurs daignaient encore respecter les usages et la langue de leurs concitoyens. On vit depuis des drames lugubres et des farces licencieuses, introduire parmi nous les noires folies du théâtre anglais et ramener les *imbroglio* du théâtre espagnol ; insulter à la fois l'esprit français, la raison, la vraisemblance, et faire passer de la scène dans le monde, des livres dans les salons, un jargon tour-à-tour métaphysique et burlesque, hérissé de maximes philosophiques et de fades calembourgs. — Telle était à peu près la décadence honteuse de la comédie, au moment où Collin-d'Harleville fit paraître son

Digitized by Google

Inconstant. Faut-il s'étonner, si malgré les nombreux défauts de l'ouvrage, les amis de l'art dramatique, communiquant au public leurs espérances, crurent devoir encourager par leurs applaudissemens et par leurs éloges, la jeunesse et le talent de l'auteur?

On se flatta de voir bientôt renaître la comédie de caractère, et l'*Optimiste* ne démentit pas entièrement ce présage glorieux. A la vérité, comme l'avoue l'auteur lui-même, l'action de cette pièce n'est pas bien forte, et les situations n'en sont pas très-attachantes : mais le personnage principal excite un aimable intérêt : l'homme toujours content, (c'est là le véritable titre de l'ouvrage) doit être naturellement toujours gai; cependant l'*Optimiste* de Collin ne fit sourire qu'à demi : le style, plus négligé que celui de l'*Inconstant*, se recommandait par une sorte de douceur qui paraissait être le caractère particulier du poëte : ce n'était point une franche comédie, c'était du moins un ouvrage agréable : une circonstance bizarre en augmenta prodigieusement le succès.

Fabre d'Eglantine, si fameux depuis par ses erreurs politiques, par son talent et par sa fin déplorable, arrivait alors dans la capitale, obscur, humilié, couvant sourdement au fond de son cœur la vengeance des affronts qu'il avait reçus dans les provinces, et comme comédien, et comme auteur dramatique. Il y avait composé et représenté lui-même un assez grand nombre de pièces, dont la chûte bruyante et méritée ne lui donnait pas même le droit d'être jaloux des succès d'un autre. Rien, absolument rien, ne révélait encore dans ces ouvrages, profondément oubliés, le talent ferme et vigoureux qui traça bientôt après le portrait de l'égoïste, sous le nom du *Philinte de Molière*. Il fut révolté des éloges qu'on prodiguait à l'*Optimiste*; j'ignore si ce fut par des motifs personnels contre l'auteur, ou par la sévérité naturelle d'un esprit difficile et chagrin, trop éclairé pour ne pas voir ce qui manquait à son rival, et trop fier pour ne pas s'indigner d'être méconnu lui-même quand il n'était point assez apprécié. Il avait la conscience de sa force qui, je crois, était réellement supérieure à celle de Collin, quoiqu'il ne reste de Fabre qu'un seul monument durable,

Digitized by Google

et malgré la grossière incorrection de son style, qu'il a hérissé de chevilles barbares et de locutions corrompues, avec une espèce d'affectation qui décèle l'orgueilleuse impuissance d'écrire avec plus d'élégance et de pureté. Quoi qu'il en soit, il imprima contre le but moral de l'*Optimiste*, une Préface, que son timide adversaire se contente d'appeler *étrange*, et que, sans injustice, il pouvait qualifier d'atroce, dans les circonstances où elle parut. L'indignation générale en fit justice dans le tems, et rien ne doit empêcher de la faire encore aujourd'hui, parce qu'il faut toujours flétrir ce qui est toujours odieux. Eh ! que deviendraient les lettres, si pour se délivrer d'un rival dont le talent importune, il était permis à la haine et à l'envie d'appeler à leur secours les insinuations les plus perfides et les calomnies les plus dangereuses ! Au reste, cette attaque indécente de Fabre contre Collin ne fit, comme je l'ai dit, qu'ajouter au succès de l'*Optimiste;* et cette impression, qui honore la morale publique, s'est prolongée au point, que cette comédie un peu froide, est toujours applaudie avec le même intérêt.

L'*Optimiste* fut suivi des *Châteaux en Espagne* : dans le même tems, dit-on, Frabre d'Eglantine traitait le même sujet, sous le titre de l'*Heureux imaginaire*. Assurément il pouvait en avoir eu la première idée ; mais ses droits à cet égard fussent-ils aussi clairs qu'ils sont douteux, il ne faudrait pas les citer pour justifier la préface dont je viens de parler. On sait que Dufresny réclamait aussi contre Regnard la première conception du *Joueur;* et quoiqu'il mît beaucoup d'aigreur et de vivacité dans la dispute, il n'imagina point, à propos d'une comédie, d'appeler sur son rival l'indignation du prince et la haine de la multitude. Les scandales littéraires n'allaient point alors jusqu'à compromettre l'honneur et la vie. Espérons que nous en sommes revenus là pour toujours.

La manie de faire des *châteaux en Espagne*, naturelle à tous les hommes d'une imagination vive, offrait le sujet d'une comédie amusante ; et Collin-d'Harleville est parvenu à la faire, quoique la fable de sa pièce soit évidemment très-invraisemblable : il se condamne lui-

Digitized by Google

même à cet égard avec tant de bonne foi, dans la préface de ses œuvres, qu'il est inutile d'insister sur cette critique; j'aime mieux, à propos de châteaux en Espagne, rappeler une saillie plaisante du prince de Ligne, qu'on aurait pu placer dans le recueil de ses bons mots. Il s'agissait de ce prince de Nassau qu'on a vu pendant vingt ans courir partout où l'on pouvait entendre et faire du bruit; compagnon de notre célèbre Bougainville dans son voyage autour du monde; volontaire sur les batteries flottantes au siége de Gibraltar; vainqueur des galères turques sous les murailles d'Oczakof, et sévèrement puni de ce triomphe par les Suédois, près des rochers de Swencksund; officier général dans toutes les armées de l'Europe, favori de Catherine à Pétersbourg, convive de Beaumarchais à Paris, acteur dans les grands événemens comme dans les petites intrigues de son siècle; homme singulier dans la paix et dans la guerre, à qui le plus brillant courrage ne procura que la réputation d'un aventurier de grande maison, et qui dépensa plus de vingt millions sans cesser d'être dans toutes les cours un solliciteur fastueux: il voulait emprunter une somme considérable à Vienne, sur des biens qu'il disait avoir en Espagne: les prêteurs allèrent demander au prince de Ligne quelques renseignemens sur ces possessions du prince de Nassau. — *En Espagne?* s'écria-t-il: *je ne sais pas s'il y possède des fermes; mais je suis sûr qu'il y a beaucoup de châteaux.*

Il y a certainement fort loin des châteaux en Espagne de ce prince à ceux de M. *de Crac.* Je ne chercherai pourtant pas d'autre transition, pour arriver à cette folie assez bouffonne, dont Collin ne dit qu'un mot dans l'examen de ses pièces. On trouve des vers heureux et piquans dans cette bagatelle, qu'il faut juger comme elle a été faite sans prétention, et dans un jour de gaieté. Le *Vieux Célibataire* commande plus d'attention; c'est le meilleur ouvrage de son auteur, et son titre le plus solide aux suffrages de la postérité. Je donnerai donc un peu plus d'étendue à mes observations sur cette comédie, dans un second article où je me propose d'examiner le reste du théâtre de Collin, et le volume de ses

Digitized by Google

poésies fugitives. Peu d'écrivains ont eu plus à se louer de l'indulgence et de la faveur de ses contemporains ; la postérité, plus sévère envers les ouvrages, doit encore éprouver pour le poëte, la bienveillance qu'inspiraient ses mœurs et son caractère; et malgré les faiblesses, les négligences, les fautes multipliées, que je serai forcé de remarquer dans la suite de ce examen il reste encore assez à louer dans les œuvres de Collin-d'Harleville, pour que l'amitié, qui pleure l'homme, pardonne aisément à la critique de ne voir en lui que l'écrivain.

ESMÉNARD.

UN MOIS DE SÉJOUR DANS LES PYRÉNÉES; par H. AZAÏS. —A Paris, chez *Leblanc*, imprimeur-libraire, abbaye St.-Germain, n° 1; *Garnery*, libraire, rue de Seine, n° 6; *Nicolle*, libraire, même rue, n° 12.

C'EST une chose toute simple que d'aller passer un mois dans les Pyrénées pour sa santé ou pour son plaisir, de s'extasier à la vue des montagnes, des glaciers, des torrens et des ravins, et de faire répéter à l'écho de ces effrayantes solitudes les exclamations que leur aspect vous arrache. On peut même, quand on a la fureur de griffonner, écrire le soir, au retour de ses excursions, ce qu'on a vu, ce qu'on a senti, ce qu'on a mangé, ce qu'on a bu, etc. On peut même s'arranger pour écrire tout cela en marchant, sur un portefeuille suspendu à une ficelle et supporté par un bâton, quoique ce soit le moyen de mal voir, de mal écrire et de mal marcher à la fois, sur-tout au milieu des éclats de rochers et des précipices. Mais ce qui ne peut s'expliquer que par un excessif amour-propre, c'est d'avoir fait imprimer ce Journal, c'est d'avoir cru que le public prendrait intérêt à savoir que M. Azaïs a eu chaud, a eu froid, a eu peur; qu'ici il a bu du lait et là mangé des truites. L'écrivain persuadé que le monde moral et le monde physique n'ont plus de secrets pour lui, et que l'ouvrage qu'il va publier *sera le plus utile que l'homme puisse pré-*

Digitized by Google

senter aux hommes, puisqu'il contiendra toutes les vérités que les hommes puissent connaître, peut bien penser qu'un jour les moindres détails de son existence auront une grande importance à tous les yeux ; mais nous ne sommes point encore comme lui dans le secret de son génie, et jusque-là nous serons au moins surpris de la confiance intrépide avec laquelle il nous entretient de sa personne. C'est une des manies les plus choquantes de ce siècle, que de parler de soi au public, que de faire de soi-même le sujet de son livre. Delà sont nés tous ces ouvrages d'une sensibilité fade et fausse, où l'on se met, comme ils disent dans leur jargon, *en harmonie* ou *en contraste* avec tous les objets de la nature, où l'on s'attendrit sur une mouche, où l'on se passionne pour un brin d'herbe, où l'on adresse, de son cabinet, aux animaux, aux plantes et aux ruisseaux, de niaises apostrophes qu'on se garderait bien de leur faire en plein air, et où enfin, se croyant tour à tour sublime et simple, on passe alternativement de l'emphase à la platitude. Voilà ce qui constitue particuliérement le genre des voyages appelés *sentimentals*, et même de quelques autres qui sont intitulés différemment.

La relation d'un voyage dans les Pyrénées pourrait m'intéresser beaucoup, si l'auteur, après avoir laissé refroidir un peu son étonnement et son admiration, me décrivait avec exactitude et sur-tout avec simplicité les scènes magnifiques dont ces hautes montagnes sont le théâtre, s'il me rendait sensibles, par un adroit mélange de traits et de couleurs, de détails topographiques et de peintures locales, les sites terribles ou gracieux dont lui-même aurait été frappé. Mais M. Azaïs a tout un autre procédé ; au lieu de décrire, il se récrie sans cesse. Je vois bien qu'il a sous les yeux des choses propres à exciter son enthousiasme ; mais cet enthousiasme, je ne puis le partager, puisque je n'ai point une vue, ni même une idée assez nette de ce qui le fait naître en lui : je suis précisément dans le cas d'un homme qui entend rire aux éclats dans une chambre voisine, et que ces rires impatientent fort, parce qu'il en ignore la cause, et qu'il ne peut y joindre les siens. M. Azaïs, par exemple, parle

Digitized by Google

en vingt endroits du Gave (1), c'est-à-dire, de l'impression d'effroi qu'à souvent produite sur lui ce torrent fougueux qui roule avec violence dans les profondes anfractuosités des monts, et dont les bords ne sont quelquefois réunis que par des ponts formés d'arbres jetés en travers, d'où l'œil du voyageur aperçoit à peine le fond de l'abîme sur lequel il est suspendu. Je concevrais beaucoup mieux la terreur dont il s'accuse trop souvent peut-être; je pourrais même aller jusqu'à la ressentir moi-même en imagination, si, moins prodigue d'exclamations insignifiantes et d'images banales, il m'avait dit l'élévation relative du point d'où le Gave s'élance, la longueur de son cours, la déclivité du plan sur lequel il serpente, la profondeur de son encaissement, la largeur et la hauteur de ses eaux, le nombre de ses cataractes, etc. Cette remarque s'applique à tous les autres objets.

Mais M. Azaïs l'a dit : Au milieu de toutes les merveilles de la nature, l'homme est la merveille la plus étonnante. Doit-on être surpris d'après cela qu'il nous parle si vaguement des Pyrénées, et avec tant de détails de lui-même? Il est clair qu'il a dû réserver toutes les forces de son âme et de son esprit pour admirer et peindre ce qu'il voyait alors de plus merveilleux dans ces montagnes. Son livre est un de ces portraits où, par une fantaisie de l'artiste, la figure se trouve placée dans un fond de paysage légèrement croqué; c'est la figure seule qui mérite de fixer nos regards. Occupons-nous donc de M. Azaïs, puisqu'il le veut ainsi. Il imagina d'établir son cabinet de travail dans une petite grange inhabitée pendant l'été, et qui l'hiver renferme la famille et les troupeaux du propriétaire; il raconte avec une naïveté charmante de quelle manière cet asile lui fut ouvert : « Les bonnes gens à qui il appartenait, avaient dit » un jour à la maman de Victorine que leurs granges » s'ouvraient aisément, et qu'elle pourrait y entrer, si » elle se trouvait surprise par la pluie. Victorine me dit

(1) *Gave*, est le nom générique des torrens dans les Pyrénées. M. Azaïs en fait un nom individuel qu'il donne à l'un de ces torrens, sans y joindre le nom du lieu, ainsi qu'il est d'usage.

Digitized by Google

» cela; nous essayâmes d'ouvrir la porte qui est à côté » de celle-ci; nous ne pûmes y parvenir. Victorine me » parlait d'un secret; je crus qu'il fallait le savoir, et » qu'aucune porte ne s'ouvrirait *sans le connaître*. Nous » y renonçâmes et nous nous en allâmes sans faire d'autre » essai. Je revins seul hier matin avec l'intention de m'oc- » cuper de la constitution des montagnes. Je m'étais assis » dans l'embrâsure de la porte; mais je n'y étais pas » bien..... Avant de m'en aller, je veux faire encore une » tentative : je ne réussis pas sur les portes que j'avais » déjà essayé d'ouvrir; mais je n'avais encore rien » entrepris sur une troisième : je ne sais pourquoi je » l'avais cru inutile. Je m'en approche; je tâtonne et bien » peu de tems; elle s'ouvre, un loquet de bois la rete- » nait. » C'est dans cette grange que M. Azaïs a tracé la plupart de ces belles pages dont je viens d'offrir un échantillon; c'est de cette grange qu'elles sont datées. Qui sait? On ira peut-être un jour la visiter en pélerinage comme la maison des Charmettes ou la tour de Montbar. L'auteur y était couché sur des gerbes de blé; au-dessus de sa tête était la récolte du foin. « Le vent, dit-il, parvient » à en détacher de tems en tems quelques brins qui » tombent sur mon papier; leur chûte est douce, je les » écarte sans violence. » *Sans violence!* que cela est touchant! Dans cette grange, se trouvait parmi les vases de bois, principaux ustensiles du ménage, un pot à l'eau de faïence. Quelle opposition! quel contraste! que de pensées perdues pour un cœur froid cela ne fait-il point naître dans une âme sensible! « Ce pot à l'eau fut manié » peut-être par les mains de l'homme orgueilleux; plus » souvent peut-être par les mains de jeunes beautés » tendres et délicates : qui pourrait me dire son his- » toire? » Elle serait sans doute fort intéressante, et nous perdons beaucoup à ne pas la savoir; mais M. Azaïs nous en dédommage par des rapprochemens tout à fait philosophiques. Ce pot à l'eau, *rejeté de la maison du riche et bien accueilli dans la maison du pauvre*, lui *présente l'image de l'homme infortuné que le malheur rapproche de l'habitant des chaumières. Moi-même!....* s'écrie-t-il; et voilà qu'à son tour il se compare au pot à l'eau. Les

Digitized by Google

saillies du bel esprit s'allient quelquefois dans l'ouvrage aux profondeurs du sentiment. Il est question d'une mine d'un demi-métal appelé *nickel*: « Cette *mine* m'intéresse » peu, dit l'écrivain. Je commence, pour ainsi dire, » l'exploitation d'une véritable *mine* de sensations et de » jouissances. » Ailleurs un site fameux, nommé Gavarnie, est un *drame* tout entier, et les montagnes qui sont en avant, sont *froides et simples*, comme n'étant en quelque sorte que des scènes d'exposition. Veut-on voir des effets d'imagination rendus d'une manière sublime? M. Azaïs entre dans une grotte bien profonde, bien sombre; il a peur; il se figure *un antre favorable au crime.... Du sang.... de noirs projets.... des ossemens.... des remords!....* Il fuit; avant de sortir, il avait essayé, d'une main tremblante, de graver son nom sur la roche. « La roche, dit-il, a été trop dure... elle n'a pas voulu le » recevoir.... Ce refus me plaît.... J'étais dans l'*antre du* » *crime*. » Il n'a pourtant pas voulu en avoir tout à fait le démenti; il est allé graver son nom sur une autre roche... *Elle l'a reçu*. C'était une des plus fréquentes occupations de M. Azaïs, que d'écrire son nom sur les arbres et sur les rochers. Il a bien fait; ce seront là, je crois, les traces les plus durables de son *Mois de séjour dans les Pyrénées*.

Un grand chapitre est consacré à *l'ingénieuse découverte* du moyen d'écrire en marchant. Toutes les pompes du style de l'auteur, toute la profondeur de sa réflexion, tout le charme de sa sensibilité concourent à célébrer cette *idée si heureuse qui embellit déjà son avenir*. Elle sera désormais pour lui la *compensation* de tout le bonheur qui lui est échappé pour ne plus revenir. Il aurait peut-être dû pour cette merveille, comme pour celles des Pyrénées, faire moins de phrases et décrire mieux. Ce qu'il nous en dit de plus clair, c'est que cette machine, très-simplifiée aujourd'hui et débarrassée du bâton ferré qui lui servait de support, *se réduit à une simple planche très-petite, très-légère et ficelée sur un bâton*. Il ajoute : « C'est sur ce bureau si portatif, si simple, que j'ai écrit » un grand nombre de choses, dont quelques-unes paraî- » tront un jour, et sur-tout que j'ai développé les princi-

Digitized by Google

» pales parties de mon système. » Grâces soient rendues au petit *bureau portatif et simple* sur lequel M. Azaïs a écrit, non seulement, un *grand nombre de choses*, mais encore de *grandes choses* (car il faut entendre un écrivain penseur à demi-mot, et n'être pas dupe du léger voile de modestie qu'il a jeté sur sa pensée). Honneur à cette planche sur laquelle M. Azaïs, tout en cheminant, a composé ce fameux livre *des Compensations dans les destinées humaines;* ce livre, depuis l'apparition duquel il n'y a plus un malheureux sur la terre, puisqu'il nous apprend que les plus heureux ont aussi leurs peines. Cette idée si neuve et si féconde en grands résultats, fermentait déjà dans sa tête, au tems où il parcourait les Pyrénées. Il visite une femme de plus de cent ans qui était *sourde;* il lui parle *compensation; il est entendu* (ce qui n'est pas malheureux), et la bonne vieille qui ne se plaignait de rien, se trouve consolée. Plus tard, il applique son remède avec le même succès à deux époux dont l'un souffrait de la douleur de l'autre. « Tout se mêle, se balance, se sou-» tient, disait M. Azaïs; malades l'un et l'autre, ils » eussent été trop malheureux; bien portans l'un et l'autre, » et d'ailleurs jeunes, ayant de la fortune, ils eussent » été trop heureux. » Ils ont compris cela à merveille, et ont été consolés tout deux, la femme d'être souffrante, et le mari d'être bien portant. Cette admirable panacée a pourtant manqué une fois son effet; c'est sur un jeune homme perdu de maux de nerfs. Comme il était seul, et qu'on ne pouvait lui offrir la *compensation* de ses maux dans la santé d'un autre, il n'a pas été guéri. M. Azaïs se demandait, en lui tenant une jambe : « Mais » pourquoi, sur la terre ces causes multipliées d'un » dérangement si funeste? Pourquoi ces souffrances si » cruelles à se rappeler, à prévoir et à sentir? Pour-« quoi.... » et il ne pouvait se répondre. Je répondais, » dit-il, à ces questions l'année dernière, en faisant » mon ouvrage sur les *Compensations dans les destinées* » *humaines.* » C'est grand dommage pour le jeune homme, que M. Azaïs n'ait pas pu dans le tems résou-

Digitized by Google

dre devant lui ces questions ; il l'eût infailliblement guéri de ses attaques.

On ne sait pas assez combien c'est un don précieux qu'une organisation délicate. Il est un petit nombre d'êtres privilégiés, dont les sens plus parfaits reçoivent une foule d'impressions qui demeurent étrangères à nos organes grossiers. De tous nos sens à nous autres, l'odorat est le plus purement physique et matériel, celui qui a le moins de rapports établis avec notre âme ; aussi ne savons-nous rien penser, ni rien dire de l'odeur d'une fleur, sinon qu'elle est agréable, douce, suave et tout au plus voluptueuse. M. Azaïs, dont l'âme s'étend jusqu'aux dernières ramifications du nerf olfactif, a trouvé dans les Pyrénées une fleur d'une *odeur attendrissante*. Son oreille participe, comme de raison, à cette exquise sensibilité qui met son moral *en rapport* avec tous les accidens de la matière. On se souvient que dans sa cabane il était étendu sur des gerbes de blé. « Le bruit, » dit-il, que je fais sur mon sopha toutes les fois que je » m'y remue, a quelque chose de champêtre qui me sa» tisfait. Toutes les causes d'impressions douces sem» blent s'être réunies autour de moi ; que je suis bien au » milieu d'elles ! » Il est des cœurs, je le sais, que le doux bruit de la paille remuée n'attendrira pas ; mais ils ne résisteront point, j'en suis sûr, à ce tableau d'un mouton qui passe sa tête par le petit trou carré qu'on a fait à la porte de la grange pour laisser sortir et rentrer la poule. « C'était une bonne chose à voir que la tête » seule d'une bête si bonne. Elle a resté là quelques » momens à regarder sans voir, comme le font quel» quefois de bien bonnes gens. » Il y a peut-être un peu trop de malice dans le trait qui termine cette innocente peinture.

Pour ne pas finir trop malignement moi-même, et rentrer dans le système des *compensations*, en rendant justice au talent de l'auteur, après avoir attaqué les défauts de son ouvrage, je conviendrai qu'il a quelquefois de la véritable élévation dans les pensées, de la noblesse et du charme dans l'expression. Cette demi-page que je vais transcrire m'a paru d'un style fort gracieux. L'au-

Digitized by Google

teur est assis au bord d'un ruisseau : « Assez près de » moi, dit-il, et sur l'autre bord, une jeune branche » d'épine a laissé tomber sur les eaux son extrémité » flexible ; elle voudrait suivre le courant, mais elle tient » à la terre ; le mouvement de l'eau l'entraîne et l'alonge ; » le ressort de sa tige la relève et la ramène : c'est un doux » spectacle que cette alternative régulière de faiblesse » et d'effort. C'est ainsi qu'attiré quelquefois sur le pen- » chant d'une inclination séduisante, j'ai été balancé, » ramené, retenu.....; plus souvent peut-être, m'aveu- » glant sur le terme où me conduisait une douce pente, » j'ai mieux aimé la suivre..... O mon âme ! conserve » un ressort plus ferme que celui de cette faible tige ! ne » te laisse pas trop pencher vers le courant qui m'attire ! » courant enchanteur, mais perfide ! je me défie et de » tes bords fleuris, et de ton onde si belle ! je ne dois » pas même effleurer ta surface ! je ne veux point m'a- » bandonner à ta riante aventure ! je ne veux point » m'égarer et me perdre, même dans un tendre plaisir ! »

Le grand tort de M. Azaïs, tout son tort, je le répète, est d'avoir eu la faiblesse de faire imprimer cet ouvrage, dont la composition vague et décousue a pu amuser ses loisirs dans des montagnes inhabitées, mais qui n'est aucunement digne des regards du public, pour qui lui-même déclare qu'il n'a point été fait. Il faut avoir le public en vue pour dire des choses qui puissent l'instruire ou lui plaire. Le plus homme d'esprit, quand il parle tout seul, quand il parle à son bonnet, débite beaucoup de sottises qu'il serait très-fâcheux pour lui que les autres entendissent. Si quelque chose peut paraître plus ridicule et moins concevable encore que la publication du livre, ce sont les éloges que certaines gens n'ont point rougi de lui donner. N'est-ce pas dans la liste des libraires intéressés qu'il faut chercher la solution de ce petit problème ?

AUGER.

LITTÉRATURE.

Digitized by Google

DE LA SEINE 5 CD

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE BRÉSIL, extraite du *Commercial Magasine*.

Il en est quelquefois des pays comme des hommes à qui des circonstances donnent une célébrité qu'ils n'eussent pas obtenue d'eux-mêmes. Combien de noms de provinces, de villes, de rivières, que leur position semblait condamner à l'obscurité, et que la chance des événemens en a fait tout à coup sortir. Il est permis de supposer qu'il y a quinze ans on aurait embarrassé beaucoup, je ne dis pas la foule ignorante, mais des gens très-instruits d'ailleurs, en leur demandant à quelle couronne appartenait le Belluneze, où se trouvaient les bouches du Cattaro, les champs d'Arcole, la ville d'Austerlitz, consacrés aujourd'hui par les souvenirs les plus glorieux. Tant que le Brésil a dû n'être considéré que comme une simple colonie portugaise, on a pu se contenter des notions vagues que donne sur cette contrée l'étude élémentaire de la géographie et de l'histoire; mais aujourd'hui qu'une de ces grandes révolutions politiques qui changent ou modifient la face des empires a relégué le chef de la maison de Bragance sur les rives de la Plata, il n'est pas sans intérêt de connaître avec quelques détails un pays sur lequel, de nouveaux rapports, de nouvelles destinées, appellent l'attention du monde commercial.

Ce précis historique, extrait de l'un des meilleurs journaux anglais (1), nous a paru tracé avec exactitude, et d'après des renseignemens certains.

« Cette partie de l'Amérique méridionale que l'on nomme Brésil, est bornée à l'est par l'Océan atlantique, à l'ouest, par une chaîne de montagnes qui la sépare du Paraguay, au nord, par la rivière des Amazones, au sud, par la rivière de la Plata.

» Le Brésil, situé entre l'équateur et le 35e degré de latitude sud, peut avoir 500 lieues de long, sur 240 de large. Il fut découvert par Américo Vespuce, dans l'année 1498;

(1) Cet extrait du *Commercial Magazine* est inséré dans le 25e N° du *Monthly repertory* (Répertoire de littérature anglaise). Ouvrage périodique, intéressant, que publient Parson et Calignani, libr., rue Vivienne.

Digitized by Google

mais les Portugais ne s'y établirent que 50 ans après, c'est-à-dire en 1549, époque de la fondation de la ville de San-Salvador. La cour de Madrid, s'autorisant des découvertes que les Espagnols avaient faites dans l'Amérique méridionale pour réclamer la propriété exclusive de ce Continent, s'opposa d'abord à l'établissement des Portugais sur cette côte; mais par un traité de paix conclu entre les deux nations, tous les pays situés entre les deux grandes rivières des Amazones et de la Plata demeurèrent aux Portugais, qui les ont conservés jusqu'à ce jour. Les Français essayèrent à la même époque d'établir quelques colonies au Brésil; les Portugais parvinrent à les en éloigner, et à s'y maintenir sans rivaux jusqu'en 1580. Cette nation, qui se trouvait alors au faîte du bonheur et de la gloire, en fut précipitée tout à coup. Don Sébastien, roi de Portugal, perdit la vie dans une expédition contre les Maures d'Afrique, et par suite de cet événement, la nation portugaise perdit son indépendance : son territoire fut réuni à la monarchie espagnole.

» Les Hollandais, à quelque tems de là, s'étant affranchi du joug de Philippe II, et ne se bornant plus à défendre leur indépendance, poursuivirent les Espagnols jusque dans leurs possessions les plus lointaines, s'enrichirent des dépouilles de leurs anciens maîtres. Leurs coups se dirigèrent plus particulièrement contre les possessions portugaises. Après s'être emparés de presque tous leurs établissemens dans les Indes orientales, ils attaquèrent le Brésil, dont ils soumirent quelques provinces, et qu'ils auraient entièrement subjugué si l'archevêque, à la tête de ses moines et d'un petit nombre de soldats rassemblés avec peine, n'était parvenu à mettre un terme à leurs conquêtes. Les Hollandais entièrement expulsés du Brésil vers l'an 1645, ne se désistèrent néanmoins de leurs prétentions sur ce pays, qu'au moyen de huit tonnes d'or que les Portugais s'engagèrent à leur payer par un traité conclu en 1661.

» Le Brésil est divisé en seize provinces, dont les principales sont, au nord, Rio-Grande, Rirarba, Fernambouc; au milieu, Bahia, Spiritu-Santo; au midi, Rio-Janeiro et Del-Rey. Les ports les plus fréquentés, sont ceux de Fernambouc, de Tous-les-Saints, de Porto-Seguro, de Rio-Janeiro, et le port de San-Salvador, sur la rive septentrionale de la Plata.

» Dans la partie septentrionale du Brésil, située presque sous l'équateur, les chaleurs sont excessives, et le climat

Digitized by Google

d'autant plus mal sain, qu'il y règne, particuliérement dans les mois de mars et de septembre, des vents variables accompagnés de torrens de pluie. La partie méridionale, au contraire, située sous le tropic du Capricorne, jouit, presque sans interruption, de l'air le plus pur et du ciel le plus serein. Le pays qui s'étend le long des côtes, est couvert de bois et de prairies. Vers l'ouest, dans l'intérieur des terres s'élèvent de hautes montagnes, d'où s'échappent un grand nombre de ruisseaux, dont les uns vont se perdre dans les fleuves des Amazones et de la Plata, tandis que les autres, après avoir fécondé les terrains qu'ils parcourent de l'est à l'ouest, et fait mouvoir dans leur cours plusieurs moulins à sucre, vont se jeter dans l'Océan atlantique.

» Ce pays, généralement fertile, abonde en bois de charpente; on y trouve des forêts entières de citronniers, d'ébéniers et de palmiers de cinq espèces différentes; la terre est couverte de mille autres productions végétales, dont les fruits savoureux et les fleurs odorantes parfument au loin la campagne. Mais de toutes ces richesses végétales la plus précieuse est le bois qui porte le nom du pays même.

» Le bois de Brésil est un arbre qui croît dans les terrains secs et parmi les rochers; il devient fort gros et fort grand. ses rameaux sont étalés, et couverts de petites feuilles assez semblables à celles du buis; son écorce et son fruit, d'un brun rougeâtre, sont l'un et l'autre hérissés à l'extérieur de petites pointes; le tronc est ordinairement noueux et tortu.

» Le bois de Brésil est très-dur et très-pesant; il petille au feu et n'y produit presque point de fumée à cause de son extrême sécheresse: propre aux travaux du tour, son principal usage est pour la teinture, où il donne un rouge foncé, et devient, sous ce rapport, un objet de commerce de la plus grande importance. On en tire au moyen des acides, une espèce de carmin végétal; et c'est de la teinture de ce bois qu'est composée cette craie rougeâtre que l'on nomme *rosette*.

» On trouve au Brésil beaucoup de mines d'or et d'argent d'une étendue considérable; celles de diamans n'y sont pas moins communes; mais les diamans que l'on en tire, n'ont pas autant de prix que ceux de l'Indoustan. Ces mines, qui donnent leur nom à la province de Minas, s'étendent jusqu'aux établissemens espagnols dans le Para-

Digitized by Google

guay. Le dixième d'or que perçoit le trésor royal est converti en lingots qui ont un cours légal et commun dans le commerce, lorsqu'ils sont poinçonnés; mais le propriétaire qui veut les convertir en monnaie paye un droit de deux et demi pour cent. L'exportation de l'or et de l'argent non monnayés est défendue sous peine de déportation à la côte d'Afrique des individus qui s'y livreraient. Les mines de diamans sont la propriété exclusive de la couronne, dont les dépenses consommaient un tiers du million sterling que le Portugal tirait annuellement du Brésil. »

On n'a point de renseignemens très-exacts sur la population de ce pays; mais on est certain qu'elle ne s'élève pas au-delà d'un million d'individus; sir Georges Staunton, assure même, qu'à l'époque de son voyage elle n'excédait pas 800,000 ames. On estime que l'armée portugaise au Brésil est de 8,000 hommes de troupes régulières et de 20,000 hommes de milice.

» La population se compose de Portugais, de Nègres, d'Américains, et d'indigènes. Tous les voyageurs s'accordent pour faire des Portugais du Brésil un portrait, qui n'est rien moins que flatteur. L'un des plus judicieux, M. Blagdon les représente comme un peuple abandonné à tous les vices; orgueilleux, efféminé, fourbe et cruel.

» Un Portugais brésilien, continue le même voyageur, quand il sort de sa maison, est porté par des esclaves dans un hamac de coton nommé *serpentine*, recouvert par une espèce de baldaquin, et dans lequel on peut à son gré se tenir couché ou assis. Il est d'usage parmi les gens d'une certaine classe, et qui ont ensemble quelque relation, de s'arrêter en palanquin pour se complimenter au milieu de la rue, où la conversation se prolonge assez souvent pendant des heures entières. Dans ce cas les porteurs plantent en terre deux longs bâtons armés par le haut d'un croissant de fer, sur lequel ils posent les deux extrémités du bambou auquel le hamac est fixé, et attendent ainsi plus commodément l'ordre de se remettre en route.

» Les femmes du Brésil, à les juger d'après la relation du lieutenant Tuckey de Calcuta, qui séjourna quelques mois dans ce pays, en 1803, sont, en général, privées des agrémens de la figure; il observe cependant que leurs grands yeux noirs vifs et brillans, animent leur teint naturellement obscur, et donnent une expression assez piquante à leur physionomie. Leur cheveux d'un noir d'ébène, très-longs et très-touffus, passeraient pour une

Digitized by Google

beauté, si l'application continuelle de leurs doigts n'indiquait pas aussi visiblement l'oubli des premiers soins que la propreté exige. Parmi d'autres habitudes qui seraient peut-être, sans importance, observées séparément, mais dont l'effet réuni contribue à détruire en tout pays le charme de la beauté même. M. Tuckey reproche aux dames brésiliennes l'habitude de cracher continuellement sans égards aux tems, aux personnes et aux lieux.

» Les Brésiliens des deux sexes excèlent dans la musique : les femmes aiment la danse avec passion ; mais les grâces qu'elles y déploient, s'éloignent trop souvent de la décence. M. Lindeley, dans son voyage au Brésil en 1804, fait aux femmes de ce pays des reproches beaucoup plus graves, et sur lesquels nous craindrions d'arrêter les yeux des personnes du même sexe. »

Commerce.

« Le commerce se conduit au Brésil d'après le système exclusif adopté par toutes les nations de l'Europe dans leurs rapports avec leurs colonies d'Amérique. On évalue à 130,000 livres sterling les diamans qui passent annuellement en Europe. Cet article, joint au sucre, au tabac, aux pelleteries, aux drogues de toute espèce, et sur-tout au bois de teinture peut donner une idée de l'importance du commerce de cette colonie.

» De tous les objets de luxe ou d'utilité première que les vaisseaux européens apportent au Brésil, le cinquième tout au plus est le produit du sol ou de l'industrie portugaise. Ils consistent en draps de France, de Hollande ou d'Angleterre ; en toiles et dentelles de France, de Hollande ou d'Allemagne ; en soie de France ou d'Italie ; les instrumens et ustensiles de cuivre, de fer ou d'étain, ainsi que le bœuf, le poisson salé, le fromage et la farine viennent d'Angleterre ; l'huile vient d'Espagne ; le vin est donc le seul article important que le Portugal fournisse au Brésil.

» L'exportation du sucre est prodigieusement augmentée depuis cinquante ans, quoiqu'à cette époque le commerce de cette denrée fût entièrement dans les mains des Portugais. Leur tabac est d'une qualité supérieure ; mais le Brésil en fournit beaucoup moins que les États-Unis.

» La baie de Tous-les-Saints est le rendez-vous général des flottes portugaises qui s'y rendent au nombre de près de cent voiles dans les mois de mai et de juin ; la valeur de leurs cargaisons réunies, n'est pas de beaucoup inférieure à celle

Digitized by Google

des gallions d'Espagne. L'or seul, dont la plus grande partie est monnayé aux Etats-Unis, monte à près de 4 millions liv. sterlings; mais le quart environ de cette somme passe dans les colonies africaines.

» La ville de San-Salvador (ou de Bahia, comme l'appellent communément les Anglais), est située à l'entrée de la baie de Tous-les-Saints; elle fut long-tems la plus commerçante, et peut encore être regardée comme la capitale de l'Amérique portugaise, quoique les mines du sud aient donné une nouvelle importance à Rio-Janeiro. San-Salvador est bâtie sur un roc, à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui la rend impraticable à toute autre voiture que les palanquins; de bonnes fortifications ajoutent encore à la défense naturelle de cette place: mais elle manque de garnison et d'artillerie. On y compte environ 2000 maisons, la plupart en pierre. Les plus riches planteurs y possèdent 4 ou 500 esclaves, mais si mal nourris et accablés de travaux si pénibles, qu'il est presque sans exemple qu'au bout de sept ans il en survive un seul. Cette ville est le siége d'un archevêché. La cathédrale est d'une assez belle architecture, et son fronton est décoré d'une superbe fresque, représentant la baie et les îles environnantes. Le côté oriental de San-Salvador est à peu près inexpugnable; le reste est fortifié par l'art et la nature, et protégé par huit forts, indépendamment de ceux qui défendent l'entrée de la rade.»

Rio-Janeiro appelé aussi Saint-Sébastien, est après San-Salvador la ville la plus considérable du Brésil. La description qu'en donne sir Georges Saunton dans son intéressant journal est en même tems la plus moderne et la plus authentique.

« Le port de Rio-Janeiro, est vaste et commode: ses rivages sont couverts de riches habitations, et bornés par un amphithéâtre de montagnes. La ville est située à quatre milles dans l'ouest; le palais du vice-roi est au centre; à l'extrémité qui s'avance jusqu'au port, se trouvent un couvent de bénédictins et une petite forteresse; vis-à-vis, sont les îles dos Cabras et des Serpens: dans cette dernière, on a placé les magasins, les arsénaux et les chantiers de construction. Dans quelques parties de la ville les maisons sont en pierres; les rues sont droites, bien pavées, et les artisans de la même profession habitent ordinairement la même rue.

» Un aqueduc d'une longueur considérable conduit à travers les vallées par un double rang d'arches élevées l'une

Digitized by Google

sur l'autre, distribue l'eau nécessaire dans tous les quartiers de la ville, et des gardes placés auprès de chaque fontaine surveillent cette distribution.

» Les boutiques, les magasins, les marchés attestent au premier coup-d'œil l'importance commerciale et l'opulence de cette ville, où les monumens publics et les édifices particuliers se multiplient tous les ans. Les principaux sont bâtis en granit, et on a également employé cette pierre à la construction du quai spacieux qui fait face au palais. Des circonstances locales, auxquelles se joint l'influence du climat, rendent cette ville mal saine. On y compte trois couvents d'hommes et deux de femmes, dont aucun n'est recommandable par l'austérité de la règle.

» Près du rivage, à peu de distance de la ville, se trouve une manufacture de cochenille, où ce produit est préparé par un procédé aussi simple que cruel. Les insectes dont on l'extrait sont enfermés vivans dans un vase de terre, que l'on expose à un feu de charbon très-modéré, dont l'effet doit être de dessécher insensiblement la cochenille, en prévenant la torréfaction qui détruirait sa couleur.

» Les magasins destinés à la réception et à la vente des esclaves de la côte d'Afrique sont situés à Val-Longo. Sur les 20,000 Nègres qui arrivent annuellement au Brésil, il en reste environ 5,000 à Rio-Janeiro : leur prix moyen est de 20 guinées par tête. Sur cette vente on prélève, au profit particulier de la reine de Portugal, un droit de 10,000 recs par esclave, dont le produit total s'élève à 60,000 guinées par an.

» Les Brésiliens indigènes sont de petite taille, mais forts, actifs et courageux; ils ont la peau d'un brun clair, les cheveux longs et noirs, et très-peu de barbe. Ces Indiens nourrissent une haine implacable contre les Portugais établis chez eux; ils s'éloignent de leurs demeures, mais ils massacrent sans remords et sans pitié, tous ceux qu'ils peuvent surprendre.

» Fernambouc, ville principale de la province de ce nom, est particulièrement renommée par le commerce considérable du bois de Brésil.

» A trente milles environ au nord de la province de Saint-Vincent, on trouve la république de St.-Paul, environnée de hautes montagnes et d'épaisses forêts. Ce petit état, composé dans son origine de vagabonds, de malfaiteurs échappés des colonies voisines, et parmi lesquels se trouvaient à la fois des Portugais, des Espagnols, des Créoles,

Digitized by Google

des Métis, des Mulâtres et des Nègres, n'offrait alors aucune trace de civilisation ; tous ses membres vivaient isolés, sans lois, sans religion, sans honneur, uniquement occupés de s'assurer par le brigandage une existence précaire et malheureuse. Mais, comme il est arrivé sans doute à toutes les sociétés naissantes, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir des inconvéniens de ce genre de vie, et formèrent entr'eux une espèce de confédération, qui ne tarda pas à devenir une démocratie régulière. Plus nombreux, ils peuvent un jour se faire craindre de leurs voisins ; mais jusqu'à présent 4 ou 5 mille individus, privés d'armes à feu, ne causent pas une inquiétude assez prochaine, pour qu'on ait cru devoir s'occuper de leur destruction. La tyrannie du gouvernement brésilien a donné naissance à cette république, devenue si jalouse de sa liberté, qu'à l'exception des hommes mis hors de la loi dans les autres pays et des esclaves déserteurs, aucun étranger, aucun voyageur ne peut y mettre le pied.

» Jusqu'ici, le gouvernement du Brésil résidait dans la personne du vice-roi, et du gouverneur de San-Salvador, assistés d'un conseil, sans le consentement duquel aucun acte ne pouvait avoir de force légale. Sous cette apparence de modération, le gouvernement n'exerçait pas moins le plus dur et le plus odieux despotisme. Le vice-roi, le gouverneur même disposaient arbitrairement de la fortune et de la liberté des individus, qu'ils renvoyaient en Europe sans que leurs amis ou leurs parens pussent avoir connaissance du crime qui leur était imputé. »

Il resterait à considérer quelles doivent être pour ce pays les conséquences politiques du grand événement auquel il doit une existence nouvelle ; mais un pareil examen nous entraînerait au-delà des bornes où nous sommes forcés de nous restreindre dans cet article. JOUY.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

L'ÉTÉ est pour les grandes villes ce qu'est l'hiver pour les campagnes : c'est la saison du repos. Plus de bals, plus de réunions nombreuses et brillantes. Les spectacles sont délaissés ; la littérature languit, et les muses elle-mêmes semblent assoupies sous leurs berceaux de fleurs. Au milieu

Digitized by Google

de ce sommeil général, il ne nous reste qu'un petit nombre d'objets propres à éveiller notre curiosité.

On s'occupe de l'émigration de nos premiers acteurs : depuis qu'ils ne sont plus à Paris on parle beaucoup d'eux. Que fait Talma ? est-il mort ? est-il couronné ? Il est mort, vous répond celui-ci ; la Parque aidée d'une apoplexie vient de le frapper subitement. Il se porte à merveille, répond l'autre ; Melpomène vient de ceindre son front de nouveaux lauriers. Le bruit de la mort de Talma s'était en effet répandu un moment, et tout l'empire des arts était en deuil ; mais cette nouvelle a été bientôt démentie. Talma est à Lyon, où ses talens reçoivent les honneurs les plus brillans. Un journal nous assure qu'on accourt des villes et des campagnes voisines pour jouir du bonheur de voir et d'entendre *le premier acteur du siècle*. Quelques personnes ont trouvé l'expression forte et ont rappelé le souvenir de Lekain ; mais il faut observer que le siècle dont il est question est encore jeune : c'est un enfant de neuf ans.

Talma n'est pas le seul auquel Lyon décerne des récompenses. Le front de Mme Belmont a aussi été couronné de myrte et de lauriers. Cette belle actrice s'était engagée pour trois représentations au théâtre des Célestins ; elle a séduit tous les yeux et enivré tous les cœurs. Avant son départ, les admirateurs de la beauté et du talent ont épuisé pour elle tout ce que la galanterie française à de plus flatteur et de plus aimable.

Gavaudan et sa jolie compagne sont à Gand, où ils ont joué pour leur début *l'Ami de la Maison* et *le Délire*. Baptiste le lyrique, qui marche sur les traces de Martin, est à Bordeaux ; et Mlle Cholet, qui depuis long-tems ne chante plus à Paris, n'en a pas moins enchanté tous les Bordelais qui l'ont entendue. Paul et Mlle Michu (aujourd'hui madame Paul) font les délices de Rouen : c'est une ville à laquelle ils sont chers, parce que Paul y a fait les premiers essais de son talent, et que Michu y a laissé de touchans souvenirs. Nous n'avons point encore de nouvelles officielles d'Elleviou, qui y a aussi commencé son Odyssée ; ni de Martin qui doit être à Strasbourg ; ni de Chenard et de Mlle Regnault qui se destinaient pour Amiens.

Après Talma, après Martin, après Elleviou, etc., sera-t-il permis de parler de Forioso ? Ce grand sauteur vient aussi de se mettre en campagne, et c'est à Lyon qu'il est allé faire voir les merveilles de son art. Ainsi cette grande

Digitized by Google

ville aura dans le même tems joui du plaisir d'entendre Talma, de voir Mme Belmont, et de regarder Forioso dansant sur la corde. Tandis que tous ces artistes voyageurs poursuivent leurs exploits dramatiques, ceux de leurs compagnons d'armes restés fidèles à la capitale lutent d'efforts et d'émulation pour couvrir le vide de cette absence.

L'Académie Impériale de Musique qui languissait depuis long-tems vient de tirer de la poudre de ses cartons le célèbre opéra d'Orphée et Eurydice, qu'on croyait condamné à ne plus revoir le jour. Il y a un article particulier sur cette reprise.

Après l'opéra d'Orphée, l'ouvrage qui exite le plus d'intérêt est le drame de *Sophie et Monval*, dont nous avons déjà parlé. Depuis *les Querelles des deux Frères*, de Collin-d'Harleville, jamais le théâtre de l'Impératrice n'a joui d'une vogue plus soutenue. On pleure beaucoup; et deux ou trois drames de ce genre joués sur divers points de la France suffiraient pour remédier à la longue sécheresse qu'éprouvent nos campagnes. Sophie et Monval doivent le jour à la verve de M. Aude, qui semble depuis long-tems s'être consacré exclusivement à la cause des boulevards.

Le Créancier, *l'Honnête Menteur*, et *le Tableau de Famille* qu'on a joués au même théâtre n'ont pas été aussi heureux. *Le Créancier* est une pièce traduite de l'allemand et qu'on a jouée il y a deux ans aux théâtre des Variétés-Étrangères. Elle n'est point sans mérite; mais elle ne saurait se soutenir auprès des bons ouvrages de notre scène.

L'Honnête Menteur n'a eu aucun succès, quoique l'idée principale en soit assez heureuse. Il s'agit d'une dame d'Héricourt, veuve ruinée par un procureur nommé Dubut. Cette damme a un fils en Amérique, lequel est amoureux de Mlle Dubut. Il revient en France, trouve sa mère dans un état très-misérable, et lui-même n'est guerre plus avancé qu'elle. Mais un jardinier, le menteur le plus honnête de son tems, se charge de tout réparer. Il ment pour obliger madame d'Héricourt; il ment pour tromper le procureur Dubut; et le résultat de ses mensonges est d'avancer le mariage du jeune d'Héricourt avec la fille du procureur. Cet ouvrage est très-foid, sans intérêt et sans verve : le sujet est tout à fait manqué.

Est-il quelquefois permis de mentir pour rendre service et faire une bonne action? c'est un cas de conscience sur lequel les plus doctes clercs sont partagés. St. Augustin est pour le mensonge; et puisque ce saint avait beaucoup

Digitized by Google

d'esprit, de science et d'honnêteté, il paraît à propos de s'en rapporter à son avis.

Le Tableau de Famille n'est qu'un petit conte tiré du Mercure et mis en dialogue. La pièce a été sifflée d'abord, applaudie ensuite, et ne méritait ni cet affront, ni cet honneur. Elle est d'un jeune auteur nommé M. Planard.

Malgré les très-beaux talens de Mme Festa, l'Opéra-Buffa commence à se ressentir de l'influence de la mauvaise saison. L'empressement des amateurs diminue beaucoup : il est vrai qu'ils se plaignent de l'uniformité du spectacle, et de la médiocrité des ouvrages auxquels cette célèbre cantatrice semble s'être attachée ; on espère l'entendre bientôt dans des pièces plus dignes d'elle.

Sous les mêmes voûtes et dans la même enceinte qui retentit de sa belle voix, on a remarqué une beauté d'un grand éclat et d'un extérieur très-séduisant : c'est une débutante, nommée Mme Merval. Rien ne lui manque du côté des charmes. Vénus semble lui avoir prodigué tous ses dons ; mais Thalie a été moins libérale. Mme Merval n'a encore aucune connaissance de la scène, elle prononce mal et joue d'une manière froide, contrainte et embarrassée ; c'est l'ouvrage de Pigmalion qu'il faut animer.

Une débutante d'un ordre moins élevé, d'une beauté moins éblouissante, mais d'un talent plus avancé, c'est Mlle Duval, fille de l'acteur de ce nom, qui joue les rôles de père au théâtre des Variétés. Après avoir paru il y a quelques tems sur les planches illustrées par les talens de Mmes Duret, Belmont, Gavaudan, Regnault, etc., elle n'a pas dédaigné de descendre jusqu'à celles où règnent Madame Barroyer et Mlle Cuisot. Elle y a obtenu beaucoup de succès et paraît destinée à devenir l'un des ornemens de ce théâtre ; car on y joue quelquefois des pièces qu'un homme de goût peut avouer, et qui figurent au milieu des Jocrisse et des Cadet-Roussel, comme les dames de château figurent dans les bals de campagne au milieu des beautés du village.

De ce nombre est un assez joli vaudeville, intitulé le *petit Candide*. C'est une imitation en un acte du joli conte de M. de Lantier ; mais le modèle vaut encore mieux que la copie. Cette petite pièce est de M. Sevrin.

Un autre ouvrage qui n'a eu qu'une soirée d'existence au Vaudeville, est le *Pélerin et le Roi*. C'est un petit mélodrame en couplets, où un ministre, déguisé en pélerin, vient donner à un roi des avis sur la manière de gouverner

Digitized by Google

ses Etats. Le pélerin a une fille, la fille est jolie, le roi en est amoureux; un courtisan ambitieux et méchant se mêle à cette intrigue et fait proscrire et la fille et le père; mais l'innocence triomphe, et la beauté persécutée s'assied sur le trône. Ces aventures romanesques ont été fort mal accueillies; on a sifflé le roi, ses ministres et ses amantes, et la pièce n'a été achevée qu'avec beaucoup de peine.

Après les spectacles, les objets qui occupent les loisirs de la capitale sont quelques ouvrages nouveaux. Mme Simon-Candeille vient de publier son roman de *Lydie*, Mme de Staël de faire réimprimer sa *Delphine*, M. de Lantier nous a donné une nouvelle édition de ses *Contes* et de son *Antenor*. Il a fait aussi imprimer un *Voyage en Espagne*. Le voyageur est, comme on le pense bien, un personnage fictif; mais il n'en dit pas moins des choses fort curieuses sur le pays qu'il parcourt. M. Soulavie, l'un des plus grands compilateurs de nos jours, vient d'ajouter à ses compilations deux gros volumes, sous le titre de *Pièces inédites sur les Règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*.

Nous avons un *Recueil de Lettres* de Mlle l'Espinasse, l'amie, la confidente des plus célèbres philosophes du dernier siècle; une *Histoire des premiers tems de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chûte des Pisistratides*, par M. Clavier, l'un des plus savans hellénistes de Paris; une traduction en vers du poëme d'*Young sur Jeanne Gray*; deux nouveaux volumes sur l'*Histoire de France*, par M. Fantin des Odoards, qui s'annonce comme continuateur de Vély, Villaret et Garnier; un recueil de vers, intitulé *la Pépinière de Momus*, où l'on trouve les poésies fugitives de MM. Falaise de Verneuil, Naigeon, Victor Vial, Cellier, Paillet de Plombières, Decourt, Le Maire, Daricourt, etc., noms qui peut-être deviendront un jour fort célèbres, mais dont la renommée n'a pas encore jugé à propos de se charger; un roman passablement libertin, sous le titre de *Mémoires d'un Vieillard de vingt-cinq ans*; quatre volumes passablement niais, sous le titre de *Mistification d'Innocent Poulot, petit-fils de Pourceaugnac*; des *Racines latines*, mises en phrases et mnémonisées d'après la méthode de M. de Fenaigle; des *Idiotismes* de la *Langue grecque*, par M. Gail; une *Histoire chevaleresque des Maures de la Grenade*, traduite de l'espagnol de Ginès Perès de Hita; une *Histoire secrète des jeunes Demoiselles renfermées dans le parc au cerf*; une traduction des *Voyages en Hollande et en Irlande de John Carr*, par

Digitized by Google

Mme Kéralio-Robert; un *Nouveau choix des Lettres édifiantes*; une *Nouvelle traduction de Werther*, ouvrage regardé dans toute l'Europe comme le chef-d'œuvre de Goëthe, et proscrit dans un de nos journaux comme un chef-d'œuvre de platitude et d'inepties; enfin, une apologie du mariage et des dames, sous ce titre : *Etat conjugal de l'Homme et de la Femme*, par M. C., auteur du *Manuel de bonne compagnie*.

M. C. s'y déclare l'ennemi irréconciliable des célibataires et le chevalier indomptable du beau sexe; il prouve la sublimité du mariage par l'antiquité de son origine, la noblesse et l'étendue de ses prérogatives, et le nombre infini des avantages qu'il nous procure. Adam et Eve étaient mariés dans le paradis terrestre; c'était Dieu lui-même qui leur avait donné la bénédiction conjugale : Noé, Abraham, Isaac, Jacob et tous les patriarches se sont honorés du titre d'époux. Salomon aima mieux épouser neuf cents femmes que s'exposer à la honte de rester célibataire; les Athéniens faisaient subir une correction humiliante à ceux qui refusaient de s'engager dans les nœuds de l'hymen. Tous les peuples ont honoré les mystères de la couche nuptiale. Les Romains avaient des Dieux pour toutes les particularités qui s'y rapportent; la paternité et la maternité ont été l'objet d'un respect particulier chez les Juifs. David a chanté le bonheur des parens qui voient autour de leur table une foule de petits enfans rangés comme un cordon d'olives nouvelles.

La paternité donne à l'homme les prérogatives de la royauté; il est le maître et l'arbitre suprême du ménage; il commande à ses enfans en souverains, et peut les fustiger à son gré quand cela lui fait plaisir : il goûte auprès de sa femme des plaisirs ineffables. Parle-t-elle? la douceur de sa voix l'enchante; chante-t-elle? la mélodie de ses accens le ravit; garde-t-elle le silence? ce phénomène est encore une source délicieuse de bonheur. Une femme douce, aimante et belle sème de roses le chemin de la vie; mais si par hasard elle est laide, infidèle et méchante, ce cas est embarrassant. Mais l'auteur ne s'en effraie pas : si elle est laide et que vous soyez beau, elle fera ressortir votre beauté; si vous n'êtes pas beau, sa laideur sera pour vous une consolation; si elle est méchante, sa malice deviendra une épreuve utile qui mettra votre patience en lumière et formera votre caractère infidèle. C'est là preuve que vous avez bien choisi; votre femme a évidemment un mérite ou des

Digitized by Google

charmes auxquels rien ne saurait résister. Ainsi, dans tous les cas, rien de mieux à faire que de se marier; et ne fût-ce que pour prendre un à-compte sur le purgatoire, ce serait encore une excellente affaire.

Tous ces avantages sont exposés avec beaucoup de naïveté. Le livre de M. C. est évidemment l'ouvrage d'un fort bon homme, et il faut aussi beaucoup de bonhommie pour le lire.

Les beaux-arts nous offrent peu de nouveautés.

M. Chérubini se dispose à publier sa *Messe à trois voix*, avec accompagnement et à grande partition. Cet ouvrage passe pour une des plus riches productions qui soient sorties de la verve féconde et brillante de ce célèbre compositeur : il contiendra 330 planches; il sera exécuté par voie de souscription du prix de 20 francs. La souscription est ouverte rue de Richelieu, vis-à-vis la rue de Menars, n° 76.

On a exposé depuis quelque tems, dans la première salle des Antiques du Musée Napoléon, un buste colossal d'Antinoüs. Cet excellent ouvrage est bien conservé; il faisait partie des richesses de la *Villa-Mondragone*.

La troisième classe de l'Institut vient de perdre M. Leblond, conservateur honoraire de la bibliothèque Mazarine. Le sujet le plus particulier et le plus heureux de ses travaux fut l'étude de l'antiquité en médailles et pierres gravées; il décrivit avec l'abbé de la Chaud les pierres gravées du cabinet d'Orléans; mais le premier était le titulaire d'une place qui supposait les connaissances qu'il n'avait pas, et que l'abbé Leblond possédait jusqu'à un certain point. La réunion était bonne pour l'un et pour l'autre et pour l'ouvrage aussi.

Le Cosmorama, établi au Palais-Royal, continue d'exciter la curiosité des amateurs. La nouvelle exposition n'est pas moins riche que celles qui l'ont précédée.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de Musique.* — Deux idoles musicales avaient été successivement encensées à l'Opéra lorsque Gluck parut, apportant d'Allemagne, ou plutôt d'Italie, la massue d'Hercule qui devait renverser sans retour le temple gothique de la musique française. Il faillit m'étouffer! dit Grétry, dans ses piquans *Essais* sur

Digitized by Google

ses nombreux chefs-d'œuvres. Grétry se trompe; Gluck n'était pas plus à redouter pour lui que Corneille ne l'était pour Molière. Gluck ne pouvait craindre un rival dans l'auteur d'*Andromaque*; mais l'auteur de la *Fausse Magie* ne pouvait en voir un dans le chantre d'*Alceste* et d'*Iphigénie*. Deux hommes supérieurs dans un genre absolument différent peuvent très-bien s'entendre; il est rare qu'ils puissent se nuire, plus rare qu'ils le veuillent.

Gluck avait déjà une grande réputation en Allemagne quand il passa en Italie pour y reconnaître cette terre classique de l'art musical, où dominait encore la grande école de Naples; il y perfectionna son talent, il dut y épurer son goût. Après quatre années d'études, il commença à travailler pour le théâtre, et composa, avec une facilité qu'il ne trouva plus depuis en France, divers opéra qui eurent beaucoup de succès: mais dès ce moment son génie s'était déclaré sous des formes nouvelles, grandes, austères, vigoureuses; la vérité, la raison, l'action dramatique, étaient pour lui des principes immuables, auxquels il était dès-lors résolu à sacrifier même une partie des moyens de son art qui en font le charme. Les Italiens le nommèrent le Michel-Ange de la musique: le P. Martini confirma ce suffrage de tout le poids de son autorité; il disait que Gluck s'était moins appliqué à soumettre la musique aux paroles, que les paroles à la musique, et il lui en rendait publiquement hommage. C'est dans le même sens, et avec non moins de justice, que le prince Henri, après une représentation de *Richard*, félicitait Grétry d'avoir, pour être poëte, oublié qu'il était musicien.

L'idée qui tourmentait Gluck de jeter de nouveaux fondemens pour son art dans son application à la scène, et d'y créer dans un nouveau genre la tragédie lyrique telle qu'il la concevait, le poursuivit en Angleterre, où il composa deux opéra: mais c'était en France qu'il lui appartenait de réaliser cette idée; tout était disposé pour son triomphe, il saisit une occasion heureuse; il composa *Iphigénie en Aulide*.

L'*Orpheo* avait été écrit par Calsabigi, et représenté pour la première fois à Vienne en 1764. Les amateurs de la musique italienne, en tous lieux et en tout tems trop exclusifs, se soulevèrent contre cette composition; mais bientôt elle fut entendue, appréciée, applaudie pendant deux ans de suite. A Parme, elle excita une nouvelle lutte, et l'*Orpheo* en sortit également victorieux. Il lui était réservé

Digitized by Google

de triompher en Italie de l'école italienne, et à Paris de la musique française : il fut traduit en plusieurs langues, joué sur tous les théâtres de l'Europe; la partition mérita l'honneur singulier en Italie d'être gravée.

Le succès d'*Iphigénie* inspira aux amateurs de Paris le désir d'entendre l'*Orpheo;* on pressa Gluck d'y faire adapter des paroles françaises. Ce travail ingrat et sans gloire est difficile au-delà de toute expression; il fut en quelque sorte l'objet d'un concours bénévole. Plusieurs gens de lettres, des académiciens même s'y essayèrent : Moline réussit.

Orphée eut à Paris le même sort qu'à Vienne et à Parme; les vieux partisans de Rameau, pleins des beautés mâles et de la vigoureuse harmonie de ce maître, firent une mauvaise plaisanterie en nommant *Orphée* un *demi-Castor.* J.-J. Rousseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ramener et fixer l'opinion : l'auteur du *Devin du Village* ne manqua pas une représentation d'*Orphée*; cet opéra l'avait réconcilié avec la vie. « Puisqu'on peut passer » deux heures aussi bien, disait-il, je conçois que la vie » peut être bonne à quelque chose. » On sait que forcé un jour d'entendre un autre opéra, il dit avec regret : *J'ai perdu mon Euridice!*

Orphée avait civilisé les hommes; les sons de sa lyre avaient charmé les hôtes sauvages des forêts de la Thrace. A Paris, au contraire, ce chantre divin éveille la discorde; deux factions se forment en l'écoutant : l'une s'écrie que Gluck *a retrouvé la douleur antique;* l'autre l'accuse de *préférer les Muses aux sirènes.* Marmontel, dont la réputation s'était alliée à celle de Piccini; l'abbé Arnaud, fidèle à son système de rehausser le culte des arts en leur assignant toujours un noble but, se livrent une guerre cruelle. Carracioli et ses Napolitains accusent Gluck d'avoir ajouté un degré de force de plus à l'*Urlo francese*, et d'être l'inventeur de la tragédie *criée;* les Gluckistes repoussent une musique qu'ils trouvent efféminée, vague, sans expression et sans variété : les pamphlets se succèdent, les épigrammes circulent, et les journaux les multiplient. L'*Anonyme de Vaugirard* conservait seul dans la dispute cette fleur d'urbanité, cet atticisme qui ont toujours distingué ses écrits. La Harpe criait : *Italiam! Italiam!* Il était l'Homère de cette Iliade musicale, et dans ses lettres au Grand-Duc faisait son possible pour se faire croire musicien. Bientôt la dispute s'aigrit, les armes deviennent

Digitized by Google

5. 49

viennent moins brillantes; elles se ternissent dans la chaleur du combat; les injures succèdent aux plaisanteries, on ne discute plus; on s'insulte, et les deux factions ajoutent un long chapitre au livre des *Honnêtetés littéraires :* le parterre se divise; deux camps y sont établis,

Et du coin de la Reine
Au coin du Roi s'étend la double arène.

Piccini soutint l'honneur de son école en donnant *Atys, Roland, Didon, Iphigénie en Tauride;* mais Gluck resta maître du champ de bataille; il connaissait mieux que son rival l'esprit des juges du camp. Les amis de Piccini furent fidèles; mais moins nombreux, ils durent céder, et la guerre tirait à sa fin lorsque Sacchini donna *Œdipe :* Gluckistes et Piccinistes se réunirent pour entendre ce chef-d'œuvre, auquel il était réservé de concilier toutes les opinions, d'émouvoir toutes les âmes, et en même tems de charmer toutes les oreilles.

La reprise d'*Orphée* vient d'obtenir un très-brillant succès. Cet opéra n'est pas de nature à rester toujours au répertoire; le théâtre ne possède que par intervalle des sujets qui puissent oser se charger d'un tel rôle. L'abbé Arnaud disait aux peintres : *Ne peignez pas le soleil;* Grétry dit aux musiciens : *Ne faites chanter Apollon ni Orphée;* et il avait pour cela des raisons qu'il avoue avec ingénuité. Qu'est-ce donc quand il faut être Apollon ou Orphée lui-même, leur prêter ses traits et pour leur voix donner la sienne ?

Le Gros dut sa réputation au rôle d'Orphée : il n'en avait nullement les qualités physiques et théâtrales; mais il était doué d'une voix admirable : écrit pour un *soprano*, le rôle, chose extraordinaire, n'était pas au-delà de la prodigieuse étendue de ses moyens, et ce qui pour un autre est le comble de la difficulté lui paraissait facile.

Après lui, Rousseau donna moins d'éclat au rôle d'Orphée; mais il sut y intéresser et y plaire : il y répandit une couleur mélancolique et une expression douloureuse à laquelle la sensibilité d'un organe pur, doux, flexible, et d'un accent enchanteur, donnait beaucoup de charme. Nous avions dit de Nourrit, qu'il promettait de bien chanter Orphée; il a tenu parole : ce rôle offre une situation qui, au premier coup-d'œil, semble être toujours la même; mais sous la plume du compositeur, il est très-varié : Orphée gémit, il regrette, il espère, il conjure, il triomphe;

Digitized by Google

il perd tout une seconde fois, il veut mourir, l'amour le rappelle à la vie ; voilà les nuances que le musicien a toutes marquées du sceau de son génie, et qui, rompant la monotonie du sujet, fait du rôle d'Orphée le plus difficile qui existe au théâtre lyrique, et entre les mains d'un grand chanteur, le plus intéressant.

Nourrit le chante avec une très-grande pureté de son, une rare justesse d'intonation ; il est fidèle à la partition et à l'intention du compositeur ; mais sa voix manque de quelques cordes élevées, et souvent il est obligé de les remplacer par des passages à la voix de tête, pour lesquels il doit beaucoup s'observer ; il a à éviter deux écueils, les cris pour atteindre juste les tons élevés, et la prétention de se montrer acteur tragique. C'est trop de soins à la fois : jusqu'à présent nous ne demandons à cet Orphée que de bien chanter, et cela déjà est bien assez difficile. Il est vrai que le parterre de l'Opéra applaudit d'autant plus vivement, qu'on joue avec plus d'énergie, et qu'on chante avec moins de pureté ; mais il appartient à un vrai talent de redouter ces applaudissemens comme un piège séducteur, et d'en mériter de plus désirables en conservant toute sa pureté.

Le rôle d'Orphée ainsi chanté par Nourrit, fait beaucoup d'honneur à son célèbre maître M. Garat, et à l'Ecole du Conservatoire, qui se montre ainsi sous le point de vue essentiel de son institution. On reconnaît dans l'élève la plupart des qualités du maître, sa manière dramatique et expressive, sa prononciation ferme, son débit accentué, son inspiration, son goût et sa verve. Il y a long-tems que M. Garat n'avait pu rendre un plus bel hommage à ce Gluck dont il était si bien apprécié, et si digne de l'être. Mlle Armand joue le rôle d'Eurydice, pour lequel ce ne devrait pas être un titre que le droit d'ancienneté : ce rôle veut moins de force et plus de fraîcheur, moins de talent, et plus de jeunesse ; c'est en jouant avec ses folâtres compagnes qu'Eurydice a reçu la morsure du serpent. Mme Hymm eut mieux conservé à ce rôle la couleur dont il doit être embelli ; et le beau talent de Mlle Armand veut un autre place. Mlle Ferrières est mieux à la sienne dans le joli petit rôle qui lui est confié. Les chœurs sont excellens, les pantomimes, gardiens des enfers, ont un ensemble et une énergie effrayans : les ballets de Milon sont courts, mais frais et gracieux ; les décorations anciennes, mais bien disposées, si ce n'est qu'au lieu du *bois tranquille et*

Digitized by Google

sombre où les compagnes d'Eurydice couvrent son tombeau de fleurs, on voit une rase campagne sur laquelle tombent tous les feux du jour : c'est une légère inadvertance. L'orchestre accompagne bien, et nous aurions cru les symphonistes et les chœurs à l'abri de tout reproche, sans le bruyant et perpétuel avertissement du bâton de mesure renforcé des coups de pied réitérés du chef d'orchestre. Cet étrange accompagnement s'est fait entendre jusques dans la romance dont Nourrit passe un couplet : je ne sais si cet accompagnement était nécessaire, mais il est permis de croire qu'il est aussi étranger à la partition, que fatal à une oreille attentive et musicale.

POÉSIE.

(*Note des Rédacteurs*) Les vers suivans font partie d'une Épître sur *la Médiocrité*, adressée à M. Ducis, et que l'auteur se propose de publier incessamment. Cet hommage, où se trouvent réunis le talent et une philosophie aimable, est digne du Nestor de notre scène tragique, et fait honneur à celui qui l'offre.

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE A DUCIS,

SUR LES AVANTAGES DE LA MÉDIOCRITÉ.

. . . . . .

. . . . . .

Ah! de l'Ambition, dans ces faibles peintures,
Si j'ai su t'esquisser les chagrins, les tortures,
Il faut donc l'avouer, mettre un frein à ses vœux
Est, en effet, Ducis, le secret d'être heureux.
Ta vie en est la preuve. Après ce long orage
Qui de la France entière annonçait le naufrage,
Quand l'Artisan paisible eut repris ses travaux,
Le Savant son compas, l'Artiste ses pinceaux,
Quand le poëte, épris d'un renaissant délire,
Du lugubre cyprès eut détaché sa lyre,
Quand de l'Etat, enfin, le vaisseau put marcher,
Les Honneurs, vainement, sont venus te chercher.
Aux lambris somptueux des palais de la ville
On t'a vu préférer le toit d'un humble asile,
Des saules, des ruisseaux respirer la fraîcheur,
Et garder, avec eux, le calme de ton cœur.
De là, ces doux loisirs où ta libre pensée,

Digitized by Google

Sur différens sujets tour à tour exercée,
S'exhale en un vers pur et brillant de clarté,
Toujours riche de sens et beau de vérité.

Trop heureux de pouvoir t'admirer sur la scène
D'autres, d'un ton pompeux, loueront ta Melpomène,
Diront qu'émerveillés des prestiges de l'art,
Frémissant pour *Hamlet*, ils pleurent sur *Léar*.
Du tragique laurier lorsque ton front s'ombrage,
Qu'ils t'offrent, j'y consens, un éclatant suffrage,
Je n'ose prendre un vol à ma muse interdit.
Mais qu'avec volupté tout mon cœur applaudit
A ces vers si touchans, à ces vers pleins de charmes,
Où la tendre Amitié me demande des larmes! (1)
Que je me plais encore à l'aimable entretien
Où ton ame s'épanche avec Thomas et Vien!
Hélas! l'instant fatal où tout mortel succombe
A mis entre eux et toi l'abime de la tombe.

Il est aussi rayé du nombre des vivans
Ce sage Bitaubé, digne objet de tes chants.
Le plus cruel des maux auxquels le tems nous livre
C'est, perdant un ami, de pouvoir lui survivre.
Mais du trépas des tiens voudrais-je t'affliger?
Voyons, plutôt, voyons ton petit potager (2),
Le réduit ignoré que ta prudence habite,
Ton vieux lit, ton fauteuil et tes chenets d'ermite,
Sophocle allant tirer de son petit caveau
Le flacon de Marly qu'il boit toujours sans eau.
La médiocrité, voilà donc ton partage?
Que je te trouve heureux! Eh! oui, tu vis en sage.
La folle ambition ne trouble point tes jours.
Tu n'es point alarmé des orages des cours.
Peu t'importe l'emploi pour lequel on intrigue,
Et celui qui le perd, et celui qui le brigue.
Tu ne t'informes pas si de nos Lucullus
L'un grossit son trésor d'un million de plus;
Si tel qui se cachait dans la foule commune

(1) Voyez dans le Recueil de Poésies qu'a publié derniérement M. Ducis, ses Epitres à l'*Amitié*, à *Thomas*, à *Vien*, à *Bitaubé*.

(2) Voyez dans le même Recueil les vers intitulés, à *Mon petit Potager*, à *Mon petit Logis*, à *Mon petit Caveau*.

Digitized by Google

Aujourd'hui lève un front insolent de fortune ;
Si la Faveur ne voit autour d'elle rangés,
Que de sots protecteurs et de plats protégés.
Maître de ton destin, en paix avec toi-même,
« Je m'appartiens, dis-tu, voilà mon bien suprême.
» J'ai perdu des amis, mais ma femme et ma sœur
» Peuvent répondre encore à la voix de mon cœur.
» Avec l'aube éveillé, quand l'aurore naissante
» Ranime de ses feux la plante languissante,
» Dans les bois, au hasard, me frayant un chemin,
» Je puis du moins penser, mon Corneille à la main,
» Ou l'œil fixé long-tems sur l'émail des prairies,
» Abandonner mon ame aux douces rêveries.
» Promeneur solitaire, ainsi, chaque matin,
» Quand l'exercice en moi vient d'aiguiser la faim,
» Je fais, à mon retour, un repas délectable ;
» Car toujours deux amis sont assis à ma table,
» La noble Indépendance et la Sobriété
» Compagne des Vertus, mère de la Santé. »

VIGÉE.

ENIGME.

NOUS sommes deux frères jumeaux,
Humblement postés par derrière.
Pour qu'on nous voye il faut tourner le dos,
Et nous rampons souvent dans la poussière.
Pourtant nous ajoutons un degré de grandeur
A la grandeur des maîtres de la terre :
Mais si le conquérant nous montrait à la guerre,
Il verrait de son nom s'éclipser la splendeur.

S.....

LOGOGRIPHE.

DANS les climats lointains où mon espèce abonde,
Je sers à traverser ces régions du monde
Où des déserts affreux et des sables brûlans
Sont peuplés de lions et privés d'habitans.
Aisément tu peux voir, en changeant ma structure,
L'élément qui jadis submergea la nature ;
L'un des mois de l'année, un nom de souverain ;

Digitized by Google

Ce que cherche un poëte, et quelquefois en vain ;
Une antique cité, deux notes de musique ;
Un métal, un pronom, ce fluide élastique
Transparent et léger, autour de nous placé ;
Ce que sur notre front la vieillesse a tracé ;
Un doux nom que l'amant donnait à son amie ;
Un arbre, ce qui fait le bonheur de la vie ;
Ce point, sur le fusil, qui guide le chasseur ;
Ce que couvre d'écume un coursier plein d'ardeur ;
Ce qui chaque jour change et prouve l'inconstance,
Domine les habits, la musique, la danse.
Vingt autres mots encor me restent à nommer ;
Mais j'en ai dit assez tu dois me deviner.

A.... H.....

CHARADE.

Un Dieu cornu, selon la fable,
Nous donna ce jus délectable
Qui sert à faire mon entier,
Quand l'air l'a rendu mon dernier.

A.... H.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Fausse et vraie philosophie*

Celui du Logogriphe est *Ortie*, dans lequel on trouve *oie*, *toi*, *or*, *roi*, *rôti* (1) et *trio* (2).

Celui de la Charade est *Dé-cent*.

---

(1) Vive Valogne pour le rôti. Turcaret.

(2) Le fameux trio, *O salutaris*, de Gossec.

Digitized by Google

POLITIQUE.

La victoire de Raab a glorieusement signalé l'anniversaire de la bataille de Marengo ; cette position était, de l'avis de Montécuculli, d'une haute importance ; les Autrichiens ont fait pour la défendre une perte considérable, et en la perdant, ils en ont fait une plus considérable encore ; rejetés au-delà du Danube, ils ont laissé Raab sans défense, et Comorn en danger ; déjà Raab investi, a livré des magasins considérable, la place ne peut tenir que peu de jours. Cette nouvelle a porté le désordre et l'effroi à la cour de l'impératrice, qui ne s'est pas crue en sûreté à Bude, et s'est retirée avec toutes les personnes qui l'accompagnent à Péterwardin. Cette retraite, écrit-on de Hongrie, afflige d'autant plus les fidèles serviteurs de S. M., qu'on voit un grand nombre de personnes se réjouir de l'arrivée des Français, et les attendre avec impatience. Dans ces conjonctures, le conseil n'a pas de résidence fixe : la cour aulique et ses dycastères suivent les mouvemens rétrogrades de l'armée chargée de les défendre. Des bulletins répandus par des affidés, et semant les plus fausses nouvelles, tendent vainement à soulever la dernière classe du peuple. La Hongrie est tranquille et comme spectatrice de la lutte engagée sur son territoire entre la France et l'Autriche. M. de Metternich est arrivé dans le pays ; il a dû être échangé entre Comorn et Bude, contre M. Dodun et les autres membres de la légation française. Le moment de cet échange est marqué par la publication de quelques pièces de sa correspondance faisant suite à celles communiquées au Sénat. Ces pièces font reconnaître, jusqu'à l'évidence, l'injustice et la violence qui ont dirigé les démarches de l'Autriche ; elle a préludé à la guerre, par la plus odieuse violation du droit des gens. Le 17 mars, un officier français portait des dépêches de M. Dodun, chargé d'affaires à Vienne. Il est arrêté à Braunau, ville frontière de l'Autriche ; ses dépêches lui sont enlevées, et envoyées à Vienne. Une lettre de M. Otto rendit compte de ce fait à S. M., qui se vit contrainte à ordonner des représailles. Un courier autrichien venant de Vienne fut arrêté à Nanci, et ses dépêches saisies ; elles contenaient diverses lettres officielles et particulières de M. de Stadion, la déclaration

Digitized by Google

de la cour de Vienne, rejetant la proposition de la garantie de la Russie; mesure proposée par la France elle-même, et que sans doute l'Autriche eût adoptée, si elle n'eût été dominée par une ambition aveugle, et un sentiment de vengeance irresistible.

Dans cette même dépêche, on ordonne à M. de Metternich de ne demander ses passe-ports que lorsqu'il saura les hostilités commencées, et cela en le chargeant de remettre la déclaration du 27 mars. Cette déclaration n'en est point une de guerre; on ne voulait point la regarder comme telle, et cependant la guerre était dès-lors résolue, et cependant les hostilités ont été commises avant que le courier arrêté à Nanci ait pu arriver à Paris, remettre la déclaration à M. de Metternich, et par conséquent attendre la réponse du cabinet français. Ici les réflexions se pressent en foule, et un hasard heureux, une juste représaille donne à la fois la clef d'une intrigue politique, la preuve de la mauvaise foi du cabinet autrichien, et fait connaître de quels bruits étranges dont M. de Metternich croyait devoir l'entretenir.

Tantôt il entretient M. Stadion des affaires d'Espagne, et il choisit maladroitement le moment où elles étaient dans le meilleur état, pour peindre l'armée française battue, et le roi Joseph fugitif. Sa correspondance à cet égard, ne paraît avoir pour base que les nouvelles anglaises, et les propos tenus dans quelques salons: en effet, après avoir trompé son cabinet sur les événemens politiques, il le berce d'une manière non moins étrange de l'un des contes les plus absurdes dont on ait amusé les oisifs de la capitale. Il voit, ou croit voir un danger personnel de l'Empereur, un complot, un attentat contre sa personne, dans l'acte de démence d'un homme qu'on a surpris un jour dans l'intérieur de son cabinet à Malmaison, comme s'il était besoin d'aller épier l'Empereur dans ses appartemens, comme si l'on ne rencontrait pas souvent l'Empereur à Paris sans aucune suite; comme si en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Egypte parmi les étrangers et les barbares, et là où on lui parlait le plus des dangers qui l'environnaient, il n'avait pas constamment montré cette confiance qui appartient aux grandes âmes, et aux vues généreuses.

Voici quelques-unes des réflexions qui accompagnent la publication des pièces dont il s'agit, réflexions auxquelles il n'est pas plus possible d'ajouter que de répondre:

« Ainsi donc, est-il dit dans le *Moniteur*, la cour de

Digitized by Google

Vienne faisait la guerre sans la déclarer ; elle faisait la guerre lorsque son ambassadeur était à Paris, jouissant de tous les honneurs de son rang, et traité comme le représentant d'une puissance amie. Elle-même avilissait le caractère de son ambassadeur, en faisait l'instrument d'une perfidie, et le mettait dans le cas qu'on lui demandât compte du sang français qui coulait aux frontières, lorsqu'il parlait encore des dispositions pacifiques de son maître envers la France. Le 10 avril, les généraux autrichiens sur l'Inn, sur l'Isonzo et en Dalmatie faisaient prévenir le quartier-général français ou allié, éloigné de 20 à 30 lieues, qu'ils avaient l'ordre de marcher en avant et de traiter en ennemi tout ce qui leur ferait résistance, et au même instant ils attaquaient les avant-postes, 24 heures avant que ceux-ci pussent recevoir les ordres du quartier-général, et avaient la noble gloire d'égorger quelques soldats qui se reposaient sur la sécurité de la paix. Les lois militaires, comme celles de l'honneur, prescrivaient de prévenir plusieurs jours d'avance. Ainsi on se jouait de tout ce que les nations sont convenues de respecter, de ce qui fait la base de leurs relations entr'elles, de ce que les peuples les plus sauvages regardent comme sacré.

« Parmi les lettres particulières, il y en a une adressée à M. de Metternich qu'on publie ; elle montre quels moyens on employait pour égarer de plus en plus des hommes publics et les conduire à l'oubli de leur devoirs, et prouve les dangers de cet esprit de cotterie qui, prenant la place du véritable esprit national, auquel il est toujours opposé, n'est fort que là où le gouvernement est faible, et le conduit à sa ruine, du moment où il parvient à le diriger.

» Le ministre des relations extérieures, instruit des ordres donnés au ministre de la police d'arrêter les couriers autrichiens, avait refusé à M. le comte de Metternich les passe-ports qu'il demandait pour celui qu'il voulait expédier. C'était un ménagement qu'on voulait avoir pour cet ambassadeur ; mais M. de Metternich avait trouvé le moyen d'expédier un courier qui fut arrêté à Châlons : il portait avec d'autres dépêches en chiffres, une lettre dans laquelle M. de Metternich annonce à son souverain le départ du roi d'Espagne de Madrid. Il annonce cela le 27 mars, à peu près à l'époque de la victoire d'Uclès, dans un moment de prospérité des affaires d'Espagne. Qu'avait-il donc écrit dans des tems où elles avaient été moins heureuses? Et c'est ainsi qu'on cherchait à tromper l'Empereur d'Autriche,

Digitized by Google

et qu'on le portait à une guerre qui devait ruiner son pays! On lui promettait la conquête d'une partie de l'Italie et de l'Allemagne. On se partageait déjà ses riches dépouilles; des intendans étaient nommés pour les administrer. Des passions particulières et haineuses avaient créé ces illusions et formé ces plans dévastateurs et absurdes..... Et voilà les hommes dépositaires du sort et des intérêts des nations!

« Les souverains feraient un grand acte de sagesse s'ils annonçaient à ceux qu'ils investissent de leur confiance, qu'ils les rendent responsables des malheurs auxquelles leur cupidité et leur ambition donnent naissance, et des funestes erreurs produites par les rapports mensongers des hommes destinés à les éclairer, et si cette responsabilité était quelque chose de plus qu'un vain mot. »

L'Empereur occupe toujours le château de Schoënbrunn, position d'où il peut étendre sur Vienne, désormais approvisionnée et sans inquiétude, les soins de sa prévoyance paternelle, diriger les mouvenens de l'armée qui pénètre en Hongrie, observer ceux de l'ennemi sur l'autre rive du Danube, et surveiller dans tous les détails de leur exécution l'ensemble de ses dispositions administratives et militaires. Un de ses officiers d'ordonnance, M. d'Epinay, arrive de Pétersbourg et traverse le quartier-général de l'armée russe. Le prince Gallitzin est entré en Gallicie le 3 de ce mois; son armée marche sur trois colonnes : les succès brillans des Polonais ne lui laissent que le soin de s'avancer, et le dispensent jusqu'à ce moment de celui de combattre. Les Autrichiens repliés à la hâte fuient devant les forces combinées du prince Poniatowski, et du général Dombrowski.

Pendant que l'armée Autrichienne est tenue en échec sur les points de Comorn, d'Ebersdroff, et de Lintz, elle a tenté avec quelques corps détachés d'opérer une diversion, et d'attirer les forces qui se pressent sur un autre point. Quelques corps sortis de la Bohême, une légion dite Noire, aux ordres du duc de Brunswick-O'ells, quelques partisans, déserteurs, vagabons réunis sous les ordres d'un général Amende, qu'on soupçonne être le ci-devant électeur de Hesse, gardant sous ce nom l'incognito convenable dans une telle entreprise, quoiqu'en effet il soit prudemment à Prague, ont fait une incursion en Saxe. Francfort à reçu la famille royale et le corps diplomatique sortis de Dresde, tandis que le roi de Westphalie et des corps de l'armée d'observation de l'Elbe ont marché au devant des ennemis.

Leipsick, Hall et Hambourg n'ont point été occupées,

Digitized by Google

comme quelques alarmistes l'ont répandu. Eisenach, où s'est rendu le général Rivaud avec une forte division, sert de point de réunion aux troupes françaises et saxonnes, qui des bords du Rhin et du Mein se rendent auprès du roi de Westphalie, que ses troupes ne voient pas à leur tête sans un vif désir de se signaler au moins sous les yeux du frère de l'Empereur. De son côté le lieutenant-général Gratien est en grandes marches; il amène à Magdebourg, et bientôt à Lysenach, cette division hollandaise couverte de gloire à Stralsund, et qui a déjà démontré comment on met fin à une guerre de partisans. Déjà les Autrichiens ont connaissance de cet ensemble de mouvemens qui les retient en tête et les menace de tous côtés. Le roi de Saxe a reçu à Francfort, le 24 juin, un courier qui lui annonce que les Autrichiens se retirent en hâte, et regagnent les forêts de la Bohême, d'où la faim peut-être plus encore qu'une combinaison militaire les avait chassés.

Le Tyrol est dans le même état d'effervescence, d'insurrection et d'anarchie; les propriétaires y sont inquiétés, tourmentés, dépouillés; les fauteurs de l'insurrection renouvellent toutes les scènes qui ont désolé la France en 1793 : les rebelles ont fait des tentatives inutiles sur le Tyrol italien; les sujets de l'Empereur se sont montrés inébranlablement attachés à leur serment, et ceux qui trahissent le leur en portant les armes contre le roi de Bavière, n'ont fait aucun mouvement contre les troupes qui les cernent et tiennent sur les frontières bavaroises et wurtembourgeoises un cordon qui se renforce tous les jours. Les généraux Beaumont, Picard et les généraux de Bavière et de Wurtemberg occupent divers points de ce cordon. Les divisions Bavaroises du prince héréditaire, et du général Wrède n'en font point partie, et sont toujours à Lintz.

Les nouvelles d'Espagne ne donnent connaissance que de mouvemens partiels faits sur divers points par des corps d'insurgés que l'armée française disperse rapidement. L'expédition des Asturies, concertée entre le duc d'Elchingen et le général Kellerman, s'est promptement terminée. L'armée a signalé pendant sa marche sur Oviedo et son retour en Galice le courage le plus héroïque et le dévouement le plus constant : depuis le 13 jusqu'au 26 mai : elle a été constamment en mouvement depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir : en combattant, elle a franchi

Digitized by Google

des passages réputés impraticables et les chemins les plus mauvais que jamais on ait pu trouver. L'ennemi n'a pu résister nulle part. La Romana s'est embarqué à Gijon le 19, avec les membres de la junte, sur une corvette espagnole; il a pu voir l'entrée des Français dans la ville. Le peuple paraît être las de la guerre, et détester les chefs qui le poussent à la révolte. Le maréchal Ney promet de rendre un compte détaillé des actions qui ont honoré le courage des braves qu'il commande; il désigne déjà à la reconnaissance publique et à l'attention de S. M. les généraux Maurice Mathieu, Lorcel, Fournier, Labassée, Marcognet et Bardet, les 25e d'infanterie légère, 27e et 59e de ligne, le 3e de hussards, le 25e de dragons; le colonel d'artillerie Digeon, distingué par les services les plus essentiels; les capitaines Gorse et Messenari, remarqués par des traits de dévouement et d'humanité; enfin, le chef de bataillon Villars, commandant le bataillon des voltigeurs d'avant-garde, et qui, en enlevant sa troupe à l'attaque d'un pont, a eu le rare et glorieux malheur de recevoir sa cinquante-cinquième blessure. Dans le même moment, un parti ennemi faisait une attaque sur Saint-Ander; le général Bonnet le fit suivre avec rapidité : les troupes étaient horriblement fatiguées et sans pain lorsqu'elles reçurent l'ordre d'enlever les postes ennemis à la baïonnette. A minuit, deux bataillons du 12e d'infanterie légère pénétrèrent dans la ville. Les régimens de la Princesse, et d'Hibernia ont été entiérement détruits. Cette sanglante journée coûte 5,000 hommes à l'ennemi, dont 3,000 prisonniers. Un fruit plus important de la victoire des Français et de la reprise de Saint-Ander, a été la délivrance de 600 Français, indépendamment de la garnison et de 500 malades qui se trouvaient dans la place.

En Catalogne, la nécessité d'investir Gironne et de couvrir les opérations du siége de cette place importante, avaient obligé le 7e corps de s'en rapprocher. En même tems une division du 3e corps avait été détachée pour concourir à l'expédition des affaires; le général Suchet, commandant ce corps, se concentra après le départ de cette division dans les environs de Saragosse. Le général espagnol Blacke crut ce moment favorable pour faire un mouvement; le 15 il s'avanca en force du côté de Santa-Fé, où le général Suchet l'attendait avec un corps de 6,000 hommes, enhardissant son ennemi par une apparente tranquillité, et l'attirant dans la plaine. L'ennemi y parut le

Digitized by Google

même jour vers les cinq heures du soir: chargé avec impétuosité, il a été mis dans une déroute complète; la cavalerie se mit à sa poursuite, l'escarpement des montagnes a seul sauvé les plus heureux d'entre les fuyards. L'ennemi a laissé 3,000 hommes sur le champ de bataille, 25 bouches à feu, 3 drapeaux, beaucoup de chevaux, et un grand nombre de prisonniers. Saragosse n'ignorait pas que la bataille se livrait non loin de ses murs; elle est restée dans la plus parfaite tranquillité, et le général Suchet, dans cette circonstance marquante, n'a qu'à se louer de la sagesse et de la conduite des habitans de cette ville.

Au Nord, les Russes continuent leurs progrès contre les Suédois, dont les Anglais mêmes inquiétent les ports s'ils ne les attaquent pas: on remarque que la Suède se trouve ainsi assaillie par ses ennemis, et incertaine sur les intentions de ses amis. Sa diète toutefois confie le soin de la défense commune au régent duc de Sudermanie, qu'elle vient d'élever à la dignité royale. Le serment vient d'être prêté par tous les fonctionnaires civils et militaires à S. M. le roi Charles XIII, élu par une circonstance singulière le même jour que Gustave Ier, fondateur de la dynastie des Wasa. Le roi Gustave, après la signature de son acte d'abdication, s'est retiré avec sa famille au château de Gripsolm, où il est dans un état d'abattement difficile à décrire. Quelques signes de ralliement à sa cause avaient été arborés; ils ont en un moment disparu. Le roi Charles XIII a prononcé, du haut de son trône, un discours dans lequel il a provoqué les faveurs de la providence, et l'a appelée au secours de la Suède en péril; il a remercié la diète, et exprimé cette pensée remarquable, qu'il lui était plus doux d'être appelé au trône par le choix libre de ses concitoyens, plutôt que d'avoir obtenu par succession ce trône antique et vénérable. Un ministre est déjà désigné pour remplir les fonctions d'ambassadeur de Suède auprès de S. M. l'Empereur Napoléon.

Pendant que l'Allemagne est ainsi le théâtre d'une guerre dont les mouvemens se sont étendus depuis les rives de l'Adige jusqu'à la Basse-Vistule, la Suisse réunit sa diète nationale, jouit de tous les biens de la paix, s'applaudit de la neutralité qu'elle a pu garder, et salue son bienfaiteur auguste, son médiateur, son protecteur et son appui dans la personne de S. M.

Pour la seconde fois, M. d'Affry, landaman, a prononcé

Digitized by Google

à l'ouverture de la diète un discours qui n'a été, à proprement parler, que l'expression de la reconnaissance due par ce pays au monarque généreux qui a récompensé sa fidélité, en la préservant des malheurs de la guerre étrangère, et sur-tout de ceux de la guerre intestine.

Chacun des députés de la diète a exprimé les mêmes sentimens; chacun d'eux offre dans son éloquence naïve, mais vive, mais animée, une pensée à recueillir, un trait à citer.

Nous sommes trop petits, dit le député d'Underwald, pour nous mêler des affaires de l'Europe; cependant nous pouvons conserver notre indépendance : à qui la devons-nous? au génie de l'Empereur.

L'Empereur, a dit le député de Soleure, a mieux jugé notre caractère que nous-mêmes : nous allions le méconnaître; il l'a reconnu; il a resserré les liens entre les cantons, entre les familles; il a réveillé chez nous l'amour de la patrie. Grâces lui soient rendues!

Le député du canton de Vaud a peint la Suisse rentissant autour de son enceinte du bruit des armes et n'en recevant aucune atteinte. Au dehors, a-t-il dit, le grand Napoléon garantit notre neutralité et fait respecter notre territoire; au dedans, la paix qu'il nous assure garantit et maintient nos institutions. Gloire et respect à notre médiateur auguste!

Soyons sages, soyons prudens, a dit le député de Saint-Gall; conservons par notre conduite nos droits à l'estime de notre protecteur, et nous serons toujours assez forts.

Celui de Turgovie s'est exprimé d'une manière encore plus remarquable. Il a rappellé que si l'Empereur avait eu des vues ambitieuses sur la Suisse, il pouvait s'en emparer à l'époque des divisions qui ont éclaté; mais il aima mieux lui donner une constitution que d'en faire la conquête. Il nous a promis, ajoute le député, de maintenir notre indépendance; elle est donc assurée : ce Héros n'a jamais manqué à sa parole.

Au moment au nous écrivons, le vingt-deuxième bulletin de l'armée est publié : il offre sur les derniers événemens et sur ceux qu'on doit attendre des indications trop précises et des rectifications trop sûres de mille bruits répandus, pour ne pas les relater ici avec exactitude.

« L'ennemi se complaît à répandre des bulletins éphémères, où il rapporte tous les jours une victoire. Selon lui,

Digitized by Google

il a pris 20,000 fusils et 2000 cuirasses à la bataille d'Essling. Il dit que le 21 et le 22 il était maître du champ de bataille. Il a même fait imprimer et répandre une gravure de cette bataille où on le voit enjambant de l'une à l'autre rive, et ses batteries traversant les îles et le champ de bataille dans tous les sens. Il imagine aussi une bataille qu'il appelle la bataille de Kitsée, dans laquelle un nombre immense de Français auraient été pris ou tués. Ces puérilités, colportée par de petites colonnes de landwerhs comme celle de Schill, sont une tactique employée pour inquiéter et soulever le pays.

« Le général Marziani qui a été fait prisonnier à la bataille de Raab, est arrivé au quartier-général. Il dit que depuis la bataille de la Piave l'archiduc Jean avait perdu les deux tiers de son monde ; qu'il a ensuite reçu des recrues qui ont à peu près rempli les cadres, mais qui ne savent pas faire usage de leurs fusils. Il porte à 12,000 hommes la perte de l'archiduc Jean et du Palatin à la bataille de Raab. Selon le rapport de prisonniers hongrois, l'archiduc Palatin a été dans cette journée le premier à prendre la fuite.

» Quelques personnes ont aussi voulu mettre en opposition la force de l'armée autrichienne à Essling, estimée à 90,000 hommes, avec les 80,000 hommes qui ont été faits prisonniers depuis l'ouverture de la campagne; elles ont montré peu de réflexion. L'armée autrichienne est entrée en campagne avec neuf corps d'armée de 40,000 hommes chacun, et il y avait dans l'intérieur des corps de recrues et de landwehrs; de sorte que l'Autriche avait réellement plus de 400,000 hommes sous les armes. Depuis la bataille d'Abensberg jusqu'après la prise de Vienne, y compris l'Italie et la Pologne, on peut avoir fait 100,000 prisonniers à l'ennemi, et il a perdu 100,000 hommes tués, déserteurs ou égarés. Il devait donc lui rester encore 200,000 hommes distribués comme il suit : l'archiduc Jean avait à la bataille de Raab 50,000 hommes. La principale armée autrichienne avait, avant la bataille d'Essling, 90.000 hommes. Il restait 25,000 hommes à l'archiduc Ferdinand à Varsovie, et 25,000 hommes étaient disséminés dans le Tyrol, dans la Croatie et répandus en partisans sur les confins de la Bohême.

» L'armée autrichienne à Essling était composée du premier corps commandé par le général Belgarde, le seul qui n'eût pas donné, et qui fût encore entier, et des débris du 2e, du 3e, du 4e, du 5e et du 6e corps qui avaient été

Digitized by Google

écrasés dans les batailles précédentes. Si ces corps n'avaient rien perdu et eussent été réunis tels qu'ils étaient au commencement de la campagne, ils auraient formé 240,000 hommes. L'ennemi n'avait pas plus de 90,000 hommes. Ainsi l'on voit combien sont énormes les pertes qu'il avait éprouvées.

« Lorsque l'archiduc Jean est entré en campagne, son armée était composée des 8ᵉ et 9ᵉ corps formant 80,000 hommes. A Raab elle se trouvait de 50,000 hommes. Sa perte aurait donc été de 30,000 hommes. Mais dans ces 50,000 hommes étaient compris 15,000 Hongrois de l'insurrection. Sa perte était donc réellement de 45,000 hommes. »

» L'archiduc Ferdinand était entré à Varsovie avec le 7ᵉ corps formant 40,000 hommes. Il est réduit à 25,000. Sa perte est donc de 15,000 hommes.

» On voit comment ces différens calculs se soutiennent et se vérifient. »

« Le vice-roi a battu à Raab 50,000 hommes avec 30,000 Français. »

« A Essling, 90,000 hommes ont été battus et contenus par 30,000 Français qui les auraient mis dans une complète déroute et détruits, sans l'événement des ponts qui a produit le défaut de munitions. »

« Les grands efforts de l'Autriche ont été le résultat du papier-monnaie, et de la résolution que le gouvernement autrichien a prise de jouer le tout pour le tout. Dans le péril d'une banqueroute qui aurait pu amener une révolution, il a préféré ajouter 500 millions à la masse de son papier-monnaie, et tenter un dernier effort pour le faire escompter par l'Allemagne, l'Italie et la Pologne. Il est fort probable que cette raison a influé, plus que toute autre, sur ces déterminations. »

« Pas un seul régiment français n'a été tiré d'Espagne, si ce n'est la garde impériale. »

« Le général comte Lauriston continue le siége de Raab avec la plus grande activité. La ville brûle déjà depuis 24 heures. »

Des renseignemens si positifs, des indications si précises ne sauraient être données trop souvent, et lues avec trop d'intérêt : rien ne peut égaler leur utilité, la direction salutaire et le repos qu'elles donnent à l'opinion puublique : elles sont livrées à l'attention du lecteur qui, jaloux de connaître la vérité, aime à suivre les événemens, et à s'en rendre un compte exact.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXVI. — *Samedi* 8 *Juillet* 1809.

POÉSIE (1).

LA DOULEUR. — ÉLÉGIE.

C'EN est donc fait : tu m'as ravi ton cœur.
Une autre ; hélas ! une autre a su te plaire.
Tu veux en vain me cacher mon malheur ;
Tes yeux m'ont dit ce que tu veux me taire.
Je les ai vus, non sans pâlir d'effroi,
Ces yeux charmans, pleins d'une ardeur fatale,
Les prodiguer à ma fière rivale
Tous ces regards, qui n'étaient dus qu'à moi!
J'ai vu ta main adroitement furtive,
Pour la pressser, aller chercher sa main,
Et s'emparer, moins prudente que vive,
D'une des fleurs qui tombaient de son sein.
Toi, qui sais bien qu'un rien de toi me touche,
Sans t'occuper de mon trouble mortel,
Tu pris plaisir, moi présente, cruel,
A rapprocher cette fleur de ta bouche.
Que t'importait mon douloureux tourment!
Dans les transports de ta flamme nouvelle,
De ma rivale occupé seulement,
Tu ne voyais, et tu n'entendais qu'elle.
Je crus, grands Dieux ! (espoir trop séducteur !)

(1) Dans le dernier numéro nous avions placé les *vers* à la fin de la section *Littérature et Beaux-Arts*. Quelques anciens abonnés du Mercure ont paru regretter de ne plus les trouver au commencement du cahier, Il faut respecter les vieilles habitudes ; et nous aimons mieux déranger un peu notre nouveau plan, que de contrarier de si fidèles abonnés. Les *Vers* et les *Enigmes* continueront de remplir les premières pages du Mercure.

(*Note des Rédacteurs.*)

Digitized by Google

Reconquérir mon cher et doux empire
En soupirant les vers que sur ma lyre
Je modulai dans un jour de bonheur.
Mais de ces vers la tendre mélodie
Jusqu'à ton cœur ne pouvait parvenir:
De mon repos l'orgueilleuse ennemie
Le défendait contre mon souvenir.
Va, cours jouir des plaisirs que t'apprête
Une coquette, en son trompeur lien:
La vanité fait son cœur ta conquête;
Un pur amour t'avait livré le mien.
Porte à ses pieds la foi que j'ai reçue;
Fais plus, ingrat, sans remords, sans pitié,
De ton amour après m'avoir déçue,
Trahis encor, trahis notre amitié.
Sois, sans pudeur, un heureux infidelle,
A ton Elise en tout immole-moi.
Eh! puisses-tu ne jamais craindre d'elle
Cet abandon que je souffre de toi!

Par Mme DUFRENOY.

LA NATURE.

VAUDEVILLE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Hé quoi! toujours mêmes sujets!
Toujours l'amour et les bouteilles!
Je vise à de plus grands objets;
Mes amis, ouvrez vos oreilles:
Comme ce chantre des Romains,
Disciple du sage Epicure,
Sans aller par quatre chemins
Je vais vous chanter *la Nature*.

A tout ce qu'on voit ici bas
Ce mot admirable s'applique;
Avec ce mot qu'on n'entend pas
Tout le reste aisément s'explique:
Vanter ses charmes triomphans,
D'un bon cœur est la preuve sûre;
On peut négliger ses enfans,
Mais il faut aimer *la Nature*.

Digitized by Google

Je demande modestement
A certain raisonneur moderne
De m'expliquer un peu comment
Ce vaste univers se gouverne.
Le fait, me dit-il, est prouvé;
Ce n'est plus une conjecture :
Ce grand secret je l'ai trouvé,
C'est le secret.... de *la Nature*.

Reprochez à Valsain ses mœurs,
A Lise ses tendres faiblesses,
Au petit Préval ses hauteurs,
Au grand Dorville ses bassesses;
Chacun, malgré son goût distinct,
Va vous répondre, je vous jure,
« Tout animal a son instinct,
» Et j'obéis à la *Nature*. »

Dorimond prétend que le fils
Dont sa femme l'a rendu père,
A tous les défauts réunis,
Qu'il est méchant, fourbe, colère.
Contre vous il défend ses droits,
Dit-elle à l'époux qui murmure;
» Monsieur, je vous l'ai dit cent fois,
» C'est un enfant de *la Nature*. »

La nature dans nos romans
Brille de parures postiches,
Et de cent poëmes charmans
Elle remplit les hémistiches :
Au moyen du Cosmorama
On nous la montre en miniature,
Et l'on prépare un opéra
Où l'on fait danser *la Nature*.

On ne voit plus ses favoris
Pour les champs déserter la ville;
On vient l'adorer à Paris,
Et son temple est le Vaudeville.
Tel auteur qu'attend le sifflet
Se voit applaudi sans mesure,
Quand à la fin de son couplet
Il peut amener *la Nature*.

Digitized by Google

Dans tous leurs écrits nos auteurs
Font l'éloge de *la Nature* :
Dans leurs visites nos docteurs
Font le procès à *la Nature* :
Nos femmes, pour l'habit, les mœurs,
Se rapprochent de *la Nature*;
Mais en revanche nos acteurs
S'éloignent bien de *la Nature*.

DE JOUY.

ENIGME.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

J'AI pris naissance en Italie,
Je suis ou tragique ou bouffon,
De Melpomène et de Thalie
Toujours chantant, je prends le ton :
La peinture, la poésie,
La danse, si chère aux Français,
La mécanique et l'harmonie,
Rivalisent pour mes succès.

A.... H.....

LOGOGRIPHE.

LE plaisant animal ! Comment se peut-il faire
Qu'en lui coupant la queue, il devienne sa mère ?
Et qu'entier il ait moins de piés
Qu'une seule de ses moitiés ?
Entier, nous le mangeons, mais ô prodige étrange !
Quand il n'est que moitié le malheureux nous mange !

CHARADE.

LE choix d'une voyelle indique mon premier,
Un fleuve Castillan présente mon dernier;
Sachez qu'il faut monter pour être à mon entier.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Talons*.

Celui du Logogriphe est *Dromadaire*, dans lequel on trouve *mer, mai, roi, rime, Rome, ire, mi, or, me, air, ride, mie, orme, ami, mir, mord* et *mode*.

Celui de la Charade est *Vin-aigre*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

SUR L'ÉTAT ACTUEL DES SCIENCES MATHÉMATIQUES EN ANGLETERRE.

(FIN DE L'ARTICLE.)

Dans la première partie de cet article (1), j'ai fait connaître l'opinion d'un savant anglais sur le grand ouvrage de la *mécanique céleste* et en général sur les travaux des géomètres du continent. On a vu avec quelle franchise il les loue, avec quelle justesse il les apprécie. Je me suis plu à réunir dans ce premier tableau tout ce qui pouvait être honorable à notre nation, et je n'ai voulu y mêler aucun intérêt étranger. Maintenant, pour être équitable, je dois également rapporter les réflexions par lesquelles l'auteur anglais cherche à relever, dans d'autres parties, le mérite de ses compatriotes et à compenser, pour ainsi dire, ce qui peut leur manquer du côté des hautes mathématiques. Ce qui serait en tout tems convenable devient ici un devoir. Il ne faut pas que les savans anglais puissent accuser les Français de manquer à la justice au moment où ils la leur rendent avec tant de sincérité.

D'ailleurs ces sortes d'examens ne peuvent que tourner à l'avantage des sciences lorsqu'ils sont faits avec impartialité. En voyant les qualités de nos rivaux, nous tâchons de les acquérir si elles nous manquent; les avons-nous au même degré qu'eux, nous en sentons mieux le prix par l'importance qu'ils y mettent et nous travaillons à les conserver. Un amour-propre aveugle, un sentiment exagéré de nous-mêmes produirait un effet contraire, et ceux qui se croiraient trop assurés d'être supérieurs cesseraient peut-être un jour d'être égaux.

La première remarque que fait l'auteur anglais en faveur de son pays, c'est que la connaissance des mathé-

(1) Voyez le N° 415, 1er Juillet 1809.

Digitized by Google

matiques élémentaires, leurs applications et en général ce que l'on pourrait appeler l'esprit mathématique, y sont plus répandus qu'en France. Après avoir avoué que l'on y est peu familier avec la haute analyse, il ajoute :

« En même tems que nous citons ces faits comme preuves sans réplique de l'infériorité des mathématiciens Anglais, comparés à ceux du Continent dans les parties sublimes de la science, il est juste de reconnaître qu'un certain degré, même assez considérable, de connaissances mathématiques se trouve appartenir, peut-être plus généralement en Angleterre qu'ailleurs, à l'instruction moyenne et commune du pays. Nous citons en preuve de cette assertion le calendrier des dames (*Ladies diary*) et d'autres ouvrages périodiques et populaires du même genre, où l'on trouve souvent des problêmes curieux, qui ne sont peut-être pas de l'ordre le plus relevé, mais dont quelques-uns sont fort au-dessus des élémens de la science; et le grand nombre d'hommes instruits qui s'occupent de proposer et de résoudre ces questions, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, est véritablement surprenant. Nous croyons qu'on ne voit rien de pareil dans d'autres pays où les mêmes sciences sont cultivées. Ce Recueil existe depuis plus d'un siècle. La poésie, les énigmes, etc. qu'on y rencontre sont du plus mauvais goût; les fragmens de littérature et de philosophie ne sont que de l'enfantillage et des vieilleries; et on ne sait trop à quelle classe de lecteurs tout cela peut être destiné; mais la partie géométrique a toujours été traitée d'une manière supérieure. Les problêmes tendent plus à piquer la curiosité, et les solutions sont plus instructives que ce qu'on rencontre du même genre dans les ouvrages les plus renommés. S'il existe donc dans notre pays un défaut, ou des signes de décadence, dans les connaissances mathématiques, ce n'est pas au génie particulier de la nation anglaise, mais à quelqu'autre cause, qu'il faut l'attribuer. »

En convenant avec plaisir de tout ce que dit ici l'auteur sur la généralité de l'instruction mathématique en Angleterre, je ne puis absolument lui accorder que ce genre d'instruction y soit plus répandu qu'en France, du moins aujourd'hui; si l'Angleterre a eu la supériorité à cet égard, cela n'est plus. Cela n'est plus depuis que l'entrée de tous les services publics civils et militaires n'a été accordée qu'à la suite d'examens sévères, non-seulement

Digitized by Google

sur les mathématiques élémentaires, mais aussi sur les mathématiques élevées; depuis que, dans les écoles centrales et ensuite dans les lycées, on a eu un bon enseignement de mathématiques fondé sur des principes rigoureux; depuis que des hommes du premier mérite ont pris soin de composer des traités élémentaires de ces sciences; enfin, depuis l'établissement de l'Ecole polytechnique, la plus belle institution de ce genre qui existe en Europe. Mais pour rendre ici une justice entière, le principe de toutes ces améliorations est dû à l'Ecole Normale; car bien que cette Ecole créée tout à coup, dans des circonstances extraordinaires, n'ait pas rendu tous les services qu'on en aurait pu attendre, si, dans son organisation, l'on eût consulté davantage l'expérience et les lumières des professeurs célèbres qui y étaient appelés; cependant, on doit le dire, l'Ecole normale a été la première et la plus puissante cause du grand mouvement qui fut alors imprimé aux sciences; et pour employer l'expression énergique de l'auteur anglais, de l'accélération séculaire qui s'est faite dans leur enseignement.

Quant à la supériorité des ouvrages périodiques anglais pour tout ce qui concerne les sciences, je suis forcé de convenir que l'auteur anglais a pleinement raison. Rien n'égale la légèreté et l'ignorance avec laquelle on parle généralement de ces matières dans les papiers publics en France, si ce n'est la présomption avec laquelle on en décide. Si vous exceptez quelques journaux spécialement consacrés aux sciences, et dont le meilleur est affecté à la publication des productions étrangères, on ne rencontre guère que de mauvais extraits et de plus mauvais jugemens, faits le plus souvent par les auteurs mêmes ou par des gens qui ne connaissent pas les premiers élémens des questions dont ils veulent juger. Il y a toutefois à cet égard quelques exceptions; et il est sur-tout juste d'en faire une à l'égard d'un littérateur (2) aussi distingué par son goût qu'honorable par son caractère, et qui, véritablement ami des sciences, a toujours su parler d'elles comme elles le méritaient. J'ajouterai encore que si le

(2) M. Suard.

Digitized by Google

Ladies Diary paraît, aux yeux de l'auteur anglais, avoir contribué à répandre les mathématiques usuelles en Angleterre, le petit *Annuaire* que publie le Bureau des Longitudes a précisément le même objet, puisque l'on s'attache de plus en plus à y réunir sous le moindre volume tous les résultats généralement utiles qui peuvent être exprimés par des nombres et toutes les notions exactes qui servent de base aux calculs les plus usuels.

L'extrait dont nous achevons de rendre compte est terminé par un juste éloge des observateurs anglais qui ont si puissamment contribué à la perfection de l'astronomie.

« Nous remarquerons, dit l'auteur, que si les géomètres n'ont pris aucune part en Angleterre aux recherches profondes qui constituent l'astronomie physique, les observateurs se sont mieux acquittés de leur tâche dans cette même contrées. Les observations de Bradley et de Maskeline ont essentiellement contribué au perfectionnement de la théorie; leur exactitude, leur nombre, leur longue suite, font de cette collection un véritable trésor de richesses astronomiques. Ces observations, réunies à celles de Paris, ont fourni à La Place les *données* propres à fixer la valeur numérique des quantités constantes dans ses différentes séries; et sans ces faits, établis par des observations très-exactes, les belles recherches de ce savant n'auraient eu ni base solide, ni applications. Nous pouvons ajouter que personne, dans les annales de la science, n'a aussi directement et aussi essentiellement contribué à mettre à l'usage du navigateur les formules du géomètre, que ne l'a fait l'astronome Royal actuel (3). Il a su faire descendre sur la terre la haute physique des cieux et la rendre pratique et populaire; c'est par ses soins que le problême des trois corps est devenu aujourd'hui le guide le plus sûr pour traverser les mers. »

En applaudissant à ces justes éloges, dans lesquels nous nous plaisons à reconnaître qu'il n'y a rien d'exagéré, nous sentons aussi combien il est honorable pour la France de pouvoir placer au moins un nom sur cette liste des grands astronomes qui ont contribué au perfection-

(3) Le docteur Maskeline.

Digitized by Google

nement de la mécanique céleste. Delambre est le premier qui ait eu le courage d'entreprendre et d'exécuter les calculs immenses qu'exigeait la comparaison des observations avec les formules théoriques prises dans toute leur généralité; de là sont résultées les tables actuellement si exactes du Soleil, de Jupiter, d'Uranus, et sur-tout celles des satellites de Jupiter qui, par leur utilité extrême dans la mesure des longitudes, par leur précision surprenante et par les difficultés qu'elles présentaient, doivent être regardées comme un des plus beaux monumens de l'astronomie: mais les qualités que nous venons de reconnaître dans leur auteur n'auraient pas suffi pour les produire, s'il n'y avait joint encore le talent d'un excellent observateur, et sur-tout cette sagacité rare qui fait combiner les observations de la manière la plus favorable; faculté qui ne s'acquiert pas, mais qui est un sentiment particulier, à l'aide duquel l'esprit démêle et apprécie, comme d'un coup-d'œil, des probabilités trop compliquées pour pouvoir être évaluées par le calcul.

Si, à la suite du tableau des connaissances mathématiques que l'auteur anglais a savamment tracé, il eût exposé celui des sciences physiques; s'il eût rappelé à cette occasion les noms de ses compatriotes qui s'y rendent aujourd'hui célèbres, et si nous eussions pu joindre à cette liste celle des savans français qui depuis trente ans les ont avancées par leurs travaux, nous croyons que ce tableau aurait offert un ensemble bien honorable pour les sciences; et, nous l'osons dire, il eût été propre à donner une haute idée de la perfection de l'esprit humain dans ce siècle de lumières. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Les Hindous, ou *Description de leurs mœurs, coutumes, cérémonies, etc.;* dessinés d'après nature, dans le Bengale, et représentés en 252 planches; par F. Balthazard Solvyns; gravés à l'eau forte et terminés par lui-même. Discours préliminaire, et 13e et 14e livraisons de l'édition *in-folio*: 5e livraison de l'édition *in*-4° non coloriée, avec un texte français, anglais et allemand. — A Paris, chez l'auteur, place Saint-André-des-Arcs, n° 11 (1).

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit de cet intéressant ouvrage en diverses annonces, entr'autres dans le *Mercure* du 4 mars dernier, à l'occasion de la 12e livraison. Il a paru depuis un discours préliminaire, pour compléter le premier volume de l'édition grand *in-fol.* et 2 livraisons du second volume même format, en outre la 5e livraison de l'édition *in*-4°.

Le discours préliminaire est orné d'un beau frontispice, représentant une vue du Gange, avec des accessoires locaux, tels qu'un Brahme qui va remplir ses devoirs religieux, des Hindous qui font leurs ablutions, dans le fleuve, des embarcations du pays, etc.

M. Solvyns s'étant réduit dans le texte qui accompagne chaque livraison à de courtes explications des gravures, avait promis de faire mieux connaître, dans un discours préliminaire, et la nature du sujet qu'il traite, et le plan qu'il a suivi. Il nous paraît avoir atteint son but avec beaucoup de simplicité, de netteté et de précision, évitant les redites des voyageurs et le vague où il serait si facile de se perdre en décrivant une contrée lointaine,

(1) Le prix de chaque livraison de l'*in-folio* atlantique, papier vélin et gravures coloriées, est de 36 fr.: celui de l'édition *in*-4°, sur papier grand raisin double, figures en noir, avec un texte français, anglais et allemand, est de 10 fr. 50 c. par livraison.

Digitized by Google

fameuse par son antiquité, mais enveloppée de ténèbres, une contrée dont les mœurs, la manière d'être, sont étranges pour les Européens, et presqu'inconnues, même au plus grand nombre de ceux qui cultivent leur esprit par la lecture. Dans ce discours, qui doit se placer en tête du premier volume, quoiqu'il n'ait été publié qu'à la fin, on s'est borné, comme dans le texte, à ce qui est nécessaire pour bien entendre l'ouvrage.

La 13e livraison, qui devient la 1re du second volume, présente d'abord la liste des sujets qu'il contiendra. Ce sont, pour cette même livraison, 1° une vue de Calcutta; 2° un *Hindou* de distinction, en négligé; 3° un autre d'un rang inférieur; 4° un troisième de basse condition; 5° un *Bhalya*, ou ancien soldat Hindou; 6° un Hindou avec le vêtement nommé *kourty*.

La 14e livraison représente une danse appelée *natche;* — une femme de distinction; — une femme d'un rang inférieur; — une de basse condition; — une *goalyn*, ou laitière; — une femme nommée *agoury*, ou proscrite, pour ne s'être pas brûlée à la mort de son mari.

Les dix autres livraisons comprendront les sujets suivans :

Dourga-Poudjah, (la fête solennelle de la divinité qui se nomme *Dourga*); — une femme en grande parure; — une danseuse ou courtisanne (*ram-djeny*); — un hermaphrodite (*hidjéra*); — un *cipahys* (soldat hindou); — un jeune danseur (*balok*); — une vue de la Pagode de Calygât; — dix à douze sortes de *faqyrs;* — un mariage (*beyaho*); — environ quarante instrumens de musique; — une veuve qui se brûle sur le cadavre de son mari; — une autre qui se brûle avec les effets de son mari; — une troisième qui se précite au milieu des flammes sur le corps de son mari (*choho-gomon*); — une quatrième enterrée vive.

On regrettera sans doute souvent que l'auteur ne soit pas entré dans plus de détails, parce qu'on aimerait à connaître tout ce qui est relatif à une nation et à des mœurs qui tranchent autant avec les idées acquises sur les peuples civilisés. Mais M. Solvyns n'a voulu que décrire pittoresquement, et donner l'explication de ses tableaux.

Digitized by Google

Son style n'a aucune prétention, et il serait injuste de le juger sévérement: on aurait ôté à cette description des Hindous toute son originalité en faisant de belles estampes, au lieu des eaux-fortes que donne M. Solvyns, et en substituant à son texte des pages brillantes qu'il n'aurait point pensées, et qui n'auraient pas rendu ce qu'il voulait dire, ni exprimé ce qu'il avait vu.

Ce qu'on trouve de notion sur les mœurs générales dans la 14e livraison, ne donne pas une idée séduisante du bonheur des femmes hindoues, au moins dans les conditions inferieures. Voici un précis de ce que dit sur ce sujet l'auteur.

« Le véritable costume des femmes de la moyenne classe consiste en une draperie, ou *sari* de coton, nouée autour des hanches et passée par-dessus la tête ; ce seul habillement couvre tout leur corps. Le femmes hindoues ne manquent pas de décence; mais chez elles la pudeur exige qu'elles se couvrent la tête à l'approche d'un homme, et pour voiler cette partie, elles ne croient pas blesser la décence, en découvrant toutes leurs formes. D'ailleurs elles ne sortent que pour aller se baigner à la rivière. . . . . L'état d'une femme mariée hindoue est plutôt un état d'esclave que celui d'épouse : d'humilians devoirs lui sont imposés envers son mari, qui seul est le maître et le chef de la famille. Obligée de lui apprêter à manger et à boire, elle ne peut point prendre ses repas avec lui, ni même fumer le *houka* en sa présence. C'est elle qui fait tout dans le ménage, qui a soin du mari et des enfans. Malgré ces pénibles fonctions, elle est toujours réduite à ne jouir que d'une estime bien médiocre de la part de celui auquel elle s'est unie pour toujours. »

Il est naturel, comme il l'observe ailleurs, que les mères elles-mêmes attachent plus de prix aux enfans mâles qu'aux filles, les uns étant destinés à être maîtres absolus, et les autres à l'absolue servitude. Du reste, M. Solvyns a soin de dire, qu'il ne parle ici que des femmes de moyenne et de basse conditions, et des provinces du Bengale, du Bahar, d'Orissah qu'il regarde comme la résidence des Hindous primitifs. C'est par ce

Digitized by Google

motif, qu'il s'attache plus particuliérement à décrire les habitans de ces trois populeuses contrées.

Les laitières (*goalyn*) sont distinguées des autres femmes de leur classe, par la largeur des bords du *sari* qui les enveloppe ; ces bords sont quelquefois brodés. Elles sont, pour la plupart, du pays d'Orissah et mariées à des porteurs de palanquins ou à des vachers. Leur parure se compose d'un chapelet, ordinairement de corail rouge, attaché à leur cou, d'un petit anneau qui traverse la partie inférieure du nez, et de gros anneaux de cuivre qui entourent leurs poignets et leurs bras. Ces ornemens sont tellement massifs, qu'ils pèsent quelquefois de quinze à vingt livres. Ces pauvres femmes auraient peine à vaquer à leurs affaires avec un pareil fardeau, si elles n'étaient pas plus robustes et plus courageuses que les autres *hindoues*. Souvent elles tournent les unes contre les autres cette force et leur énergie naturelle, et se battent avec acharnement. Alors leurs pesans bijoux deviennent des armes dont le poids meurtrit les combattantes. Quoique plus robustes et plus actives, elles se nourrissent d'une manière aussi frugale que les autres femmes de l'*Hindostan*, c'est-à-dire, avec du riz cuit à l'eau. Leur teint est d'un jaune plus foncé, plus sale, parce qu'elles ont le dégoûtant usage de se frotter la peau, même la figure, et aussi leur draperie, avec de la fiente de vache, tandis que les femmes de basse condition ne se frottent qu'avec de l'huile de moutarde, comme la généralité des *Hindous;* genre de friction, qui raccornit la peau et la rend moins sensible à l'ardeur du soleil.

La femme de distinction, représentée dans l'une des gravures de la 14e livraison, est vêtue et meublée avec magnificence. Mais quoiqu'elle porte le *sari*, comme toutes les *Hindoues*, son costume n'est point strictement conforme à la loi de *Menu*, et au costume national primitif. Aussi c'est une femme entretenue, une concubine, genre de profession qui a ses caractères distinctifs dans l'Hindostan. La femme représentée dans l'estampe est assise, à la manière orientale, sur une estrade richement garnie : son attitude est celle où elle passe sa vie monotone, qui consiste à manger, boire, fumer et dormir, en attendant

Digitized by Google

celui aux gages duquel elle vit. De tems en tems elle exécute de la musique sur le *dole* ou *tam-tam*, ce qui pourrait bien ne pas sembler à des Européens un intermède fort gai. Au suplus, il est difficile aux étrangers de pénétrer dans les appartemens de ces femmes.

M. Solvyns donnera sûrement par la suite d'autres éclaircissemens sur les femmes de haute condition et sur les divers rapports établis entre les deux sexes chez les Hindous. C'est partout un des principaux objets de l'observation du sage : en effet, n'est-ce pas pour ces deux moitiés du genre humain, si diversement, si bizarrement modifiées par les habitudes, par les religions, les lois ou les Gouvernemens, que toutes les facultés de l'esprit et les ressorts des grandes sociétés se meuvent en tous les sens, et que l'imagination bâtit ses fantômes, invente et embellit, que l'ambition et l'intrigue ourdissent leurs trames, tandis que le philosophe médite et s'abuse avec de douces, mais vaines espérances? quelque malheureuse, quelque dégradée quelle soit, c'est l'espèce humaine qui a le premier droit à l'attention du voyageur.

L'Hindoue nommée *agoury* ou proscrite, offre un de ces tableaux qui arrête la pensée de l'homme réfléchi, qui attache par le pathétique les âmes douées d'une sensibilité profonde, et par la terreur celles dont la sensibilité est mêlée d'imagination. Les *agourys* sont les femmes de la religion de *Brahma*, qui n'ont pas voulu se brûler avec les corps de leur maris défunts, et qui au lieu de subir les punitions légales en pareil cas, comme de servir d'esclaves dans leur propre maison, ou de descendre à la classe des femmes publiques, préfèrent l'exil et la vie solitaire des bois, des déserts. La loi de Brahma leur permet alors de faire ce qu'elles veulent, de se nourrir à leur fantaisie, avec cette restriction cependant qu'elles ne peuvent boire que de l'eau et dans un crâne humain. L'une des estampes représente une de ces femmes proscrites, et M. Solvyns s'étonne, dans le texte explicatif, que leur existence soit si peu connue, même dans l'intérieur de l'Hindostan. Comme il oppose le fait *de visu* à des opinions contraires, nous le citerons ici : « Plusieurs *pundits* (docteurs) très-éclairés,

Digitized by Google

» tout en avouant que leur législateur *Menu* accorde même » aux *Agourys* une vie plus heureuse après celle-ci, si » elles se soumettent aux commandemens et à ne jamais » boire que dans un crâne humain, m'ont soutenu qu'il » n'existait point de ces proscrites, et peut-être m'au- » raient-ils persuadé, si pendant mes voyages je n'en » avais pas rencontré plusieurs dans la même position et » avec tous les accessoires que j'ai fait entrer dans cette » gravure. J'en ai même connu une qui vivait avec un » riche Européen et qui avait adopté les usages et les » manières du pays de celui-ci; mais elle ne buvait que » dans une coupe faite d'un crâne humain, garnie en or » et montée sur un pied artistement fait. »

» Ce que les *pundits* m'ont soutenu des *agourys*, ils » l'assuraient également des basses classes de la dernière » caste, tels que les *mourdahchous*, ou crocmorts, les » *haurys*, ou vidangeurs, les *kaurahs*, ou porchers, etc. » A les en croire, ces viles professions n'ont jamais été » exercées par des *Hindous* : il est vrai qu'à présent ce » sont souvent des Musulmans qui s'en chargent; mais » cela n'empêche pas que les *Hindous* ne les exercent » également, et dans les cantons qui ne sont habités ab- » solument que par des nationaux, il serait bien difficile » d'en faire remplir les fonctions par d'autres. »

Nous nous sommes bornés à ne faire mention dans cet article que de ce qui concernait les femmes *Hindoues*. Nous pourrons une autre fois embrasser une autre subdivision.

D'après ce que nous avons dit de cet ouvrage et le degré d'avancement de son exécution, on peut préjuger la suite et prononcer qu'elle ne sera pas d'un moindre intérêt. M. Solvyns étant à la fois le dessinateur, le graveur, l'éditeur et l'entrepreneur, il n'y a point à craindre de variation. Chaque mois amène sa livraison et rapproche du terme désirable où l'on possédera entière la description des *Hindous*. L. B.

Digitized by Google

THÉATRE COMPLET ET POÉSIES FUGITIVES DE J.-F. COLLIN-D'HARLEVILLE, Membre de l'Institut, etc. — Quatre vol. *in*-8°. — A Paris, chez *H. Nicolle*, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

(DERNIER ARTICLE.)

LA préférence constante du plublic et l'opinion des connaisseurs ont, ce me semble, placé la comédie du *Vieux Célibataire* au-dessus de toutes les productions dramatiques de Collin-d'Harleville. Avant lui, Regnard avait tracé, dans son *Légataire universel*, la peinture la plus frappante des dangers qui environnent la vieillesse infirme et isolée d'un célibataire : et quelle variété de situations et d'incidens ! quelle verve de style ! quel fond inépuisable de gaîté comique, dans ce chef-d'œuvre aujourd'hui si dédaigné du parterre et des acteurs ! Il est vrai que le Crispin du *Légataire* n'est pas un personnage très-édifiant, et qu'il n'y a pas un seul mot dans son rôle pour ces ames sensibles qu'on est toujours sûr d'émouvoir, au théâtre, au nom de la nature, de la bienfaisance et de la vertu. Le dénouement est d'un fort mauvais exemple, en ce que la friponnerie amuse et reste impunie ; mais outre que le fait avait pour excuse une aventure récente, et qu'on n'oublie pas, même en riant, que si Crispin est absous par les juges du parterre, il n'en serait pas moins condamné aux galères par les juges du palais, je doute qu'un spectacle aussi divertissant ait jamais corrompu personne : je n'en dirai pas autant de ces ennuyeux bateleurs de morale qui, des tréteaux germaniques, passent quelquefois sur la scène française avec des drames gonflés de sentiment et d'ennui : leur hypocrite affectation de tendresse et de respect pour l'indigence, leurs éternelles déclamations contre l'inégalité des rangs, contre les opinions et les usages reçus, tous ces lieux communs d'une philosophie très-peu philosophe, n'ont pas été sans influence sur les égaremens de la multitude, et ces Arlequins sententieux ont fait des fripons plus

Digitized by Google

plus redoutables, et sur-tout moins amusans que le Crispin du *Légataire universel.*

La comédie de Regnard sera donc toujours, selon moi, la leçon la plus agréable, la plus piquante, et même la plus utile contre les inconvéniens du célibat. Cela n'empêche point que Collin-d'Harleville n'ait très-bien fait de renouveler, sous d'autres formes, ce plaidoyer dramatique en faveur du mariage : ce n'est pas trop du ridicule et de la raison, pour combattre les funestes effets du luxe et les faux calculs de l'égoïsme. Dorat l'avait entrepris avec toute l'étourderie et la présomption qui semblent caractériser son esprit : il avait cru faire un *Célibataire* en mettant sur la scène un homme de trente ans qui ne veut pas se marier, et qui finit par céder aux avances d'une jeune personne, dont l'expérience, dans un genre opposé, paraît aussi prématurée que celle du héros de la pièce. On voit que Dorat, ici comme dans la plupart de ses ouvrages dramatiques, a traité son sujet avant de l'avoir conçu. Dubuisson, misérable écrivain sans goût, sans style, sans aucune idée du théâtre et des convenances, avait du moins senti que pour attaquer la manie systématique du célibat, il fallait mettre sous nos yeux un homme approchant de la vieillesse, isolé, détrompé, ennuyé, volé, tenant encore à ses préjugés par la force de l'habitude, et ramené lentement à la raison par des sentimens doux et naturels. Il gâta cette conception en la surchargeant d'une intrigue romanesque, et par autant d'incorrection et de trivialité que Dorat avait de recherche et d'affectation. Le véritable mérite du *Vieux Garçon* est de nous avoir valu le *Vieux Célibataire;* car outre la ressemblance exacte du personnage principal dans les deux pièces, ce vers de Dubuisson,

Et j'ai manqué vingt fois d'épouser ma servante,

a du donner l'idée de Mme *Evrard*, et de l'intrigue imaginée par Collin. Mais ici la supériorité de l'exécution laisse à l'imitateur toute la gloire de l'ouvrage : on peut même regretter qu'au lieu d'*inventer* comme il l'a fait dans la suite, l'auteur du *Vieux Célibataire* n'ait pas choisi de préférence des caractères ou des sujets man-

Digitized by Google

qués par ses prédécesseurs, pour les traiter avec toutes les ressources d'un esprit sage, facile et naturel.

En effet, l'on reconnaît encore combien ces emprunts honorables étaient analogues au genre de son talent, dans la comédie intitulée, le *Vieillard* et *les Jeunes Gens*. On ne peut guère douter qu'il ne l'ait conçue après avoir lu la fable de La Fontaine et l'*Aimable Vieillard*, de Destouches. L'une, comme on sait, est un véritable chef-d'œuvre dans un genre moins différent de la comédie qu'on ne croit communément, car l'apologue est une espèce de drame; l'autre n'est qu'une ébauche ou plutôt un projet, dont Collin-d'Harleville avait droit de s'emparer. Il l'a fait assez heureusement, du moins pour le caractère du vieillard, qui est à la fois intéressant et raisonnable, et dont la morale est instructive sans pédanterie et sans austérité. Mais ici l'on voit déjà s'affaiblir la chaleur et la verve comique de l'auteur, qui ne sont pas entraînantes, même dans les ouvrages de sa jeunesse. Sa douce gaîté semble prête à l'abandonner. La pièce offre, d'ailleurs, beaucoup de défauts : le dénouement est trop facile à prévoir; les nuances de caractère entre les trois étourdis ne sont ni assez fortes ni assez variées; l'engouement de la mère pour un fat subalterne, qui manque d'éclat et d'originalité, n'est point assez motivé pour être vraisemblable, ni assez sérieux pour être comique. L'intrigue est à peu près nulle et la versification est molle et négligée.

Elle se relève un peu dans un proverbe intitulé : *Il veut tout faire*. L'auteur remarque, comme une singularité piquante, que cet acte frivole, et *M. de Crac*, sont ce qu'il a écrit de plus soigné. Je suis de son avis; mais je ne saurais en être à l'égard de ses *Artistes*, qu'il défend avec une secrète prédilection, et qui me paraissent des favoris sans mérite. Cette pièce, et celle des *Riches*, sont peut-être les seuls ouvrages de Collin où l'on trouve des sentimens faux par leur exagération : partout ailleurs, il est naturel et vrai dans la pensée et dans l'expression, qualités qui deviennent tous les jours plus rares. Il faut avouer aussi que nulle part il n'est plus faible et plus languissant.

Digitized by Google

Il y a du moins de la gaîté dans *Malice pour Malice*. L'auteur s'est jugé lui-même avec autant de goût que de modestie : « Le second acte de cette pièce, dit-il, offre » des situations assez piquantes : c'est peut-être un des » plus gais que j'aie faits ; mais l'exposition, qui remplit » presque tout le premier acte, est lente et froide ; et le » troisième tient un peu de la charge. Cela eût pu faire, » je crois, un fort joli acte. Nous devrions nous ressou- » venir que l'*Esprit de Contradiction* fut d'abord en cinq » actes, puis en trois, et que réduit à un seul, c'est le » chef-d'œuvre de Dufresny et l'une des meilleures petites » pièces du répertoire français. »

Il me reste à jeter un coup-d'œil sur le *Bon Frère* ou les *Mœurs du Jour*, pour terminer cet examen rapide du théâtre de Collin : l'ouvrage ne me paraît point indigne de ses aînés, quoique moins heureux et sur-tout moins connu. — La jeune épouse d'un militaire, prisonnier chez l'ennemi, a quitté depuis six mois la campagne solitaire de son frère, pour vivre à Paris chez un de ses oncles, nouveau riche, dont la maison tumultueuse présente le tableau trop répété de l'opulence sans goût, de la frivolité sans grâce, et du plaisir sans délicatesse. Sa tête s'étourdit au milieu de ce tourbillon dangereux ; son cœur encore innocent résiste à peine à la séduction : *Florvel*, jeune fat, et d'*Héricourt*, libertin profondément corrompu, se disputent sa première faiblesse. Une Mme de *Verseuil*, personnage assez équivoque, dont les liaisons avec l'oncle et avec d'*Héricourt*, ne sont pas très-clairement expliquées, achève d'égarer la jeune *Sophie* par son exemple et par ses conseils. Elle est défendue par ceux de Mme *Euler*, femme aimable, dont le malheur a fortifié le caractère et les principes, et par la vigilance de *Formont*, le plus tendre et le plus généreux des frères qui n'a quitté sa campagne que pour y ramener sa sœur.

Sur ce fond très-moral, où des peintures brillantes pouvaient naturellement se mêler aux leçons de la sagesse, l'auteur n'a tissu qu'une intrigue légère, qui lui fournit cependant quelques scènes ingénieuses et deux situations dramatiques. Les impressions contraires que le vice et

Digitized by Google

la vertu font alternativement sur l'âme de *Sophie*, et l'influence opposée de ses corrupteurs et de ses amis qui l'entraînent tour à tour, remplissent les quatre premiers actes d'incidens qui ne sont ni assez intéressans ni assez variés. La cinquième commence par une situation plus forte. *Sophie* est au bal, où d'*Héricourt*, d'accord avec Mme de *Verseuil*, a tout préparé pour l'enlever ; c'est dans ce moment que d'*Irval*, son mari, arrive dans sa maison : ni l'absence de sa femme, ni l'agitation de son beau-frère, ni l'inquiétude de Mme Euler, n'éveillent en lui le moindre soupçon.

Les bons maris ne savent jamais rien.

Mme *Euler* lui conseille d'écrire un billet que sa femme trouvera chez elle en rentrant. Il écrit et se retire : bientôt *Formont* arrive suivi de sa sœur, qui ayant soupçonné le projet infâme de d'*Héricourt*, a trouvé moyen de s'échapper. On lui remet la lettre de d'*Irval ;* ses yeux s'ouvrent sur le bord de l'abîme : elle renonce aux sociétés perfides qui l'avaient égarée, demande elle-même à quitter Paris, et revient sans effort à ses premiers goûts et à ses plus chers devoirs.

Cette intrigue est faible et la marche en est trop lente. Le petit billet du mari, qui devait porter dans le cœur de *Sophie* une impression profonde de douleur et de regret, ne lui cause qu'une surprise assez douce et sans effet théâtral. On peut aussi blâmer le caractère de cette jeune femme, qui se livre avec tant d'abandon à des plaisirs si peu séduisans, et qui balance long-tems entre l'amitié la plus délicate et la perfidie la moins déguisée. Collin-d'Harleville avait d'abord intitulé sa pièce *les Dangers d'une jeune Femme* ou *les Mœurs du Jour ;* il a supprimé ce premier titre avec raison, car les séductions dont *Sophie* est environnée n'appartiennent point exclusivement à l'époque actuelle, si ce n'est par un espèce de gaucherie effrontée qui ne les rend pas plus dangereuses. Mais ces défauts n'empêchent pas que la pièce ne pût se soutenir au théâtre par des détails ingénieux. J'en citerai quelques vers.

Digitized by Google

Formont (le bon frère) revient du Jardin des Plantes:

Je me suis ce matin *cru presque* à la campagne ;
Au printems, c'est un charme ! ô quel air pur et frais !
Le riche cabinet ! quel coup d'œil ! j'admirais ;
Car pour en bien juger j'ai trop peu de science ;
Mais qu'il faut avoir eu de soins, de patience,
Pour ranger ces métaux, ces animaux divers !
Il semble qu'on ait là rassemblé l'Univers.
Et ce vaste jardin ! des plantes apportées
De tous les coins du monde, en ordre, étiquetées !
Je dévorais des yeux ces arbrisseaux, ces fleurs,
Dont même avec plaisir j'ai reconnu plusieurs....

FLORVEL (*ironiquement*).

Ton spectacle est superbe.

FORMONT.

Il vaut bien *Bagatelle* ;
Car je me souviendrai de cette heure mortelle
Que tu m'y fis passer. Essuyer poudre et vent,
Galopper ou trotter sur un sable mouvant ;
Aller et revenir entre deux tristes files
De piétons harrassés, et de chars immobiles ;
Saisir à la volée, ou jeter au hasard
Des demi-mots sans suite ; affronter le regard
De jeunes gens, souvent d'un ridicule extrême,
Qui songent moins à voir qu'à se montrer eux-même :
Voilà ce qu'on appelle une course !

FLORVEL.

Et le soir !
Lasses d'avoir couru, nos belles vont s'asseoir.....

FORMONT.

Oui, sans doute, en un coin de vos Champs-Elysées,
Aux Boulevards : alors vos dames, *plus posées*,
Se promènent gaiment, sans espace et sans air.

FLORVEL.

Elles n'ont pas le don de te plaire, mon cher :
Je te plains ; quant à moi, je les adore.

FORMONT.

Adore !
Les femmes, viens-tu dire ! ah ! s'il en est encore
Qui chérissent le goût, les mœurs et le bon sens,

Digitized by Google

Que d'autres je retrouve, après cinq ou six ans,
Oui, que j'avais pu voir modestes, ingénues,
Qui lestes maintenant, et presque demi-mues !...

FLORVEL.

Ah !

FORMONT.

Quand la chose existe on peut dire le mot.

FLORVEL.

Enfin, c'est le bon ton.

FORMONT.

Je ne suis donc qu'un *sot* ;
Car ce bon ton, à moi, ne me conviendrait guères, etc.

J'ai voulu citer un morceau de quelque étendue pour donner une idée du style de l'auteur, quand il est à peu-près ce qu'il doit être : en général, et même dans ses meilleurs ouvrages, sa versification est facile, mais faible et négligée ; elle est trop souvent hérissée de chevilles, d'interjections, de mots oiseux, jetés là pour la rime ou pour la mesure. Collin-d'Harleville avait peu d'imagination dans le style. On ne trouverait pas dans tout son théâtre dix vers d'une expression pittoresque, ou d'une précision élégante, comme son ami M. Andrieux lui en offrait souvent le modèle, et comme on en trouverait deux cents dans le *Méchant* de Gresset. En revanche, il a presque toujours de la douceur, de la vérité, un abandon qui n'est pas sans grâce, qui fait aimer l'homme, et permet d'oublier l'auteur. Ses *Poésies fugitives* présentent à peu près les mêmes avantages et les mêmes défauts. Elles remplissent un volume entier de ses œuvres. C'est trop, après la multitude d'excellens vers que nous possédons en ce genre. Ces opuscules, comme l'avoue Collin-d'Harleville, sont négligés, voisins de la simple conversation, et dignes à peine du nom de *poésies*. Mais enfin, ces bagatelles sont presque toutes dialoguées ; c'est encore de la comédie dans un plus petit cadre. « C'est là, dit-il, que nous nous peignons » le plus fidèlement : notre esprit y parle moins que » notre cœur, et le lecteur aime quelquefois à recon» naître dans ces épanchemens naïfs et familiers d'un

Digitized by Google

» écrivain, son cachet, son caractère et comme sa physio-» nomie. » Ajoutons que Collin-d'Harleville est un de ceux qui, sous ces différens rapports, gagne le plus à se rapprocher de ses lecteurs afin d'en être mieux connu.

ESMENARD.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE, *sur Alfieri, sur ses voyages, sur ses ouvrages et sur quelques jugemens qu'on en a porté.*

LETTRE PREMIÈRE.

MESSIEURS, dans les Journaux, dans les conversations, on entend beaucoup parler d'Alfieri. Sa vie, écrite par lui-même, à long-tems occupé l'Italie : aujourd'hui qu'elle est traduite en notre langue, elle occupe la France. Elle sera traduite dans toutes les langues ; elle sera recherchée et lue partout avec la même curiosité. Les *Essais de Montagne*, les *Confessions de Rousseau*, la *Vie d'Alfieri*, sont également des confessions ; et les hommes qui aiment peu à se confesser, aiment beaucoup qu'on se confesse à eux. On se console de ses défaut, on rougit moins de toutes ses imperfections lorsqu'un homme illustre raconte naïvement les petits mensonges et les petits vols de son enfance, les délires de sa passion voluptueuse ou orgueilleuse, les dégoûts qui l'ont glacé souvent dans ses études, et la médiocrité des premiers essais qui devaient le conduire à la gloire. Ces examens et ces dépouillemens de conscience, quoi qu'on en dise, sont une étude excellente de l'homme, c'est la vraie anatomie du cœur humain : tout ce qui n'en est que la peinture est toujours plus ou moins embelli ou adouci. J'ai vu le monde et tous les théâtres de l'Europe ; et j'ai vu que partout le théâtre et le monde se ressemblent très-peu. Cependant les auteurs dramatiques ne peignent l'homme que tel qu'il se montre dans le monde : et quand la copie serait en tout fidèle, ce ne serait pas encore là le portrait de l'homme : dans le monde, quand il n'est pas sous le masque, il est au moins sous les voiles de toutes les convenances et de toutes les bienséances ; il est déjà sur la scène. Les théâtres ne peignent donc que des personnages de théâtre. Je ne connais que *le Tartuffe* qui soit peint à nu. Aussi comme il fait horreur ! et comme Molière est sublime ! Il n'y a dans le

Digitized by Google

rôle de ce scélérat ni un seul monologue, ni un seul *à parte :* tant le plan de ses crimes est profondément et immuablement tracé ! Celui-là aurait vécu des siècles qu'il serait mort sans changer et sans laisser de confessions.

Je ne connais encore la *Vie d'Alfieri* que par l'excellent extrait de M. Ginguené ; mais j'ai beaucoup connu Alfieri lui-même ; et c'est de lui que je veux vous entretenir dans cette lettre. J'ai lieu de croire qu'il n'a point prononcé mon nom dans ses Mémoires ; j'en serai plus à mon aise pour dire de lui ce que j'en ai su et ce que j'en ai pensé.

On a dit en latin et en français que chacun à son goût dominant : moi j'en ai eu plus d'un qui m'ont dominé tour à tour ou ensemble ; et l'un de ces goûts est celui de voyager. J'ai passé ma jeunesse à courir dans l'Europe, et l'Europe même me semblait une prison assez étroite. Arrêté à Lisbonne par l'Océan, à Constantinople par le Bosphore et par la mer Noire, les larmes seules de ma mère qui craignait excessivement pour son fils les tempêtes et les naufrages, m'ont empêché de franchir ces mers et d'aller errer en Asie et en Amérique. Je pleurais sur ces bornes que je respectais ; et si j'avais pu parcourir toute la terre, au moment où je n'aurais eu plus rien à voir sur ce globe, je crois que j'aurais pleuré encore de sensibilité de visiter quelqu'autre planète.

Peu d'hommes ont ce goût des voyages à un degré assez vif pour concevoir ma passion. Une femme qui a des talens et qui a même des lumières, après avoir voyagé en France, en Suisse, en Italie et en Allemagne, a imprimé que les voyages sont le premier des plaisirs insipides. Ce mot pourrait s'expliquer aisément dans une femme pour laquelle un amant, un fils et un salon seraient le monde ; il est inexplicable dans une femme qui écrit avec l'ambition de la gloire : le talent a le besoin de recevoir comme de donner des impressions neuves, et les impressions ne se renouvellent sans cesse que dans les voyages. N'avoir jamais vu les objets ou les avoir vus tous les jours de sa vie, c'est à peu près la même chose ; dans le premier cas, ils n'existent point ; dans le second, ils sont effacés. Plus le génie conçoit de pensées, plus il a besoin d'images et de tableaux ; et la nature de tous les climats n'en a pas trop pour lui. Homère et Jean-Jacques, nés pauvres, ont mendié pour satisfaire ce besoin des courses et des voyages, et c'est en voyageant et en mendiant qu'ils ont recueilli tous les trésors de leur imagination. Platon s'est fait marchand d'huiles pour aller sur le

Digitized by Google

Nil enlever la sagesse de l'Egypte. Supposez que Voltaire ne fût jamais sorti de Paris, ni Montesquieu de Bordeaux ou de la Bréde, et soyez sûrs que vous n'auriez aujourd'hui ni l'*Essai sur l'Esprit et les Mœurs des Nations*, ni l'*Esprit des Lois*.

Si les poëtes et les philosophes modernes voyagent moins que les Anciens, ce n'est pas, comme on l'a dit, parce que l'invention de l'imprimerie rend toutes les images et toutes les connaissances faciles à acquérir sans sortir de chez soi: quelle différence en ce genre entre ce qu'on a lu et ce qu'on a vu! Pour connaître d'une contrée ses montagnes, ses plaines, ses mers, ses fleuves, ses villes, ses hameaux, sa population, la meilleure de toutes les géographies peut-elle valoir, je ne dis pas un voyage fait à pied et le crayon à la main, mais la traversée même la plus rapide dans une chaise de poste, pourvu que ses glaces soient abaissées ou très-nettes? Le dessin et les planches gravées viennent au secours des cartes dans les voyages pittoresques, et je ne les dédaigne pas. Lorsqu'elles sont parfaites, ce qui doit être très-rare, les gravures sont bonnes à réveiller les impressions reçues; mais elles peuvent si peu tenir lieu des impressions elles-mêmes, que s'il vous arrive de voir les lieux après les gravures, les gravures ne sont pas rappelées par les lieux comme les lieux le sont par les gravures. J'en ai fait cent fois l'expérience:

Iudocti discant, ament meminisse periti.

Des deux idées qu'exprime ce joli vers, il n'y a que la première qui soit entièrement vraie, soit qu'on applique le vers aux abrégés, soit qu'on l'applique aux planches gravées.

La véritable cause qui empêche les philosophes et les poëtes de nos jours de voyager comme les Anciens, c'est qu'il est infiniment rare qu'ils aient à la fois du génie et de la fortune, et que dans les tems modernes on a beau sans fortune battre le pavé de l'Univers, on trouve l'Univers fermé de toutes parts aux observations les plus instructives. Chez les Anciens, tout était ouvert à tous les yeux; dans les temples, sur les théâtres, dans les forum, dans les arènes, les nations entières, incessamment rassemblées sur la terre et sous le ciel, se laissaient voir à tous les regards. Pour laisser placer un étranger à côté de soi, on n'examinait pas comment il était habillé et s'il était arrivé à pied ou en voiture; un morceau de drap jeté avec pudeur sur son

Digitized by Google

corps suffisait à un homme, quel qu'il fût, pour être présenté à Périclès, à Cicéron, à Auguste ou à Trajan : chez les peuples modernes, tout se classe, tout se sépare, tout se ferme. Pour pénétrer seulement dans quelques jardins, il faut des *piécettes*, et il en faut beaucoup. Quant aux palais, et aux salons, si vous n'étiez pas couvert de soieries et de dorures, ou de ces draps fins dont l'apparente simplicité est le plus coûteux de tous les luxes, vous seriez, comme l'Apollon du Belvédère, taillé sur le beau idéal et divin, qu'on vous repousserait avec dédain comme vos vêtemens ignobles : *On ne passe pas!* serait le mot qui retentirait le plus souvent à vos oreilles; vous ne trouveriez que des sentinelles qui vous arrêteraient ou des introducteurs qui vous ruineraient à chaque pas. On s'enterre donc chez soi avec son talent; et l'amour-propre qui, dans tous les coins, dans tous les réduits, a la même énergie et la même adresse, vous persuade bientôt que les hommes et la nature sont les mêmes dans tous les pays, et que le globe entier ne pourrait ajouter aucune richesse à celles de votre génie.

La fortune seule peut donc vous faire franchir tous les espaces, seule elle peut abaisser devant vous toutes les barrières, ouvrir toutes les portes. Mais si elle vous conduit partout, elle peut aussi partout vous retenir. Philosophe, jeune et riche, vous courrez après l'instruction, et les séductions courront après vous. Sur la terre entière, les lumières sont par-tout clair-semées et les vains amusemens par-tout foisonnent. Chez les Anciens, il n'y avait guère que les familles et la société générale. La religion, qui avait placé des dieux pénates autour de chaque foyer, avait fait de chaque maison un temple et un sanctuaire des mœurs. Dans la société générale, les plaisirs de tout un peuple étaient des solennités que leur grandeur rendaient augustes; chez presque tous les peuples modernes, le culte de la religion semble concentré dans les églises : la famille est peu de chose, la société générale n'est rien; et l'on perd sa vie dans des sociétés particulières, où s'exalte jusqu'à la fureur la vanité de quelques mots ou de quelques phrases, et autour de plusieurs théâtres où tout est fiction, excepté la volupté sous le nom d'amour, qui est toujours en scène et en loge. L'Univers entier caresse la fortune et ceux qui en sont les favoris; grands et peuples, hommes et femmes, tout s'empresse autour d'un voyageur pour lui donner quelques fêtes, en attendant qu'il en rende beaucoup. Il doit être rare que les plaisirs qui l'assiégent sous toutes les formes ne

Digitized by Google

le séduisent enfin sous quelqu'une. Ces ailes que lui donnait la fortune, si elles ne sont pas coupées, sont reployées. Il était parti de chez lui pour demander au monde entier les lumières qui mènent à la sagesse ou à la gloire, il végétera magnifiquement et honteusement dans quelque capitale profondément corrompue. Combien j'ai vu de voyageurs tomber dans ces piéges et y rester!

J'en ai connu trois qui les ont évités ou brisés : l'un des trois, c'est moi-même, Messieurs; mais pour avoir échappé aux plaisirs, je ne prétends pas avoir atteint la gloire. Le second était un français, nommé Morel; c'était le fils de l'auteur d'un ouvrage sur le commerce, très-loué par Voltaire et très-digne d'éloges, quoiqu'on y trouve des opinions dangereuses mêlées à des vérités importantes. Le troisième était le comte Alfieri.

Je les rencontrais partout l'un ou l'autre, et quelquefois tous les deux en même tems, à Naples, à Londres, à Madrid, à Pétersbourg; ils arrivaient quelques jours avant moi ou quelques jours après. Cette espèce de force et de courage que les voyages exigent dans certains lieux et dans certains momens, nul voyageur n'a pu les avoir à un plus haut degré que Morel. Ce petit homme (il avait à peine 5 pieds) était infatigable et intrépide. Il passait de l'équateur aux deux poles et de l'ancien monde au nouveau avec autant de facilité qu'Alfieri et moi de Rome à Milan ou à Naples. Je l'avais un jour laissé à Stockholm, je crois, et quelque tems après je le retrouve à Paris. Vous êtes resté assez de tems dans le Nord, lui dis-je? *Non*, me répondit-il, *j'arrive de Calcutta : je voulais visiter la Chine; mais ces Chinois ont fait tant de difficultés pour me laisser passer au-delà de Canton qu'ils m'ont ennuyé : je les ai plantés là.*

Lorsqu'il eut vu tous les pays et qu'il n'en eut plus à voir, il fut tellement ennuyé de la vie qu'il la planta là aussi : il se tira un coup de pistolet au beau milieu du front et ne se manqua point. Il est possible qu'il eût envisagé cette action comme un voyage en l'autre monde qu'il entreprenait à tout hasard. Pour celui-là, il est excusable de ne nous en avoir pas donné de relation; mais il a gardé le même silence sur tous ses autres voyages; et c'est peut-être une tache à sa mémoire : un homme qui avait tant vu les nations pouvait leur être utile en racontant seulement ce qu'il avait vu.

Morel et Alfieri n'avaient rien de commun que le goût

Digitized by Google

des voyages, et encore ce goût avait-il en eux des caractères très-différens. Pendant long-tems, tout ce que je sus d'Alfieri, c'est qu'il était italien; tout ce qu'il sut de moi, c'est que j'étais bohémien. De sa nature, il n'était pas liant, et je ne me sentais pas du tout disposé à me lier avec lui. Imaginez un homme portant au-dessus d'une taille très-élevée une tête très-haute, couronnée d'une immense chevelure dorée, traversant les rues, les places et les airs sur une calèche ou sur un char superbe emporté par quatre ou six chevaux blancs qui avaient l'air des chevaux du soleil! Si Alfieri avait eu en naissant le génie d'Homère, et si les Espagnols et les Russes avaient eu l'imagination des Grecs, on aurait cru facilement à Pétersbourg et à Madrid que sa mère l'avait conçu en regardant l'Apollon du Belvédère. Ne croyez pas cependant qu'il voulût se se servir de ses chars, de ses chevaux, de sa taille et de sa chevelure pour faire soupçonner quelqu'analogie entre lui et le Dieu des vers.

Pendant vingt ans au moins passer pour un poëte aurait humilié son orgueil au lieu de le flatter. Lorsque de certaines circonstances et de certaines sociétés nous ont rapprochés dans notre jeunesse, l'orgueil, que j'ai facilement pénétré en lui n'était ni celui d'un républicain ni celui d'un favori des Muses : il ne le disait point, mais il haranguait tout autour de lui pour laisser croire qu'il pourrait bien être un *grand seigneur*, un de ces princes de l'Italie, auxquels de la souveraineté évanouie de leurs ancêtres il reste encore de grands domaines, de grands laquais, de beaux chevaux et une de ces figures altières qui sont comme des blasons vivans. Son ignorance, qui s'étendait sur tous les objets des connaissances humaines, et dont je l'ai vu plusieurs fois, non pas rougir, mais comme se targuer, pouvait lui servir de témoin ou de titre pour attester une haute noblesse. L'amour même des femmes, qui avait chez lui de violens accès, ne le faisait point déroger à ces fictions de grandeur : on ne lui a connu que des filles ou de grandes dames, et la seule qui ait pu le fixer pour tout le reste de sa vie portait des sceptres et des couronnes dans ses armoieries.

De tous les pays, qui tous lui déplaisaient au premier coup-d'œil ou au second, le pays où il pouvait le moins se souffrir était celui où l'on ne pouvait le prendre que pour un lieutenant de milice provinciale; c'était le sien.

La vanité la plus effrénée ne se nourrit toujours de chimères que dans un sot ou dans un fou; il fallait d'autres ali-

Digitized by Google

mens à l'orgueil d'un homme tel qu'Alfieri. N'étant point né à côté des puissances, pour s'élever au-dessus, il se fit républicain; ne pouvant aspirer à être un héros, il voulut être poëte.

Ce qui est le plus extraordinaire sans doute dans sa vocation à la poésie, c'est que, s'il faut l'en croire, placé ou porté successivement au milieu de tous les théâtres de l'Europe, il a senti son génie tragique avant d'avoir aucune idée de l'art, et qu'en se préparant à des créations il s'est plutôt éloigné qu'entouré des modèles. Je ne lui ai jamais entendu prononcer ni le nom de Corneille avec enthousiasme, ni le nom de Racine avec amour. Il avait pour Voltaire une aversion presque égale à son aversion pour Frédéric II. Cette puissance de tous les talens de Voltaire exercée avec tant de charmes sur tous les esprits et sur tous les goûts, Alfieri la regardait comme une tyrannie; il n'en était pas le détracteur, mais il en était l'ennemi secret; et ce secret même, il lui est arrivé de le trahir par des mots contre Voltaire qui auraient été très-injustes s'ils n'avaient pas été très-violens. Il paraîtrait qu'Alfieri a pensé qu'une seule étude lui était nécessaire, celle de la langue dans laquelle il voulait écrire, et qu'à l'instant où il posséderait bien cette langue, il révélerait à l'Italie étonnée ce que doit être la tragédie et ce qu'elle est.

Toutefois il n'est pas aisé de se persuader qu'ayant assisté tant de fois, à Paris, à la représentation des chefs-dœuvre du Théâtre français, il n'ait pas réfléchi très-souvent sur les secrets du talent et de l'art qui donnaient de si puissantes émotions à un peuple aussi éclairé qu'il est sensible : je le soupçonne d'avoir caché plusieurs de ses études pour nous étonner d'avantage par ses ouvrages. Il y a plus d'un exemple de cette exagération d'ignorance destinée à rehausser les honneurs du talent : ce qui est certain, c'est qu'Alfieri s'est emparé très-à-propos du seul genre qui manquait presque entièrement à la gloire littéraire de l'Italie; et il est difficile de croire que l'ambition de monter sur ce trône vacant Alfieri ne l'ait pas senti, en voyant pour la première fois jouer à Paris Cinna, Athalie, Mahomet.

Lorsque notre théâtre tragique retentissait déjà des applaudissemens donnés à tant de chefs-d'œuvre, Voltaire, observant le théâtre encore barbare de Londres, y découvrit le germe d'une nouvelle tragédie pour la France; le Théâtre français offrait à Alfieri non seulement des germes, mais des modèles. Qu'on relise ces dissertations d'un goût si exquis

Digitized by Google

imprimées au devant de *Mérope* et de *Sémiramis*, ces parallèles des théâtres d'Athènes, de France, et de Milan, si propres à faire sentir à l'Italie combien elle avait ignoré ou défiguré l'art des Sophocle et des Euripide, surpassé par les Corneille et par les Racine; et qu'on se demande ensuite si, en effet, Alfieri a totalement ignoré ou dédaigné ces poétiques de la tragédie, où le génie tragique respire dans l'exposition même de ses principes et de ses règles, s'il a ignoré ces morceaux éloquens adressés à des cardinaux, à des papes, à des poëtes italiens, comme pour faire naître la véritable tragédie sur les théâtres qui environnent le Capitole. Ce sera toujours pour l'auteur de *Saül* et *de la Conjuration des Pazzi* assez de distinction et d'honneur d'avoir été, en Italie, le premier qui ait compris les conseils, et qui ait suivi les inspirations de la France et de Voltaire. Mais il ne fallait pas dissimuler ce qu'il leur devait; car il se montrait ingrat, et il n'en paraissait pas plus créateur. Le génie ne peut guère s'enrichir des pertes de la morale et du caractère.

Toutefois Alfieri paraît s'être élevé par son théâtre un monument durable; mais on peut demander si cet écrivain avait reçu de la nature une de ces âmes qui naissent avec le bebesoin de toutes les émotions et de toutes les lumières, un de ces génies heureux que les beautés de la nature et des arts trasportent toujours d'admiration ou d'amour, qui passent avec facilité des jouissances délicates du goût au méditations profondes de la pensée, et sont portés partout ce qu'ils rencontrent comme partout ce qu'ils cherchent au niveau de leur siècle, ou au-dessus. La réponse à cette question doit se trouver dans les écrits d'Alfieri, et sur-tout dans son théâtre. C'est là qu'elle se trouvera pour les esprits fins et exercés, qui, dans l'analyse d'un ouvrage, démêlent ce qu'un auteur a possédé de talens et de connaissances et ce qui lui a manqué, distinguent avec sûreté ce qui a été le produit lent du travail, et ce qui a été l'inspiration soudaine du génie. Mais moi, jai connu Alfieri long-tems avant ses ouvrages; j'ai causé beaucoup avec lui avant de le lire, et même avant qu'il eût écrit. Or, un homme se peint bien mieux dans ce qu'il dit que dans ce qu'il imprime. Qand on parle, quand la confiance vous attire ou que la contradiction vous irrite, il est bien difficile qu'une fois ou l'autre les secrets de l'âme ne s'épanchent ou ne s'échappent. Dans le monde Alfieri était fort taciturne; il n'ouvrait presque jamais la bouche, presque toujours fer-

Digitized by Google

mée par la pomme de sa canne qu'il pressait et qu'il promenait continuellement sur ses lèvres. Dans les entretiens particuliers son orgueil, qui n'était plus intimidé par un théâtre, prenait très-souvent le ton des oracles, sans en prendre la brièveté : il ne gardait plus alors le silence que sur ce qu'il ignorait entièrement, ou sur ce dont il ne se souciait pas du tout. Entre deux voyageurs leurs voyages deviennent naturellement le sujet de beaucoup de leurs conversations; et telle était la stérilité des souvenirs d'Alfieri, que si je ne l'avais pas rencontré dans toute l'Europe, j'aurais cru qu'il n'était allé nulle part; ni les tableaux de la nature, ni les formes des gouvernemens, ni les découvertes des sciences, ni la création des arts mécaniques, ni la circulation des richesses de l'univers, rien nulle part ne l'avait ni frappé ni occupé. Deux fois il avait monté et descendu les Pyrénées, cinq à six fois au moins les Appennins et les Alpes; et après s'être promené au milieu de tant d'objet si propres à enrichir le porte-feuille d'un poëte, c'est-à-dire, son imagination; il ne disait pas un mot qui pût réveiller leurs images et leurs impressions. Les fermes de l'Angleterre, les châlets de la Suisse, les maisons de labour de Valence et de la Catalogne ne paraissaient pas l'avoir fait réfléchir un instant sur le degré d'aisance et même d'élégance que la société peut donner à la vie de ceux qui, de leurs propres mains, cultivent la terre et les troupeaux : combien est différent ce Jean-Jacques qui, dans ses discours, dans son roman, dans ses traités philosophiques, redit sans cesse ses ravissemens à la vue des beaux lacs de Lausanne et de Bienne, embellit les tristes rochers du Valais du bruit de leurs torrens, comme des beautés des Valaisannes, et dépose sa sombre misantropie en peignant les charmes des lieux qu'il est si malheureux de ne plus habiter!

Depuis même qu'Alfieri eut conçu l'ambition et l'espérance de la gloire, les études les plus propres à fortifier et à étendre l'esprit, si elles n'étaient pas purement littéraires, ne lui inspiraient que du dégoût ou de l'effroi. En 1775 ou 1774 peut-être, Alfieri passant à Lyon, et apprenant que j'y étais, vient me voir à mon auberge : il me trouve enfoncé, mais avec délices, dans la lecture de l'*Algèbre* d'Euler, dont Bruyset venait d'imprimer la traduction française, à Lyon même; algèbre qui se rapprochait de l'*Arithmétique Universelle* de Newton : je comparais les élémens de la science, de la grandeur dans deux génies, et dans deux époques célèbres. Il jette les yeux sur les titres des deux ouvrages, et reculant

Digitized by Google

comme épouvanté, il s'écrie : *Quand on veut se casser la tête il est plus court encore de prendre un pistolet.* Plusieurs années après, je lui rendis sa visite à Londres; et il me fit pour la première fois la confidence de son génie tragique, et de son théâtre qui s'imprimait ou qui était imprimé. Soit par une faiblesse d'amour-propre, soit par un juste retour de confiance, j'ouvre mon porte-feuille et je mets sous les yeux d'Alfieri les manuscrits d'une *Histoire des Cultes anciens et modernes.* Il regarde; il s'étonne et me dit froidement : *Vous avez donc bien de la patience! je n'aurais jamais eu celle d'un érudit.* Oui, lui répondis-je alors, et avec beaucoup trop d'orgueil, sans doute : *J'ai compris que pour les ouvrages les plus utiles aux hommes, la philosophie a besoin de l'érudition; et j'ai espéré que l'érudition trouverait en moi quelque philosophie et peut-être aussi quelqu'éloquence;* et je remis mon manuscrit dans mon porte-feuille, où il restera jusqu'après ma mort.

Qu'étaient dans Alfieri ces dégoûts et ces effrois? peut-être les bornes de son esprit; mais très-certainement la violence de son orgueil. On proclame qu'on a une tête *anti-géométrique;* qu'on n'est pas fait pour l'érudition, et c'est une manière de proclamer qu'on est né pour l'éloquence et pour la poésie : et on oublie que la plus vaste érudition sert de fondement à l'*Esprit des Lois*; on oublie que Voltaire a dépouillé les bibliothèques de l'Allemagne, pour donner aux nations cet *Essai sur leur esprit et sur leurs mœurs*, qui les a éclairées toutes; on oublie qu'on doit les premiers exemples et les premiers modèles de la plaisanterie et de l'éloquence françaises, à un génie éminemment mathématique, quoiqu'il ne soit plus au rang des grands mathématiciens de l'Europe, à Pascal : on ne songe pas enfin que si la langue des mathématiques ne doit être écrite et parlée que dans les sciences de l'étendue et de la nature, leur génie est éminemment propre à donner à tous les genres de talens, cette force et cette puissance qui appartiennent non pas exclusivement, mais plus spécialement aux mathématiques : on ne songe pas que, quels que soient les progrès isolés des connaissances et des lumières, les nations ne posséderont que la moitié ou le tiers des instrumens de l'esprit humain, si on ne parle pas, ou si on entend au moins à la fois la langue des Euler et des Lagrange, celle des Bacon et des Locke, celle des Démosthènes et de Virgile.

Dans les matières même de goût, lorsqu'il se fut formé un

Digitized by Google

un goût littéraire, les principes d'Alfieri, ses préférences et ses répugnances étaient moins des sentimens et des règles que des systêmes et des espèces de manies. Il jugeait Pétrone un peintre de l'amour, plus délicat et plus profond, plus savant et plus touchant que Racine; dans la lecture de l'Héloïse, jamais il n'avait pu aller au-delà du 1er volume, et il ne l'avait pas même achevé; Machiavel qui exprime fortement sa pensée, mais qui ne la peint jamais, était à ses yeux un plus grand écrivain que Montesquieu. La langue qu'il entendait dans la bouche d'un paysan des environs de Sienne etait pour lui un modèle de *précision et d'élégance*, et il ne voyait qu'un jargon dans la langue de Bossuet et de Boileau, dans celle de Pope et d'Addisson. J'assistai un jour à Londres, à côté d'Alfieri, à la la représentation d'une comédie imitée du Théâtre français; et moi qui avais vu si souvent Mlle Contat à Paris dans toutes les grâces et dans tous les talens de sa jeunesse, j'admirais encore la légéreté, l'esprit, les charmes de miss Farel, et de son jeu. Alfieri m'impatientait en répétant sans cesse, *comme elle siffle* ! à coup sur dans le jeu sublime de Garric, Alfieri n'eût été sensible non plus qu'à ses sifflemens.

C'est à de tels jugemens, c'est à une telle manière de sentir, qu'il avait été conduit par une délicatesse naturelle, mais triviale sur la prononciation de quelques voyelles et de quelques syllabes: et tant de langues qu'il avait eu occasion de comparer, n'avaient pu lui apprendre qu'une langue quelconque, malgré la barbarie même de son origine, et l'harmonie incertaine ou nulle de ses élémens, lorsqu'elle a été maniée durant des siècles, par des hommes qui joignaient un esprit supérieur à des organes délicats, lorsqu'ils l'ont rendue habile à exprimer toutes les nuances de toutes les idées, à se revêtir de toutes les couleurs, à suivre par ses mouvemens tous les mouvemens des passions; qu'une telle langue a dépouillé tout ce qu'elle avait de grossier et de farouche à sa naissance, qu'elle a acquis assez de beauté et de grâces pour enchanter les goûts les plus difficiles, pour suffire aux génies les plus créateurs.

C'est par ces opinions que les préventions nationales peuvent faire naître, mais qu'elles ne peuvent pas consacrer, qu'Alfieri a été égaré, et dans ses jugemens sur le style des nations étrangères à l'Italie, et dans son style même; c'est par elle qu'il fut poussé, de degrés en degrés, à étudier la langue et la poésie italienne, dans les poëtes

Digitized by Google

du quatorzième siècle, préférablement même aux poëtes du seizième. On aime à voir sur des médailles et sur des monnaies antiques la rouille du tems, sa couleur sévère et sombre; mais une rouille récente et faite à la main, ressemble à des taches plutôt qu'aux empreintes révérées du tems; elle obscurcit le style, et ne le rend ni plus noble ni plus énergique. Il a été plus habile et plus heureux ce Beccaria, qui a transporté dans la prose italienne plusieurs des formes de la prose française la plus moderne, qui a cherché les lois du style, non dans des modèles surannés, mais dans les lois de l'esprit humain qui sont éternelles. Beccaria est pathétique en parlant des lois; il touche le cœur par des expressions sensibles, en même tems que, par des expressions générales, il étend de tout côté la sphère des idées. Voilà le grand art du style; le reste doit paraître assez puéril.

L'une des passions les plus familières aux ouvrages d'Alfieri, c'est la haine de la tyrannie. Dans la tragédie il suffisait que cette haine lui inspirât l'éloquence d'un tribun; mais d'après son ouvrage en prose *sur la Tyrannie*, et dans son traité *du Prince et de l'Homme de lettres*, il fallait des vues sur l'ordre social, et après Montesquieu, Locke et Rousseau, il fallait que ces vues fussent profondes et neuves. Il fallait établir des parallèles lumineux entre les constitutions anciennes et modernes, entre leurs principes qui n'ont pas été les mêmes, et leurs formes qui ont varié encore davantage. Ce qui est difficile, c'est de concevoir une organisation sociale dans laquelle la puissance et la liberté sont protégées par leurs limites mêmes, et par les lois de leur action respective. Il n'y a rien de semblable, ni dans le traité *de la Tyrannie*, où Alfieri est resté inférieur à *la servitude volontaire* de la Boëtie, ni *dans le Prince et l'Homme de lettres*, où il a imité la dissertation de d'Alembert sur la société des nobles et des gens de lettres. Il a exagéré toutes les vues du conseiller au parlement de Bordeaux et du secrétaire de l'Académie française, mais il ne les a pas portées plus loin: il a moins d'éloquence que le premier, moins de finesse et de sagacité que le second. Alfieri a fait un très-grand nombre de sonnets italiens, et son style en prose se ressent beaucoup trop de ce mauvais genre de poésie. A.

Digitized by Google

AMOUR ET RECONNAISSANCE (1).

ORPHELIN et maître d'une grande fortune à vingt ans, Édouard Parker venait d'arriver à Londres. Ses bruyans plaisirs étaient sans attrait pour un cœur naturellement porté aux émotions douces et sentimentales. Effrayé du vide qui régnait autour de lui, bientôt Edouard éprouva le besoin de rencontrer des êtres qui lui fissent sentir de nouveau le plaisir d'exister. Sa mémoire lui retraça que son père, dans les entretiens où il avait cherché à prémunir sa jeunesse contre les fausses protestations d'amitié qui lui seraient prodiguées à son entrée dans le monde, citait toujours l'honnête sir Hugues Murray comme le seul ami dévoué qu'il eût conservé depuis l'enfance. Edouard se reproche de n'avoir pas cherché plutôt à se présenter chez un homme qu'il se sent disposé à chérir comme un second père; il se fait indiquer sa demeure, il y vole. Il apprend que sir Hugues n'est point à Londres, qu'il est allé passer la belle saison dans une terre qu'il possède au pays de Galles. Il écrit aussitôt et reçoit cette réponse : « Le fils » du meilleur ami que j'eus est arrivé à Londres, et je » n'y étais pas pour le recevoir! Viens : si tu tardes d'un » instant, j'irai te chercher. » Edouard mouilla ce papier de ses larmes : il lui sembla qu'il allait rentrer dans la maison paternelle.

Cette douce illusion s'accrut encore par l'accueil qu'il reçut à Welsh-House. Sir Hugues le pressa contre son sein; le nom de fils sortait si naturellement de sa bouche, qu'Edouard n'aurait pu en prononcer un autre que celui de père. Deux jeunes personnes vinrent au devant de lui : « Voilà tes sœurs! » dit le bon vieillard. Pour la première fois, depuis que les auteurs de ses jours avaient été ravis à sa tendresse, Edouard sentit renaître au fond de son âme la consolation et l'espoir. Il avait retrouvé une famille; il parlait, et il était compris. Ses affections secrètes étaient pressenties, ses désirs étaient prévenus.

Elisabeth était la fille unique de sir Hugues; Marie était sa nièce, ou plutôt son second enfant. La première se faisait remarquer par des traits réguliers, par une taille impo-

(1) Le sujet de cette Nouvelle est tiré d'une vieille Ballade écossaise.

Digitized by Google

sante, par une certaine dignité qui accompagnait toutes ses manières et tous ses discours. La seconde, moins favorisée des dons de la nature, en était dédommagée par une physionomie, dont la douceur angélique formait un contraste touchant avec la beauté majestueuse d'Elisabeth. Quelque grands que fussent les avantages que l'une semblait avoir sur l'autre, l'homme qui aurait pu conserver assez d'indifférence au milieu des deux cousines pour les apprécier dignement, aurait balancé long-tems avant de faire un choix; mais déjà ce choix n'était plus au ponvoir du jeune Parker. Le premier regard d'Elisabeth l'avait subjugué; Marie n'avait d'autre mérite à ses yeux que d'être la cousine de l'adorable miss Murray; et dans l'ardeur d'une passion naissante, il ne formait plus qu'un vœu, celui de faire de l'une sa femme et de l'autre sa sœur. La réflexion vint ajouter encore à l'importance d'un projet conçu d'abord par un sentiment involontaire. Avec quelle douce satisfaction Edouard ne cessait de se répéter : « Ah! n'est-ce pas honorer la mémoire de mon père que de m'unir par des liens sacrés à la fille de son ami fidèle? N'est-ce pas remplir ses intentions, que de partager avec cette famille si chère les richesses dont le sort m'a trop tôt laissé le maître? »

Entraîné par ces idées si séduisantes pour un caractère aussi noble qu'ardent, Edouard se prescrivit néanmoins comme un devoir imposé par la délicatesse, d'obtenir d'abord Elisabeth d'elle-même avant d'oser faire à sir Hugues la demande de sa main. La froideur avec laquelle furent reçus ses premiers hommages l'affligea sans le décourager : l'espèce de culte qu'il rendait à miss Murray jetait un voile sur des torts dont la passion plus impétueuse eût voulu murmurer. Dans son silence glacial, dans ses regards altiers, il s'efforça de ne voir que la réserve d'une vertu austère; dans les paroles où perçait un insultant dédain, il osa même soupçonner les combats et les détours d'un jeune cœur qui, dominé par un sentiment inconnu, cherche à se faire illusion à lui-même.

La tendre préférence, les soins délicats dont Elisabeth était l'objet constant, ne pouvaient échapper long-tems à l'attention de sa cousine : la sensible et modeste Marie entrevit aussitôt le bonheur qui s'apprêtait pour la compagne de son enfance; et loin de concevoir cette jalousie secrète si commune aux jeunes personnes de son sexe, elle remercia le ciel d'avoir exaucé les plus chers de ses vœux. S'unissant

Digitized by Google

sincérement aux désirs d'Edouard, elle se fit un devoir de seconder ses projets, une douce jouissance de faire valoir ses qualités aimables.

Miss Murray écoutait sa cousine avec autant d'indifférence qu'elle en eût opposée à l'amant lui-même dont Marie plaidait la cause. Une répugnance naturelle à contracter des engagemens dont l'importance et la durée devaient effrayer tout être raisonnable, la crainte vertueuse de ne pas remplir, avec toute la sévérité que lui prescrivait sa conscience, les obligations sans cesse renaissantes qu'impose le mariage; telles étaient les objections invariables dont s'armait Élisabeth pour combattre les raisonnemens les plus persuasifs de sa jeune amie. Cédant à un zèle aussi pur que mal apprécié, Marie voulut redoubler ses instances; elle eut la douleur de s'entendre répondre que lorsque sir Hugues avait daigné recueillir sa nièce chez lui, il avait prétendu donner une compagne, et non un Mentor, à une fille qu'il estimait assez pour la laisser maîtresse de ses sentimens et de ses actions. La bonne Marie pleura sur l'aveuglement de sa cousine, plus encore que sur l'outrage fait à son amitié.

Sir Hugues n'avait pas attendu que quelques indices non équivoques lui révélassent les secrètes affections du jeune Parker, pour former des vœux si doux à son cœur paternel. Confier le bonheur de son enfant au fils qu'avait adopté sa tendresse, se voir dans ses vieux ans entouré de leurs soins, pouvoir sortir de la vie sans emporter au tombeau de cruelles inquiétudes sur l'avenir, quelle perspective consolante pour le meilleur des pères! Il attendait à toute heure que les deux jeunes amans vinssent lui faire la confidence d'une inclination mutuelle, et il souriait en pensant à leur surprise, lorsqu'il leur avouerait que depuis longtems il avait pénétré leur mystère.

Un événement imprévu vint troubler les douces rêveries auxquelles s'abandonnait le bon vieillard. Il courut dans le canton des couplets extrémement satyriques, contre plusieurs femmes qui avaient pris part à une fête que venait de donner le gouverneur de la petite ville de Saint-Asaph. Miss Murray sur-tout y était déchirée par les traits les plus piquans. Sir Hugues s'exprima sur ce sujet avec toute l'amertume d'un père blessé dans ce qu'il a de plus cher. Quant à Elisabeth, elle ne mit aucune borne à son ressentiment; elle s'écria vingt fois que si son frère vivait encore, elle le sommerait d'aller tirer vengeance de l'audacieux au-

Digitized by Google

teur d'un si sanglant outrage. — Quel est-il? demanda tranquillement Edouard. — Ce ne peut-être que le capitaine Wickham, répondit Elisabeth; mais que vous importe de le savoir, M. Parker? Votre sang-froid.... — Le capitaine Wickham? répétait tout bas Edouard. Il laissa miss Murray exhaler sa fureur dans de longues imprécations, et il ne parla plus le reste de cette soirée.

Le lendemain matin, sir Hugues et les deux jeunes personnes étaient rassemblés pour prendre le thé: Edouard ne paraît pas. Les domestiques sont interrogés; l'un d'eux l'a vu sortir à cheval, dès le point du jour, par la petite porte du parc. On se perd en conjectures; Marie seule devine la vérité. Il est allé se battre! s'écrie-t-elle. Au même instant, la porte s'ouvre; des paysans rapportaient sur un brancard l'infortuné jeune homme baigné dans son sang.

Sa blessure, effrayante au premier aspect, n'était cependant point dangereuse. Il l'oublia bientôt lui-même pour ne plus s'occuper que du bonheur de se revoir au sein d'une famille qu'il avait vengée. Tu le vois, Elisabeth! disait la bonne Marie à sa cousine; ce brave Edouard, il a exposé sa vie pour toi! — Il a fait son devoir, répondit gravement miss Murray; et après avoir demandé une fois chaque matin des nouvelles de son vengeur, elle ne daignait pas le reste du jour se souvenir qu'il existait sous le même toit qu'elle. Edouard ne sentit que trop profondément ce cruel abandon. Elisabeth, cette Elisabeth pour qui il eût affronté cent fois la mort, le délaissait, le fuyait; et Marie, la pauvre Marie, à peine regardée, lui prodiguait tous les soins de la plus tendre sœur. Edouard y fut sensible; il ne rougit pas de laisser couler ses larmes devant elle. Marie le plaignait, elle pleurait avec lui. Prends garde, bonne Marie, la pitié mène à l'amour!

Malgré les noirs chagrins qui pesaient sur le cœur d'Edouard, sa jeunesse et sa force prirent bientôt le dessus. Aidé du bras de Marie ou de celui de sir Hugues, il essaya ses premiers pas sur la pelouse qui entourait le château. S'il rencontrait Elisabeth, elle lui disait d'un air léger que lorsqu'il aurait pris quelques bains de mer, il ne resterait pas le moindre vestige de son accident. Tant d'indifférence perçait l'âme du sensible jeune homme; il épanchait sa douleur dans le sein de Marie, et la douce cousine, peut être plus encore par intérêt pour la santé de son malade que pour excuser Elisabeth, essayait de prouver qu'elle ne

Digitized by Google

s'armait d'un extérieur aussi calme, que pour cacher l'agitation trop vive qu'elle ne voulait pas avouer.

Edouard était trop accablé de sa situation pour adopter un si frivole espoir; il résolut de déchirer brusquement le voile qui couvrait sa destinée, et bientôt il en trouva l'occasion. Il avait observé que presque toutes les promenades d'Elisabeth se dirigeaient vers la mer, dont le rivage bordait l'extrémité du parc. Souvent, à la marée basse, pour éviter la chaleur du jour, elle se retirait avec ses livres ou ses crayons dans une grotte naturellement ouverte au pied d'un rocher. Edouard, qui commençait à marcher sans guide, voit un jour miss Murray entrer dans ce lieu solitaire. Il ne tarde pas à l'y joindre : elle jette un cri de surprise en l'apercevant. — Rassurez-vous, Elisabeth, lui dit-il, en s'efforçant de prendre le ton de la gaîté; serai-je donc toujours pour vous un objet d'effroi? — Mais pourquoi cette continuelle persécution, M. Parker? — Moi, vous persécuter! Elisabeth, vous me fuyez, et moi je vous recherche, il est vrai; mais est-ce-là une offense que vous ne puissiez me pardonner? — C'est un attentat contre ma liberté. — Quoi! lorsque je n'aspire qu'à vous sacrifier la mienne? — Oh! je sais que vous vous diriez encore mon esclave au moment où vous me chargeriez de chaînes. — Vos prétentions sont cruelles. — Elles sont justes et sont invariables. M. Parker, vous m'avez fourni l'occasion de faire cesser enfin l'état de gêne où nous nous trouvons réciproquement; je veux en profiter; écoutez-moi : vous seriez dans une étrange erreur si vous supposiez que je puisse être touchée ou même flattée de l'espèce d'hommage qu'il vous a plu de me rendre, depuis que vous habitez parmi nous. Tout individu de votre sexe, vivant dans la société habituelle de deux jeunes personnes, se croira comme vous obligé de jouer la passion pour l'une d'elles : dois-je vous remercier de m'avoir donné la préférence sur ma cousine, c'est-à-dire, de m'avoir choisie pour l'objet de ces transports extatiques dont tout l'effet, très-bien calculé d'avance, doit être de charmer l'ennui qui peut vous poursuivre dans cette solitude? — Quoi! s'écria Edouard, miss Murray a pu me croire capable de cette feinte odieuse, lorsque je n'attends que son aveu pour aller conjurer son père de former des nœuds indissolubles? — Mon aveu! Eh! pourquoi ce vain scrupule? Mon père ne voit plus, n'entend plus que par vous; parlez, et il ordonnera. D'ailleurs, en vous déclarant à grand bruit mon chevalier, en compromettant

Digitized by Google

mon nom par un éclat scandaleux, n'avez-vous pas acquis des droits impérieux sur ma personne? Dites un mot, Monsieur, et faites-moi traîner à l'autel. — Ah! plutôt être traîné moi-même à la mort que de contraindre un de vos sentimens! Par quelle horrible injustice empoisonner tous les miens? C'est donc peu pour vous que de mépriser mon amour, vous calomniez mes intentions. Elisabeth! mes soins, ma persévérance sauront éclairer votre âme et vous faire lire dans la mienne. Dites-moi du moins, dites-moi qu'il m'est permis d'espérer..... Et il se jeta à ses genoux en saisissant une de ses mains. — Laissez-moi, dit Elisabeth, en s'éloignant brusquement; et que ce soit la dernière fois que vous aurez osé m'entretenir de projets dont l'idée seule fait mon supplice. — Eh bien donc! lui cria le jeune homme avec l'accent du désespoir, n'entrez jamais sous cette voûte, sans vous rappeler que c'est là que vous avez prononcé l'arrêt de mon trépas.

Tous les traits d'Edouard ne peignaient que trop vivement l'affreux désordre auquel il était encore en proie lorsqu'il rentra au château. Il lui fut aisé de satisfaire aux questions que lui adressa sir Hugues : le bon vieillard était loin de soupçonner à quel trouble était livrée sa jeune famille. Mais était-il rien d'impénétrable aux yeux de Marie? Edouard n'attendit pas qu'elle l'interrogeât, il lui annonça qu'il avait résolu de passer aux Indes. — Nous quitter! s'écria-t-elle; vous, Edouard, nous quitter! Ah? malheureuse; que deviendrai-je? — Son secret venait de lui échapper. Edouard en frémit, il l'avait pénétré, mais il eût voulu en douter encore.—Si je vous quitte, Marie, lui dit-il, j'emporterai par-tout avec moi le souvenir de la meilleure, de la plus généreuse des créatures humaines. — La tête de la jeune personne s'était involontairement penchée sur l'épaule d'Edouard; elle cachait dans son sein sa rougeur et ses larmes. Elisabeth survint dans ce moment; un sourire dédaigneux, des regards pleins de malice furent plus sensibles à la pauvre Marie, que n'eussent pu l'être les paroles les plus amères.

Il semblait que l'insensibilité de miss Murray redoublât à la vue des larmes qui coulaient autour d'elle. Ce même soir elle témoigna l'envie de faire une promenade sur la mer : ses désirs étaient des ordres. Edouard fit un effort sur sa douleur; il descendit dans la chaloupe et prit les rames : les deux cousines étaient assises devant lui. Plus d'une fois déjà, sur le déclin d'un jour brûlant, il leur avait fait ainsi

Digitized by Google

parcourir la côte. C'était l'heure que choisissait ordinairement Elisabeth pour faire répéter à Edouard des chansons indiennes, auxquelles Marie commençait à mêler sa douce voix; mais la tristesse régnait au fond de leur âme; ils gardaient un morne silence. Le jeune homme baissait la vue; il craignait de trouver trop de compassion dans les yeux de Marie, trop de rigueur dans ceux d'Elisabeth. Le ciel était serein, l'eau était calme; l'on n'entendait que le bruit monotone des rames et le cri des oiseaux de mer qui voltigeaient autour de la chaloupe. Tout à coup un léger nuage monte de l'horizon; le vent s'élève, l'eau se trouble, s'agite, le tonnerre se fait entendre dans le lointain. Edouard se hâte de gouverner vers la plage, mais les vagues qui se brisaient contre les rochers repoussaient le frêle bâtiment; il flottait à l'aventure, l'eau y entrait de toutes parts. La pâleur couvrait le visage des jeunes personnes; une lame les inonde, elles poussent un cri aigu, s'élancent à la fois sur Edouard; la barque chavire.

L'intrépide jeune homme rassemble son sang-froid et ses forces; il saisit Elisabeth par un bras, Marie se suspend à ses cheveux; il nage avec ardeur vers le rivage. Au moment où il va l'atteindre, le flot l'emporte en sens contraire. Il redouble d'efforts, mais déjà il sent que sa vigueur s'épuise. Non! s'écrie-t-il avec un accent lamentable; non! je ne puis vous sauver toutes deux! — Sauvez-moi, Edouard, sauvez-moi! lui disait Elisabeth. Il jette sur elle un œil désespéré: son regard était tendre et suppliant; ses longs cheveux flottaient sur son sein découvert; jamais peut-être elle ne lui avait paru plus ravissante. Sauvez-moi, Edouard! répétait-elle. Marie avait fermé les yeux: elle semblait résignée à son sort. Encore un instant et tous trois vont être engloutis. Une seule peut être secourue; il faut faire un choix. Choix cruel! combat trop au-dessus des forces humaines entre l'amour et la reconnaissance!.... Edouard se décide; la reconnaissance l'emporte; il ouvre la main, il détourne la tête, Elisabeth descend dans l'abîme, et bientôt Marie est déposée sur la pointe d'un roc. Marie, lui dit Edouard d'une voix affaiblie, j'ai acquitté ma dette: tu m'as aimé, et je t'ai sacrifié celle que j'aimais. Vis, console notre malheureux père; je vais rejoindre Elisabeth! — Il se précipite dans les flots.

L. DE SEVELINGES.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

RÉCLAMATIONS.

Domine, ne in furore tuâ arguas me ;
neque in irâ trâ corripias me. PSAL.

Les Rédacteurs du *Mercure* ayant reçu diverses réclamations relativement à quelques-uns de leurs précédens articles, se font un devoir de les publier conformément au désir des auteurs qui les leur ont adressées.

L'auteur du livre de la formation et de la décomposition des corps, aux Rédacteurs du MERCURE DE FRANCE.

Dans le *Mercure* du 7 mai dernier, vous avez fait la critique de mon livre sans épargner l'auteur, et cependant vous convenez ne pas *savoir qui il peut être*. Vous le représentez comme un misantrope qui fuit les hommes. Pourquoi chercher à deviner un auteur qui ne se nomme pas ? on est alors exposé à se tromper, et ce portrait a fait rire mes amis. Mais du moins en jugeant mon livre, vous deviez le connaître ; pourquoi faut-il que je vous dise que vous ne le connaissez pas plus que l'auteur ? Il n'y a pas dans mon livre une seule des opinions que vous m'attribuez ; vous les faites bien ridicules pour avoir le plaisir d'amuser vos lecteurs.

Je vais tâcher de faire l'extrait de mon livre en peu de paroles ; c'est vous qui m'en fournissez le texte.

« Les corps sont un assemblage de molécules matérielles en équilibre entre deux forces ; l'attraction qui tend à réunir la chaleur qui tend à réparer. Mais qu'est-ce que l'attraction ? qu'est-ce que la chaleur ? on l'ignore, et sans s'embarrasser de leurs nature, on les admet comme des forces dont l'existence est prouvée et dont les lois sont connues. »

Vous convenez donc que les chimistes ne s'embarrassent pas de la nature de l'attraction ni de celle de la chaleur ; en effet, la chimie ne consulte que l'expérience pour connaître les facultés différentes des diverses substances : elle accumule les faits ; le physicien remonte à la cause. Le hasard fit connaître à Galilée que l'eau dans les pompes ne montait qu'à la hauteur de trente-deux pieds ; réfléchissant sur ce phénomène, il devina la pesanteur de l'air ; Newton ayant reconnu que les molécules des corps s'attirent, a recherché la cause de cette attraction, elle consiste dans une faculté qu'elles ont reçue de l'auteur

Digitized by Google

des êtres avec l'existence par lesquelle elles tendent à s'approcher, *conatus ad se invicem accedendi :* il a négligé de rechercher la cause de *la chaleur*, qui ne consiste réellement que dans une tendance à la séparation, *conatus a se invicem recedendi*, ou, comme dit Newton, *ab se invicem fuguntur et recedunt.* Mais comme une même matière ne peut avoir en même tems ces deux facultés opposées, j'ai pu supposer que la matière a été distinguée en deux parts, dont l'une tend à l'union, l'autre à la séparation. Mon livre se réduit en entier au développement de ces deux principes. On peut les appeler *accession et recession.*

Je n'ai donc pas, comme vous le dites, *autant de principes que de faits*; ceux-ci sont innombrables, deux principes suffisent pour les expliquer. Cependant, comme tous ces faits sont différens entre eux, j'ai recherché la cause de cette différence; elle consiste dans la différence des signes des élémens des corps. Ceci n'est pas un principe nouveau, c'est une conséquence nécessaire de la multiplicité des faits. On peut le considérer comme principe secondaire. C'est par ces principes faciles à concevoir, et merveilleux pour leur simplicité, que j'ai essayé d'expliquer les phénomènes infiniment variés de la nature; remontant à l'origine des corps célestes, je descends successivement à la formation de toutes les substances qui les composent. Alors je fais *des suppositions aussi variées que les faits*, mais sans établir, comme vous le dites, un nouveau principe pour chaque fait; car mes suppositions ont toutes une même origine, c'est la différence des signes des élémens.

Telle est la substance de mon livre: s'il a pris plus de volume, c'est que les phénomènes étant innombrables, il a fallu appliquer ces mêmes principes à chacun. Les hommes laborieux trouvent les faits; je me suis borné à la réflexion. J'ai dit une chose nouvelle, simple et qui me semble évidente, bien étonné que d'autres ne l'eussent pas dite avant moi.

Observation sur un article du Mercure *du* 10 *juin* 1809, *concernant la* découverte de l'orbite de la terre, etc.

Pour critiquer un ouvrage important, il faut en exposer le *plan*, les *principes*, les *conséquences*, et le comparer dans ses effets d'exécution avec ceux de l'hypothèse qu'il combat ce que l'on croit pouvoir soutenir. Car dans toute réfutation, pour qu'elle soit valable, il faut essentiellement opposer *les précisions de la théorie complète* qui conviennent à une chose et qui manquent à l'autre; c'est-à-dire, offrir

Digitized by Google

la solution de toute espèce de *difficultés* en faveur de l'opinion qu'on soutient, et prouver que ces difficultés restent au désavantage de l'opinion que l'on réfute. Voilà comme il faut démontrer laquelle des deux sphères célestes est la plus vraisemblable, et se trouve être à la fois concevable et d'une utilité réelle.

Ainsi, on n'est en droit d'attaquer la *nouvelle sphère céleste*, que j'ai mise sous les yeux du public, qu'en employant des moyens égaux aux siens; c'est-à-dire, en développant des preuves par les lois positives de la *mécanique*, par les données pures et simples de la *géométrie* ou le compas à la main.

Dès-lors, je ne dois pas craindre que le grand théorême résolu du mouvement annuel du soleil autour de la petite orbite de la terre, puisse être argué de faux. Quant aux subterfuges d'une physique arbitaire, ils doivent être rejetés de part et d'autre, quoiqu'ils puissent s'appliquer également à la nouvelle sphère; mais cette physique étant *idéale*, est nulle, et il ne faut pas être *obscur*, ni sur ce qui est *supposition*, ni sur ce qui est *réalité*. Voilà comme la raison deviendra le digne juge dans une LICE publique, où les adversaires jettent et relèvent le gage du combat. L'ASTROSTATIQUE, *seule*, est ce gage: pour que les partisans de l'opinion philolaïque (attribuée par ignorance à Copernic) soient autorisés à y toucher, ils doivent autant à l'instruction qu'à eux personnellement, d'obéir au code de la vraie science, qui oblige d'employer le plus de vérités possibles. Je m'y suis moi-même soumis en ne m'écartant point des bons principes astronomiques, soit des tems antiques, soit des siècles modernes; et ces principes font positivement la force de la découverte.

Des phrases ne peuvent donc point prévaloir aujourd'hui contre le *mouvement concordant du soleil et de la terre*, et pour ajouter à son évidence, il ne s'agira que d'interpeller les opposans qui, de confiance, célèbrent l'hypothèse copernicienne (sans pouvoir se la définir) a répondre aux cinq ou six questions que je réserve. Mais s'ils veulent s'écarter du code que j'invoque, alors il est ridicule de prétendre *qu'on voit chaque jour le domaine des connaissances humaines s'agrandir et les lumières se propager*. C. J. E. H. D'AGUILLA.

Ce 30 juin 1809.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE.

MESSIEURS, depuis dix ans, j'ai l'habitude de lire exactement les journaux les plus accrédités, et cette lecture substantielle a considérablement contribué à aiguiser mon esprit et à fortifier mon jugement. La

Digitized by Google

respectable déférence que j'ai pour les sentimens de leurs Rédacteurs, même lorsqu'ils semblent se contredire, m'a fait donner dans une opinion qui approche fort de la doctrine du probabilisme, c'est-à-dire, que je suis parvenu à pouvoir douter de tout, même des choses en apparence les plus certaines. Par exemple, je ne me tiens pas pour assuré que deux et deux font quatre, quoique cette proposition me paraisse avoir un très-haut degré de probabilité. Mais par une juste compensation, je suis aussi parvenu à considérer à peu près toutes les opinions comme également admissibles, lorsqu'elles sont avancées par un auteur grave; par exemple, par un journaliste bien répandu. J'ai même composé, d'après ces idées, un système universel dans lequel toutes les connaissances humaines, depuis les principes invariables du goût, jusqu'aux lois immuables de la physique, sont établies, suivant la doctrine des opinions probables, en faveur des étrangers qui veulent acquérir en peu de tems une idée saine de toutes les sciences et particuliérement de notre littérature.

Je suis persuadé, Messieurs, que si vous eussiez comme moi long-tems et profondément réfléchi sur la critique, vous ne vous seriez pas permis de parler aussi légèrement que vous l'avez fait de plusieurs grandes découvertes, telles que *le système universel*, la *formation des corps*, la *découverte de l'orbite de la terre* et la *baguette divinatoire*, toutes choses qui m'ont beaucoup occupé. Il vous est très-permis sans doute de les regarder comme des folies, et j'avouerai même qu'en cela vous avez quelque apparence de raison. Mais pourtant il y a bien des personnes qui sont d'un autre avis et qui regardent ces folie comme des chefs-d'œuvre de génie et de bon sens : d'où il suit que votre décision, qui vous paraît si formelle, n'est tout au plus qu'une opinion probable qu'il était peut-être imprudent de hasarder; car, en parlant de ces systèmes à plusieurs personnes, j'ai remarqué que toutes celles qui ont des idées exactes des sciences sont complétement de votre avis; mais que celles qui n'en ont fait aucune étude, ou seulement des études superficielles, sont fréquemment d'un sentiment opposé. Elles aiment fort ces systèmes qui flattent leur imagination; je crois même qu'elles parviennent à les comprendre, et alors elles vous regardent comme des ennemis des idées sublimes, comme des gens qui se plaisent à donner des entraves au génie et à décourager les auteurs qui veulent s'immortaliser. Or, le nombre des personnes instruites étant, suivant une autre remarque que j'ai faite, dans une proportion infiniment petite avec celui des ignorans, il s'ensuit qu'en vous moquant de ces découvertes, vous vous faites un très-grand nombre d'ennemis et un très-petit nombre de partisans, ce qui n'est probablement pas le moyen de faire prospérer votre Journal. Je crois donc

Digitized by Google

qu'il serait bien plus avantageux pour vous de prendre le parti du plus grand nombre et de flatter les préjugés plutôt que de les combattre. C'est pour vous donner ce petit avertissement, autant que pour le plaisir de faire une application de ma méthode, que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je ne signe point, même par une lettre initiale, parce que je ne veux me faire connaître au Public, qu'en publiant mon grand Ouvrage; mais si vous vous rendez à mes raisons, vous m'en donnerez la preuve en insérant ma lettre dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le morceau suivant est extrait d'un prospectus que nous a adressé M. le docteur *Thouvenel*, en déclarant que son insertion dans le *Mercure*, servirait de réponse aux articles dans lesquels on a parlé de la baguette divinatoire. Nous regrettons que la longueur de ce prospectus ne nous ait pas permis de l'insérer en totalité.

Dinamologie électrique ou *Discours sur l'Electricité considérée comme force, comme agent, comme principe; ouvrage périodique proposé par souscription, sous les auspices d'une Société de Savans*; avec cette épigraphe :

Duo sunt sapientis opera, unum est non mentiri de quibus novit; aliud mentientem posse manifestare. Arist. elench. I.

Cette collection composée en partie d'extraits, de notices et sur-tout de beaucoup de rapports, d'expériences, contiendra les matériaux élémentaires d'un cours projeté sur les principaux points de l'électricité souterraine, et de l'électricité organique. Dans ce cours seront répétées les expériences qui constatent invariablement, entre l'une et l'autre, des rapports nouveaux et d'un grand intérêt. Ces matériaux pourront servir, par la suite, d'introduction à un ouvrage plus complet sur l'électrologie en général, science dont il n'existe encore que des fragmens épars et dont les progrès intéressent si fort l'histoire naturelle dans l'étude des trois règnes.....

Une observation assidue des phénomènes de l'organisation animale, une étude approfondie des qualités organiques, fourniront les principes et la base d'une science trop peu connue dont le galvanisme fait partie.... Cultivée pendant les vingt dernières années du siècle précédent et propagée autant par des faits multipliés que par des écrits authentiques dans les trois quarts de l'Europe, cette science, sous le nom d'*électrométrie souterraine*, a pris, au milieu des débats les plus vifs, *l'attitude qui lui convient* : elle a pris aux yeux des observateurs

Digitized by Google

attentifs un ascendant qu'elle ne peut plus perdre. Jamais, en matière de physique expérimentale, sur des questions long-tems problématiques, il ne s'est élevé un monument plus imposant de preuves et de témoignages : et de ces preuves ont été déduits des corollaires aussi intéressans que lumineux. C'est désormais à leur donner la marche d'un enseignement méthodique et régulier qu'il faut tendre : et c'est aussi ce but qu'on se propose de remplir en recueillant, dans ce journal, tous les documens épars qui sont relatifs à cette science nouvelle.

Ses premiers rudimens supposent qu'il existe dans l'organisation animale une certaine disposition sensitive ou convulsive, que l'on a appellée organo-électrique. Au moyen de cette disposition, les individus qui en sont plus particuliérement pourvus, sont affectés par la présence des mines et des métaux sous terre, ainsi que des courans d'eau et d'air souterrains.... Cette faculté, depuis long-tems entrevue, mais regardée comme empirique (c'est-à-dire inexplicable) par ceux même qui y croyaient, *a été regardée comme chimérique par le plus grand nombre des hommes éclairés*.

Ce n'est point dans un prospectus aussi abrégé que celui-ci pour un sujet aussi vaste, que l'on peut donner une idée exacte de cette nouvelle doctrine. Celle-ci se trouvera suffisamment développée dans l'analyse et dans les extraits que l'on donnera de tout ce qui a paru sur cette matière depuis 25 ou 30 ans. La France, l'Italie et l'Allemagne y ont coopéré ; et dans chaque pays on peut compter *des savans distingués*, dont les travaux ont été plus ou moins utiles, aux progrès de l'*organo électricité*, ainsi qu'à ceux de l'*électrométrie souterraine*. Tels sont particuliérement MM. *Fortis*, *Amoretti*, *Lorgna*, *Barburi*, *Stella*, *Ritter*, *Gerboin*, *Thouvenel*; leurs écrits tels qu'ils ont été publiés, deviendront en grande partie les matériaux de ce journal ou plutôt de cet ouvrage périodique élémentaire.

Après tout ce qu'on vient de lire, les rédacteurs du *Mercure* auraient bien le droit de s'écrier avec le *Misantrope* :

> Eh bien ! je me suis tu, malgré ce que je vois,
> Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi :
> Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ?
> Et puis-je maintenant ?.....

Mais au lieu de réclamer à notre tour contre ces réclamations, nous nous bornerons à rappeler un mot célèbre qui se rapporte parfaitement avec notre situation. Lorsque Galilée fut traduit au tribunal de la très-sainte inquisition comme hérétique, pour avoir établi le mouvement de la terre, on l'obligea de jurer, à genoux, sur les évangiles que

Digitized by Google

la terre était immobile; mais poussé par la force irrésistible de la vérité, il ne put s'empêcher de dire tout bas en se relevant : Et pourtant elle tourne, *E pur si muove*. De même ici: nous avons dit que les ouvrages de MM. Daguila, Thouvenel et autres sont très-mauvais. Ils disent qu'ils sont excellens, et que nous avons le plus grand tort du monde de les critiquer; à la bonne heure : mais pourtant nous persistons encore à assurer qu'ils sont très-mauvais, *E pur si muove*.

SPECTACLES. — *Opéra Buffa*. — La musique, disent quelques hommes qui aiment mieux la juger que la sentir, est assujétie à tous les caprices de la mode; ses adorateurs ne se montrent constans, qu'autant qu'elle leur ménage elle-même le moyen de lui être infidelle; ils veulent qu'elle leur offre chaque jour une physionomie nouvelle, des traits, des formes, un esprit, un ton, un caractère qu'ils n'aient point encore aperçus : la musique, ajoutent-ils, est comme la fleur qui ne brille qu'un jour, comme la beauté dont le règne est de quelques années; et là-dessus ils citent dans leur ordre chronologique toutes les révolutions qui ont agité son empire.

Il est très-vrai que le goût en fait de musique a éprouvé et doit éprouver encore de fréquentes variations : mais n'est-il ainsi mobile, insconstant, et capricieux que pour la musique seule? Les arts du dessin qui cependant ont un type constant, immuable en modèles qui ne changent point, ont bien aussi subi quelques révolutions : n'est-on pas revenu de Raphaël à Boucher, pour revenir de Boucher à David? La sculpture a-t-elle eu un style inaltérable, et des formes constamment déterminées, quoiqu'il existât des modèles dignes d'en servir éternellement? L'achitecture qui ne peut varier dans ses principes, n'a-t-elle pas fréquemment varié dans tout ce qui tient à la composition, et sur-tout à l'ornement? La littérature, les sciences elles-mêmes, sont-elles exemptes de ce tribut à l'inconstance humaine? Dans des tems différens, des principes opposés n'ont-ils pas été démontrés comme d'incontestables vérités? Chaque demi-siècle ne compte-t-il pas un homme qui, faisant oublier et son prédécesseur et sa doctrine, règne sur la science qu'il cultive, et sur l'art qu'il professe? La musique ne peut être exempte de ce désavantage attaché à tout ce qui charme l'imagination ou les sens de l'homme; je conviendrai même

Digitized by Google

même qu'elle y est sujète plus que tout autre art, mais elle n'y est par sujète seule, comme on le prétend : je justifierais au reste volontiers ses accusateurs ; jamais elle n'a été un plaisir pour eux ; ils ne lui doivent rien, et s'ils sont injustes, du moins, ils ne sont pas ingrats ; ils pourraient cependant être conséquens, et de leurs idées sur la mobilité du goût musical, tirer ce raisonnement en faveur de la musique, qu'il faut qu'elle ait en soi un charme bien puissant, bien irrésistible, puisque prenant toutes les formes, variant suivant les tems et les lieux, elle a changé de moyens et non d'effet, de ressorts, et non de puissance ; que, toujours différente, elle a su toujours plaire, et que son empire, le plus sujet, si l'on veut, aux vicissitudes, est cependant, le plus universel et le plus constamment affermi.

Et n'est-ce donc pas un succès assez justifié par le tems, que celui d'une foule de compositions de leur nature éphémères et fugitives, que nos pères ont applaudies, et que nous aimons encore à retrouver ? Après tout, l'immortalité n'est pas le domaine d'un opéra ; c'est bien assez qu'il y en ait quelques-uns qui, nés trente ans avant nous, se conservent plus jeunes, plus frais et plus aimables, que tels nés d'hier seulement.

Il est, quoi qu'on en dise, des musiciens qui ont été respectés du tems, et ne paraissent pas devoir de sitôt en ressentir les injures. Parmi nous, nous citons avec reconnaissance, les Gluck, les Sacchini, les Piccini, les Monsigni, les Grétry, tous Français par leurs ouvrages, et naturalisés par leurs succès. L'Italie compte et honore encore après les fondateurs de son Ecole, ceux qui ont fait au Théâtre une application heureuse des principes purs reçus dans les Conservatoires : après le nom de Pérgoleze, se présentent ceux d'Anfossi, de Sarti, de Guglielmi. A côté d'eux, a brillé long-tems et brille encore Paësiello ; malheureusement il n'a été infidèle qu'une fois à la scène italienne pour la scène française ; mais nous lui avons rendu justice en lui faisant de nombreux emprunts ; c'est de lui et de l'un de ses meilleurs ouvrages que Paris s'occupe en ce moment. Cimarosa et Mozart ne commandent pas qu'on soit ingrat envers Paësiello : on l'avait depuis quelque tems abandonné, méconnu ; mais il vient de reparaître, et les amateurs ont entendu sa *Molinara* avec d'autant plus de plaisir, qu'ils en avaient conservé un souvenir plus présent et plus doux.

Digitized by Google

Cette composition est ancienne : elle est sue de tout le monde ; mais elle n'a point vieilli : elle est du petit nombre de celles qui ne vieilliront pas de sitôt : l'ensemble a, dans la partition du moins, la véritable couleur du sujet ; les détails sont ingénieux, imitatifs, toujours gracieux, toujours fidèles à la fois à la scène et à la mélodie : on a prétendu que la période italienne était incompatible avec la déclamation, et avec la vérité ; qu'on écoute attentivement les bons maîtres italiens, et l'on sera surpris de les avoir si mal entendus et si mal jugés.

Après la première représentation de la *Molinara*, un amateur connu disait : « Cette musique est charmante, » mais elle est un peu nue » ; elle est nue, pouvait-on lui répondre, parce qu'elle a des formes charmantes : aimeriez-vous qu'on les eût surchargées d'un vêtement jaloux, d'une importune parure? Elle est, ajoutait-il, peu variée. Ceci n'est point exact : le chant de Paësiello varie avec la situation sans cesser d'être aimable et gracieux ; il passe rarement dans l'orchestre qui le soutient et ne le remplace pas : il y a égalité de ton, unité de principe, fidélité constante à la mélodie, mais il n'y a pas monotonie ; il n'y a pas défaut de variété. On ajoute que Paësiello épris d'un motif de chant ou d'une forme d'accompagnement s'y attache, y revient, y revient encore, qu'il fait languir la scène, et mérite ainsi le reproche d'une abondance stérile. Ce défaut, et il faut se trouver heureux de n'en avoir qu'un, est peut-être celui de notre auteur ; il a pour excuse l'élégance des motifs auxquels il se complaît, et l'expérience de la sensation agréable que produit toujours le retour d'un motif vraiment heureux : le défaut n'est pas dans le principe ; il pourrait être dans l'abus.

Le nouveau succès de *la Molinara* a été au-delà même de nos espérances ; l'affluence était extraordinaire : on a tout applaudi, et l'on a redemandé beaucoup de morceaux ; tous les *duo* ont été répétés. Il y a bien quelques suppressions, quelques additions sur lesquelles un goût sévère trouverait à reprendre ; mais, quoi qu'il en soit, il faut remercier Barilli, devenu directeur de la troupe, dont il est un des plus fermes soutiens, de nous avoir rendu ce joli ouvrage. Sa femme et lui y eussent excellé ; le rôle de *la Molinara* sur-tout semble écrit pour la voix douce, flexible et pure de Mme Barilli. Ne nous plaignons pas toutefois d'y entendre les sons admirables de celle de Mme Festa ; étendue, volume, qualité, cette voix réunit tout : la cantatrice

Digitized by Google

ne réunit pas encore également toutes les parties de son art; elle est trop égale à elle-même, elle orne trop son auteur et ne l'orne pas avec assez de variété; on sent le calcul, la préparation, l'étude où l'on voudrait quelquefois le mouvement, la verve, l'inspiration. Mme Morichelli était disgraciée de la nature et par fois chantait faux; mais elle jouait à merveille. Mme Strina avait dans son âme tout son talent de cantatrice; toutes deux ont brillé dans *la Molinara*. Mme Festa peut les y faire oublier si elle se pénètre encore mieux des intentions et du style de son auteur, et si, par le charme d'un accent expressif, elle ajoute à la beauté de son organe.

Barilli n'est sans doute envieux ni jaloux; car lui-même fait paraître à ses côtés, un bouffon, très-bon comédien, plein d'intelligence et de chaleur, occupant bien la scène. Il n'a encore été donné à personne de remplacer Mandini; mais M. Lombardi, débutant, a joué son rôle de manière à ne laisser regreter que lui. Mme Kies débutait aussi dans un rôle de *seconde femme*: il y aura quelques difficultés à faire même sur ce rang, si Mme Kies n'a pas été intimidée, et si la voix que nous avons entendue, n'a pas éprouvé cette fois une altération extraordinaire.

Ainsi l'*Opéra-Buffa* se naturalise de jour en jour parmi nous. Pour enrichir et varier son répertoire, on va compléter et presque doubler la troupe; un opéra représenté signalera la mise à l'étude d'un autre ouvrage. Mme Bianchi revient; un *tenore* [illegible]it très-brillant succédera à Garcia. Vers la fin de la saison sans doute, on pourra entendre le fameux Don Juan, de Mozart: il ne méritera pas les mêmes éloges que Paësiello, il en obtiendra d'autres, à d'autres titres également recommandables. Les exclusifs ont tort, on pourrait croire qu'ils n'ont qu'une oreille; cependant l'Italie et l'Allemagne en veulent chacune une, sans compter la France, où plus d'un ouvrage les satisfait toutes deux, et de plus satisfait l'esprit avec elles. *Ecoute! écoute!* on le crie souvent au parlement d'Angleterre, on ne saurait trop le redire à quelques *dilettanti* passionnés et prévenus, qui ne connaissent qu'une contrée, une musique, et pour ainsi dire un auteur; ils se refusent même à écouter ce qu'ils ne veulent pas être forcés de trouver bon. Si pourtant la sage maxime, *il ne faut pas juger sans entendre*, trouve quelque part une juste application, on conviendra que c'est en fait d'opéra.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.—Dans un de nos Journaux on a inséré tout récemment sur la colonne de la grande armée, une description très-peu exacte, qui, le lendemain, a été copiée par la plupart des autres feuilles. Abusé sans doute par les *savantes explications* de l'un des ouvriers, qui lui aura servi de *Cicerone*, le rédacteur de cet article est tombé dans d'étranges bévues. Quelques-unes méritent d'être relevées. Nous offrirons ensuite, sur ce monument, des détails plus certains.

L'auteur de l'article donne à la colonne qu'on érige sur la place Vendôme, le nom de colonne d'*Austerlitz*, tandis que tout le monde sait, et que l'inscription aurait dû lui apprendre qu'elle se nomme la Colonne de la Grande-Armée (*exercitûs maximi*). A la vérité, la manière dont il a ponctué l'inscription porterait à croire qu'il n'en a pas très-bien saisi le sens. Nous la rapporterons plus loin telle qu'elle doit être lue. En attendant, signalons une autre erreur non moins extraordinaire mais beaucoup plus plaisante. Le même rédacteur paraît n'avoir remarqué qu'un joueur de flûte dans toute la suite des bas-reliefs qui retracent les hauts faits de la Grande-Armée pendant la campagne de 1805. La plaque XVI, dit-il, représente le jeune Dubois, célèbre joueur de la flûte en cristal. La remarque est curieuse. Rien ne serait mieux imaginé, en effet, que d'avoir fait d'un fifre le héros d'un bas-relief dans un monument triomphal destiné à éterniser la gloire des armes françaises.

Encore une bévue d'un autre genre. Le rédacteur assure, de sa propre autorité, qu'après la pose des bas-reliefs on pratiquera dans le fût de la colonne des jours pour éclairer l'escalier qui, dans ce moment, est *aveugle*, comme il le dit avec beaucoup d'élégance. Alors on taraudera, ajoute-il, de dehors en dedans, opération tout à fait commode et praticable dans une épaisseur de quatre pieds environ de pierre très-dure.

Mais hâtons-nous de donner une courte description de ce monument, ce sera le meilleur moyen de répondre aux autres erreurs qui fourmillent dans l'article en question.

La colonne de la Grande-Armée est faite à l'imitation de la colonne Trajane. Elle a 133 pieds de hauteur y compris son piédestal et la statue dont elle est couronnée. La hauteur du stylobate est de 22 pieds environ sur 17 à 20 pieds de largeur, suivant le socle ou sa corniche. Le fût à 12 pieds de diamètre.

Ce monument élevé en pierre doit être, comme on sait, revêtu de bronze dans toute sa hauteur. Le stylobate est déjà entièrement garni

Digitized by Google

des bas-reliefs qui doivent le décorer. Comme à la colonne Trajane, ils sont composés de trophées d'armes de toute espèce. A chaque angle de ce piédestal et au-dessus de sa corniche est une aigle qui soutient une guirlande de lauriers. Au-dessus de la porte qui fait face à la grille des Tuileries, est un cartouche supporté par deux renommées et renfermant gravée en creux l'inscription qui fait connaître la destination du monument.

NEAPOLIO. IMP. AUG.
MONUMENTUM. BELLI. GERMANICI
ANNO. MDCCCV.
TRIMESTRI. SPATIO. DUCTU. SUO. PROFLIGATI.
EX. AERE. CAPTO
GLORIAE. EXERCITUS. MAXIMI. DICAVIT.

On pourrait la traduire à peu près ainsi : « Napoléon Empereur Auguste, a consacré à la gloire de la Grande-Armée, cette colonne, monument formé de l'airain conquis sur l'ennemi pendant la guerre d'Allemagne en 1805 ; guerre qui sous son commandement fut terminée dans l'espace de trois mois. »

A partir de la naissance du fût de la colonne commence la suite des bas-reliefs qui retracent dans un ordre chronologique les principales actions de la campagne de 1805. Les premiers représentent le départ des troupes du camp de Boulogne, leur passage sur le Rhin, leur arrivée en Bavière et ainsi de suite jusqu'à leur retour dans la capitale. Ces bas-reliefs disposés à monter en spirale sont divisés par plaques de 3 pieds de large environ, sur 3 pieds 8 pouces de haut, dimension qu'on a suivie probablement afin que la dilatation du métal fût presqu'insensible. Ces plaques au nombre de 276 se joignent les unes aux autres en biseau et d'une manière irrégulière, suivant la disposition des figures, s'adaptent au corps solide de la colonne par le moyen d'épaulemens forés, ménagés dans la fonte au revers des plaques, et y sont fixées avec des boulons qui entrent dans des travers également forés et scellés dans la maçonnerie. Un cordon ou jarretière en spirale sépare chaque rang des bas-reliefs et portera l'inscription de l'action qu'il représentent. Sur le tailloir du chapiteau on a pratiqué comme à la colonne Antonine une galerie à laquelle on parviendra par l'escalier ménagé dans le noyau de la colonne. Là se trouve le petit dôme ou calotte qui supportera la statue de l'Empereur qui, une main appuyée sur son épée et tenant de l'autre une victoire, couronnera ce monument d'une manière aussi noble que pittoresque.

L'exécution de la colonne a dû présenter de grandes difficultés. La juxta-position des bas-reliefs du fût devait offrir sur-tout des obstacles

Digitized by Google

presqu'insurmontables. Pour les vaincre on a imaginé une machine fort ingénieuse : elle consiste dans des calibres composés de pièces de charpente formant des portions de tambours du diamètre de la colonne. Ces calibres se divisent en deux parties mobiles sur des arbres ; les uns dans une situation verticale, les autres dans l'horizontale. Chacun d'eux reçoit sa pièce ; puis, par l'effet d'une bascule chargée d'un contre-poids, ces parties se rapprochent ou s'éloignent à volonté, jusqu'à ce que les plaques suffisamment ajustées et *jointoyées* se trouvent entr'elles dans une parfaite juxta-position. Assujéties de la sorte, elles s'adaptent alors si parfaitement, et sur le fût, et de l'une à l'autre, qu'il ne serait pas possible d'en apercevoir les joints.

VARIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE. — Un Persan, nommé Moulave-Meer-Abdou-Aly, vient d'être nommé professeur de langue persane au collége de la Compagnie des Indes anglaise à Hertford, aux appointement de 600 liv. sterl. par an.

— On vient de découvrir dans le cimetière d'Hemelhempstead, en Angleterre, un morceau d'antiquité extrêmement curieux. En creusant une tombe pour y placer le corps d'une jeune fille nommée Watreu, le fossoyeur, parvenu à une profondeur de quatre pieds, heurta sa bêche contre une pierre artistement travaillée, qui paraissait recouvrir un tombeau. Il parvint en effet à déterrer un cercueil d'une forme tout à fait extraordinaire et sculpté avec beaucoup de soin. Il l'ouvrit, et les ossemens qu'il contenait, exposés à l'air, tombèrent aussitôt en poudre. Le couvercle de ce cercueil a 6 pieds et demi de long, et aux deux extrémités on y a pratiqué des excavations pour recevoir, sans altérer les formes, la tête, les bras et les pieds du cadavre qu'il renfermait. L'inscription, en partie effacée par le tems, est cependant encore assez lisible pour ne laisser aucun doute que ce monument contenait les cendres du célèbre Offa, roi des Merciens, et contemporain de Charlemagne ; le même qui rebâtit l'abbaye de St-Alban, en expiation du meurtre d'Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré à sa cour sous prétexte d'en faire son gendre.

— Les Journaux anglais font mention d'une femme nommée Anne Moor, résidant au village de Tutbury, dans le comté de Strafford, qui vit depuis quatorze mois sans

Digitized by Google

prendre aucune nourriture. Comme on révoquait en doute la vérité d'un fait qui n'était attesté que par cette femme elle-même, elle se soumit aux épreuves qu'on lui proposa; en conséquence elle fut transportée dans une maison particulière et surveillée pendant l'espace de dix-sept jours et autant de nuits, par trois chirurgiens qui ne l'ont pas quittée. Il résulte de leur rapport, que jusqu'à la fin du quatorzième jour, elle ne prit pas même une cuillerée d'eau, ce qu'elle avait coutume de faire lorsqu'elle éprouvait quelque mal-aise d'estomac : elle y supplée maintenant en s'humectant la langue avec un linge mouillé, ce qui lui épargne la douleur que lui fait éprouver la déglutition. Pendant les quatorze mois qui ont précédé cette expérience, du thé sans lait et sans sucre est la seule chose qu'elle ait prise. Elle ne quitte point son lit; son pouls est à peu près celui d'une personne en santé, mais elle est, comme on peut le croire, d'une maigreur extrême. Comme cette femme vit encore, la faculté de médecine de Londres se propose d'en faire le sujet d'un examen particulier.

—Un petit bâtiment de transport appartenant à M. Macdonald, monté seulement de quatre hommes d'équipage et chargé de bestiaux, était parti de Nord-Uist pour se rendre à l'île d'Husker. A deux lieues de sa destination ce bâtiment fut accueilli par une bourasque si violente qu'il fut jeté contre un écueil où il se brisa. Trois des hommes périrent avec tous les bestiaux, à l'exception d'une vache qui parvint, ainsi que le quatrième matelot, à gagner le sommet de la roche sur laquelle le navire s'était perdu. Cet homme et sa compagne d'infortune étaient depuis trois jours dans cette affreuse situation, lorsque la vache tomba morte de fatigue et de faim : il s'imagina pour soutenir ses forces prêtes à l'abandonner d'ouvrir une des veines de l'animal et de sucer, de tems à autre, son sang qu'il eut bientôt tari. Ce moyen d'existence épuisé il coupa la langue de la vache en filets fort minces et vécut ainsi jusqu'au cinquième jour. Vers le milieu de cette même journée il aperçut, avec toute la joie qu'on peut aisément se figurer, un bateau pêcheur qui traversait le canal; à l'aide de ses cris et du signal de détresse qu'il fit en agitant sa chemise en l'air, il parvint à se faire entendre; le bateau s'approcha du rocher et délivra ce malheureux d'une mort qui paraissait inévitable.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le sénat du royaume d'Italie a porté ses hommages aux pieds du trône; c'est à Schoënbrunn que l'Empereur des Français a reçu l'expression des sentimens de ses peuples d'Italie, qui l'ont félicité sur son entrée triomphante à Vienne, et l'ont remercié d'avoir confié le soin de les défendre et de les délivrer au jeune Prince instruit à son école, et héritier de son nom glorieux. S. M. a reçu cet hommage avec une extrême sensibilité, et le sénat d'Italie consignera avec reconnaissance dans les fastes de ce pays une de ces lettres de l'Empereur qui, par l'importance de leur sujet, l'élévation des pensées, l'art des rapprochemens et le germe d'émulation et d'encouragement qu'elles renferment, seront éternellement une des belles parties du domaine de notre histoire. Voici cette lettre, que les ordres du sénat font pénétrer jusque dans les plus petits hameaux de l'Italie, et qu'un monument consacrera dans le lieu des séances de cette autorité :

« Monsieur le président du Sénat de mon royaume d'Italie, j'agrée les sentimens que contient la lettre du sénat du 28 mai; je connais l'attachement qu'il porte à ma personne et à la patrie. Je désire que mes peuples d'Italie connaissent la satisfaction que j'ai éprouvée de leur conduite dans ces dernières circonstances. Ils ont repoussé avec mépris et indignation les suggestions calomnieuses et l'appel à la sédition et à la révolte qui leur a été fait par les princes de cette maison ingrate et parjure, dont le sceptre de plomb a pesé pendant tant de siècles sur notre malheureuse Italie. Déchirée tour à tour par la faction de la courde Rome et par celles des empereurs allemands, elle fut long-tems subjuguée et morcelée. La Providence m'a réservé la singulière consolation de la voir, réunie sous mes lois, renaître aux idées grandes et libérales que nos ancêtres, les premiers entre les modernes, proclamèrent après les âges de barbarie. Je ne suis pas moins satisfait du courage et de la bravoure qu'ont déployés mes troupes italiennes, sur les bords de la Baltique, sur les bords de l'Ebre, comme sur ceux du Danube; elles ont montré qu'elles étaient du sang des anciens Italiens.

» La présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur le président du sénat, en sa sainte et digne garde.

» En mon camp impérial de Schœnbrunn, le 16 juin 1809.

Signé, NAPOLÉON. »

Digitized by Google

Les Autrichiens n'ont pas fait seuls une incursion en Saxe et en Franconie : ils ont d'étranges auxiliaires ; un ramassis de déserteurs, de vagabonds et d'hommes sans aveu a pris parti sous les ordres du duc de Brunswick-Oëls. Le ci-devant électeur de Hesse emploie à la levée et à la solde de ces hommes les trésors jadis acquis en vendant ses soldats : on conçoit que ces malheureux, sans asile, sans patrie et sans drapeaux, ne veulent que la dévastation et ne peuvent vivre que de pillage. Il est à remarquer que cette odieuse manière de seconder les opérations de la guerre par des excursions de brigands, avoués ou non, est employée dans cette campagne par nos ennemis pour la première fois ; jusqu'alors ils avaient jugé ce moyen indigne de leurs armes ; il est à remarquer sur-tout que jamais, depuis la longue guerre qu'elle soutient, on n'a vu la France s'abaisser à de telles ressources, et que dans le tems même où son anarchie intérieure semblait pouvoir faire sortir de son sein de hardis aventuriers, jaloux de s'enrichir par quelques coups de main et par une guerre de partisans, jamais l'armée française n'a été déshonorée par de tels flanqueurs. Les désordres dont la Saxe est en partie le théâtre sont odieux, et ici il est impossible à ceux qui sont toujours prêts à nier que l'ennemi puisse avoir un tort ou un revers, de récuser le témoignage qui va leur être donné. C'est le généralissime de l'armée autrichienne, qui trouve son honneur blessé de la conduite de ses auxiliaires, en attendant qu'il reconnaisse combien il l'est en effet de leur seule alliance ; c'est l'archiduc Charles, qui, de son quartier-général, où il conserve l'attitude immobile d'une défensive qui confirme si peu ses bulletins, s'indigne des excès commis en Saxe, excès dont sa réputation militaire est en effet responsable ; il est obligé de le déclarer au duc de Brunswick. Voici sa lettre, l'une des plus curieuses qu'il soit possible de lier à l'histoire des événemens actuels :

Au quartier-général de Dentsch-Wagram,
le 18 juin 1809.

« J'ai appris avec une vraie douleur, qui sera sans doute partagée par V. A. avec moi, que les troupes de V. A. dans le royaume de Saxe se sont permis des excès, des excursions et des actes de violence qui entachent la réputation de l'armée, exaspèrent les peuples, mettent la bonne cause dans le plus grand danger.

» J'ai ordonné au feld-maréchal-lieutenant baron de Kienmayer, à qui je confie le commandement des troupes autrichiennes en Saxe,

Digitized by Google

de publier qu'il punira, suivant la rigueur des lois militaires, tout excès commis, soit par les Autrichiens, soit par les troupes des princes de Hesse et de Brunswick. Ce moyen est indispensable, aussi longtems que les troupes de V. A. ne formeront qu'une partie du corps d'armée en Saxe. Des gens qui en ce moment n'ont point encore de patrie, ne peuvent être retenus que par la crainte d'une autorité supérieure. Je dois inviter V. A. à faire connaître également cette mesure à sa troupe. »

Les Autrichiens ont un délit plus grave encore à expier, une réparation plus positive à donner: le prévenu est un de leurs généraux les plus connus; il est signalé aujourd'hui à la face de l'Europe comme ayant tenu une conduite indigne d'un loyal militaire. Nous voulons parler du général Chasteler; mais il faut ici reprendre les événemens de plus haut.

Le général Chasteler était l'un des officiers que le cabinet autrichien avait chargé d'attaquer avant de déclarer la guerre; de faire une invasion en Tyrol et d'appeler les peuples à la révolte contre leur légitime souverain. Ce général ne remplit que trop bien sa mission; il pénétra rapidement dans un pays que la rébellion lui ouvrait; mais, chose inouie! il est accusé d'avoir laissé massacrer sous ses yeux 700 Français et 1,800 Bavarois rendus et prisonniers. On ajoute que ce crime odieux entrait dans les vues de sa politique révolutionnaire, et qu'il espérait en engageant les insurgés tyroliens dans les liens d'un tel forfait, les rendre inébranlablement attachés à leur rérévolte, et d'autant plus dévoués à la maison d'Autriche qu'ils auraient plus à craindre des représailles et de la juste vengeance de la France et de la Bavière.

Certes ces représailles étaient faciles si elles n'eussent pas été odieuses; la vengeance était aisée si elle n'eût pas ressemblé au crime: 100,000 prisonniers autrichiens ont dû frémir un moment en apprenant cette affreuse nouvelle; mais ils étaient sous la sauve-garde de l'honneur français et de la générosité de la nation qui les a désarmés, ils étaient en sûreté. S. M. fit aux princes de la maison de Lorraine l'honneur de considérer le général Chasteler comme sans aveu, quoique leurs proclamations furieuses et leurs discours violens permissent de croire qu'ils n'étaient point étrangers à sa conduite. En conséquence de cette disposition, due à la modération et à la clémence de S. M., l'ordre du jour que l'on va lire fut publié:

Digitized by Google

ORDRE DU JOUR.

Au quartier-général impérial à Ens, le 5 mai 1809.

D'après les ordres de l'Empereur, le nommé Chasteller, soi-disant général au service d'Autriche, moteur de l'insurrection du Tyrol et prévenu d'être l'auteur des massacres commis sur les prisonniers bavarois et français par les insurgés, sera traduit à une commission militaire, aussitôt qu'il sera fait prisonnier, et passé par les armes, s'il y a lieu, dans les 24 heures qui suivront sa saisie.

Le prince de Neufchâtel, vice-connétable, major-général de l'armée.

Signé ALEXANDRE.

On sait qu'à la bataille d'Esling, le général Durosnel, portant un ordre à un escadron avancé, fut fait prisonnier par 25 hulans. L'Empereur d'Autriche aussitôt fit publier un ordre du jour conçu en ces termes :

Copie d'une lettre de S. M. l'Empereur d'Autriche au prince Charles.

Mon cher frère, j'ai appris que l'Empereur Napoléon a déclaré le marquis de Chasteller hors du droit des gens. Cette conduite injuste et contraire aux usages des nations, et dont on n'a aucun exemple dans les dernières époques de l'histoire, m'oblige d'user de représailles : en conséquence j'ordonne que les généraux français Durosnel et Foulers soient gardés comme otages, pour subir le même sort et les mêmes traitemens que l'Empereur Napoléon se permettrait de faire éprouver au général Chasteller. Il en coûte à mon cœur de donner un pareil ordre, mais je le dois à mes braves guerriers, et à mes braves peuples qu'un pareil sort peut atteindre au milieu des devoirs qu'ils remplissent avec tant de dévouement. Je vous charge de faire connaître cette lettre à l'armée, et de l'envoyer, par un parlementaire, au major-général de l'Empereur Napoléon.

Wolkersdorf, le 25 mai 1809. *Signé* FRANÇOIS.

Aussitôt que cet ordre du jour parvint à la connaissance de S. M., elle ordonna d'arrêter le prince de Collorédo, le prince de Metternich, le comte de Pergen et le comte de Harddeck, et de les conduire en France, pour répondre des jours des généraux Durosnel et Foulers. Le major-général écrivit au chef d'état-major de l'armée autrichienne la lettre ci-après :

A M. le major-général de l'armée autrichienne.

Schœnbrunn, le 6 juin 1809.

Monsieur, S. M. l'Empereur a eu connaissance d'un ordre donné par l'Empereur François, qui déclare que les généraux français Durosnel et Foulers, que les circonstances de la guerre ont mis en son pouvoir, doivent répondre de la peine que les lois de la justice infligeraient à M. Chasteller, qui s'est mis à la tête des insurgés du Tyrol, et a laissé égorger 700 prisonniers français et 18 à 1900 Bavarois; crime inouï dans l'histoire des nations, qui eût pu exciter une terrible représaille contre 40 feld-maréchaux-lieutenans, 36 généraux-majors, plus de 300 colonels ou majors, 1200 officiers et 80,000 sol-

Digitized by Google

dats, qui sont nos prisonniers, si S. M. ne regardait les prisonniers comme placés sous sa foi et sous son honneur, et d'ailleurs n'avait eu des preuves que les officiers autrichiens du Tyrol en ont été aussi indignés que nous.

Cependant S. M. a ordonné que le prince Collorédo, le prince Metternich, le comte Frédéric de Harddeck et le comte Pergen seraient arrêtés et transférés en France pour répondre de la sûreté des généraux Durosnel et Foulers, menacés par l'ordre du jour de votre souverain. Ces officiers pourront mourir, monsieur; mais ils ne mourront pas sans vengeance; cette vengeance ne tombera sur aucun prisonnier, mais sur les parens de ceux qui ordonneraient leur mort.

Quand à M. Chasteller, il n'est pas encore au pouvoir de l'armée; mais s'il est arrêté, vous pouvez compter que son procès sera instruit, et qu'il sera traduit à une commission militaire.

Je prie votre Excellence de croire aux sentimens de ma haute considération. *Le major-général. Signé* ALEXANDRE.

Dans ces circonstances difficiles et douloureuses pour la ville de Vienne préservée par la clémence de sa S. M., conservée par ses soins, nourrie, secourue par sa prévoyance, les principaux habitans et le corps des Etats ont cru devoir recourir aux bontés si souvent éprouvées de S. M. et lui demander, avec une nouvelle faveur, une preuve nouvelle de confiance. Elle consistait à obtenir la permission de se rendre en députation au lieu de la résidence de l'Empereur d'Autriche, pour lui représenter que pour la mesure de représailles qu'il venait d'ordonner, sa religion avait été trompée, que les faits lui avaient été mal exposés, que Chasteler n'était point hors du droit des gens, mais au contraire sous la juridiction militaire, non condamné, mais prévenu; qu'il n'était point arrêté, et que cependant les familles autrichiennes, les propriétés autrichiennes, celles de l'Etat, celles des particuliers étaient sous la main victorieuse des Français, et que si leur armée avait à venger un de ses prisonniers, cette vengeance serait légitime mais terrible.

L'Empereur consentit à donner aux habitans de Vienne cette marque de condescendance et d'égard. La députation partit, et S. M. permit aux quatre personnages désignés comme otages et garants de nos deux généraux de rester prisonniers à Vienne.

La députation a été entendue de l'Empereur François, qui a pu apprendre d'elle et sans intermédiaire toute la vérité sur les derniers événemens, et sur-tout sur ceux qui étaient l'objet de sa mission. L'Empereur est-il dit dans le 23e bulletin a déclaré qu'il ignorait le massacre des prisonniers français en Tyrol; que ses ministres l'avaient trompé,

Digitized by Google

et qu'en ce moment il ne pouvait que gémir sur les maux de sa capitale et de ses provinces.

La députation paraît avoir ensuite fixé l'attention du monarque sur la conduite de quelques-uns des individus qui conseillent les démarches violentes, dictent les proclamations violentes, les ordres du jour menaçants : la députation n'eut pas de peine à prouver quels effets devaient produire de tels actes sur un ennemi vainqueur, maître de la Croatie, de la Carniole, de la Carinthie, de la Styrie, de la Haute et Basse Autriche, de la capitale de l'empire, et d'une grande partie de la Hongrie.

L'Empereur a fait une distinction entre les écrits avoués de son cabinet, et a protesté de leur modération, de ceux qui ne sont connus que par le mauvais effet qu'ils produisent quand ils ont paru : ces derniers ne peuvent tirer à conséquence ; l'Empereur les a attribués à des écrivains français retirés près de lui : certes ces écrivains y occupent un bien malheureux emploi ; l'Angleterre ne peut qu'acquitter faiblement un service rendu aux dépens de leur honneur, et dont ils sont accusés par le monarque même qu'ils prétendent servir.

Les députés ont aussi donné des détails sur la cour de l'Impératrice, qui était encore à Bude, au moment où ils y ont passé : cette princesse était dans une affliction profonde, et dans cet état si souvent réservé depuis le règne de Napoléon aux imprudens conseillers de guerre après leurs rapides défaites. Telle était la cour de Prusse à Kœnisberg après la prise de Berlin. Tout ce qui entoure l'impératrice d'Autriche semblait lui reprocher d'avoir provoqué la guerre malgré le vœu des archiducs Palatin et Reynier qui voulaient la paix : la paix est aujourd'hui le seul vœu de cette princesse ; elle la demande à tout moment, ce mot est sans cesse à sa bouche ; elle a chargé les députés de parler à son royal époux de la nécessité de la faire : ses larmes paraissent attester son repentir, et désavouer une faute déjà cruellement punie.

Cependant l'Empereur a fait du cabinet de Schœnbrunn, le siège du gouvernement de son immense Empire, et de la plaine qui sépare le Versailles autrichien de Vienne, le théâtre des manœuvres des corps de son armée, réunie, accrue, rééquipée, forte d'une nouvelle disposition, qui attache de l'artillerie à chaque bataillon de guerre, et augmente également celle de la garde. A la dernière revue de Schœnbrunn, toute la ville était sortie pour être témoin de

Digitized by Google

cette magnifique parade : 8000 hommes de cavalerie superbe étaient en ligne, 200 pièces de canon étaient en batterie. Les Viennois admiraient un spectacle devenu familier aux habitans de Paris, celui que présente l'Empereur parcourant tous les rangs de ses régimens, entrant dans les plus petits détails de l'équipement, de l'armement et de la composition des corps, s'entretenant avec les chefs, et admetant tous les soldats à l'honneur d'adresser la parole à leur souverain. Quant à la capitale elle-même, elle est abondamment approvisionnée de viande, par les soins du maréchal Davoust, qui entretient les communication avec la Hongrie, et en tire les subsistances nécessaires. L'approvisionnement du pain est plus difficile, les Autrichiens ayant détruit les moulins qui le servaient. Quant aux subsistances de l'armée, elle sont assurées pour six mois : le vin y est très-bon et en grande abondance. Le vin des caves des couvents a été mis en magasin pour faire des distributions à l'armée : ces magasins s'élèvent à plusieurs milions de bouteilles, très-utiles aux soldats.

Raab a capitulé après quelques jours de siège ; c'est le fruit de la victoire du prince Eugène, et de l'impossibilité où s'est trouvé le prince Jean de se maintenir de ce côté du Danube. De nouveaux détails sur cette affaire ajoutent à la gloire dont l'armée d'Italie s'y est couverte : elle y a vaincu un ennemi du double plus fort qu'elle, et dans une position excellente. Après la prise de Raab, une partie de l'armée s'est portée sur Comorn, l'autre s'est étendue dans les cercles occidentaux de la Hongrie, dont le général de division Narbonne, ancien ministre de la guerre, nouvellement appelé à l'armée par ordre de S. M. vient de recevoir le commandement. Le général Lauriston s'est porté sur le Danube entre Comorn et Presbourg ; le général Macdonal est sur le lac Balatron ; le duc d'Auerstaëdt devant Presbourg. Cette ville vient d'être à son tour la victime des malheurs de la guerre, et cette fois encore ce sont les Autrichiens qui l'ont sacrifiée. Le corps d'armée qui y est établi à voulu se garnir de retranchemens : le duc d'Auerstaëdt ademandé qu'ils cessassent au nom de la sûreté de la ville. Les Autrichiens ont continué : il a fallu repousser les travailleurs : quatre mille bombes et obus ont anéanti leurs ouvrages, et une partie de la ville a malheureusement souffert. On annonce qu'elle a ouvert ses portes.

Le prince de Ponte-Corvo est à Saint-Polten avec l'armée saxonne, le duc de Raguse s'est porté à Gratz avec

Digitized by Google

l'armée de Dalmatie, après avois battu le général Giulay; des reconnaissances ont été jetées sur la rive gauche par le général Vandamme et par le général Wrede, aux ordres du duc de Dantzick : elles avaient pour objet d'obtenir des renseignemens sur la position de l'ennemi. On a repoussé tous les postes et fait des prisonniers. L'armée combinée des Bavarois et des Wurtembourgeois, réunie à des corps français, cerne le Tyrol et attend l'ordre d'y pénétrer sous les ordres des généraux Picard et Beaumont. Le roi de Westphalie a porté en avant son corps d'armée, renforcé par la division Rivaud et par la division hollandaise du général Gratien, et soutenu par le corps d'observation du duc d'Abrantès. Les Autrichiens ont déjà été chassés de Léipsick par le général d'Albignac; il paraît qu'ils évitent un engagement qui décélerait leur faiblesse réelle et leur ferait manquer le but réel en un jour d'une incursion dont le pillage est le seul but. La famille de Saxe est toujours à Francfort, où se trouve aussi le prince primat et une grande partie du corps diplomatique de la Confédération. Elle va retourner à Dresde, où l'on annonce que le jeune roi son allié est entré, et a établi son quartier-général.

En Pologne, deux divisions russes ont joint le corps du prince Poniatowki, devenu le 9e de la grande armée. Les Autrichiens ont fait un dernier effort sur Sandomir pour reprendre cette place; ils ont complétement échoué : leur perte a été de 2000 tués ou blessés et de 1500 prisonniers. Cette victoire du général Sokolnichi a été annoncée officiellement à Varsovie. Arrivés à Cracovie, les forces russes et polonaises doivent, dit-on, se porter sur la Bohême.

En Espagne, le général Suchet a continué ses avantages sur le général Blak, déjà battu à Santa-Fé près de Sarragosse. Le 18, il l'a attaqué à Belchits où il s'était retranché avec 18,000 hommes. La déroute des ennemis a été prompte et complète; il a perdu son artillerie, ses équipages, ses munitions; il fuit en désordre, et est vivement poursuivi. Le siége de Gironne est poussé avec vigueur : le mont Joui a déjà perdu sa principale défense, et ne peut plus résister long-tems.

Les Anglais qui font toujours des démonstrations dans la Baltique et sur les côtes de la mer du Nord, en ont fait de plus réelles sur les côtes de l'Etat de Naples; on évalue les forces de débarquement que la cour de Palerme veut encore exposer cette fois à une ruine certaine, au nombre de 10,000 hommes. Le roi qui devait

Digitized by Google

partir pour Rome est resté à la tête de ses troupes et de ses braves gardes provinciales, qui ont montré dans cette occasion autant de courage que de fidélité. L'armée de Calabre s'est portée sur les côtes. En montant à cheval le roi a fait une proclamation qu'il termine ainsi : « Soldats, » vous serez dignes de ceux de la grande-armée; et notre » Empereur dira bientôt : Mon armée de Naples a aussi fait » son devoir; je suis content d'elle. »

Depuis que cette proclamation a paru, les Anglais sont restés sur leurs vaisseaux. De toutes parts les gardes d'honneur sont accourues autour de S. M. qui rehausse si bien par son air martial l'éclat de cette brillante élite. Quelques engagemens ont eu lieu entre les forces maritimes; on a coulé quelques transports ennemis. L'armée ne demande qu'un débarquement de l'ennemi.

On remarque que dans cette occasion, les Anglais repoussent au moins le soupçon de diriger dans l'intérieur les crimes de quelques brigands. Le général Stuart a fait d'une protestation formelle à cet égard l'objet d'un ordre du jour qui a été envoyé en Calabre. Désavouer des brigands est une chose si naturelle, qu'il est fâcheux pour les Anglais que ce soit à leur égard un sujet d'étonnement et d'éloge. Mais la proclamation du général Stuart finit par un trait tel qu'on ne sait s'il doit être pris au sérieux : il invite les magistrats calabrois à bien veiller sur les brigands, à réprimer les crimes, sans quoi l'*autorité légitime*, (S. M. Sicilienne, ou Britannique? laquelle?) nommerait d'autres magistrats, et les chargerait de l'administration civile de la province.

L'intendant-général de la Calabre a très-sagement répondu au général Stuart qu'il le remerciait de ses soins, de sa prévoyance et de ses intentions loyales, que la Calabre en serait prévenue; mais que la police s'y faisait très-bien sans le secours des Anglais; que les brigands y étaient réprimés et punis, et que l'*autorité légitime* respectée et aimée dans la personne d'un Roi guerrier, connu de toute l'Europe par d'éclatans faits d'armes, veillait elle-même sur la côte à la défense du territoire.

Les mouvemens des Anglais ont empêché le départ du roi Joachim pour Rome, où tout est tranquille, où la consulte prend des mesures d'administration, et reçoit des députations et des adhésions de toutes les parties du ci-devant Etat de l'Eglise.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXVI. — *Samedi* 15 *Juillet* 1809.

POÉSIE.

LA SOLITUDE. — IDYLLE.

TROP heureux le mortel qui sait borner ses vœux
A cultiver les champs qu'il tient de ses aïeux.
L'innocente brebis lui donne son laitage :
Dans le fertile enclos d'un modeste héritage
Il voit paître à la fois ses taureaux, ses coursiers ;
Des amoureux oiseaux les flexibles gosiers
D'agréables concerts charment son hermitage,
Et l'abeille toujours laborieuse et sage
S'empresse à recueillir le miel de ses rosiers.
Au fond de ses bosquets sous de vieux aliziers
Un Tibulle à la main, libre d'inquiétude,
Dans un charmant loisir il se livre à l'étude.
Là, sous ses yeux viennent se réunir
Ses enfans, doux trésor d'un fécond hyménée :
Il les voit s'égayer, folâtrer et courir
Près de leur mère fortunée
Qui voudrait pouvoir retenir
Les rapides instans d'une telle journée.

Ainsi dans le bonheur s'écoulent tous ses jours ;
Au pauvre, à ses voisins il sait se rendre utile :
Son cœur n'est occupé que de chastes amours,
Son corps est toujours sain et son âme tranquille.
Jamais de noirs chagrins il ne fut dévoré ;
Que son nom s'éteigne sans gloire,
Satisfait de vivre ignoré,
Il cultive pour lui les filles de Mémoire ;
Deux mots, et c'est assez pour toute son histoire :
« Il vécut juste et fut pleuré. »

AUG. DE LABOUÏSSE.

Digitized by Google

LE GRIMACIER.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

SINGER est mon étude ;
Aussi dans mon quartier
On m'a par habitude
Nommé le grimacier.
Sur tout ce qui se passe,
Mes amis, ici bas,
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

Quand je vois la science
Couverte de haillons ;
Quand je vois l'ignorance
Briller dans nos salons ;
Ou quand je vois en place
Intrigans ou pieds-plats,
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

Quand un fripon se pousse,
Aidé par le hasard ;
Quand un fat m'éclabousse
Du sommet de son char ;
Ou quand Laïs m'agace
Et tend vers moi ses bras,
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

Lorsque nos tragédies
Provoquent les rieurs,
Lorsque nos comédies
Arrachent tant de pleurs,
Quand un drame à la glace
Charme par son fracas,
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

Pour mieux chasser ma goutte
Purgon, docteur nouveau,
Me verse goutte à goutte

Digitized by Google

Quarante verres d'eau ;
Tandis que cette eau passe
Du haut jusques en bas,
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

Quand, secouant la boue
Dont il sortit jadis,
Zoïle en vain baffoue
Le roi des beaux esprits,
Ou quand sa plume trace
L'éloge des *Midas*,
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

Au déclin de la vie
Quand on voit pour toujours
Déserter la Folie,
Comus et les Amours,
Narguant la mort en face....
Mais reculant d'un pas....
Si je fais la grimace
Ne la feriez-vous pas ? (*ter.*)

B. DEROUGEMONT.

ENIGME.

Si je ne plais pas aux amours,
Je plais à l'hyménée ;
Et c'est moi qui toujours
Fais de la destinée
Et le bonheur et le malheur.
Je préside à l'histoire, et je suis en honneur
Chez chaque bibliothécaire,
Chaque chimiste et chaque apothicaire.
On peut me voir chez les pharmaciens ;
On peut me voir chez les chirurgiens ;
En physique, en théologie,
Et jusques à deux fois dans la philosophie.
Chez le métaphysicien
Toujours ; jamais chez le logicien.
Chez Hippocrate, oui : et non, chez Galien.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Avec mon chef, ami, je t'offre un aliment;
Sans lui, mon destin change, alors je suis rivière:
En me décomposant, le berger, la bergère
En moi trouvent un dieu qu'ils implorent souvent.
A.... H.....

CHARADE.

AIR : *Au sein d'une fleur tour à tour.*

Souvent on entend un mari
Qui de mon premier se lamente,
Mais toujours un homme d'esprit
Avec mon second en plaisante;
Le beau Lubin, brûlant d'amour
Pour la jeune et tendre Lucette,
Sur mon tout, redit chaque jour,
La chanson qu'aime la fillette.
A.... H.....

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Opéra.*
Celui du Logogriphe est *Poulet.*
Celui de la Charade est *Etage.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAU COURS COMPLET D'AGRICULTURE THÉORIQUE ET PRATIQUE, contenant la grande et la petite culture, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, etc.; ou Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture, rédigé sur le plan de celui de feu l'abbé *Rozier*, duquel on a conservé tous les articles dont la bonté a été prouvée par l'expérience; par les Membres de la section d'Agriculture de l'Institut de France, etc., MM. *Thouin*, *Parmentier*, *Tessier*, *Huzard*, *Silvestre*, *Bosc*, *Chassiron*, *Chaptal*, *Lacroix*, *de Perthuis*, *Yvart*, *Décandolle* et *Dutour*. Cet Ouvrage formera environ douze volumes in-8° de 5 à 600 pages chacun, ornés de figures en taille-douce, et semblables à ceux du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*. Il sera publié par livraison de 3 volumes tous les trois mois. — La deuxième Livraison paraît; elle est composée de trois gros volumes, formant les tomes 4, 5, et 6, ornés de 14 planches en taille-douce de la grandeur d'in-4°. — Prix brochés, 21 fr. pour MM. les Souscripteurs, et de 27 fr. par la poste. — A Paris, chez *Déterville*, libraire et éditeur, rue Hautefeuille, n° 8.

CETTE deuxième livraison ne le cède point à la première pour le nombre des articles intéressans qui y sont compris et pour le nombre de ceux qui manquaient à l'ouvrage de l'abbé Rozier, enfin pour la manière exacte et détaillée avec laquelle tous y sont traités. En effet, aucun article en rapport avec l'agriculture, la médecine vétérinaire, l'économie domestique, n'y est omis, et tous ceux qui ont quelque importance sont faits avec tout le soin et toute l'exactitude possibles; on peut assurer qu'aucun n'est au-dessous des connaissances acquises jusqu'à ce jour.

Cet extrait serait lui-même un ouvrage, si nous voulions citer tous les articles qui sont rédigés dans ce

Digitized by Google

Nouveau Dictionnaire d'une manière un peu étendue et telle qu'on doit l'attendre dans l'état actuel de nos connaissances. Nous nous bornerons à quelques-uns seulement pris au hasard; ils suffiront sans doute pour faire juger avantageusement de tous les autres.

A l'article *desséchement des marais* considéré seulement par rapport à l'agriculture, l'auteur (M. Chassiron) nous trace les travaux à faire pour effectuer des grands desséchemens, et ceux qui sont nécessaires pour conserver les desséchemens déjà opérés. Il nous dit quelle est la culture qui convient aux terrains desséchés, et il termine son article par tracer les réglemens ou statuts nécessaires aux sociétés qui entreprennent des desséchemens, afin qu'elles puissent continuer sans interruption leurs travaux, les achever, les entretenir en bon état, et éviter sur-tout des procès ruineux, toujours préjudiciables à l'entreprise.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt cet article, ainsi que les réflexions que M. de Perthuis y a ajoutées. Car nous avions toujours regardé le desséchement des marais et de toutes les eaux stagnantes qui ont un peu d'étendue, comme un des objets d'économie publique de la plus haute importance et vers lequel aucun peuple peut-être, si ce n'est les Hollandais, n'avait porté jusqu'à présent toute l'attention qu'il mérite. Un marais n'enlève pas seulement à l'agriculture un terrain plus ou moins étendu, plus ou moins précieux, il détruit la population ou la fait languir à une très-grande distance; il oblige l'homme à quitter sa demeure; il l'oblige à aller se fixer au loin, s'il ne veut pas être un jour la victime des miasmes délétères qui s'échappent des eaux stagnantes. Jetez un coup-d'œil sur toutes les villes, bourgs ou villages de la France, situés au voisinage de ces foyers d'infection, vous y verrez les habitans peu nombreux, pauvres, pâles, cacochymes, habituellement attaqués vers la fin de l'été de fièvres intermittentes, remittentes, bilieuses, putrides et quelquefois malignes. Il est bien rare qu'ils parcourent la moitié de leur carrière; un grand nombre est enlevé dans l'enfance, les autres périssent ou par l'effet immédiat de ces fièvres ou par des

Digitized by Google

obstructions et l'hydropisie qui en sont très-souvent la suite.

L'action délétère des eaux stagnantes est plus ou moins prompte suivant qu'elles sont dans un lieu plus ou moins chaud, plus ou moins abrité des vents, et que les matières végétales et animales en décomposition, sont plus ou moins abondantes. En général, le voisinage des marécages est plus dangereux que celui des marais, et celui-ci l'est beaucoup plus que le voisinage des étangs et des lacs; ou, ce qui revient au même, à étendue égale, moins le marais contient d'eau et moins ces eaux se renouvellent, plus il est dangereux. Les marais et les lacs de l'Egypte, ainsi que je l'ai fait observer dans la relation de mon voyage, ne sont point du tout malfaisans, parce que les eaux, d'ailleurs abondantes, sont entièrement renouvelées chaque année pendant la saison la plus chaude, et que les vents de mer forts et rafraîchissans tout l'été, balayent l'air et le renouvellent sans cesse.

Les vents dans nos climats peuvent rendre le voisinage d'un marais plus ou moins dangereux, suivant qu'ils soufflent habituellement dans les mois de juillet, août et septembre du marais à la ville ou de la ville au marais. Ainsi, comme on voit, c'est bien moins pour rendre à l'agriculture un terrain que les eaux lui enlèvent, qu'il convient de dessécher un marais, que parce qu'on ne peut pas même cultiver celles qui sont à portée de ces lieux d'infection sans être exposé à des fièvres plus ou moins pernicieuses. La France offre sur ses plages maritimes et dans son intérieur une infinité de points qu'il est dangereux d'habiter, et où pourtant les hommes qui y ont des propriétés ou qui y sont nés, s'obstinent à végéter malgré les leçons qu'ils reçoivent de tems à autre; tant l'habitude a d'empire sur eux!

La science qui apprend à opérer avec succès et économie de grands desséchemens, à assurer et circonscrire des marais, est sans doute bien plus difficile qu'on ne le pense communément, puisque parmi un grand nombre de tentatives faites à ce sujet dans les siècles derniers, quelques-unes seulement ont réussi; et cette science serait cependant une des plus utiles et des plus importantes à ac-

Digitized by Google

quérir, puisqu'elle aurait pour objet non seulement de rendre à l'agriculture une grande portion de bonne terre qui lui est enlevée par les eaux, mais encore de rendre salubres des contrées que l'homme aujourd'hui ne peut habiter sans danger. Cette science ne se bornerait pas à dessécher complétement des terrains habituellement innondés par les eaux de la mer, et par celles des rivières et des pluies, elle obvierait aux inconvéniens qui résultent de leur voisinage, lorsqu'on les aurait jugées impossibles à dessécher, ou, ce qui peut arriver dans quelques cas, lorsqu'on les croirait utiles à conserver, soit par rapport à la pêche, soit comme moyen d'irrigation, soit afin d'obtenir une plus grande évaporation dans les contrées naturellement trop arides.

La distillation est une des sources les plus fécondes de la prospérité de la France, et c'est peut-être après le vin, la ressource la plus précieuse que l'agriculture et l'industrie présentent à notre commerce avec les pays étrangers. En effet, depuis que le commerce maritime languit ou est presqu'éteint, les eaux-de-vie qu'on ne peut exporter, ont fait baisser dans le midi le prix du vin au point qu'on ne retire presqu'aucun bénéfice des vignes, et qu'elles occasionnent même dans quelques cantons plus de dépenses qu'elles de donnent de revenu.

Ainsi, rien de plus intéressant à cet égard que les découvertes qui ont pour objet d'obtenir plus de produit avec moins de dépense, et d'économiser sur-tout la main-d'œuvre qui devient plus chère de jour en jour, au détriment de l'agriculture. A l'article *distillation des vins*, l'auteur (M. Chaptal) retrace en peu de mots tout ce qui a été fait sur la distillation des vins qu'il ne fait remonter qu'aux Arabes; il apprécie les divers appareils qui ont été successivement mis en usage, et il présente les nouveaux, ou ceux qui ont été inventés récemment par des fabricans du Languedoc, avec tous les avantages qui appartiennent à chacun d'eux, et avec les différences qui les caractérisent. Il termine par proposer quelques changemens à ces appareils infiniment ingénieux et extrêmement utiles, qui ne peuvent manquer d'être

Digitized by Google

adoptés, parce qu'en les simplifiant encore plus, il les perfectionne davantage, qu'il obvie à quelques inconvéniens qu'ils offraient, et, ce qui est bien précieux, parce qu'il les met à la portée d'un plus grand nombre de distillateurs.

Cet article est accompagné de plusieurs planches très-bien exécutées, au moyen desquelles le lecteur peut facilement juger de l'importance et de l'utilité de ces divers appareils, et les faire exécuter si bon lui semble.

L'article *géographie agricole et botanique*, l'un des mieux traités et des plus curieux de ce Dictionnaire, mérite d'être lu attentivement par l'homme qui veut connaître l'influence de l'élévation du sol, de la direction des montagnes, des vents, des abris, du voisinage des eaux douces et salées sur les végétaux qui croissent spontanément sur notre sol et sur ceux qu'on y cultive.

Après avoir posé quelques principes généraux de géographie botanique relatifs au globe entier, l'auteur (M. Décandolle), n'envisage plus ensuite que la France qu'il divise sous le rapport botanique, ou de la végétation spontanée, en cinq grandes régions déterminées par la majorité de plantes propres à chacune d'elles; savoir, la région *maritime* qui s'étend tout le long des bords tant de l'Océan que de la Méditerranée et dans les salines de l'Est; la région *méditerranéenne* qui s'étend le long de la Méditerranée seulement, et est bornée par les Pyrénées, les corbières, la montagne noire, les cévennes, les Alpes et les Apennins; la région des *montagnes* qui comprend les sommités des Alpes, des Pyrénées, du Jura, des monts d'Or, des Vosges, des Cevennes et des Apennins; la région *occidentale* qui va du pied des Pyrénées jusqu'en Bretagne; et la région des *plaines* qui occupe toutes les vastes plaines de l'Est et du Nord.

Sous le rapport agricole, l'auteur divise la France en sept régions; savoir, celle des *orangers*, des *oliviers*, du *maïs*, de la *vigne*, des *pommiers à cidre*, des *montagnes*, des *plaines du nord*.

Déjà l'abbé Rozier, sous le rapport agricole, avait, dans son excellent *Dictionnaire d'Agriculture*, divisé la

Digitized by Google

France en quatorze bassins, dont quatre grands, ceux du Rhône, de la Seine, de la Loire et de la Garonne; et dix petits, savoir: ceux de la Basse-Provence, du Bas-Languedoc, de la Navarre, des landes de Bordeaux, de la Saintonge, de la Bretagne, de la Picardie, de l'Artois, de la Meuse et de la Moselle.

Le travail de l'abbé Rozier à cet égard et celui de M. Décandolle, bien plus savant et bien plus étendu que le premier, ouvrent une carrière nouvelle aux naturalistes et aux agriculteurs, et prouvent, d'une part, combien l'étude de la géographie physique peut leur être utile, et de l'autre, ils montrent aux voyageurs et aux géographes combien il est important, en nous décrivant une ville, une contrée, une province, de ne pas se borner à la latitude et à la longitude, mais de nous dire aussi quelle est l'exposition du sol et la direction des montagnes.

La greffe est une des plus anciennes, des plus curieuses et des plus utiles opérations d'agriculture; par elle on conserve, on multiplie des variétés, sous-variétés, et races d'arbres fruitiers dues aux hasard, qui ne se propagent pas avec leurs qualités par la voie des semences, et celles qui se multiplient plus lentement et plus difficilement par tout autre moyen de propagation. On accélère de plusieurs années leur fructification, on embellit les fleurs de beaucoup de variétés d'arbres et arbustes d'ornement. On bonifie les fruits des arbres économiques, et on hâte les jouissances en augmentant les profits des cultivateurs, des Propriétaires, et les moyens d'existence des consommateurs.

L'auteur de cet article (M. Thouin) fait mention de quatre-vingt-dix-neuf sortes de greffes auxquelles il a donné le nom de leurs inventeurs ou celui des auteurs contemporains qui en ont parlé les premiers dans leurs ouvrages, ou en ont donné les meilleures figures. Mais le nombre de ces noms étant encore insuffisant, il a eu recours à ceux des cultivateurs de tous les tems et de toutes les nations qui ont bien mérité de l'agriculture, soit par des découvertes ou des ouvrages utiles aux progrès de l'art de cultiver, ou soit parce qu'ils se sont

Digitized by Google

trouvés à la tête de grandes cultures qu'ils on dirigées avec distinction.

Les quatre-vingt-dix-neuf sortes de greffes sont rangées en trois sections subdivisées en plusieurs séries.

SECTION PREMIÈRE. — *Greffes par approche.* — Le caractère essentiel des greffes de cette section consiste en ce que les parties dont on les forme tiennent à leurs pieds enracinés, et vivant de leurs propres moyens jusqu'à ce qu'elles soient soudées ensemble; alors la communauté de sève est établie entre les individus.

Elle se divise en cinq series : 1ere greffes par approche sur tiges; 2e greffes par approche sur branches; 3e greffes par approche sur racines; 4e greffes par approche de fruits; 5e greffes par approches de feuilles et de fleurs.

SECTION IIe. — *Greffes par scions.* — Le caractère essentiel qui distingue les greffes de cette section des deux autres consiste en ce qu'on emploie pour les effectuer de jeunes pousses boiseuses, comme bourgeons, ramilles, rameaux, petites branches et racines, qu'on sépare de leurs individus, pour les placer sur un autre afin d'y vivre et d'y croître à ses dépens.

Elle se divise en cinq séries : 1ere greffes en fente, 2e greffes par scions, en tête ou en couronne; 3e greffes par scions ou ramilles; 4e greffes par scions de côté; 5o greffes par scions sur racines.

SECTION IIIe. — *Greffes par gemma.* — Le caractère essentiel de cette greffe peut être ainsi exprimé : œil, bouton ou gemma porté sur une plaque d'écorce plus ou moins grande et de différentes formes, transporté d'une place dans une autre sur le même ou sur d'autres individus.

Elle se divise en deux séries : 1ere greffes en écusson; 2e greffes en flûte.

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'articles, tels que *écurie*, *engrais*, *espalier*, *étang*, *exploi-*

Digitized by Google

tation des bois, *fermentation*, *forêts*, *fraisier*, *frêne*; *froment*, *fumier*, *gangrène*, *glacières*, et bien d'autres tous aussi intéressans, et tous aussi bien traités, si nous ne craignions de dépasser les bornes d'une simple annonce. C'est à l'ouvrage même que nous renvoyons ceux qui voudront avoir une connaissance plus exacte et plus étendue de tout ce qui y est contenu.

OLIVIER, *membre de l'Institut de France.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ ΒΙΟΙ, etc. *Les Vies parallèles des hommes illustres*, de PLUTARQUE, avec des Remarques. — Tome Ier. — Paris, 1809, de l'imprimerie d'*Eberhart*.

ΠΟΛΥΑΙΝΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΗΜΑΤΩΝ, etc. *Les Stratagêmes de Polyœn*, en huit livres. — Un vol. in-8°. — Paris, 1809, de l'imprimerie d'*Eberhart* (*).

Voici une excellente édition d'un des plus précieux ouvrages grecs qui nous restent ; et l'on ne peut que savoir infiniment de gré au respectable M. Coray de l'heureuse idée qu'il a eue de travailler sur Plutarque, et de nous donner un texte épuré de ces *vies des hommes illustres*, l'un des livres peut-être, qui, avec les *Œuvres morales* du même auteur, ont fait le plus de bien dans le monde. Mais cette tâche, déjà si considérable, n'a point suffi au zèle du savant et laborieux éditeur, ou plutôt, forcé de se ménager des momens de distraction et de repos dans un travail extrêmement fatigant, il a voulu mettre à profit pour le public, et pour sa patrie, l'objet constant de toutes ses pensées, ces momens mêmes de relâche ; et l'édition de Polyæn, que nous annonçons, en est le fruit. Nous en parlerons tout à l'heure, après avoir donné quelques détails sur l'édition des *Vies de Plutarque*, et fait connaître ce qui compose le premier volume que nous avons sous les yeux.

Il contient, 1° des *Essais sur la langue grecque et sur l'instruction des Grecs*, etc., faisant suite à ce qui

(*) Ces deux volumes font suite aux éditions d'Ælien et d'Isocrate, que nous devons au zèle patriotique de MM. Zosima pour l'instruction des Grecs leurs compatriotes, et aux talens de M. Coray qui les seconde avec une ardeur infatigable dans cette noble entreprise. La collection commencée par lui sous le nom de *Bibliothèque grecque*, se compose jusqu'à présent de cinq volumes. Les tomes suivans des *Vies de Plutarque* sont sous presse, et se succéderont d'assez près.

Digitized by Google

en a déjà paru dans les éditions d'Ælien et d'Isocrate (1), et un avertissement sur Plutarque et sur l'édition que l'on en donne aujourd'hui; cette partie est écrite en grec moderne. 2° Le texte grec des vies de Thésée, de Romulus, de Lycurgue, de Numa, de Solon, de Valerius Publicola, de Thémistocle, de Camille, de Périclès, et de Fabius Maximus. 3° Les remarques de l'éditeur sur les endroits difficiles ou altérés qui se trouvent dans le texte; et cette partie d'environ 150 pages d'impression est écrite en grec à la manière des anciens scoliastes. 4° Deux index; l'un des mots les plus remarquables et des noms propres; l'autre des mots de la langue grecque moderne sur lesquels l'éditeur a donné des éclaircissemens, et 5° enfin une liste des auteurs, qu'il a eu occasion de corriger ou d'expliquer dans ses remarques.

M. Coray a pris pour base de son travail les éditions de Henri Etienne, de Bryant et de Reiske; et les corrections nombreuses qu'il a faites au texte sont fondées en partie sur les variantes qu'ont données successivement ces divers éditeurs, et quelquefois aussi sur des conjectures et sur la connaissance profonde qu'a M. Coray de la langue grecque; en sorte qu'il en résulte un texte qui est, sans aucune comparaison, plus clair et plus pur que tout ce qu'on avait jusqu'à présent. Nous avons vu à ce sujet avec plaisir l'éclatante justice que le savant dont nous parlons s'est plu à rendre à notre illustre compatriote Jacques Amiot, dont il avoue que la traduction lui a été extrêmement utile (2), en lui suggérant dans plusieurs endroits de bonnes corrections, soit qu'Amiot

(1) Nous ne saurions trop recommander la lecture de cette suite de dissertations, aussi curieuses qu'instructives, à ceux qui étudient la langue grecque. Ils y trouveront sur toutes les parties de la grammaire, sur la rhétorique, sur l'usage et la composition d'un bon dictionnaire, d'excellentes observations, et en tout une doctrine profonde exposée avec autant de clarté que d'intérêt.

(2) La meilleure édition de cette traduction est celle qui a été publiée par Cussac, en 1801 jusqu'à 1805, en 25 volumes in-8°. Elle a été revue par M. Clavier, qui n'y a joint que peu de notes, mais où brillent un excellent jugement et une érudition peu commune.

Digitized by Google

eût travaillé sur des manuscrits que nous n'avons plus, soit qu'il eût fait de lui-même ces changemens avantageux dans les endroits où le texte était manifestement altéré, et qu'un heureux instinct joint à l'extrême habitude que son travail même avait dû lui donner du style de Plutarque, l'eût mis sur la voie de ces leçons plus exactes. M. Coray observe même qu'un grand nombre des corrections proposées par Reiske dans ses notes, sont évidemment puisées à cette source; et il s'étonne avec raison que ce savant homme, qui sans doute était assez riche de son propre fonds, ait eu la faiblesse de dissimuler les obligations qu'il avait à Amiot.

Il ne faut donc pas trop ajouter foi au jugement sévère que Bachet de Méziriac a porté de la doctrine de cet homme célèbre; et bien certainement il y a beaucoup d'exagération dans les reproches d'infidélité et d'inexactitude qu'il a faits à sa traduction de Plutarque (3), qui sera toujours un monument précieux de talent, et qui aura toujours aux yeux des Français le mérite rare et inappréciable d'être l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à épurer et à perfectionner leur langue.

Indépendamment du mérite de la correction qu'un éditeur doit chercher avant tout à donner aux ouvrages qu'il publie, il est encore de son devoir de ne négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à en rendre l'intelligence facile aux lecteurs qui sont déjà familiarisés avec la langue dans laquelle ils sont écrits; et les remarques que M. Coray a ajoutées à la fin de ce volume sur chacune des vies qui le composent, nous ont paru atteindre complétement ce but intéressant. Il y indique

(3) Il prétend y avoir remarqué plus de deux mille fautes : Bachet de Méziriac était sans doute un très-savant homme, singuliérement versé dans la connaissance des langues et de l'antiquité: c'était même un géomètre très-distingué pour le tems où il a vécu; mais il faut avouer que le discours qu'il prononça à l'Académie française, où il fut reçu en 1635, peu de tems après l'établissement de ce corps illustre, n'est qu'une satire violente et peu convenable de la traduction d'Amiot, dont Bachet de Méziriac ne sentait pas assez le mérite et avait peut-être vu avec un œil d'envie le prodigieux succès.

Digitized by Google

soigneusement les endroits corrigés, les sources où il a puisé de meilleures leçons, celles qu'il a cru devoir adopter d'après ses propres conjectures, et les motifs qui l'ont déterminé dans l'un ou dans l'autre cas lorsque cela a quelqu'utilité, ou qu'il en peut résulter quelque véritable instruction pour le lecteur. Enfin, dans tous les passages où il a présumé que l'on pourrait être arrêté, soit par le défaut de netteté dans la construction des phrases, soit par le sens détourné de quelques expressions, soit faute de connaître quelques usages ou quelques faits moins familiers à ceux qui n'ont pas fait leur principale étude de ces matières, l'éditeur a eu soin d'éclaircir en peu de mots ces divers genres de difficultés : d'où il résulte que l'on trouve dans ses remarques un assez grand nombre de choses curieuses, soit sur la signification et sur l'étymologie de certains mots, particuliérement de ceux qui font encore aujourd'hui partie de l'idiôme des Grecs, soit sur divers points relatifs à la connaissance de l'antiquité sous le rapport de l'histoire, des mœurs, de la géographie, etc.

Achevons de faire connaître la manière de voir et de juger du savant dont nous examinons le travail, en citant le passage suivant de sa préface, où il apprécie le style et le mérite propre de son auteur : « Le style de Plutarque, dit-il, est inégal, comme d'autres critiques l'ont observé avant moi; quelquefois même la longueur de ses périodes nuit à la liaison des idées et à l'enchaînement naturel des expressions. Ce défaut tient à deux causes; l'une, c'est que Plutarque écrivait dans un tems où la décadence de la langue commençait déjà à se faire sentir; l'autre, qu'on pourrait assigner à la vaste érudition de cet écrivain, est qu'il lui arrive souvent de mélanger divers genres de styles, parce que sa mémoire lui suggérait à la fois les pensées et les expressions d'un grand nombre d'écrivains, soit en vers, soit en prose.

« Avec tous ces défauts, le style de Plutarque est souvent riche en expressions et en tours qui lui donnent une grâce et une harmonie qui enchantent l'oreille du lecteur : ce charme se fait sur-tout sentir dans les endroits où il peint des couleurs les plus animées la beauté de la

vertu

Digitized by Google

vertu et la difformité du vice. Plutarque mérite encore des éloges, en ce que sans avoir jamais la prétention d'imiter aucun écrivain en particulier, et sans vouloir donner à sa diction un autre caractère que celui que comportait alors l'état de la langue, il s'est attaché de préférence aux idées et aux choses.

» Aussi est-il si abondant en exemples et en préceptes utiles à la vie, que je doute qu'il existe aucun autre ouvrage qui soit plus riche en ce genre que ceux de Plutarque : au moins ne connaissons-nous aucun autre écrivain qui avec une aussi vaste érudition ait su comme lui faire servir ses connaissances à la plus grande utilité des hommes. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que quiconque se plaît beaucoup à la lecture de Plutarque est un ami de la vertu, ou du moins aspire à devenir vertueux.

» Les jugemens que ce sage et judicieux écrivain porte des personnes et des choses sont presque toujours justes, et s'il arrive quelquefois au bon Plutarque de se tromper, ou, ce qui est peut-être moins excusable, de se contredire lui-même, pourrait-on lui en faire un reproche légitime? Ne sait-on pas que les préjugés de la patrie et de l'éducation, ceux que l'on contracte nécessairement au milieu des sociétés où l'on vit, et qui résultent des circonstances de toute espèce où l'on se trouve, nous assiégent et nous pressent de toutes parts avec tant de force qu'il est bien difficile que la balance ne penche pas quelquefois, contre son gré, entre les mains du philosophe le plus sincérement dévoué à la cause de la vérité?»

Cette édition, imprimée avec beaucoup de soin et de correction, sera enrichie des portraits des hommes illustres placés en tête de chaque *Vie*, et gravés d'après des bustes ou des médailles dont l'authenticité est reconnue. Ce premier volume contient ceux de Thésée, de Romulus, de Lycurgue, de Numa, de Solon, de Thémistocle et de Périclès. La libéralité de MM. Zosima n'a point été alarmée de ce surcroît de dépense; ils ont regretté avec le savant éditeur, qu'on ne pût pas retrouver les images de tous les grands personnages dont Plutarque nous a

Digitized by Google

retracé les exploits et les vertus. Il eût été à désirer surtout qu'on eût pu orner du portrait de ce grand écrivain le frontispice de l'édition, et pour y suppléer autant qu'il était possible, M. Coray a fait graver au milieu d'une couronne de laurier, entrelacée autour du serpent, symbole de l'immortalité, le nom de Plutarque, et au-dessous une ingénieuse épigramme d'Agathias qui se trouve dans l'Anthologie.

Je viens maintenant à l'édition de Polyæn, que M. Coray a publiée en même tems que le premier volume des *Vies des hommes illustres*. Polyæn est moins connu que Plutarque, et sans doute aussi bien moins digne de l'être. Il était né en Macédoine et il exerçait la profession d'avocat à Rome sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle, qui, comme on sait, associa à l'empire Lucius Verus vers l'an 161 de notre ère. C'est tout ce qu'on sait concernant cet écrivain, et ce qu'il nous apprend lui-même dans l'espèce de Préface qui est au commencement de son ouvrage : il le dédia à ces deux princes étant déjà avancé en âge. « La manière la plus simple et la plus naturelle de juger Polyæn, dit M. Coray, c'est de le comparer avec Ælien; comme celui-ci, il a pris chez les écrivains qui l'avaient précédé tout ce qu'il raconte; et le tems ayant détruit un grand nombre des ouvrages où il a puisé les faits qu'il nous transmet, *les Stratagêmes de Polyœn* sont devenus, comme *les Histoires diverses d'Ælien*, un livre nécessaire pour la connaissance complète de l'histoire. Ces deux écrivains ont encore entre eux ce trait de ressemblance, qu'ils ont compilé sans goût et sans jugement les livres qu'ils avaient sous les yeux; espèce d'inconvénient dans lequel doivent nécessairement tomber tous ceux qui n'ont pas une connaissance suffisante des sujets qu'ils entreprennent de traiter.

« Le mot *stratagême* signifie proprement, comme on sait, une ruse de guerre; et néanmoins Polyæn, oubliant et son titre et son sujet, met au nombre des stratagèmes, tantôt des apophtègmes, tantôt des actions qui n'ont absolument rien de commun avec ce qui mérite véritablement ce nom; quelquefois il rapporte sous ce titre

Digitized by Google

des traits de bassesse dignes des plus vils esclaves, ou des actions que le soin de sa propre conservation peut inspirer à l'homme le plus borné; d'autres fois, et c'est ce qu'il y a de plus blâmable, il vous donne pour des stratagêmes des injustices atroces, des parjures, des actes de cruauté, qui seraient punis partout du dernier supplice, ou au contraire, des actes de vertu et d'humanité; enfin, il lui arrive de rapporter des faits ou tout à fait faux, ou mêlés de circonstances qui y répandent de la confusion et de l'incertitude, soit que sa mémoire l'ait mal servi, ou qu'il les ait copiés sans discernement, tels qu'il les a trouvés dans d'autres historiens peu dignes de foi. »

« Son style, quoique meilleur que celui d'Ælien, qui ne vint qu'après lui, a d'assez nombreux défauts : il multiplie jusqu'à la satiété les expressions synonymes, employées sans conjonctions; il pêche souvent contre la propriété des termes, contre l'emploi régulier des tems, des modes ou des formes des verbes; genre de faute qu'on peut reprocher au reste à la plupart des écrivains qui ont vécu vers la même époque. »

On voit que M. Coray n'a point le faible qu'ont ordinairement les éditeurs pour l'écrivain auquel ils ont consacré leurs veilles. Le savant Casaubon, qui donna en 1589 une édition des *Stratagêmes de Polyœn*, ne montre ni cette fermeté de jugement, ni ce goût sévère qui distinguent éminemment le critique moderne. Dans son Epître dédicatoire, adressée au célèbre Duplessis Mornay, il appelle Polyæn *un écrivain élégant, réunissant la sagacité à l'érudition, et qui s'était montré sur les champs de bataille aussi bien que dans l'arène judiciaire* (4). Il donne encore de grands éloges au style de Polyæn dans sa Préface; mais cette prévention et ce défaut de goût sont sans doute excusables eu égard à l'époque où écrivait Casaubon. C'est au reste à lui qu'on doit cet ouvrage, qu'il publia le premier, d'après un manuscrit extrêmement imparfait, et qu'il avait payé fort cher, comme

(4) *Scriptor antiquus, elegans, acutus, eruditus, et... qui utramque militiam (sagatam, inquam, et togatam) secutus est.*

Digitized by Google

il nous l'apprend lui-même : il y fit un nombre considérable de corrections, soit d'après ses propres conjectures, soit d'après la traduction latine de Juste Vultejus, imprimée auparavant à Bâle en 1550.

Cette édition de Casaubon, celle qui fut donnée depuis par un éditeur qui, avec les secours de deux nouveaux manuscrits, améliora le texte de Polyæn dans beaucoup d'endroits et le défigura en beaucoup d'autres par ignorance (5), composent, avec les variétés de lecture qu'il a pu recueillir, le fonds de l'édition de M. Coray, qu'on peut regarder comme entièrement nouvelle et incomparablement plus parfaite que celles qu'on avait jusqu'ici ; quoiqu'il avoue lui-même avec cette candeur qui accompagne toujours le vrai mérite, qu'un éditeur habile, aidé de quelque bon manuscrit, y trouverait sans doute encore beaucoup de changemens avantageux à faire. La comparaison des endroits où le texte de cette nouvelle édition diffère des précédentes, occupe presque les cent dernières pages du volume, avec quelques notes qui servent à l'explication des passages ou des expressions les plus difficiles ; enfin, une table des chapitres, et un index fort étendu des mots grecs et des noms propres, ajoutent à l'utilité du livre en offrant de plus grande facilités pour s'en servir.

Qu'il nous soit permis de le dire, les gens du monde, et même un grand nombre de ceux qui aiment et qui cultivent les lettres, sur-tout dans notre pays, ne savent pas assez peut-être ce qu'on doit de reconnaissance à de pareils travaux ; ils ne songent pas assez à ce qu'il faut avoir acquis de connaissances diverses en grammaire, en histoire, en philosophie et dans tous les genres de poésie et d'éloquence, à ce qu'il faut de justesse, de pénétration, je dirai même de finesse d'esprit pour être en état de donner des éditions correctes et vraiment utiles des

(5) On veut parler ici de l'édition donnée à Leyde en 1690 par *Paneratius Masuicius*, en un volume in-8°. Celle de *Samuel Mursinna*, publiée à Berlin en 1756, n'en est qu'une réimpression exécutée avec assez d'élégance, et où il n'y a de plus que l'index des mots grecs.

Digitized by Google

écrivains de l'antiquité. Cette carrière, qui semble peu attrayante et qui ne promet pas un grand éclat de renommée, parce que le nombre des juges capables d'apprécier le talent qu'on y développe est très-petit, a pourtant aussi un degré d'intérêt très-vif. Dans chacun des siècles qui ont suivi la renaissance des lettres en Europe, on a compté bien peu d'hommes qui s'y soient fait une réputation durable ou qui y aient obtenu de véritables succès; et peut-être l'on a trop oublié de nos jours, particuliérement en France, que les savans qui se sont distingués dans ce genre de littérature, ont été comptés parmi les hommes les plus illustres et parmi les premiers esprits de leur tems et des pays où ils ont vécu, et qu'ils méritaient de l'être.

Que l'on réfléchisse, en effet, à la nature des travaux d'un critique occupé de rendre à un ancien écrivain sa pureté et sa clarté premières, autant du moins que cela est possible, à la difficulté de démêler, dans un grand nombre de manuscrits, d'éditions, qui souvent présentent la même phrase estropiée ou défigurée de mille manières, quelle a été la véritable pensée de l'écrivain et quelles sont les véritables expressions dont il l'a revêtue: ne faut-il pas qu'il ait une connaissance approfondie de la langue de cet écrivain, de son style en particulier, de l'état des mœurs, des usages, des monumens, des opinions, à l'époque où florissait l'auteur sur lequel il travaille, et pour cela ne faudra-t-il pas qu'il ait lu avec soin et médité tous les autres écrivains qui ont traité des mêmes objets? En un mot, n'est-il pas évident qu'un critique tel que nous le supposons ici, doit avoir lu soigneusement et avec ordre tous les bons écrivains soit anciens, soit modernes, dans tous les genres, et même un assez grand nombre de ceux qui méritent moins d'estime et qui promettent moins d'agrément ou d'instruction?

Mais que serait cette première et indispensable étude sans le jugement qui met en ordre tous les matériaux acquis, au moyen duquel on coordonne ses connaissances, on généralise ses idées; sans la sagacité, qui n'est souvent qu'un instinct rapide, qui dévoile, ou même qui révèle à celui qui en est doué les plus heureuses applica-

Digitized by Google

tions qu'il peut faire des plus vastes et des plus rares connaissances? Quelques Editeurs font un ambitieux étalage de tous les manuscrits qu'ils ont comparés avec le texte de leur auteur, et à l'aide de ce vain charlatanisme éblouissent les yeux du public, et même de plusieurs hommes instruits qui n'ont pas réfléchi sur cette matière; mais il est aisé de comprendre que ces collations de manuscrits, qui seront sans doute toujours fort utiles à ceux qui sauront en faire un usage convenable, ne sont pourtant que la très-petite partie du mérite d'une édition; et que lorsque celui qui s'en occupe n'est pas en état de fonder son travail sur la base d'une doctrine solide et profonde, et n'y joint pas le précieux avantage d'un jugement sain et mûri par la méditation, les manuscrits mêmes ne servent souvent qu'à l'égarer et ne peuvent que multiplier pour lui les chances d'erreur.

J'ai cru pouvoir me permettre ces observations, parce qu'elles ont pour but de combattre les préventions injustes que des gens même de beaucoup d'esprit montrent quelquefois contre les érudits et contre l'érudition, et aussi parce qu'elles tendent à faire apprécier les travaux de ce genre avec plus de justesse et de justice qu'on ne le fait dans la plupart des écrits périodiques où l'on en rend compte. Je sais bien qu'en fait de sciences et d'érudition, les journaux sont communément aussi indulgens qu'ils sont sévères dans leurs jugemens sur les ouvrages de littérature et de philosophie spéculative; mais si l'on croit que l'indulgence excessive pour des ouvrages médiocres ou tout à fait mauvais, sur-tout quand ils sont destinés à l'instruction publique, n'a point d'inconvéniens, on se trompe beaucoup; elle décourage des écrivains qui seraient capables de mieux faire, et elle égare ceux qui prennent pour guides les mauvais ouvrages sur lesquels on les a trompés. THUROT.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

LES PÉLERINS DU NORD, ou *Persilès et Sigismonde*. Traduit de l'espagnol de Cervantes ; par H. BOUCHON DU BOURNIAL. — Six vol. in-18. — A Paris, chez *Nicolle*, libraire, rue de Seine.

BEAUCOUP de gens ne connaissent de Cervantes que son histoire de *Don Quichotte*, et ignorent qu'il fut un des plus féconds comme un des meilleurs écrivains de son tems. Outre cette histoire si remarquable par la gaîté qui y règne d'un bout à l'autre, par la vivacité de l'imagination, l'originalité des caractères, les plaisanteries fines et délicates dont elle est semée, et enfin par l'élégance et la pureté du style, on doit à son auteur la pastorale de *Galathée*, un grand nombre de Nouvelles, le *Voyage du Parnasse*, et plus de cent pièces de Théâtre qui sont, à tous égards, la partie la moins solide et la moins brillante de ses œuvres.

Le petit roman des infortunes de *Persilès et Sigismonde* est le dernier ouvrage de Cervantes; la mort le surprit avant qu'il y eût mis la dernière main. Beaucoup d'incorrections, de longueurs et de puérilités, n'empêchent pas que ce roman ne se recommande par une grande variété d'événemens, par un intérêt soutenu et par un merveilleux qu'il était seul permis à l'imagination et à l'esprit de Cervantes de ne pas rendre ridicule.

Il paraît que c'était son ouvrage de prédilection, s'il faut en croire le jugement qu'il en porte lui-même en l'annonçant dans une de ses lettres au comte de Lémos ; il s'explique ainsi : « Je me propose d'offrir à V. E. *les Infortunes de Persilès et de Sigismonde*, ouvrage que » j'espère terminer avant quatre mois, s'il plaît à Dieu, et » qui sera le meilleur ou le plus mauvais qui ait été com» posé dans notre langue. Je veux parler seulement ici de » ceux de simple amusement; c'est à tort que je dis le plus » mauvais, car selon l'opinion de mes amis il doit par» venir au plus haut degré de perfection possible. »

C'est la première fois que l'on a traduit en français *Persilès et Sigismonde*; et c'était le seul ouvrage de Cervantes, à l'exception de ses pièces de théâtre, qui n'eut pas encore joui de cet honneur : pourquoi faut-il qu'il le doive à M. Bouchon du Bournial?

Digitized by Google

Ce traducteur nous annonce qu'il a, dans plusieurs endroits, corrigé son original, et qu'il en fait disparaître *los absurdos*, que l'on y découvre de l'aveu même des critiques espagnols. Nous avons peine à croire que les critiques français, à qui la langue espagnole est familière, s'accordent avec le traducteur sur le mérite de ses changemens. Il nous annonce qu'il « a refondu les passages où » l'incohérence des phrases, quelquefois même celle des » faits, l'auraient jeté dans le galimatias ou dans *los* » *absurdos.* » Dans ce cas il n'aurait évité Carybde que pour tomber en Sylla. Mais on va juger par le morceau suivant, que je prends au hasard, si M. Bouchon du Bournial n'aurait pas mieux fait de nous donner une traduction littérale, que de mêler ses plaisanteries à celles de Cervantes. Je tombe, en ouvrant le premier volume, sur l'histoire de *Rutilio* : voici la traduction textuelle de ce morceau de Cervantes :

« Je m'appelle Rutilio, natif de Siéne, une des plus » fameuses villes de l'Italie. J'étais maître à danser, et » mon talent m'aurait rendu ma profession assez lucrative » si j'avais su borner mes désirs. Il y avait à Siéne un » riche gentilhomme à qui la nature avait donné une fille » plus belle que sage, qu'il avait le projet de donner en » mariage à un seigneur Florentin; mais ne voulant la ma- » rier que lorsquelle aurait acquis tous les talens qui lui » manquaient, il me choisit pour lui apprendre à danser » et à développer sa tournure et ses grâces, afin qu'elle » pût briller dans les bals et les fêtes, et suivre le ton des » femmes de la cour qui se croyent obligées d'excellerdans » cet art. »

Voici à présent la manière dont le traducteur a cru devoir rendre ce passage, nous laissons au lecteur à décider si Cervantes y a gagné quelque chose :

« Je me nomme Rulilio, je suis né à Florence, l'une, » sans contredit, des plus justement fameuses villes de » l'Italie. J'y étais maître de danse, habile et célèbre » autant que je pouvais le désirer; et avec un talent aussi » supérieur, aussi précieux, j'y aurais vécu le plus heureux » des hommes, si *j'eusse su l'être, si j'eusse su* gouverner » mon *cœur et ma tête* comme je savais gouverner mes » *jambes et mes bras.*

» Il y avait dans la même ville un riche et puissant gen- » tilhomme, père d'une fille unique, belle *au possible*; » mais elle était du reste assez *mince sujet*, mauvaise tête,

Digitized by Google

» inconsidérée et mal élevée. Cependant à raison de son » rang et de sa brillante fortune, elle était depuis son » enfance promise en mariage au fils unique d'un autre » seigneur également riche et *puissant ou à peu près*. Si » l'on n'avait pas très-soigneusement cultivé l'esprit et le » cœur de la future, du moins on n'avait rien négligé » pour lui donner tous les talens agréables propres à rele- » ver et à faire valoir les charmes extérieurs de sa personne, » et le moment où complétement développée par la nature » et parfaitement formée, il parut à propos de la perfec- » tionner dans l'art de la danse, sans lequel, vous le savez, » *Mesdames et Messieurs*, point de tournure, point de » grâce, même pour les femmes les plus jolies et les mieux » faites ; ajoutez que les dames d'un certain rang ne peu- » vent guère se dispenser d'apprendre à danser, parce que » tous les jours en fête chez elles ou chez *leurs pareilles*, » celle qui ne saurait pas se tirer d'un bal tout aussi » bien qu'*un autre*, y serait fréquemment montrée au doigt » et mortifiée, parce que, d'ailleurs, la danse est, avec » raison, considérée partout comme faisant partie essen- » tielle de l'éducation des gens comme il faut. »

Nous ne pousserons pas plus loin ce ridicule parallèle ; et pour achever de mettre dans tout son jour le mérite de cette traduction, nous nous contenterons d'en citer encore quelques phrases où l'auteur a mis plus particuliérement le cachet de son style. « Ils se servaient, dit-il, d'une » espèce de radeau construit de tiges d'arbres, *jointivement* » maintenues ensemble. » (*Jointivement* n'a pas encore été adopté par l'Académie ; mais enfin, puisque Montaigne créait des mots quand il n'en trouvait pas qui lui convinssent, pourquoi M. Bouchon n'aurait-il pas le même droit ?) — « Epris des charmes de mon écolière, j'osai » lui parler d'amour : j'en fus écouté favorablement ; la » même *flamme* qui *m'incendiait*, *l'embrasait* aussi, et » *attisée* tous les jours, etc. » Il est difficile d'employer avec plus de goût et d'adresse tout le vocabulaire des incendies. — « Il ouvrit enfin les yeux, et c'était les plus *beaux* » *yeux* qui fussent jamais sortis *des mains* de la nature. » *Des yeux qui sortent des mains !* Cette locution ne peut manquer de faire la fortune de quelque couplets au théâtre des Variétés.

Nous n'avons pas le courage d'aller plus loin, et ces citations suffiront sans doute pour prouver qu'une pareille traduction ne peut donner aucune idée de l'ouvrage original,

Digitized by Google

dont il faut que notre littérature renonce à s'enrichir, si quelque plume plus exercée que celle de M. du Bournial ne se charge de nous le faire connaître.

VIE PRIVÉE, POLITIQUE ET MILITAIRE DU PRINCE HENRI DE PRUSSE, FRÈRE DE FRÉDÉRIC II. — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n° 243, côté du jardin.

PARMI les grands personnages qui ont vécu dans le dix-huitième siècle, le prince Henri de Prusse mérite certainement une place distinguée.

Tout le monde connaît quelques pièces de vers que lui adressa M. de Boufflers; mais on a sur-tout retenu ceux qu'il écrivit au bas de son portrait :

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

C'est en peu de mots tout ce que l'on doit penser de Frédéric-Henri-Louis prince de Prusse, connu plus généralement sous le nom du *prince Henri*. Un anonime vient de nous donner sa vie privée, politique et militaire; et le choix du sujet était un heureux présage pour le succès du livre. Déjà, dans sa *Vie de Frédéric II, roi de Prusse* (Strasbourg, 1787, 4 vol. in-12), M. Laveaux avait parlé des exploits du prince Henri et lui avait rendu pleine justice. Mais dans cet ouvrage, le Roi, personnage principal, devait laisser peu de place à son frère et l'éclipser presque entiérement. Aujourd'hui ce frère trouve à son tour un historien aux travaux duquel on ne peut qu'applaudir. Tous les événemens de la vie du prince, toutes ses actions militaires y sont retracés avec intérêt.

Cet ouvrage est en même tems une histoire des guerres de la Prusse, depuis la guerre de sept ans jusques à la paix de Bâle, c'est-à-dire, depuis 1756 jusqu'en 1795. La réputation de bonté du prince Henri était tellement établie qu'on oubliait presque qu'il était un héros. L'auteur de sa vie le montre sous ce dernier rapport dans tout son jour. Peut-être même ne parle-t-il pas assez de ses actions privées. La philosophie, les lettres, ont toujours occupé les momens du prince Henri, même au milieu des camps.

On avait espéré que ce prince pourrait procurer des ma-

Digitized by Google

nuscrits inédits de Gresset, entr'autres *l'Ouvroir*, cinquième chant du *Vert-vert*, dont on le supposait possesseur. Il n'avait pas ces manuscrits; mais lorsque l'Institut lui eut écrit pour les lui demander, il offrit un manuscrit de Diderot (*Jacques le Fataliste*). Cette anecdote, quoiqu'elle ait peu d'importance, n'aurait pas dû être passée sous silence par son historien.

Quant aux faits militaires sur lesquels ils s'étend longuement, il y a peu d'observations à faire; aussi ne parlerai-je que du style. Plusieurs de ses phrases sont d'une construction embarrassée, il y en a même d'incorrectes. Mais *historia quoquo modo scripta delectat;* et celle du prince Henri ne peut qu'intéresser tous ceux qui la liront. Je me garderai donc bien de faire le procès à l'auteur pour quelques fautes contre la grammaire, qu'il est aisé de corriger.

RECUEIL DE CAUSES CÉLÈBRES; par MAURICE MÉJEAN. (N° XIX, Juin 1809.) A Paris, chez *Garnery*.

LE Recueil des Causes célèbres me paraît être un ouvrage composé plutôt pour l'amusement du public que pour l'instruction des gens d'affaires, qui ne trouvent dans son contenu qu'un squelette décharné des factums des parties, des réquisitoires des procureurs généraux, et des arrêts des cours souveraines. L'éditeur devrait toujours chercher plus particuliérement ce qui peut intéresser dans *le point de fait*, que la difficulté qu'offre quelquefois *le point de droit;* en effet, telle cause qui, par sa singularité, laissera pendant longtems en suspens le jurisconsulte entre le droit romain, le code et la coutume, endormira tous les lecteurs étrangers à la science des Cujas et des Bartholes.

M. Méjean, pour rendre son Journal plus intéressant, s'est ouvert une mine inépuisable; il ne se borne pas aux causes célèbres françaises, mais il fait des emprunts dans les tribunaux étrangers. Le premier procès sur lequel il a jeté les yeux est celui du malheureux amiral Bing, qui, envoyé en 1756, à la défense de Minorque à la tête d'une escadre anglaise, eut le malheur d'être battu par M. de la Galissonnière, et de ne pouvoir empêcher le débarquement de l'armée française, et qui, de retour à Londres, paya sa défaite de sa vie. On est curieux d'apprendre comment un brave militaire qui n'a eu d'autres torts que de succomber sous des forces supérieures, a pu être sacri-

Digitized by Google

fié à la politique de son gouvernement. En vain ses juges le recommandèrent à la clémence du roi, il ne put obtenir sa grâce. On lira avec intérêt quelques fragmens de son plaidoyer, qui, sans briller par de grands mouvemens oratoires, attache par une teinte générale de loyauté, de franchise et de sérénité que le lâche ou le traître n'auraient pu imiter. On trouve aussi quelques détails sur sa mort; et quoique connus ils sont relus avec plaisir.

On n'en dira pas autant des deux autres causes qui composent le volume. L'état d'un enfant né d'un prêtre, et la légitimité du divorce d'un émigré, peuvent être deux fort belles questions de jurisprudence, et nous ne doutons pas qu'elles n'ayent servi à faire briller l'érudition et la dialectique de quelqu'avocat; mais nous ne les croyons pas fort récréatives pour le commun des lecteurs; et si M. Méjean veut prolonger la vogue de son Journal, méritée à plusieurs égards, nous l'invitons à choisir des sujets d'un intérêt plus général.

TRAITÉ DE DIVERS SUJETS, NOURRIS D'ÉRUDITION; par M. SATGÉ-BORDES. — Un vol. in-12. — Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port. — A Lyon, chez *Ballanche*, et à Paris, chez *Nicolle*, rue de Seine.

« J'AI lu, dit M. Satgé-Bordes, dans les Œuvres de Fénélon, ce précepte : que c'est être bien orgueilleux et bien » téméraire de rejeter par amour-propre les beautés qu'on » trouve dans les meilleurs auteurs; qu'il est quelquefois à » propos de les copier, etc. »

Fidèle à cette maxime, M. Satgé-Bordes n'est pas de ces auteurs

Qui croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux;

je ne sais même s'il a pris la peine de penser; et pourtant il a *nourri* d'érudition ses *traités* ou ses *sujets*, comme on voudra. Mais que le mot d'érudition n'effraye pas les lecteurs. Celle de M. Satgé-Bordes ne s'étend pas bien loin. Il estropie assez souvent les noms des auteurs, même les plus connus, attribue à celui-ci des ouvrages qui sont de quelque autre. Par exemple, à l'en croire, M. d'Arnaud serait l'auteur de ces vers tant cités :

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites :

Digitized by Google

Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Songez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

Il est vrai qu'on ne saurait précisément dire de qui sont ces vers ; mais très-certainement ils étaient connus avant que d'Arnaud écrivît. Je remarquerai que d'Alembert dans ses Eloges, tome 4, page 393, les cite comme étant de M. de Nesmond, après les avoir mis, tome 3, pages 350, sur le compte de Fénélon, toutefois avec cinq variantes.

M. Satgé-Bordes, qui est ici en contradiction avec d'Alembert, le copie lorsqu'il dit ailleurs, page 345, que Fénélon, après la condamnation de son livre, donna à l'église cathédrale de Cambray *un soleil porté par deux anges qui foulaient aux pieds divers livres hérétiques, sur l'un desquels était le titre du sien.*

Malheureusement pour l'érudition de M. Satgé-Bordes le fait est faux. Voyez à se sujet la seconde édition de l'*Histoire de Fénélon* par M. de Bausset, tome II, page 147, et tome III, page 524.

L'ouvrage de M. Satgé-Bordes est divisé en deux parties qui sont elles-mêmes subdivisées en chapitres ; la première en a 22, la seconde 6. Le chapitre sur les femmes contient seul plus de 99 pages, et après l'avoir lu on connaît les femmes tout aussi bien qu'on les connaissait il y a vingt siècles.

Au reste, aucun ordre, aucune méthode dans le *Traité de divers sujets nourris d'érudition.*

A l'exemple de la Bruyère, M. Satgé-Bordes a évité soigneusement les transitions. Ce la Bruyère dont nous parlons, dit quelque part : *Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale, l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire, la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.* Si on ôtait de l'ouvrage de M. Satgé-Bordes le faux titre, le titre, la table des matières, l'errata, les notes et les citations, il ne resterait peut-être pas 60 pages, et le volume en a 360. — Mais c'est trop m'occuper d'un volume qui est destiné à passer sans bruit comme tant d'autres.

Digitized by Google

LE NOUVEAU MOMUS FRANÇAIS, ou *Recueil contenant tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus amusant en fait d'anecdotes, aventures, bons mots, facéties, répliques, impromptus, calembours, pièces badines mises en vers, couplets, ainsi que les jolis bluettes du jour;* par M. DU CŒURJOLY. — Un vol. in-12. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *Ferra,* libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

CET ouvrage est à sa seconde édition. La première était épuisée. Nous en félicitons l'auteur. Une compilation d'anecdotes, de contes en vers et en prose, est du goût des oisifs et des ignorans, dont le nombre est assez grand aujourd'hui. Quand on a rapporté le titre d'un pareil ouvrage, on a dit tout ce qu'on pouvait en dire. Auprès d'anecdotes assez mal choisies, se trouvent quelques pièces de vers déjà connues, mais enfin de l'admission desquelles on n'a pas à se plaindre. C'est encore quelque chose que de pouvoir répéter, *Sunt bona quœdam;* et à la rigueur on pourrait prendre ces mots pour l'épigraphe du *nouveau Momus.*

LA PERCE-NEIGE, ou *le Galant d'hiver;* contenant Chansons, Chansonnettes, Romances, Couplets, etc., inédits. — IIIe Année. — A Paris, chez Mme *Cavanagh,* libraire, boulevard Montmartre, n° 2.

La Perce-neige de Juin! Mais n'importe, on chante en tout tems, et si les chansons sont bonnes, malheureusement elles sont la moindre partie de ce Recueil, où l'on trouve en revanche un diminutif de *l'Almanach des Muses;* Odes, Stances, Fragmens, Elégies, Voyages, Distiques, voire même bon nombre de vers alexandrins. C'est beaucoup pour un petit volume du plus petit format, et qui ne l'est pourtant pas encore assez, si l'on considère le peu de bonnes choses qu'il contient; mais là comme partout, le bon fait passer le mauvais, et quand le lecteur a trouvé les noms de MM. de Jouy, Millevoye, Mollevault, Armand-Gouffé et de deux ou trois autres, il ne doit pas regretter son acquisition. Malheureusement encore chacun d'eux n'est là que pour bien peu de chose; le premier, pour deux petites pièces, dont l'une intitulée *les Trois Roses,* allégorie fort ingénieuse, et l'autre une traduction d'un chant de mort de sauvages, remarquable par la force de l'expression. M. Millevoye a consigné là un distique fait apparemment impromptu à Mlle Mars :

Aimable Mars, dites-nous depuis *quand*
Vénus a pris le nom de son *amant* ?

Digitized by Google

Ce distique, à la rime près, est fort joli ; mais nous croyons l'avoir vu sous la forme de quatrain, inséré, il y a dix ou douze ans, dans une feuille périodique et à l'adresse de Mlle Mars l'aînée. Il paraît que c'est un bien de famille.

Les lecteurs verront encore avec plaisir une jolie chanson de M. Gouffé, et la *Fleur désirée* de M. Ducray-Duminil. Nous recommandons sur-tout, à leur attention, l'Ode intitulée *la Fable*, de M. Léonard Dusillet, inconnue jusqu'à présent. L'auteur cessera bientôt de l'être s'il tient tout ce que promet ce premier ouvrage. J. T.

GRAMMAIRE ET LOGIQUE. — *Sur l'Origine et la différence des langues ; et sur une règle importante à observer, lorsqu'on traduit.*

QUELLE est l'origine des langues ? Question à peu près oiseuse, comme tant d'autres, mais qu'on a discutée avec plus ou moins d'esprit, plus ou moins de sagacité, et qui a produit des volumes ingénieusement inutiles.

J. J. Rousseau fait naître les langues du Nord des besoins pénibles, et celles du Midi des passions douces ; selon lui, le premier mot dans les pays froids, a dû être : *aidez-moi ;* dans les pays chauds, ç'a été : *aimez-moi.* Il s'est plu sur-tout à décrire les premières scènes de la vie pastorale des peuples méridionaux, les rendez-vous des jeunes gens et des jeunes filles aux puits du désert, où ils allaient abreuver les chameaux ; et tout ce chapitre de la *formation des langues du Midi* est une fort jolie églogue. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des idées très-profondes et très-justes dans l'ouvrage que l'auteur a intitulé modestement : *Essai sur l'origine des langues.*

Condillac fait commencer les hommes par un *langage d'action*, c'est-à-dire, par de simples gestes, par une pantomime ; ils y ont joint ensuite des cris, des accens inarticulés ; et enfin après les *signes naturels* sont venus les *signes artificiels* ou de convention, que les besoins, les circonstances, les observations, enfin l'usage ont établis.

Dans une brochure récemment publiée (1) sur le même

(1) *Origine des langues ;* par M. Zalkind-Hourwitz. Chez Giguet et Michaud, libraires, rue des Bons-Enfans. — 1808. On pourrait citer encore le *Traité de la formation des langues*, du P. Debrosses, ouvrage plein d'érudition, et de recherches curieuses et bien faites, et plusieurs autres.

Digitized by Google

sujet, on trouve cette idée ingénieuse que l'inventeur des langues a été celui qui le premier s'est avisé de rappeler, en l'absence d'un objet, le nom qui lui avait été imposé par une convention, ou donné par hasard, lorsque l'objet était présent; ce premier pas fait, il n'a pas été difficile de remarquer que les noms servaient à rappeler les idées des objets absens, et que, par conséquent, au moyen d'un nom ou signe pour chaque objet, on en rappellerait l'idée à soi-même et aux autres à volonté. Il a fallu ensuite donner un nom particulier à chaque objet, ce qu'on a fait; de là les langues.

Ce qu'on peut attendre de mieux de toutes ces conjectures, ce n'est pas sans doute la satisfaction qui résulte de la découverte d'une vérité démontrée, c'est celle que fait naître l'aperçu d'une probabilité raisonnablement déduite. Aussi le sage Condillac ne donne-t-il point son système de formation des langues pour certain: « quand je parle d'une » première langue, dit-il, je ne prétends pas établir que » les hommes l'ont faite; je pense seulement qu'ils l'ont » pu faire. »

Pour connaître avec certitude l'origine des langues, il faudrait d'abord connaître avec certitude l'origine des hommes.

Dans quel tems et dans quel lieu a commencé l'espèce qui se dit humaine? Vient-elle toute d'un premier homme? ou bien y a-t-il eu différentes races créées et placées dans les diverses parties du globe? Ces premiers hommes étaient-ils des brutes, des animaux sauvages, tels que nous les représentent la plupart des faiseurs de systêmes? L'homme, par sa nature et par son organisation, paraissant fait pour la société et pour la civilisation, qui empêche de penser que les premiers êtres de notre espèce aient été civilisés? Les fourmis et les abeilles ont-elles été sauvages avant de former des républiques et des monarchies? Qui sait si les hommes sauvages ne sont pas des êtres déchus et dégradés? ne pourrait-on pas soutenir que leurs ancêtres étaient des hommes en société, aussi bien que l'on soutient que les nôtres étaient des sauvages?

Quand on vient à songer que nous n'avons pas trois mille ans d'histoire bien connue, et qu'à trois ou quatre générations par siècle, cela ne fait pas plus de cent vingt générations, on trouve que cette antiquité qui paraît si éloignée de nous et si enfoncée dans les ténèbres des vieux âges, n'est pourtant que le tems où vivait notre cent-vingtième aïeul:

et

Digitized by Google

et l'on est étonné combien les traditions se conservent et s'effacent promptement parmi les hommes !



Nous ne savons donc point et nous ne saurons jamais par les seules lumières de la raison comment les hommes ont commencé sur la terre, et dans quel degré d'également ou de civilisation ils y ont été placés.

Nous ne pouvons pas savoir davantage comment les langues se sont formées parmi les hommes ; et il y a eu un philosophe qui a pensé que les hommes n'eussent jamais eu entre eux une langue de convention, si Dieu lui-même ne la leur eût donnée toute faite.

Nous pensons, et nous sommes bien certains que nous pensons ; c'est un fait dont nous avons la conscience ; mais qui a jamais pu, et qui pourra jamais expliquer comment nous pensons ? car il ne suffit pas de dire que nos pensées nous viennent par nos sensations ; cela est évident ; mais c'est montrer seulement la cause occasionnelle de nos pensées ; où en est la cause efficiente ? quel est l'agent qui de nos sensations fait des pensées ou qui produit nos pensées à l'occasion de nos sensations ? Voilà ce que personne, spiritualiste ou matérialiste, ne peut expliquer clairement (2). Leibnitz, avec son *harmonie préétablie*, Mallebranche avec ses *causes occasionnelles*, n'y réussiront pas mieux que leurs prédécesseurs avec leurs *esprits animaux*.

Nous parlons aussi, c'est un fait, et nos paroles sont la représentation de nos pensées ; mais comment ont été établis ces rapports entre les pensées et leurs signes représentatifs ? pourquoi a-t-on choisi plutôt tel mot que tel autre pour exprimer telle idée ? Il est impossible de rendre raison de ce choix, si ce n'est pour un très-petit nombre de mots qui imitent jusqu'à un certain point par leur son, et qu'on appelle pour cette raison des *onomatopées*, (tels sont *tric-trac*, *claque*, *glou glou*, etc.)

(2) Ceux qui accusent de matérialisme quiconque tient avec Aristote et avec Locke que si nous n'avions pas de sensations nous n'aurions pas de pensées, font voir seulement qu'ils n'entendent pas ce dont ils parlent. Car cette opinion ne décide point du tout la question pour ni contre le spiritualisme. En effet, la sensation n'étant que l'occasion ou, si l'on veut, le germe de la pensée, et non pas la pensée elle-même, il faut toujours trouver un agent qui pense. Quel est cet agent ? est-ce l'âme ou le corps ? Voilà où commencerait le débat.

L

Digitized by Google

Y a-t-il eu une langue primitive, et quelle a été cette langue? Malgré la jolie histoire racontée par Hérodote, de ce roi d'Egypte qui fit nourrir dans une tour deux petits enfans qui ne communiquèrent avec aucun homme, et qui à l'âge de deux ans se mirent un jour à crier, *beccos*, *beccos*, mot phrygien qui signifiait *du pain*, personne ne croit que nous parlerions phrygien, si nous n'apprenions pas la langue de nos nourrices.

« Il n'y a pas eu plus de langue primitive, dit Vol- » taire, que de chêne primitif et d'herbe primitive. » Il pourrait bien avoir raison; mais le plus sage est encore de ne rien assurer.

Des savans se sont autrefois occupés de rechercher quelle avait été la langue primitive; on se doute bien qu'ils ne l'ont pas trouvée, et il est vraisemblable qu'on ne fera plus guère de recherches de ce genre.

Si l'on ne sait comment les langues se sont formées, on n'explique pas mieux cette variété infinie qui se remarque entre elles, ces différences qui s'observent dans la même langue à des époques peu éloignées l'une de l'autre. Pourquoi tous les hommes ne parlent-ils pas la même langue? D'où vient cette prodigieuse diversité d'idiômes, de dialectes, de jargons répandus sur la surface du globe? Pourquoi, à de si petites distances, les hommes séparés les uns des autres par un bras de mer, par une chaîne de montagnes et souvent sans qu'il y ait entre eux de séparation physique, ne peuvent-ils pas communiquer ensemble par le langage?

Bien plus, pourquoi les descendans n'entendent-ils plus le langage qu'ont parlé leurs aïeux? et cela, sans remonter à des tems très-éloignés. Le latin de Virgile diffère de celui de Lucrèce et de Catulle; et celui de ces deux poëtes diffère encore davantage du latin d'Ennius (3).

Notre langue n'existait pas du tout au neuvième siècle: elle s'est formée lentement; et cependant ses variations sont bien sensibles. Moulinet trouvait déjà que le roman de *la Rose* avait besoin d'interprétation; Marot pensait de même du français de Villon, qui pourtant ne lui était pas

(3) La langue latine a fait des progrès vers la perfection plus promptement que la nôtre. Il n'y a pas deux siècles d'Ennius à Virgile; au lieu que *notre Ennius*, *Guillaume de Lorris* (comme l'appelle Marot) est antérieur de plus de trois siècles à Boileau et à Racine.

Digitized by Google

antérieur d'un siècle. Aujourd'hui, les femmes et les hommes qui n'ont pas étudié, n'entendent pas bien et lisent difficilement Amyot et Montagne. Vigénere a traduit en français le français de Villehardouin, et Vigénere serait à peine compris de nos jours. Cependant chacun de nous a entendu très-bien le langage de son père qui, lui-même a conversé avec le sien; comment donc se fait-il que malgré cette tradition non interrompue, notre langue n'ait presque plus rien de celle de nos pères? Comment s'est fait ce changement si insensible dans ses progrès, si frappant quand on rapproche les deux extrémités?

Voilà encore des questions sur lesquelles les savans s'exercent et ne donnent pas de solution satisfaisante.

Il vaut mieux savoir ignorer que de prétendre savoir et d'être absurde.

Par exemple, un savant de la fin du seizième siècle, le président Fauchet, n'est pas du tout embarrassé d'expliquer la différence des langues entre elles; et voici son explication... C'est que Dieu, selon lui, a voulu nous empêcher de devenir trop savans. « Car si, comme la raison est commune » à tous les hommes (j'entends bien nés) il n'y eût eu » qu'une langue, nous eussions retenu trop de secrets de » nature, tant par la traditive de nos pères, que l'aisée » communication par tout le monde; et le tems que nous » consommons pour apprendre la parole, eût été employé » à la connaissance des choses que nous cherchons. » C'est ainsi que raisonnait à Paris, vers 1580, un président en la Cour des Monnaies, l'un des hommes les plus érudits et l'une des meilleures têtes de son tems.

Entre les différences qui constituent ce qu'on appelle *le génie* des langues, c'est-à-dire, qui forment leur caractère, et pour ainsi dire, leur physionomie, il y en a une très-remarquable; c'est celle qui se trouve entre les langues dans lesquelles les mots peuvent se ranger de plusieurs manières différentes sans que le sens de la phrase en soit altéré et les langues dans lesquelles les mots doivent être placés dans un ordre méthodique, presqu'invariable et rarement arbitraire.

L'abbé Girard (bon grammairien, mais qui a écrit sa grammaire d'un style précieux, maniéré et peu convenable au sujet), l'abbé Girard a nommé *langues transpositives* celles qui laissent à celui qui parle ou qui écrit le choix de l'arrangement des mots, et langues *analogues*, celles qui l'assujettissent à un ordre méthodique et régulier.

Digitized by Google

Cette dénomination de langues *analogues* est assez singulière; on peut même dire qu'elle est vicieuse, et qu'elle n'exprime rien; car l'adjectif *analogue*, pris tout seul, ne forme point de sens. On ne peut pas plus dire qu'une chose est *analogue* qu'on ne peut dire qu'elle est *semblable*, *préférable*, sans ajouter à quoi : ces mots ne forment qu'un sens incomplet. On peut bien dire que deux expressions sont analogues entre elles, ont de l'analogie l'une avec l'autre; mais qu'est-ce qu'une langue *analogue?* et à quoi est-elle *analogue ?*

A l'ordre naturel des idées, répondront ceux qui emploient cette dénomination; mais, 1° il faut donc le dire, et ne pas se contenter de dire, *analogue*; 2° que la construction, dans ses langues, soit réellement *analogue à l'ordre naturel* des idées, c'est ce que contestent certains grammairiens qui soutiennent leur opinion de raisons assez spécieuses.

Pluche et Batteux ont prétendu que l'*inversion* est précisément en français et non pas en latin; et prenant quelques phrases latines pour exemples, ils ont essayé de faire voir que l'orateur ou l'écrivain dans cette langue, étant le maître de ranger ses mots comme il veut ou à peu près, les range exactement dans l'ordre que la nature lui indique, en plaçant d'abord les mots qui expriment celles des idées dont il est le plus frappé, et dont il veut et doit frapper d'abord les esprits de ses auditeurs ou de ses lecteurs; il suit un ordre d'*intérêt* beaucoup plus *naturel*, selon ces auteurs, que l'ordre analytique de notre construction toujours méthodique et régulière.

Voltaire, d'Alembert, Dumarsais, Beauzée, etc. assurent que l'ordre analytique que nous suivons en français est le plus *naturel*, le plus conforme à la marche des idées. Dumarsais a donné pour preuve que lorsque les anciens grammairiens et commentateurs trouvaient dans les auteurs (grecs ou latins) certaines phrases embarrasées, et qu'ils en voulaient éclaircir la construction, ils en rangeaient les mots dans l'ordre direct et sans inversion; et selon ce nouvel arrangement, l'esprit avait moins de peine à apercevoir les rapports des mots corrélatifs. C'est cet arrangement que ces interprètes appelaient *ordo*, l'ordre; *ordo est*, disaient-ils, l'ordre est tel; la construction se fait ainsi. Priscien l'appelle aussi *structura*, *ordinatio*, etc.

D'Alembert est d'avis que « les mots doivent être placés » dans un tel ordre qu'en finissant la phrase où l'on vou- » dra, elle présente, autant qu'il est possible, un sens ou

Digitized by Google

» du moins une idée complète qui n'en suppose nécessai-
» rement point d'autres, en sorte que les mots, à mesure
» qu'on les prononce, soient des modificatifs des mots qui
» les précèdent, et par conséquent supposent l'idée que les
» mots précédens expriment, sans que ces mots précédens
» supposent nécessairement l'idée que ces modificatifs y
» ajoutent. Voilà l'*ordre naturel* que les mots d'une phrase
» doivent avoir entre eux; toute construction qui s'éloignera
» de cet ordre est une inversion, au moins quant à la cons-
» truction grammaticale. »

On voit que d'Alembert ne dit pas que ce soit une inversion de l'*ordre naturel* des idées; et en effet, il observe qu'il y aurait une extrême difficulté, et peut-être impossibilité à déterminer quel ordre les idées observent dans leur formation, et même si elles observent un ordre entre elles. Quand je pense, par exemple, qu'*Homère a composé l'Iliade*, il me paraît évident que ces trois idées d'*Homère*, de *composé*, d'*Iliade* me sont présentes à la fois. Il est au moins certain, ajoute-t-il, que si elles se succèdent, c'est avec une rapidité qui ne permet pas d'observer l'ordre qu'elles suivent; il n'est pas moins évident qu'on ne saurait, par la nature de ces idées, assigner entre elles aucun ordre de priorité, puisque, en supposant qu'elles se suivent, on peut imaginer que ce soit dans tel ordre qu'on voudra.

Diderot remarque de même que quand une phrase ne renferme qu'un très-petit nombre d'idées, il est très-difficile de déterminer quel est l'*ordre naturel* que ces idées doivent avoir par rapport à celui qui parle; car si elles ne se présentent pas toutes à la fois, leur succession est au moins si rapide, qu'il est souvent impossible de démêler celle qui nous frappe la première. Qui sait même si l'esprit n'en conçoit pas un certain nombre dans le même instant?

Enfin, notre langue n'est pas tellement méthodique et assujétie à une construction régulière, qu'elle n'admette ce qu'on appelle des *inversions*, non-seulement dans la poésie, où elles sont communes, mais aussi dans la prose, quand la clarté, la vivacité ou seulement l'harmonie du discours l'exigent.

« L'*inversion*, dit Condillac, n'est pas un ordre contraire
» à l'ordre naturel, mais seulement un ordre différent de
» l'*ordre direct*; et les constructions directes et renversées
» sont également naturelles.

« Comme il était naturel à Cicéron de parler latin, et
» par conséquent de faire beaucoup d'inversions, il nous

Digitized by Google

» est naturel de parler français, et par conséquent d'en faire » peu. Le mot *naturel* n'est pris ici qu'improprement. C'est » prendre l'habitude où nous sommes de parler sans inver- » sion pour la nature même. »

Il est certain que ce sont des jugemens, des propositions toutes faites qui nous viennent dans l'esprit; car de simples idées de sujet, d'attribut, prises séparément, ne formeraient aucun sens déterminé; ces jugemens, ces propositions vont bien plus vite que la main qui les écrit, que la parole qui les exprime; l'habitude que nous avons de faire usage des mots a identifié pour nous les signes avec les idées, tellement que nous n'avons une pensée complète que lorsqu'elle est revêtue de son expression. Nous ne pensons point mot à mot; et dans toutes les langues, dans celles qui suivent l'ordre direct, comme dans celles qui admettent les inversions, il faut arriver à la fin de la phrase pour en avoir le sens tout entier, et la phrase se fait toute entière à la fois et en un seul jet dans l'esprit de celui qui parle ou qui écrit.

Pluche et Batteux veulent que l'on dise mieux et plus naturellement, *Panem mihi præbe*, que *donnez-moi du pain*, *serpentem fuge*, que *fuyez ce serpent;* ces idées *pain* et *serpent* sont, disent-ils, les premières qui doivent se présenter à l'esprit dans l'*ordre d'intérêt:* mais s'y présentent-elles seules, quand on a faim ou quand on a peur? On ne songe au pain que pour le demander, au serpent que pour le fuir; ainsi la proposition vient toute entière à l'esprit dans le même instant. On peut dire en français : *du pain!* et ajouter ou même sous-entendre : *Donnez-m'en;* on peut dire aussi, *Un serpent! fuyez!* et voilà la construction ou l'inversion latine transportée en français.

L'analyse que l'on fait des phrases, la reconstruction des mots suivant l'ordre direct sert à donner l'intelligence du sens, quand il est obscur, mais non pas à donner la connaissance de l'ordre dans lequel les propositions ont été conçues; celui même qui les a prononcées ou écrites aurait bien de la peine à dire quel ordre son esprit a suivi pour les concevoir.

Voilà la vérité dont chacun de nous peut s'assurer par une simple réflexion sur la manière dont il trouve ses pensées et les mots pour les exprimer.

Il s'ensuit que ceux qui ont examiné et débattu s'il est plus *naturel* de faire des inversions en parlant et en écrivant que de n'en point faire, ont mal posé la question.

On terminerait, ce me semble, la discussion, à la satis-

Digitized by Google

faction des deux partis, en disant : la construction directe de la phrase est un ordre *rationnel*, intellectuel, analytique; l'arrangement arbitraire des mots est un ordre *passionné*, oratoire; c'est celui qui suit les affections de l'âme, et les mouvemens de l'imagination.

Il n'y a, si l'on veut, pas plus d'inversions en latin qu'en français; mais accoutumés que nous sommes à parler et à penser selon l'ordre *rationnel*, nous avons appelé *inversions* les constructions qui s'en écartent et qui suivent l'ordre passionné, l'ordre *oratoire*.

Les anciens se servaient du mot d'*hyperbate*, pour désigner leurs inversions qui devaient être et qui étaient plus fortes que les nôtres; aussi ce mot d'*hyberbate* dit-il plus qu'*inversion*; il équivaut à *transgression*, comme si l'on eût voulu dire transgression des règles, ou marche rapide et violente, enjambement de mots par dessus d'autres mots.

Est-il plus avantageux de se servir d'une langue qui admet ordinairement ce que nous appelons *inversions* et même quelquefois ce que les anciens appelaient *hyperbate*, que d'une langue qui suit ordinairement l'ordre analytique, l'ordre rationnel? c'est une question qui peut se faire; elle peut aussi se résoudre dans l'un ou dans l'autre sens, en faveur de l'ordre rationnel ou de l'ordre oratoire, selon qu'on préférera la clarté ou l'énergie, le langage froid de la raison ou le langage animé de la passion. Le philosophe dira que l'ordre rationnel est le seul qui convienne à l'homme raisonnable; le poëte et l'orateur ne s'en contenteront pas; et peut-être iront-ils quelquefois jusqu'à le mépriser, et jusqu'à dire qu'il faut à l'homme sensible un autre langage. Mais enfin comme il n'y a point de langue dans laquelle on ne doive parler et écrire avec clarté, il n'y en a point aussi dans laquelle le style et le discours ne doive être animé et passionné, quand le sujet l'exige, et autant qu'il l'exige. Considérer les langues seulement comme des instrumens de raisonnement, ou seulement comme des moyens d'exprimer et de communiquer nos affections et nos sentimens, c'est faire des abstractions qui, dans le fond, n'ont rien de réel. Il n'y a point de langue qui ne soit aux ordres de toutes les facultés morales de l'homme, prises collectivement.

(*La suite au Numéro prochain.*)

Digitized by Google

BELLES-LETTRES. — *Institut de France.* — LA Classe d'histoire et de littérature ancienne a tenu sa séance publique le vendredi 7 juillet. M. Dacier, secrétaire perpétuel, a d'abord annoncé les sujets de prix proposés au Concours pour les années 1810 et 1811. Ce sont: « l'Examen critique » des historiens d'*Alexis Comnène* et des trois princes de » sa famille qui lui ont succédé : on devait comparer ces » écrivains avec les historiens des Croisades, sans négliger » ce que les auteurs arabes peuvent fournir de lumières » sur le règne de ces empereurs, et principalement sur » leur politique envers les croisés. »

Ce sujet était déjà au concours, mais aucun des ouvrages envoyés n'ayant paru digne du prix, il est proposé de nouveau pour cette année 1810.

Le prix sera une médaille d'or de 1500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1er avril 1810 : ce terme est de rigueur. Le prix sera décerné dans la séance publique du mois de juillet suivant.

La même Classe propose pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de juillet 1811, « de Rechercher quels ont été les » peuples qui ont habité les Gaules cisalpines et transal- » pines aux différentes époques de l'histoire antérieure à » l'année 410 de Jésus-Christ;

» De déterminer l'emplacement des villes capitales de » ces peuples, et l'étendue du territoire qu'ils occupaient;

» De tracer les changemens successifs qui ont eu lieu » dans les divisions des Gaules en provinces. »

Le prix sera aussi une médaille d'or de 1500 fr., et les conditions du Concours sont les mêmes; mais pour ce second sujet, l'époque de la remise des Mémoires est fixée rigoureusement au 1er avril 1811.

Les Mémoires écrits en français ou en latin devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté joint au Mémoire, et contenant le nom de l'auteur.

Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rend aucun des ouvrages qui sont envoyés aux Concours; mais les auteurs ont la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

Digitized by Google

On a décerné un prix à M. Oelsner, ancien député de la ville libre et impériale de Francfort auprès du Gouvernement français, pour son Mémoire sur le sujet suivant : « Examiner quelle a été, pendant les trois premiers siècles » de l'hégire, l'influence du mahométisme sur l'esprit, les » mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il » s'est établi. »

Il a été fait une mention distinguée d'un autre Mémoire ayant pour devise ce passage du Coran : *C'est ainsi que nous expliquons les signes évidens aux yeux des sages.*

M. Ginguené, membre de la Classe, a rendu compte ensuite avec une précision élégante et substantielle des travaux de ses confrères, depuis le mois de juillet 1807. Ces rapports annuels, qui embrassent tant de genres et de travaux divers, exigent plus de talent et de mérite qu'on ne peut espérer de gloire à les faire très-bien. Il faut une analyse exacte et fine, beaucoup de justesse, et trouver le moyen d'intéresser, sans employer la chaleur, le mouvement, ni la richesse du style qui sont les principales ressources de l'art d'écrire. M. Ginguené s'acquitte avec beaucoup de distinction de cette fonction honorable et délicate dont il est chargé depuis quelques années.

Le rapport qu'il a lu dans cette séance et que l'Institut a fait imprimer, selon l'usage, expose et résume les savantes recherches de M. Gosselin sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes de l'Inde. C'est une mine de difficile exploitation, mais à laquelle s'est livré avec beaucoup de courage ce géographe, très-versé dans la connaissance des langues et de l'histoire de l'antiquité. M. Barbié du Bocage, qui cultive de même avec constance et succès une partie du domaine de la géographie (la Grèce) fournit à cette analyse des recherches sur la topographie de la plaine d'Argos.

A côté de ces travaux sur la vénérable antiquité se placent naturellement ceux de M. Petit-Radel sur les monumens d'architecture des peuples de la Celtiberie.

M. Visconti a contribué à ce faisceau de lumières par une explication et le rétablissement d'une inscription grecque récemment découverte près d'Athènes, et envoyée par M. Fauvel, correspondant de l'Institut, ou, comme le dit spirituellement le rapporteur, le représentant de la Classe à Athènes. Le même M. Visconti a expliqué la peinture d'un charmant vase antique, de ceux appelés improprement étrusques, et une inscription fort difficile conçue

Digitized by Google

en trois mots grecs qui signifient *reçois, garde, jouis.* Le vase est en forme d'aiguière. La peinture dont il est décoré représente une fontaine et une nymphe qui y puise de l'eau. M. Quatremère de Quincy a continué ses dissertations sur la statue colossale de la Minerve du *Parthenon.*

M. Mongez, reprenant des questions de détail déjà agitées entre les érudits, a examiné si les masques en usage sur les théâtres des anciens, et dont la bouche était très-ouverte ou très-grande, renfermaient quelques lames de métal destinées à renforcer la voix des acteurs, ou si cette bouche était travaillée sous la forme de coquille pour produire l'effet du porte-voix des modernes. Les deux opinions qui ont partagé les érudits ne sont point admises par M. Mongez, sans cependant qu'il en substitue une très-positive.

Le même a fait encore des observations critiques sur deux mots grecs qu'on rend ordinairement en latin par les mots *palladium duplex*, manteau double, et sur les petits vases de terre cuite, ou fioles de verre qui se trouvent dans les sarcophages et les urnes funéraires, mêlés à des cendres et à des débris d'ossemens : on les a nommés *vases lacrymatoires,* parce qu'on y a quelquefois remarqué de l'eau : comme il y avait aux obsèques des *pleureuses* salariées (*præficæ*), il était naturel d'inférer que c'était le produit de ces larmes achetées, réunies peut-être à des larmes sincères, que l'on consacrait aux morts. M. Mongez pense que ces petits vases ne servaient qu'à contenir des parfums.

Les autres Mémoires dont il est rendu compte se rapprochent graduellement des tems modernes, et même y arrivent. Le plus intéressant, celui qui perce le plus de ténèbres, est le mémoire de M. Silvestre Sacy sur les sectaires fameux dans les historiens des Croisades, sous le nom d'*assassins*, et par leur chef, *le vieux de la Montagne.* La profonde érudition de l'auteur ne résoud pas toutes les difficultés ; mais on n'avait jamais répandu autant de lumière sur ce sujet.

M. Brial, voué par goût et par ses études à remonter aux sources de notre ancienne histoire, s'est appliqué à éclaircir la cinquième Lettre d'un historien français du douzième siècle, *Yves de Chartres*, et à donner des détails tirés d'un écrit également du même siècle, sur l'*ancienne grande sénéchalie* de France et le *dapiferat,* deux des principales charges de la couronne. Il a aussi redressé la vieille tradition, d'après laquelle on a cru que les sept colonnes go-

Digitized by Google

thiques, surmontées de croix qu'on remarquait avant la révolution sur la route de Paris à Saint-Denis, étaient autant de monumens de piété filiale élevés aux endroits mêmes où se reposa Philippe-le-Hardi, lorsqu'il porta sur ses épaules le cercueil de Louis IX, son père. M. Brial les regarde comme des constructions de pure féodalité, destinées seulement à constater la suzeraineté de la riche abbaye de Saint-Denis. Voilà des monumens bien déchus! Le tems et la saine critique opèrent beaucoup de ces redressemens.

M. Boissy-d'Anglas a détruit une erreur relative à l'enregistrement du traité de Vervins par le parlement de Paris en 1598.

M. Pastoret a extrait de sa Préface du quinzième volume des *Ordonnances des Rois de France*, un discours sur les revenus publics, depuis le commencement de la troisième race jusqu'à Louis XI.

Enfin, M. de Lisle de Sales a essayé d'établir une théorie de l'éloge public, pour arriver à ce résultat qu'on peut y faire entrer la censure et le blâme. Cette poétique de l'éloge doit sans doute s'attendre à éprouver quelques contradictions, sur-tout auprès de ceux qui se rappellent la circonstance qui a déterminé l'auteur à écrire ce morceau. Mais il n'en est pas moins vrai que s'il est difficile d'être juste dans l'éloge d'un homme dont la cendre est à peine refroidie, c'est un ministère de prostitution que de louer par étiquette et de louer sans discernement, sans but d'utilité. Il faut que l'éloge public soit aussi de l'histoire. L'écrivain peut avoir le choix du ton et de la manière; mais le caractère de vérité doit rester et paraître, même sous les fleurs dont l'éloge peut s'embellir.

On a entendu ensuite avec un très-vif intérêt M. Dacier prononcer les éloges de MM. Gaillard et Bitaubé. Quelques détails de la vie du dernier de ces deux estimables écrivains méritent d'être consignés dans un journal auquel rien de ce qui honore la littérature française ou lui appartient ne peut rester étranger.

Bitaubé était né à Kœnisberg, le 24 novembre 1732, d'une de ces familles dont la France catholique se vit privée, dont l'Allemagne protestante s'empressa de s'enrichir. La Prusse avait peut-être reconnu l'utilité d'accueillir des infortunés bannis qui devaient payer par les produits de l'industrie qu'ils allaient répandre l'hospitalité qui leur était accordée.

Digitized by Google

Les nouveaux colons hâtèrent dans ce pays le développement des lumières et préparèrent le siècle de Frédéric.

L'amour des lettres décida pour le jeune Bitaubé le choix de sa carrière: fils d'un ministre du Saint-Evangile, il se fit prédicateur, c'est-à-dire qu'il se familiarisa de bonne heure avec les images simples, grandes et sublimes des livres sacrés. Son âme dès-lors devait éprouver plus qu'un autre les charmes puissans des ouvrages d'Homère et de l'antiquité grecque. Les mœurs patriarchales, dit M. Dacier, enseignent les mœurs héroïques: bientôt entraîné par le charme de la littérature grecque, Bitaubé résolut de s'y livrer tout entier; et le théologien céda peu à peu la place au littérateur. Il était toujours Français par le cœur, et ce fut sans effort que se dévouant exclusivement aux lettres, il n'écrivit plus que dans la langue de ses pères. Redevenir Français était sa plus chère espérance, fixer sa demeure à Paris l'objet de tous ses vœux. Il sentit qu'il fallait d'abord se faire naturaliser par l'adoption des français les plus distingués dans la république des lettres.

La littérature française à cette époque comptait peu de traductions très-recommandables; on n'en avait pas besoin. Bitaubé se livra à ce genre de travaux, qui a distingué particuliérement le siècle de la philosophie, qu'on peut aussi appeler le siècle des lumières, de la prose, et des traductions.

Bitaubé, parmi les écrivains de l'antiquité auxquels il voulut consacrer ses veilles, choisit Homère. Une femme célèbre dès le dix-septième siècle avait tenté de faire admirer le prince des poëtes dans cette langue, et de le venger des injures de quelques beaux esprits modernes; mais cette femme illustre, qui avait en quelque sorte ouvert la carrière, ne l'avait pas fermée. Bitaubé crut pouvoir aller plus loin qu'elle; il pensa que sans être copiste servile, et sans faire usage de périphrases ou d'équivalens infidèles, il pourrait plier notre langue à des détails auxquels elle semble se refuser, subordonner les formes hardies et la marche de la langue grecque à la réserve et à la circonspection de la langue française. Les obligations qu'il s'imposait étaient immenses, le succès soutenu de sa traduction prouve qu'il a su les remplir, du moins en grande partie.

M. Dacier n'a point négligé ici de faire non un parallèle, mais un rapprochement honorable pour la classe qui compte deux traducteurs d'Homère, savoir, Bitaubé, et un autre écrivain qui mériterait aussi bien des éloges en cette cir-

Digitized by Google

constance, s'il s'agissait de comparer les deux traductions, et si la modestie qui lui fait garder l'anonyme n'avertissait pas que la louange est inutile pour ceux qui bornent leur ambition à la mériter.

Bitaubé avait d'abord donné en Prusse une *Iliade française abrégée*. Dans un premier voyage en France, il eut d'Alembert pour protecteur, et dès-lors des droits à la bienveillance du grand Frédéric. Il devint académicien de Berlin, et put revenir en France achever de perfectionner son ouvrage. L'*Odyssée* parut en 1785 : son succès ne fut pas moins flatteur et moins mérité que celui de l'*Iliade*. Sa place était dès-lors marquée dans la littérature ; elle le fut en 1786 au sein de l'Académie des Belles-Lettres. De cette époque sans cesser d'appartenir par les bienfaits de Frédéric au pays qui l'avait vu naître, il résolut de se fixer dans celui auquel il tenait par son ancienne origine, et qu'il avait enrichi de ses ouvrages.

Bitaubé, partisan des traductions en prose, devait l'être aussi de ce qu'on appelle des poëmes en prose. L'épopée, dépouillée d'une partie de ses charmes, peut encore intéresser et plaire. Le poëme de *Joseph* en est la preuve : ce sujet convenait bien à un homme nourri de la *Bible* et d'Homère. Il n'y a pas d'histoire plus touchante que celle de *Joseph* ; la manière grande et pathétique dont elle est racontée dans les livres saints ne peut se comparer à aucune autre manière de raconter. Elle n'a point d'art, dit encore M. Dacier, mais elle est bien au-dessus de l'art. La tâche de Bitaubé était difficile ; l'accueil fait à son poëme en France et chez l'étranger prouve assez comment il l'a remplie.

L'indépendance de la Hollande et les exploits de Guillaume de Nassau lui offrirent un sujet plus vaste. Cette composition épique parut sous les auspices de la Révolution française : il avait failli être la victime des fureurs de l'anarchie et de la licence ; il n'en consacra pas moins ses chants à sa divinité favorite, à la liberté.

Bientôt des jours plus sereins vinrent luire sur la France : l'état voisin de la détresse auquel Bitaubé avait été réduit, fit place à un état meilleur. La paix fut conclue avec la Prusse ; sa pension fut rétablie avec les arrérages accumulés. Il acquitta avec la dette du malheur celles de la reconnaissance et de l'amitié.

Les corps littéraires, supprimés par la révolution, furent à cette époque remplacés par l'Institut. M. Bitaubé devait être l'un des premiers appelés à la Classe de Littérature et

Digitized by Google

Beaux-Arts où il lut plusieurs dissertations sur les deux premiers livres de la Politique d'Aristote, sur le Gouvernement de Sparte, sur Pindare et sur quelques autres sujets de littérature ancienne.

Depuis sa sortie de prison, ajoute M. Dacier en terminant cette Notice, aucun événement fâcheux n'avait troublé le calme de sa vie paisible et studieuse; car on ne peut appeler de ce nom le léger embarras que lui causa la nouvelle guerre déclarée entre la France et la Prusse. Si elle le priva pendant quelques instans de la pension du monarque prussien, ce ne fut que pour lui donner la satisfaction d'en être honorablement dédommagé par le vainqueur d'Jéna, qui déjà l'avait compté dans le nombre des hommes de lettres appelés à faire partie de la Légion d'honneur. Mais le plus grand des malheurs était réservé à sa vieillesse; la mort lui enleva l'épouse respectable et chérie qui en avait été le soutien et la consolation jusque dans les cachots qu'elle avait occupés avec lui : leur destinée était unie depuis plus de cinquante ans. Il fut aisé de prévoir que le même coup les avait frappés tous deux, et que M. Bitaubé ne pourrait survivre à cette affreuse séparation. Il succomba en effet, moins à l'âge et aux infirmités qu'à ladouleur, le 22 novembre 1808, et le même mois vit l'époux et l'épouse réunis dans le même tombeau.

Ce tableau a produit sur l'assemblée qui écoutait M. Dacier une impression touchante. On doit lui savoir gré d'avoir aussi bien tracé cette union intéressante du talent à la vertu. Déjà M. Ducis, si digne d'être l'ami des deux vieillards, qu'il nommait *Philémon et Baucis*, avait chanté dans des vers charmans le bonheur de la vie patriarchale. On sait que c'est à Bitaubé qu'était adressée cette belle *Epître à l'Amitié*, l'un des meilleurs ouvrages de son auteur.

Un homme d'un esprit aussi cultivé et d'un talent aussi distingué que le secrétaire perpétuel de la troisième Classe de l'Institut, ne pouvait pas faire l'éloge du meilleur de nos traducteurs d'Homère, sans parler de ce poète divin et sans lui rendre hommage. Il l'a fait d'une manière digne du sujet et de la circonstance.

L'éloge de M. Gaillard est ce qu'il devait être, sage, juste, bien écrit, mais d'un ton plus simple. L. B.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

On vient de reprendre, au théâtre français, le *Conciliateur* de Dumoustier. Cette pièce qui n'avait eu qu'un succès médiocre dans sa nouveauté, a été encore moins heureuse à la reprise. Tous les journaux se sont ligués contre ce pauvre Conciliateur qui n'est dans la vérité qu'une conception froide et sans intérêt. On convient généralement que c'est au talent des acteurs qu'il faut imputer la faveur momentanée dont elle a joui.

— Depuis la reprise d'*Orphée*, les journaux sont pleins de discussions sur le célèbre Gluck : on n'ose plus attaquer le mérite de ses belles compositions, mais on lui en dispute la propriété et l'invention. Le plus opiniâtre athlète qui se soit jeté dans la carrière, est M. Everat, écrivain peu connu, et qui néanmoins se donne pour homme de lettres. Il prétend que Gluck a pillé Philidor, qu'il a pillé Bertoni, et pillé encore Giovani Back. Malheureusement on démontre à M. Everat que l'Orphée de Gluck est fort antérieur au *Sorcier* de Philidor; que Bertoni, loin d'avoir imité Gluck, s'est trouvé lui-même très-heureux de profiter d'un si beau modèle ; et que Giovani Back n'a jamais pu rien fournir à l'auteur d'*Orphée*. Tout ces faits sont si bien établis, qu'il n'est pas à présumer que M. Everat se représente dans l'arène.

Après *Orphée*, l'Académie Impériale a repris le joli ballet de la *Chercheuse d'Esprit*. On y a vu pour la première fois une jeune danseuse, élève de M. Favre Guyardelle. Elle est petite, mais vive, légère et enjouée; sa figure a beaucoup d'expression, et sa danse tient de sa figure.

— Les nouveautés du Boulevard se réduisent à une petite pièce en vaudeville jouée au théâtre des Variétés et à un mélodrame donné à celui de la Gaîté. La petite pièce a pour titre, l'*Ecu de Six francs*; le sujet est à peu près le même que celui du *Tableau de Famille* joué à l'Odéon. Ce sont des héritiers avares qui vendent jusqu'au portrait de leur frère. Un simple ouvrier l'achète pour un écu de six francs, et trouve entre la toile et la planche une somme considérable en or et en billets de banque. L'avare, instruit de l'événement, réclame le tableau; mais un testament du défunt anéantit toutes ses prétentions et la somme

Digitized by Google

reste à l'ouvrier qui l'a trouvée. Cet ouvrage est de M. Sewrin.

Le sujet du mélodrame est le *Siége de Paris* sous Charles VII. Le héros de la pièce est le comte de Dunois qui s'introduit dans l'intérieur de la ville pour y voir une jeune personne dont il est amoureux : il est reconnu, arrêté et prêt à perdre la vie, lorsque d'honnêtes bourgeois se réunissent pour remettre la ville au roi. Dunois est délivré et épouse son amante. Cette pièce attire déjà la foule, et partagera sans doute l'enthousiasme du public avec le *Colosse de Rhodes*.

— Le Théâtre Français vient de s'enrichir d'un nouveau débutant : il a paru pour la première fois, dans la tragédie des *Horaces;* il est fort jeune et annonce d'assez heureuses dispositions. On nous promet pour samedi 15, la première représentation de la *Revanche*, comédie en 3 actes et en prose. Le sujet de cette pièce est tiré d'un poëte italien nommé Frederici. Elle avait été destinée à l'Opéra-Comique; mais un autre auteur ayant traité le même sujet, elle a été refaite pour le Théâtre Français.

— On peut mettre au nombre des amusemens qui appartiennent au théâtre, les tours curieux de M. Comte qui vient d'ouvrir ses exercices de subtilités au théâtre de la rue de Thionville. Ce M. Comte se donne pour un homme extraordinaire. Jamais la science et le génie n'ont couru autant de dangers qu'en sa personne. On assure qu'en Espagne il faillit être grillé sur les bûchers de l'inquisition. En Allemagne, des paysans, effrayés de ses tours miraculeux, le prirent pour un suppôt réel de l'enfer, et ce ne fut pas sans peine qu'il déroba ses épaules à leur religieux courroux.

Son grand talent est de répéter toutes les merveilles de l'art du ventriloque. Il contrefait jusqu'à la voix des animaux, et leur prête quelquefois la sienne si adroitement qu'on croirait les entendre parler. Ses exercices sont recherchés et suivis avec beaucoup d'empressement. Il faut pourtant observer (afin de modérer l'orgueil de l'esprit humain), que l'art du ventriloquisme n'appartient pas exclusivement aux docteurs qui le professent, et que les Thiémet, les Fitz-James, les Comte ont pour rivaux de gloire le pesant reptile qui croasse dans les marais; le crapaud a reçu de la nature le privilége de varier sa voix à son gré et d'en transplanter les effets tantôt à une distance prochaine, tantôt à une distance éloignée. Mais ce qui peut consoler nos savans

Digitized by Google

vans magiciens, c'est qu'il n'a que peu de notes à sa disposition, et que jamais tous les crapauds réunis n'égaleront les merveilles opérées par M. Comte.

— Depuis quinze jours les presses de nos imprimeurs sont moins fécondes. Nous n'avons guères à annoncer que quelques brochures de peu d'intérêt et un roman de M. Ducrai-Duminil, intitulé *le Petit Carillonneur*. Le but de cet ouvrage est un enfant qu'on rencontre sur les boulevards et dans les places publiques occupé à jouer des airs sur un petit carillon. M. Ducrai lui a cherché des aïeux, une origine, et des aventures curieuses. Il le fait passer successivement par les vicissitudes de la fortune les plus opposées, et le conduit enfin au bonheur et à la fortune. Il est à désirer que le modèle vivant de son héros hérite de cette belle destinée.

— Un autre ouvrage qu'il faut citer par la singularité de son titre, c'est la *Philopédie*. L'auteur de cette production ne prétend à rien moins qu'à nous donner des enfans sans passions, ce qui serait vraiment un beau présent à faire à la société. Sa recette est facile. Il a remarqué que les vices et les vertus sont dans le sang et tiennent à des affections purement physiques et matérielles; il s'est également convaincu que ces affections proviennent sur-tout de la nature des alimens que nous prenons. Par exemple, la pesanteur d'esprit est dans les haricots, les pommes-de-terre, les lentilles et tous les gros légumes; la légèreté et l'imagination sont dans les crêmes fouettées, les omelettes soufflées, les ailes de cailles et de perdreaux; la tristesse est inhérente à la chair du lièvre, animal mélancolique qui fuit la société et vit en misantrope dans ses gîtes; la gaieté est dans la chair de l'alouette qui chante toujours; la colère, dans le dindon; la bêtise, dans le canard et l'oie; l'amour, dans les jeunes coqs et les passereaux; la vanité, dans les paons, etc. Avec ces notions, qu'il est facile d'étendre, il vous sera aisé de constituer des enfans à votre gré; il ne s'agira que de régler convenablement votre table, et de n'y admettre que des alimens choisis, sains et généreux.

L'auteur de la *Philopédie* est tellement convaincu de la vérité de ses principes, qu'il ne craint point de s'en servir pour expliquer le dogme du péché originel. Avant qu'Adam eût mangé du fruit défendu, tous ses alimens étaient d'une qualité parfaite et ne recelaient que des élémens d'innocence et de vertu; mais quand il eut mangé la pomme fatale, il en résulta un désordre complet dans son estomac;

Digitized by Google

les vapeurs de la digestion montèrent à la tête, altérèrent son cerveau et laissèrent dans toutes ses humeurs des principes si pernicieux, que depuis ce tems toute sa postérité a été infectée de vices et de folie.

Si cet ouvrage bizarre était écrit avec quelque esprit, on le lirait pour sa singularité, comme on lit ceux du chanoine Quillet, de M. Robert, le *Mégalantropogénésiaque*, et de M. Millot, *sur les Moyens de varier les Sexes à volonté*. Malheureusement rien n'est plus triste, rien n'est plus ennuyeux que la *Philopédie*. Je crains que l'auteur n'ait mangé trop de canard et d'oie.

—Les embellissemens de Paris se poursuivent toujours avec beaucoup d'activité. On place en ce moment les inscriptions qui doivent décorer l'arc de triomphe du Carrousel; on dore le char et les chevaux du quadrige; on attend incessamment la huitième statue qui manque sur la façade antérieure. Cette statue a été sculptée à Lyon.

—Les lettres viennent de perdre M. Marin, ancien censeur royal et directeur de la librairie. Il avoit quatre-vingt-neuf ans et conservait encore beaucoup de gaieté dans l'esprit et d'aménité dans la conversation. Il est auteur de quelques ouvrages de théâtre et d'une *Histoire de Saladin* dont les faits sont curieux.

La mort nous a aussi enlevé M. l'abbé de Tressan, écrivain estimable et laborieux. Il était fils du célèbre comte de Tressan et se distinguait comme lui par son amour pour les lettres. Il a publié à diverses époques un ouvrage classique sur la *Mythologie*, une bonne traduction des *Sermons de Blair*, et quelques autres ouvrages auxquels il n'a pas attaché son nom. Il n'était âgé que de soixante ans. Il laisse beaucoup de regrets à ceux qui l'ont connu.

SALGUES.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Paris, 12 juillet 1809.

MON amour-propre, Messieurs, a été très-flatté de ce que vous n'avez pas jugé la lettre d'*un Bohémien*, indigne d'être imprimée dans le *Mercure de France*. Mais à cette gloire s'est joint un malheur, vous m'avez imprimé et vos presses m'ont mutilé;

Moi-même je me cherche et ne me trouve plus.

Ce n'est pas votre faute; c'est la mienne, ou plutôt je dois m'en prendre à cette passion des voyages dont je vous ai si longuement entretenus. Tandis que je pouvais avoir des épreuves à corriger, je me

Digitized by Google

suis avisé de faire encore un petit voyage d'une cinquantaine de lieues. Cela ne changera rien à mon opinion sur le plaisir et sur l'utilité de voir pas soi-même comment ce monde est fait : mais cela m'apprend que ce n'est par trop des yeux d'un auteur pour revoir des épreuves ; et que s'il est possible d'écrire en courant, dès qu'on imprime il faut s'arrêter tout court, il faut être aussi immobile qu'un prote.

Je ne vous envoie pas d'*Errata*, Messieurs, je n'en ai jamais lu un seul ; et qui est-ce qui les lit ? qui est-ce qui se soucie d'apprendre avec certitude que telles et telles fautes sont des fautes d'impression et non de style ? Beaucoup de gens paraissent même avoir quelque plaisir à rester au moins dans le doute.

Cependant, comme je ne veux pas garder long-tems l'anonyme, je serais fâché qu'on m'attribuât plusieurs des fautes qui défigurent l'impression de cette lettre.

Je n'ai point parlé du délire de *la passion* orgueilleuse ou voluptueuse des hommes célèbres, mais de leurs passions orgueilleuses ou voluptueuses.

Je n'ai point dit que j'aurais pleuré de *sensibilité de visiter une autre planète*, mais de *l'impossibilité*.

Je n'ai point écrit que Platon était allé sur le Nil pour *enlever* la sagesse de l'Egypte, mais pour *l'interroger*.

Je n'ai point écrit : *il ne le disait point, mais il* HARANGUAIT *tout autour de lui* ; j'ai écrit il *arrangeait tout*, etc. etc.

Je n'ai point écrit que l'algèbre d'Euler *se rapprochait* de l'arithmétique universelle de Newton, j'ai écrit que *je la* rapprochais, etc. etc.

Je n'ai point écrit : *si on ne parle pas ou si on entend au moins* la langue des Euler, etc. etc. j'ai écrit, *si on ne parle pas ou si on n'entend pas au moins*, etc. etc. etc.

Combien il y a encore de fautes ! mais les autres défigurent ou changent un peu moins le sens.

J'ai l'honneur, etc.

MATALASSÉNÉCCO, ASKÉNÉCCO SÉMIA.

P. S. Le nom que je viens de signer est un peu long ; mais c'est le mien.

MÉLANGES HISTORIQUES.

TOUS les regards sont portés sur le Danube ; jamais ce fleuve, déjà si historique, n'aura été témoin de si grands travaux pour le dompter, de si grands événemens pour le réduire. A la vue de ces travaux prodigieux exécutés en quelques jours, et qui sembleraient attester les efforts d'une année, un des hommes de ce tems qui joint le mieux à une très-grande variété de connaissances l'esprit qui sait les appliquer à propos, s'est occupé de recueillir dans les vieux auteurs présens à sa mémoire les circonstances du règne de Trajan, qui offrent avec cette époque de si singuliers et de si exacts rapprochemens. Nous ne pouvons nommer

Digitized by Google

l'écrivain que nous soupçonnons; les initiales Al. de L.... sont le voile sous lequel il prétend conserver l'anonyme; mais il lui a été plus aisé d'abréger sa signature que de déguiser son talent. Nous le croyons à la fois voyageur, historien érudit et ami très-éclairé des arts. Son écrit répandu en Allemagne dans le moment précis où il était de nature à fixer l'intérêt au plus haut degré, ne peut rien perdre ici de ce mérite. Nous en ferons connaître la substance à nos lecteurs; nous leur épargnerons les citations des autorités que l'auteur invoque; le lecteur croira sans peine, qu'Arrien, Strabon, Dion-Cassius, Diodore, Procope, Ovide même qui se plaignait en si beaux vers de paraître un barbare sur les rives de l'Ister; Marzigli, Crevier, et notre infaillible Danville n'auront pas été consultés sans fruit, ni cités sans exactitude.

Parmi les fleuves renommés, le Danube passa toujours pour le plus redoutable. Curion qui parvint le premier à sa *rive sauvage* n'osa pas le franchir; une telle entreprise semblait n'être réservée qu'à des hommes tels qu'Alexandre, Darius, Trajan et Constantin. Trajan seul eut l'idée de soumettre à jamais ce fleuve aux armes romaines : il y fit construire un pont en pierre qui était à la fois un monument des arts et un monument de la grandeur romaine : on sait que, par allusion à son goût pour les établissemens utiles, et sur-tout pour les ponts, les Romains appellaient ce prince *Pontifex maximus*, faisant d'ailleurs allusion à sa dignité pontificale. La situation de ce pont a été contestée, et sa forme est restée douteuse : Danville est le géographe qui paraît avoir le plus exactement assigné sa place au-dessous d'Orsowa. Quel était le but de ce grand ouvrage que nous voyons recommencer de nos jours pour assurer une conquête importante à d'autres aigles impériales, non moins rapides, non moins glorieuses que celles des Romains? La voici :

Trajan, dit Mr A. de L...., dans sa première guerre contre les Daces, allait attaquer un ennemi dont il voulait plutôt réprimer l'orgueil que détruire la puissance; le système d'une guerre rapide et impétueuse, qu'il venait d'employer avec succès contre les Germains, lui paraissait celui qu'il devait suivre encore. Il rassemble donc à la hâte une forte armée, et donne le commandement d'une autre, qui devait agir plus bas sur la droite, à Lucius un de ses meilleurs généraux qui l'avait presque toujours suivi dans ses guerres passées. Il s'avance avec ses troupes jus-

Digitized by Google

qu'au Danube, jette deux ponts sur ce fleuve, l'un près du hameau de Gradiska, non loin de Uipalanka; l'autre 13 milles géographiques plus bas dans un lieu que Griselini sur sa carte appelle Columbina, tous les deux aboutissant à des routes indiquées sur la carte de Peutinger. La bataille fut sanglante, mais décisive; elle ouvrit à Trajan la route et l'entrée de Zermizegethusa ou Sarmategete, capitale des Daces. Lucius, qui de son côté remportait de grands avantages sur la droite, ne put se réunir à l'Empereur que plusieurs jours après la bataille: Trajan, sans laisser à l'ennemi le tems de se reconnaître, le poursuit, le défait, et, au moment de l'anéantir, voit arriver des députés qui lui demandent, en suppliant, la paix. Il consent à l'accorder, aux conditions que le roi des Daces livrera ses machines de guerre, licenciera ses troupes, détruira ses retranchemens, et ne reconnaîtra pour amis ou ennemis que les amis et ennemis du peuple romain.

Trajan laissa une partie de ses troupes pour garder ses conquêtes, et retourna à Rome s'occuper des soins du gouvernement. Mais à peine un an s'était-il écoulé, qu'il apprend que Décebale, manquant à ses traités, arme de nouveau, fait construire en secret des machines de guerre, accueille chez lui les mécontens, et reprend en un moment une attitude formidable. En effet, ce prince n'avait perdu qu'une très-petite partie de ses Etats; il régnait encore sur l'immense pays connu aujourd'hui sous les noms de Transilvanie, de Moldavie, de Valachie et d'une partie de la Hongrie; il n'avait fait la paix que pour gagner du tems, recomposer son armée; et du jour même où il avait signé ce traité il s'était préparé à le rompre. Trajan avait bien pensé que cette paix ne pouvait pas être durable; mais la guerre présentait si peu d'avantages, et tant de dangers à son ennemi, qu'il se refusait à le croire capable d'une telle imprudence. A tout événement il fait rassembler une armée considérable, ordonne que l'on réunisse aux vieilles légions qui gardaient le pays les troupes alliées et dépendantes de l'empire romain, parmi lesquelles on distinguait les Bataves, les Germains et les peuples des rives de la Vistule: bientôt il apprend que les Daces ont attaqué les places frontières de l'empire; il part alors de Rome au commencement du printems, résolu de détruire une puissance que différentes circonstances l'avaient jusque-là porté à ménager.

Ce n'était plus pour lui une guerre de mouvemens où la

Digitized by Google

rapidité devait décider de la victoire et la victoire régler les conditions de la paix; il fallait ici conquérir, occuper, conserver: c'est ce qui l'engagea sans doute à conduire ses opérations avec plus de lenteur pour plus de sûreté, comme l'exprime fort bien Dion; il résolut alors de construire sur le Danube un pont solide qui résistant également à la crue subite des eaux l'été et aux chocs des glaces l'hiver, assurât pour toujours sa communication, ôtât à ses soldats l'inquiétude d'être abandonnés, et aux ennemis l'espérance de les anéantir : il voyait aussi avec peine, dit Procope, qu'un fleuve osât marquer des bornes à l'empire romain, qui ne devait point avoir de bornes.

Témoins de ces événemens et de la fermeté de Trajan, des peuples entiers venaient se ranger sous ses drapeaux. Il courut cependant de grands dangers dans cette guerre; souvent la communication lui fut coupée avec sa capitale, des embûches étaient tendues à sa personne, de nombreux détachemens de barbares inquiétaient son armée de tous côtés. C'était dans ces mêmes contrées que Lysimaque, roi de Thrace et un des successeurs d'Alexandre, avait été obligé de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes; mais Trajan, incapable d'une telle inquiétude, suivait tranquillement ses projets, concentré dans une forte position, entouré d'une armée fidèle, il méprisait les faibles ruses de son ennemi et ne pensait qu'à la victoire qu'il allait bientôt remporter sur lui : il dut bénir dans la suite cette circonstance qui lui fit connaître l'amour de ses soldats et la sollicitude de ses peuples.

A peine la construction du pont fut-elle achevée, ce qui demanda à peu près une année, que Trajan, déjà maître d'une partie des Etats de Decebale, voyant son armée augmentée par l'alliance des Jazyges, des Sarmates et d'une partie même des Daces, se mit en marche pour attaquer le reste des Etats de ce malheureux prince qui s'était retiré et fortifié dans les montagnes qui séparent la Transilvanie de la Valachie. Des députés vinrent encore le trouver pour demander la paix; mais ils ne purent l'obtenir, le sort en était jeté. Trajan assuré de ses communications, ne craignait plus de faire passer son armée entière dans la plaine, et d'étendre ses conquêtes sur tout le pays compris entre le Danube et les montagnes en-deça et au-delà de l'Alluta; par ce moyen il coupait à Decebale toute retraite sur la Valachie et la Moldavie, et l'enfermait dans les montagnes dont il se préparait à faire le siège en règle. Trois défilés

Digitized by Google

sont encore les seuls accès pour pénétrer dans l'intérieur de la longue chaîne qui s'étend depuis Orsowa jusqu'à la Bukovine : on les nomme les passages de Wolkan, de Rothenthurn et de Bolza, qui me paraissent être les mêmes qui sont indiqués sur la colonne Trajane.

C'est au milieu de ces nouveaux obstacles que la bravoure des soldats romains et la fermeté de leur chef se montre avec le plus d'éclat. Ici on voit les Germains, les Dalmates, les Lusitaniens armés à la légère escalader des rochers terribles au milieu d'une grêle de pierres et de dards; là on les retrouve forçant les camps de l'ennemi pour chercher des vivres et surprendre ses positions. Le n° 284 représente l'armée romaine repoussée par le nombre des barbares, et Trajan arrivant à son secours avec sa garde prétorienne qui décide la victoire.

Enfin Decebale et ses principaux officiers, désespérés de voir leur résistance inutile, mettent le feu à plusieurs villes et se donnent la mort. Trajan, maître de ce vaste empire, contracte une alliance avec les peuples voisins, emploie les trésors de Decebale à payer les frais de la guerre, distribue aux braves de son armée des décorations militaires, aux blessés de l'argent, *donativi*, et accorde en propriété des terres à ceux que leurs services ont le plus distingués.

Qu'elle est belle cette dernière récompense qui réunit la richesse à la gloire, et qui peuple un pays de héros ! Ces nouveaux habitans sont représentés sur les n°s 226 et 320 de la colonne : ils rappellent les vœux que formait Lucain dans un tems trop malheureux pour qu'ils fussent exaucés.

« Où donc, disait le poëte, se reposera la vieillesse après » les guerres ? quelle sera la demeure des braves ? quels » champs donnera-t-on à labourer à nos vétérans ? quels » murs serviront d'asile à nos guerriers fatigués ? »

Que pourrait-on ajouter à ce tableau, à ce récit exact des événemens, à ces témoignages de l'histoire dont la citation seule a tant d'éloquence, et le rapprochement tant d'intérêt ? Rien sans doute ; il suffit de faire succéder au récit des faits attestés par des historiens de l'antiquité, celui des grands événemens dont nous sommes les témoins : leur gloire semble contemporaine ; mais ceux que nous avons à décrire aujourd'hui sont tels que cette gloire en se rattachant à l'histoire de Trajan y ajoute bien plus d'éclat qu'elle n'en reçoit elle-même.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Il faut ici interrompre l'ordre des dates, et parmi les événemens dont nous donnons un aperçu rapide commencer par le plus récent, parce qu'il est le plus important, le plus glorieux, le plus vivement espéré; parce qu'il est décisif dans la grande lutte où la France combat pour ses alliés, et l'Autriche pour son salut; parce qu'il anéantit tous les faux bruits, répond à toutes les inductions spécieuses, et calme toutes les inquiétudes. Il faut se hâter de dire : l'Empereur a passé le Danube, et l'armée autrichienne est écrasée.

Le vingt-quatrième bulletin ne laissait aucun doute sur le succès de cette entreprise; avant de la tenter, il la déclarait assurée, selon tous les calculs de l'art et de la prudence; seulement il en énonçait à l'avance les moyens et les difficultés, comme s'il eût été besoin d'en rehausser l'éclat.

« Enfin, était-il dit dans ce bulletin, il n'existe plus de Danube pour l'armée française : le général comte Bertrand a fait exécuter des travaux qui excitent l'étonnement et inspirent l'admiration.

» Sur une largeur de 400 toises et sur un fleuve le plus rapide du monde, il a, en quinze jours, construit un pont formé de soixante arches, où trois voitures peuvent passer de front; un second pont de pilotis a été construit, mais pour l'infanterie seulement, et de la largeur de huit pieds. Après ces deux ponts, vient un pont de bateaux. Nous pouvons donc passer le Danube en trois colonnes. Ces trois ponts sont assurés contre toute insulte, même contre l'effet des brûlots et des machines incendiaires, par des estacades sur pilotis, construites entre les îles, dans différentes directions, et dont les plus éloignées sont à 250 toises des ponts. Quand on voit ces immenses travaux, on croit qu'on a employé plusieurs années à les exécuter : ils sont cependant l'ouvrage de quinze à vingt jours; ces beaux travaux sont défendus par des têtes de pont ayant chacune 1600 toises de développement, formées de redoutes palissadées, fraisées et entourées de fossés pleins d'eau. L'île de Lobau est une place forte : il y a des manutentions de vivres, 100 pièces de gros calibres et 20 mortiers ou obu-

Digitized by Google

siers de siége en batterie : vis-à-vis Esling, sur le dernier bras du Danube, est un pont que le duc de Rivoli a fait jeter hier. Il est couvert par une tête de pont qui avait été construite lors du premier passage.

» Le général Legrand, avec sa division, occupe les bois en avant de la tête de pont. L'armée ennemie est en bataille, couverte par des redoutes; la gauche à Enzendorf, la droite à Grôs-Aspern : quelques légères fusillades d'avant-postes ont eu lieu.

» A présent que le passage du Danube est assuré, que nos ponts sont à l'abri de toute tentative, le sort de la monarchie autrichienne sera décidé dans une seule affaire. »

Le 3 juillet, cette publication était faite, et le 5 l'armée accomplissait les plans tracés par le génie de son chef; le 5 elle a passé le Danube, et elle a repoussé les vains efforts de l'ennemi pour lui disputer le passage; le 6 elle a attaqué les redoutables positions où l'ennemi se retranchait depuis six semaines : la rapidité et l'ensemble des manœuvres, le dévouement audacieux des généraux et des troupes n'a pas permis à la victoire de rester un moment indécise; à dix heures, il ne restait plus à l'armée française que le soin de poursuivre les débris de l'armée autrichienne et d'énumérer les pertes du vaincu : elles sont immenses en hommes, en officiers généraux, en drapeaux, en artillerie; elles sont à ce point considérables qu'on ne peut les énoncer, quelle que soit la parfaite authenticité des lettres reçues et l'éminent caractère de ceux qui les ont écrites : les détails officiels ne sont pas encore parvenus. Au moment où cette feuille est sous presse, ils sont attendus d'heure en heure; déjà un page de S. M., expédié de Rheindorf le 7 juillet, est descendu au palais de S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, chargé par l'Empereur de lui porter la nouvelle de cette éclatante victoire remportée à Wagram; le même page était passé par Plombières pour donner communication à S. M. l'Impératrice du nouveau triomphe remporté par son auguste Epoux.

Les Polonais et les Galliciens continuent à se rendre dignes par leur courage de la légitimé de leur cause, du nom qu'ils veulent reconquérir et de la protection du Héros qui veille sur eux. Les derniers rapports du prince Poniatowski annoncent que l'archiduc Ferdinand, inquiété sur ses derrières par la marche du général Zajonckek, qui avait déjà passé la Pilica à la hauteur de Pulawy, avait réuni toutes ses forces dans les environs de Sandomir, et paraissait vou-

Digitized by Google

loir chercher à pénétrer de ce côté. Le 5 de ce mois un corps d'environ 8 ou 10,000 hommes, aux ordres du général Schauruth, ayant tenté de s'approcher de la place, fut repoussé avec une perte considérable en tués et en blessés; il perdit aussi 300 hommes faits prisonniers.

Le 7, l'archiduc Ferdinand en personne marcha contre la place. Il fut attaqué aussitôt, et cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Il parut alors renoncer à cette entreprise; et pour partager l'attention des troupes du prince Poniatowsky, il se décida à déboucher avec une partie de ses forces par la Haute-Vistule; en conséquence, le général Schauruth passa le fleuve à Polanice, et se porta sur la Visluka, rivière qui est guéable sur tous les points.

Le prince Poniatowski attendant l'armée russe qui s'approchait de lui, et dont une division doit faire sa jonction le 12, avec ses troupes, pour soutenir ses opérations, renforça les garnisons des forteresses de Sandomir et de Zamosk, formant les deux extrémités de sa ligne, replia à l'embouchure du San le pont qu'il avait sur la Vistule, concentra ses forces et prit une position sur le San, à la hauteur de Pniow et de Czekay.

Les nouvelles levées se poursuivent en Gallicie avec la plus grande activité; quatre régimens d'infanterie et quatre régimens de cavalerie, levés aux frais des principaux habitans, sont déjà rassemblés, habillés et équipés.

Le roi de Westphalie n'a pas promis à son auguste allié un vain secours, il a marché à la tête de ses Westphaliens, de la division Gratien, d'un corps de Saxons et d'une division française. Il est entré à Dresde le 1er de ce mois; depuis ce moment, les Autrichiens et leurs auxiliaires ont montré beaucoup d'indécision dans leur mouvement de retraite; le général Kienmayer, dont on évalue les forces à un nombre assez considérable, paraît avoir menacé plusieurs points: on n'a point de nouvelles d'un engagement qui était inévitable, si les Autrichiens n'avaient pas changé de position. Dans ces circonstances, la famille de Saxe est encore restée à Francfort. Partout où les Autrichiens se sont présentés, ils se sont annoncés en libérateurs et comportés en ennemis : des contributions énormes ont été frappées sur les lieux qu'ils prétendaient rendre à la prospérité et à leur légitime souverain; ainsi, avant de rappeler les peuples à la fidélité due à la maison d'Autriche, avant les événemens de la guerre et les traités, les Autrichiens commencent par les dépouiller : singulière manière de

Digitized by Google

convertir et d'instruire, croisade plus révolutionnaire que politique, dont l'effet va directement contre le but qu'on se propose! Au surplus, ces événemens occupent désormais un petit espace dans l'histoire de la campagne, ils ont cessé d'être importans. Tout a été décidé sur le Danube.

En Espagne, le général Suchet a poursuivi ses glorieux avantages contre Blacke. Une proclamation de ce général à ses soldats met sous leurs yeux, et le tableau de leurs combats, et les trophées, gages de leur victoire. L'ennemi a déjà dépassé les frontières de l'Arragon qu'il était venu troubler, et au sein duquel il n'a pas trouvé les élémens de la discorde sur lesquels il comptait.

Du côté de la Sierra-Morena, le général Sébastiani a fait un mouvement qui a déterminé le roi à se porter sur cette partie de la ligne. Voici sur le voyage de S. M. la note officielle qui a été publiée :

« Depuis long-tems un corps d'insurgés posté dans la Sierra-Morena était contenu dans les montagnes par la présence du 4e corps commandé par le général Sébastiani, et posté au-delà de la Guadiana. Vainement ce général avait-il laissé aux ennemis la facilité de déboucher sur lui, pour les attirer en plaine; ils se contentaient de quelques tentatives sur nos avant-postes, après lesquels ils fuyaient dans leurs retraites inaccessibles. Enfin, le général, pour leur donner plus de confiance, repassa la Guadiana, et se porta à petites journées vers Consuegra. L'ennemi, enhardi par ce mouvement rétrograde, déboucha enfin de la Sierra-Morena, et se porta sur la Guadiana, qu'il passa ensuite pour se rapprocher du corps du général Sébastiani. Le roi, qui avait préparé toute cette manœuvre, partit de Mardrid le 22 juin, accompagné de sa garde et d'une brigade de la division Dessoles. S. M. se rendit par Illescas, Tolède et Mora, à Consuegra, d'où le 4e corps venait de se porter en avant; et continuant ce mouvement progressif, le roi vint établir, le 28, son quartier-général à Villa-Rubia de Los Ojos. Une division ennemie occupait ce poste deux jours auparavant, mais elle n'attendit point nos troupes; à peine les insurgés surent-ils l'arrivée du roi à Consuegra, qu'ils abandonnèrent Villa-Rubia dans le plus grand désordre, et repassèrent la Guadiana en toute hâte. Le 29 juin, le roi se porta à Daymiel, où il établit son quartier-général; et des renforts qu'on avaient jugés nécessaires étant arrivés, S. M. ordonna un mouvement général en avant pour le lendemain. L'ennemi frappé de terreur, s'est rejeté dans

Digitized by Google

les montagnes de la Sierra-Morena, et n'a tenu nulle part. Le séjour prolongé du roi à El-Moral, où il avait porté son quartier-général le 30 juin, n'ayant plus aucun but, S. M. a pris le parti de retourner à Tolède, en faisant occuper toutefois par le 4e corps sa position de Consuegra, tant pour la facilité des subsistances, que pour celle des opérations ultérieures que les événemens pourront exiger. »

Dans cette tournée à la fois politique et militaire, le roi n'a reçu que des témoignages d'attachement. Sur sa route il a eu à récompenser le zèle des magistrats, la fidélité des habitans; partout il a vu les progrès de la persuasion et de la confiance plus puissante encore que les armes. L'effet de ses dispositions paternelles, l'esprit de révolte anéanti, le désir de la paix manifesté dans toutes les classes qui pensent que bientôt des chefs audacieux n'auront plus de pouvoir sur la multitude pour l'entraîner à d'inutiles combats. Gironne cependant est vivement pressée; on regarde comme très-prochaine la reddition du Mont-Joui, et dès-lors celle de la place.

L'apparition des Anglais devant Naples, n'a pas eu d'autres suites, jusqu'à ce moment, que de donner un mouvement heureux à l'esprit national et une direction salutaire à l'opinion de toutes les classes de la société. Défendre le territoire, repousser les assassins vomis par la cour de Palerme, c'est-à-dire, toutes les horreurs de la guerre civile et étrangère; tel a été le vœu unanime des Napolitains et des habitans du royaume les plus éloignés du siége du gouvernement. La Calabre n'a montré qu'une résolution, celle de se défendre avec intrépidité. Le général Parthonneau était au milieu des gardes provinciales réunies à elles-mêmes de tous les points de la province à son corps d'armée; ce général et ceux qui commandent sur la côte, ont tous répondu de leur poste, ou écrit que les habitans du pays suffisaient à sa défense: probablement les Anglais chercheront un autre point d'attaque qui leur paraisse moins difficile et moins gardé. Le fort d'Ischia est bien défendu: on remarque que le commandant est un Colonne; le roi paraît faire un très-grand fond sur la capacité et la résolution de cet officier qui se montre digne du nom historique qu'il est chargé de soutenir.

Si cette expédition des Anglais a fait paraître sous le jour le plus brillant et le peuple de Naples et l'armée du roi, il n'a point fait moins d'honneur à la petite marine napolitaine qui a su, par l'habileté et la connaissance des lieux,

Digitized by Google

suppléer à la faiblesse du nombre et à l'infériorité des marins. Les détails de cette affaire, que nous abrégeons à regret, sont contenus dans une lettre de Naples du 28 juin : on y décrit d'abord le combat soutenu le 25 par l'escadrille napolitaine et les chaloupes canonnières, contre les forces anglaises en vue de Naples dont la population était accouru sur le rivage ; les deux frégates qui dans cette journée s'étaient retirées après le combat sous la protection des batteries de Pozzuoli et de Baïa, furent bientôt environnées de vaisseaux anglais.

« S. M. ordonna donc à ces deux bâtimens d'effectuer leur retraite dans le port de Naples au premier vent qui soufflerait et à quelque prix que ce fût. M. Baussau, capitaine de frégate, et Caraffa, capitaine de la corvette, reçurent à peine cet ordre, qu'ils se disposèrent à l'exécuter. Ils mirent à la voile, et par des manœuvres adroites et hardies, trompant la vigilance de l'ennemi, ils traversèrent l'escadre anglaise, et gagnèrent le large en se dirigeant sur Naples. La corvette, meilleure voilière, précédait la frégate, qui suivait plus lentement. Bientôt ces deux bâtimens furent poursuivis et rejoints par une frégate anglaise, une corvette, 18 canonnières de 24, deux galiotes, et par une flotte très-nombreuse de petits bâtimens. Toutes ces voiles se dirigèrent contre deux seuls vaisseaux, qui endommagés dans le long combat qu'ils avaient soutenu deux jours auparavant, manœuvraient avec quelque difficulté. A quatre heures et demie après-midi, l'action s'engagea à la pointe de Pausillipe, et en présence de toute la ville de Naples. Les vaisseaux ennemis vomissaient de toutes parts, avec un horrible acharnement, un volcan de flammes.

» Notre frégate et notre corvette poursuivaient lentement leur route vers Naples, en combattant avec habileté et courage. Ce combat, soutenu à la vue d'un peuple immense, intéressait l'honneur national. Dans cette circonstance, le vent manqua tout-à-coup. Les Anglais s'approchèrent de plus en plus, assaillirent les nôtres d'une vive fusillade, tentèrent l'abordage, et sommèrent nos bâtimens de se rendre. Vains efforts ! Les Napolitains combattaient précisément dans le même lieu où dix ans auparavant la perfidie anglaise sacrifia inhumainement le brave Caracciolo ; ils combattaient sous les ordres du meilleur de ses élèves, et sous les yeux d'un peuple qui, accouru de toutes parts, semblait, par ses vœux, redoubler leurs forces et leur cou-

Digitized by Google

rage; ils combattaient sur-tout sous les yeux d'un roi adoré, qui, toujours le premier au milieu des périls, était déjà sur les batteries du château de l'Œuf, et se préparait à protéger leur retraite lorsqu'ils seraient arrivés à la portée du canon du fort.

» Après un combat de quatre heures, la frégate et la corvette ont été sauvées. Un cri de joie : *Vive l'Empereur! vive le roi Joachim!* annonça leur arrivée. Notre frégate étant entrée dans le port, S. M. est montée sur-le-champ à bord. Il est difficile d'exprimer l'enthousiasme et la joie que répandit dans l'équipage cette visite inattendue; marins et soldats, tous montraient au roi leurs blessures, et paraissaient n'en ressentir plus de douleur. S. M. combla d'éloges, de bienfaits et de grâces les défenseurs de son pavillon et de l'honneur national. »

Les derniers papiers anglais contiennent des paragraphes assez curieux : ils ne peuvent que difficilement suppléer au défaut des séances du parlement et remplir le vide occupé d'ordinaire par les longs débats de ce corps. Les bulletins français, ceux d'Espagne et de Presbourg leur en tiennent lieu; et l'on conçoit qu'il n'est aucun d'eux qui ne donne lieu à de longs commentaires, dans lesquels on fait connaître au peuple anglais comme quoi l'archiduc a complétement détruit l'armée française, quels succès rapides font les Autrichiens en Saxe et en Westphalie, quelles formes de gouvernement se donnent les indépendans du Tirol, quelle route a pris Chasteler pour attaquer les derrières de l'armée d'Italie, quels progrès fait l'archiduc Ferdinand en Pologne, enfin quels honneurs sont dus à Schill, et quels monumens doivent consacrer sa mémoire.

Le *Morning-Chronicle* s'égaie périodiquement aux dépens de ceux de ses confrères qui font connaître au public, non la relation exacte des événemens, mais les espérances du ministère : il adresse sur-tout à celui-ci de singulières questions relativement à la bataille d'Esling; il demande quels pas a fait celui que l'on prétend avoir été vainqueur, quel pas rétrograde a fait celui que l'on prétend avoir été vaincu, pourquoi l'archiduc a fait succéder une si longue défensive à ces attaques réitérées, sanglantes et toujours inutiles tentées contre les murailles détruites d'Esling? Pourquoi il n'a pas lui-même passé à Presbourg ce fleuve derrière lequel il se retranche? pourquoi le fruit de sa prétendue victoire est-il une retraite prudente dans un camp, où il a cru mal à propos être inattaquable? Le *Morning* et

Digitized by Google

les Anglais s'habituent ainsi à juger les événemens par les résultats; peut-être, dit la même feuille, au moment où nous écrivons, l'Empereur des Français, assuré de ses communications et des subsistances de Vienne, fortifié dans l'île qu'il a rendue inattaquable, force-t-il lui-même les positions de l'archiduc, et enlève la dernière ressource à la monarchie autrichienne. Certes, quelle que soit la bonne foi présumée du rédacteur, on peut croire qu'il ne s'imaginait pas avoir si complétement raison.

Le discours tenu par le chancelier d'Angleterre pour la clôture de la session du parlement a été très-remarquable : il contient des aveux dont il faut prendre acte, et une inexactitude qu'il importerait de relever, si les événemens ne venaient d'en proclamer hautement la réfutation.

« Milords et Messieurs, a dit le chancelier, nous avons reçu de S. M. l'ordre de vous informer que l'état présent des affaires publiques permet à S. M. de vous dispenser de continuer plus long-tems vos travaux en parlement.

» S. M. ne doute pas que vous ne retourniez dans vos provinces avec l'intention d'employer toute l'influence de vos lumières et de vos exemples pour graver de plus en plus dans le cœur de ses peuples le respect pour les lois établies, et l'attachement à cette heureuse constitution que le vœu le plus ardent de S. M. a toujours été de défendre et de maintenir, et de laquelle, sous la protection de la Providence, dépend le bonheur et la prospérité de ce royaume.

» Messieurs de la chambre des communes, S. M. nous ordonne de vous remercier d'avoir pourvu si libéralement au service de la présente année, et de vous exprimer combien elle est satisfaite de voir que vous avez pu pourvoir à ce service sans presque avoir mis aucune nouvelle charge sur son peuple.

» S. M. nous commande particuliérement de vous remercier de l'empressement que vous avez mis à seconder le desir qu'elle vous a exprimé de voir augmenter les fonds destinés à l'entretien du clergé pauvre. Cet objet intéressait au plus haut degré le cœur de S. M., et méritait d'être considéré avec bienveillance par le parlement.

» Milords et Messieurs, l'*incertitude des choses humaines et les vicissitudes qui accompagnent la guerre, ne nous permettent pas de nous livrer avec trop de confiance à l'espérance de voir la lutte présente se terminer heureusement; car nous avons à lutter contre un ennemi d'un génie actif à qui tout prospère, et dont tous les desseins, même les plus incroyables, s'accomplissent toujours :* cependant S. M. nous

Digitized by Google

ordonne de vous féliciter des succès qui viennent de couronner les armes de l'Empereur d'Autriche.

» S. M. m'ordonne de vous assurer qu'elle est résolue de continuer d'aider et de soutenir de tout son pouvoir les efforts que fait cette puissance, persuadé que vous pensez avec elle, que toutes les mesures qui tendent au rétablissement de son indépendance ne sont pas moins utiles aux vrais intérêts de la Grande-Bretagne, qu'elles sont convenables à son caractère et à son honneur. »

On doit sans doute entendre par les *succès que vient d'obtenir la maison d'Autriche*, la bataille d'Esling; car il n'est pas probable que dans le discours presqu'émané du trône, on veuille parler de la révolte du Tirol et des incursions de quelques partis; il n'y a donc à répondre à cette partie du discours qu'en rappelant les dates, l'emplacement des quartiers-généraux des deux armées, les positions conservées de part et d'autre, et l'usage que les deux partis ont fait d'un repos rendu nécessaire par une lutte terrible. Ce rapprochement facile, chaque lecteur a pu le faire avant même qu'un événement mémorable vînt le confirmer de la manière la plus éclatante : il eût été décisif contre la prétention des Anglais, même sans la victoire qui vient de signaler le passage du Danube; après cette victoire, à quel degré d'évidence ne porte-t-il pas la vérité?

N. B. Le canon a proclamé aujourd'hui 14, la victoire mémorable de Wagram. Le Bulletin, n° 25, a été lu dans les spectacles, par ordre du prince archi-chancelier, l'armée autrichienne est réduite de 200,000 hommes, à moins de 60,000. L'archiduc est coupé de la Moravie et de la Hongrie, et forcé de se jeter en Bohême. Le duc d'Istrie a été blessé légèrement. Nous avons à regretter la perte du général de cavalerie-légère Lasalle.

ANNONCES.

Histoire des premiers tems de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chûte des Pisistratides; pour servir d'Introduction à tous les ouvrages qui ont paru à ce sujet; avec des tableaux généalogiques des principales familles de la Grèce, par M. Clavier, juge en la cour de justice criminelle séant à Paris. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr. et 13 fr. franc de port. — Chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXVIII. — *Samedi 22 Juillet 1809.*

POÉSIE.

ENVOI A MADAME HENRIETTE D....,

Pour le jour de sa fête, du *Poëme des Jardins*.

Vous aimez les vers et les fleurs.
Vous en aurez, belle Henriette ;
Oui, vous aurez pour votre fête
Les bouquets les plus beaux et les vers les meilleurs.
N'allez pas m'accuser d'une arrogance vaine.
A mon parterre ingrat, à mon ingrate veine
Je n'ai rien demandé, les vers ni les bouquets.
De mon hommage un autre a fait les frais ;
Un autre a tout fourni ; j'ai tout pris à Delille.
Comme dans la nature, en ses riches *jardins*,
Vous trouverez des lis, des roses, des jasmins,
Et des vers comme dans Virgile.

M....

ROMANCE.

Plaisir d'amour embellissait la vie
De Lorédan guerrier et Troubadour.
La paix alors régnait dans sa patrie,
Et Lorédan auprès de son amie
Goûtait plaisir d'amour.

Mais tout à coup l'ennemi de la France
Appelle au loin le guerrier Troubadour.
Las ! tu vas fuir le beau ciel de Provence,
Tu vas partir ! dit en pleurant Clémence ;
Adieu plaisir d'amour !

Digitized by Google

Chacun alors jure d'être fidèle
En s'enivrant de l'espoir du retour.
Chacun se dit dans sa peine mortelle :
Souviens toi bien que pour un infidèle
Plus n'est plaisir d'amour.

Servant son prince en songeant à sa belle
De beaux lauriers cueillit le Troubadour ;
Disant tout bas : Oui, ma gloire nouvelle
Augmentera pour moi comme pour elle
Tant doux plaisir d'amour.

Clémence un jour à sa fenêtre assise
Voit accourir de loin un Troubadour.
« C'est lui, c'est lui ! point n'est une méprise ;
» Sur son écu je lis cette devise :
» Plaisir, plaisir d'amour ! »

O tems heureux de la chevalerie !
Quand une fois aimait un Troubadour
Point ne changeait non plus que son amie.
Aucun des deux point n'avait fantaisie
D'autre plaisir d'amour.

PLANARD.

ENIGME.

J'HABITE au centre d'un palais
Entouré de deux rangs de gardes,
Qui, sans piques ni hallebardes,
De mon séjour ferment l'accès.
Dès que je veux exercer ma puissance
Ils s'ouvrent aussitôt, s'agitent en tout sens,
Me servent avec complaisance,
Sans jamais sortir de leurs rangs.

C'est moi qui gouverne le Monde ;
Et je fais, tous les jours, l'office des valets :
Un souverain, du fond d'une grotte profonde,
Me commande, et me force à préparer ses mets.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

J'ai de maux infinis affligé les humains,
J'ai parfois opéré des biens inestimables,
Le sort de l'Univers repose dans mes mains,
Je produis des vertus, comme de grands coupables;
Je donne un vaste essor au cœur, comme à l'esprit;
Mais malheur à qui vit aux jours où je dois naître!
Il ne goûtera point de la paix le doux fruit;
Pour calmer mes fureurs il n'aura plus de maître.
A me décomposer exercez vos talens;
Je renferme en mon sein, comme jadis Pandore,
Des célestes fléaux les emblêmes frappans,
Je vole sur dix pieds de l'une à l'autre aurore.
Du roi des animaux j'ai les traits menaçans,
J'offre aussi d'un brigand le regard hypocrite,
D'un noble souverain j'ai les traits imposans,
Et d'un diable incarné la figure maudite.
Je renferme en mon sein ce qui de tout acteur
Fixe l'attention : ce qui de la musique
Fait l'essence et les lois, une utile liqueur,
Ce qui règle toujours un concert harmonique,
Je vous présente encor un mode pour les choix,
L'heureuse qualité qui subjugue et qui touche,
Prototype sacré des mœurs comme des lois,
Grand mot que mes faiseurs ont toujours à la bouche.
Du libre arbitre j'ai le principe constant;
Le crime le plus vil, dont je suis très-capable;
L'étoffe qui des rois est le riche ornement;
Ce qui des indigens est le sort misérable.
Je m'explique, lecteur, avec trop de clarté,
Tu me nommes déjà : grâce à l'effort sublime
Du héros, dont les lois m'ont enfin arrêté,
On n'apercevra plus partout mon noir abyme.

Digitized by Google

CHARADE.

Mon premier des Chinois obtient l'absurde hommage,
Mon dernier de Bacchus barbouille le visage,
Mon entier des mortels est souvent le partage.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *h*.
Celui du Logogriphe est *Pain*, dans lequel on trouve *Ain* et *Pan*.
Celui de la Charade est *Corne-muse*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

TABLEAU COMPARATIF DES RÉSULTATS DE LA CRISTALLOGRAPHIE ET DE L'ANALYSE CHIMIQUE RELATIVEMENT A LA CLASSIFICATION DES MINÉRAUX ; par M. l'abbé HAUY, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris, membre de la Légion d'honneur et de l'Institut, professeur de minéralogie du Muséum d'histoire naturelle et de la faculté des sciences de l'Université impériale, des Académies des sciences de Saint-Pétersbourg et de Berlin, et de plusieurs autres sociétés savantes. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins.

.....Ament meminisse periti.

DEPUIS que l'on a introduit dans le *Mercure* la mode nouvelle d'analyser avec soin les bons ouvrages de science et de critiquer les mauvais, l'alarme s'est mise dans le camp des faiseurs de systèmes, jusques-là tranquilles possesseurs de l'attention publique ; et sentant bien qu'ils avaient tout à perdre dans cette attaque inopinée du bon sens contre le charlatanisme, ils ont appelé à leur secours toute la Landwehr des journalistes. L'un nous défend gravement de nous moquer des gens à systèmes, comme si l'on pouvait répondre sérieusement à des folies. Un autre voudrait que l'on traitât les mauvais auteurs avec plus de circonspection, apparemment de peur de les décourager. Un troisième, dans son style précieux, souhaiterait que, dans les journaux littéraires, le soin d'écrire sur les sciences ne fût pas confié à des savans, mais à des littérateurs *aimables*, qui, dit-il, ayant effleuré toutes les parties de la science sans en posséder aucune, parlent avec la même facilité de mathématiques et de poésie, de politique et de spectacles, de mode et de finances. Malgré la profonde sagesse de ces décisions, nous essaierons de suivre encore la marche que nous nous sommes tracée. Les grandes découvertes des sciences et leurs applications les plus utiles sont

Digitized by Google

aujourd'hui des objets d'un intérêt trop général pour que l'on puisse négliger d'instruire le public de leurs progrès; et si on en parle il faut que ce soit d'une manière digne de lui, c'est-à-dire avec connaissance de cause. Sans doute il faut éviter d'entrer dans des détails techniques qui seraient sans utilité et sans intérêt pour la généralité des lecteurs; mais en se bornant aux résultats généraux, ne faut-il pas indiquer avec clarté et précision le point important d'une découverte, le but et le mérite d'un ouvrage? Or voilà ce qui est extrêmement difficile quand on s'interdit, comme on doit le faire, le langage technique des sciences, et cela devient tout à fait impossible quand on ne les a pas étudiées profondément. Les gens qui ne réfléchissent que peu ou point du tout, s'imaginent qu'être simple est la même chose qu'être superficiel; il y a pourtant à cela une prodigieuse différence. Le dernier degré de la science serait une extrême simplicité; car un esprit qui aurait tout approfondi comprendrait les rapports des choses aussi nettement, aussi facilement que nous voyons les objets; au contraire on peut être très-superficiel sans être simple. Je pourrais citer tel article de journal, qui n'a rien de profond, rien d'exact, et qui pour un esprit droit est plus difficile à comprendre qu'une page d'Euler ou de Newton.

L'ouvrage de M. Haüy dont nous allons rendre compte offre un exemple très-propre à confirmer les réflexions que je viens d'exposer. Cet ouvrage, fort important par lui-même, le devient encore davantage par ses rapports avec une très-belle découverte du même auteur sur la structure des cristaux, découverte qu'il a tellement étendue et approfondie à l'aide du calcul, qu'il est parvenu à en faire un des élémens les plus sûrs des classifications minéralogiques. C'est là certainement le point principal qu'il faut marquer à l'attention du public, qu'il faut dégager des détails qui l'environnent et faire ressortir à tous les yeux. Eh bien, cette idée fine et profonde sera probablement la chose la moins sentie, ou si l'on en parle ce sera en termes vagues et généraux, pour rendre hommage au mérite éminent de l'auteur, à son caractère, à sa juste célébrité, plutôt que pour faire connaître au public ce

Digitized by Google

qu'il lui importe de savoir. Essayons s'il nous sera possible de remplir cette dernière tâche. Nous croyons que c'est la meilleure manière de louer un savant illustre dont nous admirons les découvertes autant que nous sommes attachés à sa personne.

Lorsqu'on entre dans un cabinet de minéralogie, et qu'on promène ses regards sur la multitude des substances qui y sont rassemblées, après avoir admiré l'éclat, la diversité, la variété de leurs couleurs, l'esprit est frappé de la configuration régulière et géométrique que présentent un grand nombre de ces substances. Ce sont des cubes, des pyramides ou d'autres polyèdres dont les faces planes et brillantes semblent avoir été polies par l'art le plus parfait. Cependant parmi ces merveilles rien n'est l'ouvrage de l'art ; la nature seule en a fait tous les frais. Pour vous en convaincre prenez un de ces *cristaux*, choisissez ce rhomboïde que l'on nomme le cristal d'Islande et qui est aussi transparent que l'eau la plus limpide. Si vous examinez attentivement sa surface vous y découvrirez des linéamens régulièrs semblables a des fissures infiniment petites ; essayez de couper le cristal dans le sens de ces fissures, il se divisera avec la plus grande facilité, et vous présentera deux nouvelles faces aussi polies, aussi brillantes que les premières. C'étaient les joints naturels qui unissaient les deux morceaux du cristal que vous avez séparés. Maintenant tous les morceaux d'une même substance étant divisés de cette manière, par des sections qui lui sont propres, se ramènent à une même figure, à un même noyau cristallin, qui est comme la forme primitive de toutes les autres, et réciproquement toutes ces dernières, quels que soient leur variétés, leurs accidens et les troncatures qu'elles subissent, peuvent se reformer par le calcul et se conclure du noyau primitif, par de simples apositions de molécules de même forme appliquées les unes sur les autres, suivant des lois géométriques déterminées. C'est en cela que consiste la belle découverte faite par M. Haüy et par le savant chimiste Bergman, sur la structure des cristaux. Mais ce dernier n'en a fait qu'une seule application exacte ; au lieu que M. Haüy, guidé par des cal-

Digitized by Google

culs rigoureux en a tiré tout ce qu'elle contenait ; en a généralisé les conséquences ; s'en est fait pour ainsi dire un domaine qui lui est propre ; et a réuni ainsi le rare avantage d'avoir créé une science très-importante et de l'avoir portée lui-même au plus haut degré de perfection.

Maintenant, pour comprendre de quelle utilité ce résultat peut être dans les méthodes minéralogiques, il faut d'abord savoir ce que les naturalistes entendent par le mot *classer*. Ce mot, pris en lui-même, ne signifie autre chose que ranger un certain nombre d'êtres suivant un ordre quelconque ; et sous ce rapport on pourrait classer les minéraux suivant tel ordre que l'on voudrait. Mais comme le premier objet d'une classification est de pouvoir faire retrouver facilement et à point nommé les êtres qu'elle embrasse, il faut, pour qu'elle soit méthodique, qu'elle satisfasse à cette condition. On peut encore atteindre ce but d'une infinité de manières plus ou moins commodes. Par exemple, l'arrangement des mots dans un dictionnaire, par lettre alphabétique, est une classification méthodique ; mais elle n'a rien de nécessaire : car en ordonnant les mots d'après leur dernière lettre, au lieu de les ranger d'après la première, on les retrouverait également.

Les naturalistes ayant ainsi la liberté de choisir entre une infinité de méthodes *artificielles*, ont pu aspirer à une plus grande perfection. Ils ont exigé que les méthodes fussent, le plus possible, en rapport avec la constitution naturelle des êtres qu'elles embrassent ; par exemple, dans les animaux et les végétaux, qu'elles fussent liées à leur manière d'exister et de vivre ; dans les minéraux, qu'elles le fussent avec leur composition. On sent en effet que ces méthodes *naturelles* auraient un grand avantage sur les autres, puisque non-seulement elles rempliraient la première condition, qui est de distinguer les êtres et de faire retrouver leur place dans la méthode ; mais encore elles les distingueraient par leurs caractères les plus intimes, et par conséquent elles serviraient éminemment à mettre en évidence les grands rapports d'organisation que la nature a établis parmi eux.

Digitized by Google

Dans les substances qui cristallisent, la forme primitive offre un caractère frappant, facile à saisir, et qui paraît en général constant pour la même substance. On peut donc s'en servir utilement dans la classification des minéraux; mais pour connaître précisément le degré d'importance qu'on peut lui attribuer, il faut examiner les rapports des formes cristallines des minéraux avec leur nature intime; et ceci nous conduit à un autre genre de considération qui tient essentiellement à la chimie.

Lorsqu'une substance minérale est dissoute dans un acide ou en général dans un fluide avec lequel elle peut se combiner, si l'on fait évaporer la liqueur lentement et par degrés insensibles, il arrive ordinairement qu'elle ne se vaporise pas tout entière. Une portion reste combinée sous forme solide avec la substance minérale, et la combinaison prend une forme cristalline constamment déterminée. Si l'on examine successivement ces cristaux à mesure qu'ils se forment, on voit qu'ils ne font que grossir par une apposition régulière des particules, en conservant toujours la même figure; de sorte que le cristal qui n'est encore visible qu'au microscope, a déjà la même forme et les mêmes angles que le cristal entier. Ce résultat s'accorde avec ce que nous avons reconnu d'abord, par la dissection des cristaux; mais de plus on voit ici la cause déterminante du phénomène. C'est l'affinité chimique qui, réunissant d'abord les élémens hétérogènes de la combinaison, détermine primitivement les formes des particules intégrantes. Ces petits corps s'attirent ensuite mutuellement, en vertu de leur nature propre modifiée par la figure qu'ils ont prise. Ils exercent ainsi les uns sur les autres des attractions qui les rapprochent et qui les amènent enfin en contact, par les faces où leur force attractive est la plus grande. Voilà la cristallisation commencée. Chaque molécule, ainsi fixée par une de ses faces, présente la face opposée à une molécule encore libre, l'attire et s'unit à elle de la même manière; et ce dépôt successif des molécules les unes sur les autres produit enfin le cristal entier.

On voit ainsi que la forme de ce dernier cristal est une conséquence nécessaire de la forme et des propriétés

Digitized by Google

physiques du premier cristal, infiniment petit, résultat primitif de la combinaison des élémens chimiques, dont la substance est composée. On conçoit donc que la forme cristalline est un caractère essentiellement et intimement lié avec la composition chimique, puisqu'il ne fait que reproduire sur une plus grande échelle, mais avec des rapports et des propriétés rigoureusement semblables, le premier effet de cette composition.

Cependant plusieurs raisons s'opposent à ce que ce principe seul suffise, sans le secours d'aucun autre, aux classifications minéralogiques. La même forme primitive peut appartenir et appartient en effet à plusieurs substances dont les élémens chimiques sont différens. Il paraît aussi que les mêmes élémens chimiques combinés dans les mêmes proportions, mais probablement dans des circonstances diverses, peuvent donner lieu à des cristaux de forme primitive différentes et irréductibles entre elles. Du moins on en a un exemple qui semble incontestable dans la substance que l'on nomme arragonite, qui, analysée avec le plus grand soin par une infinité de chimistes, en employant des méthodes qui ne laissent rien à désirer du côté de la rigueur, a présenté absolument et identiquement la même composition que le cristal d'Islande, quoique sa molécule intégrante ait une forme primitive différente; car on a eu le plus grand tort, comme M. Haüy l'a fait voir par le calcul, de supposer que ces deux cristaux pouvaient se réduire l'un à l'autre; et l'on pouvait même prononcer d'avance, sans aucun calcul, que cela était impossible, puisque, suivant une remarque ingénieuse faite par M. Laplace, toutes les variétés secondaires qui peuvent se déduire d'une même forme primitive, par simple apposition, doivent nécessairement avoir la même pesanteur spécifique, comme cela devient évident d'après ce que nous venons de dire sur la formation des cristaux. Or, l'arragonite et le cristal d'Islande ont des pesanteurs spécifiques fort inégales, par conséquent leur forme primitive n'est pas la même.

Une autre raison pour laquelle les caractères tirés de la structure ne peuvent pas seuls suffire à classer les minéraux, c'est qu'un très-grand nombre de substances mi-

Digitized by Google

nérales se rencontrent en masses non cristallisées; et, généralement parlant, c'est dans cet état que se trouve la surface de notre globe. Il est vrai que quelquefois l'intérieur de ces masses présente une apparence de figure régulière qui permet de les rapporter aisément à leurs analogues cristallisées; mais souvent aussi elles ne présentent que des amas immenses et absolument informes, ou des aggrégats de diverses substances sans aucune proportion fixe et sans aucune limite de composition. Dans ce cas, il faut évidemment abandonner toute méthode naturelle, et classer ces substances d'après leur apparence extérieure et d'après la disposition la plus ordinaire sous laquelle on les rencontre: c'est l'objet d'une méthode artificielle qui doit être fondée sur la *géologie*. Telle est celle de M. Werner, qui n'emploie absolument que des caractères extérieurs, et que ce savant minéralogiste paraît avoir amenée à un très-haut degré de perfection. Mais si l'on est forcé de recourir à ces caractères artificiels lorsque tous les autres manquent, ce serait, à mon sens, une chose peu philosophique que de vouloir les étendre aussi aux substances cristallisables, pour lesquelles le caractère naturel tiré de la structure est évidemment supérieur.

D'après les exceptions que nous venons de signaler, on serait peut-être porté à croire que l'analyse chimique offrirait plus d'avantages pour une classification méthodique; mais cette méthode, qui réussirait très-bien dans certains cas, serait sujette dans d'autres à des inconvéniens encore plus graves. Par exemple, elle ferait une même espèce de l'arragonite et du cristal d'Islande, parce que ces deux substances ont une même composition chimique; cependant, pour tout le reste, ces deux minéraux diffèrent: ils diffèrent par leur dureté, par leur pesanteur spécique, par leur double réfraction. Ces distinctions si frappantes méritent bien qu'on les sépare en deux espèces. Par une raison contraire, l'application exclusive de la chimie aurait tout aussi peu d'avantages dans plusieurs variétés d'espèces minérales, où la substance fondamentale est mêlée accidentellement avec des substances étrangères dans des proportions infiniment variables. La

Digitized by Google

chimie ferait donc alors autant d'espèces qu'il y aurait de proportions. A la vérité, dans ce cas, la cristallographie a aussi l'inconvénient de réunir ensemble des substances dont la composition est très-diverse; par exemple, le grès cristallisé de Fontainebleau et le fer spathique sont rangés dans cette méthode avec le cristal d'Islande ou spath calcaire rhomboïdal. Cependant le grès de Fontainebleau contient deux tiers de son poids de silice; le fer spathique contient jusqu'aux $\frac{1}{2}$ de son poids de fer; et le cristal d'Islande parfaitement pur ne contient exactement que de la chaux et de l'acide carbonique sans un atome de fer ni de silice. On pourrait multiplier beaucoup ces exemples; mais il en résulte seulement que la cristallographie seule ne saurait suffire pour une classification complète des minéraux suivant une méthode naturelle: la chimie seule ne pourrait pas servir davantage; et très-probablement il en serait de même de toute méthode exclusive, où l'on prétendrait ranger d'après un principe unique et général, des produits infiniment variables qui peuvent être l'effet compliqué d'une infinité de causes et d'accidens dépourvus de toute loi.

Au milieu de ces inconvéniens opposés, quel parti M. Haüy devait-il prendre? celui d'employer simultanément les secours de la chimie, de la cristallographie et des autres propriétés qui peuvent servir à distinguer les minéraux. Il n'emploie pas ces principes d'une manière arbitraire, il les classe eux-mêmes suivant le degré d'influence qu'il leur accorde, et les interroge successivement suivant le degré d'importance de leurs indications. Au premier rang, il place la composition chimique, c'est elle qui maîtrise tout le reste et qui doit par conséquent donner la loi générale de la classification. Mais il distingue les substances cristallisables des simples aggrégats qui sont l'objet spécial d'une autre méthode artificielle: donc il n'a donné qu'un apperçu. Les cristaux eux-mêmes éprouvent encore une seconde classification également dictée par les lois de la composition chimique; mais une fois que la composition fondamentale de la substance est fixée, une fois que les minéraux sont distribués par la chimie en *classes* en *ordres*, et en *genres*,

Digitized by Google

c'est la forme primitive du cristal qui détermine les *espèces* ; et ce sont les formes secondaires qui distinguent les *variétés*, en y joignant tous les caractères extérieurs tirés de la dureté, de la pesanteur spécifique, de l'action sur la lumière ou des propriétés électriques, sur lesquelles M. Haüy a découvert une infinité de phénomènes curieux, fruits d'une sagacité rare et d'un talent singulier d'observation. Et dans cette troisième division des minéraux où l'on commence à employer la forme, on peut dire que c'est encore la chimie qui domine et qui dirige le minéralogiste, car ce sont les affinités élémentaires qui déterminent la nature du cristal ; d'où l'on voit clairement combien ce caractère est précieux, puisqu'à l'avantage d'être extérieur, il joint encore le mérite d'être dans un rapport intime avec la composition, rapport qui a déjà produit plusieurs découvertes importantes, en indiquant et signalant pour ainsi dire aux chimistes les différences intimes de plusieurs substances qu'ils avaient long-tems confondues.

Telle est la méthode dont M. Haüy a fait l'application détaillée dans son *grand Traité de Minéralogie*. L'ouvrage qu'il publie en ce moment est comme le complément de ce Traité ; il renferme toutes les additions et les changemens nécessités par le progrès de la chimie ou par la découverte de substances précédemment inconnues. Les caractères distinctifs de chaque espèce y sont décrits avec une précision et un détail qui ne laissent rien à désirer. L'auteur y a joint les résultats des analyses chimiques qu'il rapproche et compare les unes aux autres, rapprochement qui sera aussi utile aux chimistes qu'aux minéralogistes, en montrant aux premiers les points sur lesquels il reste encore quelque-chose à faire pour atteindre la dernière l'exactitude, et aux autres en leur montrant l'utilité qu'ils peuvent retirer de ces indications. Ce livre, destiné particuliérement aux nombreux élèves qui suivent le Cours de M. Haüy au Jardin des Plantes, n'est, dit-on, que le prélude d'une seconde édition de son grand Traité ; l'auteur peut être assuré d'avance de l'intérêt avec lequel il sera lu de tous ceux

Digitized by Google

qui aiment à voir de belles recherches présentées avec clarté et avec précision.

Outre les objets dont je viens de parler, M. Haüy a inséré dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui la discussion approfondie de toutes les questions de chimie minéralogique amenées par la description successive des substances. Il paraît sur-tout avoir eu pour but de défendre sa méthode contre les objections qu'on lui avait faites, et que j'ai en partie rapportées. Mais, si j'ose dire mon avis sur ce point, il me semble que ces objections étaient presque toutes dirigées contre l'idée d'employer la cristallisation comme la base fondamentale d'une méthode exclusive, au lieu que M. Haüy me semble ne vouloir l'employer que comme un caractère primitivement subordonné à la combinaison chimique, comme un caractère *spécifique*, qui s'associe avec tous les autres, sur lesquels il a de plus le précieux avantage d'être lié avec la constitution même des substances. Alors les objections faites contre la classification de M. Haüy, comme étant exclusivement fondée sur la cristallisation, objections qui auraient en effet une grande force dans cette hypothèse, tombent d'elles-mêmes, ou, pour mieux dire, n'existent pas puisqu'il n'a voulu faire de ce caractère qu'un des élémens d'une méthode aussi parfaite que le comporte la nature des substances qu'elle embrasse. C'est, je crois, sous ce point de vue qu'il la considérait déjà lui-même dans son grand Traité de minéralogie; et s'il pouvait encore rester quelques doutes sur son opinion à cet égard, le nouvel ouvrage qui vient de paraître les aurait complétement dissipés. Je suis persuadé que le chimiste célèbre qui a sur-tout réclamé en faveur de la chimie, ne désavoura point les conditions du traité que nous proposons aujourd'hui entre la minéralogie et la chimie, deux sciences qui se doivent plus que d'autres de mutuels secours, et qui, grâces aux vues fines et ingénieuses de M. Haüy se doivent déjà plus d'une belle découverte.

Sans doute la théorie de la cristallisation pourra faire encore des pas importans. Depuis que l'on a commencé à faire pénétrer le calcul dans les mystères de la chimie, on a acquis des idées plus nettes et plus exactes sur les

Digitized by Google

causes de la solidité et de la cristallisation. La double réfraction des cristaux a été liée par l'expérience et par le calcul avec leur structure. D'après ces découvertes on a assigné des caractères plus précis aux formes primitives; on les a astreintes a avoir des propriétés individuelles semblables à celles du cristal entier. Une plus grande précision dans les instrumens employés à la mesure des angles des cristaux fera peut-être connaître encore, d'une manière plus détaillée et plus intime, leurs caractères propres, en donnant des conditions rigoureuses auxquelles les lois de décroissemens devront satisfaire. Peut-être aussi ces mesures assigneront-elles de petites différences de formes entre des cristaux, que, faute d'évaluations plus exactes, on a jusqu'à présent regardés comme absolument semblables. Mais le principe de ces découvertes, et de toutes celles que l'on pourra faire désormais sur la même matière devra toujours être rapporté au savant ingénieux et profond, qui, ayant saisi le premier de semblables rapports, les a suivis, analysés, multipliés, et a frayé la route à ses successeurs.

BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres complètes de M. Palissot; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. — Six volumes *in*-8°. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Un demi-siècle a déjà passé sur la plupart des ouvrages de M. Palissot : tous n'ont pas également bien supporté cette épreuve; il en est qu'on a totalement oubliés, il en est d'autres dont on se souvient encore. Ceux-ci doivent-ils seulement à leur mérite cette existence plus prolongée? en jouiront-ils toujours? prendront-ils place parmi ces bons écrits dont se compose lentement le trésor de nos véritables richesses littéraires? ou bien seront-ils confondus un jour dans cette foule de productions médiocres, qui n'ayant guère eu que le mérite de la malignité, n'ont à peu près obtenu que le succès du scandale, et dont le souvenir, effacé depuis long-tems, n'a laissé de traces que dans la mémoire des amateurs d'anecdotes et de curiosités bibliographiques? C'est sur cette question que je vais hasarder modestement quelques conjectures.

M. Palissot se présente d'abord comme poëte dramatique. Il a fait pour le théâtre six ouvrages, dont aucun n'y est resté. Cela pourrait déjà former un préjugé fâcheux; mais ne nous y arrêtons pas, et tâchons de juger les pièces, indépendamment du sort qu'elles ont eu sur la scène. Je ne parlerai point de la tragédie de *Ninus second*, jouée sans succès sous le titre de *Zarès*: c'est le coup d'essai d'un jeune homme de vingt ans, qui a pris mal à propos pour de la verve tragique, cette chaleur d'ame et cette abondance de beaux sentimens qu'on a ordinairement à cet âge. L'auteur a corrigé depuis le style de cette pièce pour la placer dans ses œuvres; mais c'est un soin perdu : *Ninus second* ne trouvera pas plus de lecteurs que le *Sapar* de Regnard, la

Digitized by Google

la *Gabinie* de Brueys, l'*Annibal* de Marivaux, et le *Maximien* de la Chaussée.

La première comédie de M. Palissot est intitulée les *Tuteurs*. Cette pièce, dont le sujet est emprunté au théâtre anglais, fut assez favorablement accueillie, quoique le ridicule des personnages y dégénérât quelquefois en caricature outrée, et la gaieté du style en bouffonnerie de mauvais goût. L'auteur fut peut-être poussé à ces excès par sa louable aversion pour la froide métaphysique et l'ennuyeuse sensibilité que les imitateurs de Marivaux et de la Chaussée étalaient alors sur la scène comique. Dans un discours préliminaire adressé à Mme la comtesse de la Marck, il s'éleva courageusement contre ces ennemis de la gaieté française, et prit l'engagement de marcher sur les traces de Molière, en promettant toutefois de ne point l'imiter dans cette licence coupable qui lui avait fait nommer en plein théâtre des personnages connus. « Molière ne nomma qu'une fois, » dit-il, et je pense qu'il eut tort. » J'aurai occasion de rappeler à M. Palissot cette sentence portée par lui-même.

Je laisse de côté le *Barbier de Bagdad*, pièce de société faite pour *l'amusement d'une personne illustre qui en indiqua le sujet*, et je passe tout de suite à un autre ouvrage presque aussi peu important par lui-même, mais dont les conséquences se sont étendues sur la vie entière de l'auteur. Il s'agit de la comédie intitulée le *Cercle* ou les *Originaux*, composée pour l'inauguration d'une statue que le roi de Pologne, Stanislas, avait fait élever à Louis XV, son gendre, dans une des places de Nanci. Sous le rapport littéraire, l'ouvrage est fort peu de chose ; c'est tout simplement une pièce épisodique ou à tiroir, dans laquelle une certaine Orphise fait passer en revue devant son ami Ariste divers originaux de sa société, contre lesquels tous deux emploient tour à tour l'ironie et le sarcasme. On prétendit dans le tems que l'auteur avait voulu peindre Mme du Chastelet et Voltaire dans les rôles d'une femme mathématicienne et d'un poëte nommé du Volcan. Cette opinion n'était pas absolument dénuée de vraisemblance. Pour qu'un poëte puisse se défendre

Digitized by Google

d'avoir immolé au théâtre un ridicule individuel, il faut que la société en offre plus d'un modèle ; or, vers ces tems-là, quelle autre femme que Mme du Chastelet pouvait parler et parlait de *géométrie transcendante*, d'*infiniment petits*, de *sections coniques*, d'Euclyde, de Newton et de Léibnitz ? Quant à Voltaire, il était sans doute moins reconnaissable dans le rôle de du Volcan ; cependant, à travers les ridicules généraux de la Métromanie, on pouvait distinguer quelques traits qui lui semblaient particuliérement applicables : le nom seul de du Volcan pouvait paraître une allusion à ce caractère irascible et impétueux dont, cinq ou six années auparavant, il avait donné mainte preuve éclatante devant cette même cour de Lunéville. Enfin, les deux originaux de la comédie sont liés d'amitié ou d'amour et en communication de pensées et de travaux, exactement comme l'avaient été Voltaire et Mme du Chastelet. Il n'était donc pas trop déraisonnable de supposer que M. Palissot, voulant plaire à quelques-unes de ces *personnes illustres* pour lesquelles il a toujours eu beaucoup de déférence, avait au moins voulu rappeler à leur malignité le souvenir tout récent encore des prétendus ridicules que s'étaient donnés sous leurs yeux Voltaire et Mme du Chastelet, l'un par sa passion pour les vers, l'autre par son amour pour les mathématiques, et tous deux par leur liaison souvent fort tumultueuse. M. Palissot a toujours protesté jusqu'ici que telle n'avait point été son intention ; mais, avec sa permission, il a long-tems nié qu'il eût voulu désigner d'Alembert dans sa comédie des *Philosophes*, et depuis il a confessé très-explicitement que d'Alembert était un des *Tartuffes de philosophie* qu'il avait prétendu peindre. On voit bien que ses dénégations, relativement à Voltaire et à Mme du Chastelet, ne peuvent trancher la question, et qu'elles laissent toute liberté de soupçonner encore qu'il a voulu traduire ces deux personnages sur la scène : peut-être un jour, sur cet article comme sur l'autre, son aveu convertira-t-il le soupçon en certitude. Pour le pauvre Rousseau, l'auteur ne voulait pas qu'il fût permis d'en douter un instant. Ses opinions, ses livres et sa conduite sont tournés en ridicule dans la comédie du

Digitized by Google

Cercle ; ses noms même et la qualification de *Citoyen de Genève* dont il les accompagnait, y sont parodiés ; il s'appelle dans la pièce *Blaise-Gille-Antoine le Cosmopolite.* Je demande à M. Palissot lui-même, si ce n'est pas là nommer, c'est-à-dire désigner une personne de telle sorte qu'il soit impossible à la fois de songer à une autre et de ne pas songer à elle, et s'il n'y aurait pas de la dérision à prétendre qu'on ne l'a point nommée, parce qu'on n'a pas employé exactement les lettres et les syllabes dont se compose son nom. D'Alembert, indigné d'une telle licence, fit aisément partager ce sentiment à M. de Tressan, alors attaché au service du roi de Pologne. Il fut question d'exclure M. Palissot de l'Académie de Nanci ; sa place ne lui fut conservée qu'à la prière de Rousseau lui-même. M. Palissot, pour diminuer le mérite de cette démarche noble et généreuse, prétend que la lettre de Rousseau *vint un peu tard*, et il insinue qu'elle pourrait bien ne lui avoir été dictée que par des motifs de gloire personnelle. Ce service plus ou moins prompt et désintéressé, il le reconnut, en immolant une seconde fois Rousseau à la risée publique dans sa comédie des *Philosophes.* Lorsqu'on le voit offenser de nouveau dans cette pièce Rousseau dont il n'avait qu'à se louer, on ne peut plus être surpris qu'il ait voulu s'y venger de d'Alembert dont il pensait avoir à se plaindre. Mais pourquoi, tandis qu'il outrageait si ouvertement le premier, ne se permettait-il envers l'autre qu'une attaque indirecte et masquée qui pût être facilement désavouée ? On trouve la raison de cette différence dans une phrase même de M. Palissot. Les liaisons intimes de d'Alembert avec Voltaire *lui prescrivaient de le ménager.* Diderot, Duclos, Helvétius et quelques autres étaient apparemment de ceux qu'après Rousseau on pouvait diffamer avec le moins de danger. Le premier figure en personne dans la pièce sous le nom de *Dortidius*, anagramme de *Didrotius ;* les autres y sont signalés soit par les titres de leurs ouvrages, soit par des phrases qui en sont évidemment tirées, soit enfin par des traits d'opinion ou de conduite particulière. De plus, une première préface de l'ouvrage leur imputait des maximes funestes, dont les unes sans

Digitized by Google

doute ne paraissaient telles que parce qu'elles étaient séparées de tout ce qui pouvait les expliquer et les justifier, et dont les autres n'étaient jamais sorties de la plume de ces écrivains, et même se trouvaient textuellement dans des livres justement réprouvés par eux. De ces deux genres d'infidélité, le dernier fut fort vivement reproché par Voltaire à l'auteur, qui ne sut rien de mieux que d'alléguer une *méprise de copiste ou d'imprimeur.* Quel motif noble et désintéressé put porter M. Palissot à cet acte d'hostilité si violent, qui devait lui attirer de si longues et si cruelles représailles ? Etait-il, en effet, convaincu que les nouveaux philosophes avaient l'intention coupable de saper dans leurs écrits tous les fondemens de la société? Se décida-t-il, de son propre mouvement, à combattre leurs systêmes, au risque de sacrifier le repos de sa vie entière, et sans attendre d'autre récompense de son dévouement, que la satisfaction d'avoir défendu l'autorité, la religion et la morale ? Pour l'honneur de M. Palissot, on voudrait le croire ainsi ; mais malheureusement on est conduit à une opinion toute contraire par les faits que lui-même a pris soin de rappeler : l'intérêt et le ressentiment y font sentir à chaque instant leur fatale influence. M. Palissot, dans son extrême jeunesse, écrivait à M. Patu, son ami : « Que sais-je si je ne trouverai pas quelque Mé-» cène ? » et peu de tems après, il lui apprend qu'il s'est procuré les bontés de M. le comte de Stainville, depuis duc de Choiseul, et par suite celles de deux grandes dames amies du comte, la comtesse de la Marck et la princesse de Robecq. Or le *Mécène* et ses deux amies n'aimaient pas les philosophes ; le premier les haïssait sourdement en homme qui pouvait avoir besoin d'eux pour arriver à la puissance et à la célébrité ; les autres les détestaient ouvertement, avec toute l'imprudence d'un sexe qui ne pouvant aspirer à rien, croit n'avoir rien à ménager. L'écrivain qui cherche un *Mécène* et qui a le malheur de le trouver, est un homme qui dès ce moment renonce à l'indépendance de son opinion et prend l'engagement de servir des passions qui ne sont pas les siennes. Pour complaire à Mme de Robecq,

Digitized by Google

M. Palissot composa les *Petites lettres sur de grands philosophes*, et les lui adressa. Diderot, qui peut-être avait eu envers cette dame quelque tort qu'on ne connaît pas, était on ne peut pas plus maltraité dans l'une de ces lettres. M. Palissot lui reproche de s'en être vengé par *deux mauvaises satires en prose*, dirigées contre lui et ses deux protectrices, et *ornées d'une épigraphe latine d'une impudence cynique*. Cette épigraphe que M. Palissot nous a conservée, n'est pas, à la vérité, une revanche fort littéraire; et certains rapports réels ou imaginés entre Mme de Robecq et M. Palissot qui n'était pas *louche, borgne, bossu et boiteux*, comme il le dit, par antiphrase, dans le portrait qu'il suppose que ses ennemis ont fait de lui; ces rapports, dis-je, ne devaient point servir d'armes à Diderot pour repousser une attaque qui ne s'adressait qu'à son talent et nullement à sa personne. Au reste, il ne fut jamais trop bien prouvé qu'il eût composé lui-même ces satires, quoiqu'elles eussent pour objet de le défendre, en démontrant, contre l'assertion de M. Palissot, que son *Père de famille* n'était point la copie du *Vero amico* de Goldoni, et que d'ailleurs la fameuse épigraphe fût assez dans le goût des obscénités latines qu'il avait déjà mises dans les *Bijoux indiscrets*. Il ne manque pas d'amis chauds et imprudens qui, comme l'ours officieux dont parle La Fontaine, cassent la tête aux gens avec un pavé pour les délivrer d'une mouche. A toute force, Diderot pouvait avoir été servi par un de ces amis-là; mais j'avoue que M. Palissot était dispensé de le croire, et qu'à ses yeux Diderot pouvait passer pour véritablement coupable. Cependant n'avait-il rien à se reprocher lui-même? Ce tort de Diderot, tort qu'en le supposant vrai, il faut trouver très-grand, ne l'avait-il pas provoqué par une attaque gratuite, assez violente pour faire perdre toute mesure à un homme moins bouillant? En sa qualité d'agresseur, n'était-il pas responsable des suites de la querelle, et avait-il le droit de s'en plaindre si fort? On attaque si l'on veut et comme on veut; mais on n'est pas le maître de ne pas se défendre, et l'on se défend comme on peut. L'aveugle emportement de Diderot comprenant dans sa

Digitized by Google

vengeance personnelle et l'auteur et les instigatrices de l'injure, ne me paraîtrait donc pas beaucoup plus répréhensible que la froide malignité de M. Palissot offensant Diderot uniquement pour satisfaire un ressentiment étranger. Quoi qu'il en soit, M. Palissot qui, en servant la passion de la princesse de Robecq, avait réellement compromis lui-même cette dame par les injures publiques qu'il lui avait attirées, résolut d'en punir publiquement l'auteur véritable ou présumé; et voilà la cause immédiate, la cause efficiente, la cause unique de la comédie des *Philosophes*. J. J. Rousseau avait déjà été insulté par M. Palissot, et s'en était vengé par un bienfait. D'Alembert qui avait voulu en tirer une vengeance moins douce, avait excité dans le cœur du poëte un courroux que la prudence y contenait à peine. Enfin les partisans de Diderot, c'est-à-dire les philosophes, n'avaient pas manqué de se déclarer pour lui dans cette querelle des *Petites Lettres* où ils étaient eux-mêmes attaqués plus ou moins personnellement. En réunissant ces diverses circonstances, je vois M. Palissot poussé à la haine des philosophes, non point par des actes d'agression de leur part, encore moins par une désapprobation raisonnée de leurs principes, mais par les torts qu'il s'était donnés lui-même envers eux, et peut-être aussi par les récompenses diversement séduisantes dont les effets d'un si beau zèle étaient et devaient être suivis. « Je me suis fait des ennemis parmi » les philosophes, a pu se dire M. Palissot; faisons contre » les philosophes une comédie où je mettrai mes ennemis. » S'ils n'étaient que mes ennemis, le Gouvernement ne les » abandonnerait point à mes coups; peignons-les comme » les ennemis du Gouvernement lui-même, qui alors se » chargera de protéger et peut-être même d'achever ma » vengeance, sans compter le prix qu'il mettra sûrement à » mon généreux dévouement. » Le calcul était spécieux : il s'est pourtant trouvé faux en quelques points. Il peut être curieux d'entendre sur ce sujet le récit d'un contemporain qui prenait un intérêt fort vif aux choses qui concernent le théâtre, et qui avait tous les moyens d'en être exactement informé. Ce contemporain est Collé qui prudemment contenait dans le monde sa haine contre les

Digitized by Google

philosophes, mais rentré chez lui la soulageait abondamment dans ce *Journal* qu'on a publié il y a deux ans, et dont par conséquent M. Palissot ne peut récuser le témoignage. Voici ce que Collé dit de la pièce des *Philosophes* : « C'est la satire la plus amère, la plus sanglante » et la plus cruelle qui ait jamais pu être autorisée. Non- » seulement il est sûr qu'il y a eu des ordres supérieurs » pour la faire jouer, mais il est encore à présumer que » c'est un *ouvrage de commande*, et qu'il n'a pu entrer » dans l'esprit de l'auteur que cette pièce pût supporter » la représentation, à moins qu'on ne lui eût dit qu'on » la ferait jouer d'autorité; ou bien l'auteur n'avait-il » composé ce *libelle* que pour le faire imprimer furtive- » ment? Un fait bien certain et qui confirme mes soup- » çons sur ces deux points, c'est que c'est Fréron qui a » présenté et lu cette pièce aux comédiens, mais avec » une audace qui, dans un siècle moins poli, serait qua- » lifiée d'impudence. Il leur dit qu'il leur apportait une » comédie, sur la réception de laquelle il serait inutile » de délibérer, attendu qu'elle serait jouée malgré eux... » Quelque méprisable que soit Fréron, l'on ne saurait » supposer qu'il se soit si fort avancé sans la certitude » entière d'être soutenu; il avait l'autorité derrière lui.... » Une singularité remarquable encore dans tout ceci, » c'est que la protection accordée à cette comédie, et » qui ne peut être que très-puissante, n'ose pas se dé- » clarer, qu'elle reste cachée. Avant la représentation, » l'on disait hautement que c'était par ordre de monsei- » gneur le Dauphin que l'on jouait cette comédie. Au- » jourd'hui, ce prince fait dire expressément dans le » public qu'il ne connaît pas la pièce, et qu'il ne l'a pas » lue. M. le duc de Choiseul, que l'on accusait pareille- » ment de favoriser Palissot, s'en est excusé de même, » comme d'une vilaine action; tous deux se défendent » de cette honteuse protection. » Il faut avouer qu'il y avait du plaisir à servir les princes et les grands seigneurs de ce tems-là. C'est à cette même époque que le Franc de Pompignan, autre défenseur du trône et de l'autel, allant faire sa cour au Dauphin, ce prince lui tourna le dos, et dit en riant à ceux qui l'entouraient :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Digitized by Google

M. Palissot eut pourtant de quoi se consoler du désaveu de ses protecteurs. Sa loge, comme il nous l'apprend lui-même, fut presque toujours retenue par des évêques. La pièce fut annoncée en chaire à Saint-Paul par M. l'abbé de la Tour-du-Pin, comme elle l'était à la comédie par Préville-Crispin; elle fournit quelques passages à des réquisitoires et à des mandemens. M. Palissot a raison de dire que *jamais comédie n'avait obtenu de pareils honneurs*. Le *Tartuffe* en a obtenu de tout contraires : au lieu d'être annoncé en chaire, il y était déchiré; et, loin qu'il fournît des passages aux réquisitoires du parlement et aux mandemens de l'église, le premier président défendait aux comédiens de le jouer, et les évêques sans doute défendaient à leurs ouailles de l'aller voir. Le triomphe de la comédie des *Philosophes* ne fut pas de longue durée. Les victimes se soulevèrent contre leur bourreau : le mot est dur; mais M. Palissot pourrait-il s'en plaindre, lui qui retourne contre les philosophes le mot plus dur encore que l'un d'eux se permit contre Fréron, et qui nous les fait voir, à la représentation de sa pièce, *comme des criminels qui, avant de subir leur sort, montent à l'Hotel-de-ville?* Oui, sans doute, il avait traité en *criminels*, il avait *pilorié* sur le théâtre des hommes respectables au moins par leur probité, en les peignant comme de vils intrigans qui se sont emparés de l'esprit d'une folle pour s'emparer ensuite de son bien; et c'est un *crime* véritable dont lui-même ne se lavera jamais. En vérité, on ne revient pas de son étonnement, lorsqu'après avoir vu ce tableau à la fois si hideux et si faux, on lit ces propres mots écrits par l'auteur : « Je me suis imposé la loi la plus sévère de » respecter les bienséances, et de n'opposer à mes enne» mis que les armes d'une plaisanterie autorisée de tout » tems au théâtre. » Quelles bienséances et quelle plaisanterie! C'est avec la même bonne foi qu'en un autre endroit de ses *Œuvres*, il nous parle de l'*antipathie qu'il a pour les querelles et de l'amour qu'on lui connaît pour la paix*. Vraiment M. Palissot se laisse entraîner aussi beaucoup trop loin quelquefois par cette habitude invétérée qu'il a de se moquer des gens. Un travers bien ex-

Digitized by Google

traordinaire en lui, si toutefois ce n'est pas encore un persiflage messéant, c'est de se représenter sans cesse comme un homme atrocement persécuté. Les philosophes sont des monstres qui ont répondu par d'infâmes libelles aux innocentes railleries du *paisible* et bon M. Palissot. Ils ont poussé la noirceur jusqu'à demander qu'on cessât les représentations d'une comédie où ils étaient vilipendés; et, ce qui met le comble à tant d'horreurs, ils ont entrepris, ils sont venus à bout de fermer la carrière du théâtre à un homme qui s'y promettait beaucoup de gloire et toujours à leurs dépens. Certes M. Palissot faisait beaucoup trop d'honneur à leur philosophie, tout en l'outrageant, s'il les croyait gens à souffrir un affront si cruel, sans en tirer vengeance, et sur-tout sans chercher à empêcher qu'il ne se récidivât. Ces apologies, ces récriminations éternelles reviennent à tout propos dans les six volumes de M. Palissot. Quelque esprit, quelque adresse que l'auteur y ait mise, elles sont fastidieuses et même choquantes, parce qu'elles sont évidemment fausses, parce qu'elles sont démenties hautement par les ouvrages mêmes dont elles voudraient être la justification. C'est auprès de Voltaire que M. Palissot fit ses plus grands efforts; et cela paraîtra tout simple, si l'on se rappelle qu'il n'avait épargné un peu d'Alembert, qu'en considération de sa liaison intime avec ce grand poëte. Mais Voltaire s'obstina à voir dans la comédie des *Philosophes* ce qui réellement y était, c'est-à-dire: «Diderot, Helvétius, d'Alembert, Duclos, le chevalier de Jaucourt » et *tutti quanti* représentés comme des maraûds qui enseignent à voler dans les poches»; et, ce qui fait véritablement honneur à son caractère, il ne voulut jamais séparer sa cause de celle des philosophes outragés, quoique M. Palissot, avec plus de cajolerie que de bonne foi, affectât de distinguer sa doctrine de la leur, et même ne négligeât pas les moyens de lui rendre leur attachement suspect. En effet, dans le projet d'attaquer la philosophie moderne comme ennemie de l'autorité, de la religion et de la morale, Voltaire pouvait-il, devait-il être excepté, lui dont les nombreux et charmans écrits avaient rendu si populaires ces mêmes principes plus ou

Digitized by Google

moins dangereux, qu'au moins les autres n'avaient déposés que dans des ouvrages peu attrayans et souvent peu intelligibles pour le vulgaire des lecteurs? Comment expliquer cette inconséquence? M. Palissot aimait beaucoup Voltaire, je le conçois sans peine; mais enfin les agrémens du poëte devaient-ils lui fermer les yeux sur les torts du philosophe? Ne pouvait-on pas lui dire comme Philinte à Alceste au sujet de Célimène :

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

Il est bien évident que M. Palissot, très-peu susceptible de s'aveugler sur les torts d'autrui, mais aussi très-éclairé sur ses propres intérêts, a craint de s'attirer les coups d'un ennemi aussi redoutable que Voltaire; et en effet, sans parvenir à le convaincre de ses bons sentimens pour lui, il a réussi du moins à enchaîner son bras par des protestations multipliées d'attachement et d'admiration. Deux ou trois épigrammes légères et plusieurs traits, fort durs à la vérité, mais lancés dans le secret de la correspondance, sont tout ce que Voltaire se permit contre l'adorateur très-équivoque qui le traitait un peu en génie malfaisant, c'est-à-dire ne l'encensait que pour n'être pas foudroyé par lui. Ce n'était pas ainsi que le Franc de Pompignan venait tout récemment d'en agir dans sa sortie contre la philosophie moderne; du moins il avait attaqué bravement Voltaire qui en était le chef, et il l'avait attaqué dans l'Académie qui en était le camp retranché. Aussi, quelque injuste et indiscrète que puisse paraître son agression, quelque plaisir qu'on éprouve à lire les facéties qu'à bon droit Voltaire fit pleuvoir sur lui pendant plus d'un an, on se sent de l'estime pour son caractère, on admire sa conduite courageuse et conséquente, on applaudit à la pureté de ses intentions, et l'on plaint un si galant homme d'avoir entamé témérairement une querelle qui a empoisonné le reste de sa vie et rendu muette une lyre dont il avait quelquefois tiré des sons nobles et touchans. Une manière d'agir aussi contraire à la sienne que l'a été celle de M. Palissot, ne peut sans doute prétendre au même tribut de considération et de regrets.

Digitized by Google

Si je me suis tant appesanti sur l'origine, les circonstances et les suites de la comédie des *Philosophes*, la faute en est à M. Palissot lui-même, qui, cinquante ans encore après que l'affaire a été jugée tout d'une voix contre lui, semble vouloir en appeler à la génération présente, et lui faire prendre le change sur le fond d'une cause déjà très-éloignée d'elle. Il m'a semblé utile d'en faire revivre les traces nécessairement un peu effacées, afin de fixer l'opinion des lecteurs qui ne les auraient pas recueillies eux-mêmes dans les écrits du tems. Il ne s'agit plus que d'examiner la comédie des *Philosophes* comme composition dramatique. C'est l'ouvrage de prédilection de M. Palissot, celui sur lequel il consent à être jugé, ou plutôt d'après lequel il se juge lui-même et très-favorablement. Il prétend d'abord que «ce qu'on » ne lui a pas encore pardonné et ce qu'on ne lui par» donnera de long-tems, c'est d'avoir osé prendre pour » modèle dans les *Philosophes* le style de Molière et de » s'en être approché plus qu'aucun de ses contempo» rains.» Il n'est guère probable qu'on en veuille si long-tems à un homme pour cela, et beaucoup d'ennemis et même d'amis de M. Palissot ne trouvent pas son tort aussi grand qu'il se le figure. Ensuite il s'emporte fort contre l'intention maligne et basse de ceux qui affectent de répéter tous les jours que depuis la *Métromanie* et le *Méchant*, la Muse comique est constamment demeurée veuve. On peut, sans *intention maligne et basse*, *répéter tous les jours*, si l'on veut, que depuis le *Méchant* et la *Métromanie*, on n'a point encore donné de comédie qui les valussent; mais (laissant de côté l'insignifiante métaphore de *la Muse comique demeurée veuve*), personne, que je sache, n'a eu la sottise de dire que, depuis ces deux chefs-d'œuvres, on n'ait encore donné aucune bonne comédie; et d'ailleurs, sans qu'il fallût absolument avoir recours au théâtre de M. Palissot, celui de Collin-d'Harleville, par exemple, qui lui paraît si inférieur au sien, serait un assez bon démenti donné à cet impertinent propos. Mais où en veut venir M. Palissot? à nous faire entendre que les *Philosophes* prennent immédiatement place après la *Métro-*

Digitized by Google

manie et le *Méchant*, malgré les efforts de *ces Messieurs pour anéantir un ouvrage qui a fait un peu plus de bruit que les leurs*. « C'est à quoi, ajoute-t-il, leur malveillance » ne parviendra jamais, et ce qui les irrite le plus, c'est » qu'ils n'en peuvent douter. » Les *Philosophes* sans doute ont fait beaucoup de bruit; mais si l'existence d'une pièce consiste à rester en possession de la scène et à exciter un intérêt indépendant des circonstances et de l'esprit de parti, on peut tenir celle-là pour *très-anéantie*. Ce le Mierre que dans sa *Dunciade* M. Palissot a métamorphosé en hibou, le Mierre a prononcé la sentence de M. Palissot lui-même : *Invente, tu vivras*. Je porte à qui que ce soit le défi de trouver une pièce de théâtre où il y ait moins de ce qu'on appelle invention que dans la comédie des *Philosophes*. C'est, comme on le sait, mais comme on ne l'a pas assez dit et prouvé peut-être, un calque fidèle, ou, si l'on veut, une contre-preuve des *Femmes Savantes* (1). On est réellement

(1) Je vais essayer de rendre cette vérité sensible par une analyse comparative des deux pièces.

Les *Philosophes*.	Les *Femmes savantes*.
Cidalise, femme ridiculement engouée de la philosophie, veut donner en mariage au philosophe Valère, sa fille Rosalie, qui aime Damis, de l'aveu de feu son père, bonhomme que Cidalise méprise fort, parce que, de son vivant, il s'occupait de ses affaires plutôt que d'opinions philosophiques.	Philaminte, femme ridiculement engouée des sciences et de la littérature, veut donner en mariage au bel-esprit Trissotin, sa fille Henriette, qui aime Clitandre, de l'aveu de son père Chrysalde, bonhomme que Philaminte méprise fort, parce qu'il s'occupe de ses affaires plutôt que de livres et d'expériences.
Damis essayant de combattre devant Cidalise le ridicule de la fausse philosophie, ne fait que l'affermir dans le dessein de marier sa fille à un faux philosophe; mais il a dans ses intérêts son valet Crispin, et Marton, suivante de Cidalise.	Clitandre essayant de combattre devant Philaminte le ridicule du faux bel-esprit, ne fait que l'affermir dans le dessein de marier sa fille à un méchant auteur; mais il a dans ses intérêts Chrysalde, Ariste, frère de celui-ci, et Martine, servante de Philaminte.

Digitized by Google

confondu de voir un poëte comique s'approprier avec cette confiance le sujet tout entier d'une pièce si connue : c'est à n'en pas croire ses yeux. Pensait-il donc qu'on avait oublié Molière? ou se flattait-il de l'effacer? non probablement; mais alors il ne fallait pas imprimer l'*Examen* indécemment officieux, où un certain M. de la Marche-Courmont, établissant un parallèle entre la pièce de Molière et celle de son ami, donne presqu'en tous les points l'avantage à celle-ci, avec une intrépidité qui peut passer pour le comble de l'héroïsme en fait d'amitié et d'indifférence pour les jugemens humains. Collé, que j'ai déjà cité, n'est pas, à beaucoup près, si fade; à la vérité, il n'était pas, comme M. de la Marche-Courmont, l'ami de M. Palissot, mais il était un fin connaisseur en comédie, et à ce titre son jugement doit bien inspirer au moins autant de confiance. « Tout le monde convient, dit-il, que » c'est le plan défiguré des *Femmes Savantes* de Molière; » le nœud en est le même, mais le dénouement en est mal- » adroit et de la plus grande platitude, quoique appro- » chant de celui de la comédie de ce grand homme.... Il » n'y a aucun incident, ni aucune action, excepté dans

---

Valère et Dortidius, autre philosophe introduit par lui dans la maison, après s'être jeté à la tête des louanges outrées, se chargent d'invectives grossières, parce que l'un d'eux s'est avisé de dire du mal d'un ouvrage dont il ignorait que l'autre fût l'auteur.

Valère qui n'en veut qu'au bien de Rosalie, a écrit une lettre où il se démasque lui-même. On la surprend, on la remet à Cidalise qui gémit d'avoir été ainsi abusée sur le compte de Valère, et donne à Damis la main de sa fille.

Trissotin et Vadius, autre pédant introduit par lui dans la maison, après s'être jeté à la tête des louanges outrées, se chargent d'invectives grossières, parce que l'un d'eux s'est avisé de dire du mal d'un ouvrage dont il ignorait que l'autre fût l'auteur.

Vadius pour se venger de Trissotin qui n'en veut qu'au bien d'Henriette, écrit une lettre où il le démasque. Philaminte refusant d'ouvrir les yeux, on feint que Chrysalde est ruiné. Trissotin alors dévoile lui-même sa basse cupidité. Cidalise gémit d'avoir été ainsi abusée sur son compte, et donne à Clitandre la main de sa fille.

Digitized by Google

» le troisième acte; tout se passe en conversations... » Le personnage fait pour combattre et terrasser les » philosophes, est faible; c'est un petit raisonneur qui » ne fait que de petites déclamations, sans donner des » preuves de tout ce qu'il avance..... La mère et la fille » ont, dans le premier acte, une scène qui est totalement » manquée..... Je passe sous silence les rôles grimaçans » des deux valets et celui de la soubrette. Ces trois » mauvais personnages ne valent pas la peine qu'on les » critique; et cela rentre d'ailleurs dans ce que j'ai dit » sur la misère du plan de cette comédie. » Pour prouver l'équité de Collé et la mienne, si j'ose le dire, j'ajouterai qu'il trouve les caractères des philosophes *assez bien saisis, sur-tout celui de la femme, sous lequel Helvétius est joué*, et que la scène du troisième acte lui paraît *pleine d'art et de force*. Voltaire n'était beaucoup plus satisfait de la pièce, en n'y considérant que le talent dramatique: « Il se montre donc, ce cher Palissot! écrivait-il à » Thiriot, il exulte en public; il ne sait donc pas que sa » pièce des *Philosophes* est *de frigidis*. » Quant au style, Collé, Voltaire et tous les autres se sont accordés à le trouver très-bon. Il est franc, pur, d'une précision et d'une élégance peu communes. Le vers de M. Palissot n'est pas aussi spirituel, aussi brillant que celui de Gresset; il n'est pas étincelant de verve et de gaieté comme celui de Piron; son trait manque quelquefois de finesse ou de force; frappant des ridicules d'opinion, et non de caractère, il est toujours malin, et n'est jamais comique; enfin il provoque ce souris amer et muet qui fait serrer les lèvres, et n'excite point ce rire doux et bruyant qui les écarte. Mais M. Palissot n'en a pas moins toutes les qualités estimables de l'écrivain; et ses ouvrages, justement exilés de la scène où ils ne produiraient plus aucun effet, pourront toujours être lus avec fruit, comme de bons modèles dans l'art de rendre ses pensées.

AUGER.

(*La suite au Numéro prochain.*)

Digitized by Google

ESPRIT DES ÉCRIVAINS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. *Extrait de l'Histoire de la langue et de la littérature française*; par F. G. DE LA ROCHEFOUCAULD, sous préfet de Clermont, Oise. — Un vol. *in*-8°. — Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

S'IL est vrai qu'on puisse dire de la comédie ce qu'un sage de l'antiquité a dit de la philosophie, qu'elle est le remède de l'âme, il faut convenir pour l'honneur de l'art que les meilleurs remèdes n'agissent pas toujours efficacement; que leur vertu dépend souvent de la constitution des malades; qu'il y a des tempérammens rebelles, qui bravent le codex et résistent à toutes les ordonnances du médecin. N'avions-nous pas dans la comédie *des Plaideurs* un excellent antidote contre la manie de juger? et néanmoins voyez avec quelle étonnante contagion cette maladie s'est propagée jusqu'à nous! jamais chef de famille laissa-t-il une postérité plus nombreuse que le héros comique chanté par Racine? Aujourd'hui tout le monde veut juger, et comme le mal affecte sur-tout le cerveau de nos jeunes gens, il y a peu d'apparence que cette épidémie disparaisse de sitôt. Sur quel genre de questions n'osent-ils pas prononcer? morale, politique, législation, sciences, beaux arts, littérature; tout ressortit à leur tribunal, et si Dieu au jour du jugement dernier se trouvait embarrassé, ils s'offriraient en foule pour lui servir de substituts.

Rien n'est peut-être plus remarquable que cette plaisante confiance que la plupart de nos jeunes écrivains ont dans leur propre savoir, que cette imperturbable confiance avec laquelle ils prononcent sur des matières du plus haut intérêt.

Un philosophe de la Grèce interrogé sur une question difficile demanda d'abord un jour pour y répondre, puis deux, puis huit, et enfin un délai indéterminé. Le célèbre auteur de l'*Esprit des Lois* s'enferma trente ans dans la solitude du cabinet pour méditer sur son sujet. Nos jeunes gens procèdent d'une manière bien plus expéditive.

Digitized by Google

un mois, une semaine, leur suffisent pour mettre au net un traité complet de morale, de politique, de philosophie; ils ne demandent que le tems d'écrire.

Si l'on voulait chercher les causes de cet étrange excès d'amour-propre et d'aveuglement, on les trouveraient d'abord dans cette grande lacune d'enseignement et d'éducation qui ont occasionnée nos désastres révolutionnaires. Etrangers à tous les secrets de l'instruction, dénués de cette étendue de vue qui accroît et recule l'horizon, ils mesurent tout sur la faiblesse de leur rayon visuel; ils s'avancent sans inquiétude et sans crainte, parce qu'ils ne soupçonnent pas même les obstacles qui peuvent s'opposer à leur marche : semblables à ces peuplades reléguées dans l'enfoncement des mers, qui seules et sans communication avec d'autres nations ne soupçonnent pas un autre monde, parce qu'elles ne voient que le sol qu'elles foulent de leurs pas.

On trouverait encore la cause de ce désordre dans les exemples qu'ont eus autrefois sous les yeux la plupart de ceux qui, sans verve, sans connaissances, sans littérature, se mêlent aujourd'hui d'être poëtes, historiens, critiques, orateurs, etc. En voyant pendant quelques années la tribune aux harangues, le barreau, les fonctions publiques occupées par des hommes dénués d'éducation, de lumières, de capacité, en voyant le sceptre de la critique entre les mains d'une foule d'aventuriers présomptueux et ignorans, ils se sont imaginés que rien n'était plus facile que décrire; que l'étude et le travail étaient des soins inutiles et superflus, et que l'esprit naturel suppléait à tout. De là cette innombrable multitude de brochures, de compilations, d'œuvres informes de tous les genres, qui font gémir à la fois la presse, le bon sens et le goût.

Je suis véritablement affligé de placer dans une aussi triste catégorie l'ouvrage de M. de La Rochefoucauld. J'aurais voulu ménager un nom cher à l'histoire et aux lettres; mais pourquoi M. de L. R. ne l'a-t-il pas ménagé lui-même? pourquoi s'est-il pressé d'écrire avant de penser, de juger avant d'avoir formé son jugement? Pourquoi prononce-t-il sur tous les genres de mérite, de

Digitized by Google

de talens, de connaissances, avant de s'être demandé s'il possédait lui-même le mérite, les talens et les connaissances nécessaires? Dans toute cause il y a toujours une question préalable à discuter, c'est la compétence. Vous entreprenez le procès du dix-huitième siècle. Mais avez-vous un titre légitime? êtes-vous muni d'instructions et de pouvoirs suffisans? J'ai, dites-vous, l'amour de la vertu et l'horreur du vice, cela ne suffit-il pas pour écrire? ne puis-je dire comme Juvénal :

Si natura negat facit indignatio versum.

D'accord. Mais ce Juvénal que vous citez, croyez-vous qu'il eût été aussi ardent à la satire s'il n'eût pas senti en secret que la nature l'avait doué du talent qui la fait passer à la postérité? Etes-vous sûr d'avoir la vigueur de ses pensées et l'énergie de son style? Jugez, puisque telle est votre volonté; jugez, j'y consens, les écrivains du dix-huitième siècle, si, avec l'amour de la vertu et l'horreur du vice, vous sentez encore en vous un esprit éclairé, un génie supérieur, une étendue de connaissances capable d'embrasser un si vaste sujet; mais souvenez-vous que si vous manquez de ces heureuses qualités on rira de vos arrêts.

Tel est le sort que je redoute pour M. de La Rochefaucauld. Dès la 1re page de son livre on reconnaît qu'il a écrit à la hâte, qu'il n'a pris nul soin d'ordonner ses idées, qu'il a négligé jusqu'à l'utile précaution d'entendre les mots dont il se sert. Je voudrais savoir, par exemple, ce qu'il veut dire quand il annonce que son livre est *l'épigraphe du dix-huitième siècle*, et que le caractère de l'épigraphe étant la brièveté, il se propose de réunir dans un cadre étroit les grands traits du siècle dernier. Eh quoi! un écrivain qui entreprend de citer à son tribunal les philosophes, les poëtes, les historiens, les moralistes, les orateurs qui ont illustré la France depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à nous, cet écrivain serait-il à savoir encore ce que c'est qu'une épigraphe? Je comprends très-bien qu'on place une inscription sur un monument, une sentence à la tête d'un livre, et qu'on appelle cette inscription ou cette sentence une *épi-*

Digitized by Google

graphe; mais qu'un livre soit l'épigraphe d'un siècle ; voilà assurément ce que je ne saurais concevoir, et ce que l'auteur ne conçoit sans doute pas mieux que moi.

M. de La Rochefoucauld n'a pas pris plus de soin de s'entendre quand il a procédé à la distribution de son livre. Il le divise en trois parties, qui ont pour objet les *doctrines*, les *ouvrages* et les *effets;* et cette division lui paraît admirable parce que, dit-il, « en expliquant les » doctrines, on fait connaître l'influence des opinions » sur la littérature, et qu'en appréciant les ouvrages on » prouve l'influence de la littérature sur les opinions. » De sorte que, suivant M. de La Rochefoucauld, ce sont les opinions qui font la littérature et la littérature qui fait les opinions.

Je suis fâché que M. de La Rochefoucauld professe un éloignement si irrascible pour la philosophie. S'il eût étudié en philosophie, il aurait appris la logique, et la logique lui aurait enseigné à éviter ces mauvais raisonnemens qu'on appelle *cercles vicieux*, et qui consistent à expliquer la cause par l'effet et l'effet par la cause.

Mais il y a bien d'autres vices dans l'ouvrage de M. de La Rochefoucauld. Je commence par son chapitre des doctrines. L'auteur établit d'abord que tout était parfait sous le siècle de Louis XIV; c'était l'âge d'or, de la raison, de la sagesse, et du génie : cependant il avoue un peu plus loin que ce siècle d'or avait besoin d'être perfectionné; qu'il ne s'était pas élevé *jusqu'au but de l'écrivain philosophe;* et que Voltaire conçut une idée grande, bienfaitrice, sublime même, lorsqu'il entreprit de donner à la France une philosophie. Mais si tout était bien sous le siècle de Louis XIV, si l'on ne pouvait sans danger et sans crime essayer de changer les mœurs de la nation; si, comme M. de La Rochefoucauld le prétend, la nation n'avait pas besoin de philosophie, en quoi le projet de Voltaire était-il moral, bienfaisant, sublime? Il serait fort difficile de mettre l'auteur d'accord avec lui-même. Tantôt il attribue à Voltaire la réformation des préjugés et des erreurs; tantôt il fait honneur de cette révolution à Bayle, tantôt c'est à Fontenelle qu'il l'impute. Ses opinions sur la reli-

Digitized by Google

gion, la morale et les lois ne sont pas plus claires. Je lis à la *page* 13 que le projet de Voltaire était sublime, et à la *page* 15 j'apprends que c'était un projet turbulent et factieux. Ici M. de La Rochefoucauld regarde comme une idée fort heureuse d'avoir détaché la morale de la religion; là il reproche aux philosophes de s'être ligués contre la religion pour créer une morale dénuée de son appui; il accuse Voltaire de s'être élevé contre la *rénumération des peines*. J'avoue que j'ai cherché inutilement à entendre ce mot de *rénumération*. Je comprends bien qu'un législateur peut proposer des récompenses à la vertu, établir des peines contre le crime; je vois en cela une sorte de rémunération, c'est-à-dire, une justice distributive suivant le mérite de chacun. Mais je ne puis comprendre ce que l'auteur a voulu dire avec la *rénumération des peines*. Serait-ce une faute de typographie? Non, car ce mot revient si souvent qu'il faut bien que l'auteur y ait attaché un sens et une valeur que nous ne connaissons pas.

Voyons maintenant si nous entendrons mieux les idées de M. La Rochefoucauld sur le mérite de nos écrivains du dix-huitième siècle. Il considère leurs doctrines sous les rapports de la religion, de la morale, de la métaphysique, de la politique et de la littérature. Après avoir établi que Voltaire professait le pur déisme, que son disciple Toussaint était un homme religieux *qui combattait toutes les religions*, que Diderot était un homme irréligieux qui n'admettait aucune religion, il en conclut que l'esprit des écrivains du dix-huitième siècle était l'impiété et l'athéisme, qu'ils nièrent la création, qu'ils prêchèrent le fatalisme, et que ce fut un point reconnu parmi eux que tout était soumis aux chances du hasard; de sorte que pour produire l'*Iliade* ou l'*Enéide* il ne fallait que jeter en l'air un nombre suffisant de caractères d'imprimerie. J'avoue que je ne savais pas encore que cette doctrine eût été professée dans le dix-huitième siècle, et que le concile œcménique des philosophes eût établi cette maxime comme un point de foi dont il n'était pas permis de s'écarter. Mais nous sommes destinés à apprendre bien d'autres chose, dans l'ouvrage de M. de

Digitized by Google

La Rochefoucauld. Voltaire a inséré dans son *Zadig* le conte d'un ermite qui prit la peine d'accompagner *Zadig* pour lui révéler les secrets qui concernent les événemens de la vie humaine. J'avais lu ce conte dans d'autres ouvrages bien avant d'avoir lu *Zadig;* cependant M. de La Rochefoucauld m'assure que ce furent les philosophes qui l'inventèrent pour nier la Providence. Que serait-ce si je lui prouvais que cette parabole de l'ermite a été employée par de saints évêques et de pieux prédicateurs, pour édifier les fidèles et leur faire admirer les voies cachées de la Providence, et qu'ainsi, loin de mériter les anathèmes de M. de La Rochefoucauld, elle doit être pour lui un sujet de respect et de vénération. Or, on la trouve dans le *Doctrinal de Sapience*, de Guy de Roye, archevêque de Reims en 1388. M. de La Rochefoucauld dira-t-il qu'à cette époque les archevêques de Reims avaient quelque connivence avec les philosophes du dix-huitième siècle?

M. de La Rochefoucauld n'est pas plus heureux quand il considère ce dix-huitième siècle sous le rapport de la morale. C'est particuliérement sur Diderot et sur Helvétius qu'il fait tomber ses foudres les plus redoutables. Il accuse le premier de s'être attaché à détruire toutes les vertus, d'avoir anéanti tous les principes, prêché le suicide et l'athéisme, recommandé aux hommes de n'avoir pour règle de conduite que le soin de leur bonheur. Il reproche au second de n'avoir eu dans l'ame aucun de ces sentimens naturels qui sont les appuis les plus solides de la vertu; d'avoir établi le fatalisme pour étouffer toute semence de bien, d'avoir été bienfaisant par ostentation et honnête homme par calcul.

Mais en supposant même que Diderot et Helvétius aient eu l'ame aussi noire, le cœur aussi corrompu que le prétend M. de La Rochefoucauld, s'en suivrait-il que le dix-huitième siècle n'ait eu que des pervers et des méchans, que ces deux écrivains aient renversé toute morale, tout honneur, toute probité parmi-nous? Est-ce d'après les erreurs de quelques hommes qu'il faut juger un siècle tout entier?

Que dirait M. de La Rochefoucauld si je le mettais en

Digitized by Google

contradiction avec lui-même ; si j'opposais aux passages que je viens de citer, ceux où il assure que Diderot ne professa jamais positivement l'athéisme, que c'était un homme de bien, un sage dans sa conduite privée ; qu'Helvétius était naturellement bienfaisant et estimé de tous ceux qui le connaissaient? Mais s'il n'était homme de bien que par calcul, comment ceux qui le connaissaient pouvaient-ils l'estimer?

On trouve la même justesse, le même accord d'idées quand M. de La Rochefoucauld parle métaphysique ; il en veut sur-tout au système de Loke qui rejette les idées innées. Il ne doute point qu'on n'ait adopté ce système que pour établir le matérialisme ; il s'attache particulièrement à Condorcet, et pour le rendre ridicule il lui attribue les opinions les plus absurdes : il prétend que ce philosophe a enseigné que la durée de la vie était indéterminée, et qu'il pourrait bien arriver un jour qu'on ne mourût pas. Il traite d'Alembert avec plus de ménagemens, et Condillac avec plus d'égards encore que d'Alembert ; il se contente de le plaindre et d'avoir pitié de lui. « Sans doute, dit-il, il n'aperçut pas la » liaison intime des systèmes des philosophes. Ce sage » précepteur qui enseigna cette métaphysique (celle de » Loke) à son élève. Il eut l'art de l'orner et de l'expli» quer avec tant de clarté qu'elle parut irréfutable. Il eut » le talent sur-tout d'écarter les objections.... il évita » ainsi un combat dangereux, et il obtint avec un grand » nombre de partisans une gloire qui ne lui fut pas » même contestée. » (pag. 35.)

Cependant, ce sage précepteur qui acquit tant de partisans et de gloire, ce sage que M. de La Rochefoucauld loue ici avec tant de complaisance, ce même sage nous est représenté ailleurs (page 110), comme un aveugle qui énonça encore plus d'erreurs en grammaire qu'en métaphysique, prétendu substituer ses connaissances à toutes les connaissances, et enchaîner le génie à l'époque où il prenait son vol le plus brillant.

C'est ainsi que partout M. de La Rochefoucauld se trouve en contradiction avec lui-même, et casse le premier les arrêts qu'il a rendus.

Digitized by Google

Que faut-il dire de ses jugemens littéraires? Ce sont peut être les plus curieux de tous. Il ne reconnaît que trois écrivains dignes de ses hommages, Massillon, Racine fils et Pompignan ; tous les autres ont été infectés des erreurs de leur siècle ; mais Massillon, Racine fils et Pompignan se sont conservés purs au milieu de la contagion générale ; ce sont les salamandres de la philosophie, des êtres incombustibles, que l'incendie n'a pu atteindre. Cependant M. de La Rochefoucauld ne sait pas bien si Massillon appartient au dix-septième siècle ou au dix-huitième ; car, comme il a vécu 40 ans dans l'un et 40 ans dans l'autre, il est assez difficile de prendre un parti. Pour se tirer de cet embarras M. de La Rochefoucauld a pris un moyen tout simple, c'est de placer Massillon dans le dix-septième siècle, quand il veut prouver que le dix-huitième n'eut point d'orateurs ; et de le rendre au dix-huitième, quand il veut opposer des hommes pieux aux mécréans de nos jours. Il fait la même chose pour J.-B. Rousseau, pour Fénélon et l'abbé Fleury ; il les place alternativement tantôt parmi les agneaux, tantôt parmi les boucs, suivant le besoin qu'il en a.

Mais ses jugemens les plus singuliers sont ceux qu'il porte sur nos plus grands poëtes. Vous croyez, par exemple, que Corneille est le premier de nos tragiques, qu'il partage au moins le trône de la scène avec Racine. Eh bien! vous vous trompez, M. de La Rochefoucauld vous apprendra que Crébillon a surpassé Corneille et Racine. Le passage est assez curieux pour le rapporter :

« Racine avait fermé le théâtre français du dix-sep-» tième siècle, et Crébillon ouvrit aussitôt celui du siècle » suivant. Il le dédia à la Terreur, et la coupe d'Atrée, » glaçant d'effroi tous les spectateurs, les rendit immo-» biles et muets. L'accent de Rhadamiste fit trembler de » nouveau, et ces deux seuls ouvrages ont classé à part » le poëte qui les créa.

» Il s'est élevé au-dessus de Corneille et de Racine sans » avoir suivi leurs traces ; et Voltaire qui voulut bientôt » se placer aussi sur la scène tragique, fut obligé de » chercher aussi un quatrième genre. »

Digitized by Google

Mais voici bien autre chose encore; c'est Baculard d'Arnaud que M. de La Rochefoucauld place à côté de Crébillon; c'est Dubelloi qu'il élève au-dessus de Voltaire; c'est le poëte Lebrun qui lui paraît *un homme au-dessus de son siècle, un homme au-dessus des hommes, un poëte plein d'audace qui semble penser hors de l'univers.* « Le monde et les tems, dit-il, reculèrent derrière » lui, et il étonna notre imagination; nous le crûmes le » spectateur de la grandeur de Dieu. Ses odes adressées » à l'Être suprême semblent s'élever vraiment jusqu'à » lui; ses odes sur les rois semblent écrites loin de la » terre; son poëme de la nature, en la développant à » notre esprit, agrandit notre esprit lui-même. Ce poëte » a su étendre nos regards loin au-delà de ce que nous » nommions la nature. Il a le talent d'abaisser tout ce » qui paraît grand à l'homme; le ver de la terre dont il » utilise l'existence, paraît toujours noble en ses chants, » tandis que le monarque semble voué au sort le plus » malheureux, forcé d'expier sa couronne. Telles sont » les véritables beautés de cet écrivain plein de génie. »

Après un pareil éloge vous croyez sans doute que M. de La Rochefoucauld va dresser des autels à Lebrun: rassurez-vous; M. de La Rochefoucauld élève et brise ses idoles avec la même facilité; dix pages plus loin il vous apprendra « que Lebrun gâta son style par les » expressions les plus barbares; qu'elles n'ont que le » mérite de sembler hardies, mais qu'elles ne le sont pas, » l'épithète vraie élevant toujours plus les idées que » l'épithète fausse ou déplacée. »

Et voilà de quelle manière l'ouvrage de M. de La Rochefoucauld est écrit tout entier. S'agit-il de Voltaire? « Ferney était l'asile d'un vieillard bienfaisant, et en » même tems la retraite d'un poëte haineux et libertin. » Il semblait que monté sur le Pinde, il ne s'attachait » qu'à couvrir de fumier la route qui y conduit. La haine » et l'envie l'inspiraient seules; lorsqu'il lançait les traits » de la satire, il n'était que venimeux, et il répugnait au » lieu de plaire. » Telle est l'opinion de M. de La Rochefoucauld à la page 100 de son ouvrage; mais à la page 130 ce même Voltaire est presque un Dieu:

Digitized by Google

« Quel beau tableau que celui d'un vieillard couronné » de soixante ans de gloire, et qui retiré dans l'asile le » plus lointain, se faisant l'arbitre entre les sujets et les » souverains, les force en même tems d'écouter sa voix » et de sanctionner ses décisions! Ce fut un nouveau » tribunal, plus juste, plus puissant que tout autre, et » auprès duquel tous les hommes plaidaient indistinc- » tement. »

Qui pourrait croire qu'un écrivain qui s'érige en juge suprême du dix-huitième siècle fût capable d'opinions et de jugemens aussi contradictoires? C'est bien pis encore quand il applique les principes de la philosophie aux événemens de la révolution, et qu'il entreprend de prouver que tous les maux de la révolution sont le produit des écrits du dernier siècle; c'est alors que sa logique et son éloquence se manifestent avec plus d'éclat.

Raynal, dans l'exaltation de son imagination ardente et impétueuse, a-t-il dit : « Faites rougir ces milliers » d'esclaves, soudoyés qui sont prêts à exterminer leurs » concitoyens, » M. de La Rochefoucauld voit aussitôt dans ces paroles la défection des gardes-françaises et en accuse les écrivains du dix-huitième siècle. Voltaire a-t-il écrit que le règne de la raison se préparait, M. de La Rochefoucauld trouve dans ce peu de mots toutes les orgies révolutionnaires en faveur de la raison. Helvétius a-t-il enseigné que tout gouvernement devait agir pour le bien général, M. de La Rochefoucauld l'accuse aussitôt d'avoir provoqué l'établissement du Comité de salut public : enfin Voltaire a-t-il représenté dans ses tragédies les Romains jurant de rester fidèles à la république, M. de La Rochefoucauld reconnaît évidemment dans cette scène le serment de haine à la royauté.

C'est ainsi que se livrant à l'esprit de système le plus ridicule, il trouve le moyen d'accuser les écrivains du dix-huitième siècle de tous les désordres et de tous les maux qu'on fait naître parmi nous l'ambition, les haines, les factions, et le délire de quelques partisans exaltés de la république et de la liberté.

Il résulte de tout cela que M. de La Rochefoucauld a fort mal fait de se charger du jugement général des écri-

Digitized by Google

vains du dix-huitième siècle ; qu'il devait laisser cette tâche à des hommes plus habiles et plus éclairés, et qu'il doit sur-tout renoncer à l'honneur d'écrire l'histoire générale de la langue et de la littérature françaises, comme il paraît en avoir le projet. Cette entreprise est évidemment au-dessus de ses forces. SALGUES.

GRAMMAIRE ET LOGIQUE. — *Suite de l'article sur l'Origine et la différence des langues ; et sur une règle importante à observer lorsqu'on traduit.*

J'AI dit que les langues anciennes et celles qui admettent les inversions et *l'ordre passionné* devaient être préférées par ceux qui considèrent moins les langues comme des instrumens de raisonnement que comme des moyens d'émouvoir l'imagination, d'exciter les passions, etc., et qu'au contraire, notre langue restreinte à *l'ordre direct et rationnel*, devait avoir pour partisans les raisonneurs, les logiciens.

On peut appliquer ici un proverbe vulgaire, et dire avec vérité : *tant vaut l'homme, tant vaut la langue :* celle que parle Cicéron, par exemple; peut paraître supérieure à celle de la plupart de nos orateurs ; mais celle de Racine est fort au-dessus de celle de Claudien et de Stace ; elle ne le cède qu'à celle de Virgile.

Car enfin il faut bien l'avouer, quelqu'amour que nous ayons pour notre pays, pour notre littérature et pour notre langue, le grec et le latin l'emportent non-seulement par la liberté d'arranger les mots à volonté ; mais aussi parce que le latin n'a point d'article, et que le grec s'en passe ou l'emploie presqu'arbitrairement, parce que ces langues ne sont point surchargées de nos verbes si improprement appelés *auxiliaires*, ni de notre éternelle conjonction *que*, etc.... parce que l'expression y est souvent d'une brièveté pittoresque à laquelle nous ne pouvons atteindre en français.

Il est inoui que le P. Ducerceau, jésuite et ancien régent, ait dit que « dans la construction latine, pourvu que les » mots qui doivent entrer dans la composition d'une phrase » s'y trouvent rassemblés, peu importe bien souvent dans » quel ordre on les place et quel rang ils y tiennent; tel » qu'on met à la tête de la période figurerait souvent aussi » bien si on le renvoyait à la queue ; de sorte qu'en mettant

Digitized by Google

» confusément les termes d'une phrase dans un chapeau ; » et les tirant l'un après l'autre, comme les billets de loterie, » la construction s'en trouvait toujours, à peu de chose » près, assez régulière. »

Comment un professeur qui devait posséder la langue latine jugeait-il que l'arrangement des mots y fût indifférent ? Il ne peut l'être dans aucune langue ; et dans la prose comme dans les vers, après *le mot propre*, c'est *le mot à sa place* qui contribue le plus à la perfection du style. C'est ce que le P. Ducerceau ne pouvait ignorer.

Les langues anciennes avaient cet avantage qu'on pouvait y suivre l'ordre direct, lorsqu'aucun grand mouvement n'exigeait d'inversion.

La belle harangue de Cicéron pour Ligarius est terminée par plusieurs périodes qui sont aussi claires et presqu'aussi régulières que le seraient des phrases françaises. C'est que l'orateur n'a pas besoin de mouvemens pathétiques, et qu'il ne s'agit, en donnant à César une louange noble, exquise, que de l'amener à une clémence digne de lui.

Homines enim ad Deos nullâ re propiùs accedunt quàm salutem hominibus dando. Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàmplurimos. Longiorem orationem causa forsitan postulat ; tua certè natura breviorem. Quare, cùm utilius esse arbitrer, teipsum quàm aut me aut quemquam loqui tecum, finem jam faciam ; tantùm teipsum admonebo, si illi absenti salutem dederis, præsentibus omnibus his te daturum.

» Les hommes ne se rapprochent jamais davantage des Dieux qu'en conservant d'autres hommes. Ce qu'il y a de plus beau dans votre fortune, c'est le pouvoir de sauver la vie à beaucoup de citoyens ; ce qu'il y a de meilleur dans votre âme, c'est la volonté de le faire. Un plus long discours convenait peut-être à la cause ; mais l'adressant à César, j'aurais pu certainement l'abréger encore. C'est pourquoi, comme je sais que ce que vous vous direz à vous-même sera plus utile à Ligarius que ce que moi et tous tant que nous sommes ici pourrions vous dire, je me tais et finis par vous avertir seulement que si vous donnez la vie à Ligarius absent, vous allez la donner à tous ceux qui sont présens dans cette assemblée. »

Mais tonne-t-il contre Catilina ? est-il animé d'une violente indignation ? alors les phrases sont plus rapides, plus

Digitized by Google

courtes. Il n'y a plus d'antithèses, plus de membres de périodes qui se correspondent.

O Dii immortales! ubinam gentium sumus? in quâ urbe vivimus? quam rempublicam habemus? hîc, hîc sunt, nôstro in numerô, P. C., in hoc orbis terræ sanctissimo gravissimoque consilio, qui de meâ, nostrômque omnium intentu, qui de hujus urbis, atque adeò orbis terrarum exitio cogitent. Hosce egô videô consul, et de Rep. sententiam rogo; et quos ferro trucidari oportebat, eos nondùm voce vulnerô.

« O Dieux immortels! où sommes-nous? quelle ville habitons-nous? et quelle est donc notre république? Ici même, ici, parmi nous, pères conscrits, dans cette assemblée la plus sainte, la plus respectable de l'univers, il y a des scélérats qui méditent ma mort, notre mort à tous, la ruine de Rome et par conséquent celle du monde entier. Je les vois, moi Consul, je prends leur avis sur les dangers de la République; et quand déjà le fer devrait les avoir exterminés, ma voix les ménage et craint de les blesser. »

Ceci me conduit à parler des traductions, et d'une règle qui me semble importante, et peut-être la plus importante de toutes à observer lorsqu'on traduit; règle sur laquelle les différens maîtres de l'art me paraissent avoir passé trop légérement.

On sait que ce fut dans le seizième siècle que commença à fleurir parmi nous l'érudition, et que l'étude des anciens fut en honneur. On en fit des traductions en prose et en vers: mais la langue française n'avait alors qu'un caractère de naïveté; elle était peu propre à traiter des matières sérieuses, à raconter de grands événemens; elle n'avait d'élévation ni dans les vers ni même dans la prose.

La seule traduction de ce tems qui ait conservé de l'estime, c'est celle de *Plutarque* par *Amyot*. Racine lui a fait l'honneur d'en citer un passage, en ajoutant: « Ces » paroles ont une grâce dans le vieux style de ce traduc» teur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre » langue moderne. » Mais Amyot, comme le dit Voltaire, ne peut rendre qu'avec naïveté l'élégance de Plutarque.

Des traducteurs du dix-septième siècle, ceux qui ont eu le plus de réputation sont *Vaugelas*, d'*Ablancourt* et *Tourreil*. « Le mérite qui les fit justement estimer, dit » Laharpe, était une attention à la pureté et à l'exactitude » du langage, fort utile aux progrès dont il était suscep-

Digitized by Google

» tible. Mais il eût fallu joindre à ce travail le talent de se » pénétrer de l'esprit de l'auteur, et de le faire parler en » français, comme dans son discours naturel. » Ce n'est pas peu demander que cela.

Ce genre de travail ne pouvait pas avoir alors tout le succès, et j'ose dire, toute la gloire qu'il mérite. Les langues anciennes étant généralement cultivées, on étudiait les originaux, et l'on se passait facilement de traductions; ceux qui en auraient été les meilleurs juges ne les lisaient pas, ou les lisaient peu. Racine et Boileau n'avaient pas besoin qu'un traducteur leur facilitât l'intelligence d'Homère, de Virgile et des autres auteurs grecs et latins ; ils les feuilletaient sans cesse, s'en appropriaient les idées et jusqu'aux expressions, et importaient, pour ainsi dire, leurs richesses dans notre langue. A cette époque, le latin et le grec étaient presque des langues vulgaires, pour quiconque avait reçu une éducation libérale.

Mais à cette époque aussi, notre littérature française ne se composait pas encore de tous les chefs-d'œuvre dont nos écrivains classiques l'ont enrichie : ceux-ci n'avaient que les livres des anciens à étudier; nous avons leurs ouvrages et ceux des anciens. La paresse naturelle nous fait donner la préférence à ceux qui sont pour nous les plus faciles à entendre; et il arrive de là que la beauté et la richesse de notre littérature nous font négliger l'étude de l'antiquité.

A mesure qu'on a abandonné cette étude, et qu'on a moins lu les auteurs originaux, les traductions devenues plus nécessaires ont obtenu plus d'estime, et le talent de traduire s'est perfectionné ; la langue française, plus travaillée et appliquée à des écrits de tout genre, est devenue un instrument plus flexible ; la difficulté de traduire a diminué; et le dix-huitième siècle a produit en France un grand nombre de traductions fort recommandables.

On peut faire sur les traductions en prose cette observation générale, que le plus souvent c'est la dernière qui est la meilleure. La raison en est simple; c'est qu'il est, dans ce genre, permis aux traducteurs de s'aider du travail de ceux qui les ont précédés, pour éviter leurs fautes, et pour faire encore mieux ce qu'ils ont déjà bien fait. Ce n'est point en effet un ouvrage d'invention qu'ils donnent au public, c'est une reproduction plus parfaite de l'original.

Digitized by Google

Je dis une reproduction, parce que je pense que traduire, n'est ni copier ni imiter, c'est reproduire.

Ce n'est pas copier, comme on copie un tableau ; car le traducteur se sert de couleurs différentes de celles de l'auteur original, puisqu'il employe une autre langue ; il lui est donc impossible de copier fidèlement.

Ce serait aussi trop peu que de ne faire qu'imiter librement : le traducteur a une obligation plus étroite à remplir ; il ne peut ni ne doit substituer ses propres idées à celles de l'original ; c'est l'original seul qu'il doit rendre et transmettre autant que cela est possible.

Graver n'est pas traduire, quoiqu'il y ait eu dans ces derniers tems quelques graveurs en taille-douce qui se soient appelés traducteurs de tableaux ; une estampe donne l'idée de la composition et du dessin ; mais elle n'a point ordinairement la dimension du tableau, et n'en peut jamais rendre les couleurs. Ainsi la gravure imite fidèlement ; mais elle ne traduit pas.

Qu'un statuaire, après avoir admiré l'Apollon ou le Laocoon en marbre, reproduise ces belles statues en bronze ; voilà à peu près un traducteur. La matière seule est différente, mais la statue est la même.

On a souvent donné les principales règles de l'art de traduire ; et je vais encore les répéter brièvement :

1°. Rendre les mots par des mots équivalens, c'est-à-dire, qui aient non seulement le même sens, mais la même force, ou la même finesse, ou la même élégance, etc. ;

2°. Ne rien omettre de ce que dit l'auteur original, et n'y rien ajouter ;

3°. Conserver l'ordre des idées, et même jusqu'à l'arrangement des mots, lorsque cela est possible. L'auteur a eu ses motifs pour préférer tel enchaînement d'idées, et tel arrangement de mots ; si vous les présentez dans un autre ordre que le sien, vous ne traduisez plus ; car ce n'est plus l'auteur que vous reproduisez.

Mais une autre règle bien essentielle et dont l'observation n'a pas été assez recommandée, c'est de se pénétrer de l'esprit de son auteur, du sentiment qui l'anime, de se transformer, pour ainsi dire, en lui, de penser comme il a pensé, de sentir comme il a senti, de retrouver et de rendre ses mouvemens, et l'harmonie de son style, et cet accord secret qui existe entre les affections de l'âme et les sons des mots qui les expriment et les communiquent aux autres.

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin de dire que cette dernière règle doit sur-tout être observée, lorsqu'on traduit un excellent original, un de ces auteurs qui sont maîtres en l'art de parler et d'écrire; Cicéron, par exemple.

Je choisis un morceau de cet auteur, et je vais essayer d'observer moi-même cette règle que je donne ici.

C'est le début du premier livre du Dialogue sur l'art oratoire, *De Oratore*.

Voici le texte :

Cogitanti mihi sæpenumerò, et memoria vetera repetenti, perbeati fuisse, Quinte frater, illi videri solent, qui in optima republica, cùm et honoribus, et rerum gestarum gloria florerent, eum vitæ cursum tenere potuerunt, ut vel in negotio sine periculo, vel in otio cum dignitate esse possent. Ac fuit tempus illud, cùm mihi quoque initium requiescendi, atque animum ad utriusque nostrûm præclara studia referendi fore, justum, et propè ab omnibus concessum arbitrarer, si infinitus forensium rerum labor, et ambitionis occupatio, decursu honorum, etiam ætatis flexu constitisset.

Quam spem cogitationum et consiliorum meorum, cùm graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis et tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maximæ moles molestiarum, et turbulentissimæ tempestates exstiterunt. Neque verò nobis cupientibus, atque exoptantibus fructus otii datus est ad eas artes, quibus à pueris dediti fuimus, celebrandas, interque nos recolendas.

Nam prima ætate incidimus in ipsam perturbationem disciplinæ veteris : et consulatu devenimus in medium rerum omnium certamen atque discrimen : et hoc tempus omne post consulatum objecimus iis fluctibus, qui, per nos à communi peste depulsi, in nosmetipsos redundarunt. Sed tamen in his vel asperitatibus rerum, vel angustiis temporis, obsequar studiis nostris : et, quantum mihi vel fraus inimicorum, vel causæ amicorum, vel respublica tribuet otii, ad scribendum potissimùm conferam.

Tibi verò, frater, neque hortanti deero, neque roganti. Nam neque auctoritate quisquam apud me plus valere te potest, neque voluntate.

J'ai sous les yeux une traduction de cet ouvrage; elle ne manque ni de facilité ni d'élégance. On en va juger.

Digitized by Google

« Quand je réfléchis sur la destinée de l'homme dans les siècles passés et dans le siècle présent, il me semble, Quintus, qu'on doit estimer heureux les membres d'une République bien policée, qui peuvent, chargés de gloire et d'honneur, vers la fin de leur carrière, demeurer sans péril à la tête des affaires, ou consacrer leur vie au repos. Je me suis flatté quelque tems de jouir de cette heureuse tranquillité; et après avoir essuyé tant de fatigues au barreau, après avoir exercé tant de magistratures, je comptais, à un certain âge, employer le reste de mes jours à l'étude des lettres, que nous aimons l'un et l'autre, sans qu'on pût désapprouver ma conduite.

» Les calamités de l'Etat, et mes malheurs particuliers, ont détruit ce doux espoir. Toutes les fois que je croyais toucher au repos, il s'élevait un orage qui m'en écartait : la fortune s'est toujours opposée à mes désirs, et je n'ai jamais trouvé une occasion favorable pour reprendre avec vous la culture de ces arts que nous chérissons dès notre enfance.

» Je passai ma première jeunesse au milieu d'une guerre civile (1) qui renversait la constitution; la République manqua de périr pendant mon consulat, et vous savez tous les dangers que Catilina et ses complices me firent courir : depuis ce moment, je suis exposé à la vengeance d'une foule de mauvais citoyens, qui, n'ayant pu perdre l'Etat, tournent contre moi leur fureur. Dans cette position désagréable, je veux cependant me livrer à mon goût pour l'étude, et employer désormais à écrire sur l'éloquence ou la philosophie, tous les instans que me laisseront l'acharnement de mes ennemis et les travaux que je dois à mes amis et au public.

» Je me rendrai toujours, mon frère, à vos prières et à vos conseils, et il n'y a personne au monde qui ait autant d'empire sur mon esprit et de droit sur ma tendresse. »

Mais où est, dans cette traduction, la couleur mélancolique et sombre de l'original? où est l'auguste douleur de l'ancien consul de Rome, du père de la patrie? où est l'harmonie douce et tendre des périodes et leur grâce enchanteresse ? C'est tout cela que j'ai essayé de reproduire. J'aurai beaucoup fait, si j'en ai seulement approché.

« Il m'arrive souvent, mon frère Quintus, lorsque je

(1) Cicéron avait vingt ans lorsque les guerres civiles de Cinna, de Marius, et de Sylla, commencèrent.

Digitized by Google

réfléchis et que je rappelle en ma mémoire les tems anciens, de regarder comme les plus heureux des hommes ceux qui ont vu la République bien constituée et florissante, et qui jouissant d'honneurs mérités et de la gloire de leurs belles actions, ont pu y vivre ou dans les affaires sans danger, ou dans le repos avec dignité. Et il a été pour moi un tems où j'entrevoyais le commencement du repos, et où je pensais que personne ne me refuserait le devoir de me retirer des affaires publiques pour me rendre tout entier aux nobles études qui nous sont communes à tous deux, lorsqu'ayant parcouru la carrière des honneurs, et mon âge affaiblissant mes forces, je renoncerais aux travaux excessifs du barreau, et aux soins de l'ambition.

» Mais cette espérance qui flattait mes pensées et mes projets a été trompée par la gravité des malheurs publics, et par les diverses vicissitudes de ma vie. Car le tems qui semblait devoir être pour moi celui du calme et de la tranquillité la plus grande, est celui où j'ai été le plus accablé du poids des inquiétudes, le plus agité par les tempêtes des événemens. Jamais malgré mes désirs, malgré mes vœux, je n'ai pu goûter assez de loisir pour reprendre et cultiver avec vous de nouveau ces arts qui ont fait notre occupation depuis notre enfance.

» Dans ma jeunesse, je suis arrivé au milieu du bouleversement des anciennes institutions; pendant mon consulat, il m'a fallu combattre pour sauver la République exposée aux derniers périls; dans le tems qui a suivi mon consulat, j'ai lutté contre les flots qui, détournés par mes efforts de la République qu'ils menaçaient, sont venus retomber sur moi et m'engloutir: mais malgré la rigueur des tems et la contrariété des événemens, je satisferai nos penchans communs, et tout le loisir que me laisseront les perfidies de mes ennemis, la défense de mes amis et mes devoirs envers la République, j'en ferai usage pour écrire.

» Je me rendrai sur-tout, mon frère, avec plaisir soit à vos exhortations soit à vos prières. Car il n'est personne au monde qui ait plus que vous de pouvoir sur moi, et dont je sois plus disposé à croire les conseils où à faire la volonté. »

ANDRIEUX.

LITTÉRATURE

Digitized by Google



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Du docteur Faust, de son *Histoire prodigieuse et lamentable*, du *Roman* de Klinger et de la *Tragédie* de Goëthe, qui portent son nom.

(PREMIER ARTICLE.)

Il y a peu de noms aussi populaires en Allemagne que celui de Faust : on peut comparer la célébrité dont il y jouit à celle qui s'est attachée parmi nous à la mémoire de Nostradamus. Sa réputation a passé même en Angleterre ; elle a donné lieu à ce dicton vulgaire : *as learned as God or doctor Foster* (aussi savant que Dieu ou le docteur Foster) où le nom, tout défiguré qu'il est, n'en désigne pas moins le même personnage. En France, nous le connaissons à peine ou du moins nous ne le connaissons qu'à demi ; car ce personnage est double. L'amour du merveilleux l'a composé de deux êtres réels, du fameux Jean Fusth ou Faust, orfèvre de Maïence, et l'un des inventeurs de l'imprimerie, que nous connaissons très-bien, et d'un autre Jean Fauste, chimiste de Wittemberg, dont le nom ne se trouve guère que dans nos bibliographies. Celui-ci paraît être le plus ancien des deux. Ses talens et sa profession le firent passer pour un magicien ; on prétendit même, après sa mort, qu'il avait un pacte avec le diable, et que le diable l'avait emporté. La même accusation de magie fut aussi intentée contre l'autre Faust, s'il faut en croire Durrius, et cela par les moines qui craignirent que l'imprimerie qu'il venait d'inventer ne leur enlevât les profits qu'ils tiraient du métier de copiste. Bien des gens, il est vrai, regardent cette anecdote de Durrius comme controuvée ; mais il suffit qu'elle se soit répandue de son tems pour que jointe à l'identité des noms, elle ait autorisé les faiseurs de contes à confondre les deux Faustes, et à donner au diable, non-seulement le chimiste mais l'inventeur de l'imprimerie, art que beaucoup de bonnes âmes voudraient y voir depuis long-tems.

Quoiqu'il en soit, cette confusion des deux personnages n'est pas très-ancienne ; on n'en trouve aucune trace dans un petit livre singulier que l'on peut regarder comme le fondement de tous ceux qu'on a publiés depuis sur les deux Faustes : il est intitulé : *Histoire prodigieuse et lamen-*

Digitized by Google

table de Jean Fauste, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable. Il est fort rare et fort cher, quoiqu'on en ait fait plusieurs éditions. Celle que nous avons sous les yeux est de 1667 : le titre l'annonce comme la dernière, ce qui prouve qu'elle avait été précédée de plusieurs autres ; mais ce qu'on a négligé de dire, c'est que cette histoire française n'est que la traduction d'un original allemand encore plus ancien et beaucoup plus rare même en Allemagne. Tout s'y ressent de l'esprit du siècle où elle fut écrite. Faust y conjure le Diable à la croisée de deux chemins ; il se donne à lui par un acte écrit et signé de son sang et dans le terme de vingt-quatre années. Ce diable, nommé *Mephistopheles*, l'accompagne partout en habit de cordelier, fait des prodiges pour son service, lui procure de la réputation et des jouissances, mais le trompe presqu'aussi souvent qu'il le sert. Sa puissance paraît assez bornée ; il ne peut ou ne veut ni enrichir Faust, ni résoudre ses doutes ; il le repaît le plus souvent d'illusions. Lorsque la vingt-quatrième année commence, il l'abandonne à lui-même et ne revient que pour l'emporter en enfer. L'auteur de cette *Histoire prodigieuse* paraît ne l'avoir écrite qu'avec de pieuses intentions. Il cite souvent la sainte Écriture, il ne propose la conduite de Fauste que comme un exemple à éviter; il prête au malheureux docteur les plus cruels remords, et lui fait faire une harangue très-touchante à des étudians qu'il avait rassemblés pour être témoins de son repentir. Il en adresse lui-même une beaucoup plus courte mais non moins pressante à ses lecteurs et finit comme un prédicateur par leur souhaiter la vie éternelle.

Cette histoire édifiante a suffi long-tems aux amateurs. On en cite encore une édition française du commencement du dernier siècle. Depuis, il paraît que le docteur a été profondément oublié en France ; en Allemagne, au contraire, il a été le sujet de beaucoup de fictions, de beaucoup d'écrits : c'est du moins ce que fait entendre M. de Klinger, romancier et poëte tragique, qui assure ne s'en être point aidé pour la composition d'un roman qu'il publia, il y a une vingtaine d'années, et dont le double Faust est encore le héros.

Cet ouvrage eut le plus grand succès et l'on doit en conclurre qu'il n'était pas écrit dans le même esprit que l'*Histoire prodigieuse et lamentable*. L'auteur joignait à une imagination très-vive et très-riche, un sentiment moral

Digitized by Google

très-profond et beaucoup de goût pour la métaphysique, goût qui d'ailleurs était alors dominant dans son pays. La difficulté de concilier le mal physique et le mal moral qui règnent sur la terre avec la liberté de l'homme et la justice de Dieu, le grand problême de Pope, dont la solution serait :

To vindicate the ways of God to man,

en un mot la *théodicée* était le sujet favori de ses méditations. Il crut pouvoir envisager l'histoire de Faust de manière à le résoudre au moins en partie. Il nous présente son héros comme un homme de genie, mais combattant avec peine de violentes passions. Faust est né dans une médiocrité voisine de l'indigence ; il a une femme et des enfans. La carrière des sciences lui a paru celle qui pouvait le conduire le plus sûrement aux honneurs et à la fortune ; il s'y est livré avec ardeur. Il a inventé l'imprimerie ; il a aussi découvert les moyens magiques d'entrer en relation avec les esprits infernaux, mais il a eu horreur de cette science coupable et s'est flatté que l'invention d'un art éminemment utile suffirait seule pour le conduire à son but. Son attente est malheureusement trompée ; au lieu d'encouragemens, il ne trouve partout que des dégoûts et des rebuts. Cependant il a épuisé ses modiques ressources pour les frais de sa découverte ; la misère l'assiége ; sa femme et ses enfans vont mourir de faim. Sa sensibilité s'exaspère, son orgueil s'irrite, se révolte : il doute de la Providence ; il veut appeler l'enfer à son secours : le génie de l'humanité lui apparaît, lui prêche la résignation et la patience comme nos premiers devoirs. Faust ne lui répond que par l'insulte et prononce enfin la terrible formule d'évocation. Leviathan lui est envoyé par le monarque du sombre empire et une controverse s'établit entre eux.

C'est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage. Faust veut user de son pouvoir magique sur l'ange infidèle et le forcer à lui révéler les secrets qu'il cherche et jusqu'aux mystères impénétrables qui enveloppent la divinité. Leviathan, ou plutôt l'auteur, s'en tire à merveille. Il use de mille détours pour éluder les questions de Faust : celui-ci se moque de ses subterfuges et les attribue à l'impuissance où est Leviathan de lui répondre ; alors l'esprit infernal déclare qu'il ne peut exprimer ce qu'on lui demande que dans la langue des esprits dont les sons ne

Digitized by Google

sauraient parvenir à nos organes. Faust en veut faire l'expérience et en effet il n'entend rien. Il faut bien alors que le sujet de la dispute change. Faust vante la supériorité de l'homme, comme être moral, sur les démons; Leviathan la nie, et calomnie avec une complaisance vraiment infernale toutes les vertus. Il prétend que Faust ne connaît pas les hommes et lui propose un voyage d'observation : Faust hésite; mais le diable achève de l'entraîner en s'offrant à lui procurer toutes les jouissances, à satisfaire toutes ses passions. Il se forme ainsi une sorte de compromis entre les parties. Faust s'engage à convaincre le diable que les hommes valent mieux que lui, et se remet à sa disposition s'il n'en vient à bout : le diable accepte le marché; il promet même d'attendre pour s'emparer de Faust que celui-ci soit réduit par son désespoir à l'en prier: tel est le point principal de leur pacte. Le second point n'est guère moins important ni moins lié au système de l'auteur. Faust obtient que Leviathan ne mettra aucune restriction dans l'obéissance qu'il lui a promise pour ce tems d'épreuve et qu'il l'aidera de ses moyens surnaturels à réparer les injustices de la fortune, en punissant le crime et secourant la vertu.

On sent que dans une telle convention tout l'avantage était du côté du diable. Il ne lui était pas difficile de conduire Faust où il voulait; le pauvre docteur n'était d'ailleurs que trop porté par sa vanité et son amour des plaisirs à visiter de préférence les grandes villes et les cours, et l'on sait à quel point elles étaient corrompus au quinzième siècle. En effet, dès qu'il a cru rencontrer un personnage vraiment vertueux, Leviathan se charge de le mettre à l'épreuve, ses moyens de tentation sont puissans et personne n'y résiste. Leviathan se montre très-habile dans l'art des gradations. Il commence par conduire Faust chez de petits princes, chez des évêques et ne lui montre d'abord, si l'on peut s'exprimer ainsi, que de médiocres horreurs; il en étale ensuite de plus révoltantes et finit par les deux tableaux les plus honteux pour l'humanité qui souillent les pages de l'histoire : Louis XI, au Plessis-lès-Tours et la cour d'Alexandre VI. La tyrannie des princes, la lâcheté des sujets, les vices des uns et des autres produisirent sur le malheureux Faust l'impression que Leviathan avait désirée. Il perd sa croyance dans les vertus humaines, seul appui qui l'avait soutenu jusque-là contre les attaques du désespoir. Pour qu'il s'y livre entièrement Leviathan frappe un dernier coup.

Digitized by Google

Fidèle à son pacte, il avait obéi aux ordres du magicien toutes les fois que celui-ci l'avait sommé de secourir un malheureux ou de punir un scélérat; maintenant il lui fait connaître les suites de toutes ces actions qu'il lui a commandées, avec les meilleures intentions sans doute, mais sans les connaissances et la prescience nécessaires. Il se trouve que tout le bien que Faust avait cru faire par la puissance de Leviathan a produit cent fois plus de mal qu'il n'en serait résulté du cours naturel des événemens s'il n'avait pas jugé à propos de l'interrompre. Sa famille en a été la première victime. C'est après avoir vu sa femme et ses enfans plongés dans la misère et dans les vices les plus bas, c'est auprès du gibet infâme où l'aîné de ses fils est attaché, que Faust abreuvé de douleurs, bourrelé de remords, blasphémant la Providence, humilié, insulté par l'esprit infernal qu'il croyait s'être soumis, ne voit plus d'asile pour son désespoir que l'enfer et le somme en effet de l'y conduire.

Tel est le plan général et la marche de ce roman. La morale que l'auteur a voulu en tirer c'est que l'homme s'égare lorsque l'orgueil ou la curiosité le portent à sonder les mystères dont la connaissance nous est interdite; que souvent ce sont nos passions qui nous portent à nous mettre au-dessus des lois établies, quand nous croyons n'agir que par un sentiment plus profond de la justice et de la vertu; que l'homme ne peut être heureux ici-bas qu'en se soumettant à son sort, en adorant, sans les scruter, les voies de la Providence. Cette morale est très-louable; mais le système philosophique qui l'accompagne ne l'est pas autant: les dernières révélations de Leviathan n'enseignent que le fatalisme; elles sont la contre-partie de celles de l'hermite dans Zadig. Là, Voltaire nous montre un ange commettant des actions qui seraient criminelles de la part d'un homme, mais qui entraient dans l'ordre de la destinée pour prévenir de grands maux ou produire de grands biens. Ici M. de Klinger fait paraître un diable interrompant le cours naturel des événemens par des actes qu'on regarderait comme justes de la part d'un ange, mais qui, en troublant l'ordre des destinées, font sortir des maux affreux et durables, d'un bien médiocre et passager. Des deux côtés c'est le Destin que l'on justifie. Là le crime devient vertu quand il se rattache à sa chaîne; ici la justice devient criminelle quand elle l'interrompt. Ce rapprochement suffit pour juger le succès de M. Klinger dans cet essai de thé-

Digitized by Google

dicée. Il en a tenté deux autres qui n'ont pas été plus heureux. Mais il n'en faut rien conclure contre son génie philosophique : cette question restera toujours insoluble aux simples lumières de la raison. La conception de son ouvrage a du moins le mérite d'être simple et facile à saisir. Il a déployé dans l'exécution les ressources d'une imagination féconde. Des lecteurs français lui reprocheront d'y avoir mêlé le grotesque et le terrible, d'avoir porté l'horreur jusqu'au dégoût dans ses descriptions de l'enfer et d'être descendu dans certains tableaux de mœurs corrompues jusqu'au cynisme. Si ce roman était traduit dans notre langue, on ferait aussi très-bien d'en retrancher un ballet métaphysique exécuté devant Satan ; des déclamations contre l'imprimerie et sur-tout de nombreux traits de satire contre la nation allemande en général, et quelques-uns de ses écrivains en particulier, traits dont les uns portent à faux et dont les autres ne seraient pas sentis en France. Abrégé de cette manière, il est probable que cet ouvrage y plairait. Tel qu'il est, il devait réussir en Allemagne, et son succès devait même faire croire qu'aucun auteur de ce pays n'entreprendrait de traiter de nouveau le sujet de Faust. Cependant à peu près à la même époque le célèbre Goëthe publia des fragmens de tragédie sous ce titre ; mais il laissa écouler plusieurs années sans les compléter : il donna plusieurs autres ouvrages ; et celui-ci paraissait abandonné, quand tout à coup un cri de triomphe et de joie a retenti dans tous les journaux allemands : *Goëthe a achevé son Faust !* ce qui signifiait pour la grande majorité des lecteurs, la littérature allemande vient de s'enrichir d'un nouveau chef-d'œuvre !

L'étendue de cet article nous oblige d'en remettre l'examen au prochain numéro. VANDERBOURG.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Nous terminions notre dernier aperçu sur les événemens militaires et politiques, par l'annonce de la mémorable victoire remportée à Wagram sur les forces autrichiennes réunies; nous nous empressons de commencer celui-ci par l'importante nouvelle de la signature d'un armistice entre l'Empereur des Français et celui d'Autriche. Il est heureux de faire aussi promptement succéder à la proclamation d'une victoire décisive, le présage d'une paix glorieuse et prochaine. Avant de faire connaître les termes de cet armistice, qui a été signé trois mois après l'ouverture de la campagne, nous devons reprendre, en les abrégeant, les détails des opérations militaires qui l'ont précédé.

«Les travaux du général comte Bertrand et du corps qu'il commande avaient, dès les premiers jours du mois, dompté entièrement le Danube. S. M. résolut sur le champ de réunir son armée dans l'île de Lobau, de déboucher sur l'armée autrichienne et de lui livrer une bataille générale. Ce n'était pas que la position de l'armée française ne fût très-belle à Vienne; maîtresse de toute la rive droite du Danube, ayant en son pouvoir l'Autriche et une forte partie de la Hongrie, elle se trouvait dans la plus grande abondance. Si l'on éprouvait quelques difficultés pour l'approvisionnement de la population de Vienne, cela tenait à la mauvaise organisation de l'administration, à quelques embarras que chaque jour aurait fait cesser; et aux difficultés qui naissaient naturellement de circonstances telles que celles où l'on se trouvait, et dans un pays où le commerce des grains est un privilège exclusif du gouvernement. Mais comment rester ainsi séparé de l'armée ennemie par un canal de trois ou quatre cents toises, lorsque les moyens de passage avaient été préparés et assurés? C'eût été accréditer les impostures que l'ennemi a débitées et répandues avec tant de profusion dans son pays et dans les pays voisins; c'était laisser du doute sur les événemens d'Essling; c'était enfin autoriser à supposer qu'il y avait une égalité de consistance entre deux armées si différentes, dont l'une était animée et en quelque sorte renforcée par des succès et des victoires multipliées, et l'autre était découragée par les revers les plus mémorables.

Tous les renseignemens que l'on avait sur l'armée autrichienne portaient qu'elle était considérable; qu'elle avait été recrutée par de nombreuses réserves, par les levées de Moravie et de Hongrie, par tous les *landwerhs* des provinces, qu'elle avait remonté sa cavalerie par des réquisitions dans tous les cercles, et triplé ses attelages d'artillerie en faisant d'immenses levées de charrettes et de chevaux en Moravie, en Bohême et en Hongrie. Pour ajouter de nouvelles chances en leur faveur, les généraux autrichiens avaient établi des ouvrages de cam-

Digitized by Google

pagne dont la droite était appuyée à Gross-Aspern et la gauche à Enzersdorf. Les villages d'Aspern, d'Essling et d'Enzersdorf, et les intervalles qui les séparaient, étaient couverts de redoutes palissadées, fraisées et armées de plus de 150 pièces de canon de position, tirées des places de la Bohême et de la Moravie. On ne concevait pas comment il était possible qu'avec son expérience de la guerre, l'Empereur voulût attaquer des ouvrages si puissamment défendus, soutenus par une armée qu'on évaluait à 200,000 hommes, tant des troupes de ligne que des milices et de l'insurrection, et qui étaient appuyés par une artillerie de huit ou neuf cents pièces de campagne. Il paraissait plus simple de jeter de nouveaux ponts sur le Danube à quelques lieues plus bas, et de rendre ainsi inutile le champ de bataille préparé par l'ennemi. Mais dans ce dernier cas, on ne voyait pas comment écarter les inconvéniens qui avaient déjà failli être funestes à l'armée, et parvenir en deux ou trois jours à mettre ces nouveaux ponts à l'abri des machines de l'ennemi.

D'un autre côté, l'Empereur était tranquille. On voyait élever ouvrages sur ouvrages dans l'île de Lobau, et établir sur le même point plusieurs ponts sur pilotis et plusieurs rangs d'estacades.

Cette situation de l'armée française placée entre ces deux grandes difficultés n'avait pas échappé à l'ennemi. Il convenait que son armée trop nombreuse et pas assez maniable s'exposerait à une perte certaine si elle prenait l'offensive; mais en même tems il croyait qu'il était impossible de le déposter de la position centrale où il couvrait la Bohême, la Moravie et une partie de la Hongrie. Il est vrai que cette position ne couvrait pas Vienne, et que les Français étaient en possession de cette capitale; mais cette possession était, jusqu'à un certain point, disputée, puisque les Autrichiens se maintenaient maîtres d'une rive du Danube, et empêchaient les arrivages des choses les plus nécessaires à la subsistance d'une si grande cité. Telles étaient les raisons d'espérance et de crainte, et la matière des conversations des deux armées, lorsque le 1er juillet, à quatre heures du matin, l'Empereur porta son quartier-général à l'île *Lobau*, qui avait déjà été nommée, par les ingénieurs, île *Napoléon*.

Le 4, à dix heures du soir, le général Oudinot fit embarquer sur le grand bras du Danube 1500 voltigeurs commandés par le général Conroux.

A 11 heures du soir, les batteries dirigées contre Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu. Les obus brûlèrent cette infortunée petite ville, et en moins d'une demi-heure les batteries ennemies furent éteintes.

A deux heures après minuit, l'armée avait quatre ponts, et avait débouché, la gauche à 1500 toises au-dessus d'Enzersdorf, protégée par les batteries et la droite sur Virtau. Le corps du duc de Rivoli forma la gauche; celui du comte Oudinot le centre, et celui du duc d'Auerstaedt la droite. Les corps du prince de Ponte-Corvo, du vice-roi et du duc de Raguse, la garde et les cuirassiers formaient la seconde ligne et les réserves. Une profonde obscurité, un violent orage et une pluie qui tombait par torrens, rendait cette nuit aussi affreuse qu'elle était propice à l'armée française et qu'elle devait lui être glorieuse.

Digitized by Google

Le 5, aux premiers rayons du soleil, tout le monde reconnut quel avait été le projet de l'Empereur, qui se trouvait alors avec son armée en bataille sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, ayant tourné tous ses camps retranchés, ayant rendu tous ses ouvrages inutiles; et obligeant ainsi les Autrichiens à sortir de leurs positions et à venir lui livrer bataille dans le terrain qui lui convenait. Ce grand problème était résolu, et sans passer le Danube ailleurs, sans recevoir aucune protection des ouvrages qu'on avait construits, on forçait l'ennemi à se battre à trois quarts de lieue de ses redoutes. On présagea dès-lors les plus grands et les plus heureux résultats.

L'ennemi confondu dans ses projets, revint peu à peu de sa surprise; il détacha plusieurs colonnes d'infanterie, un bon nombre de pièces d'artillerie, et toute sa cavalerie tant de ligne qu'insurgés, pour essayer de déborder l'armée française. En conséquence il vint occuper le village de Rutzendorf. L'Empereur ordonna au général Oudinot de faire enlever ce village, à la droite duquel il fit passer le duc d'Auestaedt, pour se diriger sur le quartier-général du prince Charles, en marchant toujours de la droite à la gauche.

Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, on manœuvra dans cette immense plaine, on occupa tous les villages, et à mesure qu'on arrivait à la hauteur des camps retranchés de l'ennemi, ils tombaient d'eux-mêmes et comme par enchantement. Le duc de Rivoli les faisait occuper sans résistance. C'est ainsi que nous nous sommes emparés des ouvrages d'Essling et de Gross-Aspern, et que le travail de quarante jours n'a été d'aucune utilité à l'ennemi. Il fit quelque résistance au village de Rachsdorf que le prince de Ponte-Corvo fit attaquer et enlevé par les Saxons. L'ennemi fut partout mené battant et écrasé par la supériorité de notre feu. Cet immense champ de bataille resta couvert de ses débris.

La bataille de Wagram fut alors résolue. Il paraît que les dispositions du général français et du général autrichien furent inverses. L'Empereur passa toute la nuit à rassembler ses forces sur son centre, où il était de sa personne à une portée de canon de Wagram. A cet effet, le duc de Rivoli se porta sur la gauche d'Aderklau en laissant sur Aspern une seule division, qui eût ordre de se replier, en cas d'événement, sur l'île de Lobau. Le duc d'Auerstaedt recevait l'ordre de dépasser le village de Grosshoffen pour s'approcher du centre. Le général autrichien, au contraire, affaiblissait son centre pour garnir et augmenter ses extrêmités, auxquelles il donnait une nouvelle étendue.

Le duc d'Auerstaedt marcha de la droite pour arriver au centre. L'ennemi au contraire mettait le corps de Bellegarde en marche sur Stadelau. Les corps de Collowrath, de Lischteinstein et de Hiller laient cette droite à la position de Wagram ou était le prince de Hohenzollern, et à l'extrémité de la gauche à Neusiedel où débouchait le corps de Rosemberg pour déborder également le duc d'Auerstaedt. Le corps de Rosemberg et celui du duc d'Auerstaedt, faisant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil, et donnèrent le signal de la bataille. L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc d'Auerstaedt par la division de cuirassiers du duc de Padoue et fit prendre le corps de Rosemberg

Digitized by Google

en flanc par une batterie de 12 pièces de la division du général comte de Nansouty. En moins de trois quarts d'heure le beau corps du duc d'Auerstaedt eut fait raison du corps de Rosemberg, le culbuta et le rejeta au-delà de Neusiedel après lui avoir fait beaucoup de mal.

Pendant ce tems, la canonnade s'engageait sur toute la ligne et les dispositions de l'ennemi se développaient de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait d'artillerie. On eût dit que le général autrichien ne se battait pas pour la victoire, mais qu'il n'avait en vue que le moyen d'en profiter. Cette disposition de l'ennemi paraissait si insensée que l'on craignait quelque piége, et que l'Empereur différa quelque tems avant d'ordonner les faciles dispositions qu'il avait à faire pour annuller celles de l'ennemi et les lui rendre funestes. Il ordonna au duc de Rivoli de faire une attaque sur un village qu'occupait l'ennemi et qui pressait un peu l'extrémité du centre de l'armée. Il ordonna au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel et de pousser de là sur Wagram, et il fit former en colonne le duc de Raguse et le général Macdonald pour enlever Wagram au moment où déboucherait le duc d'Auerstaedt.

Sur ces entrefaites, on vint prévenir que l'enemi attaquait avec fureur le village qu'avait enlevé le duc de Rivoli; que notre gauche était débordée de 3 mille toises; qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à Gros-Aspern, et l'intervalle de Gros-Aspern à Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'artillerie. Il n'y eut plus à douter. L'ennemi commettait une énorme faute; il ne s'agissait que d'en profiter. L'Empereur ordonna sur-le-champ au général Macdonald de disposer les divisions Broussier et Lamarque en colonne d'attaque. Il les fit soutenir par la division du général Nansouty, par la garde à cheval, et par une batterie de 60 pièces de la garde et 40 pièces des différens corps. Le général comte de Lauriston, à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée du canon, et là commença un feu prodigieux qui éteignit celui de l'ennemi et porta la mort dans ses rangs. Le général Macdonald marcha alors au pas de charge. Le général de division Reille, avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs de la garde, soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un changement de front pour rendre cette attaque infaillible. Dans un clin d'œil le centre de l'ennemi perdit une lieue de terrain; sa droite épouvantée sentit le danger de la position où elle s'était placée, et rétrograda en grande hâte. Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que la déroute du centre portait la consternation et forçait les mouvemens de la droite de l'ennemi, sa gauche était attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avait enlevé Neusiedel, et qui, étant monté sur le plateau, marchait sur Wagram. La division Broussier et la division Gudin se sont couvertes de gloire.

Il n'était alors que 10 heures du matin, et les hommes les moins clairvoyans voyaient que la journée était décidée, et que la victoire était à nous.

A midi, le comte Oudinot marcha sur Wagram pour aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt. Il y réussit, et enleva cette importante position. Dès dix heures, l'ennemi ne se battait plus que pour sa retraite; dès midi, elle était prononcée et se faisait en désordre, et beaucoup avant la nuit l'ennemi était hors de vue.

Digitized by Google

Le 7 à la pointe du jour, l'armée était en mouvement et marchait sur Kornenbourg et Wolkersdorf, et avait des postes sur Nicolsbourg. L'ennemi coupé de la Hongrie et de la Moravie, se trouvait acculé du côté de la Bohême.

Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille décisive et à jamais célèbre, où 3 à 400,000 hommes, 12 à 1500 pièces de canon, se battaient pour de grands intérêts, sur un champ de bataille étudié, médité, fortifié par l'ennemi depuis plusieurs mois. Dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont trois ou quatre cents officiers, et bon nombre de généraux, de colonels et de majors, sont les trophées de cette victoire. »

Dès le lendemain, les débris que l'ennemi laissait dans sa fuite prouvaient qu'elle n'était point une retraite, mais une déroute; à chaque village des milliers de blessés étaient trouvés abandonnés; l'artillerie, les chariots, les caissons encombraient les routes, et tombaient au pouvoir du vainqueur; le duc de Rivoli arrivait à Hollabrunn, et le duc de Raguse harcelant l'arrière-garde ennemie touchait à Znaim; le duc d'Auerstaedt à Nicolsbourg: l'empereur d'Autriche, dans la plus profonde consternation, avait passé à Znaim, seulement le tems nécessaire pour prendre un moment de repos; ce prince avait été le spectateur de la bataille de Wagram, que les habitans de Vienne regardaient aussi de l'autre côté du fleuve; à midi, voyant les affaires désespérées, il avait pris le parti de la retraite.

A ce tableau des désastres de l'armée autrichienne, de la perte de ses chefs, de la retraite de son empereur, le 26e bulletin joignait ces mots remarquables, précurseurs de l'événement qu'on prévoyait dès-lors sans doute, et qu'ils faisaient pressentir.

« A présent, y est-il dit, que la monarchie autrichienne est sans espérance, ce serait mal connaître le caractère de ceux qui l'ont gouvernée que de ne pas s'attendre qu'ils s'humilieront, comme ils le firent après la bataille d'Austerlitz: à cette époque, ils étaient, comme aujourd'hui, sans espoir, et ils épuisèrent les protestations et les sermens. »

Ces mots étaient prophétiques; le souvenir du passé les avait dictés; ils se sont bientôt réalisés. Le 10, l'armée poursuivant ses avantages enlevait, sous les ordres du duc de Rivoli, les convois qui filaient en Bohême, et une partie du régiment même du prince Charles; le 11, elle attaquait Znaim de vive force, emportait son pont et ses principales défenses, lorsqu'on apprit à l'Empereur, que le prince de Lichenstein, le même, dont la personne avait

Digitized by Google

paru agréable à S. M., lors de l'entrevue d'Austerlitz, venait de passer les postes français, et se présentait en parlementaire, demandant au nom de son maître la paix, et une suspension d'armes. L'Empereur fit à l'instant cesser le feu; les deux majors-généraux des armées françaises et autrichiennes se réunirent; et voici les termes de la convention qu'ils ont signée.

Suspension d'armes entre S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, et S. M. l'Empereur d'Autriche.

ART. Ier. Il y aura suspension d'armes entre les armées de S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, et de S. M. l'empereur d'Autriche.

II. La ligne de démarcation sera, du côté de la Haute-Autriche, la frontière qui sépare l'Autriche de la Bohême, le cercle de Znaim, celui de Brunn et une ligne tracée de la frontière de Moravie sur Raab, qui commencera au point où la frontière du cercle de Brunn touche la March, et en descendant la March, jusqu'au confluent de la Taya, de-là à Saint-Johann et la route jusqu'à Presbourg; Presbourg et une lieue autour de la ville; le grand Danube jusqu'à l'embouchure de la Raab et une lieue autour; la Raab jusqu'à la frontière de Styrie; la Styrie, la Carniole, l'Istrie et Fiume.

III. Les citadelles de Brunn et de Gratz seront évacuées immédiatement après la signature de la présente suspension d'armes.

IV. Les détachemens de troupes autrichiennes qui sont dans le Tirol et dans le Voralberg évacueront ces deux pays; le fort de Sashsenbourg sera remis aux troupes françaises.

V. Les magasins de subsistances et d'habillement qui se trouveraient dans le pays qui doit être évacué par l'armée autrichienne, et qui lui appartiennent, pourront être évacués.

VI. Quant à la Pologne, les deux armées prendront la ligne qu'elles occupent aujourd'hui.

VII. La présente suspension d'armes durera un mois, et avant de recommencer les hostilités, on se préviendra quinze jours d'avance.

VIII. Il sera nommé des commissaires respectifs pour l'exécution des présentes dispositions.

IX. A dater de demain 13, les troupes autrichiennes évacueront les pays désignés dans la présente suspension d'armes, et se retireront par journées d'étapes.

Le fort de Brunn sera remis le 14 à l'armée française, et celui de Gratz le 16 juillet.

Fait et arrêté entre nous soussignés, chargés des pleins-pouvoirs de nos souverains respectifs, le présent armistice, S. A. S. le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée française, et M. le baron de Wimpffen, général-major et chef d'état-major de l'armée autrichienne.

Au camp devant Znaim, le 12 juillet 1809.

Signés, ALEXANDRE, WIMPFFEN.

Digitized by Google

Il est inutile de faire remarquer au lecteur les termes d'une telle suspension, les avantages inappréciables qu'elle assure au vainqueur, et les garanties importantes qu'elle lui donne; un simple coup-d'œil sur la carte suffit pour faire reconnaître la position de l'armée française, maîtresse de tout le pays qu'elle a conquis, maîtresse d'un cercle où elle venait de pénétrer, d'une forteresse placée devant elle, de celles qu'elle savait bien devoir faire tomber par sa marche rapide, de la capitale de la monarchie, de la ville la plus importante de la Hongrie, de tous les moyens de communications, d'arrivages et de subsistances. Déjà les positions des deux armées sont fixées, et les camps limités. Le corps du maréchal duc de Rivoli est campé dans le cercle de Znaim, celui du duc d'Auerstaedt à Brunn, celui du duc de Raguse à Kornenbourg; le corps d'Oudinot est en avant de Vienne, celui du prince Eugène à Presbourg et à Gratz. L'Empereur et sa garde sont établis à Schœnbrunn.

Les troupes confédérées occupent toute la ligne du Rhin; celles de Bavière et de Wurtemberg vont rentrer dans le Tirol pacifié; celles que le roi de Westphalie amenait au secours du roi de Saxe se trouvent sans ennemis, et disponibles si d'autres diversions avaient été préparées par les Anglais, qu'on a signalés dans la mer du Nord, et qui ont débarqué quelques hommes à Cuxhaven. Les Polonais, maîtres de la partie de la Gallicie qu'ils ont reconquise, y tiennent en échec le prince Ferdinand; c'est dans cet état que l'armée française, se reposant un moment sur ses armes, va attendre que le génie du Chef qui l'a conduite à tant de victoires, lui assure le bienfait de la paix ou lui ordonne de nouveaux travaux.

Cependant les facilités de communications, déjà ouvertes entre les deux armées, annoncent le rétablissement prochain de la paix. Le premier soin des militaires autrichiens a été de rendre hommage au génie et à l'activité française, en allant visiter les travaux immenses qui ont rendu l'armée française maîtresse du Danube; une crue rapide du Danube a emporté les ponts jetés à Vienne; ceux d'Ebersdorff sont restés inébranlables. Les officiers autrichiens avouent qu'aucun ouvrage militaire de cette nature n'a jamais excité une pareille admiration. L'archiduc Charles avait envoyé complimenter S. M. par le général-major Weissenvof, le major-général Wimphen et le prince Jean de Lichenstein. S. M. a envoyé à l'archiduc son grand-maréchal du palais,

Digitized by Google

le général Duroc. Ce dernier a trouvé l'archiduc à Budweis, et a passé une partie de la journée à son quartier-général.

L'Empereur, victorieux à Wagram, a payé à ses braves généraux le tribut d'éloges que leur conduite avait si bien méritée; trois d'entre eux ont obtenu le bâton de maréchal de l'Empire : l'un est ce général, qui, jeune encore, était déjà possesseur d'une vieille réputation militaire, que d'éclatans faits d'armes avaient signalé, dont toute l'ambition paraissait être de combattre sous les yeux de S. M., et qui n'y a pas combattu sans les fixer; le général Macdonald a reçu dans cette occasion mémorable le prix de ses anciens et de ses nouveaux services; le général-comte Oudinot a reçu celui d'une succession non-interrompue de combats, où il a constamment eu l'honneur de commander aux plus braves et l'honneur d'être blessé à leur tête. Le duc de Raguse avait amené du fond de la Dalmatie une vieille légion de soldats accoutumés à tous les travaux, à toutes les fatigues, à toutes les privations, à tous les climats; il a passé sur le corps des ennemis pour rejoindre son Empereur. Nommé maréchal, il laisse vacante la place de colonel-général des chasseurs, comme la mort funeste du maréchal duc de Montebello laisse vacante celle de colonel-général des Suisses, titres d'un éclat brillant, désignés à l'émulation et au dévouement des officiers-généraux de S. M. On remarque que les nouvelles nominations de maréchaux portent leur nombre à quatorze; il y aurait encore deux places à nommer pour porter ce nombre à celui fixé par les Décrets constitutifs des grandes dignités de l'Empire.

Cette noble récompense, objet de l'ambition de tant de guerriers, de tant de travaux, d'études, de périls et de sacrifices, décernée à la valeur et au génie militaires de ceux qui ont bien servi l'Empereur et peuvent le servir encore, ramène douloureusement les idées sur les hommes qui l'avaient si bien servi et dont l'armée porte le deuil. Le brave et habile général Saint-Hilaire a survécu peu de jours à sa blessure; l'excellent général de cavalerie Lasalle, qui, du fond de l'Espagne, était accouru combattre sur des bords qu'il avait souvent franchis, est tombé frappé d'une balle; le général Petit, en mourant, a donné son nom à l'île du Danube qu'il avait conquise : ces généraux sont les seuls que nous ayons perdus. L'Autriche en compte dix-neuf restés sur le champ de bataille. Parmi ceux de nos généraux blessés, on remarque le maréchal Bessières, duc

Digitized by Google

d'Istrie, qui n'a reçu par miracle qu'une blessure légère d'un coup, qui, frappant son cheval au pommeau de la selle, devait l'anéantir; les généraux Vignolle, Sahuc, Brugnière, Grenier et Frère, enfin l'un des généraux de la confédération les plus distingués, le baron de Wrède, ont aussi été blessés.

Tous les blessés de l'ennemi sont tombés en notre pouvoir, leur nombre est immense; les blessés français ont été en grande partie évacués sur Vienne; le maréchal du palais Duroc, par les ordres de l'Empereur, était resté le 7 sur le champ de bataille pour faire donner tous les secours nécessaires. Il est consolant d'ajouter à ces tristes détails, que dans ces sanglans combats, comme dans les campagnes précédentes, la chirurgie de l'armée s'est montrée digne de sa noble et pénible mission; les chirurgiens se sont couverts de gloire en faisant leur métier sous le feu de l'ennemi avec une intrépidité qui ajoutait à la reconnaissance du soldat. M. Heurteloup, premier chirurgien des armées de S. M., a eu particulièrement l'honneur d'être distingué en cette occasion comme ayant des droits à la reconnaissance publique.

Après avoir donné le présage de la paix par la rapidité de ses victoires et celle connue de ses négociations, après avoir récompensé ses braves, l'Empereur veut qu'on rende grâces au Dieu des armées. Les lettres qui sont adressées aux évêques, et datées du champ de bataille, n'offrent ordinairement qu'une simple expression de la reconnaissance due à la Divinité et des actions de grâces qu'on va lui rendre dans tous les temples : la lettre circulaire écrite dans cette circonstance a un tout autre caractère; toutes les expressions y appellent l'attention du lecteur. Nous en devons ici transcrire le texte :

Circulaire aux Evêques.

M. l'évêque de..... les victoires d'Enzersdorf et de Wagram, où le Dieu des armées a si visiblement protégé les armes françaises, doivent exciter la plus vive reconnaissance dans le cœur de nos peuples. Notre intention est donc qu'au reçu de la présente, vous vous concertiez avec qui de droit pour réunir nos peuples dans les églises, et adresser au Ciel des actions de grâces et des prières conformes aux sentimens qui nous animent.

Notre Seigneur Jésus-Christ, quoique issu du sang de David, ne voulut aucun règne temporel. Il voulut, au contraire, qu'on obéît à

Digitized by Google

César dans le réglement des affaires de la terre. Il ne fut animé que du grand objet de la rédemption et du salut des âmes. Héritier du pouvoir de César, nous sommes résolus à maintenir l'indépendance de notre trône et l'intégrité de nos droits. Nous persévérerons dans le grand œuvre du rétablissement de la religion. Nous environnerons les ministres de la considération que nous seul pouvons leur donner. Nous écouterons leur voix dans tout ce qui a rapport au spirituel et au réglement des consciences.

Au milieu des soins des camps, des alarmes et des sollicitudes de la guerre, nous avons été bien aise de vous donner connaissance de ces sentimens, afin de faire tomber dans le mépris ces œuvres de l'ignorance et de la faiblesse, de la méchanceté ou de la démence, par lesquelles on voudrait semer le trouble et le désordre dans nos provinces. On ne nous détournera pas du grand but vers lequel nous tendons, et que nous avons déjà en partie heureusement atteint, le rétablissement des autels de notre religion, en nous portant à croire que ses principes sont incompatibles, comme l'ont prétendu les Grecs, les Anglais, les Protestans et les Calvinistes, avec l'indépendance des trônes et des nations. Dieu nous a assez éclairé pour que nous soyons loin de partager de pareilles erreurs : notre cœur et ceux de nos sujets n'éprouvent point de semblables craintes. Nous savons que ceux qui voudraient faire dépendre de l'intérêt d'un temporel périssable, l'intérêt éternel des consciences et des affaires spirituelles, sont hors de la charité, de l'esprit et de la religion de celui qui a dit : *mon Empire n'est pas de ce Monde*. Cette lettre n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, M. l'évêque de , qu'il vous ait en sa sainte garde.

Donné en notre camp impérial de Znaim, en Moravie, le 13 juillet 1809. Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Ministre Secrétaire d'Etat. Signé, H. B. MARET.

En conformité de cette lettre, MM. les vicaires-généraux de Paris se sont rendus chez S. A. S. Monseigneur le prince archi-chancelier de l'Empire, afin de se concerter avec elle pour l'exécution des ordres de S. M. l'Empereur, relatifs aux prières à célébrer en actions de grâces des victoires d'Enzersdorf et de Wagram.

Il a été déterminé que le *Te Deum* serait chanté dans l'église Métropolitaine dimanche prochain, 23 juillet courant, à midi.

On se conformera au cérémonial usité.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXVIX. — *Samedi* 29 *Juillet* 1809.

POÉSIE.

A MON AMI GUÉRIN,

Qui m'a fait présent, le jour de la saint Pierre, sa fête et la mienne, d'un petit tableau représentant l'amitié qui nous unit (1).

Toi qui sus, par un art charmant,
Fixer la nature rebelle,
Et jamais ne t'éloignas d'elle
Sans lui prêter plus d'agrément;
Toi du goût et du sentiment
Tout à la fois peintre et modèle,
Cher Guérin, tu m'as honoré
D'une amitié particulière,
Qui subsiste et vit tout entière
Au fond de mon cœur pénétré,
Comme, dans un sens figuré,
Tu l'as mise en vive lumière.
Pour moi cet ensemble est sacré :
J'ai tout senti, tout admiré,
Tout recueilli, jusqu'au *sempre;* (2)
Des Grâces qui t'ont inspiré

(1) Cette figure est debout, appuyée sur deux pierres de hauteur inégale, qu'elle tient étroitement embrassées, et regarde avec intérêt l'une des deux plus forte et plus élevée, entourée de lierre et de laurier, ayant pour inscription P. D., lettres initiales de mon nom. L'autre est plus basse, nue, brisée par le pied, et porte pour inscription P. G. (Pierre Guérin), avec l'indication d'une palette et autres ustensiles à l'usage du peintre.

(2) *Sempre*, toujours. Ce mot peut se lire sur le bracelet de l'Amitié, où d'abord il ne paraît que comme un ornement.

R

Digitized by Google

J'ai bien reconnu la manière :
O mon ami, tu n'as erré
Qu'en un point : la faute est réelle.
A ta Déesse, à l'Amitié
Ton âme, aussi noble que belle,
Je le vois, a sacrifié :
Mais, crois-moi, l'excès de son zèle
Ici ne peut être approuvé.
Pour toi dut être réservé
Le monument le plus durable,
Et sur l'autre pierre friable
Mon nom seul dut être gravé ;
C'était leur place véritable.
Peintre habile, homme plus aimable,
Tu couvres ta célébrité
Et tout l'éclat qui t'environne,
D'un voile de simplicité,
Qui, par la nature jeté,
Ajoute un charme à ta personne.
Non, rien en toi n'est affecté :
Et lorsque avec sagacité
On te voit rendre un digne hommage
Au talent d'un rival vanté,
Quand tu fais valoir son ouvrage,
Ton cœur, de ses succès flatté,
Sur ton goût par sa pureté
Remporte encore l'avantage.
Mais par quelle fatalité,
Malgré le public équitable,
Son suffrage bien attesté,
Et la voix de la vérité,
Et cet autre signe honorable
Par toi si justement porté,
De ton talent incontestable
As-tu, seul, jusqu'ici douté?
Ah! tant de modestie étonne,
Quand déjà notre œil enchanté
Voit ton front, des tems respecté,
Ceint de cette auguste couronne
Que pose l'Immortalité:

P. DIDOT, l'aîné.

Digitized by Google

LE SINGE ET LE RAT.

FABLE.

« Hé quoi ! vous me fuyez ? disait le Singe au Rat.
» Sachez, impertinente bête,
» Que c'est être bien malhonnête
» De me confondre avec un chat.
» Du Roi des animaux je suis le noble émule :
» Vous auriez dû le voir à mon premier aspect,
» Et votre crainte ridicule
» Doit faire place au plus profond respect.
» Approchez et venez me rendre votre hommage....
» Venez, vous dis-je ; et, désormais plus sage,
» Au rang des animaux voyez-moi des premiers,
» Et non comme un vil loup des troupeaux souriciers. »
Le Rat répond à sa manière,
Sans quitter le bord de son trou :
« Je sais fort bien que tu n'es pas un loup
» Qui t'enivre du sang de la gent souricière :
» Mais, pour t'en craindre moins, je crains encor beaucoup,
» Et veux rentrer dans ma tanière.
» Trop semblable en effet à ce noble animal
» Dont je redoute aussi l'injuste caractère,
» Par l'instinct du besoin, les autres font du mal,
» Et vous en faites, vous, pour le plaisir d'en faire.

J. D.

A MES FLEURS. — CHANSON.

AIR : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Vous qui, dans un tems plus tranquille,
Me donniez des plaisirs si doux,
Ornemens de mon simple asile,
Mes fleurs, que me demandez-vous ?
Celui dont la main vous néglige,
Voit sa jeunesse se flétrir ;
Languissantes sur votre tige,
Comme moi vous allez mourir.

Digitized by Google

Autrefois par une onde pure,
Du soleil combattant les traits ;
J'aimais à réparer l'injure
Qu'il avait faite à vos attraits.

Si de ma retraite chérie
Je vous enlevais quelque jour,
Vous alliez, plus dignes d'envie,
Parer le trône de l'Amour.

Hélas ! pourquoi vouloir encore
Rappeler de si doux momens ?
Zélis qui les faisait éclore,
Zélis a trahi ses sermens.

Enfans de la riante Flore,
Nos destins sont peu différens :
Vous n'aurez brillé qu'une aurore ;
Je meurs au matin de mes ans.

Par feu R. BEAUFEU, *profess. au Coll. de Vendôme.*

IMITATION D'UN AIR DE MÉTASTASE.

È follia, se nescondate, etc. (*Cato, att.* I, *sc.* 15.)

C'EST folie, ô tendres amans
De vouloir cacher vos tourmens.
Certaine rougeur ingénue,
Du front la pâleur imprévue,
Un mot, un soupir, un regard,
Tout vous trahit, tout vous décèle :
Pourquoi donc employer tant d'art
Pour cacher ce qu'un rien révèle ?

AUG. DE LA BOUÏSSE.

ENIGME.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte*, etc.

ON me rencontre sur la terre ;
Cependant j'habite les cieux ;
Je servais jadis à la guerre ;

Digitized by Google

Mon front brille des plus beaux feux;
Tantôt, instrument hydraulique,
Je conduis, j'élève les eaux;
Tantôt, animal domestique, (*bis.*)
Je féconde certains troupeaux. (*bis.*)

A.... H.....

LOGOGRIPHE.

Je suis le plus ferme appui
De ton logis, et peut-être
Que dans ton humble réduit
Tu cherches à me connaître?
On peut trouver sans effort,
En décomposant mon être,
Ce qu'on voit dans tous les corps;
Une cour asiatique;
Une préposition;
Une note de musique;
Ce qui fait explosion
En sortant du... ! (Mais silence,
Quoi! j'allais sans y penser,
Mettre un mot que la décence
Nous défend de prononcer);
Ce qui faisait la défense
De nos antiques châteaux;
Un fleuve de l'Italie;
Un abri pour les vaisseaux;
Un métal que l'Alchimie
En vain espérait former;
Une espèce d'ouverture;
Ce qui sert à la fermer;
Enfin, j'offre une figure
D'un usage assez fréquent,
Un vase; une plante amère;
Un nombre plus ou moins grand
D'acteurs ou de gens de guerre.

A.... H.....

Digitized by Google

CHARADE.

Enfant du luxe et de l'orgueil,
Mon premier va comme on le mène;
Et mon second en demi-deuil
Jase souvent à perdre haleine.
Mon tout se trouve à l'hopital,
Aux champs d'honneur est nécessaire;
Je guéris quelquefois le mal
Que nous fait le Dieu de la guerre.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la *Langue.*

Celui du Logogriphe est *Révolution*, dans lequel on trouve *lion, voleur, roi, lutin, rôle, ton, vin, violon, vote, vertu, volonté, vol, velours, vie.*

Celui de la Charade est *Folie.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAIS DE MÉTAPHYSIQUE. — Brochure in-8° d'environ 80 pages d'impression. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur. — 1809.

« Cet ouvrage paraît avoir été composé par un professeur de l'Université de Gottingue. Il est tombé, par suite des événemens de la guerre, dans les mains d'un employé supérieur de l'armée française, connu par son goût pour les belles-lettres. Cet administrateur s'est occupé, dans les momens de loisir que lui laissaient les devoirs de sa place, d'en faire la traduction, etc. » Voilà ce que nous apprend l'*Avant-Propos* qui précède l'ouvrage lui-même, auquel on a donné le titre plus spécial d'*Essai nouveau sur les idées*, avec cette épigraphe latine : *Mentibus nostris inest natura insatiabilis quædam cupiditas veri audiendi.* (La nature a mis dans nos âmes un désir insatiable de connaître la vérité.) Au reste, cette brochure n'est point, à proprement parler, la traduction de l'ouvrage allemand dont il est question dans l'avant-propos ; elle n'est tout au plus qu'un résumé ou un exposé rapide des vues les plus neuves et des points principaux de la doctrine du professeur de Gottingue; elle n'est qu'une espèce de *rapport* que l'écrivain français fait sur l'ouvrage qu'il dit avoir traduit.

Le motif qui l'a déterminé à cette entreprise, et qui paraît lui avoir inspiré un degré d'intérêt assez vif en faveur de l'auteur dont il s'occupait, est louable sans doute, puisque c'est, comme il le dit lui-même, le plaisir ou la surprise qu'il a éprouvée en n'y trouvant *ni l'obscurité si commune aux métaphysiciens allemands, ni rien qui décèle le Kantisme.* C'est assurément l'indice d'un bon esprit, et d'un amour sincère de la vérité que ce goût pour les idées claires, que cette aversion naturelle pour les doctrines obscures et mystérieuses qui ont malheureusement séduit et même égaré beaucoup d'hommes

Digitized by Google

d'un talent distingué en Allemagne, et qui peut-être y auront arrêté pour un tems assez long encore les progrès de la saine philosophie. Mais nous osons croire que si des occupations plus importantes avaient permis à l'auteur de cette brochure de se mettre un peu plus au courant de ce qui a été écrit en France et en Angleterre sur ces matières, depuis une vingtaine d'années, il aurait attaché moins d'importance aux idées particulières du professeur de Gottingue, dans tous les points où sa doctrine s'écarte des principes généralement admis dans ces deux pays sur les mêmes objets.

En effet, il avoue lui-même qu'il n'a pu se dissimuler le manque de méthode qui se faisait sentir dans l'ouvrage qu'il traduisait; or, c'est déjà un préjugé bien défavorable que ce défaut de méthode contre un Traité de Métaphysique, puisque cette science est en quelque sorte la méthode des méthodes, et que par la nature même de ses recherches elle tend à mettre entre les idées dont elle s'occupe le plus d'ordre qu'il est possible, n'y ayant pas pour elle d'autre moyen de revenir sur ses traces et de s'assurer de la vérité ou de reconnaître la fausseté des principes qu'elle admet. Mais enfin, arrêtons-nous aux parties isolées de la doctrine du professeur allemand qui sont l'objet de cette brochure, sans insister davantage sur l'inconvénient qu'elles ont de ne pas tenir à un ensemble d'idées bien ordonnées, et essayons de faire connaître ce que sont en elles-mêmes ces diverses parties.

« On en remarque, dit l'écrivain français, trois bien distinctes, qui pourraient chacune faire la matière d'autant de traités particuliers. La première est une discussion purement métaphysique; c'est la paraphrase de cet adage de l'école : *Nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu.* (Tout ce qui est dans l'entendement résulte d'impressions faites antérieurement sur les sens.) L'auteur développe dans la seconde, quelques principes des beaux arts..... La troisième est un essai de physiologie, etc. » Mais d'abord, quant au sujet traité dans la première partie, nous sommes obligés de le dire, bien loin que le professeur allemand ait ajouté aucune vue nouvelle à ce qu'on en peut voir dans les ouvrages de Locke, de

Digitized by Google

Condillac, d'Helvétius, et dans d'autres écrits plus récens, où les mêmes principes ont été exposés avec une clarté et une méthode digne des plus grands éloges (1), son langage est trop souvent extrêmement peu exact : j'en apporterai pour preuve les définitions qu'il donne des mots *idée* et *sensation*.

« J'appelle *sensation*, dit-il, toute secousse produite dans un organe quelconque par l'impression des objets extérieurs ; cette impression est produite elle-même par l'agitation des corps qui nous environnent. Quand cette secousse a été sentie assez fortement pour laisser des traces dans le cerveau, les traces qu'elle a laissées s'appellent *idées*. Ainsi, ajoute-t-il, une idée est la conscience d'une sensation. » Il nous semble qu'il aurait été plus exact de dire qu'une *sensation* est la conscience de l'impression produite sur nos organes par les corps extérieurs, ou par les diverses parties de notre propre corps, et que certaines idées sont les souvenirs des sensations qui ont été assez vives, ou assez souvent répétées, pour que nous en conservions la mémoire. Je dis *certaines idées*, car il y a un grand nombre d'idées qui n'existent et ne peuvent exister pour nous qu'à l'aide des signes de divers genres qui nous les rappellent, ou qui les représentent. Ce n'est donc que par extension de la signification du mot que celles-ci prennent aussi le nom d'*idées*, quoiqu'on puisse et qu'on doive même les considérer, en dernière analyse, comme le résultat de notre faculté de sentir.

C'est dans ces matières, sur-tout, que la précision et la rigoureuse exactitude du langage sont d'une indispensable nécessité ; car plus notre manière de concevoir les objets est nette, étendue, et conforme à ce qui se passe réellement dans l'entendement, plus le langage à l'aide duquel nous représentons nos conceptions, acquiert lui-même de justesse et de clarté, plus il se perfectionne lui-même par la science, et la science par lui ; cette double réaction est infaillible et nécessaire. Mais aussi

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Elémens d'idéologie*, seconde édition, imprimé chez Courcier. Paris. (1804.)

Digitized by Google

quand les idées ne sont pas bien arrêtées ; quand les conceptions ne sont pas nettes, le langage a une sorte d'indétermination et même d'obscurité qui fatigue le lecteur ou l'auditeur, lorsqu'ils ne sont pas accoutumés à se payer de mots. Or, il nous semble que la manière dont le professeur allemand a procédé dans la seconde partie de ses recherches a un peu cet inconvénient.

En effet, lorsqu'il se propose d'expliquer notre amour pour le beau, notre goût pour les vers et pour le chant, l'origine ou la création des arts et des sciences, de nos goûts ou frivoles ou solides, en partant, comme il le dit, d'un besoin vague et général d'augmenter la masse de nos idées, lequel procède lui-même d'une inquiétude vague pour l'avenir, dont personne n'est exempt, etc., on sent trop que toutes ses explications ne pourront avoir rien d'assez précis et d'assez lumineux pour satisfaire un esprit juste et avide de connaissances réelles ; et quelque justesse que l'auteur ait pu mettre d'ailleurs dans certaines observations de détail, quelque finesse ou quelque sagacité dont on puisse le louer dans plusieurs de ses aperçus, on ne pourra jamais reconnaître dans l'ensemble de ses idées sur ce sujet, de quoi fonder une *théorie* proprement dite, ni rien qui y ressemble.

Une erreur dans laquelle les métaphysiciens même les plus célèbres sont tombés quelquefois, c'est de croire que les comparaisons ou les métaphores puissent rendre raison de certains faits de notre intelligence : en voici un exemple tiré de l'écrit qui nous occupe. L'auteur entreprend d'expliquer l'effet que font sur notre esprit les différens genres de style, et la cause de cet effet ; or voici comment il s'exprime : « Les styles, dit-il, ne sont qu'un » ensemble d'idées en vertu duquel les fibres sont plus » ou moins affectées.... Quand cet ensemble... agit sim» plement sur les fibres, c'est-à-dire, sans que l'impres» sion soit assez sentie pour durer encore après le pre» mier ébranlement, on dit alors que c'est le style simple. » Quand les fibres du cerveau résonnent après l'ébranle» ment qu'elles ont reçu, c'est le style tempéré : mais » quand après avoir été ébranlées, elles résonnent, elles

Digitized by Google

» frémissent *aussi long-tems qu'il est possible*, c'est le » style sublime, etc. » Assurément c'est bien ici que l'adage trivial, comparaison n'est pas raison, peut recevoir son application la plus rigoureuse; car tout ceci ne signifie rien autre chose sinon que le style simple nous affecte un peu, que le style tempéré nous affecte un peu plus, et que le style sublime fait sur nous la plus grande impression; et cette seconde manière de dire la même chose a sûrement moins d'inconvéniens que l'autre. Je n'examine pas d'ailleurs si cette définition serait exacte en littérature, elle ne l'est sûrement pas; mais j'observe seulement que ce langage moitié physiologique, moitié métaphysique, par lequel on croit souvent expliquer beaucoup de choses, n'explique absolument rien, et nuit singuliérement à la clarté des idées.

Je ne m'arrêterai pas sur la troisième partie de cet écrit, dans laquelle le professeur de Gottingue explique, comme le dit son interprète, par les lois de la mécanique éternelle, la manière dont tous les êtres animés existent et se réparent; sur la manière dont il déduit du seul fait de la pression de l'air sur nos corps les trois principes qui embrassent, suivant lui, toute la création, et auxquels il donne les noms de principe actif, principe inerte, et principe vital. Sans avoir des notions fort étendues en physiologie, il est aisé de voir que la pression de l'atmosphère n'est pas la seule cause de tous les effets que l'auteur lui attribue exclusivement : et quand sa prétendue découverte à cet égard serait aussi démontrée qu'elle me paraît sujette à contestation, il ne me semble pas qu'il en dût résulter de grandes lumières pour la métaphysique, ou plutôt cela ne changerait rien à l'état de la question pour ce qui regarde cette science en particulier.

Je conviendrai volontiers, au reste, qu'il y a dans la doctrine du professeur de Gottingue des détails d'observation intéressans, et je le féliciterai sincérement d'être entré dans une route différente de celles où s'égarent d'une manière si déplorable le plus grand nombre de ses compatriotes; mais j'avouerai avec la même franchise qu'il ne m'a pas paru y avoir encore assez affermi sa

Digitized by Google

marche, pour pouvoir y faire de véritables découvertes.

Ajoutons, puisque nous en sommes sur ce sujet, qu'il y a lieu de regretter que; par une de ces révolutions bizarres qu'éprouvent quelquefois les idées et les opinions chez un grand peuple, la métaphysique, naguère cultivée en France avec beaucoup de succès, y soit aujourd'hui si fort négligée, et presque abandonnée. Cette science, dans la dernière moitié du siècle qui vient de s'écouler, avait pris, sous la plume des écrivains français, un caractère d'utilité générale vraiment incontestable. Elle avait renoncé à toutes les questions abstruses, à tous les sujets d'une vaine et ambitieuse curiosité, qui l'avaient occupée autrefois, pour ne s'appliquer qu'aux diverses parties des connaissances humaines où elle pouvait espérer de porter quelque lumière nouvelle; et, puisqu'il faut le dire, cet espoir n'avait pas été entièrement trompé. Il ne serait même pas fort difficile de démontrer que c'est, en grande partie, aux progrès que plusieurs écrivains d'un mérite éminent avaient fait faire à la véritable et saine métaphysique, que nous devons la supériorité que nous avons obtenue sur les nations voisines, dans plusieurs genres de sciences ou d'arts en apparence fort étrangers aux spéculations dont elle s'occupe.

Il est bien vrai que depuis quelques années on entend déclamer de toutes parts, avec une sorte de fureur, contre la métaphysique et en général contre la philosophie, et, à la honte de l'esprit humain, ce scandale s'est renouvelé plus d'une fois dans le cours des siècles: si néanmoins, sans se laisser effrayer de tout ce vain bruit, on pèse les suffrages au lieu de les compter, on trouvera d'un côté les noms d'une foule d'hommes illustrés par les plus rares talens et souvent aussi par les plus sublimes vertus, et de l'autre la multitude aveugle et ignorante, égarée par quelques hypocrites uniquement habiles dans l'art des cabales et des intrigues. Mais, malgré tous leurs efforts, la vérité a toujours fini par triompher, et grâce aux progrès des lumières, ils ne trouvent plus, comme autrefois, la puissance publique disposée à servir leurs fureurs. Les Gouvernemens, plus éclairés qu'ils ne l'ont

Digitized by Google

jamais été, regardent, pour ainsi dire, de plus haut le conflit des opinions humaines, bien sûrs que celles qui sont vaines et insensées finiront par se dissiper et par s'évanouir sans retour, pour faire place à celles qui sont fondées sur la raison et sur la vérité. En faut-il davantage pour encourager les hommes que leurs talens et leur zèle pour le bien de l'humanité, appellent à étendre et à propager les connaissances utiles ? THUROT.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. PALISSOT; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. — Six volumes *in*-8°. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

(SECOND ARTICLE.)

DIX ans après la représentation de la comédie des *Philosophes*, M. Palissot, à qui ses ennemis ne fermaient point le théâtre, mais qu'ils voulaient empêcher seulement de les y traduire une seconde fois, imagina de tromper leur surveillance et de leur porter de nouveaux coups dans une pièce qui, en apparence, était dirigée contre lui-même : cette pièce était *le Satirique* ou *l'Homme dangereux*. Ayant eu soin de s'y peindre tel exactement que ses ennemis le représentaient, il se promettait un plaisir bien piquant, celui de les voir applaudir avec fureur au talent du peintre, en croyant par là mieux insulter au modèle ; en un mot, il lui semblait fort doux et fort divertissant à la fois de devoir un brillant succès à ceux-là mêmes qui ne voulaient que son humiliation et sa perte. Afin de mieux écarter les soupçons et de rendre la farce plus complète, il allait se plaignant partout de ce nouvel affront et sollicitant hautement pour que la pièce ne fût pas jouée, après avoir pris toutes ses mesures pour qu'elle le fût, et comptant même sur les démarches de ses ennemis pour en assurer et en presser la représentation. Le maréchal de Richelieu était à la tête de cette mistification, et c'était l'abbé de Voisenon qui l'y avait décidé. De l'aveu de M. Palissot, cet abbé *mit alors à le servir autant de grâce que de zèle ;*

Digitized by Google

mais, comme en cela il trahissait vilainement beaucoup de personnes pour lesquelles il feignait de l'attachement, il voulut, dès que le secret eut été éventé, nier que l'auteur l'eût jamais mis dans sa confidence; et l'auteur, pour reconnaître à sa manière cette *grâce* et ce *zèle* dont il avait eu tant à se louer, déposa d'abord chez un notaire les pièces originales de l'affaire, puis *fit imprimer quelques-unes des lettres que l'abbé lui avait écrites et qui prouvaient évidemment sa complicité.* M. Palissot a toujours été grand imprimeur de lettres confidentielles. Déjà, dans le tems de la comédie des *Philosophes*, il avait fait imprimer celles de Voltaire qui s'en plaignit amèrement, et prétendit même qu'il y avait double infidélité de la part de M. Palissot, en ce que ces lettres imprimées sans son aveu, ne l'étaient pas telles qu'il les avait écrites. Plus tard, il avait encore fait imprimer une lettre de Laharpe, qui louait la *Dunciade* et imputait les mêmes éloges à M. de Ximenès; celui-ci s'en plaignit également, et tout ce qu'il y gagna, ce fut de voir imprimer aussi les lettres par lesquelles il se plaignait. Laharpe, qui apparemment eut l'esprit de ne point réclamer par écrit, mais qui sans doute n'en trouvait pas meilleur le procédé de M. Palissot, fut puni d'une autre manière. Loué pour *Varvick* dans la *Dunciade*, et louant la *Dunciade* à cause de cet éloge, il était, à l'époque de la comédie du *Satirique*, du petit nombre d'écrivains qui ne s'étaient point déclarés contre M. Palissot, et sa qualité de critique en faisait un homme à ménager. C'est pourquoi M. Palissot se borna, comme il nous l'apprend dans ses *Mémoires sur la Littérature*, à lui *appliquer intérieurement ce trait de la pièce:*

. . . . . Ce succès va le rendre insolent.

Fréron n'en fut pas quitte à si bon marché; mais Fréron avait de plus grands torts à expier. Ami reconnu, avoué de M. Palissot, ayant tous les droits à ce titre par des éloges outrés de ses premiers écrits, et des démarches impudentes en faveur de sa comédie des *Philosophes*, il s'avisa de parler moins avantageusement de celle des *Nouveaux Ménechmes* qui venait de tomber, et il cessa

Digitized by Google

de faire présent de ses feuilles à M. Palissot, qui *vivement blessé parce qu'il avait aimé véritablement Fréron*, mit son cher ami dans la *Dunciade*, sous la forme d'un âne, ayant au dos une paire d'ailes posées à l'envers.

Après cette courte digression sur la manière dont M. Palissot a de tout tems reconnu les marques d'intérêt qui lui étaient données, je reviens sans autre transition à l'*Homme dangereux*. On découvrit, il n'importe comment, que M. Palissot en était l'auteur, et la pièce fut défendue le jour même où elle devait être représentée. Il faut bien l'avouer, c'est encore là un tour de ces philosophes maudits qui ne voulaient absolument pas qu'on les jouât. « Non, écrivait d'Alembert à Voltaire, on ne » jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous » dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie » et les lettres en ont l'obligation. J'ai fait parler à M. de » Sartines par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, » et qui lui a parlé de manière à le convaincre. » Ce quelqu'un était Mme Geoffrin, qu'appuyait en secret auprès de M. de Sartines, le duc de Choiseul lui-même, cet infidèle Mécène qui alors avait tout à fait abandonné Horace. M. de Sartines, voulant y mettre les formes, se fit faire un rapport sur l'ouvrage, et somma l'auteur d'y répondre. Le profond mépris dont M. Palissot cherche à couvrir sa colère contre le censeur, n'empêche pas de voir que celui-ci le rendit vraiment furieux, en le prenant avec adresse dans ses propres filets. Il faut savoir que l'*Homme dangereux* débitait contre les faux philosophes beaucoup de choses très-fortes et très-sensées; et c'étaient-là les traits dont l'auteur voulait percer ses ennemis, en ayant l'air de les défendre. Or, le personnage opposé à l'*Homme dangereux*, était, comme de raison, le champion des philosophes attaqués par lui, et ce personnage triomphait au dénouement, en faisant chasser Valère et épousant Julie dont ils se disputaient la main. Le censeur convint donc jusqu'à certain point de l'existence de ces faux philosophes, *ennemis de la religion et de l'état où ils sont nés, écrivains audacieux, indociles à l'autorité qui les gouverne, frondeurs des lois et des usages reçus, et assez orgueilleux pour*

Digitized by Google

ne souffrir aucune inégalité parmi les hommes; mais il remontra qu'en les mettant sur la scène, on courait le risque de *tromper le public, de lui donner le change, en lui inspirant de la méfiance sur le compte des écrivains qui l'éclairaient et qui s'étaient consacrés à lui enseigner les vérités les plus utiles.* Enfin (et c'était-là le moyen victorieux) il prouva que l'auteur allait visiblement contre le but de toute bonne comédie, qui est de faire triompher la vérité de l'erreur, puisque son Dorante, fauteur et représentant des faux philosophes, obtenait à la fin l'avantage sur leur adversaire qui était *reconnu pour un méchant homme, un calomniateur, un fourbe, un traître et un scélérat.* L'auteur une fois démasqué, son intention n'était pas douteuse, et lui-même ne pouvait songer à désavouer le dessein qu'il avait eu d'immoler de nouveau les philosophes sur la scène. Il fut donc forcé de se rabattre à soutenir qu'il en avait le droit, et que s'il avait mis dans la bouche d'un scélérat les traits qu'il croyait pouvoir se permettre contre eux, il n'avait fait en cela que suivre l'exemple de Gresset qui fait dire à son Cléon *des choses vraies, délicates ou finement pensées.* Le rapprochement n'était nullement exact ni concluant, puisque Cléon attaque par malignité seulement des ridicules qui ne font aucun tort à la société, tandis qu'au contraire l'emploi de tonner contre les vices vraiment nuisibles appartient à Ariste, c'est-à-dire à un homme vertueux. Mais enfin M. Palissot, eût-il eu raison sur ce point autant qu'il avait tort, ne se justifiait pas et ne pouvait point en effet se justifier d'avoir fait d'un partisan de ces faux philosophes, contre lesquels il était si important et si juste de sévir, l'honnête homme de sa pièce, celui qui restait vainqueur de la lutte et qui par là même était proposé pour modèle aux spectateurs. Le coup manqué, toutes les explications de l'auteur ne pouvaient être que de vains et ridicules subterfuges. Mais que dire cependant de cette idée forcenée d'un homme qui consent à se peindre lui-même sous les traits les plus odieux, pourvu qu'à la faveur de ce portrait, il puisse montrer celui de ses ennemis, chargé des mêmes traits et souillé des mêmes couleurs? Si l'honneur est plus cher

que

Digitized by Google



que la vie, n'est-ce pas surpasser dans leur fureur vindicative ces hommes qu'on a vus étreindre fortement leur ennemi et se précipiter avec lui dans le même gouffre? Il est vrai que M. Palissot espérait se tirer du gouffre et y laisser ses ennemis; mais cet espoir était-il bien fondé? Il avait voulu se peindre tel que la haine le représentait, et non tel qu'il se voyait lui-même. A la bonne heure; mais pour qu'on trouvât dans le portrait cette ressemblance sans laquelle la ruse ne pouvait arriver à bien, il fallait nécessairement que le public eût du modèle une idée conforme, c'est-à-dire, une idée affreuse. Or l'auteur aurait-il détruit cette idée par cela seul qu'il aurait dit : « Messieurs, c'est moi-même qui ait fait » le portrait? Soit, auraient pu répondre les gens prévenus; autant vaut que vous l'ayez fait qu'un autre, » cela ne l'empêche pas d'être fidèle. — Mais, Messieurs, » si je me croyais un monstre, je n'aurais point eu la » maladresse, je n'aurais point eu l'audace de me peindre » sous cette forme. — Il ne s'agit pas de savoir ce que » vous croyez être ou ne pas être : on peut se méconnaître soi-même; nous vous reconnaissons, il suffit. » De la maladresse, il n'y en a point, il ne peut y en » avoir dans votre fait, puisque vous ne sauriez ajouter » à l'opinion que nous avons de vous; mais de l'audace, » il y en a beaucoup à vous être fait un jeu de votre mauvaise renommée; vous la confirmez en voulant l'affaiblir. Ce n'est point par une farce, une mistification que » l'on repousse des imputations qui attaquent gravement » le caractère. Il y a pour cela d'autres armes, et les » plus sérieuses sont toujours les plus convenables. » Mon avis est donc que M. Palissot risquait beaucoup trop en faisant représenter sa pièce de l'*Homme dangereux*, qu'on lui a rendu un grand service en empêchant de la jouer, et que, pour sa gloire, on eût dû étendre ce bienfait jusqu'à en défendre l'impression. Voltaire pensait que, sous le seul rapport du talent, elle était propre à lui faire beaucoup plus de tort que d'honneur. Il écrivait à d'Alembert : « Vous ne connaissiez pas » sans doute la comédie de l'*Homme dangereux*, lorsque, » sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât; si vous

Digitized by Google

» l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représen-
» tation; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur
» du théâtre.» Laharpe ne faisait pas plus de cas de l'ouvrage. «Il n'y a, dit-il, ni comique de situation, ni
» comique de caractère, non plus que de plan et d'in-
» trigue. Nul ressort bien imaginé, nulle scène dont
» l'idée soit plaisante, nulle gaieté.» Collé, que je me plais à citer ici, comme juge impartial et compétent, Collé exprime une opinion plus défavorable encore. « Des personnes très-capables d'en juger et qui avaient
» entendu la lecture de la pièce, lui avaient dit qu'elle
» était froide et sans nulle invention, que ce n'était que
» le plan du *Méchant* maladroitement retourné.» Après l'avoir lue lui-même, il enchérit sur ces reproches. C'est « bien, dit-il, l'ouvrage le plus détestable qu'ait fait Palis-
» sot.... Sa *Dunciade* est sans nulle force d'imagination
» et d'invention; sa comédie en est encore plus dé-
» nuée..... L'*Homme dangereux* est parfaitement versifié
» et complétement ennuyeux. Cette pièce est nulle quant
» au talent dramatique..... Je parle de Palissot d'une fa-
» çon fort désintéressée, puisqu'il m'a bien traité dans
» ses *Mémoires* et même dans sa *Dunciade*.» C'est une chose remarquable que cet accord de tous les critiques à relever dans les ouvrages de M. Palissot, l'absolu défaut d'invention. A la vérité, il est impossible de n'en être pas frappé. L'*Homme dangereux* ne ressemble guère moins au *Méchant*, que les *Philosophes* aux *Femmes savantes*: je crois que c'est assez en dire. Comme Cléon, Valère persuade à un bon homme qu'il est très-malin et très-habile à décocher l'épigramme. Comme Cléon, il a pour valet un pauvre diable qui sert d'instrument à ses méchancetés, mais dont la conscience s'intimide quelquefois du rôle qu'on lui fait jouer, et dont à la fin une soubrette qu'il aime obtient des preuves de la perfidie de son maître. Comme Cléon, il est dupe de cette soubrette qui feint d'avoir du goût pour la malignité, afin de tirer de lui des confidences qui tournent à sa perte. Comme Cléon, il écrit des horreurs contre le bonhomme qu'il a séduit et dont il voudrait épouser la pupille; et le perfide écrit remis entre les mains de sa dupe, le démasque et le

Digitized by Google

fait chasser..... toujours comme Cléon, et aussi comme le Valère des *Philosophes;* car l'auteur, après avoir pris aux autres, se prend à lui-même, ce qui est bien, comme on dit, voler le tronc des pauvres. L'*Abraham Pamphlet* de l'*Homme dangereux*, est encore exactement le même personnage que le M. *Propice* des *Philosophes:* ce sont deux colporteurs de livres défendus. Laharpe dit tout cruement que l'intrigue de l'*Homme dangereux* est nulle; mais Collé en donne la véritable raison, c'est qu'il était impossible de *piller le fond du sujet du Méchant qui n'en a point.* Cela est fâcheux. On ne court pas le même danger en copiant Molière; et les *Philosophes* ne pouvaient manquer d'avoir une sorte d'intrigue, puisque les *Femmmes Savantes* en ont une.

Nouvelle pièce de M. Palissot, nouvelle lutte, nouveau scandale. Ici du moins les torts ne sont point de son côté. Les comédiens ayant refusé comme indécente la comédie des *Courtisanes*, l'auteur la fit approuver par la police, et les comédiens la refusèrent encore, secrètement autorisés à ce refus itératif par le maréchal de Duras, l'un des premiers gentilshommes de la chambre. Il paraît que, dans son principe, l'opposition vint de la part de quelques actrices, qui craignirent que le public ne leur fît une application fâcheuse des rôles qu'elles auraient eu à jouer dans la pièce. M. Palissot harangua très-spirituellement, très-malignement et très-inutilement la Comédie, qui persista dans sa décision. Il produisit ensuite un *Mémoire à consulter* et une *Consultation* qui n'eurent pas plus d'effet; et il ne lui fut permis de faire imprimer sa comédie, qu'à condition qu'il n'y mettrait point de Préface. Il est très-faux qu'elle soit d'une *extrême indécence*, comme le disaient les comédiens dans leurs bulletins; elle peint de très-mauvaises mœurs à la vérité, mais dans une vue morale et avec une réserve dans les situations et dans le dialogue, qu'on pourrait plus justement reprocher à l'auteur que le défaut contraire, puisqu'elle a contribué à rendre son ouvrage insipide. « Les comédiens, dit Laharpe, ont eu raison de rejeter » la pièce, si ce n'est comme indécente, du moins » comme un drame froid, ennuyeux, vide d'action et

Digitized by Google

» d'intrigue, où tous les caractères sont manqués, et » qui n'a d'autre mérite que d'être écrit avec assez de » correction et de facilité. C'était un sujet fécond que » celui des *Courtisanes* : Palissot n'en a rien tiré. Le » principal personnage, Rosalie, qui veut se faire épou- » ser d'un jeune homme amoureux d'elle, est bête comme » un oison; le jeune homme l'est encore davantage. Un » faux philosophe qu'il appelle Sophanès, est un homme » gratuitement vil dont on ne connaît ni les motifs, ni » l'intérêt. Lysimon, parent du jeune homme, fait pour » jouer le beau rôle, et pour empêcher ce jeune insensé » de faire un mariage ridicule, Lysimon n'a ni éloquence, » ni énergie. Les autres courtisanes qu'il introduit une » fois ou deux dans des scènes épisodiques, sont des » coureuses de la rue. Le dénouement se fait par un » cocher de fiacre qu'on envoie chercher, et qui recon- » naît sa sœur Javotte dans Rosalie; le jeune homme est » détrompé, et voilà toute la pièce. Elle est faite pour » prouver combien Palissot a peu de talent comique. » Toute cette critique est frappante de justesse. Cependant les *Courtisanes* sont peut-être la meilleure comédie de M. Palissot. C'est du moins celle dont le sujet, les situations et les caractères lui appartiennent le plus. On a pourtant remarqué avec raison que le dénouement n'était autre que celui de *Turcaret*, et qu'il n'était pas à beaucoup près si bien amené. On pouvait remarquer aussi que dans cette pièce M. Palissot employait pour la troisième fois un écrit, et pour la seconde un homme tombé des nues, comme moyens de dénouement. A tout prendre, Collé mettait les *Courtisanes* au-dessus de l'*Homme dangereux*; mais il faut voir de quel air il reconnaît et exprime cette supériorité. « Les *Courtisanes*, » dit-il, que les comédiens ont empêché de même d'être » jouées, quoique moins mauvaises, eussent été sifflées » de même; c'est un bonheur dans ces deux cas pour » Palissot. »

Une pièce bien et duement sifflée, c'est celle qui porte aujourd'hui le titre de *Clerval et Cléon*, et qui fut jouée sous celui des *Nouveaux Ménechmes*, peu de tems après la comédie des *Philosophes*. M. Palissot en attri-

Digitized by Google

bue la chûte à ses ennemis encore tout chauds de l'insulte qu'il leur avait faite; mais Voltaire me paraît avoir beaucoup mieux saisi la cause de cette disgrace. Il écrivait à l'auteur lui-même: « J'aurais peut-être désiré que vous » n'eussiez pas choisi un sujet si semblable aux *Mé-* » *nechmes*, et qui n'en a pas le comique. » Refaire l'ancienne comédie des *Ménechmes* n'était pas pour M. Palissot le moyen de se réhabiliter dans l'opinion de ceux qui dès-lors lui contestaient la faculté d'inventer; mais ici du moins la stérilité s'accuse elle-même et ne cherche point à usurper les honneurs de la création. Il est vrai que d'un autre côté la présomption se montre bien à découvert; il n'en fallait pas une dose médiocre pour se flatter de supplanter l'une des pièces de Regnard, sinon les mieux faites, du moins les plus divertissantes. M. Palissot a fait un triste usage de sa raison, en voulant traiter d'une manière plus sensée, un sujet essentiellement déraisonnable, dont l'extrême invraisemblance ne pouvait être couverte ou plutôt rachetée que par beaucoup de gaieté et même de folie. M. Palissot blâme durement l'extravagance ou la sottise de la plupart des personnages de la pièce de Regnard; mais ne convient-il pas qu'ils soient ainsi faits, pour être continuellement dupes de la ressemblance physique des deux frères, malgré la forte différence de leurs caractères et de leurs mœurs? Il me semble qu'un homme d'esprit et de sens, jeté dans cette bizarre intrigue, aurait bientôt et trop tôt pris des mesures pour en pénétrer le mystère. Au reste, de tous ceux qui ont fait des comédies sur cette supposition d'une parfaite similitude entre deux individus, M. Palissot est incontestablement celui qui a mis le plus d'invraisemblance dans cette donnée déjà si invraisemblable. Je ne parle point d'*Amphytrion* où la ressemblance des personnages, ouvrage d'un pouvoir surnaturel, est une espèce de fait consacré qui n'admet point l'examen et dont l'esprit n'a point à s'embarrasser. Je parle seulement des pièces d'invention où cette ressemblance est présentée comme un jeu de la nature. Dans toutes ces pièces, les deux individus semblables sont deux frères et deux frères jumeaux, parce que c'est en effet entre les personnes nées des

Digitized by Google

mêmes parens et sur-tout d'un même accouchement, qu'il existe le plus de ces rapports de taille, de figure et de voix qui peuvent faire prendre l'une pour l'autre. M. Palissot, au contraire, a fait de ses Ménechmes deux hommes absolument étrangers l'un à l'autre, et pourtant si ressemblans entre eux, qu'amis, valets, maîtresse et rival y sont trompés à chaque instant. L'*invention* n'est pas heureuse. L'auteur s'applaudit beaucoup et à plusieurs reprises d'avoir combiné son sujet de manière que les deux personnages ne paraissant jamais ensemble, un seul et même acteur, sous des habits différens, pût remplir à la fois les deux rôles. Je ne puis encore partager son admiration pour ce beau trait d'imaginative qui consiste simplement à mettre un peu de distance entre les scènes où les deux Ménechmes paraissent alternativement sur la scène, et à n'en montrer qu'un seul au dénouement qui perd à cela beaucoup de son intérêt. La difficulté de trouver deux acteurs qui se ressemblent, est réelle; mais le public se prête sans peine à une illusion qui le divertit. Je ne sais pas même si ce n'est point aller contre le principe et le véritable effet des arts d'imitation, que de rendre, en pareil cas, cette illusion trop complète. Deux acteurs peuvent ne pas se ressembler assez entre eux; mais un seul acteur se ressemble trop à lui-même; et le public qui aime à voir des dupes, mais qui n'aime pas à l'être, pourrait ne pas trouver aussi plaisantes des méprises trop fondées qu'il courrait le risque de partager lui-même. Quoi qu'il en soit, dans la pièce de *Clerval et Cléon*, les incidens causés par la ressemblance, ne sont nullement gais : l'un de ces incidens est un duel où Clerval est blessé par le rival de Cléon. Ce Clerval qui supplante l'autre auprès de sa maîtresse à la faveur de la similitude, est un vrai benêt que tout embarrasse, qui ne parle que par sons interrompus, et dont on ne conçoit pas que Lucile puisse s'éprendre. Lisette qui a beaucoup meilleur goût, le trouve avec raison *boudeur, froid, ombrageux, en un mot, fort étrange*. Les détails ne sont pas plus plaisans que l'intrigue et les caractères; on voit que M. Palissot n'est plus inspiré par la malignité qui est sa véritable muse. Il est malaisé de

Digitized by Google

concevoir pourquoi il a renoncé cette fois au grand vers qui lui avait bien réussi. Effet de l'habitude ou toute autre cause, le vers de dix syllabes paraît moins propre à la comédie, sur-tout quand on l'emploie à rimes plates, comme a fait M. Palissot. Somme toute, il y a cette différence entre les *Nouveaux Ménechmes* et les autres ouvrages joués de M. Palissot, qu'ayant été plus malheureux encore à la représentation, ils ne font absolument aucun plaisir à la lecture.

M. Palissot, lorsque le tems eut fait disparaître la plupart de ses ennemis et amorti dans le cœur des autres ces haines qu'il y avait si imprudemment allumées, voulut appeler devant un nouveau public des jugemens portés par l'ancien contre ses ouvrages représentés ou non. Il les fit tous jouer successivement à la nouvelle salle de la comédie française, au faubourg Saint-Germain. Les *Tuteurs* furent retirés sur le champ. *L'Homme dangereux* fut joué six ou sept fois sans monde. Il n'en vint presque point à la première représentation des *Philosophes;* mais comme on exigea que le Crispin, valet de Jean-Jacques, se redressât sur ses deux pieds, au lieu de marcher à quatre pattes, on revint en plus grand nombre à la pièce pour jouir de ce changement d'attitude, et puis on n'y revint plus. Les *Courtisanes* et les *Nouveaux Ménechmes* n'eurent pas une meilleure fortune. Ainsi toutes les comédies de M. Palissot furent condamnées en dernier ressort par des spectateurs désintéressés qui ne cherchaient que du plaisir et qui n'en trouvèrent point. De toutes ces preuves de fait et de raisonnement, on peut conclure, je crois, sans compromettre son jugement, que de tous les hommes qui, dans le dernier siècle, se sont livrés à l'art de la comédie, M. Palissot a été l'un des moins capables d'y réussir, par le manque total d'invention dans les sujets et de gaîté dans l'exécution. Il me reste à examiner sa *Dunciade* et ses *Mémoires littéraires.* C'est une tâche dont je m'acquitterai prochainement, avec cet esprit d'exacte justice dont je crois avoir fait preuve jusqu'ici. Qu'on me permette de le remarquer : il y a quelque mérite à se contenir, envers M. Palissot, dans les bornes d'une critique

Digitized by Google

équitable, puisqu'on en pourrait sortir sans que personne songeât à plaindre l'auteur de tant de satires, et sur-tout sans qu'il osât se plaindre lui-même. AUGER.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DU DOCTEUR FAUST, de son *Histoire prodigieuse et lamentable*, du *Roman* de Klinger et de la *Tragédie* de Goëthe, qui portent son nom.

(FIN DE L'ARTICLE.)

SANS partager l'enthousiasme aveugle des contemporains de M. Goëthe pour leur poëte favori, nous lui avons toujours rendu justice. Il débuta dans la carrière par deux chef-d'œuvres : *les Souffrances du jeune Werther*, et *Goëtz de Berlichingen*. Il a donné plusieurs autres ouvrages où l'on reconnaît, malgré leur bizarrerie et leurs défauts, l'empreinte de son génie ; tels sont le roman de *Willhelm Meister*, les tragédies d'*Iphigénie* et du *Tasse*, le poëme d'*Hermann et Dorothée*, connu en France par la traduction de M. Bitaubé. Mais il est d'autres productions de cet auteur fameux qu'on pardonnerait à peine au poëte le plus médiocre ; tels sont *le Grand Cophte* et la *Fille naturelle*, remarquables, l'un par sa platitude, l'autre par l'ennui mortel de son galimatias. Malheureusement pour M. Goëthe, ces ouvrages si peu dignes de lui, n'ont été ni moins admirés, ni moins loués que ses chef-d'œuvres. Plus malheureusement encore, il s'est formé autour de lui et à l'abri de sa réputation, une école métaphysique et poétique qui voudrait ramener la philosophie aux rêveries de l'illuminé Jacob Boëhm et la prose à la naïveté du moyen âge. Nous sommes loin de penser que M. Goëthe adopte sérieusement leurs extravagances, mais les hommages que lui rendent les chefs de la secte l'obligent nécessairement d'y compatir ; et l'engouement du public pour toutes ses productions, l'a engagé plus d'une fois à encourager ses prétendus disciples par son exemple. Il a cru qu'il n'y perdrait rien auprès du commun des lecteurs, et qu'il y gagnerait tout auprès des nouveaux critiques. La tentation devenait très-forte en traitant le sujet de Faust ; un magicien du quinzième siècle ! On ne pouvait guère choisir un héros de tragédie plus propre à débiter du gali-

Digitized by Google

matias philosophique et mystique, ni une époque plus favorable à mettre en jeu tout le merveilleux de la sorcellerie, à renouveler toutes les absurdités de nos anciens *mystères* ou des *actes sacramentaux* des Espagnols..... M. Goëthe aura-t-il cédé à cette pente funeste? aura-t-il consulté son bon ou son mauvais génie? Voilà les questions que nous nous sommes faites en apprenant que son Faust était achevé. C'est à regret qu'après l'avoir lu nous nous voyons obligés de dire que c'est l'auteur du *Grand Cophte*, de la *Fille naturelle*, qui s'y fait reconnaître et non celui de *Goëtz* et de *Werther*.

Nous ne nous amuserons point à critiquer la forme de cet ouvrage. La forme n'est rien en Allemagne et c'est pour l'Allemagne que M. Goëthe l'a composé. Sa tragédie est forte de quatre à cinq mille vers; l'unité de tems ni celle de lieu n'y sont observées; il serait impossible de la jouer: mais tout cela n'est rien pour les admirateurs du poëte. Leur avis est que si Goëthe intitule son Faust *Tragédie*, et que cet ouvage ne s'accorde pas avec les idées que l'on se faisait de la tragédie avant lui, c'est à ces idées à changer et non à Goëthe à mutiler un de ses chef-d'œuvres. Il est écrit en vers de toutes mesures, le plus souvent en rimes croisées, quelquefois en stances, en chansons, et l'on y remarque deux scènes en prose. Cette bigarrure nous serait insupportable; mais pourquoi nos voisins ne s'y plairaient-ils pas au dix-neuvième siècle, puisque les Anglais la toléraient sous la reine Elisabeth? Ne sait-on pas qu'aujourd'hui, pour que l'art fasse des progrès, il faut qu'il recule?

Ces progrès à reculons sont sensibles à plus d'un égard dans la nouvelle tragédie de M. Goëthe: elle est précédée de deux prologues dont l'un se passe sur la terre et l'autre dans le ciel. Il y a inséré un double épisode de l'assemblée des sorciers et des sorcières sur le Blocksberg, vulgairement nommée *Sabbat*. La plupart de ses personnages sont même épisodiques; ils paraissent sans savoir pourquoi; ils disparaissent pour ne plus revenir: et l'inventeur de ces belles nouveautés rajeunies des Goths et des Vandales, est cependant l'auteur de deux tragédies qui surpassent celles des Grecs en simplicité; c'est le traducteur du Tancrède et du Mahomet de Voltaire; ce qui prouve du moins que ce n'est pas par ignorance qu'il a péché.

Au reste, nous n'offrons ces détails à nos lecteurs que comme un objet de curiosité. Dans la littérature allemande

Digitized by Google

de nos jours, ils ne peuvent être sujets à la critique; et nous pardonnerions nous-mêmes de bon cœur à un poëte allemand cette reculade de l'art, si elle donnait un plus libre essor au génie; si, par exemple, M. Goëthe avait conçu le sujet de Faust d'une manière plus sublime que M. de Klinger, s'il en avait tiré de plus beaux effets, de plus grands résultats, s'il en eût fait naître des pensées plus profondes, des émotions plus vives, de plus nobles sentimens. Malheureusement c'est tout le contraire.

On se souvient peut-être de cette *Histoire prodigieuse et lamentable* du docteur Faust dont nous avons parlé dans notre premier article. On a vu que M. de Klinger n'en a rien emprunté, et avec raison, pour son roman. M. Goëthe, au contraire, en a fait un des principaux fondemens de sa tragédie. Le Leviathan de M. de Klinger est un démon du premier ordre qui traite les affaires grandement, dont le pouvoir suffit à exécuter tous les ordres que Faust lui donne, qui n'a jamais recours aux petits moyens de la magie et ne tracasse point par de misérables chicanes le pauvre humain que l'orgueil et les passions lui ont livré; il ressemble aux diables de Milton et non à ceux de la légende. M. Goëthe a pris dans l'espèce de légende que nous avons citée, le caractère et jusqu'au nom de Méphistophélès, petit diableteau subalterne dont le pouvoir est très-mesquin. Evoqué par Faust, il ne peut sortir de sa chambre à cause des caractères magiques que le docteur a tracés à la porte; il est obligé de l'endormir par des chants qui sont en effet passablement somnifères, et d'appeler ensuite un rat pour ronger les caractères qui le retiennent en prison. En voyageant avec le docteur, il se trouve embarassé pour fournir aux présens dont celui-ci veut gratifier sa maîtresse; et pour lui faire avaler un filtre amoureux, il ne trouve d'autre moyen que de le conduire chez une sorcière et de lui persuader que le breuvage qu'il va prendre aura la vertu de le rajeunir. Il le mène ensuite au sabbat en se traînant à pied dans la boue faute d'un manche à balai ou d'un bouc pour les porter. Le plus grand prodige qu'il opère est une mystification exécutée dans un cabaret et copiée de *l'Histoire lamentable*, où l'auteur l'avait empruntée lui-même d'une vieille tradition sur Albert le Grand; en un mot ce Méphistophélès est digne tout au plus de figurer auprès du diable Cosby qui se brûla les griffes à la chandelle que Saint-Dominique le força de tenir. Nous ne dirons rien de ce qui se passe au sabbat et

Digitized by Google

chez la sorcière. Pourquoi fatiguerions-nous nos lecteurs de détails puériles et dégoûtans ? On voit bien que l'exemple de Shakespéar dans Macbeth a séduit l'auteur. Mais dans Macbeth le terrible naît du grotesque, dans Faust le dégoûtant n'aboutit au rien.

Le point sur lequel les deux auteurs allemands ont été le mieux d'accord, c'est le caractère qu'ils ont donné à Faust ou plutôt les raisons qui l'engagent à souscrire un pacte avec l'enfer. L'orgueil, la soif de savoir, les passions sont les motifs qu'ils lui prêtent l'un et l'autre. Mais ceux qui portent les agens surnaturels à se prêter à ses évocations ou même à les lui suggérer, sont fort différens. M. de Klinger nous peint le monarque des enfers ambitieux de faire la conquête de Faust, assuré qu'il est que les égaremens d'un homme doué d'un vaste génie et d'un grand caractère auront des suites importantes et contribueront à peupler ses états. Dieu lui-même ne paraît point dans son ouvrage. L'auteur respecte toujours le voile dont il plaît à la Providence de se couvrir. L'enfer triomphe, mais le ciel n'est point vaincu puisqu'il ne s'est point montré ; Leviathan n'humilie que l'orgueil d'un homme. M. Goëthe a pris une tournure beaucoup plus piquante. C'est au ciel, comme nous l'avons dit, que se passe son second prologue ; et ce prologue est une parodie des deux premiers chapitres de Job. Méphistophélès se présente au trône de Dieu pour calomnier la nature humaine. Dieu qui veut la défendre lui cite *son serviteur* Faust. Méphistophélès demande la permission de le tenter et *parie* qu'il succombera. Dieu accepte la gageure, parce qu'il craint que l'activité de l'homme ne se ralentit, s'il n'était quelquefois tourmenté par le diable ; et Méphistophélès termine la scène par un monologue de quatre vers, assez remarquables pour être traduits. « De tems en tems, dit-il, j'aime à voir le vieux père, et je me garde de rompre avec lui. Il est vraiment fort beau à un grand seigneur de s'entretenir si familièrement avec le diable lui-même. » Nous laisserons à nos lecteurs le soin d'apprécier cet élégant badinage. Nous ne dirons rien de sa moralité : il est trop facile de la juger puisque c'est Dieu qui perd la gageure. Au reste, cet étrange prologue n'empêche pas que l'auteur n'ait placé dans le corps de l'ouvrage deux scènes très-édifiantes, dont l'une même se passe à l'église pendant la messe des morts. Boileau, sans doute, eût également réprouvé et la gageure

Digitized by Google

faite en paradis, et la prose des morts chantée à la messe; s'il nous dit au second chant de l'*Art poétique :*

> Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
> Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.

il a placé au troisième ces deux vers si connus :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
> D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Mais ces deux préceptes n'étaient pas connus au moyen âge, et c'est à cette époque brillante pour la littérature que l'école de M. Goëthe veut nous ramener.

Nous nous apercevons, un peu tard peut-être, que nous n'avons encore rien dit de l'intrigue de cette tragédie. Elle y tient si peu de place en comparaison des épisodes dont nous avons parlé que notre oubli est digne d'excuse. Faust après avoir pris le philtre aphrodisiaque de la sorcière rencontre une jeune fille nommée Marguerite et en devient éperdûment amoureux. Méphistophélès lui procure une entrevue avec elle, dans le jardin de Marthe sa voisine, qu'il met dans ses intérêts en lui certifiant la mort de son mari dont elle doute et dont elle voudrait bien être sûre afin de pouvoir se remarier. Faust séduit la jeune innocente; Marguerite a un frère nommé Valentin qui est militaire. Il revient de l'armée; il apprend que sa sœur est déshonorée et veut la venger. Il attaque Faust de nuit sous les fenêtres de Marguerite. Mais Méphistophélès est avec Faust et l'aide à tuer le pauvre frère. Ils disparaissent ensemble. Les cris de Valentin ont fait descendre sa sœur. Le peuple s'assemble; Valentin mourant ne retrouve la parole que pour accuser Marguerite, et bientôt elle est arrêtée. Faust qui dans l'intervalle est allé au sabbat, est instruit à son retour de ce qui se passe. Il veut absolument sauver Marguerite. Méphistophélès se fait prier, il s'excuse sur les bornes de sa puissance, et promet enfin d'endormir le gardien de la geole, de lui voler ses clefs et d'emmener ensuite Faust et Marguerite sur des chevaux enchantés. Mettez à la place des chevaux de poste et vous verrez qu'il ne promet rien que n'eût pu tenter un simple mortel. Cependant Faust arrive à la prison avec les clefs que le diable a dérobées : une scène vraiment touchante se passe entre lui et Marguerite qui paraît être devenue folle comme Nina, non de douleur, mais de remords. Elle méconnait d'abord son séducteur; lorsqu'elle l'a reconnu, elle veut l'accabler de caresses, et

Digitized by Google

se sent glacée de terreur en l'embrassant; elle passe dans son délire par une suite de sentimens opposés dont l'effet est véritablement tragique. Il est fâcheux que cette scène, la meilleure de l'ouvrage, se dénoue on ne sait comment. En effet, le tems s'écoule, Méphistophélès vient avertir qu'il n'y a plus un moment à perdre. Marguerite à peur de lui; au lieu de le suivre elle invoque Dieu et les anges: *Elle est jugée!* S'écrie Méphistophélès. *Elle est sauvée!* répond une voix *d'en haut*. Méphistophélès se saisit de Faust et disparaît avec lui. Une voix *du dedans* appelle deux fois *Henri!* nom sous lequel Faust avait séduit Marguerite, et la toile tombe.

Et que devient Marguerite? Où le diable a-t-il conduit le docteur? le *Serviteur de Dieu* est-il déjà devenu sa proie? — Je sens que mes lecteurs ont droit de me faire toutes ces questions et j'ai bien du regret de n'y pouvoir répondre. Mais, nous l'avons dit, la toile tombe et nous ignorons si elle doit se relever. Il est bien vrai qu'après les deux prologues, nous avons trouvé un second titre lequel annonce que ce qui suit n'est que la *première partie* de la tragédie de Faust. Mais elle a déjà la longueur de deux tragédies ordinaires; toute l'Allemagne s'est écriée que le Faust de Goëthe était *achevé;* le parti le plus sûr est de le croire.

Après avoir développé la conception mesquine et extravagante de cet ouvrage, après en avoir indiqué la tendance irréligieuse, les détails puériles et dégoûtans, il est de notre devoir de rendre justice aux beautés, peu nombreuses, il est vrai, qu'il renferme. La scène de la prison entre Faust et Marguerite serait un chef-d'œuvre, si l'on comprenait quelque chose au dénouement. Celle où Valentin mourant accuse sa sœur, rappelle Shakespear, et par son effet tragique et par le cynisme des expressions. On doit admirer un mouvement plus neuf, plus touchant et plus noble dans une des premières scènes. Faust n'a fait encore qu'un premier essai de son pouvoir magique; il hésite à aller plus loin; ses doutes le tourmentent; il se résout à s'en délivrer en se délivrant de la vie, et se saisit d'une phiole remplie de poison. La scène se passe pendant la nuit de Pâques. Au moment où il porte à ses lèvres le fatal breuvage, un chœur pieux et le son des cloches se font entendre; on chante la résurrection. Faust s'arrête, il est ému malgré lui, la foi lui manque pour croire au joyeux message du chœur; mais le souvenir de l'impression qu'il faisait sur lui dans sa jeunesse l'attendrit. Il se rappelle le bonheur dont le faisait jouir

Digitized by Google

alors sa croyance religieuse, le plaisir qu'il éprouvait à pleurer et à prier. Son ame s'amollit, sa résolution désespérée l'abandonne : continuez, dit-il, cantiques célestes; vous me rendez à la terre; mes larmes ont coulé. Nous croyons que la vérité, la simplicité touchante de ce mouvement ne seront contestées par personne.

Le jour de Pâques, Faust sort de la ville avec son disciple Wagner. Frappé de l'alégresse du peuple qui se porte en foule dans la campagne, célébrant à la fois le retour du printems et la fête du jour, Faust peint ce qu'il a sous les yeux et son tableau est fait de main de maître : c'est dommage qu'il ne soit pas mieux placé.

Nous pourrions citer d'autres détails très-beaux en eux-mêmes, mais qui ont le même défaut ou qui sont imités d'autres poëtes ; telle est l'entrée de Faust dans la chambre à coucher de Marguerite pendant qu'elle est absente. Elle rappelle et n'égale pas le charmant *cabinet de toilette* de M. de Parny ; tel est encore le moyen qui prépare la séduction de Marguerite : il est emprunté de notre opéra de *Barbe-Bleue*; la première tentation qui l'entraîne, c'est le plaisir de se parer. M. Goëthe enfin s'est copié lui-même. Il a établi entre le caractère de Faust et celui de son disciple le même contraste qu'on avait admiré entre ceux de Goëtz et de son fils; mais il est ici bien moins admirable.

Les partisans de cet ouvrage s'étonneront sans doute que nous n'ayons pas encore cité, parmi ses beautés les plus sublimes, les deux monologues de Faust et la scène où il fait son pacte avec le diable. Nous y avons remarqué en effet des passages très-dignes d'éloges, mais nous avouerons à notre honte que nous n'avons rien compris à l'ensemble de ces scènes, et que nous avons la faiblesse de ne pouvoir louer ce que nous ne comprenons pas. Une chose nous console un peu ; c'est que des Allemands qui savent leur langue ont bien voulu nous confier qu'ils n'entendaient pas ces belles choses mieux que nous.

Ce qui paraîtra encore plus incompréhensible à nos lecteurs, c'est que M. Goëthe, quelque fort qu'il soit de l'engouement du public, ait osé lui offrir un pareil ouvrage. Nous n'entreprendrions pas de résoudre ce problème si M. Goëthe n'y avait pourvu. Trois personnes paraissent dans son premier prologue, un directeur de spectacles, un poëte dramatique et un amateur. Le directeur demande au poëte une pièce nouvelle, et lui dit comment elle doit être composée pour attirer les spectateurs. Ils ne sont pas

Digitized by Google

trop accoutumés, dit-il, à avoir du bon; mais ils ont furieusement lu, ils veulent du neuf: il faut leur en donner et leur en donner en abondance: ne manquez pas sur-tout de leur présenter votre *piece* en *pièces*, car ils la morcelleraient eux-mêmes pour la goûter. De cette manière vous ne pouvez manquer le but: contenter les hommes est trop difficile, il suffit de les étourdir. Le poëte se révolte contre ces étranges principes; il se refuse à prostituer ainsi la dignité de son art; mais l'amateur vient au secours du directeur et résume ainsi la recette d'un succès au théâtre: beaucoup de variété et d'obscurités, beaucoup d'erreur et peu de vérité. C'est en vain que le poëte résiste encore; L'amateur et le directeur ne l'écoutent plus. Celui-ci termine le prologue par cet avis salutaire: « Vous savez que sur la scène allemande chacun essaie ce qu'il veut. Ne ménagez donc aujourd'hui ni les décorations, ni les machines. Servez-vous de la lune et du soleil, prodiguez les étoiles; il ne vous manquera ni d'eau, ni de feu, ni de rochers, ni d'oiseaux, ni d'animaux de toute espèce. Concentrez sur mes planches toute la création, et voyagez avec une sage promptitude du ciel, par la terre, aux enfers. »

Ce prologue, très-spirituel et très-mordant, résout le problême; il est la critique la plus sanglante du théâtre allemand et du goût des spectateurs qui le fréquentent; mais il est aussi celle de la pièce qu'il précède et que nous venons d'examiner. A la vérité il se présente ici une nouvelle question: comment l'auteur du prologue est-il aussi celui de la pièce dont ce prologue fait le procès? Peut-être M. Goëthe nous mettra-t-il quelque jour en état d'y répondre. En attendant, qu'il nous soit permis de terminer cet article en exprimant nos vifs regrets de voir la littérature allemande de nos jours prendre une direction si extravagante. Comment une nation qui a produit Lessing et Sulzer, qui possédait encore il y a peu d'années Gleim et Klopstock, et pour qui Wieland, Jacobi, les deux comtes de Stollberg et l'infatigable Voss écrivent encore, comment, dis-je, se laisse-t-elle entraîner aux rêveries des Schlegel, de Tiecke et de leurs pareils? Pourquoi faut-il que le goût de ses critiques et de ses poëtes se tourne en folie au moment où elle pouvait se flatter de rivaliser dans cette carrière avec ses voisins? Et les Allemands se plaignent après cela que nous ne leur rendons pas justice! Dans quel pays cependant a-t-on mieux accueilli que chez nous les Idylles de Gessner, l'Agathon de Wieland, le Werther

Digitized by Google

de Goëthe et d'autres ouvrages que l'Allemagne elle-même oublie ? Nous les traduisons, nous les admirons encore ; mais tant que ses modernes littérateurs persisteront dans leur délire, loin de vouloir nous approprier leurs prétendues richesses, nous nous réduirons à profiter des travaux constamment estimables de ses moralistes, de ses savans et de ses érudits. VANDERBOURG.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Nos Souscripteurs paraissent avoir vu avec plaisir dans ce Journal des articles de *Littérature anglaise* et de *Littérature allemande :* nous leur en donnerons aussi désormais de *Littérature italienne*. Les premiers doivent intéresser, parce que les communications interrompues entre les deux pays par la guerre rendent plus curieux comme plus difficile de savoir quels sont en Angleterre les travaux et les productions de l'esprit ; les derniers, par une raison toute contraire. Nos liaisons intimes avec l'Italie nous font en quelque sorte un devoir de connaître l'état où y sont les sciences et les lettres. Les communications sont faciles, mais les distances sont grandes, et la différence des langues est une barrière, puisque tout en disant que l'italien est trop aisé pour qu'on fasse les frais de l'apprendre, on l'entend généralement trop mal en France pour pouvoir se mettre, dans les divers genres de littérature, au courant des nouveautés. Nous joindrons ici à des productions récentes d'autres qui ont paru dès l'année dernière, mais qui, soit par le sujet, soit par d'autres motifs, peuvent exciter quelque intérêt.

LETTERE D'ITALIA. *Lettres d'Italie ;* 2 volumes *in*-12. *Turin*, 1808.

L'ÉDITEUR de ces Lettres, qui sont très-joliment imprimées, M. *Vincenzo-Antonio Revelli*, membre de l'Académie impériale des Sciences et Arts de Turin, les donne comme écrites en partie par l'amie de son cœur et en partie tirées d'un certain porte-feuille trouvé par un vieillard, qui l'a remis en mourant entre les mains de cette amie. On peut bien soupçonner M. Revelli d'être en même tems l'auteur et l'éditeur de ce recueil. Il est peintre, et distingué dans son art par des productions dignes des meilleurs maîtres, telles entr'autres que son tableau d'*Olimpie abandonnée*, exposé à Turin avec tant de succès il y a deux

Digitized by Google

deux ou trois ans; telles encore que celui d'*Adam et Eve*, que tous les amateurs ont admiré chez lui l'année dernière, mais pour lequel nous ignorons s'il aura obtenu à la fin la permission d'une exposition publique, permission qu'on lui refusait sous de vains prétextes de décence, tandis que dans un tel sujet la nudité même est chaste, et qu'il avait encore pris soin de dérober aux yeux tout ce dont les plus scrupuleux pouvaient être blessés. M. Revelli est peintre, mais il écrit sur son art en philosophe. Né d'un père excellent géomètre, mathématicien et architecte militaire, il a cultivé dès sa jeunesse les sciences, la philosophie et les lettres; dans ses voyages, la politique et la guerre ont été l'objet de ses observations, comme les mœurs, les lettres et les arts. Il est donc naturel de penser qu'il a lui-même écrit ces lettres, où sont traitées toutes sortes de matières, où l'on passe rapidement en revue des objets de toute espèce.

On peut cependant, si l'on veut, se prêter à cette fiction: celles de ces lettres qui roulent sur des questions de morale, qui décrivent des scènes intéressantes pour le cœur, qui paient un tribut d'admiration à des personnages illustres, qui rendent compte d'événemens publics; celles même qui renferment des discussions scientifiques dégagées du pédantisme et des formules de la science, sont de Joséphine, de cette amie du cœur, si bien faite, à ce qu'il paraît, pour être la compagne d'un homme qui sait, qui observe et qui pense: celles qui ont pour objets des événemens militaires de terre et de mer, des questions d'économie politique, de commerce, de finances ou de gouvernement, qui traitent des devoirs d'un ministre ou d'un ambassadeur et même d'une ambassadrice, des causes de telle ou telle guerre et de ses bons ou mauvais succès, etc. celles-là sont tirées du porte-feuille, que l'on dit avoir appartenu à un homme d'Etat ou à un ministre; à la bonne heure. Ne chicanons point là-dessus, et sachons gré, quoi qu'il en soit, à M. Revelli de les avoir publiées.

Les matières y sont plutôt effleurées que traitées à fond, mais elles le sont avec esprit, avec agrément, avec chaleur et le plus souvent avec solidité. L'auteur se montre impartial entre l'Italie et la France, dans une occasion où il lui eût été pardonnable de ne l'être pas, puisqu'il s'agit de peinture. Il l'est moins dans une autre qui ne le touche pas de si près, et sur une question de supériorité moins décidée. Il s'agit des belles éditions italiennes et des belles éditions

Digitized by Google

françaises, ou plutôt des éditions de Bodoni et de Didot. Je ne veux point entrer dans cette discussion ; mais M. Revelli me permettra de rétablir ici quelques faits sur lesquels il n'a pas été bien informé.

Il traite Didot comme un élève de Bodoni qui a manqué de respect à son maître. Pierre et Firmin Didot n'ont été les élèves que de leur respectable père Ambroise Didot, à qui nous devons de si belles éditions d'auteurs classiques français : ses fils l'ont imité d'abord, ont voulu le surpasser ensuite, et y sont parvenus. L'auteur de la lettre dont je parle regarde Bodoni comme le restaurateur de l'art typographique : en Italie, fort bien ; mais non pas relativement à l'Angleterre et à la France. Quand il aurait ajouté à l'art un degré de perfection inconnu avant lui, on ne pourrait pas pour cela dire qu'il en fût le restaurateur ; on ne l'est que d'un art déchu, et certainement celui-ci ne l'était pas.

La grande colère de l'auteur de la lettre vient sur-tout de la préface du beau Virgile de Pierre Didot, où celui-ci a relevé dans le *Virgile* de Bodoni des fautes aussi nombreuses que grossières. L'auteur ne sait donc pas que l'imprimeur français n'a fait que répondre à un trait lancé par l'imprimeur italien. Dans la préface du Virgile de Bodoni, on exhortait le lecteur à admirer, comme il le devait, *cet artiste unique*, ce qui était non-seulement éclipser, mais anéantir tous les autres. L'auteur demande encore pourquoi P. Didot n'a pas dans cette préface entrepris la même analyse sur les belles éditions d'Horace, de Catulle, Tibulle et Properce. La réponse est simple ; parce que dans la préface d'un *Virgile*, il ne devait être question que de Virgile. Au reste, on apprend ici un fait curieux à savoir, et qui, s'il était exactement vrai, expliquerait ce grand nombre de fautes de l'un des *Virgiles* relevé dans la préface de l'autre. « Elles ne vinrent point, dit la lettre, d'incurie ou de défaut de soin, mais de la coquinerie et de l'avidité de quelque ouvrier infidèle, qui, à l'insu du maître, céda différentes épreuves à une certaine personne qui mit un extrême empressement à les envoyer à Paris avant que Bodoni eût reçu de Rome la dernière correction dont s'étaient chargés trois savans illustres, Ennio Quirino Visconti, l'abbé Arteaga et l'avocat Carlo Fea. »

J'ai paru douter de l'exacte vérité de ce fait, sur lequel M. Revelli peut avoir été trompé. En effet, pour que la chose se fût passée ainsi, il faudrait que cette personne qui

Digitized by Google

corrompait à Parme un ouvrier de Bodoni au profit de l'imprimeur de Paris, fût chargée par celui-ci de cette jolie commission; et l'on reconnaît généralement dans P. Didot toutes les vertus contraires aux vices que supposerait une si lâche manœuvre. Il faudrait encore que les deux *Virgiles* se fussent imprimés en même tems, et que Didot, au lieu d'attendre que celui de Bodoni parût, eût fait sur des épreuves détachées et sans suite des observations critiques, que l'édition même devait réfuter en paraissant : or, le *Virgile* de Bodoni parut, si je ne me trompe, en 1793, et l'autre au moins trois ans après. Il faudrait que cet ouvrier infidèle eût été en même tems un ouvrier très-savant, meilleur latiniste que son maître, et que le prote de son maître, apercevant des fautes qui leur échappaient à tous les deux, vendant les feuilles où ces fautes se trouvaient, et non pas les autres, sans attendre, pour celles-là seulement, les dernières corrections de Rome. En vérité, cela est aussi trop absurde. Ajoutons que les frères Didot sont à l'abri de pareils tours. Imprimeurs lettrés, comme le furent les Alde et les Etienne, ils n'ont besoin d'envoyer ni à Rome ni ailleurs les épreuves de leurs éditions grecques et latines, qui joignent à tous les autres mérites celui de la plus grande pureté.

Personne n'est moins disposé que moi à contredire l'auteur de la lettre sur le bien qu'il dit et le portrait qu'il fait du célèbre et excellent artiste dont il est le juste admirateur : « Un homme tel que Bodoni, si bon, si doux, si honnête, un homme qui, malgré l'extrême faiblesse de ses moyens et le malheur des tems, s'est consacré tout entier à faire renaître le bon goût dans cet art si important, et n'a jamais eu d'autre désir que celui d'ajouter cette branche d'illustration à toutes celles de notre siècle ». Oui, cela ressemble parfaitement à Bodoni; mais à la place de *Bodoni* mettez *Didot*, cela ressemblera encore. L'un avec de faibles moyens a entrepris et exécuté de belles et grandes choses : l'autre avait une fortune indépendante et assez considérable; quoique père de famille, il en a sacrifié une partie pour la perfection de son art. Privé d'encouragemens, contrarié comme son rival par le malheur des tems, et de plus par les déplacemens forcés et multipliés d'établissemens considérables, il n'a pu terminer ses deux magnifiques éditions de Virgile et de Racine qu'en aliénant une propriété de 150,000 fr..... Ne recherchons point lequel des deux est le plus estimable, plaignons-les et sachons les estimer tous les deux.

Digitized by Google

Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, le sentiment de l'auteur de la lettre; et sur ce point encore il a été très-mal informé. « Qu'elle sorte donc de ces cœurs ténébreux, en grinçant des dents, la maligne envie aux crins de couleuvres, jointe à la jalousie et à la soif de l'or; qu'elles s'efforcent de noircir avec leur souffle empoisonné l'éclat d'un si grand mérite; tous leurs efforts seront vains. » Voilà, j'ose le lui dire, du style poétique fort à contre-tems. Tous ceux qui connaissent le caractère, les mœurs douces, la vie simple, et l'on pourrait dire patriarchale des deux frères Didot, garantiront à M. Revelli qu'ils n'ont point *un cœur ténébreux*, que l'envie *aux crins de couleuvres* n'habite point dans leur ame, qu'elle n'y *grince* point *des dents*; que leur *souffle* n'est point *empoisonné*, qu'ils n'ont ni faim ni *soif de l'or*, et qu'ils en dépensent souvent plus qu'ils n'en amassent dans les belles entreprises qu'ils font.

Bodoni, les Didot, les artistes et les gens de lettres qui les apprécient et les aiment, sont faits pour s'estimer et pour s'entendre. Il ne faut pas qu'ils se méconnaissent, qu'ils se brouillent, se déchirent, et que leur mésintelligence donne des forces à la barbarie et à l'ignorance, seules véritables ennemies des sciences, des lettres et des arts.

ALESSANDRO IN ARMOZIA, etc. *Alexandre à Harmosie*, action théâtrale représentée à Milan sur le théâtre royal de *la Scala*, pour le retour de l'armée d'Italie après la guerre d'Allemagne. — *Grand in-folio*, très-belle édition. — Milan, 1808.

L'AUTEUR de ce poëme en musique n'est point nommé. On l'attribue au savant professeur Lamberti, aujourd'hui directeur du grand collége de Milan, le même qui étant à Paris il y a quelques années, y publia une belle traduction en vers des *Chants de Tyrtée*. Les connaissances historiques, l'heureux emploi de l'érudition classique et le bon goût de style qu'on remarque dans cet ouvrage portent à croire qu'on ne s'est point trompé. Voici quel en est le sujet.

Alexandre-le-Grand, après la conquête de l'Inde, revint en côtoyant à peu de distance les bords de la mer Erythrée, par les pays des Arabites, des Orites ou Oritiens, la Gedrosie et la Carmanie. Il avait donné rendez-vous dans ce dernier pays à Néarque, chef de sa flotte, qui devait ensuite pénétrer dans le golfe Persique. Néarque, après avoir surmonté tous

Digitized by Google

les obstacles et tous les dangers d'une navigation longue et difficile, arriva heureusement à l'embouchure de l'Anamis, à peu de distance de la ville d'Harmosie, où Alexandre l'attendait avec son armée. Le conquérant, satisfait de cette exécution ponctuelle de ses ordres, ordonna des sacrifices solennels et des jeux athlétiques et lyriques. Il célébra de plus un triomphe où fut étalée la plus grande magnificence, et pour accorder à Néarque une distinction particulière, c'est lui qu'il chargea de conduire la pompe triomphale. Comme Bacchus passait pour le premier vainqueur de l'Inde, et qu'on lui attribuait de plus d'avoir inventé les triomphes, le poëte en prend occasion d'ajouter des cérémonies Dionysiaques à cette fête. L'histoire lui a encore fourni d'autres circonstances. Des ambassadeurs de presque tous les peuples alors connus étaient venus vers ce tems-là rendre hommage à Alexandre; les Arabes seuls, peuple vivant de trafic, de rapine et avide de butin, ne lui en avaient point envoyé : le vainqueur irrité ordonna contre eux une expédition formidable. Tous ces événemens, et spécialement le retour de Néarque, sont censés arriver la onzième année depuis qu'Alexandre avait commencé le cours de ses victoires.

A l'ouverture de la scène, le peuple d'Harmosie, instruit de l'attente où est Alexandre du retour de sa flotte, fait des vœux pour qu'elle ne tarde pas. Alexandre paraît et témoigne son impatience. Le Bracmane Calanus, qui connaît les bords de cette mer, les embouchures des fleuves de l'Inde, et à qui le ciel révèle ses secrets, présage au roi la prochaine arrivée de Néarque. Alexandre, en l'attendant, va s'occuper des soins de son vaste empire. Il se souvient qu'il n'est pas seulement le maître et le général de son armée, mais l'ami et le père de ses peuples.

Argie, femme de Néarque, que différens obstacles avaient retenue dans l'Inde, rejoint l'armée et demande des nouvelles de son époux. Il arrive enfin, se jette aux pieds d'Alexandre, qui s'avance pour le recevoir, et l'interroge sur son voyage et sur les dangers qu'il a courus. Néarque fait un récit convenable et à la poésie et à la musique, c'est-à-dire qu'il présente rapidement des résultats et des images. De tous les chefs qui l'accompagnaient, un seul, le satrape Apollophane, a péri glorieusement dans un combat contre les Oritiens; Alexandre lui donne des regrets honorables : il ordonne que tout se prépare pour les sacrifices, et se prépare lui-même à se rendre au temple.

Digitized by Google

Argie reste enfin seule avec son cher Néarque : ils jouissent tous deux du plaisir de se revoir. On sent peut-être un peu trop que ceci n'est fait que pour mettre un rôle de femme dans la pièce, pour amener deux ou trois airs de sentiment et un duo; mais c'est une loi du genre, et l'auteur a dû y obéir.

Le théâtre change et représente un temple magnifique. Les prêtres, le peuple, Alexandre, les généraux de son armée s'y rassemblent. Alexandre invoque les Dieux; il leur offre des trophées d'armes et des dépouilles conquises; les prêtres, le peuple, les chefs et les soldats répètent ses vœux. Il ordonne que l'on se rende sur les bords du fleuve Anamis, pour y célébrer son triomphe et la fête de Bacchus triomphateur. La scène change encore : on voit une route pompeusement ornée, les rives de l'Anamis, et sur le fleuve les vaisseaux de la flotte d'Alexandre. Les soldats et les matelots chantent et se félicitent de leur retour. Le cortége du triomphe paraît, formé de soldats macédoniens et grecs, de Perses, d'Indiens, d'enfans des peuples vaincus; on porte les images des villes prises, des trophées d'armes, des couronnes, des vases d'or, de riches dépouilles. Alexandre paraît monté sur un char brillant et très-élevé, couronné de lauriers et tenant à la main un rameau d'olivier; il est traîné par huit chevaux blancs, magnifiquement équipés, et conduits à la main par des esclaves indiens. Des danses triomphales entourent et suivent le char. Le peuple et les soldats chantent en chœur la gloire d'Alexandre. On lui annonce les ambassadeurs de l'Éthiopie, de Carthage, de la Grèce, de Rome, de l'Etrurie, des Scythes, des Celtes, des Ibères, de l'Afrique et de l'Asie. Il ordonne qu'on les conduise avec honneur à son palais, où il va les recevoir et leur donner des assurances de paix et d'amitié. — Et les Arabes, demande-t-il? — Personne n'est venu de leur part.—Ces barbares, reprend Alexandre, enorgueillis de leurs parfums précieux, de leurs trésors et de la mer qui les environne, dédaignent le frein des lois; ils n'aiment qu'à se répandre en courses vagabondes, et tandis qu'ils excitent les autres peuples à la guerre, leurs opérations mercantiles appauvrissent la terre. Empêcheront-ils donc seuls que nos mains ne puissent quitter le glaive? Eh bien! que le glaive en décide encore; mais que tous les maux qui suivent la guerre retombent sur leur tête coupable, s'ils privent seuls le monde des douceurs de la paix. Il les menace de tout son courroux : Néarque répète

Digitized by Google

ses menaces; Argie elle-même, les hommes, les femmes et l'armée, en reconduisant le char, joignent contre les perfides Arabes leurs imprécations et leurs vœux.

Toutes ces allusions sont faciles à saisir; et la dernière a donné à l'auteur le moyen de finir son poëme avec beaucoup de chaleur et de mouvement. Il était difficile en général de réunir plus de rapports entre le sujet choisi dans l'histoire et celui qu'il s'agissait de traiter. Des vers harmonieux, de bonne musique bien chantée, un spectacle magnifique, ont parfaitement secondé l'intérêt qu'inspirait cette armée victorieuse dont on célébrait le retour.

La poésie épico-lyrique a aussi chanté en Italie les merveilles de cette belle campagne. M. Monti a fait paraître une suite de son *Barde de la Forêt-Noire*, qui ne termine pas encore entiérement ce poëme. Mais cette suite n'est point parvenue entre nos mains; nous en avons entendu parler diversement et nous ne pouvons en rien dire de plus.

Depuis ce tems, une seconde campagne s'est ouverte, et avec elle un nouveau cours de faits glorieux et de victoires. Une Muse italienne les a dignement chantés; mais à Paris, où l'on vient de publier sous le titre suivant son chant, qui sans doute retentira bientôt dans l'Italie entière.

L'ULTIMA GUERRA AUSTRIACA, etc. *La dernière guerre d'Autriche*, septième chant sur les victoires françaises, improvisé par FRANCESCO GIANNI, pensionnaire de S. M. l'Empereur Napoléon, dédié à S. A. I. Madame. — *in*-8°. — A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot*, aîné. — 1809.

C'EST la septième fois, comme ce titre l'annonce, que le célèbre improvisateur Gianni, fixé en France par les bienfaits de S. M. l'Empereur et Roi, prend sa lyre pour chanter les victoires françaises. C'est ainsi qu'il a déjà célébré celles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, etc. Il semble que ce dernier chant qui embrasse des faits d'armes plus étonnans encore, ait aussi plus de grandeur, plus de force, et sente plus l'inspiration que les précédens. Pour en bien juger l'effet, il faut se peindre une assemblée imposante et nombreuse; le poëte invité se présente, un cercle se forme: Le *Moniteur* vient de paraître et avec lui le bulletin qui annonce l'entrée de l'Empereur à Vienne;

Digitized by Google

un des seigneurs italiens (1) invités à cette réunion s'avance le Moniteur à la main. Il propose à Fr. Gianni ce grand sujet. Gianni accepte : il lit le bulletin, demande et parcourt les bulletins précédens, se recueille un instant, et commence.

« J'entends mugir la forêt de Castalie, l'air brille d'un nouvel éclat qui force à se cacher les lâches oiseaux de la nuit : le haut laurier auquel est suspendue ma lyre guerrière et inspirée, se fend avec un grand bruit depuis le tronc jusqu'au sommet; j'en vois sortir cette muse ailée, improvisatrice et libre que la nature me donna pour guide : une flamme éthérée brille sur sa tête, un voile pareil à l'arc d'Iris flotte à l'entour de ses membres divins; elle tourne avec tant d'expression et de grâces vers le ciel ses yeux remplis d'amour, qu'elle paraît dédaigner la forêt, les gazons, la fraîcheur. O Déesse! arrête-toi quelques instans auprès de moi sous cet ombrage ! C'est ici le dernier de mes chants, à moins que peut-être un jour je ne les répète sur la voûte de l'Empirée, quand la nature viendra m'unir à toi pour la seconde fois. » La muse l'entend et l'inspire; et c'est être en effet inspiré que de débuter ainsi en beaux vers et en *terza rima*, ou tercets à rime croisée, la plus sévère et la plus difficile peut-être de toutes les formes de poésie italienne.

Il reproche à l'Autriche cet orgueil qui lui fait oublier sitôt ses pertes récentes, et la clémence de son vainqueur. Parjure à ses sermens, elle rassemble sous ses drapeaux de plus nombreuses armées. Ici les troupes autrichiennes passent poétiquement en revue, avec leurs noms, leurs armes et leurs attitudes sauvages. Mais l'armée française s'avance, guidée par son invincible Empereur. Les premiers combats sont des triomphes, suivis chaque jour de nouvelles victoires. Ratisbonne, Eckmühl..... Cette dernière bataille offre à l'imagination, ou plutôt à l'âme du poëte un de ces mouvemens de sensibilité qui tempèrent si bien dans l'Epopée l'austérité des descriptions de combats : l'aimable et brave général Cervoni y est mort avec honneur : Cervoni était son ami; son cœur, ses yeux, sa voix le suivent dans l'horrible mêlée : il le voit tomber et mourir : il lui consacre un chant de gloire et les regrets de l'amitié.

(1) M. Luigi Corvetto, conseiller-d'Etat, chevalier de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, et chevalier de l'ordre royal de la couronne de fer.

Digitized by Google

Mais de nouveaux dangers s'apprêtent : la valeur des Français y brille d'un nouvel éclat. Nos intrépides généraux marchent à une victoire certaine sous les ordres et les auspices de leur Chef. Vienne enfin, la superbe Vienne s'humilie une seconde fois devant son vainqueur. L'image de cette orgueilleuse cité, cruellement punie des fautes de ses maîtres, s'empare du poëte. Il la personnifie, il la peint baissant tristement les yeux sur les morts et les mourans qui remplissent son enceinte plus nombreux que les feuilles d'automne qui tombent, les unes vertes encore, les autres jaunes et flétries. Pour que ce spectacle de destruction ne trouble point la sérénité du ciel, la terre, cette mère antique, les reçoit dans son sein. La nuit sortant des régions glacées, déploie, en signe de repos, sur ce vaste sépulcre son voile immense. La troupe des sombres heures ne refuse pas d'y verser en passant quelques larmes ; et elles replient tristement sur leurs yeux leurs ailes d'azur.

Alors l'enthousiasme du poëte s'éteint ; mais c'est encore en vrai poëte qu'il peint le départ de sa Muse. « Le grand laurier se referme : la muse retourne vers les cieux, et ses pas sont si rapides que mon enthousiasme reste enfin abandonné et comme privé de lumière. » Notre langue rend si faiblement de si beaux vers dans une traduction rapide, que je veux moi-même en faire justice en mettant au moins ici, en faveur de ceux qui entendent l'italien, les trois derniers tercets de ce poëme.

E Notte uscita da l'artico gelo,
Su quel sepolcro largamente spiega,
Di requie in segno, il tenebroso velo ;

E lo stuol de le brune Ore non niega
Lagrimarvi passando, e le azzurrine
Ali pietose ver le ciglia piega.

Ma si chiude il gran lauro, e le divine
Orme su l'etra la Musa conduce
Rapide si, che abbandonato al fine
L'estro rimane vedovo di luce.

Une traduction française est imprimée à la suite du texte italien : elle est de M. Tercy. Quoiqu'elle soit à peu près aussi bonne que peut l'être une traduction en prose, M. Tercy nous pardonnera d'avoir presque toujours rendu différemment l'original, sans prétendre pour cela le rendre mieux.

Si l'on est surpris de voir un chant improvisé d'environ

Digitized by Google

250 vers, livré tel qu'il a été fait, au traducteur et à l'imprimeur, il faut que l'on sache, et c'est un nouveau sujet d'étonnement, que Gianni, contre l'ordinaire des plus fameux improvisateurs, qui craignent pour leurs vers le grand jour de la publicité, permet, ou plutôt demande que l'on copie les siens à mesure qu'il les produit; et que, notamment dans cette dernière circonstance, trois copistes, dont chacun écrivait l'un des vers de chaque tercet, ayant ensuite rajusté leurs trois copies, ont obtenu ainsi le poëme entier, comme s'il avait été dicté de suite et à loisir.

Beaucoup de gens ne trouveront peut-être à cela rien de merveilleux : nous avouons humblement que nous ne sommes pas de ce nombre. Nous croyons-même, sans fausse modestie, que dans ce cas comme dans bien d'autres, ceux qui savent le plus ne seront pas ceux qui s'étonneront le moins.

Le Sign. Gianni assure que cette séance l'a tellement fatigué qu'il est réellement résolu à n'en plus donner de pareilles, qu'il n'improvisera plus et que c'est bien sérieusement qu'il a déclaré à sa Muse qu'il l'invoquait pour la dernière fois. Mais elle n'est point effrayée de cette déclaration : elle sait bien que cela dépend d'elle et non de lui; qu'il est telle grande circonstance qui peut réclamer son génie et ne le réclamera pas envain. Déjà, depuis qu'il a déposé sa lyre, l'étonnante victoire de Wagram a produit un glorieux armistice. Si l'armistice amène la paix, cette paix tant désirée, unique but des travaux guerriers; si sa Muse alors se présente à lui ou l'appelle, que deviendront ses résolutions et ses sermens? GINGUENÉ.

VARIÉTÉS.

REVUE DES THÉATRES.

*Dispersion de l'*Opéra-Comique. — *Débuts au* Théâtre-Français; — *le* Secret du Ménage, *comédie nouvelle en trois actes, en vers;* — *la* Revanche, *comédie en trois actes, en prose*, etc. etc.

Le retour de l'été, qu'on ne se flattait plus de revoir cette année, et dont on jouit comme d'un plaisir inattendu, appelle à la campagne les restes de la société que l'incons-

Digitized by Google

tance de la saison retenait encore à Paris, et menace tous nos spectacles d'une solitude profonde. L'*Opéra-Comique* est dispersé : Mme Belmont, fugitive du *Vaudeville*, échappée au Panorama, reçue à *Feydeau* avec des acclamations que n'excitèrent pas dans leurs plus beaux jours Mmes Laruette et Favart, et qu'à la fin de leur carrière les Clairon et les Dumesnil n'osaient pas même espérer; Mme Belmont, dis-je, après avoir rempli de son nom, de sa gloire, et même de son absence, les théâtres et les journaux de la capitale, s'est rendue aux vœux des provinces. Nous apprenons par les cent voix de la Renommée qu'elle y est toujours également admirée, toujours séduisante, toujours elle-même, soit qu'elle représente *Fanchon la Vielleuse*, soit qu'elle emprunte les traits de la belle *Ninon*. Elleviou, Martin, Gavaudan, Chenard, Baptiste, Paul, Mme Gavaudan, Mlle Desbordes, lèvent aussi, de leur côté, dans nos grandes villes, l'impôt que toute espèce de réputation a le droit d'établir sur la curiosité. Ceci prouve que l'*Opéra-Comique*, un peu négligé à Paris, fleurit encore dans les départemens.

Ce spectacle a eu parmi nous trois époques bien marquées. La première est celle des farces, moitié françaises, moitié italiennes, dont les lazzis de *Dominique* firent d'abord le succès. Marivaux, Lesage, Panard, Fuselier, Dufresny, Piron, Régnard même, soignèrent tour à tour l'éducation de l'Arlequin bergamasque; il devint à leur ecole ingénieux, caustique, et même un peu moraliste; mais à peine savait-il alors assez de musique pour chanter des vaudevilles gais et malins, qui couraient de bouche en bouche, et qui finirent par chasser de ce théâtre les parades et les vieux canevas italiens.

On s'aperçut bientôt que les détails nécessaires au développement d'une action étaient mal exprimés, et devenaient ridicules, lorsqu'il fallait les mettre en chansons sur des airs donnés. On imagina donc de les exposer en prose et de les faire réciter. *Annette et Lubin* en offrirent le premier exemple. Quelques airs, empruntés aux musiciens d'Italie, ajoutèrent au succès de l'ouvrage; et de là vint l'idée de traduire la *Servante Maîtresse* de Pergolèze et la *Bonne Fille* de Piccini. Ce chant, nouveau pour les oreilles françaises, leur inspira le goût de la véritable musique. Favart fournit des vers à Duni et à Monsigny; enfin, Grétry parut, Grétry, le plus fécond, le plus ingénieux des compositeurs français; et dès-lors la révolution fut

Digitized by Google

achevée : ce fut l'époque la plus brillante de l'Opéra-Comique. Grétry rencontra quelquefois des écrivains dignes de s'associer à son talent : Marmontel fit pour lui ses pièces les mieux conçues et ses vers les plus faciles ; d'Hèle lui fournit trois comédies agréables ; Sedaine, qui dans son style insultait souvent la langue et le bon sens, sut au moins combiner pour son musicien des situations inspirantes. Grétry ne fut pas toujours aussi heureux dans ses associations lyrico-poétiques ; mais alors il mit dans ses notes l'esprit qui manquait aux paroles, et comme Amphion, il anima les pierres.

Les succès de l'Opéra-Comique allèrent si loin que le théâtre Français en souffrit, et que Voltaire, au faîte des grandeurs littéraires, en prit de l'humeur et de la jalousie. « Suivant les Parisiens, disait-il, leur Opéra-Comique fait » l'admiration de l'univers ; il est représenté dans la pre- » mière ville de l'univers par les premiers acteurs de l'uni- » vers. » Au fait, plusieurs de ces acteurs avaient un talent très-remarquable ; Clairval et Mme Dugazon soutenaient fort bien le parallèle avec ce que la scène française avait alors de plus illustre. C'est assez dire qu'ils n'ont pas été remplacés.

La troisième époque de ce spectacle est celle dont nous sommes les témoins ; et quoique ce ne soit pas tout à fait le cas de dire à propos de l'Opéra-Comique :

> Le tems présent est l'arche du Seigneur ;
> Qui la touchait d'une main trop hardie,
> Soudain frappé, tombait en léthargie.

Je ne m'étendrai point sur les causes de la décadence actuelle de ce théâtre. Je me borne à proposer trois questions. Cette décadence avérée est-elle l'ouvrage des auteurs, qui prennent une idée bizarre pour une action comique, et qui pensent avoir noué une intrigue quand ils ont mis les acteurs aux fenêtres ou qu'ils les ont enfermés dans un vaisseau ? Est-elle la faute des compositeurs, dont les airs ne sont que des morceaux de musique instrumentale ; qui s'obstinent à multiplier les difficultés du chant, tandis que le public s'obstine à n'applaudir que des chants faciles ; en un mot, qui ne peignent rien, et qui semblent ignorer que la musique est un langage et doit exprimer quelque chose ? Faut-il enfin l'attribuer aux comédiens, dont les uns manquent de talens et les autres de jeunesse ?

Quoi qu'il en soit, on voit encore parmi les acteurs de ce

Digitized by Google

théâtre les représentans des trois races qui ont régné sur la scène de l'Opéra-Comique. Martin y paraît comme le coryphée de la troisième, Mme Gonthier y figure au nom de la seconde, et la première race, la race purement italienne, y subsiste dans la personne de Camerani, qui fut l'ami et le compagnon de Carlin. Il est le Nestor de ce théâtre; il peut dire à ses associés ce que le Nestor des Grecs disait aux héros de l'*Iliade* : « J'ai vu des hommes qui valaient » mieux que vous; j'ai vu des talens infiniment supérieurs » aux vôtres. »

Il le dirait avec raison à Elleviou lui-même, qui n'a pu remplacer Clairval, qui n'aura jamais ses grâces nobles et simples, et qui cependant laisserait par sa retraite un vide irréparable. Il le dirait à Martin, qui, avec un organe heureux et brillant, abuse de sa voix, prodigue les notes et ajoute une demi-douzaine de voyelles à chaque mot qu'il prononce. Il le dirait à Gavaudan, quoiqu'il soit incontestablement l'acteur le plus tragique qu'ait jamais eu l'Opéra-Bouffon; mais en le disant à tous ses camarades, il est probable qu'il n'en persuaderait aucun; et ce théâtre n'en serait pas moins fermé, quand tous les autres résistent aux intempéries de la saison et rivalisent ensemble de zèle, de courage et d'activité.

En effet, pour prévenir l'abandon qui les menace, le mélodrame convoque le ban et l'arrière-ban : spectres, tyrans, colosses, nains, héros, corsaires, tout est mis en requisition : le *Prince de la Newa*, le *Colosse de Rhodes*, le *Siége de Paris*, le *Siége du Clocher*, *Hariadan Barberousse*, les *Chevaliers de Lion*, après avoir long-tems attiré la foule, se disputent encore les passans. L'Odéon s'enorgueillit des succès tardifs de Mme Festa, qui trouve enfin dans l'un des chefs-d'œuvre de Paësiello un rôle et une musique dignes de son rare talent. Ce théâtre expédie aussi de tems en tems quelques nouveautés éphémères qui s'élèvent et disparaissent *incognito* : C'est un drame en prose (*Sophie et Monval*), roman moral, sentimental et fort peu original, qui a les honneurs de la semaine et des journaux. Le Vaudeville oppose aux ardeurs de la canicule le *Fandango* et l'*Inquisition*. L'Opéra prépare de nouveaux ouvrages, rappelle ses plus jolies danseuses, multiplie les débuts, et remet ceux de ses ballets qui n'ont encore épuisé ni la curiosité, ni les applaudissemens. Enfin, le théâtre Français, malgré la perte irréparable de Mlle Contat et la perte non encore réparée de Mlle Georges, malgré l'absence de Talma, de

Digitized by Google

Mme Talma, de Mlles Raucourt et Bourgoin, soutient avec éclat son immense supériorité sur tous les autres spectacles, et seul continue d'attirer la foule, en joignant aux éternelles nouveautés de Molière, de Corneille, de Racine et de Voltaire, quelques débuts, quelques remises et quelques productions nouvelles, assez heureuses pour inspirer au public de l'indulgence et de l'intérêt.

Je ne dirai qu'un mot des débuts et des remises. M. Colson, élève du Conservatoire, a joué les rôles de *Curiace* et de *Gaston* dans l'emploi des jeunes premiers. Il n'a, dit-on, que dix-neuf ans; sa taille est élevée et sa figure ne manque point d'expression. Il dit avec justesse et fermeté. La connaissance prématurée qu'il paraît avoir de la scène fait honneur à son intelligence et aux leçons de son maître (M. Dugazon); du reste, on en parle peu, on l'applaudit avec modération; l'accueil qu'il reçoit suffit pour l'encourager et ne peut le séduire. Si, depuis dix ans, le parterre avait accueilli tous les débuts avec la même sagesse, il n'aurait pas été si souvent forcé de réformer ses premiers jugemens et de renoncer à ses espérances.

On a remis le *Conciliateur*, comédie, dont le succès appartient à Fleury, les vers à Dumoustier, et les idées à tout le monde. L'auteur a perdu beaucoup d'esprit, et l'acteur beaucoup de talent à faire applaudir le jargon le plus fade et le plus froid qu'on ait entendu sur la scène depuis les beaux jours de Dorat. Mlle Devienne seconde très-bien Fleury.

Le *Secret du Ménage*, comédie nouvelle en trois actes et en vers, doit presqu'autant à Mlle Mars que le *Conciliateur* à Fleury et à Mlle Devienne. Il y a cependant ici un peu plus d'art dans la composition et beaucoup plus de franchise dans le style. La pièce n'est pas surchargée d'un grand nombre de personnages; trois acteurs suffisent pour nouer et dénouer les fils d'une intrigue légère, qui n'attache pas vivement, mais qui soutient l'attention. Le secret de ce ménage, qui, je crois, n'a nul besoin d'être divulgué, qui n'apprendra rien à la plupart des femmes, et ramènera fort peu de maris, consiste, pour une épouse jeune, belle et modeste, à mettre dans sa conduite un peu de légèreté, de finesse et de coquetterie pour plaire davantage à son mari. Mlle Mars réussit à merveille par ce moyen, et réussirait également par un autre; mais l'auteur donne pour une règle générale ce qui pourrait bien n'être qu'une exception. La vivacité du dialogue et l'élégance facile de la versification

Digitized by Google

concourent avec le jeu des acteurs à prolonger le succès de cet ouvrage, où l'on aime à voir une espèce de paradoxe fort ancien rajeuni, mis en action et soutenu par un homme d'esprit.

La *Revanche* appartient davantage à la véritable comédie, non par la peinture des mœurs et des caractères, mais par le mouvement de l'intrigue et la gaieté des situations. La pièce, dont le fonds est emprunté d'un auteur italien nommé *Fédérici*, roule sur une double méprise, source toujours féconde de comique et de curiosité. Nous avons eu, depuis les *Menechmes*, dix comédies très-amusantes, fondées sur cet unique ressort; et parmi celles qui présentent des traits de ressemblance avec la *Revanche*, on cite avec raison les *Châteaux en Espagne*, les *Projets de Mariage*, et la *Jeunesse d'Henri V*. Ici, comme dans cette dernière pièce, les personnages sont pris dans les premiers rangs de la société, ce qui donne plus d'intérêt à la méprise. C'est un roi de Pologne, déguisé en simple chevalier, qui devient amoureux de la fille du comte Sigismond *Lowinski*. Le père, croyant ne donner l'hospitalité qu'à deux croisés qui partent pour la Palestine, a reçu chez lui son souverain. Cependant la jeune *Eliska* est promise au duc de *Kalish*, qu'elle et son père n'ont jamais vu. Le roi, sous le nom du chevalier *Ramire*, parvient à s'en faire aimer; et le comte, qui s'en aperçoit, n'imagine rien de plus convenable que de le prier de partir au plus vite. Mais sur quelques mots, échappés mystérieusement à l'écuyer de *Ramire*, il s'avise tout à coup de prendre celui-ci pour un grand seigneur, et bientôt après pour le duc de *Kalish* lui-même. *Boleslas* ne songe qu'à profiter de la méprise pour s'assurer le cœur de sa maîtresse, quand le véritable duc arrive, et trouvant sa place occupée par le roi, prend à son tour le nom et le rôle du monarque. On devine aisément que tout s'éclaircit, et que la méprise cesse aussitôt que le roi s'est convaincu qu'il est aimé pour lui-même. Mais cette analyse fidèle ne donne qu'une idée infidèle de l'agrément de l'ouvrage. Il y a des mots spirituels et piquans dans le dialogue, qui est partout facile et naturel : il y a mieux, on aperçoit un véritable talent de comédie, et l'intention de tracer un caractère dans le personnage du comte, espèce de frondeur qui affecte la philosophie et le mépris de la cour par l'impuissance d'obtenir la faveur, et qui n'en conserve pas moins les

Digitized by Google

préjugés, l'ambition et la vanité d'un courtisan. Ce portrait ne manque ni de ressemblance ni de vérité; mais les hommes instruits s'aperçoivent à regret que les couleurs locales manquent à l'ensemble du tableau. Le roman qui forme l'intrigue serait aussi plus intéressant s'il était plus vraisemblable; le rôle du frère d'Eliska n'est point assez lié à l'action; celui de *Didier* ne doit peut-être sa physionomie qu'au talent particulier de Michot: mais au total, la pièce est amusante, le style est exempt de toute recherche, de toute affectation; il y a de l'esprit, de la gaieté, sans aucun mélange de mauvais goût. C'est bien assez pour justifier le succès, et pour obliger la critique à imiter le public qui ne dispute jamais contre son plaisir.

ESMÉNARD.

Des moyens de se rendre incombustible.

Ce serait une découverte fort utile que l'art de se rendre incombustible. Les Dames ne craindraient plus d'approcher trop près du feu et de mourir d'une manière déplorable, comme le roi Stanislas et Mlle Rollandeau. Les pompiers affronteraient sans péril les plus redoutables incendies; les Juifs de Goa trembleraient moins à la vue du grand inquisiteur, et si l'on pouvait transporter cette recette dans l'autre monde, on mettrait en grand embarras le monarque du sombre manoir lorsqu'il viendrait vous saisir de ses griffes brûlantes pour vous jeter dans les brasiers du Ténare.

Il y a trois ou quatre ans que quelques personnes virent avec une grande admiration un Espagnol qui paraissait avoir trouvé ce secret. Il marchait pied nu sur des barres de fer rougies au feu, il les promenait sur ses bras, sur sa face et sur sa langue; il se lavait les mains avec du plomb fondu comme on les lave à l'eau froide ou à la pâte d'amande; il avalait un verre d'huile bouillante comme un verre de sirop de vinaigre ou d'orgeat.

Un docteur, témoin de ces merveilles, se hâta de les consigner dans un journal fort répandu, et la réputation de l'Espagnol incombustible s'accrut rapidement. Dans un autre tems, cet Espagnol eût passé pour un homme extraordinaire, pour un magicien qui avait avec le démon des relations intimes; le tribunal du Saint-Office l'eût fait saisir par esprit de religion, et pour éprouver son incombustibilité, l'eût fait placer sur un bûcher de quelques centaines de

Digitized by Google

de fagots bien allumés; mais dans notre siècle de philosophie et de dégénération, on se contenta d'observer ce phénomène avec attention et d'en chercher les causes, soit dans les lois de la physiologie, soit dans les procédés de la chimie.

Les gens érudits se rappelèrent que ces sortes de miracles s'étaient opérés dans tous les tems; ils citèrent Virgile, qui, en parlant du mont Soracte, dit que les prêtres d'Apollon marchaient impunément les pieds nus sur des charbons ardens :

Summe Deûm sancti custos Soractis Apollo
Quem primi colimus, cui pinens ardor acervo
Pascitur, et medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus vestigia pruna.

. . . . . O Dieu de la lumière,
Que dans son temple saint le Soracte révère,
Devant qui nous courbons nos fronts respectueux,
Pour qui des verts sapins les rameaux onctueux
D'un bûcher éternel entretiennent les flammes;
Toi qui, par un saint zèle allumé dans nos âmes,
Sur ces ardens brasiers nous fais marcher sans peur,
Dieu puissant, par mes mains lave le déshonneur, etc.

Ils citèrent Pline qui rapporte le même fait et prétend que ce privilége avait été accordé à une famille particulière, à peu près comme on assure dans quelques-unes de nos provinces que la famille de saint Hubert a la prérogative de guérir les enragés; comme on croyait autrefois que les rois de France guérissaient les écrouelles.

Ils citèrent Varron, qui, moins crédule ou moins pieux que Pline, affirmait que les prêtres du mont Soracte s'enduisaient les pieds d'une composition qui les rendait inaccessibles à l'action du feu.

Ils citèrent Strabon, qui raconte que les plus fervens adorateurs de la déesse Féronie acquéraient la faculté de marcher impunément sur des bûchers embrasés, ce qui attirait une grande foule de spectateurs.

« Le culte de la déesse Féronie est fort révéré; son » temple est sur-tout remarquable par les merveilles qui » s'y passent. Ceux que la Déesse daigne inspirer de son » souffle puissant, marchent impunément sur des brasiers » ardens et des monceaux de cendres rouges. Ce prodige,

Digitized by Google

» qui se renouvelle tous les ans à la fête de la Déesse; » attire un grand concours de spectateurs (1)».

Les mêmes érudits se rappelèrent que près de la ville de Tyane était autrefois un temple célèbre dédié à *Diane Persique*, et que les vierges consacrées au culte de la chaste Déesse avaient comme les prêtres d'Apollon l'éminente prérogative de fouler aux pieds le feu le plus ardent; ils rapportèrent des passages d'Aristote, d'Apulée et de plusieurs autres qui confirment ces miracles.

En redescendant vers nos siècles modernes, ils trouvèrent de nouveaux témoignages dans Cardan et dans Ambroise Paré; ces deux auteurs assurent qu'ils ont vu des charlatans tellement familiarisés avec le plomb fondu et l'huile bouillante qu'ils s'en lavaient sans crainte les mains et le visage.

Delrio et de Lancre, qui ont écrit de gros volumes sur la sorcellerie, rapportent des faits semblables; et tout le monde sait que pendant long-tems notre jurisprudence criminelle consista à faire marcher l'accusé sur des fers ardens, à lui faire enfoncer la main dans de l'eau ou de l'huile bouillante pour savoir s'il était innocent ou coupable. Le feu agissait-il? Le prévenu était impitoyablement mis à mort; n'agissait-il pas? Le prévenu était absous à l'unanimité. On citerait une foule d'exemples de ce genre; des évêques, des rois, des reines se soumirent à cette épreuve, et en sortirent presque toujours victorieux; mais ceux qui n'étaient ni aussi puissans ni aussi riches ne se tiraient pas aussi bien d'affaire. L'église avait des prières et des consécrations pour ces sortes d'épreuves : elles sont rapportées dans les anciens rituels (2); et ce qui prouve qu'on soupçonnait souvent de la fraude, c'est que ces consécrations et ces prières contiennent des formules pour écarter les maléfices et les pratiques artificieuses.

La plus ancienne de ces épreuves que l'église ait tentées, est celle de saint Simplice, évêque d'Autun; elle est rapportée par Grégoire de Tours. Simplice était marié avant d'être élevé sur le siége épiscopal; il aimait beaucoup sa femme, et pour ne pas se séparer entièrement d'elle, il la faisait coucher dans la même chambre. Des médisans prétendirent que les deux époux savaient quelquefois franchir les distances, et oubliaient de tems en tems les lois de l'église

(1) Strabon, liv. 5.
(2) Voyez *De antiq. ritib. eccl.* par le P. Martinel.

Digitized by Google

pour celles de l'amour. L'épouse du prélat, irritée de ce soupçon, choisit un jour solennel, et en présence du peuple assemblé se fit apporter du feu, le versa dans ses habits sans qu'ils en fussent endommagés, et le passant ensuite dans ceux de son époux, lui dit : « Recevez ce » feu qui ne vous brûlera point, afin de convaincre nos » ennemis que nos cœurs sont aussi inaccessibles aux feux » de la concupiscence, que nos habits le sont à l'action de » ces charbons ardens. »

Ce miracle frappa d'admiration tous ceux qui en furent les témoins et fit taire pour toujours les mauvais propos.

Saint Brice, évêque de Tours, et successeur de saint Martin, employa le même moyen. On l'accusait d'être le père d'un joli enfant qu'une jeune blanchisseuse venait de mettre au monde : d'abord il fit parler l'enfant qui n'avait que trente jours et lui fit nommer son père, ensuite il mit des charbons allumés dans son manteau et les porta ainsi jusqu'au tombeau de saint Martin.

Mais une des épreuves les plus célèbres, c'est celle de Thietberge, épouse du roi Lothaire. Elle était prévenue de relations plus que fraternelles avec le jeune prince son frère : elle proposa de se justifier par l'épreuve de l'eau bouillante; elle trouva un champion qui hasarda l'expérience pour elle; il plongea son bras dans un vase plein d'eau en ébullition et le retira sans le plus léger accident. Le roi surpris fut obligé de garder sa chaste épouse; mais il lui restait quelques soupçons. Il consulta les évêques, et quelques-uns ne lui dissimulèrent pas qu'il y avait avec l'eau bouillante, comme avec le ciel, des accommodemens, et qu'au moyen de quelques secrets on pouvait braver impunément les plus hautes graduations du thermomètre.

Le P. Regnault, qui a fait quelques recherches pour découvrir ces secrets, en a publié un dans ses *Entretiens sur la Physique expérimentale*. « Ceux qui font métier, dit-il, de » manier le feu et d'en tenir à la bouche emploient quelque- » fois un mélange égal d'esprit de soufre, de sel ammo- » niac, d'essence de romarin et de suc d'oignon. » L'oignon est en effet regardé même par les gens de la campagne comme un préservatif contre le feu.

Dans le tems où le P. Regnault s'occupait de ces recherches, un chimiste anglais, nommé Richardson, remplissait toute l'Europe du bruit de ses expériences merveilleuses. Il mâchait des charbons ardens sans se brûler; il faisait fondre du soufre, le plaçait tout allumé sur sa main,

Digitized by Google

le reportait sur sa langue où il achevait de le consumer; il mettait aussi sur sa langue des charbons embrasés, y faisait cuire un morceau de viande ou une huître, et souffrait sans sourciller qu'on allumât le feu avec un soufflet; il tenait un fer rouge dans ses mains sans qu'il y restât aucune trace de brûlure; il prenait ce fer dans ses dents et le lançait au loin avec une force étonnante; il avalait de la poix et du verre fondus, du soufre et de la cire mêlés ensemble et tout ardens, de sorte que la flamme sortait de sa bouche comme d'une fournaise. Jamais dans toutes ces opérations il ne donna le moindre signe de douleur. Ces nouvelles ayant fait beaucoup de bruit, M. Dodard, de l'Académie des Sciences, résolut de les expliquer, et publia à ce sujet une lettre qui est insérée tout entière dans le *Journal des Savans* (1).

Le célèbre physicien établit que tous ces prodiges peuvent avoir lieu avec un peu d'adresse et de tems, et que pour les opérer, il n'est pas même nécessaire de recourir à aucune composition chimique. Il rappelle que les pieds et les mains s'endurcissent considérablement par l'exercice; que l'épiderme est susceptible d'acquérir cette propriété avec quelques soins. Il cite des personnes très-délicates qui avalent des mets si chauds que personne ne saurait y toucher; il observe que le charbon se dépouille de toute sa chaleur dès qu'il est éteint, et que beaucoup de personnes parviennent à l'éteindre sans autre secours que leur salive; quelques-uns mangent des oublies tout en feu, mettent dans leur bouche des bougies allumées; il remarque que le charbon sur lequel Richardson faisait cuire sa viande était à plus d'un pouce de sa langue, qu'il avait soin de l'envelopper d'un morceau de chair, et que le soufflet dont on se servait pour allumer le feu agissait bien plus sur la langue du physicien que sur le charbon.

Quant aux mélanges enflammés de poix, de soufre, de cire, M. Dodard assure qu'il les a essayés, et qu'il a pu y tenir le doigt plus de deux secondes sans éprouver aucune douleur. On voit tous les jours des enfans qui font couler sur leur langue des gouttes de cire à cacheter sans en être incommodés. Les ouvriers employés dans les forges prennent dans les mains le métal en fusion, y enfoncent leurs pieds et y dansent. Les plombiers hésitent-ils jamais à plonger le bras dans du plomb fondu pour en retirer

(1) Journal des Savans, année 1677, pages 54 et 222.

Digitized by Google

une pièce d'argent ou d'or qu'on y a jetée? Le phénomène le plus difficile à expliquer, c'est celui du verre fondu que Richardson avalait; car il faut une chaleur extraordinaire pour opérer la fusion du verre. Néanmoins M. Dodard pense encore qu'on peut tenter cette expérience, soit en employant adroitement une grande quantité de salive, soit en s'accoutumant graduellement à supporter un haut degré de chaleur. Le seul danger serait d'avaler trop vite; mais on est maître de n'avaler que quand les corps sont refroidis. Il faut croire que les anciens ne craignaient pas ces sortes d'expériences, ou qu'ils avaient les membranes du palais plus robustes que nous, puisque le médecin Dioscoride ordonnait à ses malades attaqués de l'asthme jusqu'à une once et demie de résine liquéfiée, et qu'il prescrivait autant de naphte en fusion à ceux qui éprouvaient des douleurs d'entrailles. On peut observer aussi que la plupart des matières enflammées qu'on porte à la bouche s'éteignent aussitôt qu'elle est fermée; et la nature du gaz qui s'exhale de nos poumons doit encore hâter cette extinction.

Depuis le chimiste Richardson, plusieurs hommes ont essayé, comme lui, de manier le feu impunément. En 1774, on vit à la forge de Laune un homme qui marchait sans se blesser sur des barres ardentes, tenait sur sa main des charbons et les soufflait avec sa bouche; sa peau était épaisse et enduite d'une sueur grasse et onctueuse, mais il n'employait aucun spécifique.

Tant d'exemples prouvent que le prétendu phénomène de l'incombustibilité peut se réduire à des effets très-ordinaires. Mais il fallait que quelqu'un prît soin d'examiner les faits, de les comparer, de les vérifier, et de prouver par des expériences décisives qu'on peut facilement produire tous les prodiges dont l'Espagnol incombustible a grossi sa réputation. Ce physicien s'est trouvé à Naples. M. Sementini, premier professeur de chimie à l'Université de cette ville, vient de publier à ce sujet des recherches qui ne laissent rien à désirer.

Un Italien nommé Lionetti, s'étant présenté à Naples pour produire au grand jour le phénomène de son incombustibilité, M. Sementini l'observa avec soin. Lionetti commençait par se passer sur la tête une plaque de fer rouge qui, au moins en apparence, n'altérait point sa chevelure; il promenait ensuite une plaque ardente sur ses bras et ses jambes; il frappait plusieurs

Digitized by Google

fois de suite, tantôt de la pointe du pied, tantôt du talon un autre fer chauffé à blanc ; il mettait entre ses dents un fer qui, sans être rouge, n'avait pas moins un degré de chaleur très-considérable. Il buvait de l'huile bouillante, trempait ses doigts dans du plomb fondu, et en faisait tomber des gouttes sur sa langue ; il y passait aussi une branche de fer rouge, et paraissait n'en éprouver aucune sensation douloureuse. Il exposait sa face à la flamme de l'huile ; il versait sur des charbons allumés de l'acide sulfurique, nitrique ou muriatique, approchait sa figure des vapeurs qui s'en élevaient, et restait quelque tems dans cette situation ; enfin il s'enfonçait dans le bras une grosse épingle d'or sans paraître en ressentir la moindre douleur.

M. Sementini remarqua qu'au moment où l'incombustible promenait sur sa tête une plaque de fer rouge, il se dégageait de ses cheveux une quantité considérable de vapeurs blanchâtres et denses ; que le même phénomène se répétait quand il frappait la barre rouge de la plante du pied ; au lieu d'avaler un verre d'huile bouillante, comme il l'avait promis, il se contentait d'en introduire dans sa bouche à peu près le quart d'une cuillerée ; il ne versait sur sa langue que quelques gouttes de plomb fondu ; elle était enduite d'une légère enveloppe semblable à peu près à la sabure dont elle se couvre dans les maladies fiévreuses ; et quand il prenait le fer chaud dans les dents, toute sa figure portait l'expression de la peine, et d'une douleur étouffée ; la superficie des dents était noire.

M. Sementini conclut de ces observations que Lionetti se servait de quelques préparations qui préservaient l'épiderme des atteintes du feu, que sa peau endurcie par de longues épreuves, était capable aussi de soutenir l'action de la chaleur à un degré très-élevé. Il résolut de chercher dans les agens chimiques les moyens les plus propres à opérer les mêmes effets.

Ses premières tentatives ne furent pas heureuses ; mais il ne se découragea point. Il conçut que ses chairs ne pouvaient acquérir tout de suite les mêmes facultés que celles de Lionetti ; qu'il était nécessaire de réitérer long-tems les mêmes expériences, et que pour obtenir le résultat qu'il cherchait, il fallait une extrême constance. A force de soins il y réussit ; il se fit sur le corps des frictions avec

Digitized by Google

l'acide sulfureux, et les répéta si souvent qu'enfin il put y promener impunément une lame de fer rouge.

Il essaya de produire le même effet avec une dissolution d'alun, l'une des substances les plus propres à repousser l'action du feu; le succès fut encore plus complet. Mais quand M. Sementini avait lavé la partie incombustible, alors il perdait tous ses avantages, et redevenait aussi périssable que le commun des mortels. Lionetti n'en était pas réduit à cette extrémité. Il fallait donc tenter de nouvelles expériences. Le hasard servit M. Sementini à souhait; en cherchant jusqu'à quel point les traces du spécifique qu'il avait employées pouvaient se conserver, il passa sur la partie frottée un morceau de savon dur, et l'essuya avec un linge, il y porta ensuite une lame de fer rouge. Quel fut son étonnement de voir que sa peau avait non-seulement conservé sa première insensibilité, mais qu'elle en avait acquis une bien plus grande encore! Quand on est heureux, on devient entreprenant. M. Sementini tenta sur sa langue ce qu'il venait d'éprouver sur son bras, et sa langue répondit parfaitement à ses vœux; elle soutint l'épreuve sans murmurer; un fer étincelant n'y laissa pas la moindre empreinte de brûlure. Voilà donc M. Sementini maître du plus étonnant secret de son italien incombustible. Mais ce n'est pas assez d'atteindre ses concurrens, il faut encore les surpasser quand on peut, et c'est la gloire à laquelle M. Sementini était réservé. En répandant sur la langue une légère couche de sucre en poudre, en la frottant ensuite avec du savon, il parvint à lui communiquer une incombustibilité beaucoup plus grande encore que celle de Lionetti.

Il ne restait plus pour achever sa conquête que l'expérience de l'huile bouillante. Lorsque Lionetti l'essaye, il retire du feu l'huile enflammée et pour démontrer au public la haute température à laquelle elle s'est élevée, il y jette du plomb qui fond aussitôt. Cette preuve éblouit la plupart des spectateurs; mais ce n'est qu'un artifice, car il est évident que l'huile est obligée de se dépouiller d'une partie de son calorique pour opérer la fusion du plomb: ainsi elle se refroidit considérablement; et ce qui le prouve, c'est que si l'on y plonge un thermomètre, il s'abaisse graduellement à mesure que le plomb se liquéfie. M. Sementini n'a pas craint de répéter toutes ces expériences, et grâces à son intrépidité, sa bouche est devenue bientôt capable de recevoir l'huile bouillante et de l'avaler.

Digitized by Google

Quand on est arrivé à ce haut degré de perfection, se laver les mains avec du plomb fondu, marcher sur des charbons ardens n'est plus qu'un jeu: aussi M. Sementini daigne-t-il à peine s'arrêter à ces bagatelles; le seul fait qui lui paraisse encore digne de quelque attention, c'est de s'exposer le visage aux vapeurs ardentes de l'acide nitrique ou sulfurique jetés sur le feu, à la flamme de l'huile allumée. Mais pour soutenir cette épreuve, il suffit de fermer exactement les yeux et de retenir sa respiration, car tout mouvement de respiration est alors impossible.

Voilà donc les prodiges de l'incombustibilité réduits à des effets naturels et vulgaires; voilà les prêtres du mont Soracte, les vierges de Diane persique dépouillés de toute leur gloire et devenus de simples mortels comme nous; voilà les plus novices élèves de pharmacie capables de rivaliser avec St. Brice, St. Simplice et le fondé de pouvoir de la reine Luitberge. Honneur à la chimie qui peut enfanter d'aussi puissantes merveilles! Honneur au physicien qui daigne nous les révéler!

Sans doute il ne s'arrêtera pas au milieu de ses brillantes découvertes. Grégoire de Tours nous assure que les chimistes de son tems étaient parvenus à faire des vases de bois aussi incombustibles que des vases de fonte et d'airain: les chimistes de nos jours voudraient-ils le céder aux chimistes du siècle de Grégoire de Tours? SALGUES.

Digitized by Google

POLITIQUE.

La capitale de l'Empire et toutes celles de la Confédération ont retenti d'actions de grâces rendues à l'Eternel qui a protégé la cause de la France et de ses alliés. C'est à Vienne sur-tout que l'alégresse publique devait le plus se manifester. La régence d'Autriche s'est empressée de faire proclamer la nouvelle de l'armistice; les effets publics ont sur le champ haussé, et de suite les points désignés ont été occupés par l'armée française. Presbourg a reçu un corps de l'armée d'Italie; Brunn a ouvert ses portes, et la citadelle de Gratz a dû suivre le sort de la ville qu'elle n'avait pu défendre.

L'armée française a pris des cantonnemens très-étendus; elle est campée; des baraques s'élèvent pour la garde impériale dans la plaine voisine de Schonbrunn. Le maréchal duc d'Auerstaedt occupe le cercle de Brunn; le duc de Rivoli celui de Znaim; le duc de Raguse commande Presbourg, la partie de la Hongrie comprise dans la ligne de l'armistice; le maréchal Macdonald est retourné à Gratz; les Saxons ont passé sous le commandement du général Régnier; le reste du corps du prince de Ponte-Corvo a été réparti dans les autres divisions depuis l'absence du prince dont la santé avait besoin de repos, et qui a saisi pour en obtenir, le moment où la signature de l'armistice lui permettait quelques délassemens après de si rudes travaux. Le prince vice-roi a dû se rendre à Munich, et y recevoir les félicitations de son auguste beau-père et les témoignages d'attachement de la Bavière délivrée et reconnaissante.

Les journaux étrangers donnent aussi la position de l'armée ennemie. L'archiduc a envoyé la plus grande partie des troupes qui lui restent en Bohême. Le général Bellegarde y retourne, et se fixe à Prague. Le corps de Rosemberg occupe Olmutz. L'archiduc a son quartier-général à Iglau, frontière de Bohême et de Moravie.

On ne connaît pas avec une parfaite précision les positions des Polonais et des Russes d'un côté, et celles des Autrichiens de l'autre dans la Gallicie. L'armistice ne les désignait pas, et il y a lieu de présumer, au défaut de renseignemens certains, que les Polonais rentrés à Sandomir et à Lemberg, auront été arrêtés dans leur marche sur

Digitized by Google

Cracovie, par la suspension d'armes. On évalue leur forces actuelles à 30,000 hommes, et à 50,000 braves le nombre de ceux qu'un zèle généreux, vraiment national et patriotique appelle aux armes dans les deux Gallicies. Le prince Poniatowski dirige ces mouvemens d'une noblesse guerrière et d'un peuple brave avec une activité et une supériorité de vues et de talens qui, dit-on, lui ont valu de la part de l'auguste protecteur de sa nation une lettre, qui seule est un titre de gloire, et pour les Polonais une nouvelle garantie de leur existence politique et de leur prospérité.

L'armistice ne détermine rien sur les corps de troupes qui avaient pénétré en Saxe et en Franconie, et sur lesquels marchaient, dans le double but de les repousser et de se réunir, le roi de Westphalie et le duc d'Abrantès. Les dernières nouvelles de Cassel annoncent que le Roi y est de retour. La nouvelle de l'armistice aura eu certainement pour effet de protéger la retraite des Autrichiens en Bohême, et d'empêcher les Saxons d'y pénétrer. Déjà l'on annonce que l'armée du roi de Westphalie redescend l'Elbe et se dirige sur le Hanovre. Le grand duc de Wurtzbourg est de retour dans ses états, et le roi de Saxe se dispose à quitter Francfort. Le Tyrol entouré et contenu va se voir abandonné des forces sur lesquelles il appuyait sa révolte, et des officiers qui compromettaient leur caractère en la dirigeant.

Ainsi, l'armistice accordé à l'armée autrichienne a paralysé toutes les forces auxiliaires de l'ennemi; le cœur a été frappé, les membres restent sans mouvemens et sans vie. Altona, Hambourg, Hanovre ont été rassurés presqu'en même tems qu'alarmés; le bruit de l'apparition des Anglais et de la descente de quelques hommes à Cuxhaven avait à peine répandu de l'incertitude sur le point véritable d'une attaque sérieuse, que la nouvelle de l'armistice a rendu au nord de l'Allemagne toute sa sécurité. Le commerce même, loin de redouter les entreprises ennemies, s'est à l'instant occupé de ses intérêts et de ses spéculations dans le sens que lui dictait l'espoir d'une paix continentale prochaine, et l'assurance de voir la confédération qui ferme ses ports aux Anglais, redoubler de soins, de rigueur et de vigilance. Les Anglais paraissent avoir eu promptement connaissance des mémorables événemens du Danube; le nombre de leurs voiles ne s'est point accru, aucun homme n'est descendu; et le sort de cette fameuse expédition dont les journaux anglais ont tant retenti, paraît encore pour

Digitized by Google

le moins incertain, et sa destination douteuse. Cependant les Danois se sont déjà mis en mouvement ; un corps nombreux couvre l'Elbe sous les ordres du général danois Esvald, dont la conduite valeureuse à Stralsund a été si digne d'éloges, et si noblement récompensée.

Pendant que tant d'hommes rangés sous leurs drapeaux, se reposent sur leurs armes, attendant que le génie qui balance les destinées de l'Europe, leur ordonne de les reprendre ou leur permette de les quitter, tous les regards se fixent sur Vienne, sur Schonbrunn, où l'Empereur de retour travaille sans relâche avec le Ministre secrétaire-d'état, et avec le major-général de l'armée; un profond mystère enveloppe les travaux du cabinet. On prétend que c'est à Brunn que les négociateurs sont réunis; on désigne de notre côté le général Andréossy, de l'autre le prince de Lichenstein. On pense bien que rien ne peut transpirer ; il est même inutile de prévenir le lecteur attentif contre l'empressement d'une foule de négociateurs bénévoles qui tous ont leur traité de paix dans leur poche, disposent des états et des provinces, assignent les rangs et les titres sans avoir reçu du cabinet de Schonbrunn une mission bien authentique : ce qu'on sait le mieux, c'est qu'on ne sait absolument rien, et qu'on ne peut rien savoir. Tout ce que le public de Vienne remarque c'est l'extrême activité des bureaux. Les circonstances cependant paraissent donner lieu à quelques réflexions, et il en est de contenues dans une lettre de Munich du 19 juillet, dont le caractère est assez remarquable :

« En réfléchissant, porte cette lettre, sur les conditions de l'armistice de Znaim, et sur les suites qu'il doit avoir, on recueille la preuve la plus convaincante de l'importance décisive de la mémorable journée de Wagram. Par cet armistice, l'Autriche se trouve réduite à la Bohême seule; l'occupation de la Moravie par les Français, auxquels elle en a cédé la clef, qui est Brinn, l'isole entièrement de la Hongrie, dont une partie d'ailleurs est au pouvoir de l'Empereur Napoléon, et dont l'autre, s'étant volontairement neutralisée, ne fournirait pas un bataillon ou un escadron à l'Autriche. Au jour où la nouvelle de l'armistice sera parvenue en Gallicie, c'est-à-dire le 15 ou 16 au plus tard, à peine restera-t-il dans cette vaste contrée un district qui ne soit conquis par les Polonais et les Russes; elle joint de nombreuses levées à leurs forces, et de sujette de l'Autriche, est devenue sa plus implacable ennemie. Si tout ne faisait point espérer une prompte paix, et si la guerre devait

Digitized by Google

recommencer, l'Autriche verrait donc toutes ses ressources bornées à la population de la Bohême, qui n'est que de 4 millions d'ames; tandis que l'Empereur Napoléon, indépendamment des forces inépuisables de ses immenses états, trouverait dans le sein de l'Autriche même des moyens d'autant plus certains d'achever sa ruine, que toutes les insurrections auront été complétement étouffées pendant la suspension d'armes. »

Encore quelques jours, et sans doute les grands résultats d'une si brillante campagne seront proclamés. L'impatience habituelle des capitales s'accorde mal ici avec la maturité nécessaire des négociations. Certes on fait vite, soit dans la paix, soit dans la guerre, partout où s'étend l'œil rapide du génie qui veille sur la France; mais les graves dissertateurs qui règlent le sort des empires, ont bien plus d'activité, et connaissent bien moins d'obstacles. Ils sont peut-être excusables dans leurs vœux comme dans leurs espérances; et il faut bien attribuer leurs dispositions et leur empressement à cette longue habitude que la fortune leur a donnée de voir se succéder avec tant de rapidité les prodiges de l'art de la guerre, aux travaux bienfaisans de la Paix. Paris, d'ailleurs, sait ou du moins espère que son Empereur, débarrassé des soins politiques et guerriers, viendrait recevoir ses hommages; et pour cette ville immense c'est un des plus doux fruits de la paix que de revoir le souverain qui l'aura conquise. Laissons la donc proclamer ses vœux et préparer ses hommages, et jetons un coup-d'œil sur les événemens qui ont eu lieu loin du centre d'où ils sont dirigés et maîtrisés à la fois.

Naples n'a point vu se réaliser les menaces des Anglais; cette belle contrée n'a pas vu davantage se réaliser leurs promesses: ils avaient annoncé qu'ils allaient descendre et combattre; quelques corps seulement ont paru dans la Calabre, et ont été sur le champ rejetés à la mer par le général Parthonneau; mais ils avaient promis de ne pas recourir à des moyens honteux, de séparer leurs soldats des sicaires siciliens, de ne favoriser nulle part le crime et le brigandage, de ne compter enfin cette fois au nombre de leurs moyens de succès que les moyens légitimes de la guerre, leurs armes et leur courage: lorsqu'ils ont donné cette parole, beaucoup de gens se sont permis d'en douter, ils avaient raison; en effet, il n'y a que des vaisseaux anglais qui aient pu jeter sur les côtes de la Calabre des hordes de brigands dont les troupes de ligne avaient été

Digitized by Google

précédées dans leur débarquement. Ces lâches transfuges, victimes malheureuses de la cour de Palerme qui les envoie à une inutile mort, ont commis tous les excès qu'on peut attendre d'hommes désormais sans frein, sans lois, sans patrie, abandonnés sur une terre qui les repousse, aux seules ressources que le crime peut leur procurer; fidèles aux instructions siciliennes, ils ont marqué leurs pas par la proscription, le brigandage, et par des atrocités inouies autant qu'inutiles : ils sont restés peu de jours sur une partie de la côte qu'ils ont dévastée, et y ont laissé le plus grand nombre des leurs, victimes de la généreuse résistance des habitans et de la fidélité des gardes provinciales accourues de toutes parts. Les Anglais et le général Stuart, qui offraient si généreusement leurs secours pour assurer la tranquillité du pays, et se proposaient pour y faire la police, nieront-ils ces faits d'une trop cruelle évidence? diront-ils qu'ils ne les ont pas commandés? on l'ignore. Du moins ils ne pourront dire qu'ils ne les ont pas soufferts : des députations leur ont été adressées; ils ont répondu : *Les masses se battent pour nous; nous devons les soutenir!* Ils avaient cependant déclaré ne pas vouloir faire cause commune avec des brigands, avec des incendiaires : le général Stuart pourra-t-il accorder cette conduite avec ses proclamations? Les Calabres sont témoins que les horreurs et les dévastations commises l'ont été sous les yeux des Anglais; et d'ailleurs, maîtres des deux petites îles d'Ischia et de Procida, n'ont-ils pas manifesté des intentions si contraires aux droits des gens et de l'humanité, qu'une foule de familles connues par leur attachement à la cause napolitaine et au gouvernement des rois Joseph et Joachim ont été obligées de fuir, d'abandonner leurs propriétés pour se soustraire aux vengeances dont la cour de Palerme a donné de si atroces exemples? Dans ces circonstances, divers actes royaux ont signalé la bienveillance paternelle et l'énergie du gouvernement; des secours ont été assurés aux réfugiés; un ordre du jour a défendu de recevoir dans aucun port du royaume même les parlementaires anglais, sous quelque prétexte que ce soit; enfin, des récompenses honorables ont été décernées à des braves de la gendarmerie, à des gardes provinciales qui se sont le plus signalés à la défense du territoire.

Depuis ce tems, le convoi anglo-sicilien reste en vue et dans l'inaction la plus complète, lassé de tentatives inutiles; honteux peut-être des crimes dont elles ont été vainement accompagnées.

Digitized by Google

Les Anglais ne se bornent pas à cette tentative; ils paraissent vouloir attaquer dans les mers du Nord, une puissance, de laquelle ils voient bien qu'ils n'ont rien à espérer. Leur avidité commerciale n'a point de termes, ne connaît point de limites: le territoire russe est attaqué par eux: jusques sur les côtes de mer Glaciale, ils ont porté les hostilités, et étendu leurs pirateries; trois de leurs frégates se sont emparées d'un port russe nommé Sainte-Catherine, près de Kola; elles y ont pris des dépôts de la compagnie du commerce russe qui y est établi. Ils croisent depuis cette époque à l'entrée de la mer Blanche, et paraissent vouloir s'emparer des chargemens de blé réunis à Archangel. Le gouvernement russe a pris toutes les mesures de précautions nécessaires dans la circonstance: la première a été la défense de la sortie de ses bâtimens, et une surveillance rigoureuse sur toutes les côtes. Dans cette même circonstance la flotte suédoise est sortie sous le commandement de l'amiral Cédestrom, forte de plus de 90 bâtimens de guerre. Sa destination est encore inconnue; mais on doit être certain qu'elle n'a pas pour objet de s'allier aux Anglais et de les seconder dans leurs entreprises: ce n'est pas sous les auspices de cette alliance que le nouveau roi Charles XIII aurait été couronné solennellement, que le baron d'Essen aurait reçu des passe-ports pour se rendre comme ambassadeur près de l'Empereur des Français, que déjà des communications seraient ouvertes à Stralsund, et que le baron de Stedingk se serait rendu à Pétersbourg pour y traiter de la paix. Cette paix se négocie sans doute en ce moment; et il est curieux de rapprocher de cette circonstance deux notes extraites de la gazette de la cour de Pétersbourg, à l'occasion des discours de M. Canning au parlement, relatifs à la Suède et à l'Autriche; les intentions de la cour de Pétersbourg à l'égard de la Suède et de la guerre qu'elle lui livre, de l'Autriche, et de la guerre qu'elle voulait lui éviter, y sont expliquées d'une manière évidente.

« On voit clairement que le penchant du gouvernement suédois pour la guerre avec la Russie a été blâmé même en Angleterre par les gens instruits. Les manifestes russes qui ont paru dans le tems prouvent combien la Russie a fait d'efforts pour empêcher la Suède de commencer cette guerre; et à présent les déclarations du ministère anglais montrent combien il eût été facile pour la Suède de se désister de cette entreprise. L'Angleterre même n'y vit aucun

Digitized by Google

avantage majeur pour elle; par conséquent, rien n'empêchait le gouvernement suédois d'adopter le système proposé par la Russie.»

La seconde note est ainsi conçue:

« Quels efforts la Russie n'a-t-elle pas faits pour maintenir la paix continentale, en détournant l'Autriche de cette guerre! Au commencement de la campagne, les défenseurs de l'Autriche annonçaient que les trésors britanniques allaient être prodigués à cette puissance, et que les flottes et les armées d'Angleterre allaient paraître sur tous les points pour coopérer avec les Autrichiens. Les déclarations de l'Angleterre prouvent combien ces bruits avaient peu de fondement. Non-seulement le ministère anglais ne promet presque rien, mais il se vante même de la prudence qu'il a montrée en ne faisant à l'Autriche aucune promesse positive, et en ne cherchant point à engager cette puissance dans une guerre prématurée. (Ce sont les propres expressions de M. Canning.) Combien de sang, combien d'efforts et de sacrifices l'Autriche aurait pu s'épargner en méprisant le caquet des cercles de Vienne et les passions exaltées, en écoutant ses intérêts les plus chers et les plus évidens, et en maintenant une paix dont la France et la Russie lui offraient leur garantie combinée! C'est une nouvelle leçon pour ceux qui conseillent de changer les systèmes politiques au gré de leurs caprices et sans égard aux intérêts et à la sûreté des Etats.»

En Espagne, les dernières victoires du général Suchet sur les révoltés commandés par Blake ont porté le découragement et la désunion dans le parti rebelle. Le roi, qui avait saisi ce moment pour visiter la Manche et l'Estramadure, après avoir passé en revue le corps du duc de Bellune, la cavalerie aux ordres du général Latour-Maubourg, le corps du général Sébastiani, est revenu dans sa capitale. S. M. y a retrouvé le calme le plus parfait. On a remarqué qu'à cette occasion, le roi a assisté à une représentation du *Cid*: ce tableau sublime des mœurs de l'Espagne chevaleresque, que nous devons au pays même, qui s'y trouve peint, mais que nous lui avons rendu embelli des plus beaux traits du plus beau génie, a produit une vive impression sur les auditeurs, qui ont paru sensibles à l'intention qui avait fait choisir un tel spectacle.

S. M. s'est occupée dès le moment de son arrivée d'objets d'administration intérieure; elle a ordonné la formation du conseil d'Etat, en junte générale sous sa prés.

Digitized by Google

dence. On annonce que le maréchal Ney, appelé à l'armée d'Allemagne, a laissé son corps réuni à celui du maréchal duc de Dalmatie. Le siége de Gironne avance. Les chaleurs n'ont pas encore été fortes; elles ne commencent qu'en ce moment à se faire sentir.

La consulte, qui a succédé au gouvernement papal, se livre sans relâche aux travaux qui doivent rendre à l'État romain une administration vigoureuse à la fois, uniforme et paternelle. Successivement les lois françaises sont publiées, et des décrets d'application rendus dans l'esprit de ces lois. Rome jouit d'une tranquillité profonde. Le général Miollis, naturalisé Romain en quelque sorte par le culte éclairé qu'il porte aux arts de l'Italie et à tout ce qui illustre ce beau pays, continue à jouir dans son gouvernement des avantages qu'assurent l'estime et la confiance. La jeunesse romaine s'est empressée de se former en corps militaire et donne des marques d'un désir sincère de bien servir son glorieux monarque : le général Radet a établi une police vigilante et sûre; un seul délit a eu lieu, et c'était un vol, les objets volés étaient des vases sacrés. Le coupable a été mis à mort : on a remarqué que c'était l'un des sbirres de l'ancien gouvernement.

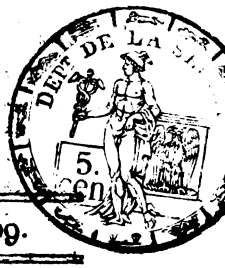
Pendant que la consulte rattache par ses décrets à l'organisation générale de l'Empire, l'État romain qui en fait désormais partie, le sénat de France complète la réunion de la Toscane, en appelant au Corps législatif les députés des départemens de ce pays. Les députés sont choisis parmi les personnes les plus distinguées sous l'ancien gouvernement : ils entreront en fonctions à la session de 1809.

En même tems des décrets émanés de cette île mémorable qui emprunte son nouveau nom de celui du Héros qui y a si glorieusement marqué son séjour, règlent le sort de la jeunesse lycéenne, sur laquelle l'Empereur a toujours les yeux, fixent les causes et le mode d'exclusion des élèves, et déterminent quelques formes d'administration intérieure utiles à la police et à la discipline des Lycées; d'autres décrets fixent le mode à suivre de la part des héritiers des officiers, des soldats morts à l'armée pour recueillir la succession qui leur est due; d'autres règlent quelques difficultés administratives ou de commerce; d'autres enfin accueillent et proclament comme exemple les actes dont la bienfaisance particulière, la charité et des dispositions pieuses dotent certains hôpitaux et établissemens publics.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXX. — *Samedi* 5 *Août* 1809.



POÉSIE.

HASSAN ou LE CONDUCTEUR DE CHAMEAUX.

ÉGLOGUE IMITÉE DE COLLINS.

La scène est à midi, dans le désert.

A l'heure, où le soleil est au plus haut des cieux,
Le voyageur Hassan, morne, silencieux,
Conduisait ses chameaux, fatigués et débiles,
Dans l'espace muet des sables immobiles.
Heureux! des ouragans si les noirs bataillons
Ne les agitent pas en poudreux tourbillons.
Du plus faible zéphyr son oreille est émue;
Un horizon immense intimide sa vue:
Nul arbre, nul gazon dans ces champs désastreux:
Tout met le désespoir au cœur du malheureux;
D'un léger éventail la plume obéissante
Préserve encor ses yeux de l'arène étouffante;
Mais, pour calmer la soif qui va brûler son sein,
Plus d'eau bientôt..... « O ciel! s'écria-t-il enfin,
Troublant seul de ces lieux le calme funéraire,
Et, seul les humectant des pleurs de sa misère:
» Heure à jamais fatale! ô jour maudit trois fois,
» Où je quittai Schirax et mes paisibles toits!

» Et, lorsque de la faim je sentirai la rage,
» Quand cette outre vidée..... Oh! soutiens mon courage,
» Ciel! ou fais que plutôt l'impétueux Auster...
» De ces sables sur moi roule l'affreuse mer!
» Et vous, associés à mon destin funeste,
» Vous, muets compagnons, seul vrai bien qui me reste,
» Car l'or n'a plus de prix à mon œil dessillé,

Digitized by Google

» Vous, fidèles chameaux, qui souffrez la moitié
» De ma longue fatigue et de mes dures peines :
» N'espérez pas trouver en ces arides plaines
» Des vallons émaillés, de verdoyans coteaux,
» Une herbe nourricière et de limpides eaux.
» Ici des rocs épars s'offrent seuls à la vue,
» Ici, nous peuplons seuls cette vaste étendue.....
» Heure à jamais fatale ! ô jour maudit trois fois,
» Où je quittai Schiraz et mes paisibles toits !

» Indigne amour de l'or ! tes trompeuses promesses
» Suspendent les humains sur les vagues traitresses,
» Et leur font affronter les glaces des hivers
» Et les marais infects et l'horreur des déserts.
» C'est toi qui les arrache aux douceurs domestiques,
» Qui leur fais dédaigner leurs cabanes rustiques,
» Et suivre, avec fureur, sourds aux cris de la paix,
» Vers un trépas lointain le sentier des forfaits.

» Oh ! si je peux encor surcharger mes corbeilles
» De muguets printanniers et de roses vermeilles,
» Loin de moi, vils métaux, séduisans corrupteurs !
» Vous n'avez leur éclat, ni sur-tout leurs odeurs.
» L'or, trop cher acheté, vaut moins que l'indigence :
» Satisfait désormais des biens que Dieu dispense,
» Elevant ma famille et réglant ma maison,
» Au champ de mes aïeux sera mon horizon.
» La paix règne en nos cœurs si la raison y règne :
» Faut-il qu'à le sentir le malheur me contraigne ?
» Heure à jamais fatale ! ô jour maudit trois fois
» Où je quittai Schiraz et mes paisibles toits !

» Mais quand, sur le désert, silencieuse et pâle,
» La nuit aura jeté son ombre sépulcrale ;
» Quand le loup menaçant, le cévaste écailleux,
» L'œil en feu, sortiront de leur roc caverneux,
» Que le lion féroce, en rugissant de joie,
» Et le tigre affamé reconnaîtront leur proie ;
» Hassan, peux-tu lutter contre tant d'ennemis ?
» Mon cœur est abattu, mes bras sont affaiblis.
» O ! ma chère Zora, trop malheureuse amie !
» Ma mort, je le sens bien, va te coûter la vie.
» De ton dernier adieu je me souviens encor.

Digitized by Google

» Tu me disais : Pourquoi vas-tu chercher de l'or?
» L'or peut-il donc servir à s'aimer davantage?
» Hassan, crois-moi; renonce à ce cruel voyage.....
» Et je te répondis : O! ma belle Zora,
» Un Dieu sur ton amant veille et te le rendra.
» Mettant, à mon retour, à tes pieds mes richesses,
» Je te dirai gaîment, ivre de tes caresses :
» Heure tant désirée! ô jour béni trois fois!
» J'ai revu mon amante et mes paisibles toits! »

A NISA.

Nisa, quand pour appaiser
La flamme qui me dévore,
Sur sa bouche que j'adore,
Je veux cueillir un baiser;
A mes vœux toujours rebelle,
Toujours habile à me fuir,
Tu me demandes, cruelle,
Combien j'en veux obtenir.

C'est me demander le nombre
Des étoiles, qui dans l'ombre,
Eclairent les matelots;
C'est vouloir que je t'apprenne
Combien la liquide plaine
A de syrthes et de flots;
Combien l'on voit en automne,
Autour du char de Pomone
Se presser de vendangeurs;
Combien un jour sans nuage,
Offre d'oiseaux sous l'ombrage,
Et d'abeilles sur les fleurs.

Laissons l'amant de Lesbie,
En des vers ingénieux
Prescrire à sa jeune amie
Le nombre et l'économie,
De ses baisers amoureux.
Nous, ô ma belle maîtresse!
Suivons la voix du plaisir:
Qui compte avec le désir,
Crois-moi, n'en sent pas l'ivresse.

S. E. Géraud.

Digitized by Google

A M. DE PARNI,

A l'occasion des vers qu'il a adressés à un jeune poëte (1).

Oui, tu dis vrai, charmant auteur;
Le goût s'éteint dans cette France
Où long-tems il fut en honneur :
Ta plainte sur un tel malheur
Peut bien être sans espérance,
Mais du moins n'est pas sans lecteur.
On les lit ces vers où ton cœur
Gémit de cette décadence,
Et, déplorant notre inconstance,
Regrette, en ses justes douleurs,
Le charme antique de nos mœurs
Et cette urbanité chérie,
Noble attribut de ma patrie,
Qu'on ne retrouve guère ailleurs
Que dans tes écrits enchanteurs.
Chantre immortel d'Eléonore,
Ah ! du moins rends-nous quelquefois
Les doux accens de cette voix
Jadis si pure et si sonore,
Quand de Vénus, à ton aurore,
Tu suivais les heureuses lois;
Rends nous cette aimable Cythère
Qu'ornait sans faste et sans apprêts
Ta main délicate et légère !
C'est la Cythère des Français.
Cette autre qu'on pare à grands frais
N'est qu'une maussade étrangère,
Inconnue aux tendres amours,
Dont l'élégance mensongère
Imite en vain dans ses atours,
Les agrémens de la première.
Crois-moi ! la perfide a beau faire
Et s'intriguer pour parvenir,
Ce faux éclat dont elle est fière
Pour un moment peut éblouir :
Mais c'est la tienne qui sait plaire
Et qu'à jamais on doit chérir.

FÉLIX DE SAINT-GENIER.

(1) Voyez le Mercure du 20 mai dernier.

Digitized by Google

LE CHARME DE S'ENTENDRE. — ROMANCE (1).

Il est bien doux, le charme de s'entendre !
De trouver celle à qui l'on doit parler !
On n'a besoin jamais de l'appeler ;
Et l'on est sûr de ne jamais l'attendre !

L'écho répond à la voix qui l'appelle ;
Mais sans la voix l'écho n'a point de son :
Echo d'amour avant la voix répond ;
Cœur pris d'amour brûle avant l'étincelle.

O ! de deux cœurs, parfaite intelligence !
De tout ensemble ou contens ou jaloux ;
Malheur ensemble est lui-même bien doux !
Tout plaît à deux, tout, hors l'indifférence.

Femme adorée, amie aimable et tendre !
Aux malins yeux, au sourire enchanteur !
Dis à celui dont tu fais le bonheur,
Dis, s'il est doux le charme de s'entendre ! A***

ENIGME.

J'ai vu le tems où dans les rues
Nuit et jour nous étions pendues
Pour le salut des citoyens.
Depuis l'on prit d'autres moyens.
On crut devoir nous faire grâce ;
Des mâles prirent notre place.
Ce n'est pas tout. Il fut un tems
Où nous érigeant en potence
A nous ou nos représentans
On accrochait les ci-devants
Devant l'honorable assistance
Du peuple qui criait *Vivat !*

(1) M. Grétry a mis cette romance en musique, et c'est assez en faire l'éloge : ce compositeur, doué de tant d'esprit et de charme, ne peut rien produire qui n'inspire un doux intérêt. M. Fabry Garost, auquel le compositeur a fait de cette romance un don d'amitié, sait encore y ajouter du prix par la manière dont il la chante. On la trouve gravée, chez M. Pleyel, auteur et éditeur de musique, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 8.

Digitized by Google

Bravo! c'est un aristocrate!

En retraite le jour, je ne sors que la nuit;
Jamais seule; toujours quelqu'un qui me conduit,
Mais autant qu'il me l'est je lui suis nécessaire;
Il me mène, moi je l'éclaire. S.....

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, pour peu qu'ici l'on veuille me trouver
Rien n'est aussi facile, il suffit de rêver.
Envisagé sous l'un ou l'autre extrême,
Je suis toujours.... je suis toujours le même.
Et cependant je n'en jette pas moins
Force habitans de ce bas monde
Dans un contraire état, et c'est celui, dit-on,
De méditation profonde,
Ou de profonde déraison.
Chez moi doubles jumeaux admis dans la musique,
Gardent le même ton à l'opéra comique.
En mon milieu j'enferme encore
Celle qui fut la femme la plus belle,
Mais curieuse, mais rebelle,
Mais la cause de notre mort. S.....

CHARADE.

De mon premier l'on peut extraire
Une boisson fort salutaire;
Tantôt mauvais, et tantôt bon,
Chacun de nous a mon second;
De mon tout, lecteur, en physique
On fait un usage fréquent,
Et la machine pneumatique
En moi trouve un puissant agent. A.... H.....

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Bélier*.

Celui du Logogriphe est *Poutre*, dans lequel on trouve *pore*, *Porte* (Ottomane), *outre*, *ut*, *pet*, *tour*, *Pô*, *port*, *ar*, *trou*, *porte*, *trope*, *pot*, *rue*, et *troupe*.

Celui de la Charade est *Char-pie*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

SYSTÈME DE CHIMIE DE M. THOMPSON, professeur à l'Université d'Edimbourg, traduit de l'anglais, sur la dernière édition de 1807; par M. *Jean Riffault*, précédé d'une Introduction de M. *C.-L. Berthollet*, membre de l'Institut. — Chez Mme veuve *Bernard*, libraire, quai des Augustins, n° 25.

PUBLIER la traduction d'un traité de chimie en neuf volumes in-8° est certainement une entreprise de librairie considérable, et qui prouve combien la chimie est aujourd'hui répandue en France. Cette entreprise a-t-elle un but utile? était-elle nécessaire? et sommes-nous obligés de recourir aux étrangers pour avoir des traités élémentaires sur une science qui a fait parmi nous de si grands progrès? Voilà ce que demanderont les personnes étrangères aux sciences. L'ouvrage est-il bon? a-t-il une supériorité quelconque sur les ouvrages connus? est-il au courant des dernières découvertes? enfin, quelle est l'espèce de mérite qui lui est propre? Voilà ce que demanderont les savans. Il est facile de satisfaire à ces diverses questions.

En fait de livres élémentaires sur les sciences, la France n'a rien ou presque rien à envier aux étrangers; elle est plus riche dans ce genre que toutes les autres nations, et l'adoption que celles-ci ont faite de nos bons traités dans leur enseignement, principalement de ceux qui ont paru depuis peu d'années, offre une preuve sensible de cette vérité. Je ne puis me défendre de rapporter à ce sujet une remarque très-juste qui se trouvait dernièrement dans un des meilleurs journaux anglais; c'est que presque partout, même en Angleterre, la composition des traités élémentaires de science est le plus souvent abandonnée à la médiocrité qui ne saurait pas faire autre chose; au lieu qu'en France ce genre de composition attire l'intérêt des hommes du premier mérite, même de ceux qui tiennent dans les sciences des rangs distingués par

Digitized by Google

leurs découvertes. Et en effet, si l'on met au nombre des livres élémentaires, comme on doit le faire, les leçons publiques imprimées, les hommes du plus grand génie que la France possède dans les sciences sont aussi ses premiers instituteurs. Leur utile influence a non seulement marqué à l'enseignement public des sciences sa véritable route, elle y a introduit l'esprit d'invention et de découverte qui leur était propre; elle a rendu simples et élémentaires des théories jusqu'alors réservées aux savans et enfouies dans les collections académiques; par-là cet enseignement s'est élevé au point où nous le voyons aujourd'hui, c'est-à-dire au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre.

Ce que nous venons de dire est sur-tout vrai pour les sciences exactes. On en fera difficilement des traités plus parfaits que ceux que nous possédons. Mais il n'en saurait être tout à fait ainsi des sciences physiques qui sont moins stables, comme étant moins avancées. Par exemple, dans la chimie, une découverte nouvelle sur les propriétés intimes de quelques substances ou sur leur composition, peut changer l'ordre qu'on leur assigne, l'influence qu'on leur attribue. Elle peut aussi nécessiter dans la méthode même des changemens considérables. Les premiers principes de cette science et des autres sciences physiques sont donc encore et seront long-tems variables avec le progrès des connaissances. Il n'en est pas de même des mathématiques : comme elles procèdent du simple au composé, chaque proposition est un pas en avant sur lequel on ne rétrograde jamais. Les propriétés du cercle et du triangle rectangle sont encore aussi vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a deux mille ans, du tems d'Archimède et d'Euclyde; elles sont indépendantes des tems et des lieux. Au contraire, les sciences physiques partent de l'existence composée des corps pour arriver à leurs élémens ou à leurs propriétés les plus simples; elles remontent des conséquences aux principes, et des résultats aux causes; au lieu que les mathématiques descendent par une marche naturelle des principes à leurs conséquences. C'est pourquoi toutes les sciences doivent pour devenir exactes, se rapprocher autant qu'il est possible

Digitized by Google

des mathématiques, sinon dans leurs procédés, ce qui n'est pas toujours possible, au moins dans l'esprit qui les dirige et qui peut seul assurer leurs pas dans la recherche de la vérité.

D'après ce que nous venons de dire, on concevra facilement que, dans ces sciences, le meilleur traité élémentaire sera d'abord, comme dans toutes les autres, le plus exact, le plus complet, le plus méthodique, mais sur-tout ce sera celui qui se trouvera le plus au courant des nouvelles découvertes. De sorte que sous ce rapport, il y aura toujours une présomption en faveur du dernier qui paraîtra.

Le système de chimie de M. Thompson est dans ce cas. Il a eu en Angleterre dans un espace de tems fort court, trois éditions successives, et l'auteur qui est lui-même un chimiste fort habile et fort instruit, n'a pas manqué de faire à chaque nouvelle édition, tous les changemens et toutes les additions que le progrès des découvertes avait rendus nécessaires. La traduction française est faite sur la dernière édition qui a paru en 1807.

La marche que l'on suit dans un traité de chimie, peut varier, quant aux détails, dans les différens auteurs, mais l'ensemble est toujours le même. Il faut bien toujours commencer par parler des substances simples, c'est-à-dire, jusqu'à présent non décomposées. De-là on passe à l'examen des phénomènes produits par l'action de ces substances les unes sur les autres, ce qui constitue leurs affinités chimiques; et enfin on arrive à l'examen des résultats de ces affinités, que la nature nous présente dans les substances minérales, végétales et animales; résultats très-compliqués et très-variables d'un petit nombre d'élémens simples, modifiés et combinés diversement.

En exécutant les détails de ce plan, la perfection consiste d'abord à y mettre une extrême exactitude, afin que des faits inexacts, ou des proportions peu fidèles ne deviennent pas des sources cachées d'erreurs pour ceux qui voudraient les employer. Il faut ensuite connaître complètement, rechercher avec soin tout ce qui a été découvert; car puisqu'on est obligé de suppléer par des faits

Digitized by Google

à la connaissance des premiers principes, tout ce que l'on omet est perdu pour l'établissement de la vérité; on peut enfin mettre beaucoup d'art à rapprocher les phénomènes, à faire sentir leurs rapports, à montrer le fil qui les unit les uns autres; c'est pour cela sur-tout qu'il est nécessaire d'avoir un esprit juste, sage, capable d'apprécier exactement des probabilités souvent fugitives, de saisir des rapports éloignés et inconnus, et de donner à chaque conséquence, le degré précis d'importance qu'on doit lui attribuer.

Sous ces divers rapports le système de chimie de M. Thompson me paraît un ouvrage très-estimable. Je ne prétends point en faire une comparaison déplacée avec les traités de chimie composés en France. L'Europe entière a rendu justice à l'excellente méthode des élémens de Lavoisier, au talent et à l'étendue des connaissances que M. de Fourcroy a développés dans son grand ouvrage sur la chimie; personne plus que moi ne partage l'estime que l'on doit aux écrits de ces savans célèbres. Je me borne seulement à remarquer en quoi le Traité de M. Thompson peut être particuliérement utile : c'est par une collection complète des faits les plus certains et les plus récens; par une grande érudition qui facilite au lecteur le moyen de recourir aux auteurs originaux, toujours cités avec exactitude; c'est par une réunion plus intime, et désormais nécessaire, de la chimie avec la physique; enfin, c'est par le soin que l'auteur a pris de disposer les résultats du même genre en tableaux numériques faciles à consulter et qui présentent d'un coup-d'œil à l'esprit les rapports des phénomènes entr'eux. Ces tableaux, au nombre de plus de trois cents, forment, à ce qu'il me semble, une partie très-importante de l'ouvrage.

Puisque j'en trouve ici l'occasion, je crois à propos de remarquer que cette distribution des résultats en tableaux, est une des inventions qui pourraient être les plus utiles, mais dont on a le plus abusé. Elle est très-bonne, sans doute, pour des nombres dont on ne saurait charger sa mémoire; leur rapprochement et leur grandeur comparative, indiquent souvent la marche graduelle d'un phénomène mieux que ne ferait le discours. En généralisant

Digitized by Google

cette idée on peut l'appliquer encore aux simples résultats de faits, aux événemens historiques simultanés dont il peut être utile d'observer les rapports et l'influence réciproques. Mais l'employer, comme on l'a fait quelquefois, pour exposer les premiers principes des sciences physiques et morales, aussi bien que leurs dernières conséquences; mettre en tableaux des opérations de l'esprit; et, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'arbre généalogique de nos raisonnemens, c'est à mon gré dénaturer une bonne invention de la manière la plus absurde; car un esprit droit qui se sera exercé sur les mêmes matières trouvera mille fois plus court de refaire le raisonnement que de le lire; et celui qui aurait besoin d'un tableau pour se rappeler l'ordre de ses idées et leur enchaînement méthodique, a mille choses à faire de mieux que de penser.

Après avoir indiqué dans l'ouvrage de M. Thompson ce qui me paraît utile en général pour toutes les personnes qui cultivent la chimie, je dois y faire remarquer une chose particulièrement honorable pour la France, c'est l'usage fréquent et presque continuel que fait l'auteur des Découvertes des savans français. On a beau les étudier et les connaître, on en sent mieux encore l'importance lorsqu'on les voit ainsi placées à leur rang dans la science par un étranger qui, n'ayant pas les mêmes motifs d'affection que nous envers nos amis ou nos maîtres, leur rend néanmoins la justice que leur rendra un jour la postérité. Nous avons déjà plusieurs fois pris plaisir à faire connaître à nos lecteurs ces traits honorables du caractère qui distingue aujourd'hui les savans les plus célèbres de toutes les nations. Et comment la jalousie pourrait-elle brouiller les membres de cette grande famille? La nature qu'ils cultivent est si vaste et si féconde, qu'il leur est bien facile de donner des exemples de paix et de générosité!

Ce n'est point sortir de ces vertus que parler d'un des hommes qui les pratique le mieux, et qui, par ses nombreuses découvertes, par son caractère honorable, par l'intérêt qu'il témoigne à la jeunesse, pénètre tous ceux qui l'approchent d'attachement et de vénération. C'est

Digitized by Google

M. Berthollet qui a désiré que l'on traduisît le système de chimie de Thompson, qu'il avait lu dans l'original, et dont il savait que l'on faisait le plus grand cas en Angleterre. Sur son invitation, M. Riffault, connu par plusieurs Mémoires de chimie, se chargea de cette pénible entreprise qu'il a très-bien exécutée. La connaissance qu'il avait de la matière et les conseils de M. Berthollet lui ont assuré les moyens de transporter les idées de l'auteur anglais dans notre langue avec exactitude, et il l'a fait avec beaucoup de clarté. Toutes les évaluations numériques de M. Thompson étaient faites en mesures anglaises qu'il a fallu réduire aux nôtres. Ces réductions exigeaient un travail minutieux et pénible, mais fort utile; M. Chompré s'en est chargé, et n'a rien négligé pour assurer et vérifier l'exactitude de ses résultats. Enfin, comme depuis la publication de l'ouvrage à Londres, et pendant qu'on le traduisait en France, la chimie avait fait des progrès importans, ou s'était enrichie de recherches utiles, M. Berthollet a fait précéder la traduction française d'une introduction dans laquelle il rassemble ces résultats. Cet écrit serait déjà une chose utile quand il n'offrirait qu'un extrait fidèle, qu'une énumération exacte; mais il acquiert un tout autre degré d'importance par l'autorité de l'auteur, par les discussions dont il est rempli, et dans lesquelles les plus simples recherches comme les découvertes les plus brillantes sont appréciées selon leur mérite, avec cette profondeur de connaissance et cette franchise sincère, mêlée de bonté et de bienveillance qui forme le caractère de M. Berthollet. Nous aurons bientôt une autre occasion d'apprécier ces qualités honorables, lorsque nous donnerons le précis du second volume des Mémoires de la Société d'Arcueil, Société peu nombreuse que M. Berthollet a formée en réunissant autour de lui et de son illustre ami, M. Laplace, quelques personnes dévouées aux sciences et à l'amitié. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MORCEAUX EXTRAITS DE L'HISTOIRE NATURELLE DE PLINE ; par P. C. B. GUEROULT, professeur émérite de l'Université de Paris, ancien proviseur du Lycée Charlemagne, conseiller titulaire de l'Université impériale, chef de l'Ecole normale. *Nouvelle édition*, revue et augmentée, avec le texte en regard, et des notes critiques et historiques. — Deux vol. in-8°. — Prix, 12 fr., et 15 fr. francs de port. — A Paris, chez *H. Nicolle*, rue de Seine, n° 12.

VOICI un de ces livres dont on ne peut trop recommander la lecture, parce que, dans l'original et dans la traduction, tout excelle, les choses et les paroles. Pline, le naturaliste, fut un de ces hommes dont la nature est toujours trop avare. Dans le tumulte des affaires, et dans l'agitation d'une vie très-diversement occupée, il trouva le moyen d'apprendre tout ce qu'on pouvait savoir de son tems. Fait pour tout connaître, il avait embrassé toute la nature ; et ce vaste génie, avide de gloire et de science, était dans le monde intellectuel ce que l'empire de Rome était dans le monde physique ; partout il avait fait des incursions et des conquêtes. On peut voir dans les Lettres de Pline le jeune quelle était la prodigieuse activité de ce grand homme, quelle peine lui coûtait la perte d'un seul moment, et quel nombre étonnant de grands ouvrages était sorti de très-bonne heure de ses mains ; car Pline mourut dans sa cinquante sixième année. De tout ce qu'il a écrit, un seul ouvrage nous est resté. Ce sont ses trente-sept livres sur l'histoire naturelle : et cette histoire, selon l'expression de M. Gueroult, « est le dépôt le plus précieux des connais-» sances de l'antiquité. On a appelé cet ouvrage l'Ency-» clopédie des anciens. » Cette encyclopédie, comme toutes les autres, a de grands défauts. Les faits n'y sont ni bien choisis, ni bien ordonnés. L'erreur et la vérité y sont confondues pêle-mêle. Les détails scientifiques y sont

Digitized by Google

trop minutieux. Le style manque souvent de pureté et d'élégance; il devient quelquefois dur et tendu. La concision de Pline dégénère souvent en obscurité. De tems en tems il est outré, déclamateur, emphatique. Mais tous ces défauts sont plus que rachetés par l'étendue du savoir, l'élévation des pensées, l'énergie des expressions, la vivacité des mouvemens, et par le talent si précieux et si rare de varier à propos ses couleurs comme celles de la nature, et de transporter dans les tableaux dont elle est le modèle, la force, la grandeur, et la majesté qu'elle imprime à ses ouvrages. Avec des qualités si éminentes, un mérite encore plus éclatant brille dans les préambules que Pline a placés, comme autant de frontispices magnifiques, à la tête de la plupart de ses livres. C'est dans ces préambules que respire un courage et comme une certaine audace d'esprit qui ravit, un amour de la vertu, un mépris pour le vice, qui remue le cœur, le pénètre et l'enlève. Pour peu que l'on veuille se familiariser avec les ouvrages de ce grand écrivain, on sent que plus on le lit, plus l'esprit s'éclaire, plus l'âme sépure, et plus la raison s'affermit.

Ces morceaux si justement vantés d'éloquence et de morale, ont été le principal objet du travail de M. Gueroult. «Ils sont en effet de tous les tems et de tous lieux.» Ils intéressent à la fois les savans, les littérateurs et les moralistes. M. Gueroult a fait aussi dans les différentes parties de l'ouvrage original «un choix des descriptions et des récits les plus vifs et les plus animés; et il s'est attaché sur-tout à ceux qui marquent l'origine et les progrès du luxe chez les Romains. Aux anecdotes les plus curieuses, aux singularités les plus piquantes, l'auteur (Pline) a su joindre partout des réflexions brillantes et solides, qui ne font pas moins d'honneur à la sensibilité de son âme qu'à la force de son génie.»

Ce sont les paroles mêmes de M. Gueroult que nous empruntons ici, pour mieux indiquer au public dans quel esprit a été fait ce choix des extraits de Pline. Nous nous permettrons seulement d'ajouter au peu qui vient d'être dit, que, dans cet abrégé si parfait d'un si grand modèle, ce n'est pas uniquement Rome que l'on a sous

Digitized by Google

les yeux, mais l'Empire Romain lui-même dans toute son étendue. Ces Extraits de l'Histoire naturelle de Pline sont si variés, ils sont disposés avec un tel art, qu'en les parcourant la vue se promène successivement et sans effort sur cette foule innombrable de contrées et de nations diverses, qui d'une extrémité du monde à l'autre recevaient les lois de Rome, et travaillaient à sa splendeur. Tel est, à la simple lecture de ces Extraits, le magnifique spectacle qui se déploie aux regards, et où l'on voit paraître, tour à tour, à côté des images des Dieux, et de l'histoire des êtres organisés, tout ce qui tient à l'histoire du ciel et de la terre, à l'agriculture, à la médecine, au commerce, à la navigation, aux lois, aux usages, aux arts libéraux et mécaniques; enfin tout ce qui tient à l'histoire personnelle des plus grands hommes, chefs d'Etats, généraux, écrivains, orateurs, artistes, musiciens, peintres, sculpteurs, etc., qui, à force de talens et de vertus ont immortalisé leurs patries, et font l'unique gloire du genre humain.

Si les choses que nous venons d'avancer n'étaient consacrées en quelque sorte par une longue renommée, et s'il était nécessaire, pour en convaincre nos lecteurs, de les appuyer sur des preuves, peut-être suffirait-il de rappeler ici les seuls titres des traités dont M. Gueroult publie aujourd'hui l'abrégé. Mais ce serait prendre un soin superflu; et sans nous attacher à défendre une gloire que personne ne conteste, nous allons parler de la traduction elle-même; ou plutôt c'est elle qui parlera pour nous. Car que pourrait-on dire d'un talent aussi achevé que celui de M. Gueroult, que ce talent ne dise lui-même avec infiniment plus d'éloquence et de vérité? Nous allons donc prendre au hasard dans les deux volumes que nous annonçons des morceaux de différens caractères, afin que nos lecteurs puissent juger et du génie de Pline, et de la manière de son digne interprète. On voudra bien nous dispenser de rapporter ici le texte latin. Par-là, nous nous réservons l'heureuse liberté de multiplier les citations.

Arrêtons-nous d'abord au début du morceau de Pline sur l'homme (liv. VII).

Digitized by Google

« La nature semble avoir produit tous les autres ani-
» maux pour l'homme; mais elle vend bien cher les grands
» dons qu'elle lui fait; peut-être même est-elle pour lui
» moins mère que marâtre. D'abord, c'est le seul qu'elle
» couvre de vêtemens étrangers : elle donne aux autres
» divers tégumens, les têts, les coquilles, le cuir, les
» piquans, le poil, la soie, le crin, le duvet, la plume,
» l'écaille, et la laine. Elle a muni les arbres eux-mêmes
» contre le froid et le chaud, en les enveloppant d'une
» écorce quelquefois double. L'homme est le seul qu'au
» jour de sa naissance elle jette nu sur la terre nue, livré
» dès cet instant aux cris et aux pleurs. De tant d'êtres
» vivans, nul autre n'est destiné aux larmes, et ces larmes,
» il les répand aussitôt qu'il respire. Mais le rire, grands
» Dieux! le rire, même précoce, même le plus hâtif,
» n'éclôt jamais sur ses lèvres avant le quarantième jour.
» A ce triste essai de la lumière succèdent des liens
» qui entravent tous ses membres, et dont les bêtes sau-
» vages qui naissent dans nos habitations sont affranchies,
» du moins en ces premiers momens. Produit sous de si
» brillans auspices, le voilà donc étendu pieds et mains
» liés, ce futur dominateur de tous les autres animaux!
» Il pleure! Des supplices commencent sa vie et tout son
» crime est d'être né. Après un tel début, hélas! quelle
» démence que de se croire des droits à l'orgueil!
» Se traîner sur les genoux et sur les mains est en lui
» le premier signe de la force et le premier bienfait du
» tems. Mais quand ce débile quadrupède se dressera-t-il
» sur ses pieds? Quand formera-t-il des sons articulés?
» Quand sa bouche pourra-t-elle broyer les alimens?
» Jusques à quand la palpitation de son crâne attestera-
« t-elle qu'il est plus faible qu'aucun des animaux? Déjà
» surviennent les maladies, et cette foule de remèdes
» inventés pour les guérir, trop souvent impuissans
» eux-mêmes contre des maux inconnus et nouveaux.
» Avertis par leur instinct, les autres courent, volent
» ou nagent. L'homme ne sait rien sans le secours de
» l'instruction, ni parler, ni marcher, ni se nourrir.
» Qui, de lui-même il ne sait que pleurer : aussi plusieurs
» ont-ils

Digitized by Google

» ont-ils prononcé que le mieux serait de ne point naître » ou de rentrer à l'instant même dans le néant. »

Pline regardait avec raison la grandeur morale de l'homme, c'est-à-dire, les vertus et les talens auxquels l'homme s'élève quelquefois, comme une partie nécessaire de son histoire naturelle. Où ce philosophe eût-il rencontré de plus grands hommes, et en plus grand nombre que parmi les Romains? Voici, entre beaucoup d'autres, les portraits qu'il a laissés de César et de Cicéron.

» L'âme la plus forte que la nature ait jamais produite » me paraît avoir été celle de César; et je ne parle pas » ici de son courage, de sa constance, de cette élévation » de génie qui embrassait le monde entier, mais seule- » ment de cette énergie qui lui fut propre, de cette acti- » vité qui semblait tenir de la rapidité de la flamme. On » rapporte qu'il écrivait ou lisait en même tems qu'il dic- » tait et qu'il écoutait; qu'on l'a vu dicter à ses secrétaires » quatre lettres à la fois sur des affaires de la plus haute » importance. Il combattit cinquante fois, enseignes » déployées, et seul il a surpassé Marcellus, qui avait » livré trente-neuf batailles.... Le titre distinctif de César, » est la clémence; vertu où il n'eut point d'égal, et » qui le força au repentir. Il a donné aussi un exemple » de magnanimité auquel nul autre ne pouvait être com- » paré..... Voici quel est ce trait d'héroïsme incompa- » rable, cette marque non équivoque d'une âme invin- » cible; c'est que les papiers de Pompée ayant été pris à » Pharsale, et ceux de Scipion à Thapse, il les brûla de » bonne foi sans les avoir lus. »

. . . . . .

« Toutefois, ô Ciceron! puis-je, sans crime, passer » ton nom sous silence? et que célébrerai-je comme le » titre distinctif de ta gloire? Mais en est-il qu'on puisse » préférer au témoignage universel du peuple-roi, aux » seules actions qui, sans compter les autres merveilles » de ta vie entière, ont signalé ton consulat? Tu parles, » et les tribus renoncent à la loi agraire, c'est-à-dire, » à leurs besoins: tu conseilles, elles pardonnent à » Roscius sa loi théâtrale, et consentent à des distinc-

Digitized by Google

» tions humiliantes : tu pries, et les enfans des proscrits » rougissent de prétendre aux honneurs. Catilina fuit » devant ton génie ; ta voix proscrivit Marc-Antoine. Je » te salue, ô toi, qui le premier fus nommé père de la » patrie ! toi, qui le premier méritas le triomphe sans » quitter la toge, et le premier obtins la victoire par les » seules armes de la parole : toi, le père de l'éloquence » et des lettres latines : toi enfin (et ton ancien ennemi, » le dictateur César, l'a écrit lui-même) ; toi qui as » remporté un triomphe d'autant plus solennel, que » d'agrandir à ce point les limites du génie, est un bien » plus grand succès que d'avoir, par la réunion de tous » les autres talens, reculé les bornes de l'empire. »

C'est avec cette chaleur et cette conviction, c'est avec ce noble enthousiasme que Pline rend chez nous hommage aux grandes qualités qui ont consacré la mémoire de Cicéron. Maintenant veut-on des tableaux d'un autre genre, doux, rians, ou terribles ? Que l'on cherche dans le huitième et le dixième livres. Avec quelle vivacité de couleurs, avec quelle fierté de trait il dépeint la tendre fidélité du chien, la fureur généreuse du lion, les combats de gloire et les brillantes rivalités du rossignol, et l'orgueilleuse vanité du paon ! Qu'il nous soit permis de citer encore les paroles mêmes de M. Gueroult : qu'il charme encore une fois nos lecteurs :

« De tous les animaux féroces, le lion seul pardonne » à qui le supplie ; il fait grâces à ceux qu'il a terrassés. » Dans sa fureur, il se jette plutôt sur les hommes que » sur les femmes, et jamais sur les enfans, à moins » qu'il ne soit extrêmement pressé par la faim.... On » connaît les affections du lion aux mouvemens de sa » queue, comme celle du cheval aux mouvemens de ses » oreilles. La nature a donné ces caractères distinctifs » aux animaux de la plus noble espèce. Lors donc que » la queue du lion est immobile, il est doux et paisible ; » il a l'air caressant : ce qui est rare ; car il est presque » toujours en colère. Quand il commence à s'irriter, il » bat la terre de sa queue ; à mesure que sa fureur s'al- » lume, il se frappe les flancs, comme pour s'exciter » lui-même. Sa plus grande force est dans la partie an-

Digitized by Google

» térieure de son corps. Un sang noirâtre coule de » toutes les blessures que font ses griffes ou ses dents. » Lorsqu'il est rassasié, il ne fait point de mal.

» Sa fierté généreuse se manifeste sur-tout dans les » dangers. Méprisant les traits qu'on lui lance, il se » défend long-tems par la seule terreur qu'il inspire. Il » proteste, en quelque sorte, contre la violence à la- » quelle on le force; et lorsqu'il se lève, ce n'est pas » qu'il cède au danger, c'est qu'il s'indigne de la folle » audace de ses provocateurs. Mais voici une marque » plus noble encore de son superbe courage. Dans la » plaine, et tant qu'il peut être vu, quelque nombreux » que soient les chasseurs et les chiens qui le pressent, » il se retire d'un air de dédain, et s'arrêtant presqu'à » chaque pas. Sitôt qu'il est entré dans les forêts, il » s'échappe, emporté par une course rapide, comme » pouvant fuir sans honte, dès qu'il fuit sans témoins. » Quand il poursuit sa proie, il s'élance par sauts et par » bonds, ce qu'il ne fait pas en fuyant. A-t-il été blessé? » il reconnaît à merveille l'offenseur, et va le chercher » au milieu des chasseurs, quel qu'en soit le nombre. Si » l'un d'eux a lancé un trait qui ne l'ait pas atteint, il le » saisit, le fait pirouetter, et le terrasse sans le blesser. » Au surplus, ces animaux ne connaissent ni la ruse, ni » la défiance. Ils ne regardent jamais qu'en face, et ne » veulent pas qu'on les regarde autrement. » . . . . . .

. . . . . .

« Le ramage du rossignol dure quinze jours et quinze » nuits sans interruption, dans le tems où le feuillage » des arbres commence à s'épaissir. Cet oiseau n'est pas » celui qui a le moins de droit à notre admiration. » D'abord, cette force de voix dans un si petit corps, » cette continuité de respiration, se peuvent à peine » concevoir. Les modulations de son chant semblent le » fruit de l'étude la plus approfondie de la science mu- » sicale; c'est la réunion complète de tous les genres de » perfection. Coups de gosier éclatans et prolongés, » cadences variées, batteries vives et légères, roulades » précipitées, reprises soutenues, demi-silences inat- » tendus, quelquefois un simple gazouillement; le ros-

Digitized by Google

» signol cause alors avec lui-même. Sa voix est tour à » tour pleine, grave, aiguë, perlée, étendue; et telle » est la souplesse de son gosier, qu'il chante à son gré » le dessus, la haute-contre, la taille et la basse. En un » mot, un si faible organe produit tous les sons que l'art » de l'homme a su tirer des instrumens les plus parfaits: » ensorte qu'on ne peut douter que celui qui chanta sur » la bouche de Stésichore enfant, n'ait annoncé par un » infaillible présage la douceur de sa poésie. Et ne croyez » pas que l'art soit étranger à ces oiseaux. Chaque rossi- » gnol chante plusieurs airs, et ces airs ne sont pas les » mêmes pour tous; chacun a les siens. Ils se disputent » le prix du chant avec une opiniâtreté bien marquée. » Souvent il en coûte la vie au vaincu, qui ne cesse de » chanter que lorsqu'il a cessé de respirer. D'autres plus » jeunes étudient, et reçoivent les airs qu'ils doivent » imiter. Le disciple écoute avec une attention extrême; » il répète la leçon, et se tait pour écouter encore. On » reconnaît que le maître reprend et que l'élève se cor- » rige..... Au reste, ces sons enchanteurs, ces modu- » lations si savantes, cessent peu à peu au bout de quinze » jours, sans qu'on puisse dire que ce soit lassitude ou » dégoût de leur part. Quand les chaleurs arrivent, leur » voix devient toute autre; ce n'est plus qu'un coasse- » ment sans modulation et sans variétés. »

. . . . . .

« Le paon, lorsqu'on lui donne des louanges, déploie » ses couleurs éblouissantes, sur-tout en face du soleil, » parce qu'alors les reflets en sont plus étincelans. Il » cherche, en formant la roue, à tirer de nouveaux effets » de lumière de leur mélange avec des nuances plus » sombres. Il rassemble en une seule gerbe tous les yeux » de ses plumes, qu'il étale complaisamment à l'admi- » ration des spectateurs. Mais, tous les ans, ces plumes » si belles tombent avec les feuilles des arbres. Honteux » et triste, il se cache, et craint de se faire voir jusqu'à » ce que la saison des fleurs lui rende sa parure. La » durée de sa vie est de vingt-cinq ans. C'est à la troi- » sième année qu'il commence à étaler ses riches cou- » leurs. »

Digitized by Google

Nous nous arrêtons à regret à ces citations. Mais dans un champ si vaste, il faut savoir se borner, ou se résoudre à tout copier; car partout règne le même mélange de force, de grâce et d'élégance : partout brille la même noblesse de langage, la même richesse et la même flexibilité de style. Puissent les morceaux qu'on vient de lire inspirer à nos lecteurs la juste estime que doit obtenir, selon nous, un goût aussi pur. A. Z.

Cours élémentaire d'Histoire universelle, rédigé sur un nouveau plan; par Melle M. de B***. — Chez *Dentu*, libraire, rue du Pont de Lodi.

A l'âge de Melle de B***, beaucoup de jeunes personnes se croiraient déjà célèbres si elles avaient pu attacher leur nom à un petit roman composé des débris de cinq ou six autres. Melle de B*** n'a point aspiré à cette gloire; elle a consacré à de longues et sérieuses lectures les années que tant d'autres dissipent dans la frivolité; et c'est après avoir beaucoup lu et mûrement réfléchi, qu'elle a cru reconnaître qu'il manquait à l'éducation de la jeunesse un Cours d'Histoire universelle. Nous allons la laisser présenter à elle-même le résultat de ses recherches sur cet important sujet :

« Nous avons, dit-elle dans son Introduction, quelques Abrégés historiques; mais la plupart ne sont bons » que pour la première enfance. Nous avons des Tablettes » chronologiques, extrêmement utiles aux gens instruits » qui veulent retrouver les dates des faits, et dont le » seul énoncé suffit pour les remettre dans leur mémoire; » mais ces ouvrages ne peuvent, en aucune manière, » convenir aux jeunes gens qui ne savent point encore.

» Plusieurs ouvrages portent le titre d'*Histoire universelle*, sans le remplir entiérement; nous n'avons même » en France d'ouvrage véritablement complet en ce » genre que la traduction de la grande histoire universelle des Anglais. Mais un ouvrage en 126 volumes » peut-il être employé à l'enseignement? »

M. Anquetil a donné un Précis en 12 volumes, de

Digitized by Google

cet immense ouvrage ; et Melle de B*** s'est contentée de dire modestement dans une note : « Si l'abrégé de » M. Anquetil eût paru être destiné à la jeunesse, je me » serais bien gardée d'entrer en concurrence avec un » savant d'une telle réputation. » Il est permis et même utile de suppléer au silence très-discret de Melle de B***. *Le Précis de l'Histoire universelle*, par M. Anquetil, soit qu'il faille en attribuer la cause au grand âge de l'auteur, ou à la précipitation avec laquelle il aura travaillé, fourmille d'anachronismes, d'omissions essentielles, en un mot d'erreurs graves.

C'est avec la même circonspection que Melle de B*** s'exprime sur le celèbre ouvrage de Bossuet : on voit qu'elle le regarde aussi comme insuffisant pour l'éducation, et qu'elle n'ose le dire. C'est cependant une opinion que l'on peut émettre sans irrévérence. Bossuet a écrit un *Discours* sur l'histoire universelle, et non l'histoire universelle elle-même. Voltaire, dans son admirable *Essai sur les Mœurs et l'esprit des Nations*, ne commence qu'au règne de Charlemagne.

Enfin, pour ne rien oublier, Melle de B*** apprend à la plupart de ses lecteurs que Mme de Genlis a composé aussi une espèce d'histoire universelle sous le titre d'*Annales de la Vertu*. Dans la Préface de cet ouvrage, Mme de Genlis établit que, regardant l'étude entière de l'histoire comme inutile aux jeunes personnes, elle croit leur rendre un grand service en leur épargnant le récit des faiblesses et des crimes qui ont déshonoré l'humanité, pour ne leur offrir que celui des traits de vertu qui en font la gloire. Les élèves instruits d'après ce système, assurément très-charitable, croiront naïvement que tout est au mieux dans ce monde, le meilleur des mondes possibles : mais il ne faut pas qu'ils s'imaginent savoir l'histoire.

Melle de B*** qui a eu la noble prétention de l'enseigner sérieusement et complétement à la jeunesse pour laquelle elle écrit, s'est imposé la tâche de réunir dans le cadre le plus étroit possible, le résumé de tout ce que l'on ne peut puiser qu'avec grande peine aux sources authentiques.

Digitized by Google

Cet ouvrage paraît par livraison de 2 vol. : les deux premières ont formé l'histoire ancienne proprement dite. La troisième, qui paraît maintenant, comprend les deux premiers tomes de l'histoire moderne, c'est-à-dire, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à Romulus-Augustule en qui finit l'empire romain.

L'ordre des matières, qui sont divisées par lettres ou chapitres, la clarté du style qui est toujours facile et rapide, ont mérité à l'auteur deux distinctions flatteuses ; l'une d'obtenir que son Cours d'Histoire parût sous les auspices de S. A. I. MADAME MÈRE; l'autre de le voir admis dans la maison impériale d'Ecouen.

L'ouvrage entier formera 10 vol. in-12 ; le succès des six premiers assure d'avance celui des quatre autres.

L. S.

LES QUATRE SAISONS DU PARNASSE, ou *Choix de poésies légères, avec des mélanges littéraires et des notices sur les ouvrages nouveaux et sur les nouvelles pièces de théâtre;* par M. FAYOLLE. — IVe ANNÉE. — Automne, 1808. Hiver, 1809. — A Paris, chez *Mondelet*, rue du Battoir, n° 20.

C'EST avec un regret véritable que nous annonçons la discontinuation de ce Recueil périodique qui, acquérant, à chaque volume, un nouveau degré d'agrément et d'utilité, n'aurait pas manqué de vaincre cette indifférence du public, causée par l'insipidité toujours croissante de presque toutes les autres compilations du même genre. Celle-ci, paraissant quatre fois par an et contenant par moitié des pièces de vers et des morceaux de prose, avait l'avantage de satisfaire tous les goûts, et de ne point rassasier ni trop faire languir la curiosité des abonnés. Elle y joignait le mérite d'une impression élégante et correcte. Son existence ayant été de quatre années, elle forme une collection de seize volumes, dont le dernier renferme une table générale des matières. Ce Recueil sera plus d'une fois consulté, sans doute, par ceux qui le possèdent. Nos meilleurs poëtes et nos pro-

Digitized by Google

sateurs les plus ingénieux l'ont enrichi d'une foule de morceaux qui n'ont été imprimés nulle autre part, ou ne l'ont été que dans les journaux ; or les feuilles les plus recherchées le jour de leur apparition, sont négligées, dès le lendemain, à un point qu'on n'oserait dire, et l'on pourrait donner aux poëtes le même conseil qu'Enée à la Sybille : *Foliis tantùm ne carmina manda.* Des jugemens courts, mais justes et piquans sur toutes les productions un peu importantes de la littérature, du théâtre et des arts, qui avaient paru dans l'espace d'un trimestre à l'autre, et des notices biographiques sur tous les personnages de quelque célébrité qui avaient disparu dans le même intervalle, après avoir produit leur effet dans le moment par le mérite de la nouveauté et de l'à-propos, conserveront encore beaucoup d'utilité dans la suite par l'exactitude des renseignemens qu'ils contiennent, et formeront de bons matériaux pour l'histoire littéraire de notre tems. On ne saurait trop engager l'auteur de ce Recueil à le faire revivre sous quelque forme nouvelle qu'il juge à propos d'adopter, et même à remplir par deux ou trois volumes publiés à la fois la lacune fâcheuse qui existerait sans cela entre la fin de la première collection et le commencement de l'autre. J'ose lui promettre tout le succès qu'il a droit d'attendre des soins et du goût dont il fait preuve dans ce genre de travail. Les deux derniers volumes que j'annonce, offrent, comme tous les autres, des noms justement chers au public. Ce sont, pour les vers, ceux de MM. Andrieux, Campenon, Delille, Flins, Fontanes, Jouy, le Brun, le Gouvé, Rhullière, etc. ; et pour la prose, ceux de MM. Châteaubriand, Cérutti, Esménard, Fontanes, Ginguené, Rivarol, et quelques-autres qui, pour n'avoir pas la même célébrité, n'en sont pas moins dignes de se trouver en si bonne compagnie. Le nom de l'auteur même du Recueil s'y associe dignement. Des traductions soignées de Virgile et d'Horace, et des notices curieuses sur des écrivains, des savans et des artistes célèbres, prouvent que M. Fayolle sait également écrire en prose et en vers, et qu'il n'est étranger à aucune connaissance.

AUGER.

Digitized by Google

LYDIE *ou* LES MARIAGES MANQUÉS, Conte moral par Mme Julie SIMONS-CANDEILLE. — Deux vol. *in*-12, 4 fr. — Paris, chez *Barba*, libraire, derrière le Théâtre français, n° 51.

ON pourrait presque assurer, quand on voit l'épithète *moral*, sur le titre d'un volume, qu'il contient fort peu de moralités; et depuis les *Contes moraux* de Marmontel, qui le sont en général très-peu, jusqu'au *Conte moral* du Sopha de Crébillon fils, qui ne l'est pas du tout, tous les ouvrages compris sous cette dénomination sont presque les synonimes du contraire. Le roman de Mme Candeille déroge pourtant à cette règle commune, et à quelques pages près, nous pouvons prédire que

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Nous pouvons prédire encore que la crainte de manquer autant de mariages que Lydie pourra faire éviter à beaucoup de demoiselles une foule d'inconséquences, car ce qu'elles redoutent le plus au monde c'est de rester filles.

Il y a dans ce petit ouvrage une idée qui renferme un grand fond de morale: il est assez neuf de présenter une jeune personne douée de tous les avantages que peuvent procurer la naissance, la fortune, la jeunesse, et ce qu'on appelle dans le monde une éducation brillante, et de la réduire par les seules suites de quelques vices de caractère et de quelques légères inconséquences de conduite à l'état accablant d'une réputation ternie et d'une existence malheureuse. Le vice de ces éducations est ordinairement de faire ressortir des demi-talens et de donner à l'élève une dose d'amour-propre, qu'un artiste distingué serait à peine excusable de témoigner.

Lydie se trouve précisément placée dans cette position; une démarche inconsidérée lui fait manquer un premier mariage; un incendie qui consume une partie de sa fortune fait échouer le second; une coquette lui enlève un troisième prétendant à sa main; et quelques plaisanteries faites sur la figure d'un artiste estimable qui lui

Digitized by Google

offrait sa fortune et son nom, la dégoûtent du seul homme qui aurait pu faire son bonheur. Voilà de bon compte quatre mariages manqués.

Le reproche le plus fondé qu'on puisse faire à l'auteur, c'est de n'avoir pas fait ressortir tous les événemens de son roman du caractère de Lydie; sur quatre mariages, deux échouent par sa faute, mais les deux autres manquent par des accidens auxquels elle est tout à fait étrangère : une demoiselle a beau être sage, elle ne peut prévoir un incendie qui la ruine, ni parer aux intrigues d'une coquette qui lui enlève un amant. La leçon eût été plus complète si Lydie n'avait été malheureuse que par sa faute.

Il serait maladroit de chercher à donner une analyse suivie de ce petit ouvrage; le fonds en est trop léger pour qu'il puisse offrir quelque intérêt dénué des détails et des petits épizodes qui font une grande partie de son charme. On sera étonné de trouver dans un cadre aussi resserré deux caractères agréablement dessinés, et quelques autres qui quoique sur le second plan figurent d'une manière assez piquante dans cette composition. Le caractère de Lydie est d'une très-grande vérité dans la première partie de l'ouvrage; la société fourmille de ces jeunes personnes qui s'y font remarquer par une gavotte, par une sonate ou par une ariette de bravoure, et qui portent dans l'intérieur de leur famille le besoin de voir applaudir leurs caprices comme leurs talens. Le repentir dans la seconde partie et le sentiment de ses fautes, n'est peut-être ni aussi vrai ni aussi commun. Le caractère de *Valmont* est très-beau d'un bout à l'autre; il joint la noblesse à la générosité, et la délicatesse à l'élévation des sentimens; c'est un artiste, mais un artiste dans le beau idéal : et la conception de ce personnage fait honneur à Mme Candeille. Il faut sentir les arts comme elle pour savoir en rendre aussi bien l'influence sur les actions de la vie. Nous nous faisons un devoir de rappeler dans cette occasion l'auteur de cet ouvrage, qui, fille d'un musicien distingué et fort distinguée elle-même dans cet art, sut fournir au théâtre une belle carrière, même à côté de Mlle Contat : elle

Digitized by Google

pourrait encore sinon nous faire oublier une actrice incomparable, du moins diminuer la vivacité de nos regrets : il nous serait encore doux de payer un double tribut d'éloges en applaudissant à la fois et l'artiste et l'auteur dans *La belle fermière*.

On est fâché d'être obligé de relever dans ce petit roman quelques légères taches d'afféterie et de manière. Elles sont en plus petit nombre qu'on ne serait tenté de le croire d'abord. Comment l'auteur n'a-t-il pas trouvé un ami qui ait effacé d'un trait de plume cette description d'un voyage en voiture au milieu de la nuit. Il s'exprime ainsi : « Eh! comment échapper à cette dernière » séduction? Quel voyageur n'en a fait l'épreuve? Qui » n'a connu le voluptueux danger de se trouver tout à » coup, et dans la nuit, et à l'heure la plus calme, ren- » fermé près d'une femme respectée, mais charmante, » dans une boite roulante et commode, dont chaque ba- » lancement vous rapproche de l'objet qu'en vain l'on » voudrait fuir, dont l'air déjà chargé du parfum de ses » cheveux, de ses vêtemens, de son haleine, se charge » encore de vos soupirs, et descend de son cœur dans » le votre chaque fois qu'ils aspirent le mouvement et la » vie !.... »

Avouons que cette afféterie ne se rencontre pas souvent et que le style de l'ouvrage est en général élégant et de bon goût. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer le morceau, qui contraste d'une manière frappante avec celui qui précède :

« Mais chacun d'eux, seul avec sa pensée, l'éleva in- » sensiblement vers celui qui soulage, prévient ou ré- » pare tous les malheurs. On ne saurait disconvenir que » ce rapport direct, établi par l'infortune entre Dieu et » les âmes tendres, ne soient l'égide la plus puissante » que la nature ait accordée à la faiblesse. Ses persécu- » teurs y trouvent aussi une source intarissable d'envie » et d'impatience ; car de l'instant où le malheureux s'a- » genouille, de l'instant qu'il prie et qu'il croit, un doux » espoir lui sourit et la Providence l'accueille ; le repos » suspend ses douleurs : du sommeil qui le rafraîchit, » il passe à la réflexion qui l'éclaire ; il est plus fort par

Digitized by Google

» cela seul qu'il est plus confiant; et si l'événement doit » tromper son attente, la pieuse résignation qui l'y avait » préparé lui laisse des forces pour le soutenir et un » recours pour espérer encore. »

Les lecteurs remarqueront aisément dans l'intéressant ouvrage de Mme Candeille une teinte générale de bonne compagnie, malheureusement trop rare aujourd'hui dans les ouvrages du même genre, et qui décèle une personne habituée à n'en pas sortir. T. M.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

BEMERKUNGEN UBER GEORGIEN, IN HISTORISCHER, POLITISCHER, KIRCHLICHER UND LITTERAERISCHER HINSICHT. *Vom Popen* EUGENIUS, *archimandriten von dem kloster des heiligen Alexanders Newsky.*

Observations sur la Géorgie, sous les rapports historique, politique, ecclésiastique et littéraire; par le *Pope Eugenius*, archimandrite du couvent de S.-Alexandre-Newky.

La Géorgie devenue une province de l'empire russe, les peuples indomptables du Caucase enveloppés de tous côtés par ses armées, la Perse et la Turquie asiatique dépouillées de leur barrière naturelle; tels sont les objets qui frappent d'abord l'homme d'Etat, lorsqu'il tourne ses regards vers le Caucase. Mais le géographe, le naturaliste, l'historien et le littérateur, y trouvent d'autres motifs d'intérêt; une nature grande et imposante, d'anciennes races d'hommes, des idiômes peu connus, enfin de nombreuses matières à des recherches de différens genres. L'auteur trace d'abord le tableau physique et politique du pays qu'il veut faire parcourir à ses lecteurs.

Le mont Caucase s'étend comme un mur immense, de la mer Noire à la mer Caspienne; il a plus de 150 lieues de longueur; sa largeur varie depuis 25 jusqu'à 70 lieues; son sommet est blanchi par une neige éternelle; sa croupe est couverte de glaciers: il paraît cependant que l'Elbourz, le point le plus haut de sa cîme n'est élévé que de 5,400 pieds au dessus du niveau de la mer Noire. Vers le sud, le Caucase rencontre les nombreuses ramifications du mont Taurus, qui traversent toute l'Asie occidentale; au nord, il

Digitized by Google

termine les vastes plaines qu'habitèrent jadis les Sarmates, et où l'on voit errer les Cosaques et les Kalmoucks; à l'est, il descend graduellement vers la mer Caspienne; à l'ouest, il se plonge à pic dans la mer Noire. Ce n'est que par deux passages que s'ouvre, pour les armées de l'Europe et de l'Asie, cette barrière qui semblait devoir les séparer à jamais; l'un situé vers les sources du Téreck, est une étroite ouverture qui paraît avoir été produite par l'éboulement des rochers : c'était la *porte caucasique* des anciens; l'autre est le défilé de Derbent, entre le pied des montagnes et la mer Caspienne; il était nommé dans l'antiquité *porte Caspienne* ou Albanaise.

Les Mèdes, les Perses, les Romains, regardaient le Caucase comme le boulevard du monde civilisé contre les invasions des hordes barbares; mais ni la grille de fer dont parle Pline, ni la muraille bâtie par le sage *Nou-Schirvan*, ne purent arrêter toujours les Huns et les Tartares. L'isthme du Caucase est trop large pour qu'il soit possible de le défendre autrement que par une nombreuse armée.

Cette contrée excite au plus haut degré l'attention de celui qui s'occupe de l'histoire de la nature et de celle de l'espèce humaine. Parmi les nombreuses peuplades qui l'habitent, se trouvent quelques restes de ces hordes asiatiques qui passèrent si souvent ces montagnes, et des tribus dont l'origine remonte jusqu'au berceau du monde; leurs idiômes renferment les élémens des langues mères; leur physionomie même porte les nobles traits de cette grande race, appelée race de Japhet, dont les Persans, les Grecs, les Sclavons, les Goths, les Allemands et les Celtes ne sont tous que des rameaux. Les animaux domestiques de l'Europe et de l'Asie, et même les plantes que l'on cultive dans ces parties du globe, peuvent avoir eu pour patrie originaire les régions du Caucase. Il est effectivement à remarquer que l'on y trouve tous les climats de l'Europe réunis; la nature y étale tous ses charmes et toutes ses horreurs; une colline sépare souvent l'hiver du printems, et l'Europe de l'Asie. Dans le centre, au milieu des rochers escarpés et d'une neige éternelle, habitent les ours, les loups, les chacals, les hermines, les blaireaux, les chamois, l'urgali, l'aigle et le vautour. L'hiver y commence en septembre, et dure fréquemment jusqu'à la moitié de mai. Alors un été fort court, mais très-chaud, donne à la végétation une activité extraordinaire.

Digitized by Google

Les *Ossètes*, les *Kistingis*, et autres peuples industrieux de cette contrée montagneuse cultivent dans leurs vallées le froment et le tabac; ils élèvent de nombreux troupeaux. Quelques tribus fabriquent des fusils, des sabres, des couteaux; d'autres des étoffes de laine qu'ils vendent au dehors. Les Ossètes, qui sont les maîtres de la porte Caucasique, servent de guides et de voituriers aux négocians arméniens, persans et russes. Tous ces montagnards, protégés par la nature même de leurs habitations, ne reconnaissent que d'une manière très-précaire la souveraineté de la Russie.

Au pied occidental du Caucase, le long de la mer Noire, on trouve les *Auwkasses*, et plus à l'ouest, en tirant vers le Bosphore cimbrique, les *Tzeques*. Ils ont la même origine que les Circassiens. Ces peuples guerriers sont soumis à la domination ottomane; mais les Russes se les sont attachés presque tous progressivement. Les Turcs possèdent encore la forteresse et le port d'Anakopia. D'après les traités, la Russie devait avoir pour barrière le fleuve Kuban, dont le nom est quelquefois donné à tout le pays; mais la guerre actuelle a changé de nouveau ces limites.

Les dépendances septentrionales du Caucase appartiennent aux Circassiens, qui habitent les districts connus sous les dénominations de grande et petite Carbardie. Les mœurs de cette nation ont été souvent décrites; ils doivent à leur valeur l'indépendance presqu'absolue dont ils jouissent encore; ils peuvent mettre en campagne environ 9,000 hommes armés de fusils, de lances et de sabres. Les troupes irrégulières russes ont montré quelquefois de la répugnance à se mesurer avec les Circassiens. Leur pays est exposé au vent du nord; la végétation y est très-vigoureuse; mais ce peuple nomade ne cultive que du millet. Leurs ruches voyagent avec eux. Leurs chevaux sont si estimés, que les Russes les achètent aux prix les plus exorbitans.

La partie qui est arrosée par le Tereik, et qui s'étend vers son embouchure, est habitée par les Tartares Koumoutski, peuplade industrieuse qui file le coton, et construit des maisons de plusieurs étages. Les Arméniens qui se sont établis parmi eux, cultivent la vigne et élèvent des vers à soie. Ils obéissent à des scheiks ou princes qui reconnaissent la suzeraineté de la Russie. Les deux princes d'Endery et d'Aksaï sont les protecteurs les plus déclarés du pillage et de la traite des esclaves.

Digitized by Google

Tout le côté oriental du Caucase présente une suite de montagnes élevées les unes au-dessus des autres en forme de terrasse. Ainsi au-dessus d'un banc de rocs arides se voit une couche de terre couverte de plantes et d'arbustes, et au-dessus encore des forêts de chênes, de peupliers, et de mûriers; au pied sont des vignes, des figuiers, des grenadiers, des abricotiers, chargés de fleurs et de fruits. Le climat est assez doux, mais excessivement humide.

Dans la province de Daghestan on trouve les Etats d'un prince ou khan, nommé *Schamkal,* qui peut mettre 10,000 hommes sur pied, et ne reconnaît que pour la forme la domination de la Perse. Tarku, sa capitale, est une place commerçante. Plus loin est la ville de Kubascha, très-remarquable en ce que ses habitans se disent *Francs,* et descendent vraisemblablement des Génois; ils ont, d'ailleurs, embrassé l'islamisme. Leur industrie va jusqu'à couler des canons de bronze, et battre des monnaies persannes et turques. Une partie de la province de Daghestan porte le nom de Lesghistan, d'après les sauvages et indomptables Lesghirs, peuple dont le langage paraît ressembler à celui des Finois. Ces brigands, du haut de leurs rochers inacessibles, bravent les Russes et les Cosaques. Ils ont pour voisins les restes de ces fameux Huns-Avares, qui répandirent l'effroi en Europe dans les sixième et septième siècles. Il règne cependant une certaine industrie parmi ces barbares; ils fabriquent des chawls et des étoffes de laine d'une grande finesse; ils emploient à ces ouvrages celles de leurs filles qu'ils ne peuvent vendre pour les harems de la Perse ou de la Turquie. Le Dignestan, c'est-à-dire, le pays de montagnes, se change enfin en collines agréables et fertiles, au pied desquelles s'étendent, vers la mer, des plaines sablonneuses ou argileuses, où l'on aperçoit des sources nombreuses de naphte. C'est le schirwan. L'olivier, le platanier, et le laurier embellissent cette province, que la Russie a enlevée à la Perse.

Nous devons jeter maintenant un coup-d'œil sur la partie méridionale de l'isthme du Caucase; nous y découvrons les deux Géorgies, l'une jadis Persane, aujourd'hui Russe; et l'autre nommée Géorgie inférieure ou Turque. Une branche du Caucase les sépare. C'est dans la Géorgie supérieure que prend sa source le fleuve rapide, auquel *Cyrus* donna son nom, parce qu'il crut voir en lui une image de son caractère et de ses actions. La basse Géorgie est arrosée par le Phase; il roule des paillettes d'or que les habitans

Digitized by Google

recueillent au moyen de toisons de brebis qu'il tendent au-dessus du fleuve : c'est de là que provient la fable de la Toison d'or et de l'expédition des Argonautes. Nous sommes ici sur un terrain classique ; et si nous pouvions soupçonner de l'exagération dans les éloges que fait l'archimandrite Eugénius de la beauté et de la fertilité de ce pays, nous trouverions aisément dans Hippocrate et Strabon la preuve que la nature y était, il y a deux mille ans, ce qu'elle y est de nos jours.

Les rochers du Caucase défendent ces vallées méridionales contre les vents glacés du nord ; et les montagnes de l'Arménie les préservent des vents brûlans de la Mésopotamie. L'air y serait toujours pur, s'il n'était quelquefois vicié par les exhalaisons qui s'échappent des marais trop nombreux. Jusqu'à ce que les habitans sachent remédier à cet inconvénient, leur pays sera moins sain que la haute Géorgie. L'herbe acquiert une telle hauteur dans ce sol humide et chaud, qu'elle étouffe le blé et les autres grains que l'on y sème. La Géorgie supérieure, qui est, en outre, riche en fer, cuivre, marbre et sel, n'a pas à se plaindre de cette surabondance de végétation. Elle y est d'une admirable magnificence ; les jasmins et les roses du Caucase parfument les vallées ; les rhododendrons couvrent les rochers et les marais d'un voile de fleurs.

Il est à propos, maintenant, de dire un mot de la manière dont la Russie s'est emparée de ce beau pays.

Les Géorgiens se donnent le nom d'*Ibériens*. Des écrivains grecs ou romains se seront probablement servis de celui de *Georgi*, c'est-à-dire, *Agricoles*, pour désigner une de leurs tribus ; et cette tribu, devenue dominante, aura étendu son nom sur toute la contrée. Les Russes l'appellent présentement *Grusie* ou *Grusinie*.

Les craintes inspirées tour à tour aux Géorgiens par les prétentions de la Perse et de la Turquie, les jetèrent dans de fréquentes alliances avec les czars russes. Le célèbre Thamas-Kouli-Khan les avait néanmoins presqu'entièrement soumis ; mais à sa mort, le prince Héraclius secoua le joug de la Perse. Trop faible pour maintenir son indépendance, il se déclara, en 1783, vassal de l'impératrice Catherine II. Attaqué cependant par des forces persanes très-considérables, ce ne fut qu'à l'époque même de la mort de Catherine (1796) que les Russes, commandés par le prince Valère Subow, arrachèrent la Géorgie aux Persans. Mais l'empereur Paul Ier rappela aussitôt cette armée,

Digitized by Google

armée, et livra les Géorgiens à la vengeance de leurs anciens maîtres. Le prince Héraclius mourut en 1798, et son successeur le prince Georges, se soumit à la souveraineté absolue de la Russie. Paul Ier l'accepta solennellement en 1801; et l'empereur Alexandre a reconnu les mêmes droits de sa couronne sur la haute Géorgie. Elle forme présentement une province russe qui a sa régence particulière à Teflis, quoiqu'elle dépende du gouvernement militaire d'Astracan.

Les czars d'Imirette règnent encore dans la Géorgie inférieure, mais sous la protection de la Russie. Cette puissance possède quelques forts ou positions militaires sur le Rione, ou ancien Phase; par-là elle entretient une communication assurée entre les deux Géorgies, et sépare même la Mingrélie du territoire de la Porte-Ottomane, qui en réclame vainement la souveraineté.

Taschenbuch der Vorzeit, von J. F. von Rœsch, Kœnigl. Würtemb. ingenieur-obrist; nebst einer Stammtafel der Regenten vor der Sündfluth. — Stuttgard.

Porte-feuille du premier âge, par J. F. de Rœsch, colonel du génie au service de S. M. le roi de Wurtemberg; avec un tableau généalogique des souverains qui ont régné avant le déluge. — Stuttgard.

Sous ce titre modeste, voici un petit ouvrage qui menace de renverser toutes nos connaissances historiques, chronologiques et mythologiques. Par ce mot de *vorzeit*, que nous avons rendu par *premier âge*, l'auteur entend évidemment les tems anté-diluviens, autrement nommés tems *incertains*. Mais, grâces à lui, cette dernière qualification ne pourra plus leur convenir. Si, faute de recherches suffisantes, les érudits que nous avions crus les plus profonds, n'avaient pu faire remonter l'histoire dite *profane* au-delà de vingt-trois siècles, le colonel Rœsch vient aujourd'hui déchirer le voile qui couvrait l'enfance du monde.

D'après ce simple énoncé, l'on apprendra sans surprise que ce *Porte-feuille historique* a occasionné, dès son apparition, un schisme violent parmi les savans de l'Allemagne. Les uns prétendent que l'auteur y a consigné le fruit de longues veilles et de combinaisons ingénieuses; ils comparent son ouvrage à un fanal, à une comète qui

Digitized by Google

va dissiper les antiques ténèbres : les autres, au contraire, avancent audacieusement que le colonel Rœsch n'a d'autre but que de ridiculiser la manie de ces pédans systématiques qui, dédaignant toutes les étymologies grecques et latines, affectent de ne vouloir puiser qu'aux seules sources orientales. Certes, c'est le cas ou jamais de dire aux combattans :

Non nostrum inter vos TANTAS *componere lites.*

Nous nous bornerons, très-humblement, à donner un extrait du Porte-feuille de M. le colonel Rœsch :

Il commence par déclarer, dans sa préface, qu'il ne donne aujourd'hui au public qu'un aperçu d'un ouvrage beaucoup plus volumineux, dans la composition duquel il a fait entrer les matériaux les plus anciens qui existent sur le globe.

Cela posé, il entre en matière : il faut d'abord observer, dit-il, que *Jehova* et *Elochim* ont la même signification que les mots chinois *Chang-ti* et *Tien*. Or *tien* veut dire Empereur, Roi, gouvernant, père, etc. Ainsi Jehova et Elochim, lors de la création, expriment l'Etre-Suprême; lors de la chûte de l'homme, un monarque ; lors du fratricide de Caïn, le père Adam ; et, lors de la confusion des langues, l'empereur de Perse. Par cette explication *évidente*, l'on dégage de toute obscurité des récits dont les versions vulgaires ne parviendraient jamais à donner l'intelligence.

Après s'être ainsi forgé une clef qui ouvre tout, le colonel ne rencontre plus de monument ou de tradition, quelle que soit son antiquité, qui puisse se dérober à ses regards pénétrans. Il nous trace d'abord la plus ancienne de toutes les histoires, celle de notre père commun. Toutes les particularités en sont si fidèlement exposées, que nous nous estimerions heureux de connaître Clovis ou Dagobert aussi bien que nous connaissons Adam aujourd'hui. Il ne sera même plus possible de fixer les yeux sur le firmament sans songer à ce premier auteur de notre espèce : le colonel nous affirme que l'étoile polaire (l'ourse) est ainsi appelée d'*Ur* ou *Ursus*, l'un des noms qui furent donnés à Adam.

L'auteur n'a pas apporté moins de sagacité dans ses recherches sur l'histoire profane. En vain Homère, par ses vers immortels, semblait avoir consacré à la dernière postérité les malheurs de Priam et *les champs où fut Troie* : d'un souffle, le colonel Rœsch renverse l'empire de Priam

Digitized by Google

et l'autorité de l'Iliade. Il nous affirme que Priam et Prométhée ne sont qu'un même personnage ; que c'est à tort que les géographes anciens et modernes placent Troie dans l'Asie mineure. Priam était roi de Perse ; Abydos doit être cherché à l'embouchure du golfe Persique. C'est aussi au détroit d'Ormus que de sa main toute-puissante l'auteur transplante les colonnes d'Hercule.

Jeunes gens, qui croyez encore à l'enlèvement d'Hélène, vous apprendrez que cette fable n'est que la figure de la conquête de *l'Elymaïs* par Prométhée ; vous saurez que l'Agamemnon d'Homère n'est que le général Bacchus, et qu'Achille n'est autre que Neptune, commandant de la cavalerie. Pluton ou *Plutho* était aussi général de la cavalerie, et reçut en partage, après la guerre, le pays d'Aderbayagjan, où se trouvait la prison d'Etat dite *le Tartare*. Jupiter, ou *Kaï-Kosrou*, se tint, pendant toute cette guerre, à Ispahan, ville qui avait été bâtie par Saturne ou Ilus, et de là nommée *Ilium*.

Ce fut d'abord dans la Bactriane que parut Zoroastre ; de là sa doctrine se répandit par toute la Perse, et de cette époque date le déclin progressif de la langue dite aujourd'hui langue allemande (1).

Jusqu'ici nous avons tous placé le trop fameux Tamerlan dans le quatorzième siècle ; mais nous allons apprendre à notre confusion que nous ne nous sommes guère trompés que de 3,000 ans. Voici le texte de notre historien : « Peu » de tems après le passage d'Israël en Egypte, c'est-à-dire » vers l'an 1700 avant notre ère, un conquérant Scythe » vint de l'est, et s'empara de Babylone. Ce conquérant » se nommait *Timur-Beg* (Tel est aussi le nom de Ta- » merlan.) C'est alors que les Grecs, poursuivis par la » fureur implacable de Timur, et voulant sauver leur » religion, émigrèrent de la Phrygie et de la Lydie en » Europe, et *probablement* aussi les Latins de la Lycaonie » dans le Latium.

(1) Le colonel Rœsch n'est pas le premier qui, plus ou moins sérieusement, ait avancé que l'idiôme qui se parle aujourd'hui sur les bords du Rhin et de l'Elbe, se parlait jadis sur ceux de l'Euphrate et de l'Araxe. La prononciation gutturale du *ch*, du *g*, l'aspiration rude de l'*h*, et quelques orientalismes, ont paru des preuves convaincantes à ceux qui cherchaient partout des appuis à leur système.

Digitized by Google

» Les Grecs étaient d'une profonde ignorance dans l'histoire ancienne. Si cette nation égoïste et frivole avait eu, » du tems d'Alexandre, des savans comme nous en avons, » versés dans les langues antiques, et zélés pour les recherches, quelles précieuses moissons n'auraient-ils pas pu » faire alors dans cette partie du monde conquise par leurs » armes, puisqu'après plus de vingt-un siècles nous y » trouvons encore des monumens qui ont échappé à leurs » regards ? »

C'est ainsi que le colonel Rœsch termine l'aperçu qu'il a bien voulu nous donner de ses immenses découvertes historiques. Les lecteurs, d'après cet extrait de son *Portefeuille du premier âge*, sont en pleine liberté d'opter pour l'un des deux partis dont nous avons fait mention plus haut, savoir, de brûler tous leurs livres, pour recommencer sur de nouveaux frais à étudier l'histoire, ou bien de rire franchement avec le colonel du piége qu'il a tendu à la crédulité publique.

Théâtre allemand.

On a donné, le mois dernier, à Berlin, la première représentation de *Fédor et Pauline*, comédie en quatre actes, de M. Kotzebue. Le succès n'en a pas été heureux : dans quel pays de la terre eût-il pu l'être, si l'on en juge par cette simple analyse de l'ouvrage ?

Fédor, jeune officier russe, rencontre dans une promenade publique une comtesse, accompagnée d'une suivante très-jolie. En un instant il s'enflamme d'une si belle passion pour la charmante soubrette, que mettant toute ambition et même toute convenance de côté, il ne connaît plus qu'un bonheur dans le monde, celui d'obtenir la main de sa Pauline. Il la lui demande avec instance, il supplie la comtesse de lui être favorable, et avant la fin du premier acte les paroles sont données; on envoie chercher un notaire. Mais au commencement du deuxième acte, voilà un incident auquel Fédor ne s'attendait assurément pas. La soubrette se trouve être la comtesse Pauline, et la comtesse redevient suivante. Il y a plus, la comtesse a un mari et un père. Voilà de quoi embarrasser tout auteur dramatique moins exercé que M. de Kotzebue, mais pour son génie cet obstacle n'est qu'un jeu. Il fait agir aussitôt un ressort d'un comique tout à fait neuf : on avertit le comte Schlamm que la comtesse a voulu l'empoisonner; et il la trouve la

Digitized by Google

main garnie de mort aux rats qu'elle allait effectivement donner au carlin favori de son époux. Il pousse des cris affreux : Pauline lui offre de lui laisser une terre qu'elle lui a apportée s'il veut consentir au divorce; il se prête à tout avec une complaisance admirable, et se montre, dans tous ses discours, parfaitement digne du noble nom de comte Schlamm, que l'auteur lui a donné. (*Schlamm* signifie *bourbier, fange.*) Ce comte déclare lui-même qu'il n'a jamais senti son âme, que son carlin est tout son amour, la mort son unique frayeur, l'argent son dieu; enfin que *le français* et les belles manières sont les seules choses qu'il prise sur la terre. Cette vile caricature ne parle, effectivement, qu'un mauvais français au milieu de tous les autres interlocuteurs qui parlent allemand. Cette disparate tient au plan d'hostilités de M. de Kotzebue contre la France et tout ce qui lui appartient. Aussi ne s'est-il fait aucun scrupule de s'emparer d'une petite pièce française (de Carmontel) qu'il a fondue tout entière dans l'un de ses actes, où les gens de M. le comte Schlamm font main basse sur le dîner de leur maître, et lui persuadent que c'est lui qui l'a mangé.

Le dialogue est semé de traits, pensées et maximes dignes du sujet. Le carlin est porté sur la liste des acteurs comme *personnage muet;* il est donc dispensé de parler, mais non d'entendre un très-long discours philosophique que lui adresse le comte, et où il lui dit : « On te reproche » d'être égoïste, mais tous les hommes ne le sont-ils pas ? » qu'ils deviennent chiens comme toi, mon cher carlin, et » ils ne sauront plus que mordre. »

La pièce finit par une invitation aux spectateurs de faire un voyage en Russie, où réside maintenant l'auteur. Un journaliste a dit le lendemain que beaucoup d'honnêtes gens accepteraient cette invitation, s'ils ne craignaient de rencontrer M. de Kotzebue et ses pièces. L. S.

FRAGMENS HISTORIQUES.

De la religion et des mœurs des INDOUS.

DANS un pays dont on a tant et si diversement parlé, l'étranger qui voyage pour s'instruire, s'attache d'abord à connaître les mœurs, les usages, et sur-tout la religion

Digitized by Google

d'un peuple dont l'origine va se perdre dans les ténèbres de la plus haute antiquité. La religion des Indous est d'autant plus intéressante à étudier qu'elle se lie intimement à leur histoire, qu'elle étend ses droits sur tous les objets qui, chez les autres nations, sont du ressort des lois, ou dépendent même du caprice de la mode. L'habillement, la nourriture, les devoirs de chaque profession, les actions les plus ordinaires de la vie domestique, tout fait partie des institutions religieuses. Cette juridiction illimitée de l'autorité sacerdotale, loin d'avoir contribué à l'asservissement des peuples (comme il serait naturel de le croire par analogie avec ce qui s'est passé dans le reste du monde), est une barrière insurmontable opposée par le législateur aux envahissemens du pouvoir absolu. Il suit de là que le gouvernement des Indes est une véritable *hiérarchie*, dans le sens primitif que l'on attachait à ce mot.

Les peuples Indous sont divisés en cinq grandes *castes*: la première, qui se divise elle-même en six autres, est celle des Brames; elle seule peut prétendre aux fonctions du sacerdoce, de la justice et de l'instruction publique. La seconde caste est celle des *Rageputes* (gens de guerre); la troisième, celle des *Banians*, uniquement occupée du commerce. La quatrième et la plus nombreuse, celle des *Soudras* ou artisans. La cinquième enfin, celle des *Parias*, qui se compose du rebut de la nation et dont l'abjection et le malheur surpassent tout ce que l'on peut imaginer.

On a fait de longues et de pénibles recherches pour résoudre la question de l'antiquité des Indiens, comparée avec celle des nations de l'Europe. On s'est demandé comment un peuple conquis tant de fois, chez qui les arts et les sciences ne sont et ne peuvent faire aucun progrès, a pu se conserver pendant plus de quatre mille ans au milieu des élémens de destruction auxquels il a constamment été en proie, tandis que les plus puissantes nations de l'Europe, anciennes et modernes, avec tous les avantages qui manquent au peuple de l'Asie, peuvent à peine produire dix siècles d'annales authentiques. La solution de ce problême politique ne se trouverait-elle pas dans l'examen des résultats que devaient nécessairement avoir, pour les uns, l'amour des nouveautés, le besoin des innovations, et pour les autres cet attachement invariable à leurs anciens usages? Dans l'ordre physique et moral le mouvement

Digitized by Google

détruit et le repos conserve. Quoi qu'il en soit de la justesse de cette réflexion, on ne peut nier que ce respect religieux, cet asservissement à la coutume ne soit le trait le plus saillant du caractère des Indiens et celui qui établit la différence la plus essentielle entre eux et les habitans de l'Europe.

Tous les historiens s'accordent à placer dans l'Inde le berceau des sciences et des arts. Ce pays était autrefois si renommé pour les connaissances et la sagesse de ses habitans, que les philosophes grecs ne dédaignèrent pas d'y voyager pour s'instruire. Pythagore, Démocrite, Anaxagore, Pyrrhon, Apollonius, firent exprès le voyage de l'Inde pour converser avec les Bramines qu'ils appellent *gymno-sophistes* (philosophes nus), probablement à cause de la forme de leurs vêtemens qui laisse à découvert une grande partie de leurs corps.

Rien de plus sublime et de plus simple que leur système de morale (qu'on a trop souvent confondu avec les superstitions populaires): le premier précepte recommande à l'homme le culte de la vertu; et l'idée qu'ils attachent à ce mot est aussi juste que précise: *Aimons les hommes afin d'en être aimés.* Dans la pratique du bien ils ne doivent être arrêtés par aucune considération de peines ou de plaisirs. Après la mort, disent les Bramines, l'âme se présente au pied du trône de Dieu pour y être jugée: elle est admise à jouir du bonheur éternel, ou condamnée à subir différentes métamorphoses. La religion des Indiens n'admet point de peines éternelles. Pendant mon séjour à Chandernagore, un savant Brame, nommé *Dhola*, discuta publiquement et par écrit ce point de controverse avec un ecclésiastique français, M. l'abbé de la Baume, qui eut besoin de toutes les ressources de la logique, de toute l'autorité des livres saints pour repousser les attaques de son adversaire.

Quoique nous ne soyons encore qu'imparfaitement instruits de l'histoire moderne des Bramines, nous en savons assez néanmoins pour affirmer qu'ils ont beaucoup dégénéré des vertus et des connaissances de leurs ancêtres. Peut-être, en partant de ce point démontré, serait-il possible à quelques-uns de ces esprits supérieurs que l'induction conduit à la source des vérités, de remonter de cet état de corruption où sont parvenus les descendans des Bracmanes, à l'origine même de leur institution. On peut

Digitized by Google

observer que tous les religieux sectaires s'éloignent graduellement, et à peu près dans des successions de tems égales, de l'autorité primitive de leur ordre : les différentes sectes de la chrétienté nous en offrent la preuve. Il est donc permis de croire qu'à force d'observations et de recherches dirigées sur ce principe, on parviendrait à connaître l'époque de la fondation de l'ordre des Bramines qui touche sans doute au berceau de l'Empire.

La plupart des voyageurs, frappés des pratiques superstitieuses auxquelles la nation entière paraît livrée, de cette foule de divinités subalternes dont les effigies exposées dans les temples, dans les places publiques, sont l'objet de la vénération du peuple, ont prononcé sans autre examen, que les Indous étaient idolâtres, sans réfléchir qu'un habitant des rives du Gange, transporté sur les bords du Tibre ou du Guadalquivir pourrait, sur de pareils fondemens, porter contre les catholiques un jugement tout aussi raisonnablement motivé. Il est manifeste pour tous ceux qui se sont donné la peine de consulter sur ce point le Brame le moins instruit, que l'antique religion qu'il professe n'admet qu'un seul Dieu, que *Wisnou*, *Brama* et *Shirven* ne sont que les ministres de ses volontés, et les idoles autant de signes visibles au moyen desquels les Indiens personnifient les divers attributs de la divinité, tels qu'ils s'offrent à leurs yeux dans les ouvrages de la création. La vache, par exemple, cet objet particulier de leur vénération, dont le simulacre ou la réalité se retrouve dans toutes les pagodes, dont ils ont une si haute idée que chaque matin ils se signent le front avec ses excrémens, n'est à leurs yeux comme aux nôtres qu'un animal très-inférieur à l'homme ; mais dans cet animal ils adorent *la bienfaisance* de l'Être suprême.

Je ne sais jusqu'à quel point les impressions de la jeunesse doivent servir d'autorité dans un âge plus mûr; mais si les souvenirs des huit années que j'ai passées dans l'Indoustan n'abusent pas mon cœur et mon esprit, le peuple de ces contrées (je ne parle ici que des indigènes) est celui dont les vertus font le plus d'honneur à la race humaine. La religion, les mœurs, les séparent des autres hommes, comme le sage s'éloigne de la société dont il déteste les vices, sans cesser néanmoins d'aimer ceux qu'il abandonne et de travailler à leur bonheur. La morale est toute en action chez un peuple qui n'attache qu'aux

Digitized by Google

bonnes œuvres l'estime que l'on accorde ailleurs aux beaux discours. On ne peut faire une lieue dans les magnifiques contrées qu'arrosent le Gange et l'Indus sans se convaincre de cette douce vérité. Avec quel attendrissement, en traversant en 1788, les vastes pays qui séparent les colonies de Pondichery et de Chandernagor, me suis-je reposé, au milieu d'une plaine aride et brûlante, sous un bouquet d'arbres où je lisais ces mots gravés sur une simple pierre : *Saadheva-Motjham s'est vu prêt à mourir de lassitude et de chaleur en traversant cette plaine; il a fait planter ces arbres pour éviter aux autres les maux qu'il a soufferts.* Dans la province de Catteck, au milieu d'un marais immense que traverse une chaussée étroite, on lit sur un poteau cette inscription en persan : *Cette chaussée a été construite par Darmera-Coti qui a perdu ses chameaux dans ces marais.* Les ruines superbes d'Egypte et d'Athènes ne proclament que la puissance des Rois ; les monumens des Indiens attestent les vertus d'un peuple.

Dans quel autre pays sur la terre, un homme, quel qu'il soit, sans argent, sans aucune espèce de ressource, pourrait-il entreprendre un voyage de cinq ou six cents lieues avec la certitude d'en atteindre le terme sans manquer jamais des objets de première nécessité et sans être contraint de mendier les secours qu'on lui accorde ? J'ai été vingt fois témoin du fait que je rapporte.

Un voyageur, tel que je le dépeins, se présente chez le *Cotwail* (magistrat établi dans chaque aldée ou village), il en obtient un guide qui se charge de son paquet et le conduit sans en exiger le moindre salaire jusqu'à l'aldée voisine, où il prend un guide nouveau. Parvenu de cette manière au lieu où il se propose de prendre du repos, il est conduit à la *chauderie* (bâtiment public destiné aux voyageurs), où les soins du catwail lui procurent une natte pour se coucher, du riz pour sa nourriture, le bois et les ustensiles nécessaires pour le préparer. Le lendemain il se remet en route et parvient ainsi au terme de son voyage en faisant des vœux pour que le meilleur, le plus hospitalier des peuples cesse enfin d'en être le plus malheureux.

La politesse est encore une des vertus dans l'exercice desquelles les Indiens n'ont point de rivaux, même chez les Français ; et, à cet égard, un habitant de Bénarès a sur un habitant de Paris la supériorité que celui-ci affiche sur un marchand de Londres ou d'Amsterdam. Un Français

Digitized by Google

est poli parce qu'il croit honorable de l'être ; un Indien (dans tout ceci je ne parle que des premières castes), parce qu'il croit la politesse un devoir. Le premier est poli parce qu'il se respecte ; le second, parce qu'il respecte les autres.

Les Indiens, en général, sont d'une taille élégante et bien proportionnée ; ils ont sur-tout la main d'une beauté remarquable ; leur contenance est assurée et majestueuse. Les femmes ont les traits réguliers et délicats, la taille légère, le regard caressant, et des cheveux d'une longueur démesurée, qu'elles doivent en partie à l'usage de l'huile de cocos ; elles les tressent avec une espèce de fleurs blanches que l'on nomme *mougry*, et les roulent en spirale autour de leur tête.

La langue de ce peuple est expressive, sonore et gracieuse ; dans le discours soutenu elle a quelque chose de musical qui rappelle notre récitatif. Ce langage habituel n'a rien de commun avec *le shamscrite*, langue morte qui n'est entendue que des Brames, et dans laquelle sont écrits les livres sacrés, comme ils le sont chez nous en grec et en hébreu. Cette langue, dans le principe, était-elle différente de la langue vulgaire ? l'est-elle devenue par une adroite prévoyance des prêtres, ou par cette altération insensible, ouvrage du tems et des circonstances ? c'est ce que les recherches savantes de la *Société Asiatique* pourront un jour éclaircir.

Pour instruire la jeunesse on n'a point imaginé de l'emprisonner sous des verroux : les écoles se tiennent en plein air. C'est un spectacle assez curieux de voir, dans chaque aldée, un vieillard vénérable exhaussé sur son siége, au milieu d'une place publique et environné d'une foule de jeunes disciples qui tiennent les yeux attachés sur lui avec l'air du respect et de l'admiration. L'éducation qu'ils reçoivent n'a point pour objet principal de les rendre propres aux affaires, mais de les instruire des devoirs de l'homme par rapport à Dieu, à ses parens et à son pays ; de les former à la justice et à l'humanité, et particuliérement de les attacher par les liens les plus forts à la caste dans laquelle ils sont nés.

Les Indiens sont imbus dès l'enfance, de l'idée que les eaux des trois grands fleuves, le *Gange*, le *Kishna* et l'*Indus*, ont la vertu de purifier ceux qui s'y baignent de tout péché, de toute souillure de l'âme ; aussi comptent-ils au nombre des plus grands malheurs l'obligation d'habiter,

Digitized by Google

même momentanément, des lieux assez éloignés de l'eau de ces fleuves pour qu'ils ne puissent pas s'acquitter journellement des fréquentes ablutions qui leur sont prescrites. En réfléchissant sur l'institution de cette pratique religieuse, on y découvre facilement le but du législateur, qui sans doute a voulu par ce moyen prévenir les émigrations: il est à remarquer, en effet, que dans toute l'étendue de l'Indoustan (et je comprends sous cette dénomination tout le pays qui s'étend du nord au sud entre le mont Tibet et le cap Comorin, et de l'est à l'ouest entre le Gange et l'Indus); il est à remarquer, dis-je, qu'il n'est aucune partie de cette vaste contrée où les habitans ne soient pas à portée de se baigner dans une de ces rivières. On peut s'en convaincre en suivant le cours des trois fleuves; le Gange, qui prend sa source dans les montagnes du Tibet, baigne, en se séparant en plusieurs branches, les royaumes de Bengal, de Bahar, d'Orixa, les provinces de Houde, Rohilcoude, Agra, Delhi et Lahore. Le Kishna sépare la Nababie du Carnate, du royaume de Golconde, traverse le Visapour, et arrose l'intérieur du Décan. Enfin l'Indus sert de limites aux provinces de Guzarat et sépare l'Indoustan de l'Empire des Perses.

JOUY.

(*La suite à l'un des numéros prochains.*)

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MARTIN, Chenard, Elleviou, Madame Belmont, Madame Paul et la plupart des souverains et souveraines de théâtre qui ont quitté Paris pour aller moissonner des lauriers en province, se disposent à rentrer dans la capitale. On croit que ce sera le 15 de ce mois que l'*Opéra-Comique* reprendra ses exercices. On craint néanmoins que les travaux entrepris pour restaurer la salle ne soient pas achevés à cette époque : dans ce cas, les acteurs de ce théâtre transféreraient leur siége au *Théâtre Favart*, leur ancien palais, celui que beaucoup d'entre eux regrettent encore.

L'*Opéra-Buffa* a reçu une nouvelle organisation. Son régime est maintenant séparé de celui de la troupe française

Digitized by Google

de l'*Odéon*. On nomme Barilli parmi les nouveaux administrateurs; de nouveaux sujets doivent arriver incessamment pour augmenter la troupe. En attendant, Mme Festa et Mme Barilli se partagent les honneurs de la scène. Les amateurs trouvent plus de charme et d'art dans Mme Barilli, plus de vigueur et de moyens dans Mme Festa.

Pendant l'absence de tant d'acteurs célèbres, nos théâtres donnent peu de nouveautés: les plus récentes sont une pièce de M. Pyerre, auteur de l'*Ecole des Pères*. Cette pièce, qui a pour titre l'*Intrigue anglaise*, avait été refusée par les *Comédiens français;* ceux de l'*Odéon* l'ont acceptée et elle a réussi. C'est un drame, mais un drame assez bien écrit, et dont le sujet n'est pas sans intérêt.

Il n'en est pas tout à fait de même d'une petite pièce que viennent de jouer les mêmes comédiens, et dont le titre est *le Bavard et l'Entêté*. C'est une production dénuée de tout mérite. Le *bavardage* est dans la pièce même, qui contient quinze ou vingt scènes, parmi lesquelles on en démêlerait à peine une de passable; l'*entêtement* est dans les auteurs qui s'opiniâtrent à écrire sans talent, et à être poëtes sans verve.

La Présence d'esprit, qu'on a jouée jeudi dernier au *Vaudeville*, ne vaut pas mieux. Nul intérêt dans le sujet, nul gaieté dans les couplets. Une foule de petits madrigaux fades et niais sur Cypris, le Zéphyr, les fleurs et les papillons. Il y a dans cet ouvrage plutôt *absence* que *présence d'esprit*.

Je ne sais s'il ne faut pas mettre au-dessus *la bête du Gévaudan*. C'est un mélodrame que l'on donne depuis quelques jours au *théâtre de l'Ambigu*, et qui attire un concours prodigieux; tant est grande la force de la sympathie! L'héroïne du poëme est l'*hyenne* qu'on tua il y a une quarantaine d'années dans les montagnes des Cévennes, où elle avait commis beaucoup de ravages. L'auteur du poëme l'a associée aux comtes, seigneurs et barons du pays qui se font la guerre entre eux, et profitent du prétexte de la *bête* pour armer leurs vassaux. Le spectacle d'une hyenne percée de coups et traînée sur la scène fait sur le spectateur l'impression la plus profonde et la plus touchante. On admire la *bête* presqu'autant que les barons.

Parmi les phénomènes curieux dont les journaux ont soin de nous entretenir, on remarque sur-tout l'apparition d'une sirène ou plutôt d'une Néréide qui s'est montrée sur les

Digitized by Google

côtes septentrionales de l'Ecosse; ceux qui l'ont vue assurent qu'elle ressemble parfaitement à une jeune femme. Sa gorge est bien formée; ses cheveux verdâtres sont longs et onduleux, et quand le vent les agite, elle les rassemble avec la main. Ses yeux sont vifs, mais un peu petits; ses bras bien faits, mais un peu longs : du reste elle est parfaitement conforme au portrait décrit par Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem.* On l'a observée, disent les journaux anglais, pendant une heure et demie; et quoique les curieux ne fussent qu'à vingt verges de distance, elle n'a donné aucun signe d'inquiétude.

Ce n'est pas la première fois qu'on a prétendu justifier les récits de la fable. Pline le Naturaliste rapporte que sous le règne de Tibère on vit clairement, positivement, distinctement sur les côtes de Portugal un Triton tel que les anciennes traditions nous le représentent, et qu'on l'entendit nettement donner du cor dans un creux de rocher; la ville de Lisbonne, frappée de ce phénomène, envoya une députation à Tibère pour lui en faire part. Pline ajoute que peu de tems après on vit sur les mêmes côtes une Néréide mourante, et que les habitans l'entendirent soupirer et gémir avant d'expirer. Sous le règne d'Auguste, une ambassade gauloise était venue annoncer à ce prince que la mer avait laissé à sec plusieurs Néréides sur la côte de Saintel; enfin, Pline a connu plusieurs chevaliers romains d'une foi non suspecte, qui, en naviguant dans les mers d'Espagne, avaient vu près de Cadix un homme marin, un vrai Triton qui, pendant la nuit, se plaisait à monter sur les vaisseaux, et dont le poids était si considérable que plusieurs fois il faillit submerger ce bâtiment (1).

Appien, dans son poëme de la *Pêche*, François Massarin, dans ses *Commentaires sur Pline*, Blaise de Vigenère, dans ses *Notes sur Philostrate*, racontent des faits semblables.

Sous le règne de l'empereur Caracalla, Mena, gouverneur d'Egypte, se promenant le matin sur les rives du Nil, vit sortir hors de l'eau un monstre marin. Il était homme jusqu'à sa ceinture; sa face était grave et ses yeux un peu sauvages et hagards; sa chevelure jaunâtre, ses bras, sa poitrine, sa taille bien formés; le reste du corps se terminait en poisson. Trois jours après on vit dans les mêmes

(1) *Pline*, liv. IX, chap. 5.

Digitized by Google

parages un autre monstre, avec le visage d'une femme, la physionomie douce, une longue chevelure, une gorge saillante et arrondie. Elle resta si long-tems sur l'eau que tous les habitans de la ville la virent.

Mais voici quelque chose de plus curieux; c'est Rondelet qui garantit le fait dans son *Histoire des Poissons*. Cet illustre naturaliste assure qu'on vit dans les mers du Nord en 1531, non pas une sirène, non pas une Néréide, non pas un Triton ou un homme marin, mais un évêque marin. Le prélat aquatique avait sa mitre, son rochet et tous ses ornemens pontificaux (2).

Le P. Henriquez, jésuite, rapporte dans une de ses *Lettres* imprimées à Venise en 1548 et 1552, qu'étant aux Indes orientales, il fut un jour invité à venir voir seize tritons, sept mâles et neuf femelles, qu'on avait pris d'un coup de filet; ils ressemblaient parfaitement à ceux que les Anciens nous ont décrits. L'auteur de *Telliamed*, qui prétend que nos premiers parens ne furent que des tritons et des sirènes, a rassemblé beaucoup d'autres faits pour appuyer son opinion (3).

Voici un fait qui paraît mériter plus de confiance; c'est un procès-verbal rapporté dans le *Journal des Savans* en février 1672. Cet acte porte que le 23 mai 1671, le capitaine-commandant de la Martinique ayant expédié un canot pour reconnaître le Diamant, rocher situé à une lieue de l'île, les hommes de l'équipage, après avoir rempli leur mission, se virent forcés de rester quelque tems sur une pointe pour attendre que le vent contraire s'abaissât. «Ils se » divertissaient lorsqu'un jeune français effrayé fit un grand » cri qui leur fit aussitôt tourner la tête de son côté; et tous » ensemble voyant un homme marin à huit pas d'eux qui » avait la moitié du corps hors de l'eau, ils furent saisis » d'un étonnement qui, partageant leurs esprits entre la » crainte et l'admiration, les arrêtait sans savoir s'ils de- » vaient fuir ou considérer à loisir ce monstre. Il avait la » figure d'homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, la » taille petite telle que les enfans de quinze ou seize ans; la » tête proportionnée au corps, les yeux un peu gros, mais » sans difformité, le nez un peu large et camus, le visage

(2) Rondelet, *Traité des Poissons*; Gesser, *Histoire des Animaux*.
(3) Telliamed, *sixième Journ. de l'Origine de l'Homme*.

Digitized by Google

» plein ; ses cheveux gris, mêlés de blanc et de noir, » étaient plats et flottaient sur le haut des épaules ; une » barbe grise, également touffue partout, lui pendait » sur l'estomac. Il paraissait avoir la peau assez délicate et » n'était pas revêtu d'écailles ; la partie inférieure qu'on » voyait entre deux eaux était semblable à un poisson et se » terminait par une queue large et fourchue. Il se tourna » plusieurs fois et s'arrêta long-tems sur l'eau comme s'il » eût pris plaisir à voir et à être vu, sans s'effaroucher ; » enfin, il disparut au commencement de la nuit.

» Ce récit ayant été fait au capitaine commandant, sa » nouveauté le lui rendit suspect, et le détermina à en » faire une information avec toute l'exactitude que peut » donner la crainte d'être publiquement trompé. Les té- » moins interrogés séparément ayant répondu à cent ques- » tions sans se contredire, il fut obligé de croire comme » véritable ce qu'il n'avait considéré que comme une fable. » Il fit recevoir juridiquement leur déposition devant le » notaire P. de Beville, le P. Julien Simne, jésuite, et » trois autres témoins qui signèrent au procès verbal. »

On laisse, ajoute l'auteur du récit, on laisse aux curieux à conjecturer si c'était un monstre ou une espèce féconde. Mais Nicolas Rimber rapporte que la famille des Manini, en Espagne, est venue d'un triton et d'une jeune espagnole. On peut ajouter que quelques-uns de nos historiens français ont donné une morue pour mère au roi Mérovée.

Un phénomène moins étonnant et plus réel que les Tritons et les Néréides, c'est un poisson énorme que l'on fait voir au public dans le vestibule de l'église des ci-devant Théatins ; il a été pris à Dieppe, où la mer la laissé à sec. Ceux qui le montrent l'appellent *le Pélerin du Nord*, parce qu'il faut toujours quelques mots extraordinaires pour éveiller la curiosité de la multitude. Il a été dépouillé de ses chairs à Dieppe, et ce n'est plus qu'une partie de ses restes mortels qu'on fait voir aujourd'hui. Sa taille est de neuf mètres ; c'est un poisson de l'espèce des squales.

On montre aussi depuis long-tems deux tristes créatures frappées d'imbécillité. Leur taille est courte et rabougrie, leur teint blafard, leurs cheveux et leurs sourcils sont longs et soyeux, leurs yeux semblables à ceux des perdrix ; ils ont de la peine à souffrir la lumière. Ce sont deux Albinos, si le charlatanisme ne s'est pas mêlé de leur destinée ; mais le soin qu'on prend de les tenir loin des curieux les rend un peu suspects.

Digitized by Google

Quoique l'inclémence de la saison ne permette guère les promenades du soir dans les jardins, les bosquets de Tivoli offrent tant de merveilles et de séductions qu'ils continuent de rassembler sous leurs ombrages la société la plus nombreuse et la plus élégante; c'est sur-tout le jeudi et les jours de fêtes extraordinaires qu'on y trouve les plus belles réunions. Pour concilier l'amour du plaisir avec le soin de leur santé, les dames ont soin de s'envelopper dans leurs cachemires; et le luxe de ces schalls est devenu si commun qu'il n'est pas aujourd'hui une petite poitrine bourgeoise qui ne puisse se dérober aux impressions de l'air sous les plis doux et soyeux d'un cachemire. Autrefois une simple marchande se paraît avec un mantelet de dix écus; aujourd'hui elle regarderait avec dédain un schall de dix louis : il doit être au moins de cinquante.

Comme nos mœurs, nos arts, notre éducation se perfectionnent de jour en jour, chaque amélioration fait naître des artistes nouveaux. Ceux qui jouissent aujourd'hui de la faveur la plus éclatante sont les professeurs de castagnettes. Un professeur de castagnettes est un maître obligé pour tous les pensionnats de jeunes demoiselles; un père qui veut donner à sa fille une éducation libérale et complète doit lui donner un maître de castagnettes; les castagnettes ajoutent un charme inexprimable au talent d'une jolie danseuse. Il y a des compositeurs célèbres qui ne publieraient pas aujourd'hui une sonate ou une romance sans un accompagnement de castagnettes. Harpe, piano, tambour de basque et castagnettes, voilà parmi les instrumens ce qui constitue essentiellement une éducation distinguée!

Depuis un mois, la librairie ne nous a fourni que peu de nouveautés; les principales sont la *Correspondance inédite de Madame du Deffant* et un roman intitulé *les Caprices de la fortune*, par l'abbé Sabbatier de Castres, auteur ou éditeur du *Dictionnaire des trois Siècles littéraires*, auteur ou éditeur d'un *Esprit philosophique de Voltaire*, que depuis le célèbre rédacteur d'un *Feuilleton* a pris sous son nom; auteur ou éditeur d'un *Journal politique* publié à Bruxelles en 1789; auteur ou éditeur de quelques *Opuscules* qu'on a publiés de tems en tems, pour rappeler au public la mémoire de M. L. Sabatlier.

On a aussi distribué une petite brochure de M. Fantin-des-Odoards, qui croit continuer Vély, et qui se plaint vivement de M. Lacretelle jeune. M. Fantin, qui copie, copie, copie, s'est imaginé que M. Lacretelle l'avait copié;

Digitized by Google



copié ; ce qui supposerait que M. Lacretelle a lu M. Fantin. Supposition vraiment inadmissible.

Le sénat, l'institut et les arts ont fait trois pertes sensibles. Le sénat a perdu M. Morard de Galles, ancien vice-amiral, officier aussi distingué par ses qualités personnelles que par son expérience, son courage et l'étendue de ses connaissances. Il est mort dans sa sénatorerie de Limoges, d'une attaque d'apoplexie, et dans un âge déjà avancé.

L'institut a perdu M. Sennebier, de Genève, l'un de ses plus illustres correspondans ; il laisse une mémoire chère aux sciences, aux lettres et à tous ceux qui honorent la vertu.

Les arts sont privés de M. Pajou, statuaire habile, qui nous a laissé de nombreux monumens de son talent et de son goût ; et de M. Choffard, habile graveur en taille-douce pour les petits sujets, comme vignettes, cul-de-lampes, frontispices. Un des principaux mérite et même le premier de l'édition des *Contes de La Fontaine*, dites des fermiers-généraux, est dû au burin délicat et spirituel de M. Choffard.

SALGUES.

DEPUIS un an ou deux, plusieurs rues de Paris ont changé de noms. Ce sont les propriétaires des maisons situées sur ces rues, qui sollicitent et obtiennent, sans trop de difficultés, de tels changemens.

Les rues ont leur bonne ou mauvaise réputation ; quand elle est mauvaise, qu'y a-t-il de mieux à faire que de rendre la rue méconnaissable par une autre dénomination ? — Par exemple, la rue du *Champ-Fleuri*, avait été une de celles où l'on reléguait autrefois cette classe de femmes que l'on croit nécessaires dans les grandes villes. Quoique depuis long-tems elle n'eût plus cette destination, aucune femme honnête, ou soi-disant telle, ne voulait y demeurer. Les actrices sur-tout, et les *virtuoses* de tout genre, s'en éloignaient comme d'un mauvais lieu. On la nomme aujourd'hui rue de *la Bibliothèque*, parce qu'elle est voisine du Louvre où l'on avait le projet, l'année dernière, de transférer la Bibliothèque impériale.

La rue *Tireboudin* a pris aussi, tout récemment, un autre nom. — On sait qu'autrefois elle en portait un plus indécent encore. Marie Stuart, femme de François II, ayant demandé le nom de cette rue, on fut obligé pour

Digitized by Google

ne pas faire rougir la princesse, de changer la moitié de l'ancien nom. — Pour consacrer le souvenir de cette anecdote, on vient de donner à la rue *Tireboudin* le nom de *Marie Stuart*.

Aucun médecin, aucun apothicaire ne voulait demeurer dans la rue *du Sépulcre*, ni dans celle *des Fossoyeurs*. Il a bien fallu changer aussi leurs noms. La première s'appelle rue *du Dragon*, du nom d'un passage très-connu qui y aboutit; l'autre, rue *de Servandoni*, du nom de l'architecte auquel on doit le beau péristyle de Saint-Sulpice, église dont cette rue est voisine.

Beaux-Arts. — *Gravure.* — Il paraît depuis quelques jours, chez les Marchands d'Estampes, une gravure nouvelle qui, tant pour le mérite du tableau dont elle offre la copie, que par la manière dont elle est exécutée, doit fixer l'attention des amis des arts. On se rappelle sans doute d'avoir vu exposé au Salon, il y a huit ans environ, un tableau représentant *Enée* au moment où il fuit loin de Troie avec sa famille. Cette production dut être alors d'autant plus remarquée qu'elle était l'ouvrage de l'un de nos plus habiles sculpteurs (M. Chaudet), et qu'il n'est pas commun de trouver aujourd'hui des artistes, comme on en voyait au seizième siècle, qui cultivent en même tems et avec un égal succès, la peinture et l'art statuaire. Elle valut d'ailleurs à son auteur les suffrages les plus honorables. M. Chaudet avait choisi l'instant où *Enée*, après s'être revêtu de la peau d'un lion et avoir pris son père *Anchise* sur les épaules, s'avance tenant son fils *Ascagne* par la main et suivi de sa femme *Creüse*. C'est alors que Virgile met ces paroles dans la bouche de son héros :

> ..... *Ferimur per opaca locorum :*
> *Et me, quem dudum non ulla injecta movebant*
> *Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,*
> *Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis*
> *Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.*

Dans ce tableau on admira généralement la fermeté du dessin et le caractère des têtes, on trouva cependant un peu de roideur dans le choix des formes; la pose d'*Enée* sur-tout parut peu naturelle, loin de fléchir sous le poids de son père, ce héros avait la poitrine aussi relevée et tout le

Digitized by Google

sorps aussi droit que s'il n'était pas chargé d'un fardeau si précieux. Quant à la couleur, elle laissait beaucoup à désirer ; elle était sans effet et sans harmonie.

M. Godefroy déjà connu dans les arts par plusieurs belles gravures, entre autres par celles de l'*Ossian* et de la *Psyché* de Gérard, vient de reproduire avec beaucoup de talent la composition de M. Chaudet. Il a su conserver dans sa gravure la pureté et la vigueur du dessin qu'on remarquait dans l'original. Mais le genre du pointillé que cet artiste semble avoir adopté exclusivement, ne lui a pas permis de donner à sa gravure tout l'effet dont elle était susceptible. Quoique mêlées d'entre-tailles, les ombres sont lourdes et opaques. Il mérite aussi quelques petits reproches pour avoir encadré sa composition d'une bordure de feuilles de laurier. Il a eu l'intention, cela n'est que trop visible, de faire de son estampe le pendant de celle du *Bélisaire*, par M. Desnoyers, où l'on en voit une semblable: mais ce n'est pas ce que les gens de goût ont blâmé qu'il faut chercher à imiter. Quoi qu'il en soit, cette gravure mérite d'être placée dans tous les cabinets des amateurs d'estampes ; elle ne peut que contribuer à affermir la réputation déjà bien établie de M. Godefroy.

— M. de Guignes fils, vient de publier un Mémoire ayant pour titre : *Réflexions sur les anciennes Observations astronomiques des Chinois et sur l'état de leur empire dans les tems les plus reculés*. Quelques personnes ont prétendu que, dans ce Mémoire, M. de Guignes réfute victorieusement les opinions reçues jusqu'ici parmi les savans sur l'antiquité des observations astronomiques des Chinois. On les invite à prendre la peine de lire le n° 222 du *Mercure* où ces observations sont rapportées d'après les manuscrits du P. Gaubil, et appuyées de l'autorité de ce savant misionnaire. Non seulement M. de Guignes n'a pas détruit la réalité de ces observations, mais il paraît même ne pas les avoir connues, ne pas savoir dans quels livres elles se trouvent, ni d'après quelles traditions elles sont rapportées. Il n'a nullement discuté les conséquences astronomiques que nous en avons déduites, et par lesquelles M. Laplace a prouvé que ces observations ont été réellement faites 1100 ans avant l'ère chrétienne. Cependant ces conséquences forment tout le nœud de la question et on peut les résumer dans les deux

Digitized by Google

propositions suivantes. Les observations de Tcheou-Koung donnent la latitude de la ville de Loyang telle qu'on l'observe aujourd'hui : elles donnent aussi pour l'obliquité de l'écliptique et pour la position du solstice dans le ciel, des résultats qui s'accordent exactement avec les valeurs véritables que ces élémens devaient avoir 1100 ans avant l'ère chrétienne, d'après les mouvemens séculaires des corps célestes, mouvemens dont la théorie découverte seulement depuis peu d'années, n'a pu être connue des missionnaires et encore moins des Chinois. Voilà ce qu'il faut détruire pour réfuter l'opinion que nous avons avancée ; mais voilà ce que M. de Guignes n'a point fait.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE.

MESSIEURS, je prie M. Renouard de vous envoyer un exemplaire de mon *Euthanasie*, et de vous demander s'il ne serait pas injuste de confondre cet ouvrage avec l'*Athanasie* dont on a rendu compte dans le 405e n° du *Mercure*, quoique annoncée sous mon nom, et presque sous le même titre ; mais qui n'en est, je pourrais le présumer, qu'une contrefaçon fort défigurée.

Si je me trompe, c'est la faute de M. A. Z. ; car en lisant l'extrait fidèle qu'il prétend avoir fait de ces entretiens sur l'immortalité de l'âme, il ne m'a pas été possible de reconnaître une seule de mes pensées, un seul de mes raisonnemens, au milieu de cette merveilleuse compilation de phrases prises au hasard, estropiées, comme le titre même de l'ouvrage, et rapprochées ensuite avec autant d'esprit et de goût que de logique et de bonne foi.

Serait-ce donc là ce qu'on doit regarder aujourd'hui comme un modèle d'analyse philosophique ? En ce cas, je conseille à M. A. Z. d'exercer son rare talent sur le Phédon de Platon ou sur celui du célèbre juif de Berlin, Mendelsohn ; grâce à la même méthode, il en fera sans beaucoup de peine une chose encore plus absurde ; et en bouleversant de pareils monumens, ne recueillera-t-il pas beaucoup plus de gloire qu'en se bornant à parodier les innocentes méditations d'un solitaire, que ses espérances consoleraient de critiques plus sévères et plus ingénieuses, mais ne le rendent point insensible aux suffrages qu'il avait le plus désirés.

M. A. Z. trouve dans mon ouvrage un déplorable mélange de frivolité française et d'exaltation allemande. Il me pardonnera de ne trouver dans ses censures, ni beaucoup d'exactitude allemande, ni

Digitized by Google

beaucoup de politesse française, ni même beaucoup de littérature grecque, quoiqu'il ait si heureusement deviné qu'*Athanasie* veut dire *Immortalité*. S. H. MEISTER.

Réponse de M. A. Z. à la réclamation de M. S. H. Meister.

J'AVOUE ma faute; j'ai mis *Athanasie*, au lieu d'*Euthanasie*. Mais toute grave qu'elle est, cette faute ne compromet que moi, et sert merveilleusement M. Meister. *Felix Culpa*. J'ai peur d'être ici le chien d'Alcibiade. Quant au livre lui-même, il reste ce qu'il était. M. Meister sait bien que j'en ai rapporté les argumens les plus solides.

Platon est un peintre admirable, un grand poëte dramatique. Ses ouvrages sont ceux d'un homme inspiré par la vertu. Mais il est une foule de points sur lesquels ce divin génie a étrangement déraisonné. Son Phédon est un chef-d'œuvre de folie et de talent. J'en appelle au témoignage de Mendelshon lui-même. Ce juif, pour rendre le Phédon supportable, l'a refait en entier, excepté dans la partie dramatique, où Platon est au-dessus de tout. Mais qu'y a-t-il de commun entre le *Phédon* et *Euthanasie?* entre un philosophe que la religion proscrit, et qui défend la religion, qui meurt injustement, et qui justifie les lois et la Providence: et un docteur en théologie qui, plein de vie et de santé, fait soutenir thèse à une pauvre femme agonisante, entre-mêle ses argumens de madrigaux, et semble se jouer des questions les plus sacrées? A. Z.

NÉCROLOGIE. — M. MARIN (Louis-François-Claude) (1), membre de plusieurs académies, censeur royal, lieutenant-général de l'amirauté; ancien secrétaire-général de la librairie et censeur de la police de Paris, né à la Ciotat en Provence, le 6 juin 1721, est mort à Paris, le 7 juillet 1809.

L'énumération que nous venons de faire des qualités qu'il prenait, indique les places qu'il occupa successivement avant la révolution. Il paraît que dans ses fonctions de censeur, il poussa le scrupule un peu loin. « J'ai vu, dit M. Gudin, j'ai vu M. Marin » retrancher *ma foi* d'une comédie et y substituer *morbleu*, prétendant que la religion était moins blessée par ce mot que par l'autre.»

M. Marin figura dans le procès de Goezman; et Beaumarchais le couvrit de ridicule, comme tous ses autres adversaires.

---

(1) Dans un précédent N°, nous avons annoncé la mort de M. *Marin*, à l'article *Chronique de Paris*. Aujourd'hui nous donnons la liste de ses ouvrages.

Digitized by Google

Contemporain de Fontenelle, ami de l'abbé Barthélemy, M. Marin a eu des relations avec Voltaire, J.-J. Rousseau, Duclos, Crébillon père et fils, Marmontel, Helvétius, etc. Il travailla à la *Gazette de France*, fut éditeur des *Œuvres du Philosophe bienfaisant* (Stanislas, roi de Pologne), et donna au moins quelques notes pour la *Bibliothèque du Théâtre Français*, du duc de la Vallière.

Le 3 mars 1762, M. Marin fit jouer à la Comédie française, *Julie ou le Triomphe de l'Amitié*, comédie en 3 actes et en prose : le troisième acte n'ayant pas réussi, l'auteur en refit un autre en vingt-quatre heures. Les comédiens occupés de l'étude d'une tragédie, différèrent d'apprendre ces corrections ; d'autres circonstances retardèrent encore la reprise de cette comédie : M. Marin prit le parti de faire imprimer ses autres pièces de théâtre reçues et non représentées, savoir :

La Fleur d'Agathon ; l'Heureux Mensonge ; Frédéric ; les Grâces de l'Ingénuité : il y en a une sixième dont nous avons oublié le titre. Ces pièces ont été recueillies en 2 vol. in-8°, 1765. Les autres ouvrages de M. Marin, sont :

Dissertation sur la Fable, 1745. — *Traduction libre en vers de la sixième Eclogue de Virgile*, 1748. — *Pastorale pour la Fête de madame la comtesse de Rosen*, 1747. — *L'Homme aimable*, imité de l'anglais, *The fine Genltelemann*, 1 vol. in-12, 1751. — *Ce qu'on a dit, ce qu'on a voulu dire, Lettre à Mme Folio*, in-8°, 1752. — *Histoire de Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie*, 1758, 2 vol. in-12 ; nouvelle édition en 1763 ; cet ouvrage a été traduit en allemand. — *Epître d'Héloïse à Abeilard*, traduction en prose de la célèbre lettre par Pope, 1758 ; nouvelle édition, en 1766. — *Carthon*, poëme, traduit de l'anglais. — *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage* (J. J.). Amsterdam, 1763, in-12, — *Lettre à Madame la princesse de Talmont sur un projet intéressant pour l'humanité.* — *Ode aux mânes de la marquise de Rosen.* — *Mémoire sur l'ancienne ville de Tanrocentam ; Histoire de la ville de Ciotat ; Mémoire sur le port de Marseille.* Avignon, 1782, in-12.

M. Ersch, dans sa *France littéraire*, parle de *deux parades* dont Marin serait l'auteur. Il n'en donne pas les titres ; nous n'avons pu les découvrir.

M. Desessarts, dans ses *Siècles littéraires*, dit que M. Marin est auteur de plusieurs pièces détachées en prose et en vers, de plusieurs discours, etc. Et qu'il a été chargé de l'édition du Testament politique du cardinal de Richelieu, avec une préface, et des notes historiques.

Digitized by Google

POLITIQUE.

La fête de S. M. s'approche : il est permis de croire que les vœux qui lui seront adressés, que les hommages qu'il recevra seront rendus plus solennels encore par la présence du monarque dans sa capitale ; que Paris, en saluant son Empereur, aura des actions de grâces à lui rendre en même tems que de nouveaux tributs d'admiration, et qu'enfin, le prince héros de sa patrie, après avoir encore dompté les ennemis obstinés de notre repos, de notre indépendance, et de l'incontestable suprématie qui nous appartient, aura encore une fois accordé la paix aux vaincus, en assurant par d'utiles traités le fruit de ses glorieuses victoires.

C'est dans ce double espoir de revoir son monarque victorieux et pacificateur, que Paris prépare l'une de ces fêtes solennelles toujours honorées de sa présence et marquées par quelques-uns de ses bienfaits ; elles célèbrent d'année en année ces époques mémorables inscrites dans les fastes du règne de Napoléon, dont bientôt les vastes salles de notre palais municipal où elles sont empreintes, ne pourront plus conserver la date, tant les faits héroïques se pressent, tant les vastes conceptions et les grands résultats se succèdent : aux nombreux trophées qui y sont déjà élevés, aux inscriptions glorieuses qui y brillent, il faudra cette année joindre encore, s'il est possible, la Bavière délivrée aux champs de Ratisbonne, l'Italie sauvée des horreurs d'une invasion, le nord de l'Allemagne arraché à la fureur des partis, les trônes alliés affermis, les nations amies appelées au partage des hautes destinées du Peuple français, Vienne une seconde fois conquise, l'Autriche perdant de riches provinces, le Danube rebelle soumis par d'incroyables efforts, et deux fois témoins des plus sanglantes luttes ; enfin, sans doute la paix de Schœnbruun ou de Bude, couronnant tant de travaux politiques, tant de travaux guerriers, et marquant le seul et le véritable but d'une vaste conquête que le génie de l'Empereur a si rapidement fait succéder à la défense de ses alliés attaqués et de ses provinces menacées.

Le mystère le plus profond couvre toujours les négociations ; fidèles au système que nous avons suivi de ne don-

Digitized by Google

ner au lecteur aucune indication qui ne soit précise; nous n'irons pas, comme quelques journaux, au-devant de ses espérances, et nous mettant indiscrétement dans une prétendue confidence du cabinet, donner tels Etats à tel prince, agrandir le territoire de tel souverain, ériger telle province en souveraineté, et tel prince en roi; quelques feuilles allemandes ont donné la preuve d'une très-grande sagacité en disant qu'il était probable que *les frontières de l'Autriche seraient reculées vers l'est*; elles n'ont pas cru sans doute se compromettre, et faire une révélation bien importante, en assignant ce résultat du traité qui se négocie; nous nous bornerons à citer cet exemple de l'empressement des nouvellistes qui pour dire quelque chose l'un avant l'autre, s'exposent souvent à ne dire que des choses oiseuses de la force de celle-là; le lecteur ne demande pas de nouvelles pareilles; il nous reprocherait de dérober aussi vainement un moment de son attention, et il aime bien mieux, s'il est éclairé, s'il aime à calculer le jeu des événemens politiques, que nous le laissions à ses propres réflexions, à ses rapprochemens, aux plans, aux rêveries mêmes qui l'occupent et l'amusent, sûr que la vérité que nous aurons à proclamer, réalisera ses vœux et confirmera ses espérances.

L'armistice, heureux présage de la paix, en fait sentir momentanément le bienfaisant résultat; on se refuse à croire qu'un général autrichien M. de Giulay ait refusé d'obéir à son souverain et de rendre cette citadelle de Gratz que la victoire de Wagram devait faire tomber d'elle-même; le bruit cependant en a couru, et le général Vendame a été désigné comme marchant dans le dessein de ramener à l'obéissance un chef indiscipliné, et sa troupe égarée; le silence gardé à cet égard donne lieu de croire que c'était un faux bruit : il en est de même des efforts qu'auraient fait les Tyroliens pour conserver les Autrichiens parmi eux, et pour enchaîner leurs prétendus libérateurs; l'armistice est exécuté dans toutes ses parties, dans celles mêmes qui n'étaient que le résultat de celles spécifiées; le retour au quartier-impérial des généraux Durosnel et Foulers, ne laisse à cet égard aucun doute, et commande la plus parfaite sécurité.

L'armistice est exécuté sur les frontières de Saxe et de Bohême; les forces autrichiennes régulières se sont retirées sur Egra, en rentrant dans les possessions de leur souverain; Dresde est réoccupé par le général Thielmann;

Digitized by Google

le duc de Brunswick-Oëls seul, et aussi dit-on l'ancien électeur de Hesse, tiennent encore non la campagne, mais, si on peut le dire, les grands chemins, à la tête d'un ramassis d'hommes, suivant l'expression noble du généralissime autrichien, sans drapeau et sans patrie; leurs chefs imprudens, insensés ou désespérés, allient leur sort à celui de Schill, hazardent également leur existence, et dans des périls sans gloire, dans des entreprises honteuses, dans des coups de mains furtifs, s'assimilent à ce partisan audacieux dont la triste fin eut dû servir d'exemple. Ils ne peuvent faire la guerre à des soldats, ils la font aux campagnes, aux villes sans défense, aux propriétaires sans appui, enfin pour dire en un mot toute la grandeur de leur plan et de leurs moyens, et pour désigner leur force par la nature des ennemis qu'ils choisissent, ils font la guerre aux journaux, et promettent des châtimens sévères aux écrivains périodiques de l'Allemagne qui ont traité leurs altesses avec peu de respect, et donné à leurs bandes des épithètes trop analogues à leur manière de combattre et de faire la guerre. Les journaux allemands ont très-bien soutenu l'attaque; ils sont nombreux comme on sait, et pourraient au besoin former aussi un corps de partisans : mais on espère à Francfort, à Dresde, à Augsbourg, à Munich, à Stutgard et partout où ces écrivains ont établi leurs quartiers, que la conclusion de la paix s'étendra jusqu'à eux, et que peut être ils traiteront de puissance à puissance, avec les personnages illustres qui leur ont fait l'honneur de se déclarer leurs ennemis.

S. M. le roi de Westphalie est retourné à sa cour, après avoir accompli l'objet pour lequel il s'était mis en campagne. Il va commander sur le Bas-Elbe et dans les anséatiques les troupes qui s'y réunissent et qui sont destinées à observer tous les points d'attaque que pourrait se proposer la grande expédition anglaise; dans le cours de son voyage, S. M. a été assez heureuse pour joindre aux traits qui caractérisent sa carrière politique, un trait de dévouement et d'humanité qui l'honore : il a sauvé de sa main, et à son propre péril, quelques cavaliers de sa garde qui périssaient dans une rivière dangereuse. A Cassel, il a reçu tout le corps diplomatique et particulièrement le prince Repnin, ambassadeur extraordinaire de S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

Les Polonais et les Galliciens redevenus Polonais, continuent à donner des preuves éclatantes du plus ardent

Digitized by Google

amour de la patrie. L'armistice est pour eux un moment utile de réunir leurs forces, de se former et d'organiser leurs braves soldats : on annonce que leur armée a reçu des cocardes, des aigles françaises, qu'ils sont organisés à l'instar des armées de S. M. On prétend que le prince qui les commande recevra le titre de vice-roi ; quelque soit son titre, il en a un très-glorieux dans l'emploi qu'il a fait des forces qui lui étaient confiées, et dans les marques de satisfaction qui lui ont été données par le monarque français.

L'armistice a déjà produit jusqu'en Turquie l'effet salutaire qu'on en devait attendre. Le général Gardanne qui arrivait de Perse à Constantinople, a vu cet effet, et la terreur qu'il a répandu dans le parti ami des Anglais ; il paraît faux, comme l'avait annoncé la gazette de Berlin, que les Serviens aient été attaqués et défaits par les Turcs ; Czerni Georges au contraire occupe de fortes positions, et est en communication avec les Russes ; la nouvelle a du être répandue par le parti anglais, et s'est mal à propos accréditée en Allemagne ; c'est un des bruits de cette nature que dément, dans les termes suivans, la gazette royale de Kœnisberg :

« D'après les nouvelles particulières qu'on reçoit de Dantzick, on parle de plus en plus dans cette ville, des préparatifs de la Prusse, de ses recrutemens, etc. ; et il ne serait pas invraisemblable que quelques oisifs et quelques imprudens qui se trouvent en Prusse, amusassent avec de semblables nouvelles, eux, leurs connaissances et leurs amis, et remplissent par des armemens et des débarquemens les lacunes de leurs correspondances ; car, en tems de guerre, le théâtre des combats que se livrent les étrangers, doit fournir à chaque courrier de grands événemens. Les observateurs paisibles et éclairés de la ville de Dantzick, savent apprécier ces oisifs, comme les jugent ici les gens instruits.

» Ce qu'il y a de vrai dans tous ces bruits se réduit à ce que les troupes prusiennes qui sont, comme on sait, nouvellement organisées, et s'exerçaient jusqu'ici par compagnies et par bataillons, seront exercées aussi à l'avenir par régimens, autant que cela pourra se faire sans surcharger le pays, et quand elles auront atteint, dans la tactique de détail, la dextérité nécessaire, elles se formeront dans les hautes manœuvres ; ce qui se pratiquait autrefois avec de grandes masses et avait été tout à fait interrompu depuis quatre ans. Au milieu des bruits de cette sorte qui se repro-

Digitized by Google

duisent depuis tant de mois et qui sont successivement contredits les uns par les autres, on ignore s'il faut en chercher la source dans une loquacité irréfléchie, ou dans la malignité. »

Quelques journaux étrangers contre lesquels il ne faut cesser de se tenir en défiance, ont aussi publié des états : 1° des contributions qu'ils assurent avoir été imposés à l'Autriche; 2° des domaines hanovriens assignés à des grands dignitaires, maréchaux, ministres et généraux de l'Empire français. Ces sortes de publications devançant celles des actes de l'autorité, ne peuvent être que très-inexactes. Si les titres mêmes ont peu d'exactitude, peut-on compter sur celle des assignations, qui au reste s'éléveraient suivant l'état publié, à la somme de deux millions trois cents mille francs de revenu.

Il paraît que c'est à Madrid que la nouvelle de l'armistice a produit le plus d'effet, ainsi que dans toute l'Espagne : il n'a pu s'étendre jusqu'aux troupes françaises qui y sont en présence des insurgés; mais il a en quelque sorte l'effet qu'il obtient dans le Nord : du moins on ne reçoit la nouvelle d'aucun engagement sérieux : les troupes qui occupent le Portugal paraissent avoir fait un mouvement, le maréchal Soult a dû marcher contre elles, tandis que le général Suchet, en poursuivant les avantages des deux victoires de Belchitz et de Sarragosse, a tout à fait repoussé ses ennemis jusques dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes; les journées de Belchitz et de Saragosse n'ont point échappé à l'œil qui apprécie tous les services, et veut qu'à l'instant ils soient récompensés; des titres d'honneurs ont été envoyés des champs d'Ebersdorff, aux champs de Saragosse, et le vainqueur de Wagram les décernait par delà le Danube aux braves qui soutiennent l'honneur de ses armes au-delà des Pyrénées. De son côté, le roi a pris une mesure dont l'apparente sévérité ne peut être dictée que par la clémence; elle doit détacher du parti des insurgés une foule d'hommes égarés, et les ramener au sein de la patrie par les sentimens qui les attache à leurs familles. Le même roi a décerné d'honorables témoignages de sa satisfaction à MM. Percy et Desgenettes, inspecteurs-généraux du service de santé des armées françaises actuellement en Espagne; il est à remarquer que, dans le même moment, M. Percy recevait aussi du roi de Prusse et de l'Académie de Berlin les distinctions honorables dues à ses services et à ses talens.

Digitized by Google

La presqu'île de Naples paraît bientôt cesser d'être menacée par les Anglais, qui toujours nient leur association avec les insurgés qu'ils arment et qu'ils vomissent sur la côte. On a vu, porte une lettre écrite de Scilla, rentrer dans le port de Messine quatre régimens anglais, et en outre plusieurs régimens formés d'insurgés, ce que le peuple napolitain appelle les brigands enrégimentés. Dans ces circonstances, le roi a reçu des preuves touchantes de l'affection de toutes les classes de citoyens, des dons patriotiques ont été offerts et destinés à des constructions maritimes. Le roi, par un décret, a assuré des récompenses aux familles qui ont souffert du brigandage, et aux braves qui ont rendu des services à l'Etat. C'est à ces récompenses que seront consacrés les produits des biens des émigrés en Sicile qui entretiennent dans leur patrie les horreurs de la guerre civile et à la fois de la guerre étrangère. Le 15 août présent mois, ces dispositions doivent être exécutées.

Nous annoncions dernièrement que les négociations entamées entre la Suède et la Russie faisaient espérer une paix prochaine entre ces deux Etats et leur réunion contre l'ennemi commun. Les dernières nouvelles tendraient à faire croire que ces dispositions ont éprouvé quelques difficultés. L'ambassadeur suédois n'est pas encore parti pour Stockholm; on prétend que les Russes veulent pour condition *sine quâ non*, que la Suède ferme absolument tous ses ports aux Anglais. Cependant la diète continue toujours ses séances; le ci-devant ministre des affaires étrangères s'est retiré dans ses terres. Le ci-devant roi a fixé son séjour dans une île située au milieu du lac Weter, dans une situation très-pittoresque. La reine douairière s'est rendue au château d'Ulrisdalch pour y passer l'été. Une médaille a été frappée à l'occasion du couronnement du nouveau roi; elle porte ces mots : *Charles XIII, roi de Suède, des Goths et des Vandales, couronné en* 1809; et sur le revers ces mots : *Le bien du peuple est une suprême loi*; il se confirme au reste qu'il a été conclu à Stralsund, entre le général baron de Cadras et le colonel suédois M. d'Engelbrechten, une convention en vertu de laquelle le cours des postes est rétabli par Stralsund entre le royaume de Suède et le nord de l'Allemagne.

A l'instant où nous écrivons, les projets des Anglais se dévoilent, et la destination de leur grande expédition est connue : avant de la tenter, ils en ont singuliérement grossi la force; la flotte doit être de 23 vaisseaux de ligne, 6 fré-

Digitized by Google

gates, 9 chaloupes, 2 bombardières, 7 brick, 2 cutters; l'armée doit former cinq divisions, sous les ordres du lieutenant-général Chatam, nom de mauvais augure dans une entreprise contre la France : on n'a oublié ni les brûlots, ni les chaloupes combustibles, ni les fusées incendiaires de Congrève : cet immense appareil, pour lequel l'Angleterre a sacrifié des sommes immenses, et certainement tout ce qui lui restait d'hommes disponibles, avait pour objet d'attaquer et de détruire à Flessingue la flotte française, de s'emparer de l'île de Walcheren et de la place, et ensuite de faire un débarquement sur les points voisins d'Anvers pour y surprendre la ville et y détruire les immenses arsenaux de marine et de construction qui y sont établis. Les lettres d'Anvers portent que l'ennemi a tenté des débarquemens sur deux points de l'île de Walcheren, et que le général Monnet, qui y commande, et dont les moyens de défense avaient été assurés, les a déjà repoussés. Ils ont lancé quelques bombes sur Flessingue; mais déjà la flotte était en sûreté, elle avait remonté l'Escaut et se trouvait à l'abri de toute attaque dans le bassin d'Anvers; la ville est en état de défense, et déjà sur tous les points environnans les mesures sont prises pour la marche des troupes françaises destinées à la défense des côtes. Le général Sainte-Suzanne y commande en chef; son quartier-général, aux dernières nouvelles, était à Anvers, où des troupes françaises arrivaient de toutes parts; le général-sénateur Rampon est arrivé à Bruges avec la réserve de Boulogne; toutes les garnisons de cette ligne de forteresses justement appelée la Frontière-de-Fer, s'ébranlent et se portent sur la côte; les gardes nationales prennent de l'activité et remplacent les troupes de ligne; le mouvement s'étend jusqu'à Paris, où des bataillons et escadrons de dépôt ont passé, se dirigeant vers le Nord en toute diligence.

Les Anglais en tentant leur expédition en ont exagéré les forces; quand l'ensemble des dispositions rapidement prises par le gouvernement, aura rendu leur entreprise vaine, ils chercheront à diminuer l'idée qu'ils ont eux-mêmes donnée de l'immensité de leurs moyens, et de l'étendue de leurs projets sur la côte de Flandre. Mais ce qu'il leur sera impossible de dissimuler, c'est le but réel de l'expédition, le motif secret qui les anime, la pensée constante qui les dirige. Dans cette expédition, est-il question des intérêts de l'Autriche? Les Anglais concourent-ils à la défense de leurs alliés par une puissante diversion?

Digitized by Google

Leur descente liée à un plan militaire, a-t-elle pour but de favoriser dans le nord de l'Allemagne les progrès des Autrichiens en Saxe, de leurs partisans en Westphalie, en Hanovre? Leur expédition encore pourrait renforcer leurs troupes épuisées et inactives en Espagne, relever le courage des rébelles, rendre l'espérance au général Blake, et quelquelques mouvemens au marquis de Wellesley; mais non: les Anglais n'ont jamais fait la guerre pour favoriser, pour soutenir leurs alliés: ils les provoquent à la guerre pour occuper les forces françaises et s'en garantir; quant à eux, ce ne sont pas les troupes françaises qu'ils cherchent, ce sont les vaisseaux, les ports, les arsenaux, les magasins, les chantiers; la marine française, sa réorganisation, sa recréation rapide, ses succès certains aussitôt que le génie français pourra y être consacré, voilà l'objet de leur terreur, voilà leur épouvantail, voilà le seul serment auquel ils sont fidèles, le seul traité qu'ils reconnaissent; que l'Autriche soit entraînée dans une lutte insensée, par l'appât de quelques subsides, qu'elle succombe dans cette lutte tant de fois malheureuse, il importe peu aux Anglais, et le continent devrait l'avoir appris; ce qu'ils veulent c'est que le continent, et sur-tout la France, n'ait pas un seul vaisseau, et n'ait point de commerce; après cette tentative sur Flessingue, dans une situation telle que celle de l'Autriche, cette vérité est-elle assez démontrée?

L'un de leurs papiers fait à leurs ministres un autre reproche, c'est d'avoir hazardé cette expédition trop tard, d'avoir attendu que notre empereur fit reconnaître par les conditions de l'armistice, la véritable et douloureuse position des vaincus, que le Tyrol fut abandonné, le Nord pacifié, que Blake fut honteusement battu en Arragon, et les troupes françaises ralliées et réunies contre l'expédition du Portugal. « A Flessingue, dit le *Morning-Chronicle*, que feront les Anglais pour l'Autriche, pour l'Espagne, pour l'Angleterre même? Nous apprendra-t-on qu'on a brûlé quelques magasins de cordages pour prix des plus grands sacrifices que l'Angleterre ait jamais faits? Et pense-t-on trouver l'ennemi sans défense quand déjà il a tous ses moyens disponibles: ces alarmes sont si pressantes que nous ne pouvons apprendre trop tôt le retour d'une expédition partie trop tard. »

On voit que tout anglais qu'il est, le *Morning-Chronicle*, ne s'abuse ni sur le but réel des ministres, ni sur le sort

Digitized by Google

que doit avoir leur entreprise, ni sur l'effet que cette entreprise doit avoir sur l'esprit des alliés compromis pour la cause secrète des intérêts de l'Angleterre; quelques jours sans doute, et il pourra en dire davantage, l'événement aura justifié ses conseils, ses prédictions et ses regrets tout à fait patriotiques.

ANNONCES.

Electricité animale, prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique et de ses variétés, et par les bons effets de l'électricité artificielle dans le traitement de ces maladies; par M. Peletin père, D. M., président honoraire et perpétuel de la Société de Médecine de Lyon, membre honoraire de l'Académie des sciences, et de la Société d'Agriculture de la même ville, associé correspondant des Sociétés de Médecine de Grenoble, Nimes, Aix-la-Chapelle, ancien inspecteur des hôpitaux civils et militaires des 6e et 18e divisions de l'armée du Rhin, membre du Conseil général du département du Rhône, et commissaire pour le gouvernement près le jury d'instruction de l'Ecole vétérinaire impériale du département du Rhône. — Un gros vol. in-8°, de 500 et quelques pages, compris une Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur; un avis aux médecins présens et à venir; et un avertissement, dont il est précédé. — Prix, 6 fr., et 7 fr. 75 cent. franc de port. — Chez Gautier et Bretin, libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30. — A Lyon, chez Reymann et compe, libraires, rue Saint-Dominique, n° 63. — 1808.

Dictionnaire grec français, composé sur l'ouvrage intitulé : *Thesaurus lingæ græcæ*, de Henri Etienne, où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue grecque, leur étimologie, leur sens propre et figuré, et leurs divers acceptions justifiées par des exemples; par J. Planche. Un très-fort vol., grand in-8° (petit-texte sur trois colonnes), de plus de 1500 pag. Prix, br. 16 fr.; relié en parchemin, 17 fr. 50 c.; relié en basanne, 18 fr. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Les souffrances du jeune Werther, par Goëthe; nouvelle traduction, ornée de trois figures en taille-douce. — Un vol. in-8°. — Prix, papier fin, 6 fr., et 6 fr. 75 c. franc de port. — Papier vélin, fig. avant la lettre, 10 fr., et 10 fr. 75 c. franc de port. — Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Digitized by Google

Voyage en Espagne du chevalier Saint-Gervais, officier français, et les divers événemens de son voyage; par M. de Lantier, ancien chevalier de Saint-Louis; auteur des Voyages d'Antenor, etc. etc., avec de jolies planches gravées en taille-douce, et le portrait de l'auteur. — Deux vol. in-8°. — Prix, 11 fr. et 13 fr. franc de port. — Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Autres ouvrages de M. de Lantier, qui se trouvent à la même adresse.

Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des Notions sur l'Egypte; manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par M. de Lantier, *dixième édition*, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur, 3 vol. in-8°, beau papier, avec 5 jolies gravures. Prix, 12 fr. et 16 fr. franc de port.

— Les mêmes, en 5 vol. in-18, *neuvième édition*, avec 5 gravures, 6 fr. et 9 fr. franc de port

Les Voyageurs en Suisse, 3 gros vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur, gravé par Gaucher. Prix, 15 fr. et 20 fr. franc de port.

— Le même, sur papier vélin, 30 fr. et 35 fr. franc de port.

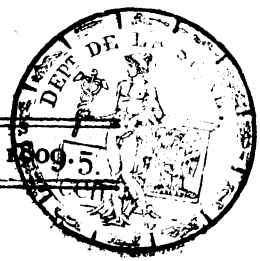
Contes en prose et en vers, suivis de Pièces fugitives, du Poëme d'Erminie, et de Métastase à Naples; *deuxième édition*, 2 vol. in-8°; augmentée de plusieurs Contes inédits; avec 3 jolies gravures. Prix, 8 fr. et 11 fr. franc de port.

AVIS. — On a mis en vente depuis quelques semaines, à Paris, un volume in-8°, que l'on pourrait prendre, d'après son titre et les annonces, pour la réunion des rapports complets, faits par MM. les Secrétaires perpétuels de l'Institut à S. M. l'Empereur sur l'état des Sciences, des Lettres et des Arts en France, depuis 1809. Plusieurs personnes qui ont acheté ce livre y ont été trompées. C'est simplement une réimpression, d'après le *Moniteur*, sans doute, des discours prononcés par les rapporteurs dans le Conseil d'Etat, et qui ne sont que les Préfaces, en quelque sorte, de leurs rapports, qui s'impriment à l'imprimerie impériale, par ordre de S. M. L'éditeur de ce volume a placé à la fin des notes relatives aux discours des secrétaires perpétuels de la Classe des sciences. Il serait possible que ces notes eussent pour objet principal de compléter le volume ou de déguiser une espèce de contrefaçon qui, cependant, ne serait réelle et répréhensible que si l'on réimprimait ainsi l'édition originale qui se termine à l'imprimerie impériale. C'est à ceux qui auraient ce projet à faire leurs réflexions : nous ne voulons que prévenir le public qu'il ne trouverait point dans le volume désigné les rapports complets qu'il pourrait y chercher. Ce volume a été, dit-on, imprimé en Hollande.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXXI. — *Samedi* 12 *Août* 1809.



POÉSIE.

ODE AU POÈTE GODOLIN (1).

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Jeux Floraux, le* 3 *mai* 1809.)

O vous, qu'une sublime audace
A conduits au sacré vallon;
Qui marchez sur les pas d'Horace,
De Pindare et d'Anacréon;
Des bords rians de l'Hippocrène,
Vers la cité Palladienne (2),
Accourez, joyeux Troubadours;
Et que vos chants aimés de Flore,
Ramènent au Temple d'Isaure
Les jeux, la gloire et les amours.

Venez; un aimable délire
Egare et transporte mes sens.
Godolin, prête-moi ta lyre:
C'est toi que célèbrent mes chants.
Agrandis, embrase mon âme;
Donne-moi cette heureuse flamme
Qui fit le charme de tes vers.

(1) Ce poëte, l'Homère de l'Occitanie, était né à Toulouse, où il mourut à 70 ans, le 10 septembre 1649. Ses poésies ont de la vivacité, du naturel, des saillies; mais la plupart tiennent au langage du pays, et perdraient tout leur sel dans une traduction.

M. Titon du Tillet a placé Godolin dans son Parnasse Français; et la ville de Toulouse en a fait mettre le buste à l'Hôtel du Capitole, à côté de celui du poëte Mainard, son compatriote.

Diot. des Poëtes Français...

(2) Toulouse mérita, dès les tems les plus reculés, le titre glorieux de Palladienne.

Digitized by Google

Fidèle aux lois de l'harmonie,
Je saurai plaire à ta patrie,
En lui rappelant tes concerts.

La tête de fleurs couronnée (3),
Tu chantes, ami des neuf Sœurs,
L'aimable fils de Dionée;
Tu peins Bacchus et ses fureurs;
Ta muse légère et badine
Du folâtre amant de Corinne
Imite la touchante voix;
Bientôt, prenant un vol superbe,
Tu vas, émule de Malherbe,
Célébrer le meilleur des Rois (4).

Tel, quittant ses grottes humides,
Palais vaste et voisin des Cieux,
Le Nil, auprès des pyramides
Roule ses flots mystérieux;
Tantôt sur la brillante arène,
Tranquille et pur il se promène,
Tantôt furieux, indompté,
Il s'élance; et loin du rivage,
Sous l'apparence du ravage,
Il porte la fécondité.

Godolin, un métal frivole
N'est point l'objet de tes travaux;
Tu sais que l'orgueilleux Pactole
Du Permesse souille les eaux.

---

(3) Il fut couronné aux Jeux Floraux, le 3 mai 1609. Il y a précisément deux siècles.

(4) Il se montra véritablement poëte, soit qu'il voulût prendre la lyre de Pindare, la flûte de Théocrite ou le luth d'Anacréon.

La France pleurait le meilleur de ses Rois. Le chant lyrique que Godolin consacra à l'expression de cette douleur universelle, est encore dans le cœur et dans la mémoire de tous ses concitoyens.

Aucune voix plaintive ne fit jamais entendre sur le Parnasse des sons plus attendrissans que les premières stances de ce chant funèbre. Tout à coup ses pensées et son style s'élèvent pour chanter les vertus guerrières et les triomphes de son héros. Tel que Pindare, il monte à une hauteur qui étonne les maîtres de l'art, ceux même que le génie poétique a mis en commerce avec les Dieux.

Eloge funèbre de Godolin, par M. Poitevin.

Digitized by Google

Je te vois, nouvel Aristide,
Dédaigner la faveur perfide
Et les chaînes d'or de Plutus.
Pourrais-tu craindre l'indigence?
Toulouse honore et récompense
Et le génie et les vertus (5).

Mais les vertus et le génie
Pleurent déjà sur ton cercueil;
Déjà la triste Occitanie
A pris ses longs habits de deuil.
Apollon fuit de nos campagnes;
L'écho fidèle des montagnes
Redit les plaintes des pasteurs;
La cour de Flore est moins brillante;
De Céphale la jeune amante
A nos regrets mêle ses pleurs.

Dieux! quel spectacle magnifique (6)
Tout à coup frappe mes regards?
Des Grecs est-ce une fête antique?
Est-ce le triomphe des arts?
Un cortége pompeux s'avance,
Et conduit auprès de Clémence
Le Pindare de la cité.
Chantre digne de notre hommage,
Avec toi Clémence partage
Sa tombe et l'immortalité.

---

(5) La ville d'Athènes dota les filles d'Aristide. « Les Capitouls » prodiguèrent leurs largesses au favori des Muses, et consacrèrent sa » mémoire par une noble apothéose. »

On lit au Capitole, sous le buste de Godolin, les quatre vers suivans :

Musarum, Godeline, decus sic ora ferebas,
Lyrida dum caneres Berteriumque nemus.
Non meliora tuis tentabit carmina Apollo,
Tectosagum grato dum volet ore loqui.

(6) Sur la proposition de M. l'abbé Jammes, membre très-distingué de l'Académie des Jeux Floraux, les cendres du poëte Godolin furent transportées le 14 juillet 1808, du cloître des Grands-Carmes, dans l'église de la Daurade où repose Clémence Isaure. La cérémonie fut pompeuse; le concours du peuple était immense.

Digitized by Google

Sur les pas brillans d'Uranie,
Tu franchis le parvis des Cieux.
Le héros, l'homme de génie
Sont admis au palais des Dieux.
Le fier enfant de la victoire,
Parcourt le Temple de la gloire
Avec son poëte chéri.
Saisissant la harpe sonore,
Godolin fait ouïr encore
Les louanges du grand Henri.

Des Béarnais le prince aimable
Sourit au chantre toulousain;
Horace abandonne la table,
Ses amis et son luth divin.
Tibulle accourt avec Délie;
Catulle amène sa Lesbie;
Du troubadour ingénieux
L'humble idiôme a su leur plaire.
Une langue n'est plus vulgaire,
Dès qu'on la rend digne des Dieux.

Aussi long-tems que sur nos têtes
Roulera le char d'Apollon;
Que le grand peuple dans ses fêtes
Célébrera Napoléon;
Les Nymphes de ces belles rives,
Godolin, seront attentives
A tes accords doux et flatteurs;
Ta gloire et celle de Clémence,
De l'envie et de l'ignorance
Braveront les vaines clameurs.

Par M. AUGUSTE RIGAUD.

LE MARIN PHILOSOPHE.

AIR : *De Marianne.*

CHACUN a sa philosophie,
Un marin a la sienne aussi;
Sur ma frégate, je défie
Et les chagrins et le souci :
Pour les dompter,
Les éviter,

Digitized by Google

Toujours j'embarque avec moi la folie;
Dans le hamac
Sur le tillac,
Je me distrais en fumant mon tabac;
Lorsque ma pipe est allumée,
Je me dis : que sont les grandeurs,
Les biens, l'amour et les honneurs?...
Ma foi de la fumée. (*ter.*)

Comme un autre, dans ma jeunesse,
J'ai vécu sur le Continent,
Et, je le dis avec tristesse,
La terre est un sot élément :
Plus d'un faquin
Ex-Pasquin,
N'y paraît grand que par mainte bassesse,
Et de son char
Un peu plus tard
Sur vous il jette un coup-d'œil goguenard :
Quant à moi, si la mer est douce,
Je ris, je chante sur le pont;
Là, je ne crains pas qu'un fripon,
En passant, m'éclabousse. (*ter.*)

Traversant la mer de la vie,
Tâchons d'arriver à bon port;
Vivons sans haine, sans envie,
Toujours contens de notre sort :
De la gaîté,
De la bonté,
D'être immortels n'ayons pas la manie;
Le plus savant
A, bien souvent,
Vu ses écrits emportés par le vent :
N'usons donc point en vain notre encre.
L'onde coule, l'homme s'en va;
Et morbleu, dans cette mer-là,
On ne jette pas l'ancre. (*ter.*)

A. P. DE SAINT-SEVERIN.

ENIGME.

JE suis une lourde femelle,
Et fais un pénible métier;

Digitized by Google

J'ai le titre de demoiselle,
Et la charge d'un roturier.
A l'amant qui vient m'embrasser
Je tends les bras et j'entre en danse;
C'est par moi qu'il peut enfoncer
L'ennemi qui fait résistance.
Jamais aux champs, à la ville toujours,
Ou sur les grands chemins; j'y prête mon secours,
Et quoique vers la nuit je songe à la retraite,
A battre le pavé l'on me voit toujours prête.

S.....

LOGOGRIPHE.

Quoique muet je parle et qui me voit m'entend;
Je trompe quelquefois, mais je trompe gaiment.
Aux amans je sers d'interprète;
Je suis une monnaie assez en cours chez eux;
La prude en est avare, au lieu que la coquette
En fait des charités à plus d'un malheureux.
Ce fut peut-être à moi que Vénus dut la pomme;
Mais, lecteur, en détail si tu veux me saisir,
Ma première partie est une faible somme,
Et ma seconde un grand plaisir.

Ch. de B**.

CHARADE.

Mon premier du parterre est un triste ornement;
Mon second est pour l'âne un fort bon aliment;
Derrière mon entier l'amour va se nichant.

S.....

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Lanterne*.

Celui du Logogriphe est *Rêver*, dans lequel on trouve deux fois *ré* (note de musique), et *Eve*.

Celui de la Charade est *Pis-ton*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAI SUR LA PREMIÈRE FORMATION DES LANGUES, ET SUR LA DIFFÉRENCE DU GÉNIE DES LANGUES ORIGINALES ET DES LANGUES COMPOSÉES : traduit de l'anglais d'ADAM SMITH, avec des notes. Suivi du Ier livre des *Recherches sur la langue et la philosophie des Indiens*. Extrait et traduit de l'allemand de *F. Schlegel;* par J. MANGET, professeur de belles-lettres dans l'Académie de Lausanne, etc. — Un vol. in-12, de 230 pages. — A Genève, chez *Manget;* et à Paris, chez *Ant. Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55. — 1809.

DANS cet essai sur la première formation des langues, et sur la différence des langues originales et des langues composées, Adam Smith suppose l'homme à ce degré d'expérience et de maturité où faisant de ses affections et de ses sensations l'objet de sa pensée, il cherche le moyen d'exprimer les unes et les autres, et se crée une langue. Toute langue, considérée sous ce point de vue, sera donc un système raisonné de signes, plus ou moins étendu, un instrument d'une composition plus ou moins compliquée, et dont les pièces diverses, comme celles de toute autre machine, seront inventées dans divers tems. Smith s'attache uniquement ici à démêler dans quel ordre se sont faites ces inventions successives. Telle est l'idée fondamentale de ce petit traité, dont nous allons présenter les principaux résultats.

Selon Smith, l'homme n'est porté par son instinct à parler que pour exprimer un fait, un événement. Mais un événement, quelque simplicité qu'on lui suppose, est toujours réductible à un certain nombre de parties, dont la plus apparente sera, par exemple, tel ou tel objet extérieur, telle ou telle action. Cet objet ou cette action est la seule chose qui arrête actuellement l'esprit de l'homme, et qui lui fait créer un signe, un cri, un mot, lequel sera de l'espèce de ceux que l'on a appelés depuis

Digitized by Google

substantifs, ou verbes. Voilà le premier effort de l'esprit pour décrire un événement. Voilà le premier élément du discours.

Mais il y a dans l'esprit de l'homme deux impulsions contraires qui le retiennent et le poussent tour à tour dans l'invention du langage. La première est cette aptitude si prompte à saisir dans les objets l'analogie qui les rapproche. L'autre est cette tendance si tardive à découvrir les différences qui les séparent. Par l'une, l'homme généralise et confond tout; par l'autre, il particularise et distingue tout. Toutes les opérations de l'esprit rentrent dans ces deux opérations, dont l'une est un mouvement de la nature, et l'autre un produit de la nécessité. D'où il suit que, dans l'origine, la première de ces opérations est trop précipitée pour n'être pas souvent dangereuse; et que le plus grand obstacle aux progrès de l'esprit, c'est l'effort qu'il doit faire pour s'apercevoir enfin que l'analogie qui l'entraîne ne lui montre une chose dans les corps, etc., que pour lui en cacher mille.

Cette seconde vue de l'esprit l'engage dans de nouvelles créations, et produit les adjectifs. Mais ici encore, il a mille ressources pour créer le moins possible en apparence, et plier néanmoins le langage à l'expression de toutes ses idées. Tantôt il invente, pour le même objet, des mots nouveaux, destinés à représenter cet objet dans telle ou telle circonstance, avec telle ou telle qualité (1). Tantôt, pour ne point séparer les qualités des objets, il attache aux substantifs des terminaisons différentes; et c'est par cet artifice qu'il exprime, à la fois, et les choses, et les rapports très-multipliés qu'elles présentent, soit de sexe, soit de grandeur ou de petitesse,

(1) C'est ainsi que dans l'Arabe, il y a mille substantifs pour le chameau; mille pour exprimer une épée; cinq cent pour le lion; quatre cents pour signifier *calamité*; deux cent pour le serpent; un nombre prodigieux pour le palmier qui produit des dattes. Les Lappons ont vingt-huit termes pour le renne. Dans l'allemand, (ancien et moderne), il y a cent onze termes pour le cheval; mais ces derniers sont de différentes époques. (*Note de M. Manget.*)

Digitized by Google

soit de situation ou de tems, soit enfin de cause ou d'effet. Telle est l'origine de ce qu'on appelle dans les noms, genres, nombres, cas, diminutifs, augmentatifs, etc. Tantôt enfin, il fait des qualités des corps l'objet unique de sa pensée, et il invente pour elles des signes particuliers et distincts; signes qui sont tantôt associés, selon de certaines lois, aux noms substantifs, lorsque les substances et les qualités sont considérées comme indivisibles; tantôt en sont tout à fait séparés, lorsque la qualité est considérée elle-même comme un être indépendant, et susceptible de modifications.

Ce que Smith vient de dire touchant l'origine des adjectifs, ou des inflexions qui en tiennent lieu dans les substantifs, doit s'entendre aussi de la foule de variations que l'homme fait subir pour les mêmes causes au terme par lequel une action est exprimée. Le verbe, en effet, dans l'origine, représentait un événement, comme le substantif représentait un objet extérieur, sans aucune modification accidentelle, et, pour ainsi dire, tout nu. Les verbes primitifs étaient donc tous impersonnels, et c'est uniquement par les changemens qu'ils ont reçus, à l'imitation des noms, qu'ils représentent l'action avec tant de circonstances diverses, de personnes, de nombres, de tems et de modes. Or, dans une langue qui a trois genres, trois nombres, et seulement cinq cas, le même nom peut prendre quarante-cinq formes différentes: et dans une langue dépourvue d'auxiliaires et par conséquent primitive; dans une langue où les verbes peuvent recevoir tous leurs développemens, le même verbe est susceptible de plusieurs centaines de variations.

A la rigueur donc et dans toutes les langues, le nom et le verbe tout seuls suffiraient à l'expression de toutes les pensées imaginables, parce qu'on pourrait suppléer au petit nombre de signes par celui des modifications, et multiplier les valeurs par les formes. De cette manière on aurait des langues très-simples dans leurs élémens, et très-compliquées dans leurs compositions. Et tel est, selon Smith, le caractère exclusif des langues originales.

Mais des langues ainsi construites, ne tardent point à s'altérer. Une analyse plus parfaite de la pensée, la

Digitized by Google

nécessité, le hasard, le mélange des peuples par les émigrations, et les conquêtes, etc.; mille causes qu'il est impossible de prévoir vont détruire cet ingénieux mécanisme, et donner aux langues une autre composition et d'autres procédés. Ce ne sera point assez d'avoir déjà introduit dans le langage un élément superflu, l'adjectif. Les mots plus composés, les substantifs et les verbes qui disaient chacun tant de choses à la fois, vont se résoudre dans leurs derniers élémens. Les noms perdront leurs cas. Ils auront moins de genres. Dans les verbes, le nombre des tems, des modes, et même des voix, sera réduit. Les personnes seront indiquées par des termes nouveaux et constans. Cette multitude infinie de rapports, exprimés tout à l'heure par de simples terminaisons, sera désormais représentée par des signes abstraits, lesquels prendront dans les langues le rang d'élémens nécessaires et désormais invariables. En un mot, on verra paraître les pronoms divers, les noms de nombre, les prépositions, les adverbes, les conjonctions, et une foule d'auxiliaires, à l'aide desquels tout sera réduit dans les conjugaisons à un petit nombre de règles. Cette révolution dans le langage est une imitation parfaite de celle qui se fait dans l'art d'écrire. Dans l'écriture, on commence en effet par dessiner. Un mot n'a qu'une seule figure. Mais pour tout écrire ainsi, il faudrait dessiner des milliers de figures diverses. Avec l'alphabet, au contraire, il y a pour chaque mot un plus grand nombre de caractères; mais le même caractère revenant sans cesse, il y en a dans la réalité beaucoup moins pour la langue entière. De même la multiplication des signes élémentaires dans une langue fait qu'il entre un plus grand nombre de termes dans chaque proposition, mais qu'à tout prendre, il y en entre beaucoup moins dans l'ensemble de la langue. C'est que de part et d'autre l'analyse de l'écriture et du langage est achevée, et qu'il n'est pas possible de la porter plus loin.

Le résultat de cette analyse sur une langue quelle qu'elle soit, sera donc d'en compliquer les élémens et d'en simplifier la composition. Ce qui est l'inverse de ce que Smith fait observer dans les langues originales. Une fois qu'une langue est arrivée là, elle ne change plus que

Digitized by Google

pour dégénérer complétement. Du reste, en rapprochant les langues originales des langues composées, Smith fait ressortir à côté de la vivacité, de la véhémence, et de la concision des premières, la monotonie, la langueur, et la prolixité des secondes. Toujours contraintes par des lois sévères et uniformes; inhabiles aux inversions; dépourvues de flexibilité et de grâces, ces derniers perdent en harmonie et en éloquence ce qu'on croit qu'elles gagnent en exactitude et en clarté.

Tel est, si nous l'avons bien compris, le résumé fidèle de l'essai de Smith. Les vues qu'y expose l'auteur sont plus que de simples spéculations. Elles sont justifiées par l'histoire. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux, avec Smith, sur les dégradations successives des langues grecque et latine, et des langues modernes, qui se sont formées, en partie, de leurs débris, en partie de ce qu'elles ont emprunté de l'Arabe et des langues septentrionales. Il nous semble, du reste, que, de cette question sur la première formation des langues, Smith n'a touché que le point le plus facile et sans contredit le moins important. Un esprit analytique comme le sien, s'il eût pris à tâche de développer le mécanisme des langues, et la route que suit l'esprit humain pour multiplier les signes, à mesure qu'il multiplie ses idées, en transportant dans les uns l'analogie qui le conduit dans les autres; si Smith eût montré, par-là, à quel petit nombre d'idées fondamentales se réduit tout ce qu'il y a dans l'intelligence des peuples qui ont le plus cultivé la leur; s'il eût considéré la partie musicale et accentuée des langues, partie dont nous avons tout perdu, jusqu'au souvenir: Smith, par l'excellence de sa méthode, n'eût rien laissé d'obscur et d'indécis sur une question qui touche aux fondemens mêmes de l'entendement humain. Quoiqu'il en soit, le morceau dont nous venons de rendre compte, bien qu'il soit connu depuis long-tems, peut encore être fort utile un jour à ceux qui, dans l'examen d'un sujet si profond, se sentiront assez de talent et de courage pour pénétrer plus avant.

A cette traduction de l'essai de Smith, M. Manget à joint un extrait de l'ouvrage allemand de M. Fred. Schlegel sur la langue et la philosophie des Indiens. Cet ouvrage

Digitized by Google

est, à ce qu'il semble, en partie composé sur le même fond que celui de W. Jones, président de la Société de Calcutta. Ce savant a le premier fait connaître l'affinité qui rattache le latin, le grec, l'allemand et le persan à la langue indienne, comme à leur tige commune. A la vérité cette découverte l'a conduit trop loin. Il a tenté de ramener la multitude immense et illimitée des langues à trois branches principales, l'Indien, l'Arabe et le Tartare. Après quoi, par une de ces contradictions dont ne se défendent pas les meilleurs esprits, il essaie de faire tout dériver d'une source unique et commune. Ce grand travail, quel qu'il soit, est encore peu connu, du moins en France. M. Schlegel s'élève contre la dernière prétention de W. Jones, et quoique plus modéré dans les siennes, cependant il en dit encore assez sur la langue indienne pour paraître lui-même fort paradoxal.

D'un autre côté, il résulte des recherches qu'il a faites sur la structure de toutes les langues connues (car il n'en est pas une, selon toute apparence, qui ait échappé à la curiosité de M. Schlegel), il résulte, dis-je, qu'en effet toutes les langues, relativement à leur composition sont toujours entre deux extrêmes; ou elles ont peu d'élémens et beaucoup de variations, ou très-peu de variations et beaucoup d'élémens: de sorte que la somme est toujours à peu près égale des deux parts. Cette observation confirme le principe de Smith. Mais il n'est pas sûr que l'une de ces deux conditions précède l'autre toujours dans le même ordre. De ce côté donc la théorie de Smith pourrait être en défaut; et bien qu'il ait raison pour le grec, le latin et les langues modernes qui en dérivent, bien que la langue sanscrite soit dans les mêmes rapports avec les dialectes qu'elle a formés, et qu'on parle aujourd'hui dans l'Inde, il n'est pas démontré que la langue chinoise, par exemple, toute composée de monosyllabes invariables, ait subi la même transformation, et que le tems en ait dénaturé la structure originelle au point de n'en plus laisser de trace. Il en est de même pour les langues américaines, langues très-multipliées, très-dissemblables entr'elles; langues assurément peu anciennes, entièrement originales, et qui cependant, à l'imitation de

Digitized by Google

l'Hébreu, du Basque et du Copte, ont des affixes, ou des mots additionnels, propres à modifier le sens d'un mot principal. Quoi qu'il en soit de ces considérations, et pour rentrer dans celles qui ont pour objet la langue indienne, cette langue présente deux grandes singularités. La première est d'avoir en effet avec le Persan, le Grec, le Latin et l'Allemand, des traits de ressemblance si frappants et si multipliés, qu'en les lisant on croit à peine ses propres yeux, et qu'il est impossible de n'y pas reconnaître qu'il existe entre ces langues une identité fondamentale. La seconde, est que cette langue merveilleuse, considérée dans son état primitif, n'a presque rien de commun avec aucune autre. Que penser en effet d'une langue qui n'a point de prépositions, ou qui peut s'en passer; qui n'a point d'onomatopées; qui ne parle jamais au figuré, mais toujours au propre, sans employer de termes abstraits; d'une langue où tous les signes se tiennent par les liens secrets d'une logique très-sûre et très-profonde: où chaque radical, semblable à un germe organisé, par la richesse et la facilité de ses métamorphoses produit des familles innombrables de mots, dont il est comme le chef et le régulateur; d'une langue enfin toujours simple, claire, évidente, et qui par le seul jeu de ses inflexions et de ses modifications intérieures, se plie sans contrainte et sans équivoque à l'expression des conceptions les plus communes et les plus sublimes? Assurément, l'usage que nous faisons de nos langues habituelles ne nous a point familiarisés avec l'idée d'une telle perfection. Ce qu'il y a de plus étonnant ici, c'est que plus on remonte dans les antiquités de la langue indienne, plus on voit briller en elle ce caractère calme et philosophique, cette tranquille majesté qui lui est propre: d'où M. Schlegel tire cette conclusion qui paraîtra sans doute fort étrange; c'est que le peuple qui a formé cette langue était dès l'origine un peuple éclairé de lumières en quelque sorte surnaturelles, et qui, pour construire du premier coup un instrument aussi parfait, n'a point senti la nécessité de l'expérience, et en a trouvé dans lui-même le modèle tout achevé (2): para-

(2) M. Schlegel va jusqu'à croire que si ce sanscrit était répandu

Digitized by Google

doxe certainement fort singulier pour un phénomène qu'on pourrait peut-être expliquer par des suppositions plus plausibles. Toute langue sacrée pourrait bien être une langue faite après coup ; et malgré la difficulté d'un tel projet, peut-être serait-il plutôt exécuté par un seul homme, que ne l'est en Europe la seule correction d'un Dictionnaire par des corps entiers d'Académiciens.

Tel est l'abrégé très-succinct de ce que M. Manget fait connaître de l'ouvrage de M. Schlegel. Ce premier travail en promet un second. Ce sont des Recherches historiques, et des conjectures, par lesquelles l'auteur tentera de montrer les émigrations des langues dans celles des nations, et de prouver ainsi les unes par les autres. Un tel ouvrage serait de la plus grande importance ; mais sera-t-il suffisant ? et ne serait-il pas nécessaire pour confirmer les conclusions qu'on en voudrait tirer, d'y faire concourir l'histoire des lois, des usages, des gouvernemens et des religions (3), l'histoire des monumens, celle des arts et des sciences, et en particulier les notions les plus exactes et les plus étendues sur l'astronomie des premiers peuples, et sur la constitution intérieure du globe ?

Du reste, la traduction de Smith et l'extrait dont nous venons de parler font beaucoup d'honneur à l'esprit et au talent de M. Manget. A. Z.

---

en Europe, il y produirait une révolution aussi générale que celle qu'y fit, à la renaissance des lettres, l'étude de la langue Grecque. Une langue ne change les esprits que par le génie de ceux qui l'ont parlé, or qu'y a-t-il de commun entre les écrivains Grecs et Indiens ? N'est-il pas étrange qu'avec une langue si parfaite, l'Inde n'ait pas un seul livre un peu raisonnable ? Tout, dans son histoire, est plein de contradictions et d'obscurité.

(3) W. Jones a déjà rapproché la mythologie Indienne de la mythologie Grecque. Il fait voir dans l'une et l'autre de grandes analogies. Mais ces preuves ne sont peut-être pas suffisantes : et quelques-unes des ressemblances qu'il indique, peuvent tenir à d'autres causes qu'à une simple tradition. D'ailleurs, sur de tels sujets, on a le privilége de dire tout ce qu'on veut.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par M. LACRETELLE le jeune.

..... Expatiantur; nullo inhibente, per auras
Ignotæ regionis eunt. OVIDE.

Tome IIIe, in-8°. Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *Buisson*, libr.-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Les deux premiers volumes de cette histoire, dont j'ai rendu compte au moment de leur apparition (1), ont obtenu un succès brillant et solide. L'approbation unanime des journaux, l'empressement du public à se procurer l'ouvrage, et son désir bien marqué d'en voir paraître la suite, les suffrages les plus élevés dans l'ordre politique et dans l'ordre littéraire; rien n'a manqué au triomphe de l'auteur, rien, pas même les clameurs des envieux et des sots (2). Le troisième volume a été publié:

(1) Dans le N° du 5 janvier 1809.

(2) Voyez ce qu'on a dit dans le dernier numéro du *Mercure*, pages 368 et 369 de la petite brochure lancée contre l'ouvrage de M. Lacretelle, par M. Fantin-des-Odoarts. Ce M. Fantin croit que les faits historiques lui appartiennent en propre et exclusivement: il accuse de plagiat M. Lacretelle qui ne l'a pas lu, parce que celui-ci a raconté les mêmes événemens que lui. Mais lui qui parle, est bien vraiment un des plus effrontés plagiaires que l'on ait encore vus. Le hasard ayant dernièrement fait tomber dans mes mains un tome de sa Continuation de Velly, Villaret et Garnier, j'y trouvai de suite plusieurs pages fort bien faites sur les découvertes et les travaux des savans pendant le règne de Louis XV. Ma surprise fut grande, mais elle dura peu. Quelques jours après, je retrouvai ces mêmes pages en entier dans l'estimable ouvrage de M. Gudin, qui a pour titre: *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne.* Seulement, quelques développemens ou quelques réflexions utiles supprimées, et le mot propre remplacé de tems en tems par le mot qui ne l'est pas, prouvent que M. Fantin-des-Odoarts a un peu touché au style de M. Gudin. Virgile l'avait dit:

Diripiuntque dapes, contactuque omnia fœdant
Immundo.

Digitized by Google

les mêmes éloges, la même ardeur de curiosité, les mêmes marques d'intérêt l'ont accueilli; mais à tous ces témoignages flatteurs, il s'est mêlé quelques censures, presque aussi honorables pour l'écrivain, puisque énoncées par des personnes singuliérement graves et respectables, elles ne pouvaient pas avoir pour objet un ouvrage et des opinions d'une médiocre importance. Ces censures n'ont point été divulguées dans les feuilles destinées à la critique; mais elles ont circulé dans les sociétés où l'on s'occupe particuliérement de lettres et de philosophie : il ne peut donc être inutile ni messéant de les faire connaître et de les examiner dans ce Journal, spécialement consacré aux mêmes objets.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui, en octobre 1748, mit fin à la guerre contre l'Autriche pour l'élection d'un empereur, terminait aussi le deuxième volume de M. Lacretelle. Au lieu de reprendre, au commencement du troisième, le fil des événemens politiques, l'historien, comme profitant de la paix qui précéda la guerre de sept ans, s'est plu à tracer le tableau de la littérature et de la philosophie sous Louis XV; et ce tableau, qui remonte jusqu'aux dernières années du règne de Louis XIV, s'étend fort avant dans celui de son successeur, et dépasse de près de dix années l'époque de 1748, à laquelle l'auteur s'est arrêté pour les faits historiques. Cette espèce d'intercalation et sur-tout cet empiétement de l'histoire littéraire sur l'histoire politique pourraient donner quelque prise à la critique. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* et du *Siècle de Louis XV*, Voltaire, a placé à la fin de ces deux ouvrages le résumé court et brillant de l'état des sciences et des lettres pendant l'un et l'autre règne; et, il faut l'avouer, cette place paraît la plus convenable. M. Lacretelle ne manque cependant point de raisons propres à le justifier. Il peut dire que la règle suprême de toute composition étant d'intéresser continuellement le lecteur, il aurait désespéré d'y être fidèle, en faisant succéder immédiatement au récit fatigant d'une guerre sans but et sans direction, où les revers et les succès se balancèrent sans résultat, le tableau plus monotone encore d'une paix qui ne fut marquée ni par de grands mouvemens

Digitized by Google



mouvemens intérieurs, ni par de grands monumens d'utilité publique, pour rentrer ensuite dans les froides horreurs d'une guerre nouvelle, plus longue et plus insensée que la première, et dont les événemens plus décisifs n'ont le triste droit d'émouvoir le lecteur français, qu'en ce qu'ils lui offrent sans cesse l'avilissement de nos armes, la destruction de nos soldats, de nos vaisseaux, de nos finances, de notre commerce et de notre agriculture. M. Lacretelle peut ajouter à cette excuse plausible un moyen de justification plus solide encore et tiré davantage du fond même de la chose. La paix d'environ huit années qui s'écoula entre les deux guerres, fut, de tout le règne, l'époque où l'esprit humain fit en France les plus grands efforts, conçut et exécuta les plus hautes entreprises. Pendant la profonde léthargie du gouvernement, à peine interrompue par les misérables querelles du parlement et de l'église, l'opinion ne resta point endormie: elle se porta avec ardeur vers tous les objets de la science morale et politique; elle les soumit tous à son examen et bientôt à ses décisions; elle forma une puissance invisible, presque inconnue à elle-même, qui agissait et se fortifiait sans cesse. On avait dit d'elle, en la flattant peut-être un peu, qu'elle était la *reine du monde:* on put dire, avec plus de justesse, qu'elle était devenue celle de la France; et son autorité nouvelle, donnant au génie la force qu'elle en recevait elle-même, fut signalée par des choses grandes et mémorables, tandis que celle du monarque en titre ne l'était que par son impuissance à étouffer de ridicules tracasseries et par de sales exploits dans l'art de corrompre ou de déshonorer des femmes. Ce n'était donc pas trop déroger à la méthode historique, que de remplir de tous les effets de cette noble activité à laquelle l'esprit philosophique s'était livré alors, une période que la honteuse inertie du gouvernement avait laissée, pour ainsi dire, vide dans notre histoire; et si l'auteur a poussé le récit des travaux de la pensée un peu au-delà du terme où il avait conduit celui des événemens politiques, c'est qu'il se trouvait comme entraîné lui-même par cette impulsion rapide et prolongée qu'avait reçue l'ensemble des connaissances humaines;

Digitized by Google

c'est qu'il importait à l'effet, ainsi qu'à l'utilité du tableau, d'y comprendre toutes les grandes productions des principaux moteurs de cette impulsion, et de ne le terminer qu'à l'époque où une nouvelle génération d'écrivains devait recevoir et cultiver leur héritage.

Ce tableau de la littérature et de la philosophie sous Louis XV est devenu une véritable question, question d'un intérêt vif pour tous les lecteurs instruits, et d'un intérêt passionné, même personnel, pour quelques écrivains de cette époque, que nous y voyons survivre. L'académie française, trop facilement importunée peut-être par les déclamations de quelques détracteurs déshonorés du dix-huitième siècle, a voulu le venger et elle en a mis le *tableau littéraire* au concours. Ce sujet, très-difficile en tout sens, a déjà été proposé quatre ou cinq années de suite, et le prix n'a point encore été décerné; probablement parce que, des discours envoyés, les uns, avec plus ou moins de mérite, n'ont pas assez bien répondu à l'intention des juges; et que les autres, dans le sens obligé du programme, n'ont point encore offert au degré requis cet art d'habiller des jugemens donnés en phrases pompeuses et cadencées. Ce même sujet, M. Lacretelle l'a traité dans son *Histoire;* et quoiqu'à cet égard il ne soit point justiciable de l'Académie, il n'en est pas moins jugé par les philosophes qui en sont membres, et aussi par ceux qui, ne l'étant pas, portent la même chaleur dans les mêmes opinions. Or plusieurs de ces personnes-là ont pensé, ont dit que le *Tableau littéraire* de M. Lacretelle n'était point assez *philosophe*. Pour les gens au fait, ce reproche en dit assez en un seul mot; il est inutile de l'interpréter et de l'étendre. Je vais donc tout de suite m'occuper d'y répondre. Je commence par dire que dans tout l'ouvrage de M. Lacretelle, et notamment dans la partie qui concerne les lettres et les sciences sous Louis XV, on reconnaît un disciple de la philosophie moderne, mais un disciple à la fois jeune et sage, qui n'a point vieilli dans des opinions exclusives, à qui il n'en a point trop coûté de se désabuser sur les conséquences de certaines doctrines poussées trop loin ou professées trop hautement, qu'un sentiment plus vif du

Digitized by Google

présent et un espoir plus étendu dans l'avenir peuvent consoler de la perte de quelques illusions, et pour qui l'expérience ayant été de bien plus longue durée que la spéculation, sur-tout comparativement à ceux qui le blâment, a été, a dû être aussi beaucoup plus profitable. Cela posé, M. Lacretelle ne peut différer avec les philosophes non mitigés, que du plus ou moins de chemin dans la route qui leur est commune, et de vénération pour ceux qui la leur ont frayée. Si la tolérance n'est pas un vain mot, si elle est réellement la première des vertus philosophiques, il me semble qu'en matière de philosophie même, une légère inégalité de chaleur pour les principes, ou d'estime pour les hommes, ne doit engendrer aucun discord. Je vais plus loin : le doute, autre vertu des philosophes, le doute qui s'alimente sans cesse des connaissances mêmes qui devraient le détruire, le doute ne nous fait-il pas une loi de ne point tenir trop fortement à nos opinions, parce qu'elles peuvent être fausses, et de ne point repousser trop dédaigneusement celles des autres, parce qu'elles peuvent être vraies? Quelle main assez ferme, assez sûre marquera le point précis en-deçà ou au-delà duquel nos idées ne doivent point aller? Mais chacun se croyant en droit de poser cette limite, il s'ensuit que personne, au gré de personne, ne peut y arriver juste; et en attendant que ces innombrables juges s'accordent entre eux sur leurs degrés d'opinions qui tous diffèrent, ils se réunissent pour condamner le malheureux écrivain qui nécessairement s'est plus ou moins écarté de tous à la fois, soit en avant, soit en arrière. M. Lacretelle a donc en ceci subi le sort commun à tous ceux qui écrivent sur ces matières philosophiques si essentiellement contentieuses; et, pour le consoler un peu, je lui dirai qu'il n'est pas le premier philosophe jeune et modéré que les anciens du parti aient gourmandé très-poliment, mais très-vertement aussi, au risque de le dégoûter d'une congrégation où le noviciat était si rude; j'en sais sur qui l'on n'a point tiré plus fort du camp ennemi, qu'on ne l'a fait de leurs propres lignes, et qui, bien sollicités d'être transfuges, ne l'ont pas voulu, parce qu'un peu d'humeur injuste de la part

Digitized by Google

de leurs maîtres ne devait point leur faire abandonner des drapeaux sous lesquels la persuasion et l'honneur les retenaient.

M. Lacretelle commence son tableau des lettres, des sciences et des mœurs par poser, avec autant de précision que de justesse, la question relative à la philosophie, considérée comme cause des événemens qui ont terminé le siècle, et jugée à la fois d'après l'intention et les résultats. « Les philosophes du dix-huitième siècle, dit-il, » sont jugés aujourd'hui d'après des événemens que la » plupart d'entr'eux n'ont point vus. Tandis qu'ils re- » posent dans la tombe, on invoque contre eux ou à leur » appui, soit le mal, soit le bien que chaque jour fait » éclore. On veut tout lier à leurs hypothèses; celles » qu'ils n'ont exprimées qu'avec réserve, ou qu'ils ont » seulement rajeunies; celles même qui ont été entre » eux un long sujet de dispute, sont présentées, d'un » côté, comme des découvertes dont le genre hu- » main réclame la plus prompte application, et, de » l'autre, comme des pensées séditieuses qui rompent » toute société. Ecoutez leurs partisans enthousiastes; » c'était un conseil de sages, dans lequel la raison et » l'amour du bien public mettaient toutes les pensées en » harmonie. Ecoutez ceux qui les accusent; c'était » une ligue de conspirateurs armés contre le trône, aussi » bien que contre l'autel. L'histoire, soit qu'elle examine » leurs différens systèmes, soit qu'elle interroge le carac- » tère et les penchans de chacun de ces écrivains, ne voit » point entr'eux cette unanimité prétendue, ou ne la » voit que pendant un court intervalle. » Il me semble qu'avant d'entrer dans son sujet, c'est avoir un procédé bien franc, et montrer une disposition d'esprit bien véritablement philosophique, que d'entendre d'abord les deux partis extrêmes, disant ce qu'ils savent de plus fort pour ou contre la philosophie, et ensuite de se refuser à reconnaître entre les philosophes ce concert pour le bien ou pour le mal, imaginé d'un et d'autre côté; refus favorable qui ne faisant que les dépouiller d'un honneur chimérique, les absout déjà du reproche le plus violent qui leur soit fait, du reproche d'avoir prémédité la ruine des

Digitized by Google

institutions politiques et religieuses, et de s'être ligués pour la consommer. Et en effet, d'abord les philosophes reçurent séparément leur impulsion de mille causes, dont la plus puissante était l'esprit général de la société. Partis tous de points différens et plus ou moins distans les uns des autres, mais tendant vers un même but, ils ne se sont rencontrés, pour ainsi dire, qu'en y aboutissant. C'est alors seulement qu'étonnés peut-être eux-mêmes de se trouver ainsi réunis, ils ont songé à ce que pourrait avoir de force cette association presque fortuite, si elle marchait constamment serrée et dans une direction unique. Pour cela il fallait un chef, et ce chef ne pouvait être que Voltaire.

C'est envers lui que M. Lacretelle semble déployer le plus de sévérité. Il a prodigué à ses belles tragédies, à sa *Henriade*, à ses poésies fugitives, à son *Histoire de Charles XII*, à son *Siècle de Louis XIV*, à son *Essai sur l'Esprit et les Mœurs des Nations*, à toutes les parties pures de sa gloire littéraire et philosophique, de ces éloges pleins, faits avec foi et amour, qui ne sentent point la concession, ou le projet de donner au blâme le poids apparent de l'impartialité. Mais il lui a reproché vivement, et à plusieurs reprises, ce *désir impétueux de braver et d'insulter les croyances religieuses*; désir qu'en lui l'âge accrut sans cesse et rendit de plus en plus scandaleux. C'est contre la *Pucelle* sur-tout que M. Lacretelle fait éclater une indignation qui ne paraît pas moins sincère que son admiration pour les autres ouvrages. Fermons un moment l'oreille à cette voix qui plaide si éloquemment, si adroitement la cause du plaisir contre celle de la morale; oublions, s'il se peut, que la *Pucelle* a souvent fait nos délices par tout ce que l'esprit a de plus étincelant, et la poésie de plus gracieux; et, sans nous arrêter aux trop nombreux tableaux où les honteux écarts du cynisme se mêlent aux aimables jeux de la volupté, considérons seulement le sujet du poëme, le but de l'action, cet infâme dénouement qui la termine dans la bonne édition, dans celle que Voltaire ne consentit à gâter que pour apaiser les scrupuleux. Je le demande maintenant, quel est celui de nous qui

Digitized by Google

osera blâmer un historien français, un homme à qui ce titre impose l'obligation d'allier la sévérité des principes à la gravité du style, et sur-tout celle d'honorer tout ce qui honore la nation; qui de nous, dis-je, osera le blâmer d'avoir écrit que Voltaire brava toutes les lois de la société, en composant le poëme de la *Pucelle*, en attachant *un opprobre ingrat et bizarre au nom d'une héroïne qui sauva la France?* Voilà pourtant ce que M. Lacretelle a dit de plus véhément contre Voltaire; et encore de quels éloges flatteurs, de quels regrets honorables, n'a-t-il point enveloppé et adouci cette espèce d'anathême! Sa vénération pour Montesquieu est sans mélange comme la gloire du grand homme qui est en l'objet. Duclos, Dumarsais, Condillac et plusieurs autres reçoivent aussi le juste tribut de son estime pour leurs talens et pour leur conduite. D'Alembert, loué à cause de son grand mérite et de son caractère honorable à beaucoup d'égards, n'essuie de lui quelques reproches qu'au sujet de cette correspondance avec Voltaire, qu'on a imprimée après leur mort. Quoiqu'il soit passé en usage, même parmi leurs plus chauds partisans, d'abandonner cette correspondance aux criailleries des hypocrites de religion ou de morale, j'oserai dire, au risque de tout ce qu'on en pourra conclure, qu'elle ne me paraît point si répréhensible. C'est une correspondance, c'est-à-dire, une conversation entre deux personnes. Ici point de divulgation, au moins du fait des auteurs; par conséquent point de délit envers le public. Mais enfin cette correspondance est imprimée; nous savons ce qu'elle renferme, et nous avons le droit de le juger. Eh bien! qu'y apprenez-vous? Que d'Alembert et Voltaire haïssaient la religion chrétienne, ou, pour mieux dire, les ministres de cette religion, qui ne les aimaient guère plus eux-mêmes? ce n'avait jamais été un secret pour personne, et d'ailleurs c'était le tort de beaucoup d'autres. Qu'ils détestaient assez cordialement leurs ennemis, et cherchaient à parer leurs coups, quelquefois même à les leur rendre? oh! cela est vrai. Enfin, que dans la liberté d'un commerce intime, il leur échappait souvent de ces expressions haineuses ou cyniques qui offen-

Digitized by Google

saient la justice ou le bon goût ? je n'en disconviens pas. Mais, pour toute réponse à ce grief, ainsi qu'aux précédens, je prierai les plus réservés de me dire s'ils consentiraient à voir sortir de dessous la presse, tout à coup et comme par enchantement, tout ce que dans ces entretiens, où l'esprit ni le cœur n'ont plus de retenue, ils ont pu dire d'inconsidéré, de faux, de violent, de grossier, d'obscène, etc., etc., etc. Ils ne se font pas une idée de la différence qu'ils trouveraient entre les mêmes choses étalées au grand jour de l'impression, ou confiées au mystère, soit d'une conversation, soit d'une correspondance. Ce qui, dans ce dernier cas, leur avait semblé tout à fait sans conséquence et sans crime, dans l'autre, paraîtrait à leurs propres yeux bien grave et bien condamnable ; ils auraient trop à rougir d'eux-mêmes. Non, quoi qu'on en dise, Voltaire et d'Alembert n'avaient ni plus mauvais cœur ni plus mauvais ton que beaucoup d'autres ; mais on ne peut pas imprimer les lettres confidentielles de tout le monde. Je reviens à M. Lacretelle.

Il parle de la société du baron d'Holbach et de celle d'Helvétius avec tous les égards dus à des réunions privées d'hommes éclairés et bienfaisans, dont les entretiens, présumés par ceux qui n'ont pu y être admis, ou révélés par quelques-uns de ceux qui les ont entendus, doivent, dans l'un et dans l'autre cas, être à l'abri d'une censure trop vive qu'on pourrait traiter de calomnie ou de délation. A propos d'Helvétius, je remarquerai que M. Lacretelle ne fait aucune mention de ses écrits ; et certes, cette omission qui ne peut être un oubli, n'est pas d'un homme avide de trouver des torts à la philosophie. Quant à Diderot, il lui reproche, mais sans trop d'amertume, son athéisme déclaré, et sur-tout l'ardeur de son prosélytisme en ce genre ; la presque totalité des philosophes repoussant avec horreur cette doctrine qu'ils appelent désolante et anti-sociale, il doit leur sembler coupable de l'avoir prêchée, et juste d'en blâmer l'apôtre : du reste, tout en condamnant cette audace et cette jactance de principes irréligieux, l'auteur rend une éclatante justice au caractère facile, ouvert et bienfaisant de

Digitized by Google

Diderot, à son instruction variée et positive, à sa conversation pleine d'originalité, de verve et d'enthousiasme. De tous les philosophes modernes, J.-J. Rousseau est le plus inexplicable, à cause des fréquentes bizarreries de sa conduite, et des nombreuses inconséquences de ses écrits. C'est aussi celui qui s'est fait de son vivant, et qui conserve peut-être encore aujourd'hui le plus de partisans chauds et sincères, par cet ardent amour de l'humanité qui éclate en tous ses écrits, et qu'une assez forte teinte d'apparente misantropie fait ressortir davantage ; par cet accent passionné avec lequel il parle du vice et de la vertu ; par cette éloquence enivrante qu'il faudrait, en la détestant, admirer mille fois plus, si elle ne partait pas d'un cœur et d'un esprit persuadés ; par ces contradictions même qui ne sont qu'un trop fidèle résultat de la variété changeante de nos impressions, et qui semblent être en lui le sceau de la bonne foi ; enfin par le charme indéfinissable de ce style qui parcourt sans dissonnance tous les tons les plus opposés, et qui est doué du pouvoir d'attacher à un degré qu'aucun autre style n'a encore égalé. Le portrait de J.-J. Rousseau était donc très-difficile à bien faire, au gré des spectateurs et du peintre lui-même, tant par la mobilité des traits qu'offre le modèle, que par la diversité des points de vue sous lesquels le public pensant l'envisage. M. Lacretelle me paraît avoir rempli cette tâche avec beaucoup d'habileté. Un traité d'éducation, et cinq enfans mis à l'hôpital ; des principes de morale austères, et un roman propre à enflammer les sens ; des pièces de théâtre, et une violente censure des spectacles ; l'orgueil le plus profond, et l'aveu volontaire des fautes les plus humiliantes ; la fureur de la célébrité, et l'amour d'une obscurité paisible ; le besoin de l'amitié, et l'impossibilité d'en goûter les douceurs ; toutes les délicatesses de la passion, et des attachemens ignobles ; ce n'est là qu'une faible partie des contrariétés réelles ou plus souvent apparentes que rassemblait Rousseau dans sa double personne, et que M. Lacretelle a fort bien opposées entre elles, en nous peignant l'homme et le philosophe. Voici comme il termine ce morceau : « Les faits positifs

Digitized by Google

» manquent lorsque l'on parle de cet éloquent et mal-
» heureux écrivain. Les lumières qu'il a voulu donner
» sur sa vie ne servent qu'à embarrasser l'esprit dans de
» vaines conjectures. C'est lui-même qui a déchiré le
» voile dont on voudrait couvrir les faiblesses et les
» fautes de l'homme de génie. On cherche à l'absoudre
» autant que le permet la morale ; et pour justifier son
» cœur, on est forcé de remarquer en lui un genre de
» déraison que sa puissante dialectique ne réprimait
» point, et venait même fortifier. Cependant le nom d'un
» écrivain qui exalta si vivement les âmes, est réclamé
» par l'histoire. En s'occuppant de lui, elle perd son
» impassibilité ; et tour à tour elle l'admire ou le plaint,
» le bénit ou l'accuse. » Encore une fois, ce n'est point là le ton d'un détracteur de la philosophie.

Content d'avoir fait ce qui dépendait de moi pour justifier M. Lacretelle d'un reproche que beaucoup d'autres aujourd'hui mettraient à honneur et sur-tout à profit d'avoir mérité, mais dont je suis certain qu'il ne veut pas rester chargé, je vais ne plus examiner son ouvrage que sous le rapport purement littéraire. J'ai trouvé qu'il appréciait d'une manière fort judicieuse le talent de nos écrivains dans tous les genres, et que ses jugemens, rédigés avec une rare élégance, n'avaient point, dans leur grande précision, l'inconvénient d'offrir de ces formules vagues et banales qui peuvent indifféremment s'appliquer à tous les auteurs, et dont les ouvrages de critique ne présentent que trop d'exemples ; ce sont des traits fermes, bien arrêtés et vraiment caractéristiques. Je reprendrais quelque chose à son opininion sur Lesage. Il a raison de dire « qu'il
» eut le malheur de peindre trop de fripons, et de retra-
» cer trop souvent l'impunité et les *mauvaises* joies de la
» friponnerie ; que ce n'est pas seulement la morale, que
» c'est l'honneur qui souffre en le lisant ». Cela est trop vrai de *Turcaret*, de *Crispin rival*, d'*Estevanille*, de *Guzman d'Alfarache*, etc. ; mais *Gilblas* mérite-t-il d'être enveloppé dans ce reproche, et M. Lacretelle a-t-il raison de dire : « Aussi les Français hésitent à prononcer
» que leur littérature ait produit dans *Gilblas* le meilleur

Digitized by Google

» des romans ». Ce n'a jamais été l'immoralité de quelques-uns des personnages peints dans *Gilblas* qui a fait balancer à lui donner la préférence sur les meilleurs romans des autres nations. Cette hésitation, dans ceux qui la partagent, a certainement d'autres causes. Au reste, je rappellerai à M. Lacretelle que l'anglais Hugues Blair, fameux critique et ministre du saint évangile, a dit expressément qu'en fait de romans la France l'emportait sur l'Angleterre, et en a fourni pour preuve ce même *Gilblas*, qu'il loue expressément sous le rapport moral. Devons-nous être plus sévères que lui?

Les lecteurs partageront probablement mon estime pour la manière dont M. Lacretelle définit et distingue le talent des quatre grands prosateurs du siècle dernier, Montesquieu, Voltaire, Buffon et J. J. Rousseau. « Ils » avaient chacun, dit-il, pour talent éminent celui d'être » de grands coloristes. Voltaire, qui avait prouvé combien il était poëte, écartait de sa prose tout ornement » ambitieux : c'était un roi qui voulait se montrer aimable et facile dans la vie privée. L'expression poétique » échappait à Montesquieu comme elle échappe souvent » à Tacite, pour graver et non pour parer une pensée » forte. Buffon et J. J. Rousseau, libres et variés dans » leur style harmonieux, ne cherchaient point à imiter » les effets de la poésie, et parvenaient quelquefois à les » surpasser ».

C'est dans les résumés et dans les portraits que l'auteur emploie avec le plus d'avantage sa manière penseuse et analytique; c'est là qu'il place avec le plus de succès de ces traits brillans, mais non recherchés, qui éclairent comme subitement tout le caractère et toute la conduite d'un personnage. Il veut peindre les dispositions morales et politiques de l'Europe entière, à la fin de cette paix pendant laquelle les esprits s'étaient si puissamment évertués en France. « Tout, dit-il, est attentif en Europe » à ce mouvement des esprits. Quelques souverains y » applaudissent. Frédéric écoute derrière un rempart de » baïonnettes les leçons de la nouvelle philosophie, les » condamne quelquefois et les protège par son exemple. » La cour de Russie, qui veut avoir des lumières à quel-

Digitized by Google

» que prix que ce soit, admet sans examen celles qui lui » viennent de France. L'Angleterre croit reconnaître son » ouvrage dans cette extrême agitation et ne la partage » pas; elle se laisse louer d'une incrédulité qu'elle se » garde bien de professer.....; elle spécule pendant » qu'on l'admire, et sur ceux qui l'admirent. Rome est » inquiète et se garde bien de le paraître, etc. » Le portrait de Louis XV et celui de Mme de Pompadour se font distinguer dans la foule des autres. On remarque dans le premier ce trait si juste et si bien exprimé : « Lorsqu'il » donnait son avis sur les affaires les plus importantes, » il le proposait comme un particulier timide, judicieux » et indifférent; il semblait toujours dire : *si j'étais roi;* » il cédait à un avis contraire sans conviction et par fa- » tigue, et n'était pas fâché quelquefois que l'événement » vînt justifier sa prévoyance ».

Je ferai en général un reproche à M. Lacretelle, c'est de vouloir un peu trop expliquer tout, établir entre les différens faits des rapports incertains, ou d'en tirer des inductions dont la justesse peut être contestée, et est même quelquefois démentie par des témoignages irrécusables. Les historiens ne songent pas toujours assez combien il y a de décousu dans les actions humaines, combien de ces actions n'ont que le motif le moins raisonnable, ou même souvent n'en ont point du tout. Leur faible est de les interpréter, et de les lier entre elles, comme on lie les différentes propositions qui composent un raisonnement. On a reproché à Tacite lui-même d'avoir ainsi employé beaucoup d'esprit et de sagacité en pure perte. Je vais rendre l'objet du reproche plus sensible par un ou deux exemples. M. Lacretelle dit de Voltaire : « La vivacité de son esprit avait séduit la » célèbre Ninon de l'Enclos, qui lui légua une biblio- » thèque, et lui transmit ses principes d'indépendance » religieuse ». Ici M. Lacretelle a été séduit par ce petit rapport d'un legs de bibliothèque et d'un héritage de principes, qui s'est offert à son esprit, et de l'un il a cru pouvoir raisonnablement inférer l'autre; mais les choses ne se sont pas ainsi passées. Voltaire lui-même nous apprend qu'il ne fut présenté à Ninon que très-peu de tems

Digitized by Google

avant sa mort; et il dit en propres termes, comme s'il eût voulu réfuter d'avance M. Lacretelle, qu'il *n'a point été formé par elle*. J'attribue à la même cause cet autre trait relatif au même écrivain, lorsqu'il se présenta pour remplacer le cardinal de Fleury à l'académie française : « L'auteur qui aspirait à une sorte de dictature dans les » lettres, trouvait beau de succéder à un ministre si » long-tems dépositaire du pouvoir politique ». Je crains bien qu'encore cette fois M. Lacretelle, alléché par ce rapprochement de dictature littéraire et de pouvoir politique, n'ait prêté gratuitement à Voltaire un motif assez puéril. Depuis bien long-tems, Voltaire voulait et sur-tout méritait une place à l'académie; celle de Fleury n'avait d'autre prix à ses yeux que d'être vacante. Il aurait dit lui-même qu'il la préférait à une autre, comme ayant été celle d'un premier ministre, que je ne le croirais pas, et supposerais plutôt qu'il a voulu dire aussi sans raison quelque chose d'ingénieux. *Rien n'est beau que le vrai;*

Il doit régner partout, et même dans l'*Histoire*.

AUGER.

FRAGMENS HISTORIQUES

Mœurs et usages des INDOUS.

(SECOND ARTICLE.)

LA nourriture des Indiens est très-simple; le riz en fait la base : cet aliment est aux repas des peuples de l'Asie ce que le pain est aux nôtres : du lait, quelques végétaux assaisonnés d'épices, un ragoût appelé *cary*, qui se compose de safran, de piment et de girofle, suffisent à la frugalité de leur table. La manière de se nourrir n'est pas la même pour toutes les castes : quelques-unes parmi les inférieures ont seules le droit de manger de la viande de chèvre et de mouton : le poisson et la volaille sont réservés aux Rajeputes et aux Banians : les Brames s'abstiennent de toute substance animale, et les Parias (du moins ceux de l'Indoustan) ne peuvent se nourrir que de la chair des animaux morts naturellement : aussi les voit-on fréquem-

Digitized by Google

ment dans les campagnes, disputer aux oiseaux de proie leur dégoutante pâture.

Le plus grand luxe de ce peuple voluptueux est celui des parfums et de l'opium. On ne se doute pas, en Europe, des effets et des avantages de cette dernière préparation. Les Indiens en font usage particuliérement après le dîner, et lui doivent une heure ou deux d'un sommeil extatique qu'ils n'échangeraient pas contre une égale durée des jouissances les plus positives. Cet opium se prépare avec une égale quantité de cannelle, de muscade, de cardamome et de safran qu'on pétrit avec du miel, et qu'on roule ensuite en pilule. J'ose assurer d'après ma propre expérience, que rien ne peut donner une idée de la révolution singulière et subite que cette préparation opère sur le cerveau, et des plaisirs enchantés dont elle l'enivre. Aussi est-il passé en proverbe parmi les Indiens, en parlant d'un homme comblé de toutes les faveurs de la fortune, de dire de lui *qu'il se nourrit d'opium*. Un des ambassadeurs que Tipoo envoya en France, en 1785, en rendant compte de la réception qu'on lui avait faite et des choses admirables qu'il avait vues à Versailles, terminait sa narration en disant qu'il fallait avoir recours à l'opium pour voir quelque chose de semblable dans les autres pays.

Les maisons, très-peu élevées, sont construites sur un modèle à peu près uniforme et présentent un carré dont la cour occupe le milieu. Une longue galerie soutenue par des colonnes artistement ciselées, sert de communication pour toutes les chambres du premier étage, destinées au *zenana* (logement des femmes), lequel ne reçoit de jour que par de petites fenêtres ovales ouvertes sur la cour. L'intérieur des appartemens n'offre rien de remarquable; des tapis de Perse, quelques vases propres à brûler des parfums ou à distribuer l'eau de rose dont on fait une prodigieuse consommation, des coussins et des nattes, tels sont les meubles des maisons les plus opulentes.

Les Indiens si simples dans leur intérieur, déploient tout l'appareil du luxe et de la magnificence lorsqu'ils se montrent en public; ils se distinguent alors par la pompe du cortége, le grand nombre de domestiques qui les suivent ou les précèdent, chacun avec les marques de l'emploi qu'il exerce, l'élégance de leur palanquin, le nombre et la beauté des chevaux de main, la richesse des caparaçons dont les chameaux et les éléphans sont couverts.

Digitized by Google

Dans l'Inde, les institutions civiles relatives au partage et à la conservation des propriétés, et dans tout ce qui a rapport à la police intérieure, étaient originairement fondées sur les principes les plus sages. Le législateur en se proposant pour but le bonheur général, avait voulu qu'il fût le résultat du bonheur de chaque caste, de chaque individu en particulier; mais les innovations introduites par les conquérans et les usurpateurs auxquels ces riches contrées ont de tout tems été en proie, ont insensiblement corrompu l'esprit des anciennes lois, et rendu la propriété précaire en l'exposant à la tyrannie du vainqueur ou du moins à la chicane d'une constitution mixte.

Les Indiens sont de tous les mortels les plus doux et les plus pacifiques; mais ces vertus chez eux tiennent plus à la rectitude de leur jugement qu'à la sensibilité de leurs cœurs. Ils arracheront un homme au péril qui le menace, ils le soulageront dans ses besoins; mais ils ne le consoleront pas, ils ne pleureront pas avec lui. S'affliger d'un malheur irréparable est à leurs yeux une faiblesse criminelle. L'ancien procureur du roi à Chandernagor, M. Richemond, pendant mon séjour au Bengale, fut témoin d'un fait qui prouve que la doctrine du fatalisme n'est pas plus étrangère à la religion de Brama qu'à celle de Mahomet. Il était à causer avec quelques Indiens à l'entrée d'un village situé près des bois de Sundry, vers l'une des embouchures du Gange : un tigre énorme s'élance d'un taillis et enlève à leurs yeux un jeune homme qui s'était éloigné de quelques pas. A cette vue, M. Richemond pousse un cri, se saisit de la lance que portait le *Piou* dont il était accompagné, et poursuit l'animal dans la forêt; mais le tigre s'était enfoncé avec sa proie dans l'épaisseur d'un taillis impénétrable, il ne put retrouver sa trace et revint les larmes aux yeux rejoindre ses compagnons. Ceux-ci n'avaient point quitté la place et s'entretenaient paisiblement des moyens à prendre pour purger le pays des animaux féroces dont il était infesté. L'Européen ne put contenir son indignation et leur reprocha de ne s'être pas joints à lui pour chercher à sauver ce malheureux jeune homme. Le grand Dieu le voulait ainsi, répondirent-ils avec sang-froid, et tous nos efforts réunis n'eussent pas été plus heureux que les vôtres.

Les lois indiennes ne connaissent de crime capital que le meurtre et le sacrilége, et de supplice que le glaive. Les coupables condamnés à mort, ne peuvent périr ni par le

Digitized by Google

feu, ni par la corde, ni par le poison, sur cette idée reçue que le malfaiteur dont le sang a coulé sur l'échafaud, n'a point à rendre compte dans une autre vie d'un crime expié sur la terre. L'injuste arrêt porté contre Nundcomar, qu'un tribunal anglais condamna, contre toutes les lois du pays, à périr sur un gibet, révolta moins les Indiens par la conviction où ils étaient de l'innocence du condamné que par la nature du supplice qu'on lui fit subir.

Par une de ces inconcevables contradictions qu'on remarque si souvent dans l'histoire des peuples, l'usage le plus barbare a pris naissance et se perpétue chez la nation la plus douce et la plus civilisée; je veux parler de l'horrible coutume qui force les femmes indiennes des premières castes à se brûler vives après la mort de leurs maris. J'ignore sur quel fondement quelques voyageurs modernes ont prétendu que ces sacrifices devenaient chaque jour plus rares; mais je puis affirmer que pendant un séjour de plusieurs années sur les rives du Gange, il s'est passé peu de mois où quelques scènes de cette nature ne soient venues à ma connaissance, et qu'une fois même, pour convaincre ma propre incrédulité, j'ai eu le courage d'en être le témoin. J'ai lieu de croire que cette triste anecdote ne paraîtra pas dénuée d'intérêt.

En 1788 je me trouvais dans la colonie de Chandernagor au Bengale, avec M. de Lonchamps, l'un de nos plus aimables auteurs dramatiques, auquel j'étais, dès-lors, uni par la plus étroite amitié. Nous avions en commun, à notre service, un *daubachy* (c'est le nom qu'on donne dans l'Inde au principal domestique chargé spécialement des dépenses de la maison), cet homme qui avait la prétention de se croire auteur, employait ses heures de loisir à écrire en vers indiens, l'histoire des malheureuses veuves admises au funeste honneur du bûcher; et en cette qualité de nécrologue, chaque fois qu'une cérémonie de cette nature devait avoir lieu dans les environs, il nous demandait une permission de s'absenter. A son retour il s'empressait de nous raconter avec autant d'intérêt que nous en mettions à l'entendre, les tristes particularités qu'il avait recueillies et que nous avions peine à croire quels que fussent le nombre et l'unanimité des témoignages qu'il invoquait. Il nous paraissait si hors de vraisemblance que le préjugé triomphât de toutes les lois de la nature, au point de décider le plus faible, le plus sensible des êtres à s'infliger volontairement

Digitized by Google

un supplice épouvantable, que nous cherchions à expliquer par des prestiges un fait contre lequel la raison se révolte. Déterminés à sortir de cette incertitude, nous prîmes, avec effort, la résolution de nous convaincre par nos propres yeux, et d'assister aux funérailles d'un brame de la secte des *Seivias*, auquel sa femme, âgée de 19 ans, avait, disait-on, juré de ne pas survivre.

En conséquence à 8 heures du matin, le 18 février 1788, nous nous rendîmes, conduits par notre daubachy, dans une plaine, sur le bord du Gange, à peu de distance d'un petit bourg nommé Baudel, entre Chandernagore et Chiuzura, colonie hollandaise. Une foule immense d'Indiens de toutes les classes se pressaient en demi-cercle autour du fleuve sur le bord duquel le corps du défunt était étendu, environné des hommes de sa famille et de quelques braines en prières. L'un de ces derniers tenait à la main un rameau qu'il trempait dans les eaux du Gange et dont il aspergeait sans cesse le mort et les assistans. A quelque distance de là s'élevait un vaste bûcher sur lequel des femmes allaient en procession vider des cruches d'huile, tandis que d'autres s'occupaient à remplir l'intervalle que les bûches laissaient entre elles avec des étoupes. Vers 10 heures, le bruit des instrumens annonça l'arrivée de la jeune veuve: elle était environnée et suivie de ses parentes et de ses esclaves qui faisaient retentir l'air de leurs gémissemens. Portée dans un palanquin découvert et vêtue de riches habits, on aurait pu croire, à l'expression du désir et de la joie répandue sur sa figure qu'elle marchait à une fête; mais en l'observant avec plus d'attention, je remarquai dans ses traits quelques mouvemens convulsifs où je crus reconnaître les effets d'un breuvage enivrant qui lui ôtait le sentiment de son état. Lorsque le cortége fut arrivé près du Gange, elle descendit de son palanquin au milieu des acclamations de la foule et fut s'asseoir sur la natte où gisait le corps de son mari; elle y resta près d'un quart-d'heure, occupée à mâcher du bétel et répétant par intervalle les mots de *Ramma, homam*. Au signal d'une trompe qui se fit entendre elle se leva, détacha de sa tête, de ses pieds et de ses bras, les ornemens dont elle était parée, en fit la distribution aux femmes qui l'entouraient et donna l'ordre qu'on portât le corps de son mari sur le bûcher: lorsqu'il y fut établi, un brame s'approcha d'elle, lui passa au cou un ruban auquel était suspendue une petite figure en corail, et lui présenta un bouquet de

fleurs

Digitized by Google

fleurs rouges; au même moment la jeune victime s'approcha du Gange, y trempa ses pieds et ses mains, et s'achemina d'un pas ferme vers le bûcher à travers une haie de bramines qui lui frayait le chemin. Le silence le plus profond régnait alors au milieu de la foule innombrable qui couvrait la plaine. Parvenue sur le bûcher, où elle monta sans appui, elle versa de l'huile sur sa tête, se coucha près du corps de son mari qu'elle enveloppa d'un de ses bras, et de l'autre prenant un flambeau qu'un brame lui présenta, elle mit elle-même le feu aux matières combustibles qu'elle put atteindre. Ce n'est point ici le lieu de peindre les angoisses que ce cruel spectacle nous fit éprouver, et les efforts aussi vains que téméraires que nous fîmes pour l'interrompre; je me borne à exposer les faits qui se sont passés sous nos yeux. Au signal donné par cette femme héroïque, des bambous jetés sur elle en travers, et retenus à leurs extrémités par les hommes les plus vigoureux, l'attachèrent en quelque sorte sur ce lit de douleur que les brames achevèrent d'embrâser sur tous les points. Les coups redoublés d'un grand nombre de tam-tam, le bruit de mille instrumens aigus, et les clameurs d'un peuple entier, parvenaient à peine à étouffer les cris de la victime, que des hommes inhumains repoussèrent deux fois dans les flammes, auxquelles, par de prodigieux efforts, elle cherchait trop tard à se soustraire.

On s'est perdu en conjectures sur l'origine d'une coutume barbare si étroitement liée aux idées religieuses de la nation, qu'on ne peut guère lui assigner une autre cause; il n'est pas moins évident que les lois civiles ont contribué de tout leur pouvoir à en maintenir la durée. Les femmes des castes supérieures (les seules qui jouissent d'un si funeste privilége), se marient presqu'au sortir du berceau; et dès-lors la société de tout autre homme que leur époux leur étant interdite, elles se forment de lui une idée de perfection qu'aucune comparaison dangereuse ne saurait détruire. La loi ne prescrit pas impérieusement ces sacrifices, mais elle déclare infâmes celles qui se refusent à le consommer; la veuve qui survit à son époux perd non-seulement ses droits sur ses enfans, mais se voit réduite aux plus vils emplois dans la maison dont elle était maîtresse; elle ne peut contracter un second mariage, l'usage du bétel lui est interdit, et privée de toute succession, sa vie entière est dévouée au mépris et à l'opprobre: si l'on ajoute à ces considérations, d[illegible] si puis-

Digitized by Google

santes, les hommages dont on environne celles qui annoncent le dessein de mourir, les espérances religieuses dont on les enivre, les précautions que l'on prend pour soutenir et augmenter leur courage, on aura moins de peine à concevoir que sur cent femmes placées dans cette funeste alternative de la honte ou du supplice, il s'en trouve à peine une sur qui la nature ait plus d'empire que le préjugé.

JOUY.

LES TALISMANS D'AMOUR.

NOUVELLE.

CLÉMENCE DE PRÉSAC resta veuve à vingt-cinq ans du comte de Carignan, un des plus beaux et des plus aimables seigneurs de la cour de Louis XV. Le comte, en mourant, lui légua tous ses biens qui étaient considérables, sous la condition qu'elle garderait le veuvage pendant six ans. Cet article du testament ne déplut pas à la comtesse, quoique son époux l'eût rendue quelquefois très-malheureuse, pendant le cours de leur union, en lui préférant d'indignes rivales. Il avait été l'objet de son constant amour; elle croyait qu'on ne pouvait aimer qu'une fois dans la vie; un hymen de convenance lui paraissait le plus triste des liens; et n'espérant plus jouir du bonheur, elle se proposait de garder à jamais son indépendance.

Peu de jours après la mort de M. de Carignan, la comtesse se retira dans une de ses terres située à Montevrin près de Paris. Une société peu nombreuse, mais agréable et sûre, l'y accompagna. Les soins que Clémence apportait à répandre l'aisance parmi ses vassaux, la promenade, la lecture, la musique, l'entretien de ses amis, dissipèrent peu à peu sa profonde tristesse. Un soupir de regret lui échappait souvent encore; mais ce soupir n'avait point d'amertume. Les larmes qu'on donne à la mort d'un objet adoré, sont moins affreuses que celles qu'on donne à son inconstance.

Le tems de son deuil achevé, Clémence rétablit le bal champêtre qui avait lieu tous les dimanches au château, avant la mort de M. de Carignan. Les seigneurs, les propriétaires, les paysans de Montevrin et des villages voisins se rendaient en foule à cette fête. Madame de Carignan

Digitized by Google

en faisait les honneurs avec une grâce qui lui était particulière. Elle accueillait tout le monde avec la même bienveillance ; chacun s'en retournait enchanté d'elle et triste de ne pouvoir jouir qu'une fois par semaine de sa présence. Elle s'était fait une loi de ne recevoir personne du dehors ; aucun autre jour que le dimanche.

Clémence avait une belle voix, elle pinçait parfaitement la harpe et composait de jolis airs. La nuit était pour elle le moment de l'inspiration ; elle cédait quelquefois au besoin qu'elle avait de s'y livrer tandis que ses amis et ses gens reposaient.

Son appartement était au rez-de-chaussée ; une des portes de son salon de musique donnait sur un bosquet de roses, de jasmin et de chèvrefeuille. Elle tenait cette porte ouverte, et jouissait délicieusement, en cherchant de nouveaux accords, et de la fraîcheur de l'air, et du doux parfum des fleurs.

Le goût de la poésie s'allie au goût de la musique. Clémence n'était pas étrangère à ce premier art, et s'amusait souvent à composer en même tems les paroles et l'air d'une tendre romance.

Une nuit où elle s'abandonnait au plaisir de cette double création, elle entendit dans le bosquet le bruit des pas d'un homme. Une vive crainte la saisit d'abord ; mais après avoir regardé de tous côtés sans rien apercevoir, et avoir écouté long-tems sans rien entendre, elle rit de sa frayeur, et reprenant son agréable occupation, elle chanta :

On plaint le cœur nourri d'alarmes,
Qui, brûlant pour un cœur ingrat,
Malgré soi s'enivre des charmes
D'un feu que la raison combat.
Son destin sans doute est à craindre,
Il n'est pas heureux un seul jour ;
Mais il est encor moins à plaindre
Que celui qui n'a point d'amour.

A peine au printems de ma vie,
Je soupirai pour un trompeur ;
Je crus, de mon trouble guérie,
Dans la paix trouver le bonheur ;
Mais mon cœur que l'ennui dévore,
Gémit sur son nouvel état ;
Il voudrait s'enflâmer encore,
Dût-il encor faire un ingrat.

Digitized by Google

Madame de Carignan n'avait pas achevé la ritournelle de ce second couplet qu'une voix inconnue répondit avec émotion :

Aimez Clémence, aimez encore,
Vous ne ferez point un ingrat.

Surprise, inquiète, Clémence se lève précipitamment, court chez Suzette sa femme-de-chambre, la réveille, sonne ses gens, et leur ordonne de faire partout les plus exactes recherches. On lui obéit ; mais on ne trouva aucune trace du chanteur. Cette aventure devint pendant une semaine l'unique sujet de l'entretien des habitans du château. Enfin on n'y pensa plus, on n'en parla plus. Seulement le salon de musique fut abandonné la nuit.

Deux mois s'étaient écoulés sans qu'aucun incident eût rappelé celui du bosquet, lorsqu'à la fête champêtre du dimanche, Mlle de Saint-Egmond, jeune et belle personne, se trouva mal au milieu d'une contredanse. Mme de Carignan la fit transporter sur un lit, et fit appeler un médecin. Tandis qu'on faisait respirer des sels à Mlle de St.-Egmond, un colonel de dragons qui l'avait suivie, s'écriait en lui prenant les mains : « Joséphine, ma sœur, reviens à toi ! Mon Dieu ! dans quel état sera notre mère si nous ne pouvons retourner ce soir auprès d'elle ! » Le son de voix de M. d'Egmond frappa Mme de Carignan ; elle crut y retrouver le son de voix du chanteur mystérieux : elle jeta sur lui un regard à la dérobée, et vit dans tous ses traits l'expression d'une si tendre inquiétude, qu'elle employa pour le rassurer, les termes les plus touchans. Joséphine r'ouvrit les yeux, et les levant sur son frère : O ciel ! comme il est pâle ce cher Alcandre ! il a une sensibilité si profonde, ajouta-t-elle en s'adressant à la Comtesse, qu'il souffre plus de la douleur des autres qu'ils n'en souffrent eux-mêmes. Tranquillise-toi, bon frère, je me trouve beaucoup mieux. » Le médecin déclara qu'il n'y avait aucun danger à ce que Mlle d'Egmond retournât chez elle dans sa voiture, et s'offrit à l'accompagner, ce qu'on accepta.

M. et Mlle de Saint-Egmond prirent congé de Mme de Carignan, non sans lui avoir fait des excuses sur l'embarras qu'ils lui avaient causé. Le colonel sollicita et obtint la permission de venir donner des nouvelles de sa sœur à la Comtesse.

Le trouble occasionné par l'évanouissement de Mlle d'Egmond avait interrompu le bal, on se retira de bonne

Digitized by Google

heure. Clémence n'en fut pas fâchée, elle se sentait sans trop savoir pourquoi, le besoin d'être seule. Elle fut se renfermer dans son salon de musique, et couchée sur une ottomane, elle se livra pour la première fois depuis son veuvage, à une de ces vagues rêveries qui ont tant de charmes pour l'âme sensible dont un sentiment nouveau est près de s'emparer. Un doux sommeil vint fermer ses paupières, et la foule des songes aimables la bercèrent des plus touchantes illusions.

Le lendemain elle employa contre l'ordinaire beaucoup de tems à sa toilette. Aucune coiffure ne faisait ressortir à son gré la noblesse de ses traits, aucun vêtement ne développait assez les grâces de sa taille : elle attendait le colonel.

La matinée se passa sans qu'il vînt. On servit le dîner; Clémence s'y montra triste et rêveuse ; ses amis tournèrent en vain la conversation sur des sujets intéressans, la belle veuve n'y prit aucune part.

Sept heures du soir étaient sonnées, Clémence n'osait plus attendre personne, et se trouvant incapable de se livrer à aucune occupation, à aucun entretien, elle se disposait à aller faire un tour de promenade, quand un équipage entra dans la cour de son château. Un laquais annonça Mme la marquise et M. le colonel d'Egmond.

Comtesse, dit la marquise en entrant, j'ai espéré que vous ne me sauriez pas mauvais gré d'avoir cédé au désir de venir vous remercier de vos bontés pour ma fille. Je profite de cette occasion pour vous demander la faveur d'être admise dans votre cercle intime. Je vis très-solitaire, je ne vois aucun de nos voisins de campagne, je reçois peu de monde de la ville, Alcandre y passe souvent plusieurs mois; nous restons alors seules, Joséphine et moi : je n'ai jamais souhaité qu'un tiers rompît ce tête à tête, que depuis le moment où j'ai eu le plaisir de vous voir. La comtesse répliqua par un compliment flatteur, et il s'établit entre ces dames et d'Egmond une conversation vive et spirituelle. Chacune de ces trois personnes animée par le désir de plaire, voulut paraître aimable, et le parut. L'heure du souper donna le signal de la retraite; on se sépara avec regret, et l'on promit de se voir souvent.

Clémence ne tarda point à rendre sa visite à la marquise: elle en fut reçue comme une personne qu'on aimerait depuis dix ans. La liaison la plus intime se forma bientôt entre Mmes d'Egmond et de Carignan. Chaque jour elles faisaient ensemble de la musique, elles peignaient, lisaient, prome-

Digitized by Google

naient chaque jour ensemble. Le colonel éperdûment amoureux de Clémence ne quittait plus sa société. Jamais il ne s'était montré si tendre fils, si tendre frère; le sentiment qu'il portait à une femme vertueuse semblait prêter une nouvelle force à ces liens de famille. Le véritable amour épure l'âme et nous dispose à vouloir le bonheur de tous ceux qui nous entourent.

Le colonel ne témoigna pendant long-tems sa tendresse que par ses soins; mais cet aveu muet n'était point perdu pour le cœur de Mme de Carignan. La marquise d'ailleurs lui répétait sans cesse que son fils n'était jamais resté si constamment à la campagne, que jamais il n'avait montré autant de goût pour une vie intérieure. Nous vous devons ce changement, ajoutait-elle en embrassant Clémence, et celle-ci couvrait de baisers les joues de la marquise. Aucune amitié ne peut se comparer à celle que l'on éprouve pour la mère de son amant; il s'y mêle sans qu'on s'en aperçoive, un vague prestige d'amour qui lui donne je ne sais quel charme divin que n'ont pas les autres amitiés.

D'Egmond et Mme de Carignan passèrent six mois délicieux au sein de la nature, de l'amour et des arts. Mais cette pleine félicité de deux âmes qui se sont touchées par tous les points, n'est sentie que par peu de personnes; et celles qui sont appelées à la goûter n'en jouissent jamais long-tems.

L'hiver approchait; le colonel était rappelé à Paris par des devoirs impérieux: il pourrait venir voir souvent Mme de Carignan, mais il ne la verrait plus chaque jour. L'amant qui quitte sa maîtresse sans un cruel déchirement de cœur, alors même que ce n'est que pour une courte absence, n'est déjà plus dans toute l'ivresse de la passion. Alcandre ne pouvait songer à son départ du château sans ressentir la plus violente douleur. Il résolut de s'assurer du moins de la foi de Clémence avant le triste moment qui devait le séparer d'elle.

Les deux familles se promenaient chaque soir dans une charmante forêt, voisine de leur habitation. Le colonel donnait toujours le bras à la comtesse. Dans une de ces courses il s'éloigna adroitement de la société, et après avoir déclaré son amour à Clémence, il lui demanda sa main.

Clémence lui apprit que le testament de son époux la mettait dans l'obligation de ne point contracter un second hymen avant six ans de veuvage, dont deux étaient à

Digitized by Google

peine révolus. D'Egmond offrit de renoncer au legs universel. Ah! répondit la Comtesse, ce legs m'enchaîne moins que le désir de ne point enfreindre la dernière volonté de M. de Carignan. Je l'exécuterai, quelque chose qu'il doive m'en coûter. Eh bien! dit le Colonel en jetant un profond soupir, j'attendrai, je vous sacrifierai mes vœux les plus ardens; mais daignez me promettre que vous serez à moi dès que vous aurez recouvré votre liberté. Clémence n'eut point de peine à prendre un engagement que son cœur brûlait de remplir.

Le jour de ses adieux, le Colonel eut un long et tendre entretien avec Mme de Carignan; il lui répéta cent fois le serment de l'adorer toujours, et la supplia de lui accorder un gage de tendresse. Clémence lui présenta une bague de ses cheveux, et lui dit : « Vous êtes bien jeune encore, je ne puis être à vous que dans quatre ans; peut-être d'ici à cette époque, formerez-vous des vœux qui ne seront pas pour moi. — O ciel! pouvez-vous le penser? — Quoi qu'il arrive, tant que vous porterez cette bague, je saurai que je suis encore aimée, je me conserverai pour vous. — Je ne la quitterai jamais, je la porterai jusqu'au tombeau. — Vous en séparer, serait m'apprendre que nos nœuds sont rompus. » En parlant ainsi, Clémence laissa tomber malgré elle quelques larmes. — « Quelle triste idée! s'écria douloureusement Egmond, se joint à la première marque solennelle d'amour que je reçois de vous; pourquoi corrompre ma joie par l'amertume d'un aussi cruel soupçon? l'ai-je donc mérité? — Vous passez pour être volage. — Je le fus longtems, j'en conviens; mais c'est qu'alors je vous cherchais. »

Ce mot rendit à Mme de Carignan toute sa sérénité. Eh! qui n'a point éprouvé qu'il ne faut qu'un rien en amour pour porter au même instant la joie ou le désespoir dans l'âme!

Le Colonel s'arracha enfin d'auprès de Clémence. Elle pleura long-tems après son départ; mais ses pleurs n'étaient pas sans quelques charmes; elle avait senti couler sur ses mains les pleurs de son amant.

Deux mois se passèrent, pendant lesquels d'Egmond venait régulièrement voir Clémence deux fois par semaine, et de plus il lui écrivait tous les jours; mais dans chaque visite, dans chaque lettre, il se plaignait de ce que Clémence ne lui faisait pas le sacrifice de sa retraite. Aucun motif ne l'y retenait que son inclination : il n'avait donc touché que bien faiblement son cœur, puisqu'elle s'ensevelissait

Digitized by Google

loin de lui à la campagne au milieu de l'hiver, au lieu de venir s'établir à Paris, où il était contraint d'habiter. Non, vous n'avez jamais aimé en moi, ajoutait-il, que le fils, que le frère de vos amies.

Clémence était fort attachée aux personnes qui l'avaient suivie à la campagne, elle craignait de les quitter, elle craignait de s'éloigner de ses vassaux dont elle soulageait l'indigence; mais elle craignait encore davantage de causer le plus léger chagrin à son Alcandre. Elle feignit que des affaires majeures la rappelaient de Montevrin, prit congé de Mmes d'Egmond et de ses anciens amis, et revint à la ville.

D'Egmond ne la quittait presque pas. Comme il était triste toutes les fois qu'il ne la trouvait pas seule, elle s'arrangea pour l'être toujours. Elle ne sortait que fort peu; sa vie se passait à voir, à attendre, à espérer son amant.

Le retour du mois de mai rendit la liberté au Colonel. Mme de Carignan l'engagea à partir avec elle pour Montevrin: il y consentit, mais il exigea, il ne priait plus, il exigea qu'elle ne se fît suivre par aucune autre personne. Vous me suffisez, lui répétait-il sans cesse; si je ne vous suffis pas, c'est que vous ne m'aimez point autant que je vous aime.

Clémence revit avec une joie bien vive, Mmes d'Egmond; leur présence la reportait aux premiers jours d'une félicité qu'elle croyait devoir être éternelle. Chaque endroit qu'elle visitait, en lui rappelant un plaisir, une espérance, un souvenir, ajoutait à ses jouissances présentes: mais combien sur-tout elle se sentit délicieusement émue en entrant dans son salon de musique, lorsqu'à la place de son ancienne harpe elle en trouva une magnifiquement ornée, sur laquelle le chiffre d'Alcandre et le sien étaient unis. J'ai voulu, lui dit le Colonel, que mon idée se mêlât sans cesse à votre plus chère occupation. Clémence lui répondit par un regard qui valait le plus éloquent discours.

Alcandre arrivait dès le matin chez Mme de Carignan, et n'en sortait qu'après le souper. Rien ne leur paraissait si agréable que ce repas, où il ne se trouvait jamais entr'eux d'autre tiers que l'amour: une partie de leur tems s'écoulait à peindre, à composer des vers, de la musique, à les déclamer, à la chanter ensemble; chaque instant semblait ajouter à leur tendresse, quand arriva la fête de Clémence.

Ses vassaux, qui voulaient la célébrer d'une manière éclatante, y invitèrent toutes les personnes considérables

Digitized by Google

des environs; il y eut bal paré, bal champêtre, et la musique de l'Opéra, celle des gardes Françaises, vinrent figurer au festin.

Clémence s'était parée très-simplement pour satisfaire Alcandre, qui lui avait montré la crainte qu'elle ne parût trop jolie et qu'elle ne lui suscitât mille rivaux; mais elle lui avait déclaré qu'elle ne danserait pas avec lui, parce qu'elle appartenait ce soir tout-entière à la société.

La marquise de Balzac, jeune veuve, plus coquette que belle, était une des femmes qui brillaient à cette fête. La vivacité de ses regards attira d'Egmond vers elle; il la choisit pour sa première contredanse. Il s'assit ensuite à ses côtés. Elle l'y retint d'abord par ses agaceries, et l'y fixa ensuite par le charme d'une conversation spirituelle, légère et variée. Quand la Marquise voulut partir, elle ne trouva ni ses gens, ni sa voiture. Le Colonel la reconduisit dans la sienne : c'était de sa part une simple galanterie; mais le lendemain matin, il alla savoir comment elle se portait, et quand il sortit de chez elle, il avait trahi Clémence.

Un premier tort qu'on se reproche, mais que l'on veut cacher, ne conduit que trop souvent à en avoir de plus grands. Alcandre se trouva mal à l'aise avec celle qu'il avait secrètement offensée; il bouda, querella sans sujet. Clémence souffrit sans se plaindre. Sa touchante douceur éveilla les remords de son amant: il rêvait au moyen de réparer la faute qu'il avait commise, sans toutefois la dévoiler. Une lettre de Mme de Balzac fit évanouir cette sage résolution; il préféra le plaisir au bonheur, et pour la première fois depuis son séjour à la campagne, il ne soupa point avec Mme de Carignan.

La sensible veuve pleura beaucoup, mangea peu et songea à ce qui avait pu causer l'humeur d'Alcandre; mais elle en cherchait en vain le motif, elle ne se sentait coupable d'aucun tort envers lui, et elle était loin de soupçonner celui qu'il avait envers elle.

L'intimité du Colonel avec Mme de Balzac rendit ses visites chez Mme de Carignan moins fréquentes et moins longues. Ce qui n'avait été d'abord qu'un caprice devint bientôt ou parut du moins devenir une passion. Alcandre suivit sa nouvelle conquête à Paris.

La violence de la douleur de Clémence ne peut se peindre. Elle écrivit à son infidèle vingt lettres plus touchantes les unes que les autres. Toutes restèrent sans réponse. Que pouvait-il écrire? il n'aimait plus.

Digitized by Google

Mme de Carignan allait chaque jour voir Mmes d'Egmond. Ces Dames parurent d'abord aussi affligées qu'elle, de l'inconstance inattendue d'Alcandre; mais si l'amour trompé ne se lasse point de redire toujours la même plainte, l'amitié se lasse de l'entendre. Clémence s'en aperçut, et sa dernière consolation lui échappant, elle s'imagina calmer son désespoir par un changement de lieu, et partit pour la capitale. De nouveaux chagrins l'y attendaient.

Ses amis ayant appris son retour se hâtèrent de venir la voir. Effrayés du changement de ses traits et de sa profonde tristesse, ils l'engagèrent à s'arracher à elle-même et l'entraînèrent au spectacle. Comme elle en sortait, elle aperçut d'Egmond qui donnait la main à Mme de Balzac; il passa près d'elle, et se contenta de la saluer sans lui adresser une parole. L'amour embrasse tout d'un coup-d'œil; celui que Clémence avait jeté sur d'Egmond suffit pour lui faire voir qu'il ne portait plus sa bague, et dès-lors elle se crut à jamais abandonnée.

On la reconduisit chez elle dans un état déplorable. Elle fut attaquée d'une fièvre violente qu'accompagnait un délire effrayant. D'Egmond apprit son danger; il en fut extrêmement affecté, et voulait aller lui prodiguer ses soins; mais Mme de Balzac lui persuada qu'il n'avait aucune part à la maladie de Clémence, et elle sut d'ailleurs le distraire tellement de son inquiétude qu'il ne céda point au mouvement de sa tendre pitié.

Quand Clémence recouvra sa raison, elle fut aussi surprise qu'affligée de l'apparente barbarie de d'Egmond; elle en parlait continuellement à ses amis : ceux-ci, dans l'espoir de la guérir de son amour, s'appesantissaient sur la gravité des torts du Colonel; ils ignoraient qu'au moment même où une femme sensible déclame le plus contre le coupable qu'elle aime, elle souhaite en secret de voir prendre sa défense, et que celui qui, loin de l'excuser, ajoute au mal qu'elle en dit, lui devient bientôt insupportable, s'il ne lui devient pas odieux.

Les médecins ayant ordonné à la Comtesse de prendre les eaux de Passy, elle y loua une maison. Par une cruelle fatalité, Mme de Balzac venait de s'établir dans ce lieu. Mme de Carignan ne pouvait aller nulle part sans entendre parler de d'Egmond et de sa rivale, ou sans les rencontrer; et ces entretiens, ces rencontres qu'elle désirait et craignait également, devenaient toujours pour elle la source de nouvelles douleurs.

Digitized by Google

Un soir, plus fatiguée que jamais des autres et d'elle-même, elle errait seule au-dehors avec ses tristes pensées; elle arriva sans s'en apercevoir jusqu'à l'endroit le plus isolé du bois de Boulogne. Accablée de lassitude, elle s'assit au pied d'un arbre et s'endormit.

Toujours occupée de son fatal amour, elle rêva que son destin dépendait d'une fleur cueillie par d'Egmond; que si elle pouvait en recevoir une de sa main, en la plaçant sur son cœur et l'y laissant un an entier, elle obtiendrait ou le retour de l'amour d'Alcandre, ou la guérison du sien, ou la mort.

Les âmes tendres sont généralement superstitieuses; et quand elles aiment d'amour, et sur-tout d'un amour malheureux, elles le deviennent encore davantage. Clémence se réveilla moins à plaindre qu'elle ne l'avait été depuis long-tems; elle croyait à un vain songe.

La nuit était close, un orage épouvantable venait d'éclater, les éclairs sillonnaient les nues, le tonnerre roulait avec fracas, la pluie tombait par torrent; Clémence n'entendait, ne sentait, ne craignait rien et regagnait à pas lents sa maison, en ne pensant qu'aux moyens qu'elle pourrait employer pour avoir une seule fleur de celui qui naguère lui aurait prodigué sa vie.

Après avoir réfléchi toute une semaine, Mme de Carignan commença à trouver qu'il lui était impossible de se procurer le talisman objet de son vœu le plus cher.

Elle ne voyait d'Egmond que lorsqu'elle le trouvait à la promenade, où il accompagnait Mme de Balzac; ou si elle le rencontrait dans un cercle, il avait soin de ne pas s'approcher d'elle. Irait-elle le tirer à l'écart pour lui adresser sa demande? il la prendrait pour une folle, la refuserait peut-être et se ferait un titre nouveau de ce refus auprès de sa rivale.

Cette pensée la plongea dans les plus cruelles angoisses; elle forme mille projets extravagans, sans pouvoir se résoudre à en adopter aucun. Enfin le hasard la servit mieux qu'elle ne l'espérait.

Le seigneur de Passy donna une fête à laquelle tous les habitans du lieu se rendirent. On s'était rassemblé de bonne heure, et on joua à des petits jeux en attendant l'heure du bal.

Comme il restait encore beaucoup de gages à retirer quand la musique se fit entendre, on convint qu'une seule pénitence serait donnée pour les acquitter tous, et l'on

Digitized by Google

enjoignit à chaque homme d'aller recevoir à genoux l'ordre de chaque dame, et de l'exécuter sur-le-champ. Quand vint le tour de d'Egmond de demander à Clémence ce qu'elle désirait de lui; elle répondit : « une des grenades que j'ai vues dans le parterre. » Il courut aussitôt en cueillir une, et la lui présenta.

Mme de Balzac de très-mauvaise humeur accepta la main d'un autre cavalier pour passer dans la galerie du bal. Quant à Mme de Carignan, long-tems immobile à la place d'où on la pressait en vain de sortir, elle se répétait en elle même : dans un an, ou il me rendra son amour, ou je n'en aurai plus pour lui, ou je mourrai,

Elle garda toute cette nuit la précieuse grenade sur son cœur. Le lendemain elle se leva dès l'aurore pour travailler à son talisman ; mais en songeant, que peut-être elle guérirait de son amour, sa main trembla bientôt si fort, qu'à peine pouvait-elle tenir son aiguille. N'achevons pas, s'écria-t-elle, que deviendrai-je hélas ! sans cette fatale passion qui remplit toute mon âme ! que faire désormais d'une vie qui ne lui serait pas consacrée ! Ah ! je préfère mes tourmens au néant dans lequel je tomberai. En prononçant ces mots, elle jeta son ouvrage de côté, et s'avança machinalement vers sa fenêtre. Mme de Balzac passait en wiski, le colonel la suivait à cheval. Clémence reprit soudain l'ouvrage interrompu, l'acheva précipitamment, et en fit l'usage auquel il était destiné.

O puissance de l'imagination ! le talisman n'eut pas plutôt touché le cœur malade, que ses battemens convulsifs s'apaisèrent. Le feu de l'amour le brûlait encore, mais sans le consumer ; le désespoir d'une passion malheureuse avait fait place à la douce mélancolie.

Mme de Carignan devenue plus calme, n'était pas encore capable de goûter des plaisirs, mais elle se livrait à des distractions. Son amour était toujours sa pensée dominante, mais il n'était plus son unique pensée ; elle visitait souvent ses voisins, et quand elle y voyait d'Egmond prodiguer ses soins à sa nouvelle amante, elle ne gémissait plus, elle ne faisait que soupirer.

Sa santé s'étant tout à fait rétablie, elle se sentit le besoin d'aller revoir ses vassaux qui souffraient de sa longue absence, et partit pour Montevrin.

A son arrivée au château une foule de souvenirs délicieux et pénibles oppressèrent à la fois son sein. Un sourire amer parut sur ses lèvres à l'instant où elle entra dans son

Digitized by Google

salon de musique. Elle ouvrit en pâlissant l'étui qui renfermait cette harpe doux présent de l'amour! la vibration de ses cordes retentit jusqu'au fond de son cœur. Sa main en tira des accords pour ainsi dire à son insu, et de son âme tendre et résignée échappèrent ces accens:

Je vis le bel Alcandre un jour;
Son sourire est si doux, son regard est si tendre,
Que mon faible cœur pour Alcandre
Se sentit consumer de tous les feux d'amour.
A ses yeux enchantés deux ans je parus belle,
Deux ans seule je fus maîtresse de son sort...
J'ai tort, sans doute, alors qu'il devient infidèle;
Alcandre peut-il avoir tort?

Ma rivale à chaque moment,
Se pare devant moi, des roses qu'il lui donne;
A ma rivale je pardonne:
On aime à s'embellir des dons d'un tel amant.
Ma rivale a raison: d'Alcandre elle est charmée;
Et seule, elle est, hélas! maîtresse de son sort.
Peut-être je mourrai de la savoir aimée;
Mais sans dire qu'Alcandre a tort.

Mme de Carignan versa quelques larmes; puis elle sortit pour visiter plusieurs pauvres fermiers qui l'attendaient, les combla de ses largesses, et se consola de n'être pas heureuse par l'idée de contribuer au bonheur des autres.

Elle alla dès le lendemain voir Mmes d'Egmond; elle en reçut le plus aimable accueil; Joséphine lui prodigua les plus touchantes caresses. Mme de Carignan qui ne s'était pas sentie depuis long-tems pressée sur un sein vraiment ami, s'étonna d'éprouver qu'il reste encore quelques douces joies sur cette terre pour les cœurs sensibles, privés de celles de l'amour.

Pendant tout l'intervalle qui restait à s'écouler jusqu'à l'époque où devait finir l'épreuve du talisman, Mme de Carignan passa ses jours, ou chez Mme d'Egmond, ou dans son château, à rêver à son ancien bonheur, à le regretter, à n'oser s'avouer qu'elle en souhaitait le retour. Souvent aussi elle pinçait sur la harpe les airs favoris de d'Egmond. Elle lisait les auteurs qu'elle avait lus avec lui.

Enfin, arriva l'instant que Clémence croyait devoir décider de son sort. Une sueur froide la saisit en retirant de son sein cette fleur, objet de tant de sollicitudes insensées;

Digitized by Google

il lui semblait qu'en s'en détachant, elle allait rompre le seul faible lien qui l'unissait encore en secret à d'Egmond.

Elle venait à peine de serrer le talisman dans son secrétaire, qu'elle entendit dans l'escalier le bruit d'une personne qui montait avec précipitation; et Suzette entra dans sa chambre presque hors d'haleine en balbutiant : « M. d'Egmond est arrivé de ce matin chez Mme la marquise sa mère; il est brouillé avec Mme de Balzac, qu'il n'a point voulu suivre aux eaux de Spa. Mmes d'Egmond sont dans le ravissement. — Qui vous a fait ce conte? demande Clémence d'une voix agitée. — Ah! ma nouvelle est sûre; je la tiens de Lapierre. — Vous avez vu le valet-de-chambre du colonel? — Il m'a quittée au bout de l'avenue qui conduit au grand chemin; » et Suzette raconta avec volubilité, et dans tous ses détails, l'histoire de la liaison du Colonel avec Mme de Balzac, les perfidies qu'il en avait essuyées, et leur rupture.

Clémence, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, congédia Suzette avec un ton sévère; mais le soir à son coucher elle lui parla avec plus de bienveillance encore que de coutume, et lui fit un présent.

Ceux qui ont connu l'amour, sauront bien comment Clémence passa cette nuit.

Le lendemain, Mme d'Egmond vint lui demander à déjeûner. Elle lui confirma ce que lui avait dit Suzette, et ajouta : « Alexandre est à présent bien malheureux, il sent à quel point il fut coupable, et n'ose plus se présenter chez vous. — Que peut-il craindre? Je le recevrai toujours comme le fils de mon amie. — Vous me le promettez? — Je vous le promets. » La marquise s'en alla très-satisfaite; et l'on peut croire qu'il y eut quelque chose d'extrêmement tendre dans le baiser d'adieu que lui donna Clémence.

La Marquise revint ce même soir avec son fils. Il régna beaucoup de contrainte dans cette entrevue; chacun évitait les regards de l'autre : l'un craignait de n'avoir obtenu de pardon qu'à moitié, l'autre tremblait de mettre toute son âme à découvert. Ils étaient trop amans pour se montrer amis; ils se défiaient trop de leurs sentimens respectifs pour se montrer amans.

Clémence, restée seule, réfléchit à sa nouvelle situation; elle trouvait dans chaque mot qu'Alcandre avait prononcé un motif d'espérance ou de crainte. Les hommes, pensa-t-elle enfin, ne savent s'imposer aucune retenue en amour : s'il avait de l'amour pour moi, il n'aurait pu le taire.

Digitized by Google

Ah ! je le crains, il est encore en secret l'amant de Mme de Balzac : eh bien ! qu'il m'accorde au moins une vive amitié, une amitié de préférence, et je serai encore heureuse : oui, je sens que je puis lui devoir un sentiment inconnu jusqu'ici, et que mon cœur seul était digne d'éprouver : et cette idée délicate exaltant son imagination, elle improvisa ces vers :

Objet de mon plus tendre amour,
De mon amitié la plus tendre,
Charmant, quoique parjure Alcandre,
Reviens embellir mon séjour :
Reviens, de ma flamme trahie
Ne crains point les jaloux éclats ;
Ose m'ouvrir encor tes bras ;
Pardonne moi ta perfidie !

Quand tu me ravis le bonheur
Par ton inconstance fatale,
Il est vrai, contre ma rivale
Je laissai parler ma douleur.
J'ai dit à la nature entière,
Le malheur de ton nouveau choix ;
J'aimais pour la dernière fois,
Je haïssais pour la première !

O Dieux que j'ai souffert de maux !
Combien j'eus de pensers terribles !
Par combien de veilles pénibles
J'achetai mon triste repos !
Mais je me suis accoutumée
A ne plus être tout pour toi ;
Et je dis presque sans effroi :
Une autre d'Alcandre est aimée....

Viens donc essayer les douceurs
D'une passion sans orage ;
Que tu sois fidèle ou volage,
Rien ne désunira nos cœurs.
Pour te plaire mon âme ardente,
Découvre un nouveau sentiment ;
Oui, sans t'aimer moins vivement
Je t'aimerai mieux qu'une amante.

Alcandre ne tarda point à venir rendre une seconde visite à Clémence. Elle était allée dans le village porter des secours à un vieillard mourant. Le salon de musique était

Digitized by Google

ouvert, il y pénétra; il ne revit pas sans la plus forte émotion ce lieu où il avait goûté tant de voluptés pures. Cette émotion s'accrut encore à l'aspect de l'instrument qui conservait des chiffres qu'il avait rendus quelque tems menteurs. Sur le pupitre était un livre de musique. Il l'ouvrit; c'était celui qui renfermait plusieurs morceaux copiés de sa main. Plusieurs feuilles détachées en tombèrent; il les ramassa. Chacune d'elles écrite par Clémence, contenait la plainte déchirante d'un amour abusé. Le cœur d'Alcandre se brisa à l'idée des souffrances que Mme de Carignan avait endurées pour lui; et se jugeant plus sévèrement lui-même qu'elle ne l'avait jamais jugé: « Je suis indigne de pardon, s'écria-t-il: il y aurait plus que de l'orgueil à le solliciter; mais je dois lui exprimer mon profond repentir: » et il s'assit à une table servant de secrétaire. Les stances que Mme de Carignan avait composées la veille s'y trouvaient; il les lut, les remit à leur place, et sortit sans être aperçu de personne.

Son retour précéda de quelques minutes celui de Clémence. Dès qu'elle parut, il s'avança respectueusement vers elle, mit un genou en terre; et porta à ses lèvres l'anneau consacré. Clémence prête à s'évanouir lui demanda d'une voix faible: « Vous aurais-je retrouvé? — Vous ne m'avez jamais perdu; je ne fus qu'égaré. » Elle prit alors la main d'Alcandre, la plaça sur son cœur, garda quelques instans le silence, puis tombant à genoux s'écria: Dieu de bonté, accorde-moi la mort avant que j'aie de nouveau à pleurer son inconstance!

D'Egmond la releva, la pressa amoureusement sur son sein, et mit tant de chaleur dans ses derniers sermens qu'elle eut le bonheur d'y croire, quoiqu'il eût violé les premiers.

Cette réconciliation combla de joie la famille du colonel. Clémence s'unit à lui dès que le terme des six ans fut expiré. D'Egmond tendre et fidèle époux répara les erreurs de l'amant, et Clémence s'applaudit d'une indulgence qui fut blâmée par beaucoup de personnes, mais à laquelle elle dut une félicité durable.

Mme DUFRENOY.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

DEPUIS quelque tems nos journaux ne sont remplis que de prodiges. Dans l'Etat de Massachusets, une vieille femme,

Digitized by Google

femme, réputée jusqu'alors fort sage, s'est enflammée tout à coup et s'est *évaporée* si subitement qu'il n'est resté de toute sa personne qu'un peu de cendres, de suie et de graisse.

A Mortagne, une autre femme de 72 ans a été trouvée réduite et consumée à quelque distance de son lit, sans que les meubles de sa chambre aient été endommagés. Cette femme était depuis long-tems adonnée à l'usage des liqueurs fortes. On présume que son corps imbibé d'eau-de vie, s'est allumé au contact d'une chandelle, comme une mêche à l'esprit-de-vin. Elle n'a laissé de tout son corps que les os de la tête, ceux de la jambe gauche et l'extrémité du pied droit (1).

Le Dauphiné n'est pas content de ses sept merveilles, il lui faut encore un animal extraordinaire, un serpent plus gros que le serpent Pithon. Il est vrai que personne ne l'a encore aperçu, mais on se flatte qu'il se montrera bientôt. Les chiens de la commune de Bernin l'ont déjà relancé et poursuivi pendant une nuit entière. Cet animal paraît aimer l'incognito. Il enveloppe sa marche du silence et de l'obscurité des ténèbres. Il est sorti de la rivière d'Isère; il a parcouru, dans sa première course, plus de trois mille mètres, il a percé des haies sèches et des haies vives, il a

(1) Ces faits ne sont pas rares; on en trouve un grand nombre dans les mémoires des différentes académies. En 1692, une femme de Copenhague, fort adonnée à l'usage des liqueurs spiritueuses, prit feu comme la femme de Mortagne, et il ne resta d'elle que son crâne et les dernières articulations de ses doigts. Il y a quelques années que ce phénomène se renouvela dans la rue du Doyenné. La comtesse Cornelia Bandi, périt aussi de la même manière à Vérone. Les détails de sa mort sont consignés avec beaucoup d'exactitude dans un mémoire adressé à la Société royale de Londres par Bianchini, célèbre médecin d'Italie. Sur la fin du mois d'octobre 1751, un boucher ayant ouvert un bœuf mort d'une enflure extraordinaire et tiré avec force une partie des intestins, il en sortit aussitôt une flamme vive et active qui lui brûla les cheveux et les sourcils, atteignit également sa fille qui était à côté de lui, et s'éteignit tout doucement après avoir duré environ trois minutes. Le savant anatomiste Ruysch observa un phénomène semblable à l'ouverture de l'estomac d'une femme dont le ventre était extrêmement enflé. M. le Cat a rassemblé plusieurs faits curieux de ce genre dans un mémoire sur les incendies spontanées de l'économie animale.

Digitized by Google

monté des collines, traversé des vallons, et sa trace s'est enfin perdue dans un torrent.

Les personnes qui ont lu le conte de *Zadig* par Voltaire savent que ce jeune et aimable philosophe, sans avoir jamais vu la petite chienne de la reine de Babylone, devina que c'était une épagneule, qu'elle avait les oreilles longues, une patte plus courte que l'autre, et qu'elle avait mis bas depuis très peu de tems. Comment Zadig avait-il appris tout cela? Il avait observé des traces sur le sable, et il avait jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien; des sillons légers et longs imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes lui avaient fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits peu de jours auparavant; d'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant lui avaient appris qu'elle avait les oreilles très-longues; et comme il avait remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par une autre, Zadig avait compris que la chienne de son auguste souveraine était un peu boiteuse. Les habitans de la commune de Bernin ont imité Zadig; ils ont remarqué que la trace de l'animal inconnu était légèrement ondoyante; ils en ont conclu que c'était un reptile : ils ont observé que cette trace était de douze à seize pouces de largeur; ils ont pensé que le diamètre de cet animal devait être au moins de 10 pouces; enfin, ils ont reconnu que l'animal en traversant une haie vive avait brisé trois branches d'aubépine, et ils se sont dit : Cet animal doit avoir la peau ferme et les muscles vigoureux. Le maire a recueilli toutes ces observations et en a rédigé procès-verbal.

Qu'il y ait de gros serpens, c'est un fait incontestable, témoin l'épigramme suivante :

Un gros serpent mordit Aurèle;
Que pensez-vous qu'il arriva?
Qu'Aurèle en mourut? bagatelle.
Ce fut le serpent qui creva.

Jonston, dans sa *Thaumaturgie naturelle*, affirme, sur la foi de Marc Paul, qu'il existe dans une province de Tartarie des serpens qui ont cinquante pieds de long et trente de tour, ce qui doit faire des serpens d'une taille très-peu élégante; il ajoute que leurs yeux sont si grands qu'ils égalent en étendue le diamètre de deux pains ronds; mais il ne dit pas si ces pains ronds sont des petits pains au lait, des pains mollets, ou des pains bis. Il assure aussi qu'Amérie-

Digitized by Google

Vespuce découvrit dans les contrées dont il venait de faire la conquête des serpens gros comme des chevreuils ou des sangliers, qu'ils avaient quatre pattes, une queue fourrée et une longue crinière : ces serpens ressemblaient au premier aspect à des quadrupèdes ; mais en les examinant un peu de près on reconnaissait à leur figure que c'était de vrais reptiles.

Jonston ajoute qu'en 1543 on vit en Germanie des serpens extraordinaires et d'une taille énorme ; ils avaient des ailes, et leur morsure était si dangereuse que tous ceux qui tombèrent sous leurs redoutables dents périrent malheureusement. Neuf ans après la Hongrie vit un prodige bien plus étonnant ; ce fut un serpent qui parla. Il s'était logé sous un amas de gerbes de blé, avec une foule de petits serpens qu'il gouvernait comme ses sujets ; des paysans ayant entrepris de mettre le feu à ces gerbes, il sortit aussitôt de son palais de chaume, et leur intima, au nom du ciel, la défense de persévérer dans leur mauvais dessein, attendu que les serpens qu'il commandait étaient des envoyés de Dieu, dont la mission était de châtier les peuples de la Hongrie, et de les faire repentir de leurs péchés.

Tout le monde a lu dans l'*Histoire ancienne*, du sage Rollin, la célèbre expédition de Régulus contre un gros serpent qui soutint lui seul tout l'effort de l'armée romaine, et qu'on ne parvint à vaincre qu'en employant contre lui les balistes et autres machines de guerre. Des savans qui se sont occupés de recherches importantes et profondes ont computé que ce serpent devait avoir plusieurs stades de longueur, et quatre à cinq arpens de largeur. Mais ce qui détruit un peu leurs calculs, c'est que nos naturalistes modernes qui ont étudié avec un soin particulier tout ce qui concerne l'histoire des serpens, se sont assuré que le plus grand d'entr'eux, le *boa*, surnommé *devin*, à cause du culte qu'on lui rend, n'a que trente pieds de long et dix-huit pouces de circonférence, ce qui ne lui donne que six pouces de diamètre. Il est donc probable que le maire et les habitans de Bernin seront obligés de rabattre quelque chose de leurs conjectures, et de ramener le gros serpent de leur pays aux justes dimensions qui lui conviennent. On attend au reste des renseignemens ultérieurs sur son étonnante apparition.

Une des occupations favorites de nos dames est de se faire tirer les cartes ; comme la plupart d'entr'elles ont leurs amans à l'armée, elles sont bien aises de savoir s'ils sont

Digitized by Google

restés fidèles, si elles auront bientôt le bonheur de les revoir, si les fatigues de la guerre n'ont pas altéré leur santé. La sibylle la plus renommée est celle de la rue de Tournon. On s'inscrit chez elle pour avoir son jour et son heure; elle a des horoscopes à plusieurs prix : le jeu le plus cher est de 24 francs, le second de douze; mais pour les petites bourgeoises qui n'ont que peu d'argent à dépenser, elle consent à leur prédire l'avenir pour 6 francs. La devineresse est splendidement logée; elle a une maison, des gens et tout ce qui constitue une prophétesse comme il faut. Vingt voitures sont tous les jours à sa porte.

Plusieurs de nos grands acteurs sont déjà de retour; et l'ouverture de l'Opéra-Comique est annoncée pour aujourd'hui 12 août. Talma couronné à Lyon, couronné à Bayonne, est venu moissonner de nouveaux lauriers à Bordeaux. Il y a joué quelques pièces du répertoire de Ducis, et a produit un si grand effet que les plus belles dames de Bordeaux se sont trouvées mal à la représentation d'Hamlet. Le Journal de cette ville assure que depuis dix ans les belles Bordelaises n'avaient pas consommé autant de sels et d'eau-de-Cologne qu'elles en ont usé en un seul jour pour revenir de leur évanouissement.

La plupart de nos jeunes poëtes ont fait comme nos grands acteurs; ils ont profité de la belle saison pour aller jouir en province des charmes du repos ou s'associer aux triomphes de nos brillantes virtuoses. M. Moreau est à Lyon, M. Francis à Besançon, et M. Dupaty arrive de Toulouse.

On essaie depuis quelque tems au théâtre Français une jeune débutante, élève de Fleury, et qui se destine à l'emploi des soubrettes. Elle est jeune, jolie et annonce beaucoup d'intelligence; mais sa voix manque de force et son jeu de chaleur. Sa sœur, Mlle Marinette Boissière, a débuté avec succès dans les ballets de l'Opéra. Elle a de la légèreté, de l'enjouement, de la vivacité; sa figure est pleine d'expression. Elle sera très-propre aux rôles qu'on appelle *demi-caractères*. Son maître est M. Favre-Guyardelle, qui nous a déjà donné des élèves distingués.

Deux autres jeunes personnes, Mlles Gosselin et Lemaître, viennent de paraître sur le même théâtre. Elles sortent de l'école de M. Coulon, professeur non moins renommé que M. Favre-Guyardelle : elles ont eu l'une et l'autre beaucoup de succès. Le caractère distinctif de leur talent est l'élégance et la grâce.

Une nièce de Mlle Thénard (Mlle Charles) vient aussi de faire ses premiers pas dans la carrière du théâtre. Elle a dé-

Digitized by Google

buté il y a quelques jours à l'*Odéon* dans l'emploi des jeunes amoureuses. Elle a une jolie figure et d'heureuses dispositions qui ont besoin d'être cultivées.

On nous promet dans la tragédie une actrice nouvelle, dont on dit d'avance beaucoup de bien. Elle se nomme Mlle Fontanier, et doit débuter dans le rôle d'*Hermione*. Elle appartient à une famille honnête et a reçu une éducation très-soignée. On nous annonce aussi que Mlle Henri va rentrer au théâtre Français. Colson y continue ses débuts avec un succès médiocre.

L'Opéra-Buffa nous a donné la semaine dernière *les Noces de Dorine*, ouvrage célèbre de Sarti, dont les premières représentations ont laissé à Paris de brillans souvenirs.

Brunet attire la foule au théâtre des Variétés dans le rôle de *Dumollet*, espèce de *Pourceaugnac* venu de Saint-Malo à Paris pour se faire berner. Ce personnage avait déjà acquis de la réputation dans la pièce des *Trois étages*; le *Retour de Dumollet à Saint-Malo* en est une suite, et cette suite n'est pas moins bouffonne, pas moins bizarre que les *Trois étages*. Jamais les pointes, les quolibets et les calembourgs de toute espèce n'ont été prodigués avec plus de profusion.

Les théâtres des Boulevards, consacrés aux mélodrames et aux parades, sortent quelquefois de leur genre subalterne pour s'élever à des conceptions plus honorables. On a joué il y a quelques jours à l'Ambigu une comédie en vaudeville qui a pour titre *le Refus par amour*. C'est une production agréable, dont la conduite est ingénieuse, le style facile, piquant et enjoué.

Le théâtre de la Gaieté nous en a donné une du même genre sous le nom du *Café Turc*. Ce café célèbre est le Frascati du Marais; c'est là que se rassemblent toutes les beautés de la place *des Vosges*, tous les élégans de la rue *de la Perle*; c'est là que vont se réunir après le spectacle tous ceux qui sont allés admirer la *Bête du Gévaudan* et le *Siége de Paris*: des ponts chinois, des allées illuminées, des cabinets ornés de glace, des berceaux touffus et ombragés offrent en miniature l'image des jardins d'Armide. Un observateur ingénieux y trouverait une foule de scènes agréables à peindre; malheureusement l'auteur de la pièce nouvelle n'a rien observé, et ses tableaux, sans dessin et sans couleur, sont fort loin d'être ingénieux.

Un libraire fort actif vient de publier la *Correspondance inédite de Mme du Deffand avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault, la duchesse du Maine*, etc. Ma-

Digitized by Google

dame du Deffand a joui autrefois d'une longue célébrité parmi les gens de lettres. Elle était née en 1696 et avait épousé en 1718 le colonel d'un régiment de dragons : elle était également distinguée par les charmes de l'esprit et de la figure. Elle avait une passion particulière pour les lettres. Une foule d'adorateurs et d'hommes d'esprit se réunissaient chez elle. Devenue veuve en 1750 et réduite à une fortune médiocre, elle se retira au couvent de Saint-Joseph, et continua à y recevoir une société distinguée. Il n'arrivait pas à Paris un étranger de marque qui ne sollicitât l'avantage d'être admis chez elle. Quoiqu'elle eût perdu la vue à 54 ans, elle ne cessa pour cela de se livrer à ses habitudes les plus chères. Elle eut le bonheur d'avoir pendant long-tems pour amie et pour lectrice Mademoiselle de l'Espinasse, avec laquelle néanmoins elle se brouilla, parce qu'elle crut s'apercevoir que ses amis préféraient de beaux yeux bien ouverts à des yeux fermés comme ceux d'Homère. Elle mourut en 1780, à l'âge de 84 ans. Dans le cours de sa vie, on avait répandu beaucoup de jolis vers et de pièces fugitives sous son nom ; mais ce n'était pas elle qui les faisait, quoiqu'elle eût d'ailleurs de l'imagination et de l'esprit. Les gens de lettres lui reprochèrent beaucoup d'égoïsme et d'insensibilité. On parlera de ses *Lettres* dans le *Mercure*.

On peut mettre au nombre des ouvrages les plus bizarres qui aient paru depuis long-tems, un livre intitulé : *Discours à Ariste par M. Cagniard*. Ce M. Cagniard est un grand ennemi des philosophes. Il prétend qu'ils sont tous méchans, fous et laids ; il les compare à des sauvages errans dans les forêts ; il assure que leur premier dogme est de renier Dieu, de haïr leur Roi et de le crucifier ; que quand ils abordent un monarque, ils lui disent : *Voulez-vous que je vous crucifie ?* Que si c'est un évêque, ils lui disent : *Voulez-vous que je vous pende ?* Il s'élève avec force contre les mots *nature* et *naturel*, et prouve par des exemples que rien n'est plus pernicieux que ce qui est naturel.

« Un homme qui n'est pas marié vit avec une femme » qui ne l'est pas non plus ; cela est bien *naturel*. » L'amant s'en va en campagne, et l'amante a de vides » à remplir ; cela est bien naturel. Elle a recours à » la société d'un autre homme ; cela est encore bien » *naturel*. Mais le premier amant revient et trouve sa place » prise ; quel étonnement ! cependant cela est bien *na-* » *turel*. Reprendra-t-il sa première place ? non ; car le » second amant plaît mieux. Il a su prendre de l'ascen-

Digitized by Google

» dant sur sa maîtresse ; il mène toute la maison ; il fait » le charretier, le laboureur, et le fendeur. Il crie à tue-» tête et est partout, au foin, au bois, à l'écurie, à la » basse-cour ; par voix et par gestes enfin, il se multiplie » comme six ; aussi est-il aimé ; et cela est *naturel.* »

M. Cagniard n'est pas plus partisan de la *sensibilité* que du *naturel.* Il ne veut pas qu'une femme s'intéresse au salut des âmes en l'autre monde, et qu'elle dise : « Dieu est si bon, qu'en vérité, il ne peut damner les » âmes éternellement. Une femme si bonne, dit-il, fait » voir qu'elle a un amant ; elle fait voir aussi qu'elle en a » peut-être deux en même tems ; et que s'ils viennent à » manquer, elle saura bien les remplacer. »

M. Cagniard a aussi de singulières idées sur la grâce et l'amabilité des femmes. Il veut qu'une femme pour être aimable, aille puiser de l'eau à la fontaine, qu'elle batte le beurre, tonde les moutons, et fasse ses chapons. « Moins » on est cette femme, ajoute-t-il, moins on est aimable. » Ce n'est pas sans doute à la Chaussée-d'Antin qu'il a composé ses discours ; car s'il fallait que les dames de la Chaussée-d'Antin battissent le beurre et allassent à la fontaine pour être aimables, jugez où nous en serions.

Le même M. Cagniard n'est pourtant point un homme sauvage, un rustique habitant des forêts ; il fréquente quelquefois les bosquets du Parnasse et les berceaux consacrés aux muses. Il a fait des poëmes en prose, et a publié trois fantaisies ; mais qui peut prévoir les fantaisies du public ? « On ne me lit point, s'écrie-t-il, avec » douleur ; on n'a pas même jeté les yeux sur moi, on m'a » laissé chez le libraire tout entier ; enfin les rats me » dévorent ; voilà le public à qui j'ai affaire. — Pourtant » vous vous êtes hasardé à chanter le héros qui nous gou-» verne. — Et sûrement ; cependant cela ne fait rien, je » n'en moisis pas moins. »

M. Cagniard impute sa disgrâce à son caractère modeste, discret, étranger à toute intrigue. S'il eût été philosophe il aurait réussi ; cependant il prédit à ceux qui le sont, que leur règne ne durera pas long-tems ; que le peuple revient de son erreur, et renoncera bientôt à toute affection pour eux. « Dieu est sur le point de punir » étrangement les philosophes ; car le peuple ne les re-» garde plus comme des sages, mais comme des fous. Et » ils ont si bien l'air de singes, que pour un peu on les » conduirait en foire. »

Et vous aussi M. Cagniard ! SALGUES.

Digitized by Google

POLITIQUE.

« Si l'Empereur n'était pas de retour dans sa capitale, le bal de l'Hôtel-de-Ville disposé pour le jour de sa fête n'aurait pas lieu; il serait remis à l'époque de l'arrivée de sa Majesté ».

Ainsi se termine le programme ministériel publié pour les réjouissances publiques qui doivent signaler la journée du 15 août, fête anniversaire de la naissance de S. M., et fête religieuse consacrée à perpétuer le souvenir du rétablisement de la religion catholique en France. Aucune des dispositions du programme ne pouvait fixer l'attention autant que celle que nous avons citée; cette promesse conditionnelle donne au moins lieu de croire qu'on regarde comme possible et même présumable le retour de S. M. dans sa capitale avant la célébration de son anniversaire; et l'on doit de la reconnaissance à l'attention délicate de l'administration, qui ne pouvant sans doute affirmer et promettre un retour si vivement attendu, met au moins à cet égard les habitans de cette vaste cité dans le secret de ses espérances.

Au surplus tout annonce que la fête du 15 sera l'une des plus brillantes et des plus complètes que l'on ait vues. Si le monarque auquel elle est dédiée ne lui donne par sa présence son charme le plus puissant et son véritable caractère, du moins l'admiration, la reconnaissance et la fidélité, ces sentimens unanimes à Paris pourront s'y confondre avec l'alégresse publique, la gaieté populaire, le mouvement et l'empressement, la curiosité d'une immense population appelée, après la solennité religieuse de la métropole, au spectacle des jeux publics. Ces jeux seront sur-tout distribués de manière à ce qu'attirant la foule de tous côtés, il n'y ait encombrement nulle part. Les localités les plus favorables sont choisies pour les joûtes, les luttes, les exercices de force et d'adresse, les danses, les illuminations, les feux d'artifices. Le 14, veille de la fête, les spectacles seront ouverts gratuitement; et déjà l'on désigne les auteurs qui, dans des ouvrages offrant à la fois le mérite de l'à-propos et la difficulté de l'impromptu, se seront rendus les interpretes du peuple empressé de les entendre, et de mêler ses innombrables *chorus* à leurs refrains joyeux; mais comme la fête ne paraîtrait pas digne de son objet si rien d'utile ne se rattachait à l'ensemble de ses dispositions, un des bien-

Digitized by Google

faits les plus essentiels du Gouvernement marquera le 15 l'heure de midi par le départ des eaux du canal de l'Ourcq à la belle fontaine des Innocens : les jeux préparés aux Champs-Elysés, sur la place de la Concorde, dans le bassin entre les ponts et au rond-point de l'Etoile, occuperont la journée et en varieront les amusemens. Ils seront terminés par le bal de l'Hôtel-de-Ville, conditionnellement annoncé ; rien n'égale la magnificence des premiers qui ont été donnés ; mais il s'agit peu de savoir si celui-ci sera magnifique, cela ne fait pas l'objet d'un doute. Il s'agit de l'événement qui peut en ordonner l'ouverture ou la suspension ; et dans l'incertitude où laisse cette condition, on peut croire que jamais Paris n'a désiré plus vivement, non pas un bal, mais une réunion où ses principaux habitans pourront jouir de la présence du monarque, lui présenter leurs hommages, et recevoir, suivant son affable coutume, les expressions de sa constante bienveillance pour la meilleure de ses bonnes villes.

Si Paris prépare des fêtes à son prince victorieux, ce prince veut qu'elles soient dédiées à la paix : les bruits les plus favorables ont circulé depuis deux jours ; les fonds publics en ont éprouvé une heureuse influence ; on regarde comme certain le départ de M. le comte de Champagny pour Raab, et l'on n'hésite pas à croire que ce rapprochement du ministre français de la résidence de l'empereur François ne marque le moment où le grand œuvre de la pacification sera confirmé. En attendant, les plans de nos nouvellistes se poursuivent avec activité, les traités se colportent ; chacun a le sien, et jamais le corps diplomatique n'a eu de plus puissans auxiliaires : rien cependant, rien absolument ne peut être donné comme certain ; il faut une fois pour toutes répéter que l'un des caractères remarquables de notre cabinet est la constante habitude d'imprimer à ses combinaisons le sceau du mystère et du secret qui doit en assurer la réussite. Aussi c'était une réponse bien piquante dans sa feinte naïveté que celle faite à un indiscret par un de nos ministres : *Monsieur, je n'ai pas lu le Moniteur de ce matin.*

Au surplus, au défaut de données positives sur les résultats que les négociations doivent faire espérer, il est possible de les évaluer en espérance sur l'immensité des avantages remportés à Wagram, et sur les suites de cette journée à jamais déplorable pour l'armée autrichienne, battue, dispersée, divisée, perdant son organisation par la défaite, sa moralité dans ses revers, et ses chefs les plus

Digitized by Google

renommés par l'effet de ces divisions fatales qui sont la dernière calamité réservée au vaincu. Dans un ordre du jour d'une extrême sévérité, et dont il est permis à l'armée française de prendre acte, l'archiduc généralissime témoigne à la fois son mécontentement et ses regrets : il attribue les désastres de la journée du 6, au défaut de discipline et d'instruction, au défaut de silence dans les rangs, d'ensemble dans les feux, d'obéissance aux dispositions générales : il signale son infanterie comme ayant été loin de remplir ses devoirs; il rappelle malgré lui la force de ses positions où il se croyait inexpugnable, et reproche à des corps, qu'il flétrit en les nommant, de n'avoir pas su les défendre, à d'autres d'avoir dans une horrible confusion tiré sur leurs propres lignes, à d'autres d'avoir retenti de cris d'alarmes, à divers généraux d'avoir outrepassé ses ordes, où de les avoir laissés sans exécution. C'est dans ces circonstances critiques que les accusations se multipliant, et chacun rejetant sur l'autre sa part du malheur général, plusieurs chefs autrichiens ont reçu ou donné leur démission. Dans leur défaite les Autrichiens s'accusent et se divisent; poussés par la plus habile combinaison dans un pays pauvre, de toutes parts cerné par des Etats ennemis de l'Autriche, séparés de leur Hongrie qui a cessé d'être fertile pour eux, et ne l'est plus que pour les Français maîtres de ses points principaux, affamés par les dévastations auxquelles ils se sont livrés dans leur déroute, et dont leur généralissime les accuse hautement; ils se serrent, dit-on, sous les murs de Prague, où le général Kienmayer a ramené le corps qu'il avait en Saxe et en Franconie, laissant à sa fortune le duc de Brunswich-Œl's, qui, isolé, abandonné, et désavoué comme Schill, cherche à gagner un port comme lui, et n'y trouvera peut-être pas plus que ce dernier un sûr asile, et des alliés prêts à le sauver des dangers inévitables qui le menacent.

Pendant que les résultats si évidens de la victoire de Wagram rendent l'armée française maîtresse paisible des possessions héréditaires, que le roi de Saxe est rappelé dans sa capitale, que le roi de Westphalie se porte sur l'Elbe pour observer les mouvemens anglais, garantir les Anséatiques du pillage, et le Hanovre d'une incursion combinée entre les Anglais et les partisans étrangers aux droits des gens et aux conditions de l'armistice; pendant que la Gallicie prête serment à notre Empereur, que Cracovie est occupée en son nom, et que partout le prince Poniatowski fait arborer l'aigle française dont les étendards polonais ont

Digitized by Google

si glorieusement mérité l'alliance; l'armée française ouvre contre le Tirol insurgé les opérations qui avaient été suspendues, pour rendre plus décisive et plus complète la plus grande et la plus intéressante de toutes, le passage du Danube.

Les Autrichiens, paralysés dans le Tirol par la loi de l'armistice, voient les insurgés s'agiter autour d'eux sans pouvoir faire un mouvement; les chefs insurgés, qui tiennent plus au parti qu'ils ont embrassé que les partisans aveugles qu'ils ont égarés, ont voulu vainement retenir les troupes autrichiennes; elles ont dû obéir, et la révolte est abandonnée à ses propres forces. C'est le moment, dans ces sortes de guerres, où le parti des propriétaires, des hommes qui ont une existence et une famille à conserver, parvient quelquefois à se faire entendre : ce parti a repris beaucoup d'ascendant; des propositions ont été faites au commissaire bavarois, qui n'a dû répondre qu'en demandant une soumission complète et en promettant sur la foi du caractère bien connu du roi de Bavière une amnistie entière et un oubli total du passé. Le duc de Dantzick appuie avec 25,000 hommes et toutes les forces bavaroises, wurtembourgeoises et autres de la confédération cette déclaration énergique à la fois et paternelle du roi de Bavière. On accuse l'archiduc Jean d'avoir fait circuler un écrit qui démentirait l'armistice et engagerait les Tiroliens à persévérer dans leur égarement : on se refuse à croire à cet acte qu'on ne saurait caractériser. Quelques gazettes suisses en sont cependant dépositaires; mais les faits existent : les chefs d'insurgés ne peuvent abuser long-tems la crédulité de leurs sectaires. Les opérations sont commencées; déjà le pays de Salzbourg est soumis, Kufstein est pris, Schwartz emporté, les principaux passages sont occupés; il est présumable que cette guerre, malheureuse et désormais inutile à l'Autriche, qui l'a suscitée, fomentée, entretenue, se terminera sans une plus grande effusion de sang par le retour d'une population énergique, mais égarée, à une entière soumission, et à la clémence de son roi.

Voilà quels sont pour l'Autriche les premiers résultats de la guerre qu'elle a voulue, en attendant ceux de la paix qui lui sera accordée.

Que font cependant les Anglais? leurs secours pour leurs alliés sont-ils enfin réels et efficaces? l'armée de Portugal a-t-elle en effet menacé Madrid, et le roi Joseph est-il, comme on le prétendait dans l'armée rebelle, à Vittoria? Il n'était pas à Vittoria, mais il remportait une victoire sur

Digitized by Google

un champ de bataille qui sera célèbre par l'utile et importante journée de Santo-Domingo. C'est un rapport du général Béliard, qui donne connaissance au ministre de la guerre de cette bataille et (ce sont les expressions officiellement publiées) de la tournure heureuse que prennent les affaires en Espagne. Voici les termes de ce rapport, daté du 27 juillet :

« Le 26 du présent, les 1er et 4e corps d'armée se sont mis en mouvement et ont passé le pont du Guadarama, sous la direction de Torrijos. Le roi s'est porté avec sa réserve à Bargas, et de là s'est rendu au milieu de l'armée pour y donner ses ordres. Les troupes ont été prendre position dans la plaine près Santo-Domingo, où l'on savait que l'ennemi était en force. Le corps du duc de Bellune a débouché le premier dans cette plaine, et y a rencontré l'ennemi en nombre très-considérable, qui avait fait toutes ses dispositions pour livrer bataille. La canonnade a commencé de part et d'autre, et l'action est devenue générale; mais le succès n'en a pas été incertain un seul instant. L'impétuosité de nos troupes a d'abord fortement ébranlé l'ennemi, sa déroute a commencé aussitôt qu'il a vu paraître les dernières divisions du premier corps; elle était déjà complète avant que le quatrième corps eût pu se mettre en ligne. Le maréchal duc de Bellune a fait poursuivre l'ennemi par quelques corps d'infanterie et de cavalerie.

» Il a été fait près d'Alcabon, par un de nos régimens, une superbe charge de cavalerie contre un corps de cavalerie ennemie, composé en partie du régiment de dragons de Villa-Viciosa et autres détachemens. Ce corps, parmi lequel se trouvaient des Anglais, a été presqu'entièrement détruit. Le résultat de cette journée est un grand nombre d'ennemis tués, blessés ou faits prisonniers. L'ennemi a fait sa retraite sur Santa-Ollala. Il est poursuivi avec ardeur.

» D'après ces brillans succès, le roi s'est décidé à faire marcher l'armée sur ce point pour l'en chasser. Il paraît même que S. M. s'y portera aussi avec sa réserve, et y établira dès ce soir son quartier-général. »

Ce rapport a bientôt été suivi d'un second que le ministre de la guerre a reçu du maréchal Jourdan, major-général de l'armée française en Espagne; ce rapport est du 30 juillet, et confirme les brillans avantages remportés dans la journée du 26 sur l'armée anglo-portugaise réunie aux insurgés commandés par la Cuesta. Dès le lendemain, y est-il dit, c'est-à-dire le 27, le roi d'Espagne porta l'armée

Digitized by Google

française sur l'Alberche après avoir chassé l'avant-garde anglaise de Cuzalagas ; il lui fit abandonner une seconde position dans des bois situés entre Talavera et cette rivière. Cette avant-garde s'est défendue vivement ; mais elle a été culbutée par le premier corps commandé par S. Exc. M. le maréchal duc de Bellune. Un plateau sur lequel s'appuyait la gauche de l'armée anglaise, et où elle paraissait vouloir se fortifier, a été d'abord enlevé par une partie du 1er corps de la manière la plus brillante. La nuit étant survenue, elle n'a pu y prendre position.

Le 28, après des succès balancés de part et d'autre, l'armée ennemie a été non-seulement chassée du plateau qu'elle occupait à sa gauche, mais forcée en outre d'abandonner Talavera-de-la-Reina et toute sa ligne, après le combat le plus vif et le plus opiniâtre. L'armée impériale a couché sur le champ de bataille.

Le corps portugais s'était avancé sous les ordres du général Wilson, jusqu'à Naval-Carnero ; il s'est retiré dès le 26 juillet.

La perte de l'ennemi a été très-considérable. Tous nos régimens ont été engagés, à l'exception de la réserve ; le terrain n'a pas permis de faire agir la cavalerie. On attend des détails ultérieurs sur cette importante victoire.

Les Anglais sont-ils plus heureux à Cuxhaven ? 600 marins y sont contenus dans leurs excursions par un officier de marine, M. de Moncabrie, et quelques douaniers ; l'expédition ne fait aucun progrès, et ne paraît lier son plan à aucune opération concertée sur le continent. Réussissent-ils mieux à Naples, où leurs exploits viennent de se terminer par l'évacuation de tous les points occupés sur la côte, et des îles d'Iscia et de Procida ?

Enfin sont-ils plus heureux sur les bords de l'Escaut ? et leur fameuse expédition annoncée avec tant de faste que les journaux anglais, ont été obligés de calculer combien le prix en serait élevé, en admettant même quelques résultats, est-elle couronnée du succès que le ministère anglais a espéré ? Il y a huit jours nous avons laissé les Anglais débarqués dans l'île de Walcheren, occupant Midelbourg et attaquant Flessingue ; c'est encore devant Flessingue que nous les retrouvons aujourd'hui, avec cette différence que, si l'on en croit les rapports qu'il est difficile d'obtenir d'une île que les Anglais occupent, le général Monnet, placé depuis long-tems à Flessingue à la tête d'une garnison nombreuse et aguerrie, a donné déjà aux

Digitized by Google

assaillans quelque idée de la défense qu'il se propose de faire. On parle de deux sorties également heureuses, qui auraient rendu les assiégés plus circonspects, et l'attaque moins vive.

Le roi de Hollande a marché avec rapidité au secours de la partie méridionale de ses états, menacée en même tems que les possessions françaises qui y sont contiguës. Tous les moyens de défenses possibles ont été donnés aux îles de la Zélande. Le roi s'est porté à Rotterdam pour s'assurer par lui-même de la rapidité d'exécution des mesures de défense; il y a déjà été précédé par son ministre de la guerre. Il laissa momentanément sa capitale également assurée et de ses efforts constans pour la rendre heureuse et fortunée dans la paix, et de son généreux courage à la défendre de toute attaque ennemie: le maréchal Dumonceau y commande les troupes de terre et de mer et la côte. L'armée hollandaise qui marche sur Anvers est sous les ordres du général Taraire; des renforts considérables lui arrivent; et déjà des rapports favorables, même sur les opérations maritimes, sont parvenus à S. M. La flottile de l'amiral Ruich occupe le poste de Krammel. Le maréchal de Winter à rendu au roi le compte le plus satisfaisant de la bonne conduite du lieutenant-colonel Ossewarde, qui, à la tête de la division stationnée à Were, dont la défense continue glorieusement, a livré un combat glorieux à une division ennemie, et s'est réuni à l'amiral Ruich.

Mais si le roi a récompensé des sujets, des marins, et des soldats fidèles, il a cru devoir par une éclatante marque de sa rigueur, donner un imposant exemple à tout homme qui aurait la faiblesse de transiger avec ses devoirs, et de considérer les Anglais autrement que comme les plus dangereux ennemis de la Hollande, de son commerce, de son indépendance et de son existence. Le lieutenant-général Bruce, que le roi avait élevé à des dignités éminentes et comblé de distinctions honorifiques, était chargé de défendre les batteries de Zuid-Beverland jusqu'à la dernière extrémité: il paraît qu'après avoir pris l'avis d'un conseil de guerre, au lieu de prendre conseil du sentiment de son devoir, il a rendu son poste sans essayer de le défendre, et, suivant l'expression convenue, sans brûler une amorce. Par un décret rendu sur-le-champ, le roi l'a destitué de son grade, l'a déclaré incapable de servir, lui a retiré ses ordres, et fait rayer du tableau des chevaliers de l'Union. Il est remarquable que cet officier,

Digitized by Google

dont la conduite paraît sans excuse, s'étant retiré à Berg-op-Zoom, s'y est trouvé poursuivi par l'indignation publique, et que la garnison n'a pas voulu le recevoir.

On n'a pas été long-tems alarmé à Paris sur le sort d'Anvers, et à Anvers on n'y a pas eu un seul moment d'inquiétude réelle : le but des Anglais, qui menaçaient divers points de la côte, se dévoila dans les journées du 29 et du 30 août par leur descente dans l'île de Walcheren. La flotte française, réunie à Flessingue, remonta sur-le-champ l'Escaut, et les moyens de défenses de ses rives furent assurés par les soins réunis de M. le préfet Voyer d'Argenson, de M. Malouet, préfet maritime, du général Fauconnet, commandant la ville. La flotte se trouve ainsi en sûreté. Le général Chamberlac, commandant sur la côte d'Ostende un corps assez considérable est promptement accouru au secours de la place, et ses forces ont été distribuées sur les points où elles étaient nécessaires. Pendant que les Anglais poursuivent contre Flessingue une attaque sans doute inutile, les troupes françaises arrivent de toutes parts; au moment où nous écrivons, 40,000 hommes de troupes couvrent la côte; les habitans s'y étaient déjà portés avec un zèle inexprimable : malgré la saison, qui les attache aux travaux de la campagne, au premier bruit du danger, au nom des Anglais, les autorités se sont vues entourées d'une multitude de bras prêts à s'armer; il a fallu remercier de son généreux dévouement cette masse dévouée et résolue à combattre, et il a fallu pour y parvenir lui montrer les forces régulières que la prévoyance du Gouvernement tenait disposées à tout événement. Anvers ici s'est montré digne par son excellent esprit de la bienveillance particulière du Gouvernement; cette cité n'avait pas attendu ce moment pour reconnaître l'importance des bienfaits de l'Empereur. Au nom des Anglais, elle a vu menacée cette liberté de son fleuve, qui doit un jour la rendre à son ancienne et incalculable prospérité; sur toute l'étendue de cette côte, les Anglais, considérés comme des pirates, en horreur à de pauvres pêcheurs, dont ils ont souvent détruit les habitations, enlevé les instrumens de travail, comptent autant d'ennemis que de Belges devenus Français. Il est inutile de parler du zèle, du dévouement et du courage éprouvé de ces vieux départemens, qui ont cessé d'être le Nord de la France et qui en ont été l'indestructible barrière; depuis les lieux rendus célèbres par les victoires de Hondscoote jusqu'aux faubourgs de Lille et de Valen-

Digitized by Google

ciennes, qui renaissent de leurs cendres, tout a voulu s'armer : tous les habitans ont été de bons soldats, tous voulaient l'être encore; ils veillent au moins sur leurs foyers pendant que les garnisons qui les défendent sont en mouvement. Enfin, parmi les fonctionnaires publics, les chefs militaires, les administrations, les habitans, les campagnes et l'armée, il n'y a eu dans cette crise subite qu'une opinion, qu'un vœu; et si quelques hommes, qui ont fait de leur incrédulité une espèce de consolation dans leurs espérances déçues, s'imaginaient que sur les côtes dont il s'agit l'ennemi trouverait facilement des intelligences, nous devons aux Anglais eux-mêmes cette étrange obligation de les avoir désabusés : cet effort sera leur seule victoire; mais elle n'était pas sans difficulté; et celle-là du moins nous nous félicitons qu'ils aient pu la remporter.

Les Anglais n'avaient jamais tenté le sort des armes sur un si grand nombre de points à la fois; mais quelle que soit leur activité et la rapidité de leurs moyens de transport, quelles idées ne doivent-ils pas avoir de l'inépuisable force de cet Empire et de la prudence qui dirige la répartition de ces forces, en voyant qu'ils ne peuvent pas attaquer un point dans cette immense étendue de côtes, depuis le golfe de Naples et les îles vénitiennes, jusqu'au port le plus lointain de la Baltique, jusqu'aux extrémités de l'Inde, jusqu'aux points les plus éloignés du Nouveau-Monde, sans y trouver des Français qui les attendent pour les combattre? La Guadeloupe vient de leur donner récemment encore un nouveau sujet d'étonnement à cet égard; dans la longue et pénible lutte qu'elle soutient, quoiqu'entourée d'ennemis, elle a heureusement expédié à la Métropole des fruits précieux de son industrie et de sa culture. Les ennemis avaient fait contre la Basse-Terre des tentatives hardies pour y attaquer et brûler les frégates de S. M. *la Furieuse* et *la Félicité* : ces efforts ont été inutiles, et les deux frégates ont passé à travers une ligne ennemie forte et nombreuse. Dans cette occasion difficile, le capitaine-général Ernouf et le général Kerversan ont reçu de la colonie les témoignages d'une vive reconnaissance et d'un dévouement sans bornes.

ERRATA du dernier N°.

Page 325, 3e ligne de la note, M. Fabry Garost, *lisez* : M. Fabry Garat.

Page 371, 12e ligne en remontant : n° 222 du *Mercure*, etc., *lisez* : n° 409, du 16 mai 1808.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXXII. — *Samedi* 19 *Août* 1809.

POÉSIE.

LE SACRIFICE DE JEPHTÉ.

Poëme couronné par l'Académie de Niort, dans sa séance publique du mois de mai 1809.

Toi qui, du haut des cieux, embrassant l'univers,
De tes chœurs immortels écoutes les concerts,
Qui du saint roi David inspiras les cantiques,
Et d'Israël en deuil les harpes prophétiques,
Fais qu'un rayon céleste, empreint dans mes écrits,
Épure mes accens, échauffe mes esprits:
Zeila qui, vierge encor, va finir sa carrière,
Son père infortuné maudissant la lumière,
Tous les fils de Jacob noyés dans les douleurs,
A la lyre sacrée ont demandé des pleurs.

Déjà j'entends les cris du fougueux Moabite;
Je le vois s'élancer des déserts qu'il habite:
Dieu! quel nuage épais! quels bataillons pressés!
De leurs moissons de dards les champs sont hérissés;
Sous leurs nombreux coursiers la terre au loin chancelle,
Et la mort à leurs chars suspend sa faux cruelle.
Ils s'avancent pareils à l'orageuse nuit;
Israël éperdu se disperse et s'enfuit.
Jephté, le fier Jephté, d'effroi glacé lui-même,
Lève les mains au ciel, s'adresse au roi suprême:
« Si tu livres, Seigneur, à nos bras triomphans
» La dépouille d'Ammon et ses cruels enfans,
» Au retour des combats, j'immole à ta vengeance
» Le premier des mortels offert à ma présence. »
Malheureux! quel serment viens-tu de prononcer!
Tremble, ton Dieu t'écoute et daigne t'exaucer.

Digitized by Google

Tes soldats, enivrés d'espérance et de joie,
Des remparts de Maspha s'élancent sur leur proie;
L'ange exterminateur, marchant devant leurs pas,
Plonge les fils d'Ammon dans la nuit du trépas;
Leurs trésors sont ravis, leurs tentes saccagées,
Comme de vils troupeaux leurs tribus égorgées,
Et l'Arnon se rougit de leur sang criminel,
Et des murs d'Aroër aux campagnes d'Abel,
Où du pampre odorant la grappe se colore,
De son souffle de feu le Seigneur les dévore.

Des cris de la victoire Israël retentit;
Hélas! Jephté lui seul en silence gémit,
Et le cœur déchiré s'avance vers sa fille,
Sa fille, seul espoir d'une illustre famille;
Non, du jour le plus pur le rayon matinal
Ne pourrait éclipser son éclat virginal;
Le jeune et beau palmier à la tige ondoyante,
De sa taille n'a point la souplesse élégante,
Et l'encens de Saba n'a jamais égalé
Le suave parfum de sa bouche exhalé.
De ses riches parens magnifique espérance,
A la grâce naïve, à la simple innocence,
A ce front qu'embellit la céleste pudeur,
La piété fervente est unie en son cœur;
Heureuse de nourrir, sous le toit solitaire,
La crainte du Seigneur et l'amour de son père.
Les vierges de Maspha, pour fêter ses exploits,
Mêlent les sons du luth à leur touchante voix;
Sous leurs bruyantes mains les tambourins résonnent;
De roses mollement leurs beaux fronts s'environnent,
Et leurs groupes joyeux marchent vers les vainqueurs.
Jeune, riche d'attraits, à la tête des chœurs,
Zeila montre sa grâce, et, parmi ses compagnes,
Brille, comme au milieu des riantes campagnes
Que l'élite des fleurs s'empresse de couvrir,
Brille un lis que l'aurore à peine vient d'ouvrir.

Déjà le bruit lointain de leur joyeuse danse
Remplit toute la plaine et vers Jephté s'avance :
D'affreux pressentimens tout à coup déchiré,
Jusques au fond du cœur son sang s'est retiré,
Et, tremblant d'approcher du toit de sa famille

Digitized by Google

Il s'arrête... il regarde... il reconnaît sa fille...
Dieu! sa fille d'abord a frappé ses regards!
Son œil épouvanté cherche de toutes parts
Une victime, hélas! moins chère à sa tendresse,
Mais déjà de Zeila le sein joyeux le presse.
Il recule d'horreur, et, se frappant le sein,
« O ma fille, dit-il, je suis ton assassin!
» Dieu cruel! à quel prix as-tu mis ma victoire?
» De mon sang le plus pur faut-il payer ma gloire?
» Rendez-moi les combats, l'ennemi menaçant;
» Que le glaive d'Ammon s'abreuve de mon sang.
» Dieu clément, prends pitié d'un père qui t'implore;
» Laisse vivre ma fille à peine à son aurore.
» Mais il faut obéir à ton ordre cruel;
» O ma fille! ton sang doit couler sur l'autel.
» Ton père est seul coupable, a seul commis le crime;
» Toi, malheureuse! hélas, tu seras la victime! »

Zeila pleure et lui dit : « Calmez votre douleur,
» J'obéirai, mon père, aux ordres du Seigneur.
» Comme au bruit glorieux du succès de vos armes,
» Au-devant de vos pas j'accourus sans alarmes,
» Vous me verrez sans crainte, approchant de l'autel,
» Courber mon triste front sous le couteau mortel.
» Je sais combien gémit votre âme déchirée,
» Que pour une autre pompe, hélas! j'étais parée;
» Mais mon Dieu l'a voulu, je n'en murmure pas :
» La gloire de mon père est due à mon trépas.
» Permettez seulement qu'unie à mes compagnes,
» Durant deux mois entiers, sur les hautes montagnes,
» Dans un pieux silence, un saint recueillement,
» Je prépare mon cœur au terrible moment
» Où doit finir ma vie..., elle dut m'être chère,
» Je la coulais, hélas! dans le sein de mon père. »
« Va, le ciel, répond-il, prendra pitié de nous;
» Mais si tant de vertus n'arrêtent son courroux,
» Crois-en ton triste père, il aura deux victimes. »

Zeila se rend alors sur les bruyantes cimes,
Qui, non loin de Maspha, s'élançant dans les airs,
De leur verte ceinture embrassent les déserts;
Et, là, telles qu'au bruit des tempêtes sifflantes
S'assemble un faible essaim de colombes tremblantes,

Digitized by Google

Les yeux au ciel levés, les filles d'Israël
Implorent à genoux la clémence du ciel,
Cherchent de leur compagne à calmer les alarmes,
Et, l'œil baigné de pleurs, voudraient sécher ses larmes.
Elle, émue en secret de leur douce pitié,
Dérobe ses douleurs à leur tendre amitié;
Ou, si son cœur brisé cache en vain sa souffrance,
Leur sourit tristement et s'éloigne en silence.

Tantôt, bravant les feux de l'astre étincelant,
Vers la terre elle courbe un front pâle et brûlant,
Prie, et, sans étaler un fastueux courage,
Demande à l'Eternel d'épargner son jeune âge.
Telle, l'amour des fleurs, la grâce d'un jardin,
Une rose qui s'ouvre au souffle du matin,
Sous les traits du soleil tombe, se décolore,
Et meurt en demandant des larmes à l'aurore.
Tantôt, près du torrent qui s'élance par bonds,
Elle attache un œil fixe à ses flots vagabonds,
Et les voit fuir, hélas! avec moins de vitesse
Que n'ont fui les beaux jours de sa courte jeunesse.
La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels;
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée,
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante, à l'écho des forêts,
Elle conte, en ces mots, sa peine et ses regrets:

La vigne croît en paix et son fruit se colore;
Le palmier verdoyant ne craint point de périr;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi je vais mourir.

Mes compagnes un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi je vais mourir.

Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi je vais mourir.

Toi qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père et daigne les tarir;

Digitized by Google

Donne-lui tous les jours dont ta rigueur me prive,
Et je saurai mourir.

Ainsi son cœur ému d'une pieuse crainte
Redisait à l'écho sa douloureuse plainte,
Et déjà dans les cieux s'allumait le flambeau
Qui devait le soir même éclairer son tombeau.
De son dernier adieu s'attristent les montagnes;
De son dernier baiser gémissent ses compagnes,
Qui, le cœur déchiré, les larmes dans les yeux,
La suivent lentement d'un pas silencieux.
Le front couvert d'un voile et de fleurs couronnée,
Résignée à la mort, la vierge infortunée,
A travers les torrens de tout un peuple en deuil,
Du temple ose franchir le redoutable seuil.
Déjà les flots d'encens à la voûte embaumée,
Roulaient en tourbillons l'odorante fumée;
Orné de la thiare et d'un lin éclatant,
Déjà le saint pontife a pris le fer sanglant.
Le front décoloré, la victime innocente
S'humilie, et lui tend sa tête obéissante :
Trois fois il la bénit, détache son bandeau,
Détourne les regards et lève le couteau....
Tout à coup sous ses pieds s'ébranle au loin la terre;
Un éclair fend la nue et se mêle au tonnerre;
Tout le peuple effrayé se prosterne à la fois,
Et le Dieu d'Abraham fait entendre sa voix :
« Le vœu cruel d'un père à mes yeux fut un crime;
» Un nouveau crime allait me livrer la victime;
» J'ordonne qu'elle vive, et, gardant ce saint lieu,
» Qu'elle soit à jamais l'épouse de son Dieu. »

Sion, sors de ton deuil, reprends tes chants de joie;
Peuple, cours vers un père à la douleur en proie :
Dis-lui qu'enfin sa fille a touché l'Eternel,
Qu'il vienne la presser sur le sein paternel,
Et rendre grâce au Dieu dont jamais la clémence
N'a dédaigné les pleurs que verse l'innocence.

C. L. Mollevaut.

Digitized by Google

ENIGME.

ATTENTION, lecteur, et tu vas me comprendre.
Je suis sans oreilles, sans yeux,
Et cependant pour tout voir, tout entendre,
On m'établit en de hauts lieux.
Il est bon de garder devant moi le silence;
Car du bavard, de l'indiscret,
J'aide à surprendre le secret.
Si de mon nom tu veux prendre ici connaissance,
Je suis un traître, un perfide, un judas.
Parler ainsi c'est t'ôter l'embarras
De me trouver; c'est me nommer d'avance. S.....

LOGOGRIPHE.

SI tu veux conserver ta tête sur son pié,
Garde des six que j'ai la première moitié.
Veux-tu faire fortune aux lieux où j'en ai quatre?
N'y parais qu'en soldat que l'on a vu combattre:
Un bras de moins, une jambe de bois,
Aux récompenses ont des droits.
Préfères-tu mes cinq? il faut quelques années
Faire ton écolage en un de nos Lycées:
De mes six piés veux-tu sortir avec honneur?
Par ton agilité fais-toi nommer vainqueur. S.....

CHARADE.

Souffler par fois convient à mon premier;
Souffler souvent convient à mon dernier;
Souffleur toujours convient à mon entier. S.....

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Demoiselle-de-paveur*.

Celui du Logogriphe est *Sou-rire*, dans lequel on trouve *sou* et *rire*.

Celui de la Charade est *Buis-son*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRES DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE DE LA SOCIÉTÉ D'ARCUEIL. — TOME II. — A Paris, chez Mme Ve *Bernard*, libraire, quai des Augustins. — 1809.

RENDRE compte des ouvrages de ses amis et des siens propres est en général une tâche assez délicate. J'avouerai même qu'on nous en a donné depuis peu des exemples qui ne sont pas encourageans. Pour ôter à un homme toute idée du juste et de l'injuste, il suffit de lui faire lire les décisions que l'on donne tous les jours sur les ouvrages de littérature. Le blanc et le noir se ressemblent plus que ces jugemens contradictoires.

Les sciences, par la manière sévère dont on les cultive aujourd'hui, paraissent plus exemptes que les lettres de ces incertitudes, ou si l'on veut de ces erreurs; car dans un conflit d'opinions aussi directement contraires, il faut bien que quelqu'un ait tort. Ce n'est pas toutefois que je veuille faire regarder les principes du goût comme variables dans leur essence; au contraire, s'il m'est permis de le dire, je les crois aussi certains, aussi fixes que les lois physiques qui régissent les autres phénomènes naturels; parce que si ces dernières dérivent immédiatement des propriétés de la matière, et des forces que la nature lui a imprimées, les autres découlent aussi de nos passions et de nos sentimens, c'est-à-dire des propriétés intimes de notre intelligence, qui sont déterminées également. Mais ici, en supposant même une bonne foi entière, ce qui, comme on sait, est assez rare, l'action que vous voulez étudier réagit sur vous. On se laisse séduire, entraîner, subjuguer, et la vérité échappe. Nos jugemens en littérature sont ainsi trop souvent soumis à l'influence de nos passions, et c'est pourquoi le tems seul, le tems qui les use toutes, peut mettre à leur place les grands écrivains.

Au contraire dans les sciences positives, il n'y a point de prestige. La vérité seule étant l'objet de leurs recher-

Digitized by Google

ches, on ne s'occupe que des moyens de la découvrir, et point du tout de faire accroire aux autres qu'on l'a trouvée. Dans ce genre le talent de la persuasion est nul. Jamais il n'y aura de géomètre assez éloquent pour faire croire aux autres géomètres que deux et deux font cinq.

Mais, dira-t-on, si la marche des sciences est tellement assurée, pourquoi donc ont-elles fait si souvent des pas rétrogrades? pourquoi les systèmes se sont-ils élevés les uns sur les autres? et qui nous garantira que ce que l'on regarde aujourd'hui comme des vérités indestructibles et incontestables, ne sont pas aussi des systèmes qui s'écrouleront à leur tour? La réponse à ces questions est aussi simple que décisive. La marche des sciences a été incertaine tant que chacun, prenant son imagination pour guide, a voulu expliquer la nature plutôt que l'étudier; tant qu'on a voulu s'élever d'abord aux premiers principes de toutes choses, au lieu de remonter avec sûreté des faits aux principes; enfin, tant qu'on a voulu tirer des conséquences générales et universelles de quelques faits particuliers. Telle a été la méthode des anciens philosophes dont Plutarque nous a transmis les nombreux systèmes. Il n'en reste rien aujourd'hui; ils n'ont pas appris aux hommes un seul fait, une seule vérité à l'épreuve du tems : mais depuis Newton, les sciences ont pris une route absolument opposée. On a d'abord observé les faits particuliers avec une grande exactitude; en les rapprochant les uns des autres, on en a tiré des rapports plus généraux qui les unissaient, et qui étant eux-mêmes compris dans les faits, doivent être considérés comme des phénomènes d'un ordre plus élevé. Ces phénomènes à leur tour étant composés de la même manière, ont donné naissance à des lois plus générales encore; et lorsqu'on a été forcé de s'arrêter dans cette marche par les difficultés insurmontables de la nature, on a pu, en partant des dernières lois, redescendre à tous les phénomènes dont elles étaient pour ainsi dire l'essence, et d'après la connaissance de leurs rapports avec elles, on a pu les calculer et les prédire.

La plus belle application que l'on ait faite de cette

Digitized by Google

marche philosophique, et peut-être le plus beau monument de la force de l'esprit humain, c'est la théorie du système du monde. Ici, tout a été ramené à l'attraction comme au fait principal où tous les autres faits se concentrent, et qui embrasse tous les corps, tous les espaces et tous les tems. De ce seul principe, on a déduit tous les phénomènes célestes dans leurs moindres détails, non pas d'une manière vague et par des prédictions incertaines et à long terme, à la manière des faux prophètes; mais on a déterminé leur étendue et leur durée; on les a déterminées numériquement, pour des milliers d'années avant et après l'époque présente; et soit qu'on vérifie ces résultats par les observations anciennes, soit qu'on leur fasse subir l'épreuve plus rigoureuse encore des observations modernes, on trouve entre eux et la nature un accord si surprenant, qu'il faut en faire soi-même l'expérience pour se former une idée d'une pareille précision.

Les autres sciences physiques plus récemment cultivées, et dont quelques-unes mêmes n'ont été inventées que depuis peu de tems, n'ont pas pu s'élever encore à la perfection où l'astronomie est arrivée; mais instruites par cet exemple, elles ont toutes adopté la même marche, ou plutôt c'est le même homme qui la leur a donnée à toutes. Newton, dans son *Optique*, a offert le plus beau modèle de l'art de faire parler la nature dans les recherches de physique; et dans les *Questions* qui terminent cet immortel ouvrage, il a donné sur la chimie les idées les plus profondes. Que l'on compare cette partie de son livre aux *Questions naturelles* de Sénèque, où l'on trouve pourtant de grandes vues et de belles pensées, on sera étonné, je dirais presque effrayé, de la distance qui sépare un siècle d'un autre dans le développement de l'intelligence humaine!

La méthode philosophique dont nous venons de parler étant la seule bonne à suivre dans les sciences, parce qu'elle est la seule qui conduise à des résultats certains, elle doit toujours être la règle invariable de ceux qui veulent y faire des progrès durables. Mais l'amour de la vérité même est aussi sujet à l'erreur; quelquefois il se flatte, il s'aveugle, il se passionne pour des chimères, et enfin il

Digitized by Google

s'égare si la raison sévère ne le ramène dans la bonne route. Or, cette raison éclairée, mais impassible, où la trouverait-on plus sûrement que dans une réunion d'hommes appliqués aux mêmes travaux, qui ayant tous des passions différentes, mais un même besoin de la vérité, ne peuvent s'accorder généralement que dans ce qui s'accorde avec elle. Tels sont les avantages des réunions et des discussions académiques.

Maintenant si le hasard faisait que deux hommes de génie, pénétrés de l'utilité de ces communications mutuelles, se fussent dès long-tems rapprochés et unis par les nœuds de l'amitié la plus étroite; si après avoir illustré leur carrière par des découvertes nombreuses et brillantes, auxquelles ils ajoutent encore, ils se plaisaient à appeler autour d'eux quelques jeunes gens dévoués aux sciences, pour leur faire part de leur longue expérience et de leur méthode sévère; s'ils les associaient à leur amitié, à leurs entretiens: et si ces jeunes gens eux-mêmes, s'occupant de sciences diverses, étaient trop amis pour avoir jamais la moindre jalousie entre eux: une pareille réunion ne serait-elle pas pour eux d'un prix inestimable, et ne devraient-ils pas vivement sentir le bonheur d'y avoir été admis? Telle est pour nous la Société d'Arcueil, formée par M. Berthollet, et qui se glorifie de compter à la tête de sa liste son nom et celui de M. Laplace. Je ne crains pas que ceux qui la composent désavouent les sentimens que je viens d'exprimer.

Par ce qui vient d'être dit on voit que cette Société n'a rien d'ambitieux, et que tout sentiment de rivalité en est bien loin. Ceux qui en font partie ne veulent que s'instruire eux-mêmes, et le prix qu'ils y attachent vient sur-tout du plaisir qu'ils y trouvent; mais ce plaisir serait moins vif s'il était sans résultat. La Société d'Arcueil publie donc des Mémoires; mais elle ne prend aucun engagement à cet égard, et elle ne donne un nouveau volume que quand elle a réuni les matériaux suffisans pour le compléter. Ces matériaux se composent de Mémoires lus à la Société par ses membres, ou d'expériences qu'ils ont faites, et pour lesquelles ils trouvent tous les secours possibles dans le beau cabinet de chimie et de

Digitized by Google

physique dont M. Berthollet a enrichi sa charmante retraite d'Arcueil.

C'est du second volume de ces Mémoires que je dois rendre compte. Quoique l'ami des auteurs, quoique je sois moi-même du nombre, je ne crains point de me laisser aller à aucune espèce de passion. Chacun a mis tous ses soins à bien faire : tous les miens doivent se borner à bien dire ce qu'on a fait.

Le premier Mémoire est de M. Thénard. Il a pour objet l'action des acides sur l'alcohol.

Lorsqu'on distille un mélange d'alcohol et d'acide sulfurique ou phosphorique, la vapeur qui s'élève d'abord et qui se condense dans le récipient de l'alambic forme un liquide léger, volatil, et d'une odeur pénétrante, c'est ce que l'on nomme l'*éther*. En décomposant ce produit, on trouve qu'il est formé par quelques-uns des principes de l'alcohol, et que l'acide a agi seulement en retenant ou en précipitant les autres. On forme aussi des éthers avec les acides nitrique et muriatique, mais alors une portion de l'acide entre dans la formation de l'éther et y perd son acidité.

Outre ces acides que l'on nomme minéraux, parce qu'on les retire des substances minérales, par la combustion ou de quelque autre manière, il en est que l'on nomme végétaux ou animaux, parce qu'ils proviennent tous de substances végétales ou animales. Tel est, par exemple, le vinaigre. Les acides compris dans cette seconde classe sont beaucoup plus faibles que les autres. Il en diffèrent encore en ce qu'ils contiennent au moins dans leur composition deux substances combustibles, le carbone et l'hydrogène, tandis que les acides minéraux jusqu'à présent décomposés, sont tous formés d'une seule substance combustible unie à l'oxigène, et dont la nature varie suivant l'acide. Or, en mélant les acides végétaux ou animaux avec l'alcohol et opérant, comme nous venons de le dire, on trouve qu'ils n'ont pas la faculté de se combiner avec lui. Si on les distille ensemble, ils se séparent, et l'on n'obtient pas un atome d'éther. L'acide acétique ou le vinaigre pur fait seul exception à cette loi, et donne ce que l'on appelle l'éther acétique.

Digitized by Google

Mais, ce qui est fort remarquable, si dans le mélange de l'alcohol avec un acide végétal vous versez un acide minéral quelconque, par exemple, de l'acide sulfurique, et que vous exposiez le tout à la chaleur, l'acide végétal et l'alcohol, qui seuls se seraient séparés par la volatilisation, étant retenus par l'attraction de l'acide minéral, se combinent sous son influence, et forment une nouvelle substance d'apparence huileuse qui ne contient pas un atome de cet acide; car étant décomposée à son tour, elle ne donne absolument pour principes que de l'acide végétal et de l'alcohol.

Cette découverte de M. Thenard est importante en ce qu'elle donne un nouveau moyen de combiner ensemble des substances qui sembleraient ne pas pouvoir s'unir immédiatement. Elle montre que l'on peut rendre la combinaison possible, en soumettant les deux substances à l'influence d'une troisième, qui les retient ensemble, et qui n'agit absolument que par cette influence sans prendre aucune part individuelle au résultat.

Ce principe général était susceptible d'une application immédiate; car l'alcohol n'est qu'un produit de la végétation; il est composé d'hydrogène, d'oxygène et de carbone comme toutes les autres substances végétales. Il devient donc probable que ces dernières, et même les substances animales qui en diffèrent peu, seraient aussi susceptibles de se combiner avec les acides soit directement, soit à l'aide d'influences étrangères. C'est ce que M. Thenard a vérifié dans un second Mémoire qui fait suite au précédent.

Le Mémoire suivant est de M. Berthollet. Pour en comprendre l'objet, il faut savoir que les chimistes dans leurs analyses emploient comme données primitives la composition de certains sels dont ils supposent les proportions constituantes bien connues. Le sulfate de baryte est de ce nombre. Lorsque l'on veut savoir, par exemple, si une substance donnée contient du soufre et combien elle en contient, on la brûle par l'acide nitrique, et le soufre qui peut s'y trouver se change ainsi en acide sulfurique, que l'on retire au moyen de la baryte, substance avec laquelle l'acide sulfurique se

Digitized by Google

combine de préférence à toutes les autres. On obtient ainsi du sulfate de baryte. Si donc on connaît la composition de ce sel on saura combien il s'est formé d'acide sulfurique, et comme on sait d'ailleurs ce que l'acide sulfurique contient de soufre, on connaîtra ce qu'il entrait de soufre dans la substance proposée. Le sulfate de baryte sert encore dans une foule d'autres circonstances. Malheureusement les proportions assignées à ce sel par plusieurs chimistes différaient extrêmement. Mais par un concours singulier, la différence était fixe; les uns obtenant toujours un même nombre, et les autres un autre. Enfin M. Berthollet trouva le nœud de la difficulté. Il se procura de la même baryte qui avait été employée par les chimistes avec lesquels il différait. En s'en servant pour former le sulfate, il trouva des proportions exactement conformes aux leurs. La différence tenait donc à la baryte dont on s'était servi. En effet, l'une provenait de crystaux de baryte fondus au feu; l'autre avait été retirée du nitrate de baryte fortement calciné. La première retenait encore un dixième de son poids d'eau, qu'on n'avait pas pu lui enlever par la chaleur, au lieu que la seconde l'avait abandonnée en partie par l'action de l'acide, et avait beaucoup perdu de son affinité pour elle, ce qui avait permis de la chasser par le feu. La différence des résultats venait de cette eau à laquelle on n'avait pas fait attention; en y ayant égard ils se sont parfaitement accordés, de sorte que l'on peut désormais regarder ce point essentiel de chimie comme établi avec exactitude.

M. Berthollet s'étant ainsi aperçu que la baryte retenait l'eau de cristallisation avec beaucoup d'opiniâtreté, s'imagina que la potasse pouvait bien aussi en contenir, que l'on n'aurait pas soupçonnée. Pour vérifier ce doute, il chauffa fortement de la potasse jusqu'à la rougir et la fondre, et après l'avoir tenue ainsi pendant long-tems en liquefaction, il la combina avec diverses substances, et son action sur l'eau étant ainsi diminuée, elle put encore en abandonner jusqu'à 14 centièmes de son poids. Quelle prodigieuse force doit avoir l'affinité chimique pour qu'une substance puisse retenir une pareille quantité d'eau à l'état

Digitized by Google

solide, et sans en laisser rien échapper, malgré l'énorme force expansive que lui donne la chaleur des fourneaux où on la tient en fusion ! tandis qu'au contraire une autre affinité détruit facilement et sans effort une si terrible résistance.

Un second Mémoire de M. Berthollet, qui se trouve à la suite du précédent, contient des observations nouvelles sur divers gaz inflammables désignés par les noms d'*hydrogène carburé* et d'hydrogène oxycarburé. La connaissance des propriétés de ces gaz et leur analyse, sont pour la chimie d'une grande importance; car les substances végétales étant toutes composées d'hydrogène, d'oxygène et de carbone, dans des proportions très-diverses, elles donnent toujours, par la distillation, quelqu'un ou même plusieurs des gaz que nous venons de désigner, et dont le nom est tiré des substances qui les composent. M. Berthollet s'est assuré par un grand nombre d'analyses de ces gaz, qu'ils contiennent tous de l'oxygène, même ceux qu'on avait mal à propos nommés hydrogènes carburés, parce qu'on les supposait formés uniquement d'hydrogène et de carbone. Il a montré que cet oxygène s'y trouve à toutes les époques de la distillation quoiqu'en proportions différentes; enfin il a mesuré les changemens successifs que leur composition éprouve, soit qu'on les retire au commencement, au milieu, ou à la fin de l'opération.

Dans la première page de ce Mémoire on remarque la phrase suivante : « Je commencerai par marquer les inexactitudes qui se trouvent dans mes recherches précédentes, et que j'ai tâché d'éviter dans celles que je présente. » Cet exemple noble et sincère d'amour de la vérité m'a paru mériter de trouver place ici.

Après ce Mémoire on en a inséré un dont je suis l'auteur. Avant d'en faire connaître l'objet je dois rappeler que tous les liquides mis dans le vide ou exposés à l'air libre, se convertissent plus ou moins rapidement en vapeurs élastiques invisibles, et semblables en tout à des gaz, à cela près qu'elles n'ont pas la propriété de résister comme eux à toutes les pressions; et lorsqu'on leur en fait subir qui excèdent certaines limites, fixées par la

Digitized by Google

température, elles repassent à l'état liquide. D'après les connaissances que les physiciens ont acquises sur la nature de ces vapeurs, il s'en suit qu'en y agitant un corps sonore, il ne devrait s'y produire absolument aucun son; car les vibrations du corps produiraient seulement de petites condensations instantanées de vapeurs, qui repasseraient aussitôt à l'état élastique. Mais l'expérience prouve que toutes les compressions rapides exercées sur les vapeurs ou sur les gaz en dégagent de la chaleur. Si cet effet a encore lieu dans les petites condensations produites par les vibrations des corps sonores, comme M. Laplace l'a le premier soupçonné, cette chaleur maintenant la vapeur à l'état élastique, doit permettre au son de s'y produire et de s'y propager. On pouvait donc ainsi soumettre cette idée ingénieuse de M. Laplace à une épreuve décisive, qu'il eût été difficile d'obtenir d'une autre manière, puisque ces variations de chaleur instantanées et successives, si elles existent réellement, ne doivent pas être plus sensibles sur le thermomètre que ne le sont celles du baromètre près d'un instrument de musique. Les expériences que j'ai faites à Arcueil en présence de MM. Berthollet et Laplace, sur les vapeurs de l'eau, de l'alcohol et de l'éther, ont prouvé que le son peut se produire dans ces vapeurs et s'y propager aussi bien que dans les gaz permanens. D'où il suit que les condensations et les dilatations alternatives qui s'excitent dans les substances aëriformes, lorsque le son s'y propage, produisent réellement des augmentations et des diminutions momentanées de température; et, ainsi que M. Laplace l'a le premier imaginé, cela explique pourquoi la vitesse du son, calculée sans avoir égard à cette circonstance, et telle que Newton l'a donnée, est plus faible d'un cinquième que la véritable.

Le Mémoire suivant est de M. Decandole. Il a pour objet l'explication d'un phénomène bien remarquable, quoique très-connu de l'organisation végétale; c'est que les tiges des plantes ont une tendance très-forte à se diriger vers la lumière. Quelques écrivains, plus poëtes que naturalistes, ont attribué cette tendance à une espèce d'instinct ou de volonté des végétaux; mais l'exa-

Digitized by Google

men attentif de leur structure intérieure et de leur organisation intime ne permet pas de s'arrêter à cette idée, parce qu'il en résulte avec évidence que les plantes n'ont point et ne sauraient avoir un centre commun de sensation, ni par conséquent de volonté. M. Decandole a trouvé une raison si simple du phénomène qu'il est étonnant qu'on n'y ait pas songé plutôt. Il commence par rappeler que toutes les plantes qui croissent dans l'obscurité prennent un état de blancheur et d'alongement extraordinaires; c'est ce que l'on nomme l'*étiolement*. Mais il fait remarquer de plus que l'étiolement est une maladie locale, susceptible de toutes les nuances possibles d'intensité; et il prouve par des expériences directes que cette intensité dépend uniquement d'une privation plus ou moins absolue de lumière. Alors la tendance des plantes vers la lumière n'est plus qu'un résultat *mécanique* de l'étiolement et de l'alongement de leurs fibres sur le côté où la lumière ne parvient pas. D'après cette explication, la tendance des plantes vers la lumière doit être en rapport avec le degré d'alongement que leur permet leur organisation. Aussi est-elle presque insensible dans certaines algues entiérement formées de cellules arrondies, susceptibles de croître également dans tous les sens; au lieu qu'elle devient déjà sensible dans les mousses, qui sont en partie composées de cellules tubulées susceptibles d'alongement; et enfin elle acquiert toute son énergie dans les plantes munies de vaisseaux très-capables de s'alonger. Sous ce rapport, la courbure des tiges est tout à fait analogue à celle que prendraient par l'action de la chaleur deux lames métalliques droites, soudées ensemble mais susceptibles d'inégales dilatations. M. Decandole a aussi remarqué que l'alongement n'est possible que sur les parties des plantes qui sont susceptibles de décomposer l'acide carbonique et d'exhaler du gaz oxygène à la lumière; car la Cuscute, qui est une plante infiniment flexible, mais privée des propriétés précédentes, ne se dirige point vers la lumière et ne s'alonge pas inégalement. C'est par une raison semblable et aussi à cause de leur dureté, que les tiges ligneuses des plantes ne s'alongent plus lorsqu'elles sont fortes et anciennes, quoiqu'elles puissent conserver

Digitized by Google

conserver dans cet état une courbure qu'elles auraient prise peu à peu en croissant dans leur jeunesse; et comme le remarque M. Decandole, cette propriété pourrait servir pour former à l'usage des arts et de la marine des pièces de bois naturellement courbes. J'ajouterai qu'en Angleterre, on assujettit certains arbres dans leur jeunesse à une courbure graduelle pour en former des couples de vaisseaux. Ce fait, dont on pourrait tirer parti en France, m'a été affirmé par un habile constructeur français.

Après ce Mémoire, on en trouve un de M. La Place, sur *le Mouvement de la lumière dans les milieux diaphanes*. Lorsqu'un rayon lumineux homogène et pur, c'est-à-dire d'une seule couleur, passe de l'air dans un milieu transparent non-cristallisé, il s'y réfracte en un seul rayon; mais si le corps est cristallisé, quelle que soit d'ailleurs l'incidence, il arrive presque généralement que le rayon se divise en deux, dont l'un suit la loi de la réfraction ordinaire, et l'autre une loi très-différente, que Huygens a découvert le premier par l'expérience dans le cristal d'Islande, et que MM. Wollaston et Malus ont depuis confirmée par des observations encore plus exactes. M. Malus a même prouvé qu'elle s'étend aussi au cristal de roche; et il est extrêmement vraisemblable qu'elle a lieu pour tous les cristaux doués de la double réfraction. Suivant cette loi, la déviation du rayon extraordinaire doit être considérée autour d'un axe qui a dans chaque cristal une direction fixe, dépendante de la forme des molécules intégrantes et qui, par exemple, dans le cristal d'Islande, est dirigée suivant la diagonale qui joint les deux angles solides obtus du rhomboïde. Cette loi d'Huygens ainsi confirmée est certainement une très-belle découverte; mais pourtant comme elle n'est qu'un simple résultat empyrique des expériences, on ne saurait dire *à priori* si elle a réellement lieu dans la nature, ou si elle n'est qu'une expression approchée du phénomène, dans les limites des erreurs que comportent les observations. Or il faut faire attention qu'il y a entre ces deux degrés de certitude une différence extrême; car dans le premier, où l'existence rigoureuse de la loi n'est pas certaine, on ne

Digitized by Google

saurait en faire une condition nécessaire et indispensable à laquelle les cristaux doivent satisfaire; au lieu qu'en parvenant à la rattacher aux lois de la mécanique, en montrant qu'elle en est un résultat calculable et rigoureux, on peut non-seulement s'en servir pour rectifier les observations elles-mêmes, mais en faire une loi rigoureuse, générale et certaine de l'anatomie des cristaux. C'est en cela que consiste la découverte de M. Laplace.

La question, pour être rendue calculable, offrait une première difficulté très-considérable. Lorsque Newton soumit aux calculs les lois des mouvemens célestes, découvertes par Képler, la valeur absolue des forces qui les produisent lui était inconnue, mais les centres de ces forces ne l'étaient point; ils devaient évidemment résider dans le soleil, pour les planètes, et dans les planètes, pour les satellites, puisque c'est autour de ces centres que les mouvemens s'exécutent. Mais la chose est beaucoup plus cachée dans les phénomènes de la double réfraction. Il est bien vraisemblable que les mouvemens des molécules lumineuses sont en rapport avec la disposition et peut-être avec la forme des particules du cristal; mais comment établir ce rapport? où placer les centres des forces attractives et répulsives? Et si l'expérience prouve que le mouvement est symétrique autour de l'axe du cristal, comment employer cette disposition dans le calcul lorsqu'elle n'est peut-être qu'un résultat des actions réunies de toutes les particules : cette difficulté, M. Laplace l'a éludée d'une manière très-heureuse. Il existe en mécanique certaines lois générales qui ont lieu dans tous les mouvemens produits par des forces attractives ou répulsives, comme on doit présumer que sont celles qui causent la double réfraction. Parmi ces principes, celui que l'on nomme *de la moindre action* est ici d'un avantage particulier, parce qu'il ne dépend que de la vitesse du mobile et de la longueur de la courbe qu'il décrit à chaque instant; deux choses qui sont ici données par l'observation : car la vitesse du rayon hors du cristal est constante et sa direction rectiligne; sa vitesse dans l'intérieur du cristal est constante aussi, quoique différente de la première. A la vérité, le passage de l'une à

Digitized by Google

l'autre ne se fait pas brusquement, mais par degrés insensibles, suivant une ligne courbe imperceptible qui commence hors du cristal à une distance infiniment petite de sa surface, et se termine à une distance pareillement très-petite dans son intérieur. Mais cette portion où la vitesse est variable ayant si peu d'étendue, peut être considérée comme insensible comparativement à la longueur des droites décrites par la molécule lumineuse avant et après son entrée. Au moyen de cette abstraction, on peut supposer la courbe connue, et il ne reste plus qu'à connaître l'intensité de la vitesse du rayon réfracté pour la substituer dans les formules déduites du principe de la moindre action. Si l'on suppose cette vitesse constante dans tous les sens, ce qui est le cas de la réfraction ordinaire, on trouve par ce principe le rapport constant des sinus d'incidence de réfraction découvert par Descartes et confirmé après lui par tous les physiciens. Si on la suppose symétrique autour d'un axe, et proportionnelle au cosinus de l'angle formé avec cet axe par le rayon réfracté, on retrouve la loi d'Huygens. Cette loi est donc conforme au principe de la moindre action, et ainsi le phénomène qu'elle représente est produit par des forces attractives et répulsives. Démontrée de cette manière, elle devient un principe mathématique d'où l'on peut déduire conformément à l'expérience tout ce qui concerne la marche rectiligne des rayons dans l'intérieur du cristal, quels que soient les angles et les faces par lesquels ils y sont entrés.

Il resterait maintenant à déduire la vitesse elle-même de forces attractives et répulsives assujetties à des lois données. C'est ce qui paraît très-difficile vu le nombre infini de particules dans lesquelles ces forces résident, et dont il faut imaginer et composer ainsi l'action.

Le Mémoire qui vient ensuite contient une découverte très-neuve de M. Malus, relativement aux modifications que la lumière éprouve lorsquelle s'approche des corps pour se réfléchir à leur surface. Nous en avons déjà rendu compte dans ce Journal à l'époque où l'auteur la présenta au jugement de l'Institut, qui par l'organe de M. Laplace s'empressa d'en reconnaître la nou-

Digitized by Google

veauté et le mérite. Cette découverte consiste en ce que tous les corps liquides et même tous les corps solides, excepté les métaux, jouissent de la propriété de *polariser* la lumière qui tombe avec un certain degré d'incidence sur leur surface; c'est-à-dire, qu'ils tournent ses particules, et les modifient de manière qu'elles ont tous les caractères des rayons qui ont déjà été doublement réfractés par un cristal. En effet, si l'on dirige cette lumière ainsi polarisée sur un cristal doué de la double réfraction, elle passe, sous certaines positions, en un rayon unique, ordinaire ou extraordinaire, et dans les positions intermédiaires elle se réfracte doublement; au lieu que les rayons de lumière directe, tombant de la même manière sur un cristal doué de la double réfraction, s'y divisent toujours en deux, sous quelque incidence qu'ils y soient parvenus. M. Malus a aussi découvert que les propriétés analogues, imprimées à la lumière par un cristal, non-seulement subsistent encore après qu'elle en est sortie, comme on l'avait déjà observé, mais restent les mêmes pour tous les cristaux: ensorte que la lumière polarisée, par exemple par le cristal de roche, éprouve sur un autre cristal de roche ou sur un cristal d'Islande, ou sur un autre cristal quelconque, absolument les mêmes modifications.

Je n'ai encore parcouru qu'une partie des Mémoires renfermés dans le volume de la Société d'Arcueil. L'espace me manque pour aller plus loin, et je suis forcé de remettre la suite à un autre article. Les matières dont je viens de donner l'extrait, sur-tout dans les deux derniers Mémoires, sont extrêmement abstraites; et malgré tous les efforts que j'ai faits pour en donner une idée claire, je ne suis pas certain d'avoir réussi. J'ajouterai que ces dernières recherches sont des plus belles qui aient été faites dans la physique soit mathématique, soit expérimentale; ce que je ne dis pas à titre d'éloge, mais pour me justifier en quelque sorte d'en avoir parlé avec tant de détail dans un Journal moins scientifique que littéraire. BIOT.

Digitized by Google

Culture et commerce de la Réglisse à Bourgueil, département d'Indre et Loire.

Il est difficile de trouver en France une commune où la variété des récoltes, l'intelligence et l'activité dans le travail, et le bénéfice dans les produits, soient aussi remarquables que dans le petit canton dépendant de la commune de Bourgeuil. Notre objet n'est pas de donner ici des détails sur les différentes cultures qui sont pratiquées dans ce canton; telles, par exemple, que celle de l'anis, des oignons, du fenouil, des choux, du maïs, du millet, et d'un grand nombre d'autres plantes céréales et légumineuses. Nous nous bornerons à décrire la méthode usitée dans la culture de la réglisse.

On plante cette racine à deux époques différentes, la première en automne et la seconde au printems, c'est-à-dire, aux mêmes époques où s'en fait la récolte. Avant de la mettre en terre on a eu soin de donner un bon labour, profond de 20 pouces; et peu de tems après on ouvre des tranchées larges d'un pied, profondes de 15 à 20 pouces, et distantes les unes des autres de 18 pouces à 2 pieds. On choisit pour cette culture des terres légères, humides et substantielles.

La plantation, ainsi que la récolte, ont lieu le plus communément au mois de mars. Lorsqu'on fait la récolte on tire hors de terre toutes les racines que la plante à poussées pendant sa croissance. On met à part toutes celles qui sont parvenues à la grosseur du petit doigt et au-dessus, et l'on réserve pour la plantation celles qui ont environ la grosseur d'un tuyau de plume à écrire. Leur longueur est communément d'un pied à 18 pouces. Mais on emploie aussi celles qui sont moins longues. On se contente de les couper légérement à leurs deux extrémités, et l'on conserve avec soin tout le chevelu dont-elles se trouvent garnies: ces racines que l'on nomme maîtres brins, sont plus tendres et plus juteuses que les grosses racines. On plante aussi à défaut de racines filamenteuses, la partie supérieure de la racine principale qui est adhérente au collet de la plante, et qui est trop coriace et trop sèche pour être vendue dans le commerce.

On couche ces racines dans le fond de la fosse les les unes à la suite des autres, et l'on en forme deux

Digitized by Google

rangées parallèles, sur-tout lorsque le sol est de bonne qualité. La terre du fond de la fosse doit avoir été remuée à la profondeur de deux ou trois pouces. Après avoir placé les racines on les recouvre avec six pouces de terre environ; et c'est alors qu'on répand la quantité de fumier dont on peut disposer.

On donne au champ pendant la première année les binages nécessaires à l'extirpation des plantes parasites; et l'on comble entiérement la fosse avant l'hiver, de manière que le sol se trouve au même niveau sur toute sa surface. La culture de la seconde et de la troisième années consiste seulement dans des binages réitérés aussi souvent qu'il est nécessaire, pour ne pas donner aux herbes le tems de croître et de se propager.

La racine de la réglisse se récolte à la troisième année révolue. On commence souvent la récolte à la fin d'octobre, lorsque la végétation a cessé, et l'on continue jusqu'au mois de mars, si le tems le permet. Pour la tirer hors de terre on défonce la fosse dans laquelle on l'avait placée, et on enlève successivement toutes les racines que l'on rencontre. Les cultivateurs qui veulent faire produire une seconde récolte au même champ, pratiquent alors, dans le terrain situé entre les anciennes fosses, de nouvelles fosses où ils mettent le plan de racine à proportion qu'ils le retirent hors de terre.

Lorsqu'on n'a laissé qu'un intervalle d'un pied entre les fosses, alors on défonce la totalité du terrain pour faire la récolte; ainsi la terre se trouve bien préparée pour les cultures subséquentes.

Le tems le plus favorable pour récolter, est celui où l'atmosphère est un peu humide; alors les racines retiennent mieux leurs sucs, et elles se conservent dans l'état où l'on cherche à les maintenir. Le sol ne doit être ni trop sec, ni trop humide; dans l'une ou l'autre de ces circonstances le défoncement ne pourrait pas être effectué avec avantage, et la préparation que la terre en reçoit ne serait pas aussi bonne.

Pendant que l'on défonce le sol, des ouvriers enlèvent les racines, et ils séparent celles qui doivent être vendues comme réglisse d'avec celles qui doivent servir à une nouvelle plantation; ils forment avec les premières des bottes grosses comme la cuisse, de la longueur de 2 pieds ou 2 pieds et demi, et ils les lient aux deux bouts avec un brin de racine.

Digitized by Google

Aussitôt qu'on a fait un certain nombre de bottes, on les porte dans une cave ou dans un lieu frais, afin d'empêcher qu'elles ne sèchent et qu'elles ne perdent de leur poids. On les couvre aussi quelquefois avec du sable que l'on arrose de tems à autre pour conserver un plus grand degré d'humidité. Cette dernière pratique détériore les racines, et leur donne une mauvaise saveur, sur-tout lorsqu'on les tient trop long-tems dans cet état. Les racines ne se conservent hors de terre que deux ou trois mois : on les vend aussitôt après la récolte lorsqu'on peut en trouver un bon débouché. On ne les cueille souvent que lorsqu'on est assurée de la vente ; c'est pourquoi plusieurs cultivateurs les laissent en terre quatre ou cinq ans : mais il est plus avantageux de renouveler les plantations tous les trois ans.

Les cultivateurs de la commune de Bourgueil vendent la racine de réglisse à des négocians qui l'expédient aussitôt pour Paris, pour la Flandre ou autres lieux ; elle a perdu 25 pour cent de son poids en arrivant à Paris. L'usage est de la vendre toujours en vert ; on trouverait trop d'embarras et de perte à la faire sécher et à la vendre dans cet état, ainsi que cela se pratique pour la réglisse qui nous vient d'Espagne.

Le prix de cette racine varie beaucoup ; elle se vendait sur les lieux 45 francs le quintal en 1803 ; elle n'a valu en 1806 que 17 à 18 fr. Il est peu de culture qui exige des travaux aussi pénibles et des avances aussi considérables ; mais aussi on est amplement dédommagé par les bénéfices qu'elle procure. Les propriétaires qui la cultivent eux-mêmes retirent souvent jusqu'à cent louis de la récolte d'un arpent (1).

J'ai conseillé à quelques particuliers de Bourgueil d'établir dans cette commune une fabrique de jus de réglisse. Un établissement de ce genre serait un puissant encouragement à la culture de cette plante ; et il deviendrait d'autant plus important, qu'il ferait cesser la grande variation du prix à laquelle est sujette cette denrée. Les cultivateurs étant alors assurés du débit, bien loin de restreindre leur culture ainsi qu'ils y sont souvent contraints, lui donneraient une nouvelle extension, et en retireraient des bénéfices plus certains et moins variables ; et ils augmenteraient

(1) L'arpent de Bourgueil est composé de 100 perches de 24 pieds.

Digitized by Google

leur aisance en soutenant la fabrication d'une matière que nous avons jusqu'ici tirée du dehors.

C. P. DE LASTEYRIE.

Culture des Pommes-de-terre.

LA pomme-de-terre offre de si grandes ressources, non seulement pour la nourriture de l'homme, mais encore pour celle des bestiaux, qu'on ne doit négliger aucun moyen propre à en faciliter la culture, et à en accroître les produits. Nous faisons donc connaître ici une méthode d'ensemencement qui a été employée en Irlande avec beaucoup de succès par plusieurs fermiers de ce pays, et qui offre de grands avantages, sur-tout dans les années où la pomme-de-terre est rare, et lorsque la disette des produits alimentaires se fait sentir.

Un particulier de la province de Kildare qui était dans l'habitude de cultiver une grande quantité de pommes-de-terre, trouvant beaucoup de difficultés à se procurer la semence dont il avait besoin, par la raison que les récoltes de l'année avaient manqué, imagina de suppléer à cette disette par le moyen suivant. Il commença dès le mois de novembre à faire couper aux pommes-de-terre, à mesure qu'il les consommait dans son ménage, une tranche peu épaisse dans l'extrémité où les yeux sont rapprochés les uns des autres, ayant soin que la partie inférieure de l'œil ne fut pas attaquée par le couteau; chaque tranche portait environ quatre ou cinq yeux, qu'on divisait : on les faisait ensuite sécher, et on les mettait avec de la balle d'avoine dans des tonneaux, où on les conservait jusqu'au tems des semailles. Au mois de mars suivant elles avaient l'apparence de petites pièces de peau de buffle. « Je les employais, dit le cultivateur, à la plantation de quelques acres, et je puis certifier qu'il n'en manqua pas une seule, et que leur récolte devança de quinze jours celle des pommes-de-terre qui avaient été plantées d'après la méthode ordinaire. Plusieurs fermiers des environs qui ont suivi la même pratique ont obtenu de pareils succès. »

Il est à remarquer qu'on n'enlève par cette opération qu'à peu près la même quantité de substance qui est ordinairement rejetée comme inutile lorsqu'on pèle les pommes-de-terre destinées aux usages de la cuisine. Ce

Digitized by Google

mode de multiplication est bien préférable à celui qu'emploient quelques personnes lorsqu'elles manquent de semence, et qui consiste à transplanter les premières pousses, afin de multiplier les pieds.

Tous les yeux peuvent également servir de semence, mais on doit préférer ceux qui se trouvent situés à l'extrémité. Cette méthode peut être employée non seulement dans les années où la pénurie de pommes-de-terre se fait sentir ; mais elle a en outre l'avantage d'en faciliter le transport. On peut ainsi se procurer à peu de frais les meilleures espèces, soit des provinces voisines, soit de l'étranger, et renouveler les espèces qui tendent à la dégénération lorsqu'elles sont cultivées plusieurs années de suite dans le même terrain. Il est facile de conserver, dès le commencement de la récolte jusqu'à celui des semailles, sans aucun embarras, et dans un très-petit local, les yeux de pommes-de-terre desséchés et préparés ainsi qu'on vient de l'exposer. C. P. DE LASTEYRIE.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAIS SUR L'EFFET, LE SENS, LA VALEUR DES DÉSINENCES GRECQUES, LATINES, FRANÇAISES, ET SUR DIVERS POINTS DE GRAMMAIRE, etc.; par J. B. GAIL, lecteur et professeur impérial. — Un vol. in-8°, 1808. — A Paris (De l'imprimerie de *Delance.*), chez *Ch. Fr. Gail*, neveu, au Collége de France.

IDIOTISMES DE LA LANGUE GRECQUE, précédés et suivis d'Observations adressées à M. HERMANN; par le même. — Un vol. in-12, 1808. — Même adresse.

J'AI long-tems hésité, je l'avoue, à me charger de rendre compte de ces deux ouvrages, qui me paraissent peu dignes de la célébrité de leur auteur. M. Gail jouit, comme savant et comme professeur, d'une réputation presque colossale : il se présente à la considération publique escorté d'un nombre considérable de volumes sur toutes les parties de la littérature grecque et en toutes sortes de formats ; les encouragemens les plus honorables, les distinctions les plus flatteuses, lui arrivent des extrémités de la terre, et en dernier lieu son adoption par l'un des premiers corps savans de l'Europe l'a porté au faîte des honneurs littéraires. Ne sera-ce pas une témérité impardonnable à un individu obscur d'oser faire entendre quelques réclamations au milieu de ce concert presqu'universel d'éloges et d'applaudissemens? D'ailleurs, M. Gail, quoiqu'il soit homme poli et d'un caractère doux, n'entend pas trop raillerie en fait de critique; il voit incontinent dans ceux qui ne l'admirent pas, des ennemis jaloux, envieux de sa gloire, et il s'empresse de les représenter comme tels. Dans cet état de choses je cours risque sans doute de donner de moi une idée défavorable à beaucoup de gens dont je ne suis pas connu : si la malveillance est de tous les sentimens celui qu'on doit le plus craindre d'inspirer, c'est surtout lorsqu'en sondant son cœur l'on peut se rendre le témoignage consolant qu'on n'y trouve ni haine ni envie contre qui que ce soit dans le monde.

Digitized by Google

Telles sont les réflexions qui m'ont long-tems arrêté; mais d'un autre côté le devoir d'un homme qui se charge de dire son sentiment sur les ouvrages nouveaux, et de ne faire aucune acception de personne, est sur-tout de n'oublier jamais que l'intérêt de la science et de la vérité doivent l'emporter sur toutes les petites considérations individuelles et sur l'intérêt particulier de l'écrivain; or, c'est précisément parce que M. Gail a beaucoup de réputation comme helléniste, parce que ses productions sont louées avec excès dans les Journaux et dans plusieurs ouvrages destinés à être mis entre les mains des jeunes étudians; c'est parce que les honneurs dont il vient d'être comblé comme savant, semblent confirmer ces éloges et la haute opinion qu'on paraît avoir de sa doctrine, qu'il est de devoir rigoureux pour celui qui est appelé à en rendre compte au public, de montrer sans détour comment et pourquoi ces mêmes ouvrages lui paraissent des guides très-infidèles dans la science qu'ils sont destinés à propager.

Le lecteur comprendra sans peine, je l'espère, que l'on peut très-bien trouver un livre médiocre ou même tout à fait mauvais, sans avoir le moindre sentiment d'inimitié ou d'envie contre l'auteur, sur-tout lorsqu'on n'a jamais eu avec lui aucun rapport, lorsqu'on n'a jamais été dans le cas de rivaliser avec lui de prétentions dans aucun genre, lorsqu'on ne s'est jamais trouvé, comme on dit vulgairement, sur son chemin, et lorsqu'on est destiné à ne s'y trouver jamais. Après ce préambule qui m'a paru nécessaire, je reviens à l'examen du Traité *des désinences*.

En parcourant ce volume qui n'a guère que 300 pages et qui est composé de parties tout à fait disparates et étrangères les unes aux autres, on se demande d'abord à qui l'auteur l'a destiné; est-ce aux maîtres, est-ce aux écoliers? et parmi ces derniers, est-ce à ceux qui ne savent encore absolument rien, ou à ceux qui sont déjà un peu avancés dans la connaissance de la langue grecque, ou à ceux qui l'ont à peine commencée? Il est impossible qu'un même livre puisse convenir à toutes ces différentes classes de lecteurs, et pourtant celui-ci

Digitized by Google

contenant des choses qui semblent destinées exclusivement à chacune d'elles, paraît, par cette raison même, ne convenir à aucune. En effet, on y trouve d'abord des *observations préliminaires* sur les désinences de plusieurs mots de la langue française, et sur les rapports qu'elles ont avec les désinences des mots grecs ; et cette partie qui n'a que vingt-deux pages peut convenir à toutes les classes de lecteurs : mais aussi à deux ou trois petites observations près, plus ou moins sujettes à discussion, on n'y trouvera rien qui ne se rencontre partout ailleurs avec plus de développemens. Vient ensuite une *excursion sur deux vers de Sophocle*, qui ne peut intéresser que les personnes un peu exercées dans la lecture des écrivains grecs (1). Enfin ce que l'auteur intitule *Recherches sur les désinences des noms et des verbes grecs, latins et français, ou Supplément à la grammaire grecque*, n'est, quoi qu'il en dise, qu'un extrait ou abrégé de sa grammaire ; ce sont des tableaux et des rudimens de la déclinaison et de la conjugaison grecques, qui ne peuvent avoir d'utilité que pour des commençans qui ne connaîtraient encore que les lettres de l'alphabet. On trouve seulement dans la seconde partie quelques observations sur les dérivations et sur l'étymologie des mots grecs ; observations dans lesquelles il y a plusieurs choses fausses ou hasardées parmi un grand nombre d'autres que l'on rencontre dans presque toutes les grammaires.

Ce n'est pas que je veuille faire à M. Gail un reproche de prendre dans les écrits de ses devanciers les faits et les détails de la langue grecque et ce qu'on a pu dire de mieux pour les expliquer et en faire un système complet de connaissances bien ordonnées. Ce serait une folie très-ridicule assurément que de prétendre regarder comme non avenus les travaux successifs de tant d'hommes habiles et extrêmement laborieux qui ont traité le même sujet ;

(1) M. Gail prétend y démontrer que le verbe grec συνθνήσκειν (*mourir avec*), signifie *vivre au-delà, passer de cette vie dans une autre* ; mais il est douteux que cette explication fasse fortune tant qu'il ne l'établira pas par des raisons plus solides qu'il ne l'a fait dans cette *excursion*.

Digitized by Google

mais la seule chose précisément qu'on pourrait attendre d'un habile professeur dans l'état actuel de nos connaissances sur cette matière, je veux dire un choix judicieux des objets, un arrangement lumineux et méthodique des observations les plus utiles, d'où résulterait un ensemble de doctrine à la fois solide, facile à saisir et à embrasser, est précisément ce qui manque à tous les ouvrages élémentaires de M. Gail, et ce défaut s'y fait sentir à un point dont il est impossible de se faire d'idée quand on ne les a pas lus.

Par exemple, au lieu de joindre à la théorie de la conjugaison qu'il explique dans sa première partie les idées nouvelles de l'Ecole de Hollande telles que les ont exposées Lennep et Scheid, et de montrer comment elles peuvent, à quelques égards, simplifier cette théorie, mais en avertissant toutefois qu'on doit fort souvent la regarder comme une hypothèse ingénieuse et utile pour nous faire saisir la loi des transformations diverses que subissent les verbes dans leurs différentes formes, plutôt que comme représentant exactement les formes primitives de la langue, etc. notre savant professeur rejette tout ce détail dans la troisième partie de son livre, sous le titre étrange de *Miscellanea*, parce que ce titre se prête plus au désordre et à la confusion des idées et des notions. Il choisit de toutes les manières de présenter sa doctrine celle qui est la moins propre à la faire entrer dans l'entendement des jeunes étudians qu'il prétend instruire; car en discutant contradictoirement devant eux ce qu'il appelle l'ancien et le nouveau système, il partage nécessairement leur attention entre deux séries d'idées, et les met dans l'impossibilité d'en saisir nettement aucune. Aussi en le voyant s'échauffer, se passionner d'une si étrange façon sans objet comme sans motif, ils ne pourront sûrement pas comprendre à qui il en veut. En effet, à quoi bon gourmander Port-Royal, Furgault, le Roi (2), etc., de ce qu'ils n'ont pas adopté le système

(2) *Le Roi, dialectiein judicieux, qui dans un article de quatre lignes est bien loin de ce qu'il fallait dire* (Observ. prélim., page ij.). C'est ainsi que M. Gail caractérise cet écrivain.

Digitized by Google

de Lennep? M. Gail n'aurait-il pas mérité les mêmes reproches qu'eux si Lennep n'avait pas écrit? Toute cette polémique a donc le double inconvénient d'être très-déplacée et très-peu propre à établir les vérités qu'on veut démontrer, sur-tout quand on s'adresse à des enfans qui ne peuvent pas être juges de la question controversée et avec lesquels on ne doit jamais employer qu'un langage clair, simple et calme.

Quelques savans avaient reproché à Lennep d'avoir un peu exagéré les idées qu'il avait puisées dans l'Ecole d'Hemsterhuis et de Valckenaër; on trouvait généralement que Scheid avait exagéré encore les principes de Lennep; mais M. Gail enchérit sur eux tous. Il ne veut plus ni aoristes, ni futurs seconds, ni *paulo-post* futurs dans la conjugaison grecque; mais comme ces formes temporelles y subsistent néanmoins et y sont réellement distinctes de toutes les autres, il arrive qu'en se laissant emporter à son zèle aveugle pour les nouveaux principes, notre professeur supprime le nom sans pouvoir supprimer la chose qu'il sert à désigner, et se jette ainsi dans d'étranges embarras.

On avait déjà remarqué tous ces défauts dans la grammaire de M. Gail, dont ses *miscellanea* sont tirés en grande partie. On y avait remarqué sur-tout le manque de méthode; et la preuve qu'il n'a pas sur ce sujet des idées bien arrêtées, c'est l'article *méthode* de l'index assez étendu qui se trouve à la fin de ce Traité des désinences; cet index n'est assurément pas l'écrit le moins curieux qui soit sorti de sa plume. J'en extrairai ce qu'il dit de la méthode d'enseignement qui lui est propre. « Quantité d'instituteurs publics, dit-il, m'ont invité à leur faire » part de la marche que je suis dans l'enseignement du » cours élémentaire. Je vais les satisfaire, quoique persuadé que je n'ai point de conseils à donner à des hommes de qui je gagnerais beaucoup à en recevoir. A la » première leçon, *nous lisons l'alphabet et l'article;* à la » deuxième, les deux premières déclinaisons; nous nous » occupons à la troisième des 3e, 4e et 5e déclinaisons. » Dès la quatrième, *nous expliquons*, faisant ce qu'on » appelle les parties, des noms seulement, puisque nous

Digitized by Google

» ne savons que décliner. A la suite de douze à quatorze » leçons, dont la première demi-heure est consacrée à » conjuguer, et la seconde à traduire et à faire les parties, » *nous sommes forts sur la conjugaison*, etc.» Avec une pareille recette, si tous les instituteurs publics ne rendent pas leurs écoliers très-habiles, ce ne sera pas la faute de M. Gail.

Mais veut-on voir un exemple de sa manière de raisonner? en voici un qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer, et que je tire également de l'*index* dont j'ai déjà parlé: « Si l'on nous demande, dit-il, pourquoi δικαίω » signifie vouloir non pas conformément à la justice, » mais *vouloir arbitrairement* (3), nous répondrons que *vouloir arbitrairement est la même chose que rendre juste.* » Ce qui est juste n'a pas besoin d'être rendu juste. *On* » *dira donc très-bien* de celui qui rend une chose juste, » et qui donne à une chose la couleur de la justice, » qu'il juge despotiquement ». Que penser, bon Dieu! du livre où l'on rencontre un pareil langage?

L'on pourrait, d'après cette citation, être un peu surpris que l'éloge le plus habituel que des journaux fassent de M. Gail soit celui de son talent d'écrire, de la pureté, de la grâce et de l'élégance de son style. On a même imprimé que ces qualités étaient portées en lui jusqu'à l'excès : il est vrai qu'une fois ce fut de l'ironie que celui qui en était l'objet eut l'ingénuité de prendre au sérieux.

Pour moi j'ai toujours trouvé en effet, comme M. Boissonade, que M. Gail prodiguait l'éloquence assez hors de saison; et je pourrais citer de nombreux exemples de cet abus du style soi-disant oratoire pris dans les ouvrages mêmes qui sont l'objet de cet article. Telle est cette période emphatique au sujet de la voyelle *e*, p. iij des *observations préliminaires* qui sont en tête du *Traité des désinences* : « *Doucement et sans efforts*, » la voyelle *e* se prononce, et *par* l'enfant dont les » yeux sont à peine ouverts à la lumière, et *par* le vieil- » lard près de descendre dans la tombe. Que l'un et l'autre

(3) Nous ne conseillons à personne de croire que le mot grec δικαίω signifie *vouloir arbitrairement*.

Digitized by Google

» respirent, *qu'ils fassent une légère émission d'air*, et » la voyelle *e* se trouve prononcée, et la preuve d'exis- » tence est donnée ». M. Gail est si satisfait de cette merveilleuse découverte qu'il y revient encore p. 96 de la seconde partie de son ouvrage : « On a fait *une légère* » *émission d'air* (4), dit-il, aussitôt est née la voyelle *e*, » qui atteste *on ne peut pas mieux* l'existence ; aussi cette » voyelle, qui n'exige qu'une simple ouverture de bouche » pour être entendue, se retrouve-t-elle en grec, en latin, » en français, *et dans d'autres langues encore.* » Le savant professeur est ici trop timide dans ses assertions ; nous pouvons l'assurer que la voyelle *e*, qu'il a démêlée avec tant de sagacité dans le grec, dans le latin et dans le français, existe dans toutes les langues de l'univers ; au reste la voyelle *e* n'a pas seule le privilège d'exprimer l'idée d'existence. M. Gail nous apprend que les autres voyelles *a*, *i*, *o*, *u*, concourent aussi à la manifestation de ce grand phénomène. « Mais, ajoute-t-il, afin d'être » entendu et de devenir plus sensible, elles exigent du » mouvement, une forme déterminée et un jeu d'organe. » Pour la prononciation de l'*u*, la bouche semble se » rétrécir ; les mâchoires se rapprochent pour *i* ; les lè- » vres se serrent et se portent en avant pour *o* ; quant » à la lettre *a*, que Wachter, dans son *Glossaire ger-* » *manique*, place *de droit divin* au premier rang, en » avouant ses avantages, assurons néanmoins que pour » être prononcée elle suppose un peu de force et d'*ex-* » *pansion de l'âme.* »

On ne voit pas assez dans cette dernière phrase si c'est M. Gail qui croît que Wachter a pu *de droit divin* placer la lettre *a* au premier rang, ou si c'est Wachter lui-même qui s'attribue ce droit ; mais cela est au fond assez indifférent, puisque, si Wachter se l'attribue de sa propre autorité, M. Gail ne le lui conteste pas. Nous ne l'en blâmerons point ; mais nous oserons lui reprocher

(4) Est-il bien sûr qu'*une émission d'air* pourvu qu'elle soit *légère*, fasse toujours entendre la voyelle *e*, et suffise pour attester *on ne peut mieux* l'existence ? C'est une question de physiologie, ou même de *civilité puérile et honnête*, que je n'entreprendrai pas de résoudre.

d'avoir



d'avoir dissimulé la source où il a puisé son ingénieuse et profonde doctrine sur les cinq voyelles. Il a beau citer tout d'un trait *Abresch*, *Cattier*, *Port-Royal*, le *Dictionnaire de l'Académie française*, *d'Olivet*, *Beauzée*, *Regnier*, *Roubaud*, *Livois*, *Gaulthier*, *Xénophon*, et surtout *Thucydide* comme lui ayant fourni le fonds de ses idées, (*V.* les *Observ. prélim.* p. ij, not. 6). Tout cet étalage scientifique de noms, si étonnés de se trouver à côté les uns des autres pour un pareil sujet, n'est rien qu'un piège adroit tendu à la bonne foi des lecteurs, pour leur faire perdre de vue le véritable auteur à qui M. Gail doit le fonds et les détails de la théorie qu'on vient de faire connaître; c'est *Molière* dans le *Bourgeois gentilhomme*. Qu'on lise la scène sixième du second acte de cette admirable comédie, on y trouvera toutes les mêmes choses, mais mieux développées, et présentées d'une manière encore plus divertissante par le maître de philosophie de monsieur *Jourdain* que par M. Gail.

Je ne citerai plus qu'un exemple du talent d'écrire de ce professeur, et je le prendrai dans ses *Idiotismes de la langue grecque*, dont il est tems que je m'occupe, et dont il faut bien au moins dire un mot avant que de finir. Le chapitre premier de ce Traité est consacré à expliquer l'origine de l'article grec, ses significations diverses, et en quoi il diffère de l'article français; et voici comment notre auteur s'exprime au sujet de nos mots *le* ou *la*, etc. « Si les Grecs, nos constans mo-» dèles, dit-il, nous ont donné l'*idée* de l'article, c'est » aux Latins qu'appartient *la gloire* d'avoir *donné le* » *mot* : aussi, comme descendant de *ille*, a-t-il d'abord » participé à sa nature et rempli les fonctions de pro-» nom démonstratif; mais avec le tems, *jugé mot* » *explétif*, il s'est vu *réduit* à la condition d'article. De-» venu dès lors *prénom* de tous les substantifs, il a *voulu* » en être *inséparable*, au point que se joignant à un ad-» jectif, ou même à un adverbe (Voy. *Dial. des Morts*, » I, 11), il le substantifie; et si un substantif *s'avise* de » devenir adjectif, l'article alors l'*abandonne*. Ex. *Le* » *vrai grammairien doit être philosophe* (5). »

(5) Admirons l'heureux choix de cet exemple, et concluons-en que

Digitized by Google

» *Chassé* de la classe des pronoms démonstratifs, et » *craignant* le même sort comme article; *redoutant* » d'être appelé par les Scaliger, *otiosum loquacissimæ* » *gentis instrumentum*, jugement qui a trouvé un ven- « geur, et que Beauzée (*Gramm.*, t. I, p. 325) dénonce » comme *indécent et faux*; d'autant plus jaloux de ses » nouveaux droits qu'on l'avait dépouillé des anciens, » il s'est efforcé de prouver qu'il contribuait éminemment » au sens, à la précision et à la clarté des langues qui » l'employaient; que le latin qui le repoussait n'était bien » souvent obscur que par le défaut d'articles; *il a voulu* » se montrer partout, et dans la prose, et même *dans la* » *langue des Dieux.*»

Il faut avouer qu'on n'a jamais rien écrit de plus admirable sur aucune partie d'oraison, et que M. Gail mérite à tous égards l'éloge qu'il donne à Dumarsais d'être un *éloquent défenseur des articles*; assurément Dumarsais n'a plaidé nulle part leur cause avec autant de feu et d'une manière aussi pathétique. Au reste, je l'avoue à regret, mais le passage que je viens de citer est à peu près tout ce qu'il y a de neuf et d'intéressant dans les *Idiotismes* de M. Gail. En traduisant le traité de Viger sur cette matière, traité déjà traduit en français par Furgault, il en a copié toutes les erreurs (6), même celles qui sont signalées dans les notes qu'y ont ajoutées de très-savans hommes, tels que Hoogeveen, Zeune, et en dernier lieu le célèbre M. Herman, l'un de ceux qui ont porté le plus de sagacité et de véritable esprit philosophique dans les sujets d'érudition, et particuliérement dans tout ce qui tient à la grammaire grecque. M. Gail, qui rend comme nous justice à cet illustre helléniste, avoue qu'il n'a pas lu en entier ses notes sur l'ouvrage dont il donnait un extrait ou un abrégé.

On ne s'en apperçoit que trop.... son travail porte partout l'empreinte d'une précipitation qui va jusqu'à l'étour-

---

M. Gail n'est un si habile grammairien que parce qu'il est un très-grand philosophe.

(6) Je dis celle de Viger, je ne connais point le livre de Furgault.

Digitized by Google

derie (7). Lui-même avoue dans chacun des deux ouvrages que nous examinons l'extrême négligence qu'il y a mise, par l'impatience où il était de les produire dans le plus court délai. *Page* vij des *Idiotismes*, il dit : « Comme Furgault, j'ai profité du travail de Viger et de » ses annotateurs. *Mais je suis bien loin d'offrir un* » *ouvrage complet.* Je n'ai ni lu en entier les notes de » M. Hermann, ni recueilli les idiotismes qui, dans mes » éditions de Thucydide et de Xénophon, m'ont paru ou » non indiqués jusqu'à présent, ou mal expliqués, etc. » Et dans les *Observations préliminaires* des *Essais sur les Désinences*, page xvj : « Désirant (*voyez-en* la raison » *page* 2, *note* 1) que cet ouvrage paraisse avec mes » *Idiotismes grecs* et la quatrième édition de ma *Gram-* » *maire grecque, je ne puis lui donner toute l'étendue* » *dont il est susceptible.* » On cherche à la *page* 2, *note* 1, et l'on n'y trouve pas plus de raison que dans tout le reste ; mais on conçoit qu'il ne saurait y avoir de motif même plausible qui puisse déterminer un écrivain qui respecte le public et qui se respecte lui-même à donner trois mauvais ouvrages à la fois dans l'espace de tems qui suffirait à peine pour en faire un passable.

Il faudrait maintenant entrer dans quelques détails sur la manière dont le *Traité des Idiotismes* est exécuté, mais la nature de ce Journal n'admet pas un pareil examen ; je me contenterai donc de citer un seul exemple dans lequel l'auteur a prétendu corriger le savant M. Hermann. Je choisis celui-là de préférence, parce

(7) Ainsi il répète dans le texte les mêmes choses qu'il a dites dans les notes cinq ou six pages plus haut. Voyez *Observations préliminaires* du Traité des désinences, page v et page xj. Ainsi il oublie en écrivant un article de deux lignes qu'il n'avait pas l'intention de parler en son propre nom. « Adoptons les fables d'Esope (*M. Gail* en a fait » une édition)... Voyez dans l'index de *mes* Essais sur les dési- » nences, l'article *méthode.* » Il dit ailleurs : « Je pourrais citer deux » cents passages, on les trouvera dans l'index de mon Xénophon. » Comme *cet index n'est pas encore commencé*, etc. » Rien ne l'obligeait assurément à nous donner la preuve qu'il est dans l'impossibilité de citer les deux cents passages en question.

Digitized by Google

qu'il y est question d'un passage de ce Thucydide dont M. Gail a donné une édition fort vantée, et que de plus l'exemple est tel que les lecteurs même qui ne savent pas le grec pourront juger de quel côté est la raison.

Thucydide donc, au chapitre troisième du premier livre de son *Histoire*, observe que le nom d'*Hellènes* comme servant à désigner les différens peuples de la Grèce en général, n'a été usité qu'assez long-tems après Homère. « Lorsqu'Hellen et ses enfans, dit-il, eurent » affermi leur autorité dans la Phthiotie, et que les habi- » tans de différentes villes les eurent appelés à leur se- » cours, on commença à les désigner chacun individuel- » lement par le nom d'Hellènes....» L'auteur ajoute ensuite : « *Or, tous ces Hellènes, ainsi dispersés dans* » *les villes*, parlant la même langue et compris dans » la suite sous une même dénomination générale, » ne firent aucune entreprise commune avant l'époque » de la guerre de Troye, parce qu'ils étaient trop faibles » et séparés les uns des autres. »

Maintenant voici comment M. Gail propose de traduire cette dernière phrase : *Tous ceux qui pris un à un* » *étaient Hellènes*, et ceux qui répandus en diverses » villes entendaient leur langage, et ceux qui dans la » suite furent compris sous la dénomination générale » d'Hellènes, etc. » Le lecteur qui ne sait pas le grec et qui n'a point sous les yeux le passage que nous discutons ici, ne peut pas sans doute prononcer entre deux traductions si différentes; mais il peut au moins juger qu'il est impossible que Thucydide ait dit *tous ceux qui pris un à un étaient Hellènes;* car ce serait supposer que, pris deux à deux, ou trois à trois, ils n'étaient plus Hellènes, ce qui est absurde. On voit donc que si l'expression grecque ὡς ἕκαστοι, qui est ici le point particulier de la difficulté, a donné lieu, comme le prétend M. Gail, à bien des contre-sens; elle lui a fait faire, à lui, un *non sens* complet.

Je ne m'arrêterai pas sur l'espèce d'appendice qui termine le *Traité des Idiotismes*, et qui, sous le titre d'*Observations grammaticales adressées au célèbre M. Hermann*, comprend une prétendue théorie de l'optatif,

Digitized by Google

qui ne sera assurément approuvée par aucun homme sensé ayant une connaissance même médiocre de la langue grecque. M. Hermann et ceux de ses compatriotes qui cultivent avec le plus de succès cette belle langue, prendraient sans doute une étrange idée de la manière dont on la traite dans cette ville, qu'on peut appeler à juste titre la capitale du monde savant, si à côté de M. Gail, ils ne voyaient pas des hommes tels que MM. Coray, Larcher, Chardon-la-Rochette, Laporte-Dutheil, Clavier et Boissonade.

Je le répète, il m'est extrêmement pénible d'avoir à porter sur les ouvrages de ce professeur un jugement si différent de celui qu'en ont porté les autres journaux; et certes, je voudrais y avoir trouvé autant à profiter pour ma propre instruction que j'y trouve à reprendre, malgré mon peu de science. Mais enfin, c'est au lecteur à juger par les citations assez nombreuses et scrupuleusement exactes que j'ai mises sous ses yeux, si c'est la vérité ou l'injuste partialité qui a conduit ma plume. Au reste, j'avertis encore une fois que je distingue essentiellement M. Gail et sa personne de ses livres.

> Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
> Qu'on prise sa candeur et sa civilité,
> Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère:
> On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
> Mais que pour un modèle on montre ses écrits.

Qu'on les recommande à la jeunesse de nos Lycées et aux maîtres chargés de l'instruire, comme des ouvrages admirables et contenant une saine et profonde doctrine; que dans un livre destiné à être journellement entre les mains des jeunes étudians, on proclame M. Gail comme l'Hercule de la littérature grecque, *comme renfermant en lui seul plusieurs savans helléniste*s (8); ce serait trahir la cause de la vérité, celle de l'utilité publique et de la science que de ne pas réclamer contre de pareilles exagérations. THUROT.

(8) Voyez la préface du *Nouveau Dictionnaire grec-français* par M. Planche, dont le travail est, au reste, digne d'éloges et fort recommandable.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UNE FEMME DE LETTRES.

(PREMIÈRE PARTIE.)

Vous me demandez, Madame, quel est mon avis sur cette question importante et délicate : *Convient-il aux femmes d'entrer dans la carrière des lettres ?* Comment pourrais-je refuser de répondre à votre confiance ? Douée d'un esprit supérieur, d'une âme élevée, vous couvrez vos agrémens et vos vertus du voile de la modestie, voile charmant et léger qui embellit et ne cache pas. Je suis donc bien sûr de pouvoir vous parler avec franchise, sans blesser votre amour-propre, toujours éclairé par la justice et la raison.

Il me semble, au reste, que votre intention n'est pas d'examiner si les femmes peuvent aussi bien que nous prétendre aux triomphes littéraires, ce que je ne crois pas, soit dit en passant ; mais bien de savoir si pour leur bonheur elles ne devraient pas s'interdire cette carrière dangereuse ; si elles ne risquent pas d'y dénaturer leur caractère, d'y perdre leur repos et leurs véritables agrémens. Je me garderai bien d'ouvrir sur ce sujet une discussion méthodique. Les raisons qui me paraîtraient les plus convaincantes, pourraient bien ne servir qu'à vous ennuyer. Les exemples parlent mieux que le raisonnement ; l'esprit et la vanité n'ont point d'argumens pour les combattre, et j'aime mieux vous raconter ce que j'ai vu que vous exposer longuement ce que je pense.

Je ne sais si vous avez connu Mme de Bellezane dans sa jeunesse. Pour moi je l'ai beaucoup vue à Paris dans les trois premières années de son mariage. Rien de plus aimable qu'elle ; sa douceur égalait ses agrémens : elle était simple parce qu'elle était modeste, et son esprit était aimable parce qu'il était simple. M. de Bellezane méritait à tous égards le bonheur de la posséder. Il avait beaucoup d'esprit, des connaissances très-étendues, un jugement exquis ; sensible sans faiblesse, sage sans austérité, remarquable par une politesse noble et aisée, il joignait à tous ces avantages une fortune considérable, et une figure que tout le monde trouvait belle, parce que sa belle âme s'y peignait.

Il avait été pendant les premières années de son mariage plutôt l'amant que le mari de sa femme. A cette passion impétueuse de l'amour avait succédé un sentiment moins vif sans doute, mais plus doux et plus durable, ce senti-

Digitized by Google

ment éclairé par la raison, qui semble tenir un juste milieu entre l'amour et l'amitié, et que l'on nomme tendresse. Il était heureux et semblait devoir l'être toujours. Mais le bonheur des pauvres humains tient à bien peu de chose, et celui de M. de Bellezane fut renversé par une chanson.

Sa fête était arrivée, et sa femme, qui jusqu'à ce jour l'avait fêté tout simplement avec un bouquet et un baiser, se sentit une inspiration subite. Elle se retira dans son appartement, et après deux heures de méditation elle composa une romance sur le bonheur de l'amour conjugal.

Ces couplets, comme vous pouvez croire, n'avaient rien de bien saillant : c'était un coup d'essai : *l'hymen, l'amour, l'amitié, les fleurs*, pour rimer avec *nos cœurs, les roses, la vie*.... Enfin on y trouvait ce qu'on trouve partout. Cependant lorsque Mme de Bellezane eut mis au jour ce petit chef-d'œuvre, elle ne put s'empêcher de sourire ; elle s'applaudit d'avoir si bien fait. Certain mouvement d'orgueil se glissa dans son cœur. Elle répéta dix fois avec complaisance ce petit poëme ; elle passa toute la nuit à le comparer à beaucoup d'autres romances qui avaient eu un instant de vogue, et elle ne put s'empêcher de trouver que ses couplets avaient plus d'esprit, de sentiment et de délicatesse. Enfin elle sentit tout ce que sentent les jeunes auteurs pour le premier fruit de leur génie.

Elle attendit avec une vive impatience le moment de produire son ouvrage, et le soir de ce jour fortuné, elle eut soin de réunir chez elle un peu plus de monde qu'à l'ordinaire. Cette fête qui tous les ans se passait en famille, eut de plus pour spectateurs trois ou quatre amis et cinq ou six personnes désintéressées. Parmi ces dernières se trouvait un jeune homme appelé Vallerose. Il débutait dans la carrière des lettres, et s'il manquait des talens réels qui seuls procurent une réputation durable, il avait assez d'esprit, d'intrigue et d'audace pour obtenir des succès momentanés dans les cercles où il avait soin de se répandre. Vallerose y passait pour un oracle ; et en effet, comme les oracles, il ne savait souvent ce qu'il disait et n'en était pas moins cru sur parole. Il connaissait les gens de lettres les plus distingués de la capitale, il se disait leur ami et même quelquefois leur conseil ; d'ailleurs adroit, insinuant, flatteur, encensant les riches, méprisant les pauvres, vendant la louange et le blâme dans les journaux où ses importunités lui avaient procuré quelque crédit : il était parvenu à soutenir sans fortune une assez forte dé-

Digitized by Google

pense, et se passait fort bien de l'estime des gens dont il n'avait pas besoin. La romance de Mme de Bellezane eut le plus grand succès au milieu de ce cercle choisi. Chacun voulut en avoir une copie. Vallerose sur-tout était en extase, et pour témoigner à Mme de Bellezane l'admiration dont il était pénétré il lui récita cet impromptu :

Eglé, tandis que tu t'amuses
A montrer des talens jusqu'alors inconnus,
Je t'admire et je dis : Vénus
Vient de se mettre au rang des Muses.

Bravo ! bravo ! bravo ! s'écria-t-on de tous côtés, et Mme de Bellezane fut presqu'aussi fière de se voir l'objet d'un impromptu aussi galant, que Vallerose d'en être l'auteur. Retirée dans son appartement après cette soirée brillante, elle se rappela avec délices tous les éloges qu'on venait de lui prodiguer. Une seule chose lui faisait de la peine; M. de Bellezane avait entendu la romance avec l'air de la reconnaissance, avec l'émotion de la sensibilité; mais sans témoigner d'admiration ; il n'avait point parlé de la délicatesse des pensées et de l'harmonie des vers. « Sans doute, dit Mme de Bellezane en elle-même, sans doute mon mari ne s'y connaît pas. »

Quelques jours s'étaient écoulés depuis cette fête, lorsque Vallerose entra chez Mme de Bellezane au moment où elle avait rassemblé une société nombreuse. Il ne lui fut pas difficile d'amener la conversation sur les romances à la mode. « Il y en a une, dit-il, qui obtient un succès prodigieux ; on la chante par-tout. Vous la connaissez peut-être, ajouta-t-il en se tournant du côté de Mme de Bellezane. Un habile musicien de mes amis a fait sur les paroles un air digne d'elles, car il est délicieux. » Vallerose tire de son porte-feuille un exemplaire de la romance nouvelle, il le place devant un *piano*. On prie Mme de Bellezane de chanter. Quelle est son émotion en voyant sa romance gravée ! Elle chante, mais non sans rougir et trembler. A peine a-t-elle fini que la salle retentit d'applaudissemens. L'air est trouvé joli ; mais les paroles ! les paroles ! elles sont divines ! Mme de Bellezane ne peut résister à ce triomphe ; elle ne veut pas rester en si beau chemin et mille projets brillans se succèdent dans son imagination. Elle s'essaie dans plus d'un genre ; tantôt une idylle, tantôt une fable, tantôt une ode, tantôt une élégie naissent sous sa plume féconde. Elle travaille avec une étonnante faci-

Digitized by Google

lité. C'est, il faut l'avouer, une qualité que j'ai remarquée dans beaucoup de femmes poëtes : Mme de Bellezane en profita.

Il se passait peu de soirées sans qu'elle régalât sa société de quelque morceau de sa composition, et par conséquent sans qu'elle reçût de nouveaux éloges. Vallerose sur-tout se montrait émerveillé de tant de talens. Elle éclipse, disait-il, toutes les femmes de son siècle et même des siècles passés. Ses fables ont une grâce, une naïveté ! elle est le *La Fontaine* de son sexe. Ses idylles sont infiniment supérieures à celles de Mme Deshoulières ; ses épîtres sont remplies d'aisance, d'abandon, et d'une certaine négligence préférable à la correction la plus parfaite ; plusieurs de ses odes feraient honneur à Jean-Baptiste Rousseau. Tout ce qui environnait la nouvelle Muse répétait ces louanges, à l'envi, et bientôt les vapeurs de l'encens lui montèrent à la tête ; la voilà persuadée du mérite que tout le monde lui reconnaît : elle tranche, elle décide, elle approuve, elle condamne ; son ton, ses manières sont entiérement changés.

Elle ne tarda point à s'entourer de petits auteurs du choix de Vallerose, et sa maison devint un bureau d'esprit ; ses anciennes amies n'osaient plus y paraître. Elle n'avait plus rien à leur dire, elle ne savait plus les entretenir. Les hommes seuls avaient l'art de l'intéresser et de lui plaire.

Vous me demanderez quel rôle jouait le pauvre Bellezane au milieu de tant de prétentions ? Il souffrit d'abord avec beaucoup de patience. Il se flatta que sa femme se lasserait d'un goût qui ne pouvait lui donner que des ridicules, mais il n'osait le blâmer ouvertement de peur de l'aiguillonner encore. Au milieu de tous ces adulateurs, il gardait prudemment le silence ; ou si par hasard il se permettait une critique légère, le savant auditoire avait grand soin de la réfuter en exaltant le passage censuré. Il cédait, mais ses critiques n'en produisirent pas moins un effet tout contraire à celui qu'il devait en attendre. Mme de Bellezane commença bientôt à regarder son mari comme un homme d'un esprit très-médiocre et absolument dépourvu de goût, et ce jugement suggéré tout doucement par la coterie, obtint pleinement son approbation. Elle alla plus loin, elle crut son mari susceptible d'un sentiment d'envie. Elle s'imagina qu'il était jaloux de ses succès. « Voyez, disait-elle, s'il me donnera un éloge ! cependant le morceau que j'ai lu ce soir en méritait ; tout le monde le dit et lui seul se tait ! Que

Digitized by Google

dis-je? au lieu de m'encourager, il cherche à me rebuter par ses critiques... On voit bien qu'il ne peut me pardonner d'avoir les talens qu'il n'a pas. »

Telles étaient les réflexions de Mme de Bellezane, elles revenaient presque tous les jours et chaque fois avec plus d'amertume. Son amour-propre offensé lui fit mépriser l'esprit et méconnaître le cœur de M. de Bellezane. Souvent même elle éprouva des mouvemens d'impatience et de haine contre lui. Elle s'en accusait auprès de Vallerose, mais celui-ci n'avait garde d'encourager ses scrupules. Il l'exhortait au contraire à ne pas se gêner avec un pareil époux. Ses leçons furent suivies. Mme de Bellezane s'éloigna de son mari et si par hasard elle se trouvait seule un moment avec lui dans la journée, elle lui parlait avec sécheresse et une sorte d'aigreur.

M. de Bellezane crut qu'il était tems de chercher à arrêter une révolution qui menaçait de changer entiérement le caractère d'une femme autrefois si bonne et si réservée. Il n'avait d'autre remède à employer que l'éloquence de la raison unie à celle du sentiment, il résolut d'en faire usage. Un jour, il entre dans le cabinet de sa femme. Elle était assise devant un secrétaire. D'une main elle tenait une plume et son autre main soutenait sa tête. Elle semblait enfoncée dans une méditation profonde. M. de Bellezane s'approche d'elle et fait assez de bruit pour être entendu. Elle tourne la tête, elle aperçoit son mari et rougissant d'impatience, elle cache avec précipitation le papier dépositaire de ses sublimes pensées. — Je vous interromps, ma chère amie, dit M. de Bellezane avec beaucoup de douceur. — Cela est vrai, Monsieur. — Désagréablement peut-être? — Très-désagréablement. — Vous étiez donc occupée d'une chose bien importante! — Pour moi et non pour vous. Nous avons des goûts si différens! — Du moins je suis constant dans les miens. Ce que j'aimais il y a trois ans je l'aime encore aujourd'hui. — Et moi, Monsieur, ce que j'aime aujourd'hui je l'aimerai toute ma vie. — Hélas! pourquoi donc avez-vous cessé de m'aimer?

Vous voyez, Madame, que l'explication était fort bien entamée. Elle eut lieu en effet, mais, à dire vrai, Mme de Bellezane y mit fort peu du sien; elle eut la franchise d'avouer à son mari combien elle était offensée du déni de justice dont il accablait ses talens; mais M. de Bellezane ayant aussitôt commencé à l'attaquer sur le genre même de ces talens, à lui représenter tous les torts qu'ils lui donnaient

Digitized by Google

depuis quelque tems envers ses connaissances, envers ses anciens amis et envers lui-même, elle ne crut pas devoir entrer en discussion avec un homme incapable de comprendre les bonnes raisons qu'elle aurait pu lui donner. M. de Bellezane continua; il peignit tous les désagrémens qui attendent les femmes dans une carrière où les hommes même en recueillent souvent de si amers; il lui montra qu'une femme ne pouvait guère se livrer aux lettres sans négliger ses véritables devoirs; en un mot il fit valoir toutes les raisons que vous connaissez contre l'état de femme de lettres, sans que Mme de Bellezane lui répondît un seul mot. Il mêla le sentiment au raisonnement sans en obtenir davantage; il rappela leur ancienne félicité, cette union parfaite que rien n'avait troublée, tant que Mme de Bellezane avait ignoré la manie du bel esprit. Enfin voyant ses efforts inutiles, il se retira les larmes aux yeux.

Six mois plutôt il aurait pu réussir; mais les meilleurs remèdes donnés trop tard ne font souvent qu'augmenter le mal. A peine l'époux importun est-il sorti du cabinet que Mme de Bellezane se lève; elle se promène avec agitation; elle garde quelque tems le silence. Le dépit, la colère, sont les seuls sentimens qu'elle éprouve. Des larmes coulent de ses yeux et ces mots entre-coupés sortent de sa bouche : « Quelle injustice !... quelle tyrannie !... Que je suis malheureuse !... vouloir m'interdire le plaisir le plus pur, le goût le plus innocent !.... » Dans ce moment Vallerose entre chez elle. Il n'a pas besoin de la questionner pour connaître la cause de sa douleur. « Je suis condamnée, lui dit-elle, à végéter dans l'ignorance et l'obscurité. M. de Bellezane exige *impérieusement* que j'abandonne mes occupations littéraires pour me livrer toute entière aux détails minutieux d'un ménage... — Et cela vous étonne ! répond Vallerose avec un souris moqueur. Vous voudriez donc que M. de Bellezane fût le seul entre les maris à souffrir sans murmurer la supériorité de sa femme? Hélas ! ils se ressemblent tous; mais que cela ne refroidisse pas votre courage. Croyez-moi, Madame, donnez aux talens que vous avez reçus de la nature tout leur brillant essor. Faite pour la gloire, suivez la noble carrière ouverte devant vous. Méprisez les éternels sermons de M. de Bellezane; ou plutôt fiez-vous à moi et je vous réponds qu'il n'en fera plus. — Eh comment le réduirez-vous au silence? demanda Mme de Bellezane, étonnée du ton d'assurance que prenait son officieux ami. — Rien de plus simple, Madame, en

Digitized by Google

mettant le public dans vos intérêts. Vous possédez un recueil considérable de poésies délicieuses; faites-les paraître. M. de Bellezane sera bien hardi s'il ose désapprouver ce que tout le monde admirera. — Vous croyez que mes ouvrages seront bien accueillis du public? — Si je le crois? j'en suis sûr. Vous seule pouvez en douter. Je vous réponds du plus brillant succès, et vous savez que je suis connaisseur. — Ah! vous avez un goût exquis! mais les critiques... — Ils vous éléveront jusqu'aux cieux. — Je les crains un peu cependant, et je voudrais garder l'anonyme. — Pur enfantillage! le public ne s'intéresse que médiocrement au succès d'un ouvrage dont l'auteur veut rester absolument inconnu. — Quoi! vous voulez que je mette au frontispice de mon livre, *par Adèle de Bellezane?* je ne l'oserai jamais. — Non, Madame, il faut piquer la curiosité, il faut vous cacher et vous montrer à demi. Vous signerez Adèle de B***; on vous devinera et vous ne vous serez point nommée. C'est le moyen de contenter tout à la fois votre modestie et votre amour-propre.

Mme de Bellezane n'a plus d'objections à faire. Les manuscrits sont confiés à Vallerose qui les remet à son libraire, et bientôt ils vont paraître au grand jour.

Quelles craintes, quelles angoisses! mais aussi quelles espérances jusqu'à ce moment décisif! Mme de Bellezane ne dort plus. Tantôt elle se voit en butte aux critiques, tantôt elle savoure les louanges; elle s'enivre d'un encens qui ne brûle pas encore. Elle repasse dans sa tête toutes ses productions, elles les épluche vers par vers, et n'imagine pas que de bonne foi on puisse les censurer. Elle y rencontre mille passages qui doivent produire beaucoup d'effet et ravir l'admiration des juges les plus sévères.

Vallerose ne la quitte presque plus. Il semble partager toutes ses illusions, il dissipe toutes ses terreurs. Elle ne voit, ne juge que par Vallerose. « Ah! disait-elle, que j'aurais été heureuse si j'avais eu un époux comme lui!

Enfin le *Recueil* est publié. Déjà même un critique en a rendu compte. Vallerose apporte à Mme de Bellezane cette feuille que les auteurs attendent avec autant de crainte que d'impatience, lorsqu'elle doit fixer l'attention du public sur leurs productions. Un cercle nombreux d'admirateurs est rassemblé chez Mme de Bellezane, lorsque Vallerose entre dans le salon. Elle le regarde avec inquiétude, elle n'ose l'interroger; mais bientôt il montre le journal et lit à haute voix l'article qui contient son apothéose. L'auteur, que je

Digitized by Google

soupçonne être Vallerose lui-même, après l'énumération de tous les titres que Mme de Bellezane avait acquis à la reconnaissance des amateurs de la poésie, ajoutait avec éloquence : « Que l'on prétende maintenant frustrer les femmes de cette gloire qui est la noble récompense du génie ; qu'on ose dire désormais que la carrière des lettres doit leur être fermée, que leurs ouvrages ne peuvent être mis en parallèle avec ceux des hommes ! Mme Adelle de B*** n'a qu'à se présenter, son recueil à la main, pour réfuter ces détracteurs d'un sexe qui mérite autant nos hommages par les grâces et la solidité de son esprit que par les charmes dont la nature libérale a voulu le décorer. »

Cet article est lu, relu et commenté. On le trouve écrit avec le goût le plus exquis, et tout le monde assure que le critique est un juge excellent. Mme de Bellezane baisse les yeux et dit avec une charmante ingénuité : « Oui, je suis contente de cet article ; mais j'ai un reproche à faire à celui qui m'a jugée avec tant d'indulgence. Il n'existe point d'ouvrages parfaits, et certainement les miens ne sont point exempts de fautes ; j'aurais voulu qu'il les relevât... — Eh ! Madame, s'écrie Vallerose, il a fait ce qu'il a pu. Soyez persuadée qu'il ne vous a fait aucune grâce. Pour relever des fautes dans un ouvrage il faut en trouver. » Tout le monde est de cet avis, et Mme de Bellezane finit par se ranger à l'opinion générale.

Le seul personnage qui ne partage pas la joie de la société, c'est M. de Bellezane. Retiré à l'écart, il souffre de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Il sent bien que le moment n'est pas favorable pour ramener sa femme à des sentimens plus modestes. La vanité satisfaite est difficile à détromper. Mme de Bellezane voit l'air de tristesse répandu sur les traits de son mari ; elle en jouit, elle l'attribue à l'envie secrète dont elle le croit dévoré. Elle a la malice de lui dire à haute voix : « Eh bien ! M. de Bellezane, je crois que vous boudez ? on dirait que mes succès vous contrarient : allez-vous encore me conseiller de renoncer aux occupations littéraires ? » Bellezane jette sur sa femme un regard où se peint une tendre pitié, et sort pour cacher ses chagrins, pour songer aux moyens de guérir, s'il est possible, la funeste manie de sa femme.

Mme de Bellezane rentre dans son cabinet ; elle emporte avec elle le journal chéri, qu'elle veut relire et commenter à son aise. Un auteur lirait cent fois son éloge qu'il lui paraîtrait encore nouveau. Elle s'approche de son secré-

Digitized by Google

taire et voit une lettre cachetée à son adresse. La suscription de la lettre est de la main de M. de Bellezane. Etonnée, elle déchire l'enveloppe; au lieu d'une lettre elle aperçoit un autre journal beaucoup plus répandu que celui qui renferme ses titres à la gloire. Elle l'ouvre, le parcourt négligeamment et lit : *Recueil de Poésies, par Madame Adèle de B*** : 1 vol. in-8°; prix, etc....* Elle s'arrête, elle n'ose lire cet article si important pour son amour-propre. Un pressentiment sinistre la fait frissonner. Son cœur palpite avec autant de violence que s'il eût été question de la destinée de tout ce qu'elle a de plus cher au monde. Enfin elle s'arme de résolution et lit ce qui suit : « De la patience, lecteur; voilà encore un recueil de poésies et un recueil composé par une femme. Celle dont j'annonce les ouvrages prétend à l'universalité : idylles, élégies, épîtres, fables, odes, épigrammes, son esprit se plie à tout et sait prendre tous les tons. Vous n'en douterez plus lorsque vous aurez lu *l'Ode aux Muses* et *l'Epître à ma Chatte*, deux chefs-d'œuvre de Mme Adèle de B***. Mais avant d'entrer dans quelques détails sur le livre, je dois parler de la préface; elle en vaut la peine. Mme de B*** fait l'apologie des femmes auteurs et d'une manière neuve et piquante. Comme son érudition est très-profonde et qu'elle connaît ses vieux auteurs, elle a lu dans un livre *aussi vieux que le Monde*, pour me servir de son expression, une historiette qui prouve que les hommes ont tort d'écrire et que de tems immémorial ce droit appartient aux femmes exclusivement. S'il faut en croire son vieil auteur, les hommes ne pensaient guère à la gloire littéraire. Ils étaient tous guerriers, et ce n'est point au milieu des camps qu'Apollon va chercher ses favoris. Sans cesse occupés du soin d'attaquer ou de se défendre, ils n'avaient ni le goût des lettres, ni le loisir de les cultiver. Rentrés dans leurs foyers, ils se reposaient en attendant de nouveaux périls. Le désir d'acquérir la gloire militaire les suivait jusque dans les bras de l'amour et du repos. Les femmes, tandis que *ces Messieurs* allaient cueillir des lauriers ensanglantés, se trouvaient dans l'isolement et l'abandon. Pour charmer les ennuis de leur solitude, elles inventèrent la poésie. Les hommes trouvèrent cette invention *charmante*. Quelques-uns d'entre eux, doués d'un esprit vaste, d'une imagination brillante, voulurent imiter les femmes. Une gloire nouvelle et durable s'offrit à leurs regards, ils déposèrent leurs armes et l'on vit naître une foule de poëtes qui,

Digitized by Google

par reconnaissance et pour attester qu'ils devaient au beau sexe la découverte du plus beau des arts, placèrent sur le Parnasse un chœur de neuf femmes qu'ils nommèrent *les Muses*.

« N'est-il pas affreux, continue Mme de B***, de vouloir nous contester un droit si bien acquis et si bien prouvé? » Mme de B*** à raison; tout le monde a le droit de faire des livres, car tout le monde a le droit de se rendre ridicule. Je suis trop galant pour dire qu'elle en abuse.

« Son recueil commence par des fables. Elle a craint sans doute, d'être accusée de se traîner servilement sur les traces de *La Fontaine*; et l'on voit qu'elle a soigneusement évité toute ressemblance avec cette homme inimitable. Elle a pensé qu'il était absurde de faire parler les animaux comme s'ils avaient de l'esprit et du sens commun; et ses bêtes sont à peu près ce que Dieu les a faites, au langage humain près qu'elles emploient, sans doute, pour montrer ce qu'elles sont. Cependant je dois faire ici un petit reproche à Mme de B***; ses bêtes n'ont point d'esprit, ce qui est très-naturel; mais elles ont beaucoup de prétentions à l'esprit, ce qui n'est pas trop dans la nature. »

Ici le critique rapportait de nombreux passages à l'appui de son jugement; il parcourait de même tous les genres dans lesquels Mme de B*** s'était exercée. « Pour les élégies, disait-il, elle a supposé à ses lecteurs un grand fonds de sensibilité, si elle a cru pouvoir les toucher en déplorant la mort d'un petit chien et celle d'une perruche. » Il trouvait dans ses épîtres en vers une familiarité digne de la prose. Ses odes devaient être plus sublimes que celles de Pindare, car on les comprenait encore moins. Je vous fais grâce des citations; mais vous me permettrez de transcrire dans son entier la dernière page de l'article.

« Un douzaine d'épigrammes, disait le critique, terminent ce joli recueil. Des épigrammes, direz-vous! une femme faire imprimer des épigrammes! Ne concevons pas pour cela une mauvaise opinion du caractère de l'auteur; rien de moins méchant que les siennes. La bonté de son cœur a mal servi la malice de son esprit. Je ne citerai que la dernière de ces épigrammes innocentes, parce qu'elle m'a paru la meilleure.

Savez-vous ce que fait Hortense
Dont chacun vante la raison?
Sur sa chaise, on croit qu'elle pense;

Digitized by Google

Elle a l'air grave d'un Caton.
— Hortense pense-t-elle? — Non.
— Eh bien! dites-nous, que fait-elle?
Dans quelque brochure nouvelle
D'un de nos auteurs en crédit
Cherche-t-elle en vain de l'esprit?
— Non, l'esprit n'est pas sa marotte.
— Des fleurs son pinceau délicat
Cherche-t-il sur la toile à peindre l'incarnat?
— Eh non, Monsieur; elle tricote.

« Ah, Mlle Hortense, vous tricotez. Je vous en fais mon compliment. Continuez, croyez-moi. Vous êtes une bonne personne, une personne utile, et vos ouvrages, quand même vous laisseriez échapper quelques mailles, vivront encore plus long-tems que le recueil des poésies de Mme Adèle de B***. »

Si les femmes sont plus sensibles que les hommes, leur susceptibilité doit être plus vive, leur amour-propre plus irrascible. A la lecture de cette critique sévère mais juste, Mme de Bellezane est prête à s'évanouir; ses nerfs sont dans une contraction violente; elle prend le journal, le déchire et le foule aux pieds; des larmes de colère s'échappent de ses yeux. « Quel libelle infâme! dit-elle, quel horrible satyre! quel mal ai-je fait à cet homme, et pourquoi me déchire-t-il ainsi? Comment se nomme-t-il? c'est un scélérat, un monstre. Ah! si j'étais un homme, il paierait cher les sarcasmes qu'il a l'audace de lancer contre moi. Il faut que je lui réponde..... »

A ces mots, elle se met à son secrétaire; elle s'arme d'une plume; mais son émotion est si violente que sa main refuse d'écrire et sa tête de penser. Elle sent son impuissance, et sa colère en redouble encore. « Je suis perdue! dit-elle, déshonorée! Comment oserai-je me présenter en public? toutes les femmes me montreront au doigt parce qu'il plaît à un misérable libelliste de m'outrager!..... Quoi! personne pour me venger! personne!.... M. de Bellezane.... Ah! quelle indignité! quelle noirceur! c'est lui qui se fait un plaisir barbare de m'envoyer cet abominable journal! au lieu de me protéger, il se range du parti de mes ennemis: il jouit de ma honte; et cet homme est mon mari!..... Non, non, je ne le reconnais plus; c'est un lâche, il n'est plus rien pour moi. »

Ces funestes pensées la poursuivent toute la nuit et l'empêchent

Digitized by Google

l'empêchent de fermer l'œil. Le lendemain, une fièvre assez forte la retient dans son lit. Elle ne veut voir personne. M. de Bellezane s'informe souvent de ses nouvelles; mais il est assez discret pour ne point solliciter l'entrée de son appartement; il attend que l'orage soit calmé. Vallerose savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur la maladie de Mme de Bellezane; mais il n'en affecta pas moins le zèle le plus inquiet. Il s'était aperçu depuis long-tems du faible qu'elle avait pour lui; il se promettait bien d'en profiter, mais il pensait trop solidement pour vouloir s'en tenir à une intrigue amoureuse. La sévérité de goût et de principes que montrait M. de Bellezane lui donnait beau jeu. Il espérait qu'en flattant la manie de sa femme, en l'encourageant à braver son mari, il viendrait à bout de les séparer et de s'établir en maître dans la maison que M. de Bellezane aurait abandonnée. Les ridicules et les torts que Mme de Bellezane se donnait dans le monde et auprès de ses anciens amis le servaient en la lui livrant. Tout cela le menait à son but; et comme il ne négligeait rien pour y arriver, il lui écrivit la lettre suivante:

« Je me suis présenté deux fois chez vous, Madame, et je n'ai pas eu le bonheur de vous voir. Vous êtes malade, m'a-t-on dit. Serait-ce l'infâme critique du journal de *** qui aurait produit sur vous cet effet? Je l'ai lue cette horrible satire, et j'ai voulu d'abord en immoler l'auteur; mais bientôt j'ai senti que ma fureur honorait beaucoup trop ce libelliste qui joint l'ignorance à la méchanceté, et je lui ai voué le plus souverain mépris. Ah! Madame, que ne suis-je auprès de vous pour partager et pour adoucir vos chagrins.... Mais non; je vous fais injure, et votre amour-propre ne doit point être blessé par un écrit aussi méprisable. Quel auteur n'a pas trouvé ses *Zoïles?* Ce sont des insectes qui s'attachent aux talens pour empoisonner les lauriers que recueillent les grands hommes. Racine n'a-t-il pas été déchiré dans les journaux de son tems, et sifflé au théâtre? Voltaire n'a-t-il pas ses Frérons? La critique la plus amère ne m'a-t-elle pas abreuvé de son fiel? on ne marche à la gloire que sur des épines. Ce n'est pas dans le présent que le génie doit chercher des juges désintéressés. La postérité nous dédommage toujours de l'injustice de notre siècle. La postérité, Madame, la postérité; voilà le seul juge sans passion; elle rejette les arrêts dictés par l'envie.

» Ne vous découragez pas, vous donneriez trop beau jeu

Digitized by Google

à vos ennemis. Avec autant de talent on doit en avoir un grand nombre; mais celui de vos admirateurs est immense. Vous n'avez pas d'idée du succès qu'obtient votre divin recueil. Voilà quatre jours qu'il est publié, il faudra bientôt préparer une nouvelle édition. Je crois qu'il ne serait pas mal d'y joindre une jolie gravure et de la faire tirer tout entière sur papier vélin. Un aussi joli ouvrage ne peut être trop *soigné*.

» Je vous prie en grâce, Madame, de ne pas me rendre le plus malheureux des hommes en me privant de votre présence et du bonheur de vous assurer de vive voix des sentimens..... respectueux avec lesquels, etc., etc.

(*La suite au Numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

JAMAIS les astres n'ont donné un démenti plus formel aux constitutions australes et boréales de M. de la Marck. Ce savant botaniste, qui aura bien de la peine à se faire en astrologie une aussi belle réputation que dans les sciences réelles, nous avait annoncé que, conformément à la disposition générale des points lunaires, notre été serait chaud et orageux; que les chaleurs s'amasseraient graduellement dans le mois de juillet et nous accableraient de tout leur poids dans le mois d'août. Eh bien! la lune n'a tenu aucune de ses promesses; et depuis les derniers jours d'avril, les dames sont réduites à s'envelopper dans leurs cachemires, et les hommes à se serrer dans leurs spencers. La canicule elle-même s'est dépouillée de toutes ses ardeurs, et les ordonnances de police sur les baigneurs sont devenues des précautions inutiles. M. de la Marck nous avait promis, pour le 15 d'août, un jour pur et serein, une matinée claire et sans nuage; et le jour a été sombre et nébuleux, la matinée chargée de vapeurs et de brouillards. Cette humeur triste et chagrine de l'atmosphère a un peu obscurci l'éclat des fêtes qu'on avait préparées. Mais vers le soir, le ciel s'étant réconcilié avec la terre, la foule empressée ne s'en est pas moins portée vers les lieux qui offraient quelque attrait à sa curiosité.

Le lundi 14, tous les théâtres ont été ouverts gratuitement au public. L'Opéra a donné la Vestale; les Français

Digitized by Google

Rhadamiste et Zénobie, spectacle un peu grave pour une semblable occasion, mais qu'on a égayé en y joignant les Fourberies de Scapin. L'Opéra-comique a joué Stratonice et la belle Arsène; l'Odéon, le Menuisier de Livonie, l'Epreuve nouvelle et les Précieuses ridicules; le Vaudeville, l'Intendant, Frosine et le Procès du Fandango. Les Variétés ont signalé leur gaîté accoutumée en donnant le Retour d'un Acteur, le Sourd, et le fameux départ de M. du Mollet pour S.-Malo. Mais nul théâtre n'a traité ses auditeurs avec plus de largesse que l'Ambigu-comique; on y a vu le Siége du clocher, la Forêt noire et la Bête du Gévaudan. La Gaîté s'est contentée de la Tête de bronze et de la Famille des Jobards. Mais la Tête de bronze vaut seule les meilleures têtes du mélodrame.

Dans le même tems, le palais du Sénat offrait une fête somptueuse et magnifique. Une foule immense occupait les jardins. L'air retentissait des sons harmonieux d'un excellent et nombreux orchestre. Des dames élégamment parées étaient assises autour du parterre et rivalisaient avec les fleurs qui en font l'ornement. A cinq heures, les plus célèbres voltigeurs de Tivoli se sont élancés dans les airs et ont étonné tous les spectateurs par la force, la souplesse, l'élégance et la variété de leurs exercices. Madame Forioso a fait l'ascension la plus hardie sur une corde tendue à une hauteur extraordinaire, et a paru se jouer au milieu des tourbillons de feux qu'on avait allumés autour d'elle. Le palais, les jardins ont été illuminés avec la plus rare magnificence, et le feu d'artifice qu'on a tiré à huit heures a donné la plus brillante idée des talens de nos artistes pyrotechniques.

Les fêtes du 15 ont été beaucoup plus riches encore. Les courses sur l'eau, les courses de bague, les exercices d'équitation, les jeux de tous les genres se sont succédés sans interruption. Les fameux danseurs de corde, Godeau et la légère madame Sacqui se sont surpassés par la grâce, la hardiesse et l'audace de leurs jeux brillans. On les eût dit engendrés dans les airs et nés parmi les sylphes.

A huit heures, un orchestre immense, composé des plus habiles artistes de Paris, a exécuté sur la terrasse du Palais un concert magnifique, dans lequel on a sur-tout remarqué l'*Ouverture d'Iphygénie*, l'air des *Sauvages* de Rameau, le *Pas des Scythes* dans la *Sémiramis* de M. Catel, et enfin le *Vivat*, qui a excité des applaudissemens universels.

Les feux d'artifice ont duré plusieurs heures. Le dernier

Digitized by Google

était sur-tout d'une magnificence rare et de l'effet le plus imposant. En un instant toutes les grandes allées des Champs-Elysées se sont trouvées éclairées d'une manière magique, et s'il était permis d'imiter les hyperboles de *Voiture*, dans une circonstance à peu près semblable, je dirais « qu'il semblait que toutes les branches et les troncs » d'arbres fussent convertis en fusée, que toutes les étoiles » du ciel tombassent, et que la sphère du feu eût voulu » prendre la place de la moyenne région de l'air » (1).

Tandis que les miracles de la pyrotechnie brillaient dans les airs, l'eau se réunissait au feu pour accroître les plaisirs de cette belle journée. Les flots du canal de l'Ourcq, portés à la fontaine des Innocents, en sont sortis en cascades argentées; les quatre faces vomissaient des torrens d'eau brillante et limpide qui se précipitaient en nappes écumeuses dans le vaste bassin qu'on leur a préparé. Les feux des illuminations se répétaient dans ce miroir naturel, où elles produisaient un effet magique.

Rien n'était plus riche, non plus, que les illuminations des Tuileries, des places, des édifices publics et de plusieurs maisons particulières. Les rues étaient couvertes d'une population immense occupée d'admirer ces nombreuses merveilles. Nul désordre au milieu de ces fêtes; un peuple gai, vif, aimable, animé d'un sentiment unique, celui du plaisir et de la joie.

— Tous nos théâtres ont repris leur activité ordinaire : l'Opéra-Comique a fait sa rentrée dimanche dernier; son auditoire était nombreux et choisi. La salle est réparée et enrichie d'ornemens frais et nouveaux. L'ouverture du théâtre est d'une forme circulaire plus agréable que l'ancienne. Les loges d'avant-scène sont refaites; celle de l'Empereur est plus élevée, d'un proportion plus noble, d'une étendue et d'une forme plus dignes de la Majesté Impériale. Les balcons ont reçu une disposition différente et plus commode. Le fond du décor est bleu, les colonnes en marbre jaune de Sienne; les chapiteaux sont dorés; un nouveau lustre répand une lumière plus vive que le précédent, des draperies chargées de franges d'or ornent le devant des loges; mais quelques-unes de ces draperies sont d'un dessin lourd et de peu d'effet. On a donné pour l'ouverture de la salle *Lucile et mademoiselle de Guise*; les deux pièces ont été très-bien jouées, et les acteurs accueillis avec beaucoup de faveur. On nous promet à ce théâtre des nouveautés prochaines et

(1) Voiture. Lettre au cardinal de la Vallette.

Digitized by Google

nombreuses : les spectacles n'ont d'ailleurs offert rien d'intéressant depuis huit jours.

—Depuis que le Mercure de France a annoncé qu'on avait changé le nom de quelques rues, il s'est élevé de graves discussions à ce sujet dans quelques journaux. M. de St.-Aubin, si célèbre autrefois par ses plaidoyers en faveur des rentiers, se déclare pour les vieux noms ; il ne veut pas même qu'on touche aux titres antiques des rues de la Truanderie, du Pet-au-Diable, de la Fosse-aux-Chiens, de Tire-Boudin, de la Truie-qui-file, etc. Il prétend que ces innovations jettent le trouble et la confusion dans la topographie parisienne, déroutent les cochers, les commissionnaires, et rendent les naturels étrangers au sein même de leur patrie. D'autres veulent au contraire qu'on fasse disparaître tous ces noms incivils, qui rappellent notre grossièreté native, et choquent la délicatesse de nos mœurs ; ils déclarent la guerre au *paradis*, à l'*enfer*, et invoquent l'autorité publique contre les *mauvais garçons*, les *mauvaises paroles*, les *marmousets*, les *chiens*, les *chats*, les *ours*, le *coq-héron*, le *renard*, le *mouton*, les *singes*, *les moineaux*, le *cygne*, *le pélican*, les *marionnettes et le pied de bœuf*. Ils n'épargnent pas même les *bons enfans*, la *femme sans tête*, *les martyrs*, les *deux hermites* et le *reposoir*. Ils demandent enfin une révolution générale dans l'intérieur de Paris : ils ne font grâce qu'au *grand hurleur* et à *Geoffroy-l'Asnier*, en honneur des grands hommes à qui ces noms pourraient convenir. De si importantes discusssions ne sauraient manquer de fixer l'attention des magistrats de police.

Comme le sceptre de la mode s'étend sur tout, nous avons aussi nos maladies à la mode. Celles qui sont le plus en vogue sont les maux de nerfs. C'est au spectacle, dans les bals, à table et dans les fêtes de nuit qu'on va les prendre : c'est à Tivoli qu'on se rend pour les guérir ; non pas à ce Tivoli si renommé par ses jardins, ses bosquets, ses danses, ses feux d'artifices, etc., mais au Tivoli médical, à ce Tivoli où l'on administre des douches et des bains d'eaux sulfureuses et minérales. Là, vous voyez tous les matins une foule de jeunes impotens, de jolies femmes vieilles dans leur printems, le corps affaibli, le teint pâle et décoloré, les jambes tremblantes. Elles arrivent, des mains officieuses les déchargent du poids de leurs habits ; elles entrent dans la piscine merveilleuse, et quelques heures après, rajeunies tout-à-coup, elles sortent, elles marchent, elles volent en quelque sorte ; et le soir elles vont reprendre

Digitized by Google

dans les plaisirs et les fêtes de nouvelles provisions pour les douches et les bains. SALGUES.

La distribution des prix entre les élèves des Lycées de Paris s'est faite le 16 août avec une solennité nouvelle et extraordinaire. Le grand-maître de l'Université impériale a présidé à cette cérémonie; on y a vu pour la première fois la réunion des premiers officiers de l'Université revêtus des costumes prescrits. Après un discours de M. Castel, professeur du Lycée impérial, sur l'objet de cette fête littéraire, M. le grand-maître a fait aux élèves une harangue courte, mais éloquente, sur la dignité des lettres et la gloire qu'elles procurent. Le lycée Napoléon est celui qui a remporté le plus grand nombre de prix.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra Buffa.* — On s'est pressé, on s'est foulé, entassé à la première représentation des *Nozze di Dorina;* loges et places étaient vivement disputées, entrées de faveur supprimées, billets *gratis* assurés; la réunion était brillante, malgré la saison, et assez attentive, malgré une excessive chaleur. Pour ma part, je ne fus distrait que par une conversation que j'essaierai de retracer au lecteur.

Monsieur, disait mon voisin, qu'à son costume assez bouffon je reconnus pour un des plus anciens champions de la musique italienne; faites attention, je vous prie, à ce que vous allez entendre: je connais mes auteurs, j'ai la mémoire fidèle; j'ai entendu cet opéra, en 1791, exécuté par une troupe telle qu'on n'en verra plus. Ce n'est point ici du papillottage à la mode, c'est du sentiment, de l'expression, de la vérité; c'est un chef-d'œuvre, et c'est celui de son auteur, de Sarti, que l'Italie regarde comme un des héritiers les plus purs de la grande école. Ecoutez avec attention, je vous en prie....

Cette harangue préparatoire, mon vieux voisin ne me faisait pas l'honneur de me l'adresser; mais il parlait à un jeune homme d'une tournure vive et spirituelle, qui fredonnait en l'écoutant, et semblait répondre par un signe de tête: *Monsieur, nous verrons bien.*

L'ouverture commence. Ecoutez, écoutez! s'écrie le vieillard qui nous empêchait d'entendre; que ce motif est heureux! que ces transitions sont agréables! que ces instrumens à vent sont bien employés! Suivez, suivez cette période..... Saisissez-vous ce trait de basson embelli par Ozi... Eh bien! que vous disais-je de Sarti? Est-ce-là une

Digitized by Google

ouverture? Entendez-vous les applaudissemens?..... J'applaudissais en effet en toute confiance. J'applaudis aussi, dit le jeune homme, et de grand cœur; mais je suis forcé de vous dire que cette ouverture n'est pas de Sarti, elle est de Paër.... Vous m'étonnez, dit le vieillard; j'aurais juré avoir entendu cette ouverture il y a vingt ans, et notre homme un peu confus fit peu d'attention à l'introduction, qui par parenthèse est un morceau excellent de Sarti.

Tarulli chante son air, *Son le donne tutte quante*; et notre connaisseur est assez embarrassé de concilier la gravité du motif et la solennité du chanteur avec le sens des paroles: il allait presqu'accuser Sarti, quand le jeune homme le console et l'appaise un peu, en lui apprenant que l'air était de Mosca. Au piquant quatuor *Dorina, mia cara!* voilà notre homme remis en pays de connaissance: il croit dès-lors qu'il doit reconnaître aussi le duo *Son tenero agnelletto*. Voilà, voilà Sarti! dit-il avec chaleur; je le reconnais. Bon! coupe originale, motif heureux, excellente distribution d'orchestre! Ce duo était chanté par la Galli et Mandini. A merveille! délicieux. *Bis, bis*... Un moment, dit alors le jeune amateur, permettez-moi de vous assurer que ce joli duo est de Paër; *suum cuique*. Il n'y a ici que l'affiche qui ait tort; mais le joli air *Come un agnello*, dont le mouvement et le motif ont tant d'originalité, est de Sarti, et il est bien conservé; quant au *Final*, soyez tranquille, on y aura sans doute changé peu de chose. Le vieillard sourit avec un peu d'amertume; il commençait à se défier de la fidélité de sa mémoire.

Au second acte, nous entendons un duo délicieux, *Se fidel mi sei mio ben*. Mme Barelli et Garcia le chantent avec beaucoup de goût et de méthode. On le fait répéter.... Pour cette fois, s'écrie le vieillard, vous conviendrez bien que ce duo... Est charmant, répond le jeune amateur; mais il est de Farinelli; on l'a déjà entendu dans *le Convito*. Par exemple, continue quelque tems après le vieux connaisseur, vous ne direz pas que je n'aie pas entendu le duo de l'*Echo*. — Il est possible que vous en ayez entendu un autre; mais celui-ci est de Mosca, de ce musicien, qui, au forté-piano, tient la partition.... — La partition! il la tient donc pour ne pas la suivre. — Apparemment, et voyez encore cet excellent morceau, ce *quatuor* du *Collin-Maillard*. Il est aussi de lui. — Le vieillard ne revenait pas de la fécondité de M. Mosca. Mais en voici bien d'une autre. Au moment où les époux font la paix et s'embrassent, il se

Digitized by Google

rappelle la brillante polonaise de Viotti, que Viganoni et Garat ont si bien mise à la mode, *Che Gioia, che contento.* Attention, attention! dit-il; Garcia chante et fait entendre un air de sa façon, dont, sans reproche, la mode ne s'établira pas aussi vite. Le vieillard commençait à n'y plus tenir. Enfin, dit-il, nous voici dans la forêt; c'est ici que la Galli chantait un air admirable de situation et d'expression... Quoi! pas de récitatif... Voyons l'air: *Sventurata!* Bon! c'était le début.... Le vieillard se taisait à peine que M. Barelli attaque avec vivacité le plus brillant air de bravoure que Cimarosa ait pu composer. S'il avait connu la Catalani et ses prodiges, cet air lui eût été sans doute dédié. Mme Barelli y lutte à la fois contre toutes les puissances de l'orchestre; elle prodigue les traits, les roulades; elle étonne par sa justesse exquise et par son étonnante légèreté: mais le vieillard désappointé restait froid. Pour comble de malheurs, on lui supprime le beau cantabile qui précédait le *trio* dans le final. Furieux de ne reconnaître rien de ce qui l'avait autrefois charmé, plus furieux de s'être souvent trompé en prétendant le reconnaître, il sort après le second acte, et perd ainsi maladroitement le plus beau morceau de l'ouvrage, l'excellent trio pour lequel on avait fait un dernier acte de deux scènes.

Vous avez cruellement désolé ce connaisseur, dis-je alors au jeune homme en me rapprochant de lui; le voilà bien désenchanté. — J'étais prévenu, me répondit-il; un véritable connaisseur pourrait être lui-même abusé: on a eu peut-être ces raisons pour défigurer ainsi un ouvrage qui avait le rare mérite de l'unité de style; mais MM. tels et tels ont tort de permettre qu'on exécute leurs œuvres pendant que l'affiche prône celles de Sarti, en avertissant que ce compositeur est célèbre. C'est prendre un engagement qui m'alarme pour leur modestie et leur talent, que je crois inséparables: aussi quoiqu'en général les morceaux ajoutés soient bons, vous le voyez, l'ouvrage produit peu d'effet. Mme Barelli a chanté délicieusement; mais sa voix, si elle a l'étendue, n'a pas toute la qualité nécessaire à ce rôle. Il faudrait pour une telle musique et plus de voix et une plus grande méthode, et dans l'ensemble de l'exécution plus de nuances, plus de variétés, quelquefois un mouvement plus vif: c'est ce qu'il faut attendre aux représentations suivantes.

Je retournai en effet à la 2e, à la 3e, à la 4e représentations; tout a été beaucoup mieux: mais je n'ai retrouvé ni mon jeune ni mon vieux voisin de la première.

Digitized by Google

POLITIQUE.

L'EMPEREUR est encore absent : son génie veille au conseil présidé par le prince qu'il honore de sa confiance, dans le cabinet des ministres, dans le sein du Sénat. Rien d'officiel n'avait été publié relativement aux affaires de l'Escaut, les mesures étaient prises avec activité, et les ordres expédiés en silence ; enfin le 14, une communication solennelle a été faite par S. A. S. le prince archi-chancelier au Sénat extraordinairement assemblé ; S. A. était accompagnée de S. Ex. le ministre de la guerre, LL. AA. SS. le prince archi-trésorier, le prince vice-grand-électeur, et S. Ex. le ministre de la police générale, chargé en ce moment du porte-feuille de l'intérieur, assistaient à cette séance.

Dans un discours concis, le prince archi-chancelier a annoncé au Sénat que le ministre de la guerre allait lui donner communication de son compte rendu au conseil ; que les mesures déjà prises par les ministres de la guerre, de l'intérieur et de la police avaient reçu l'approbation de S. M. ; que S. M. en avait encore prescrit d'autres ; et que les résolutions du Sénat devaient dans cette circonstance porter au prince l'expression des sentimens de son peuple et éclairer les sujets de S. M. sur la constante sollicitude du Monarque.

Voici en quels termes le prince a terminé ce discours remarquable par sa noble simplicité, le caractère de sagesse et de dignité qui y est empreint, et l'élégante clarté d'expression qui est le cachet particulier du style de son illustre auteur.

« Vous apprécierez, Messieurs, combien il importe à la nation de repousser par les seuls moyens que nous avons sous la main, l'ennemi qui ose la menacer. Cet ennemi aurait obtenu une sorte de succès, si, par une diversion téméraire, il parvenait à faire reculer nos drapeaux des limites où la victoire les a placés. Qu'il sache que de vains efforts ne sauraient interrompre le cours des destinées de la France ! qu'au moment même où nos armées couvrent l'Europe, une population toute guerrière n'attend que le premier signal, pour offrir à la patrie de nouveaux soldats.

» Ainsi, Messieurs, la fureur des Anglais nous avertit sans cesse de nos ressources, chaque tentative de leur part développe et confirme les sentimens réciproques de confiance et d'amour qui unissent le prince et la nation. Je suis bien certain, Messieurs, que, dans cette conjoncture, le Sénat s'empressera de justifier par son opinion, l'opi-

Digitized by Google

nion publique déjà si favorablement disposée, et donnera un nouveau témoignage de son dévouement pour la personne sacrée de notre auguste souverain, et pour la gloire du nom Français. »

S. Exc. M. le comte d'Hunebourg, ministre de la guerre, a fait ensuite lecture du compte rendu annoncé dans le discours du prince archi-chancelier : cette pièce est trop intéressante et trop historique pour que nous en puissions rien omettre.

« Lorsque les immenses préparatifs de guerre de la part de l'Autriche appelèrent l'Empereur en Allemagne, S. M. n'eut pas besoin pour combattre de nouveaux ennemis de retirer ses troupes de l'Espagne ; celles qu'elle avait sagement conservées en Allemagne, jointes à une partie des nouvelles levées qui furent ordonnées à cette époque, et aux troupes de la Confédération du Rhin, ont suffi pour vaincre l'Autriche dans des batailles mémorables, et pour amener cette puissance à chercher son salut dans un armistice qu'elle a demandé, et dans les espérances de paix que cet armistice a fait naître

» Avant de quitter la France, l'Empereur, dont la sollicitude paternelle pour ses sujets sait tout prévoir, organisa diverses réserves sur plusieurs points de son Empire. S. M. les disposa de telle sorte que le territoire français ne pût être insulté, et qu'une partie des nouvelles levées exercées pendant plusieurs mois jointes à de vieilles troupes, se portassent avec rapidité sur les points de l'Empire qui pourraient être menacés.

» Mais à peine la nouvelle de l'armistice accordé par l'Empereur à l'Autriche était-elle parvenue à Londres, que l'Angleterre qui y préparait une expédition considérable, destinée sans doute à augmenter ses forces en Portugal et en Espagne, et à réparer les pertes qu'elle venait d'essuyer, se détermina brusquement à jeter cette expédition, non sur le territoire français qu'elle n'a pas osé attaquer, mais sur le territoire hollandais, où la lâcheté, et peut-être la trahison d'un chef étranger à cette nation et à la nôtre lui réservaient un succès momentané qui sans cela eût été pour ainsi dire impossible.

» On ne peut douter que l'Angleterre n'ait eu pour principal but de s'opposer par une diversion, à la paix continentale qu'elle redoute et qu'elle empêche depuis si long-tems, et d'essayer de détruire nos établissemens maritimes à Anvers, notre flotte de l'Escaut, et la marine de nos alliés.

» Le 29 juillet, l'expédition anglaise parut devant les îles de Walcheren et de Cadzan ; ses troupes de débarquement après avoir essuyé une grande perte de la part d'une de nos brigades, en descendant au nord de Walcheren, se rendirent maîtresses de Middelbourg et de Tervère qui se défendit pendant trente heures, et bientôt après de l'île de sud Beveland, où l'important fort de Batz fut abandonné trois heures avant que les ennemis y parussent.

» Dès que cette nouvelle parvint à ma connaissance, je m'empressai d'expédier, en conformité de ce qu'avait prescrit l'Empereur avant son départ, tous les ordres nécessaires, pour faire arriver rapidement des renforts sur les points menacés par l'ennemi ; en moins de trois jours, plus de vingt mille hommes, sous les ordres du général sénateur Rampon, se trouvaient en ligne sur la partie de l'Escaut qui sépare la Hollande de l'Empire français, pendant que le général sénateur Ste-

Digitized by Google

Suzanne était à Boulogne vainement menacé et en mesure de repousser les ennemis.

Depuis, ces forces se sont accrues, et s'accroissent journellement.

La garnison de Flessingue se porta en avant de cette place; elle en défendit les approches qu'elle défend encore; elle reçut plusieurs mille hommes de renfort, qui traversèrent audacieusement l'Escaut à la vue de l'ennemi, et même à travers ses bâtimens armés, sans qu'il pût s'opposer à leur passage.

» La batterie impériale de l'île de Cadzan, celle de Napoléon, ont foudroyé les vaisseaux anglais qui avaient osé tenter de franchir le passage de l'Escaut, entre Flessingue et Breskens, et ont forcé l'ennemi de respecter ce passage et d'en chercher un autre du côté de la Zélande.

» Les forts de Lillo et de Lieskenshoeck, qui croisent leurs feux sur l'Escaut en avant d'Anvers, défendent les approches du port et des chantiers de cette place importante, qui depuis si long-tems excite la jalousie des Anglais. L'armement de ces forts a été augmenté, ainsi que leurs moyens de résistance.

» L'avant-garde de l'armée du Nord est maintenant réunie sur l'Escaut; elle présente déjà des forces considérables, et qui surpassent même en nombre celles qu'on suppose à l'ennemi. Nos troupes se lient, du côté de Berg-op-Zoom, au corps d'armée que commande S. M. le roi de Hollande en personne, tandis que la gauche se prolonge le long de l'Escaut, depuis Anvers jusques et y compris l'île de Cadzan, et couvrent ainsi notre frontière du Nord. Les Anglais n'ont point encore mis le pied sur le sol français.

» Mais de nouveaux convois de bâtimens venant des ports d'Angleterre, annoncent que l'ennemi rassemble dans l'Escaut oriental toutes les forces qu'il a pu ramasser, pour vaincre par son opiniâtreté et par de nouveaux efforts, les obstacles qui l'ont tenu en échec dans les îles de la Zélande.

» On pourrait se demander ce que les Anglais espèrent obtenir de leurs efforts? Prendront-ils Flessingue? cette place est dans un bon état de défense; s'empareront-ils de l'escadre? les dispositions habilement exécutées par l'amiral qui commande la flotte, lui ont permis de prendre une position devant Anvers, qui réunit les moyens de la terre et de la mer pour la défense de cette place; mais si les Anglais avaient des succès, ils pourraient retarder la paix, violer notre territoire, et nuire essentiellement à nos alliés, dont la cause est la nôtre.

» S. M. l'Empereur et Roi est persuadée qu'après avoir fait respecter ses armes dans toutes les parties du Monde, les Français ne se laisseront pas insulter chez eux, pendant son absence, par 25 ou 30,000 Anglais.

» Dans cette circonstance, l'Empereur a confié à M. le maréchal prince de Ponte-Corvo le commandement de la nouvelle armée du Nord; et elle en a confié celui de deux corps d'observation qui se forment en ce moment à Wesel et à Lille au maréchal duc de Valmy et au maréchal duc de Conégliano.

» Cette situation des choses intéresse de trop près l'honneur national pour ne pas imposer l'obligation de requérir et d'appeler momentanément dans les rangs de l'armée du Nord de nombreux corps de

Digitized by Google

grenadiers et de chasseurs de la garde nationale de quelques départemens, pour concourir à repousser loin du territoire français et à chasser de la Hollande les bandes ennemies.

» Plusieurs départemens sont naturellement appelés à prendre part à cette expédition, quoique les plus rapprochés de la frontière, tels que les départemens du Nord, du Pas-de-Calais et de la Lys, aient semblé réclamer pour eux seuls cet honneur, si l'on en juge par l'extrême empressement qu'ils ont mis à organiser les cohortes de leur gardes nationales, et à les transporter sur la frontière menacée.

» Le département du Nord a déjà envoyé sur l'Escaut plusieurs mille grenadiers et chasseurs de sa garde nationale, et des compagnies de canonniers volontaires qui jadis défendirent si glorieusement la place de Lille contre les efforts impuissans de l'ennemi. Il en est de même du département du Pas-de-Calais et de celui de la Lys.

» L'ennemi frémira sans doute lorsqu'il verra tant de forces accourues de divers points de l'Empire, prêtes à le combattre avec acharnement, et à l'envelopper s'il osait mettre le pied sur le territoire français; l'élan de la nation entière contre son éternel ennemi ôtera sans doute pour toujours aux Anglais l'espérance de réussir dans de pareilles entreprises, et mettra peut-être un frein à leur haine contre le peuple français, par l'impossibilité de jamais la satisfaire.

Le Sénat a sur-le-champ nommé une commission composée des sénateurs comtes Lacépède, Serrurier, Germain-Garnier, président annuel, Laplace et Fouché, et leur a demandé le plus prompt rapport sur les communications qu'il venait d'entendre.

Le lendemain 15, sur le rapport de cette commission, le Sénat a voté une adresse à S. M. dans laquelle il exprime les sentimens partagés par tous les Français.

Votre majesté, Sire, y est-il dit (les braves de l'intérieur de votre Empire vous en conjurent) votre majesté n'éloignera des rives du Danube ni de celles du Tage aucune de ces légions invincibles qui ont eu si souvent l'honneur de combattre et de vaincre sous ses yeux, et rien ne retardera le moment si désiré par vous où l'olive de la paix s'élèvera au-dessus de vos aigles triomphantes; partout où il y aura des Français, il y aura une armée : les bras ne manqueront pas pour lancer la foudre, et des chefs expérimentés guideront le courage de nos braves gardes nationales : des généraux illustres marcheront à leur tête; sept sénateurs partagent cet honneur. La milice hollandaise relève avec fierté les antiques bannières qui rappellent les hauts faits des Bataves; et celui de vos augustes frères qui règne sur eux est à leur tête. Bientôt les Anglais seront repoussés sur leurs vaisseaux.

Les débris de leurs armes, Sire, seront les trophées dont le peuple français ornera les nombreux arcs de triomphe

Digitized by Google

que la reconnaissance va élever sur la route triomphale du plus grand des capitaines, et du monarque le plus chéri revenant des champs de l'Autriche à la tête de ses immortelles armées, et faisant proclamer par la victoire la paix du continent. »

A ces sentimens qui expriment si bien ceux de la nation toute entière, il est intéressant de joindre un tableau rapide du dévouement, du courage et de l'ensemble avec lequel s'exécutent les ordres ministériels pour la défense du territoire de nos alliés et celle des bords de l'Escaut.

S. M. le roi de Hollande a pris le commandement en chef de son armée; sa présence a imprimé partout le mouvement et la vie. Le général Rampon commande le premier corps français; il a sous ses ordres les divisions Chamberlac, Dallemagne, Charbonnier, Olivier. Le 2e corps est formé de troupes hollandaises, que vient renforcer le corps commandé par le général Gratien, et qui est en grande marche pour le quartier général de S. M., tandis que le général Rewbell, arrivé à Brême le 7, a forcé à s'embarquer précipitamment, les partisans réunis sous les ordres du duc de Brunswick.

S. M. le roi de Hollande a parcouru toutes les lignes de l'armée; elle a été témoin du plus vif enthousiasme, officiers et soldats hollandais tous pensent à Stralsund et brûlent du désir d'imiter leurs frères d'armes qui se sont couverts de gloire dans cette affaire. L'armée française reçoit chaque jour des renforts, plus de trente mille hommes sont arrivés sous les murs d'Anvers. Flessingue tient toujours.

On écrit d'Anvers en date du 14 août : « L'ennemi n'a fait aucun progrès; nous avons rassemblé nos forces; l'arsenal et la flotte sont à l'abri d'une attaque immédiate. Notre situation peut être considérée comme offensive, et le général Monnet auquel on fait passer des renforts repousse l'ennemi toutes les fois qu'il approche des murs de la place.

Ainsi le but de l'ennemi paraît manqué; il voulait prendre Flessingue pour assurer ses opérations sur l'Escaut, et Flessingue résiste : il voulait prendre Anvers et détruire la flotte; Anvers est couvert par une armée nombreuse, la flotte a remonté le fleuve, protégée par ses doubles batteries : une attaque sur la flotte par terre est impossible désormais; par le fleuve elle rencontrerait des obstacles bien difficiles à surmonter; des estacades ont été formées, des chaînes tendues, des digues de communications établies;

Digitized by Google

quatre nouvelles batteries de pièces de trente-six viennent d'être ajoutées à la défense des bords du fleuve. L'amiral Missiessi commande la flotte; la flotille hollandaise, sous les ordres de l'amiral Ruisch, a pris position dans le canal de Kramer.

Il est vrai plus que jamais de dire que les Anglais, en cette circonstance, ont semblé faire un appel au courage français, et à la fidélité, au dévouement de la nation et de ses fidèles aliés. Les départemens réunis placés en première ligne au poste de l'honneur et du danger s'en sont montrés bien dignes : les Deux-Nettes, l'Escaut, la Lys, la Meuse-Inférieure se sont mis en mouvement; partout on a offert aux préfets des bras et des tributs volontaires. Les fonctionnaires publics ont partout dirigé et secondé ce généreux élan : beaucoup d'entre eux ont marché à la tête de leurs détachemens, chacun amène sa compagnie de volontaires au poste qui lui est assigné; leur équipement est un fusil, une giberne et soixante cartouches : « Nous n'avons pas d'habits bleus, disent les conscrits, mais voilà là-bas des habits rouges. » Des lettres de Maëstricht citent MM. Cox, Boerghrave de Renesse, Michiels, maires de différentes villes, comme ayant particulièrement fait des offres de toutes espèces, en grains, bestiaux, argent, etc. etc. A Bruges l'infatigable activité de M. de Chauvelin, préfet, s'est manifestée dès le premier jour du péril qui menaçait les côtes du département de la Lys. Cette activité s'est communiquée à tous les fonctionnaires, à tous les habitans. Deux cohortes mobiles se sont à l'instant formées; les marins de Blankenberg sont partis en toute hâte pour Breskens. A Lille, Arras, Dunkerque, Gand, Bruxelles, le même enthousiasme se manifeste; et il est permis de croire que la journée d'Hondscoote aura une brillante rivale de sa gloire.

On se rappelle que les Anglais avaient fait une démonstration sur Cuxhaven : on a publié à Hanovre en date du 4 août, qu'ils avaient été chassés de toute la côte de l'Elbe et du Weser. Le général danois d'Ewald occupe Cuxhaven; la flotille anglaise a disparu.

En Espagne, les résultats de la brillante victoire remportée à San-Domingo par S. M. le roi Joseph en personne, se développent successivement, et font connaître la perte immense des Anglais.

Les nouvelles parvenues à S. Exc. le ministre de la guerre, du quartier-général de S. M. le roi d'Espagne, de

Digitized by Google

Val-de-Moro, le 6 août, portent que l'ennemi, informé de l'arrivée du maréchal duc de Dalmatie à Placencia, vient de se mettre en retraite; le maréchal duc de Bellune le suit. Si le duc de Dalmatie arrive, comme il est probable, sur le Tietar avant l'armée anglaise, cette armée aura perdu ses communications avec le Portugal par la rive droite du Tage, et son unique retraite sera sur la gauche de ce fleuve par le pont d'Almarar. Dans ce cas, la marche du duc de Bellune sur Talavera doit jeter l'ennemi dans le plus grand embarras. Le roi, de son côté, s'est porté sur l'armée de Venegas, qui avait passé le Tage à Aranjuez, après avoir été renforcée par des troupes de l'armée de Cuesta. A l'arrivée du roi, l'ennemi a repassé le Tage, et a brûlé ses ponts.

On attend maintenant avec impatience le résultat des mouvemens combinés du maréchal duc de Dalmatie sur les derrières des Anglais, avec ceux du duc de Bellune contre les insurgés espagnols. La perte des Anglais, dans les journées du 26, du 27 et du 28 juillet, est évaluée à plus de 10 mille hommes.

Des lettres du 7 août, au même ministre, annoncent que le général Wellesley, forcé à une retraite précipitée, s'est vu dans la nécessité d'abandonner 4,000 blessés à Talavera. Le général anglais a écrit à cette occasion au maréchal duc de Bellune, pour lui recommander ces blessés. Le 6 au soir, la cavalerie du premier corps était entrée à Talavera, d'où elle a marché le 7 sur Oropesa. Le duc de Bellune la suit avec son infanterie, et l'on attend incessamment la nouvelle de sa réunion avec l'armée du maréchal duc de Dalmatie, qui ne peut que hâter la fuite de l'ennemi, et la rendre plus désastreuse.

A Naples, l'expédition anglaise a tout à fait tourné à leur honte; mais s'il faut en croire des bruits venus de ces contrées, elle ne serait pas sans avantages momentannés; et les Anglais ne pouvant remporter de victoires sur le roi Joachim, en auraient remporté une sur la cour de Palerme: cette cour, si l'on en croit ces bruits, serait étrangement payée, punie de sa crédulité; la Sicile serait occupée au nom du roi de la Grande-Bretagne, et la famille royale sicilienne embarquée pour l'Angleterre: tels seraient les effets de la protection et de la foi britannique, dont il faut attendre la confirmation. Le roi Joachim s'occupe cependant à rétablir l'ordre dans ses provinces méridionales qui ont été menacées; ses décrets y récom-

Digitized by Google

pensent le zèle des citoyens, et y poursuivent les bandes de brigands qui s'y sont livrés à tous les excès.

Tels étaient les quatre points d'attaque sur lesquels les Anglais dirigeaient leurs efforts combinés. Sur trois de ces points, en Italie, en Espagne, sur l'Elbe, ils ont complétement échoué. Un éclatant revers les attend sur l'Escaut : puisse-t-il être le dernier châtiment réservé à leur haine aveugle, et à leur insatiable avidité !

Cependant le Tyrol abandonné des Autrichiens a recours à la clémence du roi de Bavière ; le Vorarlberg suivra cet heureux retour. Le maréchal duc de Dantzick, établi à Inspruck, opère sans obstacle un désarmement complet cette fois : c'est un des plus heureux fruits de l'armistice ; un autre est l'organisation rapide des forces de la Gallicie, l'occupation des places au nom de S. M., la prestation de serment des troupes et des habitans, la réunion de toutes les forces polonaises sur les frontières autrichiennes. Ainsi les négociations s'appuient doublement, et sur la défection des forces ennemies, et sur le complétement des nôtres, et sur les divisions qui éclatent dans l'armée autrichienne ; divisions qui, suivant les renseignemens les plus sûrs, ont déterminé le prince Charles, généralissime, à donner sa démission.

L'étendue et l'importance des matériaux ne nous permettent pas de jeter un coup-d'œil sur la Suède qui a opéré sa réorganisation politique, sur Rome qui continue la sienne, sur la Suisse que la paix du Tyrol rend à la tranquillité, sur notre intérieur où des travaux de tous genres se continuent ; sur Paris où les fêtes du 14 et du 15 août ont été célébrées avec une grande solennité, et auxquelles il n'a manqué que la présence auguste du Monarque auxquel elles étaient consacrées. Son retour n'est encore qu'espéré : cependant l'Impératrice a quitté Plombières ; et ce retour déjà heureux en lui-même, semble être le présage de celui qui est si vivement attendu.

AVIS. — Le *Mémorial pour la fortification permanente et passagère*; par Le Cormontaingne. Un vol. in-8° avec figures, annoncé dans notre N° du 17 juin, se trouve chez Charles Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26.

On trouve chez le même libraire, le *Mémorial pour l'attaque et la défense des places*; du même auteur, en 2 volumes in-8°. Le prix de chaque volume est de 9 fr., broché, et de 11 fr. franc de port.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXXIII. — *Samedi* 26 *Août* 1809.

POÉSIE.

LE DÉLIRE POÉTIQUE.

ODE.

TANDIS que Phœbé nous éclaire,
Sur cette roche solitaire
Qui peut s'offrir à mes regards?
Paix ! un hymne à la mort s'achève :
Le Barde assis chante son rêve,
Et s'assoupit dans les brouillards.

Mais là, dans les jardins de Flore,
Aux premiers rayons de l'aurore,
Quel autre chantre vois-je encor?
Les amours volent sur ses traces,
Il badine au milieu des Grâces,
Et joue avec sa lyre d'or.

Gloire à l'émule de Pindare!
Il chante, et, plus heureux qu'Icare,
Porte son vol jusques aux Cieux;
Il brave la foule insensée :
Seul il est libre, et sa pensée
L'affranchit d'un joug odieux.

Il vous dira comment Bellone,
Aussitôt que l'airain résonne,
Sème partout la mort, l'effroi;
Et comment on la vit défendre,
Achille aux rives du Scamandre,
Et les Français à Fontenoi.

Qu'un Dieu cruel, en sa furie,
Donne la mort, donne la vie,

Digitized by Google

Frappe et pardonne, tour à tour :
Bientôt dans les jardins d'Armide,
Paré de fleurs, héros timide,
Renaud s'enivrera d'amour.

Bientôt il vous dira la vie
De ce mortel qui, sans envie,
Aux champs coule des jours heureux,
Qui jamais du sort ne murmure,
Et sait trouver dans la nature
Tous ses besoins et tous ses vœux.

Qu'il chante ce bonheur facile
Qui règne aux champs, nouveau Delille
Flore le couvrira de fleurs;
S'il veut peindre un brûlant délire,
Sapho lui prêtera sa lyre,
Et l'amant versera des pleurs.

Mais, dans le Temple de Mémoire,
S'il veut graver un chant de gloire,
Qui des humains soit révéré :
Il part, s'élance d'Aonie,
Vole à l'Olympe, et son génie
Ravit aux Dieux le feu sacré.

Ainsi donc qu'au jour le plus sombre,
Ossian, inspiré d'une ombre,
Chante son rêve et ses aïeux;
Pour nous, volons sur le Permesse,
Et tour à tour, dans notre ivresse,
Soyons sublimes et joyeux.

Jouons, rions avec Catulle,
Chantons les soupirs de Tibulle
Sur la lyre d'Anacréon;
Mais si Pindare nous anime,
Assurés d'un élan sublime,
Portons nos chants au Panthéon.

Salut! ô filles immortelles!
Les héros, les rois et les belles
De vos faveurs savent le prix;
Et moi, Muses, qui vous adore,

Digitized by Google

Mille fois plus heureux encore,
Je vous dois le baiser d'Iris.

J. B. A. BÉRENGER.

LES NOUVEAUX SORCIERS.

VAUDEVILLE.

AIR : *C'est un Sorcier.*

Aux Sorciers on ne croit plus guère,
Mais c'est en vain qu'on m'a prêché ;
De ce vieux préjugé vulgaire
Je reste toujours entiché :
De moi vous vous moquez d'avance ;
D'avance aussi je l'ai prévu :
J'en ai vu... ce qui s'appelle vu.
Et je citerai, même en France,
Puisqu'on ose m'en défier,
Plus d'un Sorcier. (*bis.*)

Ce Dorimond, qui de Limoge
Par le coche vint à Paris,
Dans un palais aujourd'hui loge
Gorgé d'argent et de mépris :
A sa fortune tout conspire,
Il est sans honneur, sans esprit,
Il obtient des honneurs, du crédit :
Comme vous, au lieu d'en médire,
Ne vaut-il pas mieux s'écrier,
C'est un Sorcier ! (*bis.*)

Laid, petit, roux, plat, fat et bête,
Et sans un sou de revenu,
Melcour, dit-on, en tête-à-tête,
Près des belles est bien venu :
Vous croyez expliquer la chose
Avec un souris libertin ?
Mais non, rien !.. presque rien... c'est certain.
Or il n'est point d'effet sans cause ;
Donc j'ai le droit de publier
Qu'il est sorcier. (*bis.*)

Damon dont la Muse engourdie,
Pour modèle a choisi *Kotzebou*,

Digitized by Google

Nous a *baillé* pour comédie
Un long drame à dormir de bout :
De son ouvrage somnifère
Vous avez prévu le destin ;
Il ne peut aller jusqu'à la fin.
Mes amis, loges et parterre
Sont remplis un an tout entier.
C'est un Sorcier ! (*bis.*)

Germeuil, appesanti par l'âge,
Le dos voûté, les cheveux blancs,
S'avise d'entrer en ménage
Avec un tendron de seize ans.
On gémit sur la pauvre fille,
Qu'on s'obstine à nommer ainsi ;
Mais tout peut s'arranger, Dieu merci :
Le bon Germeuil voit sa famille
Tous les ans se multiplier :
C'est un Sorcier ! (*bis.*)

Ce gros abbé d'esprit si mince (1)
Qu'on ne vit jamais au saint lieu,
A qui l'on prétend qu'un grand prince
Donnait deux ans pour croire en Dieu ;
Dans sa conduite disparate,
Mais à son but très-conséquent,
De préjugés s'en va trafiquant ;
D'une calotte d'écarlate
On affuble mon grenadier :
C'est un Sorcier ! (*bis.*)

Armé d'une vieille assurance,
D'un débit lourd, d'un geste faux,
Mérival, sans intelligence,
Se croit un acteur sans défauts :
A contre-sens il se démène,
Alonge ou raccourcit les vers,
Toujours prend ses rôles de travers ;
Autant qu'un Molé sur la scène
On applaudit ce grimacier :
C'est un Sorcier ! (*bis.*)

(1) Le cardinal Dubois.

Digitized by Google

Et ce docteur que l'on renomme,
Qui du Monde verra la fin;
Et Forlis qu'on dit si bon homme,
Et dont le père est mort de faim;
Et ces barbouilleurs de Gazettes
Qu'enrichissent leurs plats écrits;
Et tant d'imbécilles beaux esprits;
Des Crésus qui n'ont que des dettes,
Des malotrus à vingt quartiers:
Que de Sorciers!! (*bis.*)

JOUY.

ANECDOTE DRAMATIQUE.

LOIN du théâtre, en loge clôse,
Un spectateur, nouveau Jourdain,
Disait un soir à son voisin:
« Est-elle en vers, est-elle en prose
» La pièce qu'on vient de jouer? »
— « Ma foi, répond l'autre, je n'ose,
» Monsieur, puisqu'il faut l'avouer,
» D'aussi loin décider la chose. »

KÉRIVALANT.

ENIGME.

En tête des enfans de Mars,
J'affronte avec eux les hasards
De la plus sanglante bataille.
Qu'on escalade la muraille,
Ou que l'on combatte en plein champ,
Je ne tremble pas pour mon sang.
On peut me maltraiter sans doute,
M'écharper, me mettre en lambeaux;
Parmi les morts, quoi qu'il m'en coûte,
Je crains peu de laisser mes os.
C'est avec calme que j'endure
La chaleur des étés, des hivers la froidure,
Aux yeux des conquérans j'ai d'autant plus d'éclat,
Que je reviens en plus mauvais état.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

LORSQUE de mes cinq pieds, lecteur, on fait usage,
Par moi les combattans, oubliant leur fureur,
Pour un tems limité renoncent au carnage,
Et goûtent du repos la tranquille douceur.
Si de mon premier pied tu fais abstraction,
Que suis-je alors? Un être imaginaire,
Qui peut pour un moment t'effrayer, ou te plaire,
Mais dont tu sens bientôt toute l'illusion.
Poursuis : en dernier lieu je te donne à connaître,
Si de mon être encor tu restes incertain,
Celle en qui le diable fit naître
Un désir qui causa la mort au genre humain.

S.....

CHARADE.

DANS mon premier on voit un port
Dont l'Anglais désirerait fort
Faire ce que dit mon dernier,
Pour voir réduits à mon entier
Les habitans de mon premier.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Juda* ou *judas*, espèce de trappe pratiquée au plancher pour voir et entendre au-dessous.

Celui du Logogriphe est *Course*, dans lequel on trouve, *cou*, *cour*, et *cours*.

Celui de la Charade est *Théâtre*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

SUR LE VÉRITABLE ESPRIT DE LA MÉDECINE.

Depuis long-tems nous avions le projet de publier quelques réflexions sur le véritable esprit de la médecine ; la lettre suivante nous en fournira l'occasion.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, on a depuis long-tems signalé les suites funestes que peut avoir la lecture habituelle des livres de médecine. Addisson, dans le *Spectateur*, cite un malade qui avait ainsi contracté tous les simptômes de la goutte, excepté la douleur, et chacun connaît quelque personne que la description d'une fièvre a rendue fiévreuse, ou le traitement d'une phtisie compliquée, poitrinaire, au moins en imagination. Cet effet est tellement commun qu'il n'y a guères que les seuls médecins qui puissent, sans danger pour eux-mêmes, s'attacher à l'étude des maux physiques de notre pauvre humanité, parce que l'exercice de leur profession leur fournit des sujets étrangers pour en appliquer les résultats, et ainsi, grâce à leurs malheureux malades, ils se trouvent en sûreté. Mais si la maladie ou le défaut d'occupation les empêche de se livrer à cet utile et salutaire exercice, alors ils rentrent dans la classe commune. Heureusement, car c'est une sorte de sauve-garde, la plupart des livres de médecine ont été jusqu'ici assez obscurs, assez hérissés d'érudition et d'ennui pour qu'il ne se trouvât guères que des esprits chagrins et mélancoliques, déjà malades par nature, qui pussent se complaire dans leur lecture, et s'adonner à découvrir dans le corps humain les maladies que ces livres renferment. Mais le mal a gagné, et si l'on n'y prend gârde il gagnera encore ; car il s'est élevé depuis peu une espèce de médecins que l'on pourrait nommer *les médecins galans*, dont le talent principal, je dis trop, la prétention marquée est de couvrir des fleurs du style ce que nos infirmités et leurs remèdes ont de repoussant. S'ils n'atteignent pas tout à fait le but, ils ne le manquent pas non plus tout à fait ; car s'ils ne sont pas agréables ils sont certainement ridicules, et l'invincible

Digitized by Google

penchant des Français pour la raillerie leur assure toujours l'avantage d'être lus. Un de ces médecins a été jusqu'à se charger de faire un Journal dans lequel il indique périodiquement tous les dix jours, avec toutes les fleurs de la rhétorique, les précautions infaillibles qui doivent assurer ou rétablir la santé de ses dociles lecteurs, ou, comme il le dit lui-même, de *ses fidèles*. Tout le monde peut prendre connaissance de ces oracles dans les extraits que d'autres journaux, propagateurs éclairés des belles choses, ne manquent jamais d'en donner, et Dieu sait si les préceptes du docteur sont aimables! Ce ne sont que bouillons de végétaux *balsamiques, vin généreux, pilules joyeuses, sirop anti-morose;* il n'est pas jusqu'aux lavemens et aux médecines que l'imagination du galant docteur ne recouvre de charmantes épithètes.

Cosi all' egro fauciull' porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso, etc.

Mais enfin quelque plaisir qu'on puisse prendre à cette jolie médecine, l'influence de ces gracieux articles n'est ni moins dangereuse ni moins réelle. On a beau en rire, cela fait toujours des malades, et je vous en citerai un exemple dont je suis encore tout occupé.

Je sors de chez un de mes amis que je n'avais pas vu depuis quelques mois. C'est un homme aimable, et que j'avais connu jusqu'ici doué d'une parfaite raison. Je l'ai trouvé assez pâle, en robe de chambre, assis près d'une table couverte de vases et de fioles de toute espèce. Un reste de feu se voyait dans un coin de la cheminée, et il semblait indécis entre deux verres remplis de liqueurs différentes qu'il tenait dans chacune de ses mains. Surpris de le voir ainsi défait : Eh! bon Dieu, mon cher, lui ai-je dit, êtes-vous malade? — Je crois que oui; je viens de lire la *Gazette de Santé*. — Eh bien? — Eh bien, mon cher, rien n'est si difficile que de vivre par le tems qu'il fait. Depuis quelques jours *l'air était humide, la température froide, la constitution boréale, les vents de méluzine, sous l'influence du rhumb nord*. Après avoir consulté mon baromètre et mon thermomètre, j'ai pris le régime stimulant ordonné par Mr M. S. U. dans le N° du 11 juillet; mais tout à coup, le 21, le vent à tourné : mon bon vin, mon café, et mon excellent bouillon sont devenus *un régime incendiaire;* et une dyssenterie rebelle qui me menaçait a été remplacée chez moi par une constipation opiniâtre à laquelle je ne résisterai pas. Conformément à l'ordre de

Digitized by Google

la Gazette, je me suis mis à la diète végétale; mais voilà que le froid et l'humidité sont encore revenus, et aujourd'hui le soleil est si chaud et le vent si froid que je ne sais plus auquel croire. Encore si je pouvais attendre quelque bon conseil; mais la Gazette ne paraîtra que dans huit jours, et d'ici là je serai mort infailliblement; ainsi, mon cher ami, je vous fais mes adieux. Il est bien triste de mourir si jeune! — Tout affligé de ce que je venais de voir et d'entendre, je voulus le ramener à des idées plus raisonnables, et j'essayai de lui rendre du courage sans toutefois le plaisanter, car je sais que les malades imaginaires sont plus susceptibles sur ce point que les véritables; mais lui me regardant d'un œil terne : — Mon ami, dit-il, je vous remercie de vos bonnes intentions; votre amitié pour n'être pas éclairée ne m'en est pas moins précieuse. Vous ne voyez pas comme moi mon état; il est sans remède, mais que mon exemple vous profite. Lisez la *Gazette de Santé* et suivez exactement les indications qu'elle donne pour se bien porter. En vous levant, mon ami, *frottez-vous légérement tout le corps avec une brosse et frictionnez-vous les bras et les jambes auprès d'un feu pétillant.* Ensuite, si vous n'avez rien de mieux à faire, vous pouvez faire *votre barbe, en gardant votre bonnet de lit qui doit être de coton, et non pas un mouchoir noué,* qui entraîne de graves inconvéniens; *mais ne coupez pas toute votre barbe, laissez-en un petit bouquet :* c'est suivant Mr M. S. U. un spécifique assuré *pour conserver les dents.* Ensuite.....» — Mon cher, lui dis-je en l'interrompant, je suis fâché de ne pouvoir vous écouter davantage. Je ne suis pas aussi maître de mon tems que votre docteur le suppose, et j'ai quelqu'affaire indispensable qu'il faut que je termine sans délai. » La-dessus je le quittai, et je m'en vins chez moi, où j'ai pris le parti de vous écrire afin que cet exemple serve à prévenir d'autres accidens. L. M.

Après avoir reçu cette lettre, nous l'avons communiquée à un de nos amis, étudiant en médecine, et nous l'avons prié denous en dire son sentiment. Voici ce qu'il nous a répondu :

Si la lecture des ouvrages de médecine, même des bons ouvrages peut avoir sur les esprits faibles une influence funeste, combien celle des mauvais ne doit-elle pas être plus dangereuse encore, sur-tout lorsque la charlatannerie, spé-

Digitized by Google

culant habilement sur la crédulité générale, est parvenue à leur donner une grande publicité! Or, assurément ces conditions ne peuvent se trouver mieux remplies qu'elles ne le sont présentement dans la *Gazette de Santé*. C'est-là que de tous les points de la France, on voit se réunir, comme dans un centre, toutes ces idées vagues et incertaines que l'on a tant reprochées à la médecine, et qui proviennent d'un défaut absolu de méthode précise et de connaissances exactes. Ce n'est ni mon intention ni mon intérêt de faire le procès à la médecine. Cette science ayant pour but l'examen des phénomènes compliqués de l'organisation animale, dominée par l'influence inconnue de la vitalité, est peut-être la plus difficile de toutes les sciences, comme elle en est la dernière application. Par cette raison, ses progrès sont liés à ceux des autres connaissances physiques. Elle ne peut que les suivre, non les précéder. Mais cet état d'imperfection inévitable où se trouve encore la médecine n'y rend que plus nécessaire l'esprit de discernement dans les observations, la sévérité dans les conséquences et sur-tout une réserve extrême dans les explications. Or, si ces principes sont incontestables aux yeux de toutes les personnes sensées, et s'ils sont mis en pratique par ce que nous avons de médecins éclairés, que penser de Mr. M. S. U. quand, à propos du tems qu'il a fait au commencement de ce mois, il vient nous dire : *Qu'il est resté dans l'atmosphère je ne sais quoi de nébuleux, qui, s'il n'a point donné à l'air une mollesse excessive et à la fibre un relâchement complet, a déposé dans nos humeurs des levains actifs d'une fermentation résultant de l'ardeur solaire et de l'humidité?* Je le demande à toute personne de bon sens. Qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que ce *je ne sais quoi de nébuleux* qui laisse dans l'air une *certaine mollesse?* De la mollesse dans l'air! Et qu'est-ce que ce *levain de fermentation* déposé *dans nos humeurs?* Cela est-il autre chose qu'un pur galimathias? J'entends bien du son et des paroles, mais point de pensées.

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

C'est pourtant de ce ton que l'on parle à 1800 abonnés *fidèles;* et pour qu'on ne croie pas que je choisis à plaisir un passage malheureux et unique, aime-t-on mieux celui-ci, où, en parlant des asperges, Mr. M. S. U. nous dit : *Pour revenir aux asperges, qui ont excité ces réflexions, tout n'invite-t-il pas à croire que cet herbage légumier, à*

Digitized by Google

raison de son appétit pour les matières animales, doit être plus propre que tout autre à entraîner par affinité d'aggrégation les sédimens alcalins déposés dans la vessie. Les asperges qui ont *de l'appétit* pour les matières animales! et cet *appétit* qui leur fait entraîner *des sédimens alcalins!* Après cela, M^r. M. S. U. s'écrie : *C'est ainsi qu'Hippocrate institua son école immortelle, des principes de laquelle vous ne pouvez dévier, sous peine d'hérésie mortelle!* Et dans le même numéro, vous trouvez un article sur la direction des ballons, sujet qui, selon M^r. M. S. U., *a plus de rapport qu'on ne croit avec la médecine.* Ailleurs il propose un prix de physiologie pour celui qui appliquera aux cinq sens l'idée du père Castel sur le clavecin oculaire. Il ne faut, dit-il, que *décomposer les nuances des sens,* comme on a fait celles des couleurs. Ailleurs il recommande *pour le mal de dents* les aimans de Le Noble, dont les *émanations chassent les corpuscules hétérogènes qui obstruent les canaux nerveux;* car toute invention qui tient du charlatanisme trouve sa place dans cette *Gazette;* j'en suis fâché pour le docteur Gall, dont M^r. M. S. U. paraît fort enthousiasmé. Ce bon esprit du rédacteur s'étend à ses correspondans. Ici c'est un médecin, ancien partisan de Mesmer, qui prétend que la *cause et l'effet des météores et de la fièvre sont absolument identiques.* Plus loin c'est un médecin de Narbonne qui voudrait que le Gouvernement formât à Montpellier un observatoire impérial, dont les directeurs seraient nommés d'après le choix et sur la désignation de la Société de Médecine pratique de cette ville, afin, dit-il, *qu'ils tournassent leurs recherches, non vers l'astronomie seule, à l'instar de l'Observatoire de Paris, mais aussi vers les qualités chimiques de l'air qu'ils analyseraient à volonté. J'ai la conscience,* dit toujours le correspondant de Narbonne, *qu'un tel établissement nous mènerait comme par le fil d'Arianne, à découvrir le* quid Theïon *d'Hippocrate, le* quid divinum *de Sydenham* (ce je ne sais quoi de Mr M. S. U.); *en un mot, les qualités occultes de Stoll, ce dédale inextricable des causes de maladies soit passagères, soit stationnaires.* Certes, voilà une belle idée que l'on nous donne de l'infaillibilité de la médecine! S'il ne lui manque plus que ce *je ne sais quoi,* ce *quid Theïon* ou *quid divinum*, elle est assurément bien avancée! Comment dans un siècle éclairé, et chez un peuple instruit, peut-on débiter de pareilles sottises et trouver des acheteurs?

Digitized by Google

Une autre remarque que l'on fait en lisant cette *Gazette*, c'est que le rédacteur paraît considérer les médecins de son ordre, ceux qu'il appelle *médecins Hippocratiques*, comme une sorte de troupe réglée dont il est le capitaine, et qui, sous la bannière de la *Gazette*, fait la guerre au genre humain. Par exemple, si un vieux chirurgien s'avise de se faire recevoir docteur en médecine, M. M. S. U. l'appelle un *apostat de la chirurgie, cherchant comme Laberius* (qui n'était pas chirurgien, mais chevalier) *une place dans les rangs serrés des médecins. Eh quoi!* dit-il, *un simple soldat abandonnant ses drapeaux, obtiendrait-il, moyennant finance, et pour prix de sa désertion, une compagnie dans un autre régiment?* Quelques lignes plus haut, il le traite d'une manière plus dure encore. *Qui t'a donné*, lui dit-il, *qui t'a donné, profane, la mission de porter une main impie à l'arche d'alliance, sous le vain prétexte qu'elle est prête à tomber? Trembles, un tel sacrilége ne peut rester impuni!* Et ailleurs : *Qui peut plaisanter d'un art dont la fièvre et les douleurs sont les ministres, dont la mort est le terrible vengeur?* Cette manière de considérer la médecine sous un point de vue militaire pourrait dans les circonstances présentes avoir son utilité.

D'après les passages que je viens de rapporter, on pourrait se faire une idée du style de l'auteur; mais je dois à la vérité de dire qne cette idée serait inexacte; car je n'ai encore cité que les phrases les moins déraisonnables, et tout ce qu'on y trouve d'enflure et d'exaltation factice et ampoulée surpasse l'imagination. Veut-il, par exemple, *combattre* un médecin qui a eu le malheur de trouver que la décoction de mille feuille était insipide et sans vertus médicales. *Eh! de quel droit*, lui dit-il, *novateur ingrat, détrônes-tu l'Achillœa millefolia?* Mais sur-tout où il excelle, c'est dans l'art de revêtir les idées ignobles, les images dégoûtantes par des épithètes pompeuses. Veut-il parler, par exemple, de la douche ascendante et de ses usages? C'est *la douche ascendante, rivale heureuse du clystère, et qui est, relativement à lui, ce qu'est un* in-folio *à une brochure!* Veut-il prôner l'usage des bains de tripes et leur vertu cosmétique, il a soin de les indiquer comme un moyen de rendre les apparences de la virginité aux filles qui l'ont perdue, et il habille ainsi cette idée immorale : *Nous connaissons telle Vestale qui ayant laissé éteindre le feu sacré, n'a point eu à redouter le triste privilége d'être enterrée de son vivant, et qui, sans recourir aux vains et dangereux pro-*

Digitized by Google

cédés de maint bavard, a recouvré, dans cette fontaine de Jouvence, les honneurs de la pudicité. Ailleurs il indique les maisons où l'on reçoit les femmes en couche, *soit les victimes de l'erreur d'un moment, soit des épouses qui peuvent annoncer une glorieuse maternité, et que les hasards de la guerre, des affaires imprévues, un voyage subit, le besoin du recueillement, séparent pour quelque tems d'un époux chéri.* Mais c'est sur-tout dans la description des maladies hystériques qu'il étale toutes les grâces de son style. Il indique avec complaisance, avec le plus grand détail toute la suite du traitement, et jusqu'aux parties où les remèdes doivent être appliqués. Il insiste aussi beaucoup sur les prétendus procédés qu'il emploie pour conserver les formes après l'accouchement, et *pour empêcher*, dit-il, *qu'on ne s'aperçoive que l'amour a passé par-là.* Je ne connais rien de si dégoûtant au monde que ce désagréable mêlange d'expressions galantes appliquées à des opérations chirurgicales, et je n'aurais pu me résoudre à rapporter de semblables expressions, si l'on ne m'avait assuré que ces misérables feuilles sont très-répandues. Je ne suis pas plus scrupuleux qu'un autre, et je ne crois pas qu'il faille faire subir à chaque auteur un examen de morale; mais quelle que soit la conduite particulière, on doit toujours être sévère et sans tache dans des écrits destinés à un grand nombre de lecteurs. On doit y respecter les mœurs publiques et non pas les insulter à plaisir par des détails licentieux. De pareils écrits sont moins du ressort de la critique que de l'autorité, qui défend d'exposer des gravures ordurières aux yeux des passans.

Par un Étudiant en Médecine.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

OBSERVATIONS GRAMMATICALES.

A M. LE SÉNATEUR FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, COMTE D'EMPIRE.

M. le Comte, permettez-moi de vous adresser quelques observations, non comme membre du Sénat conservateur de la Constitution, qui ne court aucun risque, mais comme membre du Sénat conservateur de la Langue française, quelquefois blessée par ceux même qui devraient en être les plus fidèles gardiens.

Je n'attaquerai aujourd'hui qu'une habitude qui prend de jour en jour plus de consistance, celle de placer une négation dans toutes les phrases où se trouve la préposition AVANT QUE, comme : j'étais ici AVANT QUE vous N'Y vinssiez, au lieu de : AVANT QUE vous y vinssiez.

On trouve dans un abrégé de grammaire, à la suite du *Dictionnaire Universel de Boiste*, ce principe : AVANT QUE *ne souffre point la négative*; et pour exemple, AVANT QUE *tes regards ne contemplent la victoire*. C'est une faute, dit l'auteur, et il le prouve par les autorités suivantes :

Vertueuse Zaïre, *avant que* l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée.... VOLTAIRE.

Avant que la raison, s'expliquant par ma voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné les lois.... DESPRÉAUX.

Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée
Avant que vous eûssiez rassemblé votre armée.... RACINE.

Il serait facile, si cela était nécessaire, de multiplier, tant en vers qu'en prose de semblables autorités que personne, sans doute, ne s'avisera de récuser : peut-être suffit-il d'y ajouter celle du raisonnement.

Il y a des verbes qui appellent après eux une négation : ce sont ceux qui expriment quelque crainte qu'une chose *ne* soit ou *ne* soit pas, ou quelqu'empêchement à ce qu'elle *ne* se fasse. Les phrases où ils sont employés équivalent à celles qui exprimeraient le désir contraire. Ainsi les suivantes :

J'ai peur que vous *ne* soyez vaincu,

Digitized by Google

Je crains que vous *n'*arriviez pas assez tôt,

Je tremble qu'on *ne* nous surprenne,

sont précisément dans ce cas ; en effet, si je n'avais pas le désir, ou au moins l'apparence du désir, que vous *ne* soyez pas vaincu, je n'annoncerais pas la peur que vous *ne* le soyez. J'exprime également le désir que vous arriviez assez tôt, et celui de n'être pas surpris.

Empêcher qu'une chose *n'ait* lieu, c'est faire en sorte qu'elle *n'ait pas* lieu. Quand je dis : j'empêcherai qu'on ne trouble votre repos, c'est comme si je disais : je ferai en sorte que votre repos *ne* soit point troublé.

La négation existe avec les mêmes verbes dans la langue latine, et probablement dans toutes les langues, parce qu'elle appartient à la grammaire générale, qui est celle du bon sens. Mais quelle négation peut être motivée par la préposition *avant que ?* Existe-t-elle après *ante quam* dans la langue latine ? pourquoi donc la langue française l'admettrait-elle ?

Un écrivain respectable, et qui sans doute n'y avait pas réfléchi, un jour que je lui citais comme fautive cette phrase : *Vous étiez savant avant que je ne fusse né*, au lieu de : *Avant que je fusse né*, m'assura qu'on pouvait dire l'un et l'autre.

S'il était vrai que dans ce cas on pût indifféremment employer la négation ou s'en passer elle serait au moins inutile, et par cela seul on devrait la proscrire ; mais il s'en faut que le choix soit indifférent. Souvent la négation présenterait un sens tout à fait contraire à celui de l'auteur, puisque le *ne* semble toujours pouvoir être joint à la seconde négation, *pas*. Ainsi dans le vers de *Zaïre*, cité plus haut, dirait-on :

Vertueuse Zaïre, *avant que* l'hyménée
Ne joigne *pas* nos cœurs, etc.

De même celui de Boileau réduit en prose :

Avant que la raison....
*N'*eus *pas* instruit, etc.

Celui de Racine :

Avant que vous *n'*eussiez *pas* rassemblé, etc.

ces auteurs auraient dit le contraire de ce qu'ils voulaient dire.

Je n'ai pas le tems de faire des recherches, mais je suis

Digitized by Google

persuadé qu'on ne trouverait pas un seul exemple de la locution contre laquelle je m'élève dans les bons écrivains des dix-septième et dix-huitième siècles, avant la révolution; même dans ceux de l'élégant écrivain qui prétendait qu'elle n'est pas fautive.

Si malgré l'habitude de l'entendre ou de la voir par écrit, elle vous paraît, M. le Comte, aussi vicieuse que je l'imagine, c'est à vous et à ceux qui possèdent un style aussi pur que le vôtre, dont les ouvrages font autorité, à rendre sa condamnation publique, à l'exiler de la langue française avec le plus grand éclat. Un désaveu formel, fait par vous, au nom de la Classe de la littérature française, empêchera sans doute que l'usage n'en devienne plus général; c'est à vous, en un mot, de vous opposer au mal *avant qu'il soit* sans remède.

J'ai l'honneur, etc. FRAMERY, *C. de l'Institut.*

Réponse de M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU *à la lettre de M.* FRAMERY, *sur l'usage de la négation entre le* que *d'*avant que, *et le verbe suivant.*

Paris, le 4 mai 1809.

Vous me consultez, Monsieur, avec tant de politesse, que je voudrais me trouver plus digne de vous répondre; mais comment fixer vos doutes? Je vous dirai mon avis sans nulle prétention de prévenir la sentence de juges plus compétens.

Suivant M. Boiste et vous, AVANT QUE *ne souffre point* la négative.

Il semble que M. Boiste voie dans ces deux mots *avant que*, une préposition; et de ces deux mots, vous-même paraissez n'en faire qu'un, puisque vous avez soin de les joindre par un tiret. Or, ce sont deux mots distincts. Boileau les a séparés :

Avant donc *que* d'écrire apprenez à penser.

Le mot *avant* est lui seul une préposition, marquant la première place dans le même ordre des tems où son opposé, *apres*, sert à marquer la dernière. Le *que* dont ils sont suivis, est une conjonction, fameuse dans notre langue et dont les grammairiens font un de ses grands mystères. Cette préposition et cette conjonction ont chacune leur valeur. Mais quand elles sont unies, ce n'est pas le mot *avant* qui exerce sur la phrase où il se trouve avec *que*, l'influence du régime, c'est le seul *que* subséquent. Ce

que,

Digitized by Google



que, pouvant se lier à des idées négatives comme à des affirmatives, et se trouvant, en français, très-souvent suivi de *ne*, puisque nous représentons le *quin* latin par *que ne*; il suit de là, ce me semble, que M. Boisté a eu tort de décider, en principe et sans nulle exception, qu'AVANT QUE *ne souffre point la négative*. Je vous demande, Monsieur, comment on exprimerait, sans cette négation, la pensée de ces deux vers :

Des grands hommes la mort consacre les vertus,
Rarement on les loue, *avant qu'ils ne* soient plus.

Je vous ferais, en ce genre, mille phrases dans lesquelles *avant que* non-seulement supporte la négative, mais ne saurait s'en passer.

Un ami du jus de la treille
Ne vous dirait-il pas fort bien :
Je ne quitte point la bouteille
Avant qu'il n'y reste plus rien ?

Et j'en appelle à vous-même. Vous me citez une phrase qui est conçue en ces termes purement affirmatifs : « J'étais ici *avant que* vous y vinssiez. » Ajoutez-y une phrase, qui peut suivre la première, mais qui serait négative : « et je n'en sortirai pas *avant que* vous *n'en* sortiez. » Vous conviendrez, je l'espère, que vous seriez obligé d'employer la négative, sans laquelle votre idée ne pourrait être rendue. La thèse est donc mal posée.

L'exemple de M. Boisté : AVANT QUE *tes regards* NE *contemplent la victoire*, et qui lui semble une faute, pourrait n'en être pas une. Cette phrase est incomplète : car où est son autre membre...? Comment peut-on condamner une proposition dont on n'a que la moitié ? Ensuite, dans quel ouvrage cet exemple est-il puisé ? à qui avons-nous affaire ? Il faut chercher des exemples dans les auteurs approuvés.

Vous en trouverez beaucoup en français et en latin, qui emploient *avant que*, sans faire suivre ce *que* par une négation.

Dans une fable de Phèdre, aussi courte qu'élégante, un jeune Veau veut apprendre au Taureau à se plier pour entrer dans son étable :

Tais-toi, dit l'animal puissamment encorné :
Je sais ce que tu dis, avant que tu sois né.

Tace, inquit, antè hoc novi quàm tu natus es.

Digitized by Google

Vous remarquerez ici que l'*ante quàm* des Latins n'est pas nécessairement suivi du subjonctif, comme l'*avant que* français. Ce serait ici l'objet d'une autre discussion, étrangère à notre objet.

Boileau a beaucoup d'exemples, extrêmement remarquables, d'*avant que* sans négative.

Avant qu'un tel dessein *m'*entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée. SAT. I.

Alidor, dit un fourbe, il est de mes amis :
Je l'ai connu laquais *avant qu'il* fût commis. SAT. IX.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais, sous la tombe, *eût* enfermé Molière. EP. VII.

Voltaire prête aux ligueurs un tour qui n'est pas moins vif :

Il fut des citoyens *avant qu'il fût* des maîtres.

Les bons écrivains en prose ont la même attention :

« Le lendemain, on retourne au même lieu *avant que* le « soleil *se* lève. » J.-J. ROUSSEAU.

Mais observez, je vous prie, que dans ces divers exemples, *avant que* est employé dans son acception propre, et qu'il n'y est question que d'idées affirmatives. *Avant que* a d'autres sens; car les prépositions se remplacent et se mettent quelquefois l'une pour l'autre. Or, *avant que* s'emploie pour *à moins que, plutôt que, sans que,* etc. Dans ces cas, la négative est commandée par le sens. Exemples :

Les Rois amis de l'Angleterre,
Tour à tour au piége entraînés,
Ne cessent-ils jamais la guerre
Avant qu'ils ne soient détrônés ?

c'est-à-dire :

A moins qu'ils ne soient détrônés ?

Le Héros qu'ils osent combattre,
Aux bords du Danube éperdu,
Arriva toujours pour les battre
Avant qu'il ne fût attendu.

c'est-à-dire :

Plutôt qu'il n'était attendu.

Je ne prétends pas, Monsieur, que ces vers-là soient

Digitized by Google

bien bons; faits au courant de la plume, j'ai cru pouvoir les risquer, pour vous faire apercevoir les divers sens d'*avant que*. On le trouve dans des phrases semblables en apparence, mais que la réflexion nous apprend à distinguer. On doit dire, par exemple, avec la négation, que les hommes ne doivent pas être enterrés *avant qu'ils ne* soient morts, comme on dirait en latin : *Homines, non nisi defuncti, vel quin priùs mortui sint, non sepeliantur.* Mais quelques hommes ont eu le malheur d'être enterrés *avant qu'ils fussent* morts : *Humati infelices, antè quàm è vitâ decessissent.* Dans cette dernière phrase, *avant* désigne, en effet, la priorité de tems. C'est la seule circonstance que vous ayez eû en vue, et à l'égard de laquelle vous avez toute raison.

Notre Académie française n'avait que le même objet, quand elle a cité des phrases où elle emploie *avant que*, toujours sans négation. Et cependant l'habitude de cette négation, vicieuse dans ce cas, est beaucoup plus ancienne que vous ne le soupçonnez. Vous n'êtes pas le premier à relever cet abus. Le professeur Desgrouais a fait un article exprès des *négations de trop*. Il nous apprend qu'à Toulouse,

On dit, en gasconisant :	Lorsqu'en français l'ont doit dire :
Pourquoi êtes-vous sorti *avant que* je *ne* fusse revenu?	Avant que je fusse revenu.
Embrassez votre père *avant qu'il ne* parte.	Avant qu'il parte.
Avant qu'il ne soit un an, je veux avoir marié ma fille.	Avant qu'il soit un an.

(Les *Gasconismes corrigés*, page 318.)

Le livre de Desgrouais est de 1768, ainsi bien antérieur à la révolution.

L'auteur du *Dictionnaire critique de la langue française*, blâme aussi Mme de Sévigné d'avoir dit : « J'irai vous voir » très-assurément, *avant que* vous *ne* preniez aucune réso» lution là-dessus. »

Mme de Sévigné peut être un auteur charmant, sans être à toute rigueur un auteur vraiment classique. Elle n'a pas fait ses Lettres comme l'on compose un livre. Cependant, je vous avoue que le passage repris par M. l'abbé Féraud, me semble irrépréhensible. En s'exprimant de la sorte, Mme de Sévigné avait en vue d'écarter tout parti qu'on

Digitized by Google

pourrait prendre sans qu'elle y fût appelée. Son idée en écrivant était toute négative. Elle ne dit pas : avant que vous preniez *une* résolution, mais : avant que vous *ne* preniez *aucune* résolution. Ceci est beaucoup plus fort. Sa négation est double ; et malgré M. Féraud, je crois qu'elle a bien rendu ce qu'elle avait dans l'esprit.

Cette question, Monsieur, n'est pas tout à fait oiseuse. Montaigne a dit que *nos troubles sont souvent grammairiens*. En fait de jurisprudence, il faut sur-tout prendre garde à ce qu'on dit ou écrit. Rien n'y peut être incertain. Supposez un testateur disposant de sa fortune. S'il a dit : je donne et légue tel domaine à mon neveu, et j'entens qu'il en jouisse *avant que* ma sœur *se* marie : il est clair que le neveu doit posséder le domaine avant l'hymen de sa tante. Si le testateur a dit avec la négation : je donne mon beau domaine et j'entens que mon neveu, ne puisse pas en jouir, avant que ma chère sœur *ne* soit établie : alors, la sœur doit jouir du domaine tant qu'elle reste fille, et le neveu doit attendre. Ainsi, la négation peut être placée, ou non, entre le *que* et le verbe ; et ce sont deux sens distincts.

Je m'arrête ici, Monsieur, *avant que* j'aie épuisé ce qui me restait à dire. Vous trouverez bien, sans moi, la solution complète du doute qui vous arrête :

Vous offrir mon faible secours
Serait un peu trop téméraire.
De La Fontaine j'ai toujours
Retenu l'avis salutaire :
On ne vend pas la peau de l'ours
Avant *qu'on ne l'ait mis par terre.*

C'est moi qui ajoute, *avant*, au texte de La Fontaine ; mais je le crois bien placé, comme une nouvelle preuve qu'*avant que*, pour *à moins que*, admet la négation.

Ce qui ne souffre aucun doute, c'est l'estime ancienne et inviolable avec laquelle j'ai l'honneur de vous saluer,

FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU.

Réplique à M. le Sénateur FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Comte d'Empire, sur la discussion grammaticale, relative à la preposition* AVANT QUE.

M. le Comte, je m'applaudis d'autant plus de vous avoir soumis la question relative aux mots AVANT QUE, réunis

Digitized by Google

ou séparés, que vous l'avez résolue, à ce qu'il me semble, en l'éclaircissant de la manière la plus lumineuse. AVANT, est, en effet une préposition qui sert à marquer l'antériorité du tems; et c'est le QUE, soit qu'on l'y joigne, soit qu'on l'en sépare, qui détermine les cas où le verbe qui la suit, doit paraître avec ou sans négation.

Dans l'exemple que j'ai cité (non d'après M. Boiste, mais d'après un précis grammatical intitulé: *Principales difficultés de la langue française*, qui se trouve dans son Dictionnaire, et qu'un autre a réclamé), on a eu le tort, que j'ai partagé moi-même avec plusieurs autres, de poser en principe, que la locution AVANT QUE ne souffre point la négative; et je conviens, d'après vos observations, qu'il y a en effet des cas où elle peut être admise. C'est ce que vous prouvez parfaitement par des exemples aussi multipliés qu'heureusement choisis. Mais puisqu'il en est en plus grand nombre où cette négation est fautive, et que depuis quelques années, elle est employée partout, même par les meilleurs écrivains, ne conviendrait-il pas d'indiquer quelque moyen de distinguer ces deux cas opposés, pour éviter les fautes que fait commettre l'absence d'une règle positive?

Par exemple, ne pourrait-on pas dire que cette locution AVANT QUE contient une ellipse, représentant les mots AVANT le MOMENT où, et qu'il suffit de rétablir les mots sous entendus, pour juger si le verbe doit-être, ou non, accompagné de la négation, qui disparaît dans cette analyse, toutes les fois qu'elle n'était pas nécessaire? Permettez-moi, M. le Comte, de faire l'essai de ce moyen, en l'appliquant à vos propres exemples.

« Des grands hommes la mort consacre les vertus;
» Rarement on les loue AVANT QU'ils *ne* soient plus. »

(C'est-à-dire, AVANT le TEMS OU ils *ne* sont plus.)

« Un ami du jus de la treille
» Ne vous dirait-il pas fort bien
» Je ne quitte point la bouteille,
» Avant qu'il *n'y* reste plus rien. »

(C'est-à-dire, AVANT le MOMENT OU il *n'y* restera plus rien.)

Il est évident qu'ici la négation est indispensable, puisqu'en décomposant la phrase, on est forcé de l'employer. Mais en est-il de même, M. le Comte, de la phrase que

Digitized by Google

vous supposez à la suite de la mienne? « J'étais ici AVANT QUE vous y vinssiez. » Vous ajoutez : « Mais je n'en sortirai » pas AVANT QUE vous *n'en* sortiez. » Si j'analyse par ce même moyen ce complément de phrase, ne dirai-je pas, sans négation, « mais je n'en sortirai pas AVANT le MOMENT » *où* vous en sortirez; avant le tems où vous en serez sorti? » Donc la négation, n'étant pas nécessaire, serait fautive; et si vous l'avez employée, c'est que vous avez pris AVANT QUE dans le sens d'à MOINS QUE. J'examinerai bientôt cette substitution que vous approuvez.

Je vais maintenant appliquer le moyen que je propose aux phrases qui, d'après vos citations même, n'admettent point de négation.

« Tais-toi, dit l'animal puissamment encorné;
» Je sais ce que tu dis AVANT QUE tu sois né. »

(C'est-à-dire, AVANT le tems OU tu es né.)

Mais n'y a-t-il pas ici, dans le latin comme dans le français, une licence poétique, autorisée par les lois de la versification, par laquelle la négation se trouve supprimée? N'aurait-on pas traduit, en prose, AVANT le tems OU tu n'étais *pas* né?

Il n'y a pas la même incertitude dans les autres exemples.

« AVANT QU'un tel dessein m'entre dans la pensée... »

(C'est-à-dire : AVANT le moment *où* un tel dessein m'entrerait dans la pensée.)

« Je l'ai connu laquais AVANT QU'il fût commis... »

(C'est-à-dire : AVANT le tems *où* il fut commis. — Ainsi des autres.)

Mais, dites-vous, M. le Comte, les prépositions se remplacent, et se mettent quelquefois l'une pour l'autre; or, AVANT QUE s'emploie pour *à moins que, plutôt que, sans que*, etc. Oui sans doute, en poésie, où l'on ne se pique pas d'une sévérité grammaticale aussi rigoureuse qu'en prose; ainsi, vous avez pu dire :

« Les Rois, amis de l'Angleterre,
» Tour à tour au piége entraînés,
» Ne cessent-ils jamais la guerre
» AVANT QU'ils *ne* soient détrônés. »

(Au lieu de A MOINS QU'ils *ne* soient détrônés.)

Digitized by Google

Si j'applique à cet hémistiche l'analyse : AVANT le moment *où* ils sont détrônés, il n'y a plus de négation ; de même pour les suivans :

« Le Héros qu'ils osent combattre
» Aux bords du Danube éperdu,
» Arriva toujours pour les battre
» AVANT QU'il *ne* fût attendu.

(Au lieu de PLUTÔT QU'il *ne* fut attendu.)

Mais par l'analyse, AVANT le tems *où* il était attendu.

Je suis persuadé, M. le comte, que si vous aviez à exprimer en prose ces mêmes idées pour lesquelles les circonstances présentes vous ont si heureusement inspiré ces vers, vous auriez préféré ces prépositions A MOINS QUE, PLUTÔT QUE, à celle d'AVANT QUE ; ou que si vous aviez employé cette dernière, vous ne l'auriez pas fait suivre de la négation, qui, loin d'être nécessaire, en altère le sens.

Au reste, M. le Comte, je n'ai pas prétendu être le premier à relever cet abus de la négation. Je ne connais pas le livre de Desgrouais, que vous me citez, et qui en prouve l'ancienneté ; mais il paraît qu'il en accuse seulement nos provinces méridionales, et qu'en le signalant, il a voulu en préserver les bons écrivains français. Pour moi, j'avais bien remarqué cette faute dans la conversation familière ; mais ce n'est, à ce qu'il me semble, que depuis la révolution qu'elle tend à devenir générale, et que je la rencontre dans les discours, dans les livres d'auteurs dont on devrait attendre le style le plus correct ; même dans des écrits publiés au nom du Gouvernement. Desgrouais, en condamnant cette locution vicieuse, a-t-il du moins indiqué les moyens de l'éviter, et de distinguer les cas où la négation est nécessaire de ceux où elle est fautive ? car elle est toujours l'un ou l'autre.

S'il ne l'a pas fait, M. le Comte, c'est pour vous engager à vous charger de cette tâche, que j'ai osé vous adresser mes observations. Vous sentez mieux que personne combien cette règle est importante, puisque vous remarquez qu'elle s'applique même à la jurisprudence, et qu'elle pourrait servir à éviter des procès. Rendez donc ce service à cette belle langue, qui vous a déjà tant d'autres obligations.

Les Grammaires, en général, sont arides et ennuyeuses. Comme on ne les lit guère, les règles qu'elles contiennent sont peu connues et peu pratiquées ; mais celle qui se présenterait appuyée de l'autorité d'un de nos poëtes les plus

Digitized by Google

aimables, sur-tout s'il y joignait les charmes de la versification, ne pourrait manquer de faire fortune dès sa naissance, et d'être suivie par tous ceux qui se piquent de correction et de goût. L'auteur du *Discours en vers sur la manière de lire les vers*, peut bien enseigner, également en vers, la manière d'écrire correctement en prose.

Veuillez agréer, M. le Comte, l'expression de mon respectueux attachement,

FRAMERY, A. C. *de l'Institut de France.*

MORCEAUX CHOISIS DE BUFFON, *ou* Recueil de ce que ses écrits ont de plus parfait sous le rapport du style et de l'éloquence. *Seconde édition*, avec figures.—A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs. — 1809.

ON a fait paraître, depuis plusieurs années, non-seulement différentes éditions nouvelles de l'*Histoire naturelle de Buffon*, mais aussi un assez grand nombre d'Abrégés d'histoire naturelle, la plupart annoncés comme étant extraits de ses ouvrages, *Buffon de la Jeunesse*, *Buffon des Ecoles*, *Petit Buffon*, etc. Ces abrégés ont leur utilité; ils servent à répandre le goût de l'instruction; ils la mettent à portée des jeunes gens et des enfans: cet âge est aisément effrayé des grands travaux et des lectures de longue haleine; mais des livres courts, des extraits, des abrégés, sur-tout s'ils sont ornés de figures, d'images, excitent et soutiennent sa curiosité.

Mais le mérite particulier de Buffon n'est pas tant d'enseigner l'histoire naturelle, que de la faire aimer. Le but qu'il se propose en écrivant n'est pas seulement de faire connaître la nature; c'est de la décrire, ou plutôt c'est de la peindre à grands traits. Sa réputation, comme savant, est quelquefois, dit-on, contestée; celle qu'il s'est faite comme écrivain ne saurait l'être.

M. Renouard a donc fait un travail utile, en choisissant avec goût un certain nombre des meilleurs morceaux de cet illustre écrivain, et en les offrant, sous un petit volume, aux jeunes étudians et même à beaucoup de lecteurs d'un âge mûr qui aimeront à parcourir ces

Digitized by Google

belles pages écrites d'un style si plein, si magnifique, si éloquent.

Comme le dit fort bien l'Editeur lui-même : « On peut » apprendre de l'histoire naturelle dans beaucoup d'au- » tres ouvrages ; mais ce qu'on ne trouvera que dans » Buffon, ce sont ces descriptions animées, le charme » qu'il sait répandre sur les matières les plus arides, sur » les raisonnemens les plus abstraits, ce nombre infini » de morceaux embellis des plus brillantes couleurs de » la véritable éloquence, et qui seront dans tous les » tems des modèles de style, des préceptes vivans de » l'art d'écrire. Choisir ces morceaux dans l'immense » collection de ses œuvres, n'en négliger aucun, et » cependant écarter tous ceux que le lecteur le plus » sévère pourrait accuser de tenir le moins du monde de » l'esprit de système, tout ce qui pourrait offrir de ces » détails d'histoire naturelle au moins inutiles au grand » nombre ; voilà ce que j'ai voulu faire, voilà dans quel » esprit j'ai formé ce recueil. »

S'il est un autre écrivain de notre langue auquel on puisse comparer Buffon, c'est peut-être Bossuet, quoiqu'il y ait entre eux deux de grandes différences : le génie de Bossuet est plus vif, plus hardi, plus inégal ; c'est avec raison qu'on l'a comparé à l'aigle ; car il s'élève quelquefois à perte de vue, quelquefois il plane avec majesté, quelquefois il tombe et se relève par élans impétueux : s'il existe quelque oiseau d'un riche plumage dont le vol se soutienne toujours à une grande hauteur, mais sans s'élever jusqu'aux nues, dont les mouvemens soient assurés, élégans, mêlés de force et de grâce, c'est à lui qu'il faudra comparer Buffon. Celui-ci semble avoir bien étudié l'art d'écrire et le posséder dans la perfection ; celui-là semble toujours parler d'inspiration et sans étude. L'un est un géant robuste, sans parure et comme demi-nu ; l'autre est un bel homme, d'une taille bien proportionnée et revêtu d'habits magnifiques. On les regardera tous deux avec admiration ; mais personne n'osera songer à se mesurer avec le premier.

Si l'on voulait faire des extraits de Bossuet dans le même esprit qui a dirigé M. Renouard lorsqu'il a choisi dans

Digitized by Google

Buffon, je ne crains pas de dire que le recueil devrait être plus court de beaucoup; j'ajoute que le choix serait bien plus difficile à faire, si l'on ne voulait offrir aux jeunes gens rien qui fût propre à leur donner des idées fausses, et à les accoutumer à se payer de mots pompeux et de phrases sonores.

Par exemple, puisque nous nous occupons ici d'un livre où il s'agit d'histoire naturelle, veut-on voir de la physique ou de la chimie de Bossuet?

Voici ce qu'on trouve dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, à propos des suites du déluge.

« Par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena » sur la terre et par le long séjour qu'elles y firent, les » sucs qu'elle enfermait furent altérés; l'air chargé d'une » humidité excessive fortifia les principes de la corrup- » tion, et la première constitution de l'univers se trou- » vant affaiblie, la vie humaine qui se poussait jusqu'à » près de mille ans se diminua peu à peu; les herbes et » les fruits n'eurent plus leur première force, et il fallut » donner aux hommes une nourriture plus substantielle » dans la chair des animaux. »

Qu'est-ce que les sucs que la terre enfermait, et qui furent altérés par le long séjour des eaux?

Qu'est-ce que les principes de la corruption qui furent fortifiés par l'air chargé d'une humidité excessive?

Et comment s'ensuivit-il de là un affaiblissement de la première constitution de l'univers, et un accourcissement de la vie humaine?

Qui ne voit que, si cela eût été ainsi, à mesure que les eaux se fussent retirées, à mesure que la terre se fût séchée, et que l'air eût été moins chargé d'humidité, et enfin à mesure qu'on se fût éloigné du tems du déluge, les effets cessant avec la cause, la première constitution de l'univers aurait repris sa force, et la vie humaine qui s'était diminuée aurait recommencé à s'alonger successivement, et se pousserait encore jusqu'à près de mille ans comme autrefois, ou du moins jusqu'à sept, six, cinq cents ans? Nous devrions vivre actuellement aussi long-tems que les premiers Patriarches, et beaucoup

Digitized by Google

plus que les fils et les petits-fils de Noé qui vécurent peu de tems après le déluge.

Qui ne sait que l'homme, par sa constitution physique, est destiné à se nourrir de chair, aussi bien que d'herbe et de fruits; qu'il a des dents molaires comme les animaux frugivores, et des incisives comme les carnivores? Qui ne sait que l'homme n'a point quatre estomacs et des boyaux très-longs comme le bœuf; et qu'à moins qu'il ne fût tout autrement constitué avant le déluge qu'il ne l'est à présent, c'est-à-dire, à moins que toutes ses dents ne fussent des molaires, et à moins qu'il n'eût plusieurs estomacs, il devait se nourrir de chair, quand il en trouvait, comme il fait à présent?

Et que dirons-nous des herbes et des fruits qui apparemment avant le déluge avaient une toute autre force qu'aujourd'hui, et n'étaient pas moins substantiels que des aloyaux et des gigots de moutons?

Voilà pourtant ce que Bossuet raconte sérieusement, sans le donner pour un miracle, mais comme un effet tout naturel et tout simple des suites du déluge.

Après avoir donné un exemple de sa physique, il me prend envie d'en donner un de sa métaphysique.

Si l'on s'attend à trouver quelque chose de plus absurde encore, on ne sera pas trompé.

Je ne sors pas du *Discours sur l'Histoire universelle*. On y trouve (pages 297 et suivantes, édition de Paris, in-12, David, 1744) que nous avons en nous l'image des deux principaux mystères, ceux de la Trinité et de l'Incarnation.

« En effet, dit l'orateur, si nous imposons silence à nos » sens, et que nous nous renfermions pour un peu de » tems au fond de notre âme, c'est-à-dire, dans cette partie » où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque » image de la Trinité que nous adorons. La pensée que » nous sentons naître comme le germe de notre *esprit*, » comme *le fils* de notre *intelligence*, nous donne quelque » idée du fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelli- » gence du Père céleste. C'est pourquoi ce fils de Dieu » prend le nom de verbe, afin que nous entendions qu'il » naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps,

Digitized by Google

» mais comme naît dans notre âme cette parole intérieure » que nous y sentons quand nous contemplons la vérité. » Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à » cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, » à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous » aimons et cette parole intérieure, et l'esprit où elle » naît ; et en l'aimant nous sentons en nous quelque » chose qui ne nous est pas moins précieux que *notre* » *esprit* et *notre pensée*, qui est *le fruit de l'un et de l'autre*, » *qui les unit*, qui s'unit à eux et ne fait avec eux qu'une » même vie. . . . .

» ..... Il ne faut rien concevoir d'inégal ni de séparé » dans cette Trinité adorable, et quelqu'incompréhensible » que soit cette égalité, notre âme, si nous l'écoutons, » nous en dira quelque chose.

» Elle est; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle » est, son intelligence répond à la vérité de son être ; et » quand elle aime son être avec son intelligence autant » qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la per- » fection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se » séparent jamais et s'enferment l'une l'autre ; nous en- » tendons que nous sommes, et que nous nous aimons, » et nous aimons à être et à entendre. Qui le peut nier, » s'il s'entend lui-même ?...»

Il me semble que l'orateur ne s'entend pas trop bien lui-même dans tout ce morceau, et certainement il ne se fait pas du tout entendre des lecteurs.

Tout ce qu'on peut démêler de ce galimathias (car où est le mal de nommer les choses par leur nom?), c'est qu'il a quelque rapport avec le Platonisme, c'est-à-dire, avec la doctrine très-obscure de Platon sur le verbe, le λογος, doctrine que les premiers Pères de l'Eglise ont empruntée de l'Académie, et mêlée aux dogmes du Christianisme (1).

Au reste, on apercevra aisément que ce que nous disons ici ne touche en rien la croyance aux mystères de la religion ; il ne s'agit que de la manière de raisonner de Bossuet ; et ce prélat fût-il reconnu un Père de l'Eglise,

(1) Voyez *l'Essai historique sur Platon*, par M. Combes-Dounous.

Digitized by Google

fût-il même canonisé, on sait que les opinions particulières des Saints et des Pères de l'Eglise ne sont point des articles de foi.

On a quelquefois plaisanté, dans ces derniers tems, aux dépens de ceux qu'on a nommés des *idéologues;* on a désigné par ce nom les hommes qui se sont occupés de la science de l'entendement humain, de l'étude de l'humaine nature, étude bien digne de l'homme, puisqu'elle est celle de l'homme lui-même; science bien utile, puisqu'elle devrait être le premier fondement de toute morale, de toute politique, et de toute littérature. On a essayé de les décourager dans leurs recherches; peut-être est-il vrai de dire que ces savans ne tiennent pas tout ce qu'ils promettent, et que leur science n'est pas encore arrivée à la perfection; peut-être encore n'y arrivera-t-elle jamais, et elle aura cela de commun avec la plupart des autres sciences; mais il faut convenir que le savant, le profond Bossuet est ici plus obscur que tous les *idéologues* ensemble, et qu'enfin trouver dans l'homme la trinité divine, c'est un tour de force de métaphysique dont Locke ni Condillac ne se seraient jamais avisés.

Malebranche lui-même n'a pas fait cette découverte.

> D'un air persuadé Malebranche assura
> Qu'il faut parler au verbe, et qu'il vous répondra.

Mais il n'a pas dit que nous eussions en nous tout à la fois, le père, le verbe et l'esprit-saint.

On me dira que je prends Bossuet en faute contre la physique et contre la métaphysique; mais que dans un discours sur l'histoire, c'est comme historien qu'il faut le juger.

Cette objection me fera faire encore une citation.

Je la prendrai vers le commencement de la troisième partie du Discours intitulé, *les Empires;* c'est incontestablement la plus belle des trois parties dont l'ouvrage se compose.

Il s'agit de Rome et de l'Empire romain.

« Il faut ici vous découvrir les secrets jugemens de » Dieu sur l'Empire romain et sur Rome même; mystère » que le saint-esprit à révélé à St.-Jean, et que ce grand

Digitized by Google

» homme, apôtre, évangéliste et prophète a expliqué dans » l'Apocalypse. »

Ainsi voilà, Bossuet qui, d'un ton d'autorité, se donne pour être dans la confidence des secrets jugemens de Dieu.

Cela me rappelle un chapitre de Michel Montaigne, *qu'il faut se mêler sobrement de juger des ordonnances divines* (2), chapitre dans lequel ce philosophe traite assez mal; « un tas de gens interprètes et contrôleurs » ordinaires des desseins de Dieu, faisant état de trouver » les causes de chaque accident, et de voir dans les » secrets de la volonté divine les motifs incompréhensi- » bles de ses œuvres. Il met ces sortes de gens dans la » même classe que les alchimistes, pronostiqueurs, ju- » diciaires, chiromanciens, médecins et *id genus omne*, » qui tous sont d'autant plus assurés qu'ils nous content » plus de fables. »

Bossuet convient que ce qu'il va nous dire n'est pas bien clair; c'est un mystère, mais un mystère expliqué... Où?... dans l'Apocalypse; c'est dans l'Apocalypse, c'est-à-dire dans le livre de tous les livres, dont jamais on a le moins donné d'explication, quoique Newton et Bossuet lui-même l'aient tous deux commenté.

Mais avançons et voyons ce que Bossuet va trouver dans l'Apocalypse de propre à nous *découvrir les secrets jugemens* de Dieu sur Rome.

« Dieu se ressouvint enfin de tant de sanglans décrets » du Sénat contre les fidèles..... Il livra donc aux bar- » bares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme » parle Saint Jean : Dieu renouvela sur elle les terribles » châtimens qu'il avait exercés sur Babylone : Rome » même est appelée de ce nom. »

Je ne dis rien de cette manière peu respectueuse de parler de Dieu, de lui prêter les faiblesses et les passions des hommes..... Dieu oublie long-tems..... Dieu se ressouvient enfin..... Dieu se venge et livre aux barbares..... Quelle ville? Rome, nous dit-on. Mais il n'est pas plus question de Rome dans l'Apocalypse, que de

(2) *Essais*. Liv. 1. Chap. 31.

Digitized by Google

Paris, de Londres ou de Pékin; il y a seulement dans l'endroit cité par Bossuet : *Elle est tombée, la grande Babylone*, et il est difficile d'imaginer pourquoi le nom de Babylone signifie plutôt Rome que Constantinople.

Il est vrai que *Dom Calmet* a écrit quelque part que le voyage de Saint Pierre à Rome est prouvé par Saint Pierre lui-même, qui marque expressément qu'il a écrit sa lettre de Babylone, c'est-à-dire, de Rome, comme nous l'expliquons avec les Anciens. Mais bien des personnes n'ont pas trouvé la logique de Dom Calmet très-satisfaisante; et celle du grand Bossuet pourrait ici ne pas paraître meilleure aux gens les moins difficiles en raisonnement.

On peut révoquer en doute le récit et les réflexions d'un historien qui prend dans l'*Apocalypse* des matériaux pour écrire l'Histoire Romaine.

Il ne lui manque plus que de trouver l'Histoire de France dans les prophéties; et c'est aussi ce qu'il fait; il assure même que de toutes les Histoires c'est celle qui s'y trouve le plus clairement. « Comme les rois vos an-» cêtres, dit-il au Dauphin, se sont signalés plus que tous » les autres en protégeant et en étendant l'église de Dieu, » je ne craindrai point de vous assurer que c'est eux qui » de tous les rois sont prédits le plus clairement dans ces » illustres prophètes. »

N'est-ce point le cas de répéter ici le mot de Montaigne? « Il n'est gens si assurés que ceux qui content des » fables. »

De bonne foi, est-ce là de l'histoire? et comment se trouve-t-il encore des personnes qui placent Bossuet au premier rang parmi nos historiens? Evidemment ce rang ne lui appartient que parmi nos orateurs. Mais sa belle déclamation, qui n'est pas universelle, puisqu'il n'y est question que de quatre ou cinq peuples, est plus vantée qu'elle n'est lue; ou bien on ne la lit que superficiellement, par fragmens détachés, et pour en admirer le style qui est réellement admirable.

C'est un homme, dit Voltaire, qui enchâsse continuellement des diamans faux dans de l'or.

La comparaison serait plus juste peut-être si l'on disait

Digitized by Google

que les beaux discours de Bossuet ressemblent à des morceaux de mines d'or et même de diamans, mais tellement enfoncés et mêlés dans la terre et dans le sable, qu'il serait fort difficile de dégager les matières précieuses de tant de parties hétérogènes.

Et ceci me ramène naturellement au point d'où je suis parti, lorsque j'ai annoncé qu'un choix de morceaux de Bossuet propre à être mis dans la main des enfans et des jeunes gens, serait probablement beaucoup moins volumineux, s'il était fait avec le même discernement, que celui que M. Renouard vient d'extraire de Buffon.

Ce livre est à sa seconde édition; et celle-ci est ornée de quarante-cinq figures d'animaux gravées en bois, lesquelles rendent le livre plus attrayant pour la jeunesse à qui il est spécialement destiné. ANDRIEUX.

HISTOIRE D'UNE FEMME DE LETTRES.

(DEUXIÈME PARTIE.)

En lisant la lettre de Vallerose, la honte et la colère de Mme de Bellezane s'appaisèrent par degrés. «Voilà donc, dit-elle, voilà donc un homme noble et généreux! Voilà le seul être qui ne m'abandonne pas!» L'image de *Racine* et de *Voltaire* en butte aux *Zoïles* de leur tems la console; l'espérance des jugemens équitables de la postérité lui rend un courage qu'elle avait presque perdu. Elle sourit de plaisir en lisant le passage où il est question d'une seconde édition de son ouvrage. «Oui, dit-elle, Vallerose a raison; une jolie gravure est une chose nécessaire, et même je crois qu'on peut en faire quatre fort aisément. Cela ne donne pas de prix à un livre, il est vrai; mais il n'y a pas de mal à enjoliver ce qui est bon.»

Tandis qu'elle se livre à ces réflexions, M. de Bellezane entre chez elle. Il est surpris de lui voir un air si calme, un visage si riant. Il en est affligé, il craint que l'article du journal ait été sans effet. Mme de Bellezane, s'appercevant de son embarras, lui dit: «Eh bien! Monsieur, vous vous flattiez de me trouver bien en colère contre l'auteur de cette belle critique, vous triomphiez; vous aviez grand tort. Cet homme-là mérite le mépris, mais la colère!... — Non, dit M. de Bellezane, je ne désirais point vous voir en colère, mais un peu

Digitized by Google

peu humiliée. — Humiliée? Pourquoi, s'il vous plaît? — Parce que vous avez fait une faute. — Quelle faute, je vous prie? — Si le critique ne vous l'a pas fait sentir, votre folie est sans remède. — Votre critique est un sot. — C'est ce qui ne paraît pas dans son article. — Un insolent. — Il ne flatte pas, mais il est sincère; et si vous m'en croyez, vous profiterez de sa leçon. — Oui, j'en profiterai, en me moquant de lui, en composant de nouveaux ouvrages, en préparant une seconde édition de mes poésies. — La donnerez-vous bientôt cette seconde édition? — Dès que la première sera épuisée. — Vous n'attendrez pas long-tems. — Je l'espère. — Il n'en reste pas un exemplaire chez votre imprimeur, je vous en avertis. — Comment? que voulez-dire? — Ils sont tous dans mon cabinet. J'en ai fait l'acquisition, et je ne regrette pas mon argent. — Ciel! qu'entends-je? — La vérité. — Vous avez eu l'infamie!..... — De vous arracher au ridicule. — Quelle noirceur! Je vous reconnais bien à ce trait; je devais m'attendre à cet affreux procédé de la part d'un homme qui s'est toujours montré jaloux de ma gloire. — Jaloux de votre gloire!..... Oui, mon amie, vous avez raison; voilà pourquoi j'ai voulu la sauver. — De quel droit? — De celui d'un époux et d'un ami. — D'un époux! d'un ami! Vous ne pouvez plus réclamer ces titres. Votre conduite à mon égard prouve votre despotisme et votre haine. Vous avez été révolté de mon triomphe, vous avez joui des outrages dont je viens d'être accablée par un libelliste. Vous vous êtes fait un plaisir barbare de mon humiliation. Comme ami, vous deviez soustraire à mes yeux l'ouvrage dans lequel j'étais indignement déchirée; comme époux, vous deviez me venger. — Comme ami, dit M. de Bellezane, j'ai dû mettre sous vos yeux une critique qui pouvait les ouvrir à la raison. Comme époux, je dois vous venger, il est vrai, non pas de tous ceux qui pourront se moquer de vos vers, je serais injuste et j'aurais trop à faire, mais de l'ennemi vraiment dangereux dont les conseils vous ont livrée à leurs brocards. Croyez que je saurai remplir mon devoir et n'en soyez point alarmée. — Grand Dieu! s'écria Mme de Bellezane avec l'expression de la colère et de la terreur, il serait possible! Vous voudriez..... — Calmez-vous, je vous le répète: j'ai déjà fait ce que j'ai dû, et je suis si tranquille sur les suites de cette démarche, qu'il ne me reste plus qu'à vous déclarer un projet que nous exécuterons sous deux jours.

Ma fortune ne me permet plus de recevoir une société

Digitized by Google

aussi nombreuse; il faut nous réduire à un petit cercle d'amis. Votre manie du bel esprit, pour laquelle vous avez renoncé à votre raison, à votre véritable esprit, à votre aimable simplicité, me coûte déjà trop cher; et vous ne voulez pas sans doute que je me ruine. — Ah! Monsieur, quel misérable prétexte vous prenez pour m'arracher à une société que j'aime, à la seule que je puisse aimer! Dites-moi sans aucun détour, je veux vous rendre la plus malheureuse des femmes, et je vous croirai. — Non, vous ne me croiriez pas. Je n'ai jamais rien eu de caché pour vous; demain je vous mettrai au fait de toutes mes affaires. Vous avouerez qu'il m'est impossible de ne pas réformer ma maison; et après-demain nous partirons sans bruit pour la campagne. — Pour la campagne! et vous croyez, Monsieur, que je vous y suivrai, que j'irai m'enterrer au fond d'une province pour n'y voir que des ignorans et des sots! Non, non, vous ne l'espérez pas. — Pardonnez-moi, je l'espère.

A ces mots, M. de Bellezane se retire, laissant sa femme dans une situation facile à concevoir, mais difficile à peindre. Quelques minutes après, elle reçoit une lettre de Vallerose; elle l'ouvre avec émotion et lit ce qui suit :

« Quel coup inattendu est venu me frapper? quel outrage, et comment y répondre? M. de Bellezane m'insulte; mais il est l'époux d'une femme que j'adore.... Ah! Madame; pardonnez-moi cet aveu, il échappe à ma douleur. Ma raison n'est plus à moi, elle est égarée par la fureur et par l'amour. Me battre avec M. de Bellezane!.... quel bruit! quel éclat! je perds de réputation une femme pour laquelle je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ordonnez de mon sort, soyez mon guide, mon conseil. Je suis prêt à vous sacrifier jusqu'à mon juste ressentiment contre un homme assez méprisable pour déchirer sa femme en public et pour faire paraître dans les journaux un libelle contre celle qu'il doit aimer, chérir et défendre.

» Je vois votre étonnement, Madame. Que je vous plains! Oui, je l'ai découverte cette intrigue infernale; je sais, à n'en pouvoir douter, que M. de Bellezane est l'auteur de cette critique sanglante dirigée contre vous. Me sacrifierez-vous à l'homme qui trahit aussi lâchement le plus beaux de ses titres? Me défendez-vous aussi de paraître devant vous? Ordonnez, je vous abandonne mon bonheur, ma vie; puisse un tel sacrifice assurer du moins votre repos!

Non; dit Mme de Bellezane après avoir lu cette lettre,

Digitized by Google

non, je ne serai pas l'esclave d'un époux qui ne mérite plus ce nom. Quelle perfidie! elle est sans exemple. Lui-même il se plaît à me déshonorer, et il veut que je renonce à tout pour le suivre. Le suivre! vivre plus long-tems près de cet homme! j'aimerais mieux mourir.

Cependant M. de Bellezane avait tout disposé pour son départ. Il entre dans l'appartement de sa femme et la prie de vouloir bien faire tous les préparatifs du voyage projeté. — Je ne voyage pas, Monsieur; je n'ai point de préparatifs à faire. — Adèle, vous voulez certainement plaisanter, et vous ne refuserez pas de me suivre. — Vous suivre? Je déclare, je jure devant Dieu que je ne vous suivrai pas, ou vous emploierez la violence pour m'y contraindre. — La violence n'est pas dans mon caractère, Madame, et je crois n'avoir jamais employé avec vous d'autre pouvoir que celui de la douceur et de la raison. — Votre douceur est de l'hypocrisie; vous êtes un tyran. — Prenez-y bien garde, mon amie, de ce moment va dépendre le destin de votre vie tout entière. Au nom du ciel, quittons une ville où vous ne marchez que sur des précipices. Ce n'est point l'autorité qui commande, c'est la tendresse qui prie. — Non, Monsieur, je reste ici. Nos fortunes sont indépendantes, nous sommes séparés de biens. Vous aimez la campagne; moi, j'aime Paris. Nos goûts sont aussi incompatibles que nos caractère; et, je vous le répète, si vous me forcez de vous suivre, vous n'êtes qu'un tyran. — Ah! dit M. de Bellezane avec un calme apparent, mais démenti par les larmes qui roulaient dans ses yeux, ce titre m'est aussi odieux qu'à vous; vous êtes libre : adieu, adieu pour toujours! Vous l'avez voulu, nos liens..... sont brisés. A ces mots, il la regarde pour chercher dans ses yeux un regret, un remords; il n'y trouve qu'une froide indifférence. Il la quitte brusquement, s'avance vers sa voiture et s'éloigne d'un séjour où l'orgueil a détruit son bonheur.

A peine est-il parti que Mme de Bellezane rentre un moment en elle-même. Elle n'a point encore réfléchi sur sa position nouvelle. Son indépendance l'étonne. Quel rôle va-t-elle jouer dans le monde? que dira-t-on d'une séparation dont le motif connu ne peut que lui donner du ridicule? Mais bientôt les torts de son mari se retracent à sa pensée. Elle ne verra plus cet homme sans cesse occupé à l'humilier, elle ne verra plus l'auteur de cette odieuse critique qui lui paraît le comble de la bassesse et de la méchanceté. «Le public, se dit elle, pensera tout ce qu'il vou-

Digitized by Google

dra ; je ne pouvais plus exister avec cet homme. Ceux qui connaîtront sa conduite approuveront la mienne ; que m'importent les discours des autres ?»

Bientôt elle met à profit sa nouvelle liberté. Sa maison est remplie d'une multitude de beaux esprits. Tout homme qui a des prétentions dans ce genre est sûr d'être fort bien accueilli chez elle, pourvu toutefois qu'il fasse l'éloge des ouvrages qu'elle compose tous les jours. C'est le seul écot d'un souper élégant et recherché que l'on est sûr de trouver chez elle : aussi ne fait-on aucune difficulté de le payer. Les louanges, il est vrai, sont un peu grossièrement apprêtées ; mais l'amour-propre n'est pas difficile ; il est plus avide que délicat, et se contente de ce qu'on lui donne, pourvu qu'on lui donne beaucoup,

Vallerose est le héros de ce cercle brillant ; on l'admire, on l'adule presqu'autant que la maîtresse de la maison. C'est lui qui présente ceux qui veulent être admis aux soupers. Il se garde bien d'introduire des rivaux qui pourraient l'éclipser. Peu de femmes, comme on l'imagine, font partie de cette réunion. Mme de Bellezane estime peu son sexe ; peut-être pense-t-elle que son sexe a la sottise de ne pas l'estimer. Cependant elle réunit chez elle quelques femmes, véritables automates, qui sont là pour applaudir ce qu'on applaudit, pour critiquer ce que l'on critique, et qui s'en retournent le soir enchantées d'elles-mêmes, et se croyant beaucoup d'esprit, parce qu'elles vont tous les jours dans une maison où l'on en fait.

Au milieu de cet éclat qui l'environne, il s'en faut bien cependant que Mme de Bellezane soit heureuse. Un ouvrage vient de paraître ; il est d'une femme, les journaux en disent beaucoup de bien et le public est de leur avis. Il n'en faut pas davantage pour révolter Mme de Bellezane. Elle lit l'ouvrage avec prévention, le critique avec aigreur. Les éloges donnés à une autre femme la désolent ; c'est un bien qu'on lui dérobe.

Elle vient de composer elle-même un roman qu'elle croit admirable ; son cercle le trouve tel. C'est un ouvrage vraiment original ; l'intrigue, les caractères, les situations, tout est neuf. Il doit produire une grande sensation. Il est imprimé. Les critiques n'en disent pas de mal, mais aussi ils n'en disent pas de bien. Personne ne s'avise de parler du nouveau chef-d'œuvre, il est mort en naissant. Quelle honte ! et quel auteur ne préférerait la critique la plus amère

Digitized by Google

à ce silence humiliant qui prouve que l'ouvrage est trouvé au-dessous de la critique?

Mais un écrivain aussi fécond que Mme de Bellezane ne se laisse pas facilement décourager. Elle compose un nouveau roman : un critique indulgent croit y trouver quelques beautés, il les relève sans exagération; il a cru y remarquer des fautes légères, quelques invraisemblances, quelques négligences de style; il en parle avec sincérité, mais avec douceur et modération. Mme de Bellezane trouve les éloges d'un froid glacial et la censure d'une injustice révoltante. Elle prend la plume, elle écrit contre le littérateur ignorant qui ose la censurer. Le censeur replique avec politesse à une réponse qui n'est rien moins que polie. Mme de Bellezane oublie ce qu'elle se doit à elle-même, elle n'est occupée que du soin de venger son ouvrage et ne s'aperçoit pas qu'elle le venge à ses dépens. Elle descend dans cette arène où la sagesse et la modestie ne paraissent jamais, où la médiocrité, toujours vaincue, revient toujours à la charge, dans l'espérance de vaincre à son tour; où une femme, lors même qu'elle remporterait la victoire, ne peut jamais gagner comme auteur de quoi se dédommager de ce qu'elle perd comme femme.

Dans ces jours de mauvaise humeur, jours qui reviennent souvent, Mme de Bellezane s'enferme chez elle des semaines entières : les soupers sont suspendus; dévorée de dépit, elle veut renoncer au monde qu'elle méprise, qu'elle déteste. Dans ces accès de misantropie, sa porte n'est ouverte qu'au seul Vallerose. Elle l'excepte de la proscription générale, car une femme n'est jamais misantrope sans exception; et Vallerose se félicite d'affermir son empire de plus en plus.

Cependant des malheurs plus réels et qu'elle sentira moins vivement peut-être sont prêts à l'assaillir. Dédaignant d'abaisser un génie comme le sien aux détails minutieux, mais utiles de sa maison et de ses affaires, elle n'a pas même pensé que pour recevoir tant de monde chez soi, que pour donner tous les jours des soupers recherchés à des gens d'esprit qui mangent tout autant que des sots, il fallait une fortune beaucoup plus considérable que la sienne. Bientôt elle se voit pressée par une multitude de créanciers dont elle ne soupçonnait pas même l'existence. A peine l'un d'eux est-il satisfait qu'il s'en présente un autre; c'est l'hydre aux cent têtes. Elle veut enfin examiner ses affaires si long-tems négligées; elle voit que sa fortune peut suffire

Digitized by Google

à ses dettes, mais qu'à peine lui restera-t-il de quoi vivre dans la plus étroite médiocrité.

Il faut lui rendre justice, son âme était peu intéressée; elle avait joui de sa fortune sans y attacher beaucoup de prix: elle vit son malheur avec indifférence. Elle alla même plus loin, elle trouva dans ce revers le sujet d'un petit ouvrage où elle pourrait déployer tout son génie poétique. Elle se mit sur-le-champ à travailler et fit une ode sur l'*Inconstance de la Fortune*. Cette ode, il m'en souvient, commençait par ces vers :

J'ai perdu les faux biens que le vulgaire encense;
Les rigueurs du destin n'ont point flétri mon cœur.
Mon âme sait garder sa noble indépendance
Et plane au-dessus du malheur.

Je vous fais grâce du reste, en vous assurant que ce morceau était sans contredit ce qu'elle avait fait de mieux jusquà ce jour. Elle y avait mis plus de simplicité dans le style, plus d'ordre dans la composition, de l'élévation sans enflure, du sentiment sans galimathias, méthode qui ne lui était pas ordinaire. De tous les ouvrages qu'elle a composés, c'est celui qu'elle affectionne le plus, non peut-être parce qu'il est le meilleur, mais parce qu'il est le dernier. Elle forme le projet de le lire dès le soir même à son cercle accoutumé. Mes amis, se dit-elle, ignorent la perte de ma fortune; ils verront de quelle manière je me console de cet événement; ils applaudiront aux beaux vers qu'il vient de m'inspirer....

Vallerose arrive le premier. Elle a bien de la peine à ne pas lui confier son secret. Cependant elle modère ce mouvement d'impatience jusqu'au moment où elle voit tous ses amis rassemblés. Elle leur demande un instant de silence; puis d'un ton solennel elle lit son ouvrage. Quand elle a fini, elle lève les yeux sur les personnages qui viennent de l'entendre: elle croyait trouver sur leur figure l'expression d'une admiration profonde; mais quelle est sa surprise de ne voir que des mines froides et alongées, que des yeux qui n'osent la regarder en face! «Eh bien! dit-elle, comment trouvez-vous ce morceau?» A cette question succède un silence que personne n'est tenté de rompre. Elle rougit et n'ose réitérer une demande indiscrète. Rien de plus affligeant pour l'amour-propre que le refus d'un éloge sollicité. On se met à table; mais le souper est d'un cérémonieux assommant, d'un froid glacial: les convives se re-

Digitized by Google

tirent beaucoup plutôt que de coutume; et Mme de Bellezane voit disparaître pour toujours sa société. Mais il lui reste *Vallerose*, son fidèle *Vallerose*; elle lui tend la main avec reconnaissance : Ah! lui dit-elle, vous ne m'abandonnez pas, Vallerose? Votre âme noble et généreuse ne s'attache point par calcul et ne délaisse point dans l'infortune ce qu'elle aima dans la prospérité. — Moi, Madame, moi, vous abandonner! ma reconnaissance, mon attachement... — Me sont bien connus. N'êtes-vous pas indigné de la conduite de ces ingrats? Avec quelle indifférence ils m'ont écoutée!.... — Ils se sont fort mal conduits; mais aussi, Madame, vous avez eu tort de leur lire ce morceau. — Pourquoi? les idées en sont-elles communes? est-il mal écrit et mal pensé? — Oui, si vous voulez que je vous parle avec franchise. — Quoi! vous trouvez? — Que vous n'avez rien fait encore d'aussi médiocre. — D'aussi médiocre! L'expression est un peu forte! — Elle est plutôt un peu trop faible, Madame; et si vous voulez que je vous dise la vérité, cette ode est mauvaise. — Mauvaise? — Pitoyable. — Que trouvez-vous donc à reprendre dans ce morceau? — Bon Dieu! presque tout. — Un pareil jugement vous fait plus de tort qu'à moi, Monsieur, dit Mme de Bellezane vivement piquée; et ces vers-là sont excellens. — Madame est modeste. — Je me rends justice quand on me la refuse. Je vous croyais connaisseur, et je vois que je me suis étrangement trompée. — Je le suis toujours assez, Madame, pour apprécier vos talens et pour vous conseiller de renoncer à la poésie. — Vous me teniez hier un autre langage. — J'espérais que vous feriez quelques progrès; ce dernier chef-d'œuvre détruit toutes mes espérances, et prouve que le critique de votre recueil de poésies avait raison. — Quoi! vous approuvez cet abominable libelle que M. de Bellezane!.... — L'amour-propre nomme *libelle* toute censure qui le blesse. L'article auquel vous donnez ce nom était une critique fort juste, et M. de Bellezane n'a jamais eu assez d'esprit pour en être l'auteur. — Qu'entends-je? grand Dieu! s'écrie Mme de Bellezane avec une douleur et une indignation profondes, M. de Bellezane n'est point l'auteur!... Quel jour affreux m'éclaire!.... Serait-ce?.... — Devinez, dit Vallerose avec un sourire ironique; tout ce que je puis vous dire, c'est que ce critique était réellement votre ami. Mais vous allez vous emporter. Adieu, Madame, je vous quitte, je vais souper dans une maison où l'on ne fait point d'odes à la pauvreté.

Digitized by Google

Peindrai-je le désespoir de Mme de Bellezane? Toutes ses illusions, toutes ses espérances sont détruites. Sa confiance est indignement trompée. Ce Vallerose, à qui elle a tout sacrifié, tout, hormis sa vertu, n'était qu'un infâme hyppocrite, un de ces vils adorateurs de la fortune qui ne jettent leur masque qu'aux pieds du malheur. Elle ne peut résister aux tourmens qu'elle éprouve. Elle ne sait plus ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait. De violentes attaques de nerfs, de fréquens évanouissemens font craindre pour sa vie; et ne se dissipent que pour faire place aux accès d'une fièvre brûlante.

Cependant à force de secours, on l'arrache à cet état presque désespéré. Elle recouvre par degrés sa santé. Son premier soin est de chercher à mettre un peu d'ordre dans ses affaires, trop long-tems négligées. Un jour elle se livrait tout entière à cette occupation dont les détails étaient absolument nouveaux pour elle, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure noble et douce tout à la fois, entre dans son appartement, après s'être fait annoncer sous le nom de M. de *Lormel*. Il s'avance vers elle avec beaucoup de dignité et lui demande pardon de s'être introduit chez elle avant de lui avoir fait connaître le motif de sa visite. «Puisse-t-elle ne pas vous être importune! dit-il. Je suis l'ami de M. de Bellezane (à ce nom, Mme de Bellezane rougit), et je me fais gloire de ce titre, continue M. de Lormel. Mon ami n'a cessé d'avoir les yeux sur vous, Madame, depuis le moment qui l'a séparé d'une femme aussi tendrement aimée. Je ne puis veiller à son bonheur, m'a-t-il dit; mais je dois au moins pourvoir à son existence. Il m'a chargé de m'informer de l'état de vos dettes et de les acquitter, quelques considérables qu'elles soient. Je m'estime trop heureux, Madame, d'avoir à remplir une mission, qui, je le crois, ne peut vous être désagréable. — Je suis reconnaissante de la peine que vous avez prise, dit Mme de Bellezane avec émotion, mais avec fierté, et je regrette qu'elle soit inutile: je n'accepte point les bienfaits d'un homme que j'ai offensé. — Quoi, Madame! ceux d'un époux? — J'ai perdu mes droits sur son cœur, je ne puis recevoir ses secours. — Il est riche, vous êtes malheureuse..... — Je ne veux rien devoir à la pitié. — De grâce, réfléchissez à votre position. — Je pense à ce que je me dois à moi-même. — Que vous reste-t-il? — Le courage. — Vous allez tomber dans la pauvreté. — Elle n'humilie pas. — Que dois-je dire à M. de

Digitized by Google

Bellezane? — Que je le prie d'être assez généreux pour m'oublier. »

Monsieur de Lormel ne peut se défendre de la plaindre et de l'admirer. « Ah! madame, lui dit-il, je suis loin de blâmer des sentimens si nobles et si délicats : je n'insiste plus. Je ne suis point venu pour blesser votre cœur et pour ajouter à vos peines. Que ne puis-je vous donner tout le bonheur que vous méritez! Permettez-moi du moins de paraître quelquefois devant vous., peut-être vous serai-je utile. Ce ne sont plus les secours de M. de Bellezane que je vous offre, je vous parle pour moi. J'ai quelque intelligence des affaires; vous êtes seule, sans conseil, sans appui; des études agréables ont seules jusqu'à ce jour occupé votre esprit; vous pourrez rencontrer sur votre chemin des hommes avides dont les avis intéressés finiraient par vous dépouiller de ce qui vous reste. Si vous ne rejetez pas une offre dictée par l'intérêt le plus pur, par l'admiration que m'inspire la beauté de votre caractère; veuillez me permettre de vous aider à sauver quelques débris de votre naufrage. »

La proposition de M. de Lormel est faite avec tant de franchise et de bonté, que Mme de Bellezane ne peut se défendre de l'accepter avec reconnaissance. Grâces aux secours de cet homme éclairé, elle parvient en peu de jours à mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Elle abandonne sa fortune à ses créanciers; mais il lui reste une rente de mille écus. Elle quitte son hôtel et se retire avec une seule femme de chambre dans un modeste appartement que M. de Lormel a choisi pour elle. Craignant les regards du public, instruit de ses folies et de ses revers, elle vit dans une grande solitude. La famille de M. de Lormel devient son unique société.

Là elle trouve un ton bien différent de celui dont elle avait contracté l'habitude, mais conforme à sa situation nouvelle. Mme de Lormel, avec beaucoup d'esprit et d'instruction, est la femme du monde qui parle le moins de science et d'esprit. Ses connaissances se fondent si bien avec l'aimable simplicité de son caractère, que l'on croirait facilement que tout ce qu'elle sait vient d'elle-même et qu'elle ne l'a jamais appris. Son esprit charme sans se faire apercevoir, comme cette fleur délicate que l'on devine aux parfums qu'elle exhale.

Monsieur et madame de Lormel s'aiment avec cette tendresse calme comme la vertu qui la fait naître, douce

Digitized by Google

comme le bonheur qu'elle procure et qu'elle rend durable; ils ne se flattent point mutuellement, mais leurs cœurs et leurs pensées sont toujours d'accord, ce qui vaut bien mieux, même pour leur amour-propre, que tous les éloges qu'ils pourraient se donner. Quelques amis éprouvés, quelques femmes aimables sans prétentions, composent leur société. Là s'établit une conversation toujours animée, toujours piquante, légère en apparence, solide en réalité, où chacun apporte le désir de plaire et non celui de briller.

Madame de Bellezane est d'abord un peu étrangère à ce cercle où l'esprit est compté pour si peu de chose lorsqu'il est seul. Mais heuresement ses malheurs l'ont un peu désabusée de la manie de l'esprit, car les événemens qui nous brouillent avec la fortune nous réconcilient souvent avec la raison. Elle s'accoutume insensiblement à ne plus entendre louer avec enthousiasme ses connaissances et ses talens. On lui prodigue tous les témoignages d'une bonne et franche amitié; et l'amitié que nous inspirons n'est-elle pas la plus flatteuse et la plus délicate des louanges?

Cependant les jouissances qu'elle goûte dans cette société charmante ne sont pas sans amertume. Le bonheur, la tendresse mutuelle de monsieur et de madame de Lormel font naître dans son cœur une foule de regrets. M. de Bellezane se présente à son souvenir avec toute les vertus dont il est doué. Elle se rappelle la sagesse de ses discours, la douceur de ses leçons, et la noble modération de sa conduite. Ah! disait-elle, si je l'avais écouté, je jouirais d'une gloire et d'une félicité solides, et je n'ai rencontré que la ruine et le mépris!

Il y avait environ trois mois qu'elle vivait ainsi dans la société de monsieur et de madame de Lormel, lorsqu'en parcourant les journaux, elle remarqua l'éloge d'un nouvel ouvrage que tous les critiques s'accordaient à exalter. « C'est un chef-d'œuvre, disaient-ils; ce livre est fait pour passer à la postérité, comme ces beaux monumens dont les bases sont éternelles. Cet ouvrage réunit tout; c'est un modèle de simplicité et d'élégance, d'éloquence et de profondeur; il est d'une utilité qui doit être sentie dans tous les tems, chez toutes les nations : c'est un présent que le génie vient de faire à l'humanité. L'auteur de cet ouvrage, ajoutaient les critiques, est aussi modeste qu'éclairé; il cache son nom à la reconnaissance publique. Il y a une place vacante

Digitized by Google

à l'Académie française: qu'il se présente, il est sûr d'éclipser tous ses rivaux. »

A la lecture de ce brillant éloge, Mme de Bellezane achète le livre : elle le lit; et quoiqu'auteur elle-même, et de plus auteur malheureux, elle l'admire comme tout le monde. « Quelle belle âme ! dit-elle, que de vertus et de connaissances il faut réunir pour composer un si bel ouvrage ! l'auteur inspire à la fois l'enthousiasme et la vénération... » Sa tête s'exalte, elle voudrait soulever le voile dont l'anonyme s'enveloppe, mais toutes les tentatives qu'elle fait pour parvenir à ce but sont inutiles. Un jour, elle fait part à M. de Lormel de la curiosité qui la tourmente. « Bon ! lui dit cet ami respectable, vous désirez vraiment connaître l'auteur de ce livre si justement estimé? que ne m'en parliez-vous plutôt, Madame ? cet auteur est de mes amis. — Ah ! que vous êtes heureux ! — C'est l'homme le plus simple, le plus modeste que je connaisse. Il met autant de soin à cacher les talens supérieurs qu'il possède, qu'un homme vain et ignorant à faire briller ceux qu'il croit posséder. Il n'a d'autre ambition que celle d'être utile. Semblable au sage de la Bruyère, *le seul bien capable de le toucher est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple : mais les hommes ne l'accordent guère ; et il s'en passe.* — Quoi ! s'écrie Mme de Bellezane, transportée de joie, vous me le feriez connaître ? — Rien de plus facile ; venez chez moi dans quatre jours, je l'attends. Vous le verrez, vous l'entendrez, et je suis sûr que vous aimerez infiniment sa conversation.

Ces quatre jours paraissent bien longs à l'impatiente curiosité de Mme de Bellezane. Ce terme est enfin expiré. Elle vole chez M. de Lormel ; son cœur palpite avec force lorsqu'elle entre dans le salon. M. de Lormel est seul et pendant quelque tems il l'entretient de son ami avec cette douce chaleur que donne à nos discours le plus exquis de tous nos sentimens. « Oui, Madame, vous allez le voir dans l'instant, cet homme qu'on ne peut trop aimer. Vous jugerez vous-même si les éloges que je lui donne sont exagérés. Sa figure est aussi belle que son âme, quoiqu'elle porte l'empreinte de la douleur. — Juste ciel ! il serait malheureux avec tant de vertu ! s'écrie Mme de Bellezane. — Hélas, madame, il existe des peines que la vertu même ne surmonte jamais. Il avait une femme charmante, il l'aimait avec la plus vive tendresse... — Eh bien ! — Il l'a perdue. A ces mots Mme de Bellezane soupire profondément. — Et

Digitized by Google

moi aussi, dit-elle, j'avais un époux digne de tout mon amour, et je l'ai perdu! Dans ce moment un bruit se fait entendre, la porte s'ouvre. — Voilà mon ami, dit M. de Lormel. Mme de Bellezane lève les yeux et pousse un cri: — Ciel! M. de Bellezane !..... Elle ne sait si elle doit se jeter aux pieds de son mari, elle hésite un moment. M. de Bellezane lui tend les bras; elle y tombe sans connaissance et presque sans vie. Bientôt elle ouvre des yeux baignés de larmes sur l'homme en qui elle croit trouver un juge sévère; elle ne voit qu'un ami qui la presse avec tendresse contre son cœur. Elle veut s'accuser de ses fautes passées. Il l'arrête et lui dit: Un long orage a troublé notre bonheur; le ciel nous sourit, ma chère Adèle; oublions que nous avons été malheureux. — Quoi! vous me pardonnez!.... Quoi! vous pouvez oublier mes folies! — Ce cœur ne se souvient que d'une seule chose, du serment qu'il a fait de t'aimer toujours.

Je laisse ces deux époux se livrer, entre leurs amis, à toutes les jouissances de leur réconciliation. Il semble à les voir, à les entendre qu'ils n'ont été séparé l'un de l'autre que par un long voyage, et qu'ils viennent enfin de se réunir pour ne se plus quitter. C'est Mme Bellezane qui m'a raconté sa propre histoire. Elle peint avec des couleurs si naïves et si plaisantes l'exigence et la susceptibilité d'une passion qui l'a rendue si malheureuse, qu'on voit bien qu'elle est guérie radicalement.

Vallerose ne tarda pas à recevoir la juste récompense de sa bassesse et de son orgueil. Littérateur subalterne, voué tour-à-tour aux partis les plus opposés, louant le même ouvrage dans un journal et le critiquant dans un autre, pour dîner aujourd'hui chez l'auteur et demain chez ses ennemis, il s'est vu bannir honteusement de toutes les sociétés où l'on exige au moins l'apparence de la probité. La vanité le dévore, la misère, le ridicule et le mépris le poursuivent; toutes les coteries littéraires le rejettent et le désavouent, quoiqu'en général l'esprit de coterie ne soit pas difficile sur le choix de ses instrumens.

Enfin, M. de Bellezane, possesseur d'une belle fortune dont il jouit sans ostentation, aimé, estimé de tout ce qui l'environne, a retrouvé la femme aimable, douce, bonne et modeste, qu'il avait perdue, et qui le dédommage de tous les chagrins que lui donna long-tems une femme bel esprit.

ADRIEN de S..... N.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Les gros poissons mangent les petits, disait madame de Sévigné, en parlant de son amour exclusif pour sa fille. Les grands événemens sont comme les gros poissons, ils font tort aux petits.

Depuis que les Anglais ont osé menacer le sol français, la capitale n'est occupée que d'une pensée unique, celle de rendre à leur élément ces héros aquatiques. Les autels d'Apollon et des Muses sont abandonnés pour ceux de Mars et de Bellone. On organise partout les phalanges nationales.

Au milieu de ces intérêts supérieurs, il n'est pas étonnant que les spectacles éprouvent quelque langueur. L'Opéra-Comique n'a point encore déployé tous ses avantages. La fièvre à l'œil creux, au teint pâle, à l'haleine brûlante, s'est emparée de ses plus hautes puissances. Mais on espère que le quinquina interviendra dans cette affaire, et que nous reverrons incessamment Martin, Elleviou et, Mme Duret.

Talma a terminé le cours de son Odyssée dramatique : il revient à Paris chargé des lauriers qu'il a moissonnés dans nos contrées méridionales. Sa présence va ranimer le culte de Melpomène. Mlle Hymn a joué dernièrement le rôle de la *Vestale*, dans l'opéra de ce nom, avec un talent supérieur, et qui lui assigne un des premiers rangs sur la scène lyrique.

On nous promet pour cette semaine le début de deux actrices au Théâtre français, l'une dans l'humble emploi des soubrettes, l'autre dans les nobles fonctions des grandes princesses. L'*Enthousiaste*, comédie en cinq actes et en vers, est à l'étude.

—On a mis en vente le théâtre construit dans l'emplacement des Théatins, sur le quai de Voltaire.

—On annonce un ouvrage d'un genre nouveau et qui suppose de la part de son auteur plus d'originalité que de goût. C'est une tragédie dans laquelle le principal personnage parlera en vers alexandrins ; les personnages secondaires, en vers de dix syllabes, et les confidens en prose. Moyen neuf dont l'auteur se vante comme d'une découverte pré-

Digitized by Google

cieuse pour assigner à chacun le langage qui lui convient, et marquer avec précision la différence des rangs.

—Depuis la semaine dernière, nous n'avons eu de nouveautés que sur nos théâtres secondaires ; encore se bornent-elles à deux pièces. L'une est une bluette jouée aux *Variétés*, et consacrée à la gloire de Molière. Qui croirait que des Vandales ont osé tout récemment insulter le père de la Comédie française dans l'enceinte même consacrée à sa gloire, et que cet affront s'est renouvelé dans la ville qui a vu naître Corneille ? Quoique les sacriléges n'aient trouvé qu'un petit nombre de complices, de jeunes chevaliers restés fidèles aux vrais principes, ont cru devoir s'armer pour la cause du prince des poètes comiques, et donner une leçon à ses téméraires ennemis. Leur petite pièce est intitulée, *A bas Molière*. Ils supposent que quelques originaux d'une petite ville, vraies copies du *Malade imaginaire*, de l'*Avare*, du *Bourgeois gentilhomme* et de *Frissotin*, ont formé, dans un café, le projet de siffler celui qui les a si cruellement immolés dans ses ouvrages. Le jour de la représentation arrivé, le théâtre donne un des chefs-d'œuvre de Molière, et au milieu de la pièce, les conspirateurs crient tous ensemble, *A bas Molière*. Après ce triomphe, ils sortent du théâtre pour jouir de la victoire. Mais un jeune acteur entreprend de venger le prince de la comédie si indignement outragé ; et pour prouver que les tableaux de Molière sont peints d'après nature, il engage un entretien avec chacun des coupables ; il leur fait adroitement retracer devant un nombreux auditoire, toutes les scènes dont ils se plaignent le plus. L'intention de cette bluette est bonne.

La seconde nouveauté appartient au théâtre de la *Gaieté*. C'est un mélodrame, mais un mélodrame où l'on ne parle pas, ce qui ne le rend pas plus mauvais. Le héros de la pièce se nomme Walther le cruel : c'est une espèce de Raoul barbe-bleu, né en Germanie ; il a un cousin avec lequel il se signale dans les combats. Au retour de l'armée, Walther devient amoureux de Délia, femme de Théobald. La princesse qui a de l'honneur le repousse avec indignation. Le farouche amant forme le projet de l'enlever : Théobald fait échouer ce projet. Son rival invente de nouvelles trahisons ; Délia est jetée dans une prison. La geolière s'intéresse à son sort ; elle s'échappe, est reprise, puis délivrée encore. Enfin, le féroce Walther succombe et reçoit la peine due à ses attentats. Tout cela

Digitized by Google

s'exécute en pantomime. On n'a rien épargné pour aider la pénétration de l'auditoire. Le spectacle est brillant ; les combats sont exécutés avec une chaleur digne de la canicule ; Mlle Bourgeois sur-tout s'y distingue par les plus hauts faits d'arme. C'est un spectacle pour les yeux ; mais les yeux sont plus communs que l'esprit ; et le succès par conséquent plus facile et plus sûr.

— Les discussions relatives aux *Noces de Dorine* ne sont point terminées. M. Octave ne veut point abandonner le champ de bataille, et continue de décocher ses traits aux chefs de l'Opéra-Buffa, qu'il appelle des *ravaudeurs*. Il prétend que la partition originale n'est point perdue, qu'il en possède un exemplaire très-complet ; et que la Bibliothèque Impériale n'est pas moins riche que lui. On lui représente en vain qu'il se trompe ; que cette partition est connue, et que loin d'être originale, elle est chargée de morceaux intercalés, il répond : Mon exemplaire porte en titre : *Dramma giocoso del signor Sarti ;* donc il est tout entier de Sarti. On voit bien qu'il n'y a rien à répondre à un raisonnement si puissant.

— Le marché aux fleurs vient d'être transporté sur le quai Desaix. C'est un emplacement nouveau dû au génie qui préside à l'embellissement de Paris. M. de Piis, secrétaire général de la préfecture de police, a prononcé, à cette occasion un discours très-fleuri. « Qui ne pourrait, a-t-il » dit, voir en ces lieux la moindre tige de *laurier* sans son» ger à ceux que moissonnent continuellement nos braves ? » qui pourrait y voir *l'olivier* sans songer à celui que Napo» léon fera croître dans le sein de son Empire, et dont le » salutaire ombrage s'étendra sur le reste du globe ? Qui » pourait y voir *l'immortelle* sans songer à la couronne que » l'histoire et la postérité croyaient tresser seules pour notre » Monarque, et que la génération présente a dû lui offrir » dès le commencement de son règne ? Les *cyprès* qu'on » exposera dans cette enceintene, murmureront-ils pas aussi » le nom de Desaix ? »

— On a cherché en vain quelque germe de talent dans le roman de l'abbé Sabatier (1) ; c'est une relation sans intérêt et sans goût. Son héroïne se nomme Betzi ; elle est

(1) *Les Caprices de la Fortune ;* 3 vol. in-12, chez Chaumont, libr., au Palais-Royal.

Digitized by Google

élevée en Angleterre par une paysanne qui ignore le secret de sa naissance; elle est persécutée par un lord Korters, et secourue par une lady Plewsbrock, qui se charge de son éducation et l'envoie en France. Elle devient amoureuse du lord Kilmar, neveu de Korters, et l'épouse secrètement. On enlève Kilmar; son oncle lui fait contracter un nouveau mariage; Betzi retombe dans la misère; enfin elle retrouve ses parens. La femme de Kilmar meurt et les deux amans se réunissent. S'il est vrai que l'abbé Sabalier ne soit pas auteur des *Trois Siècles Littéraires*, qu'il ne soit pas auteur du Journal politique qui a paru sous son nom, qu'il ait publié beaucoup de livres, et qu'il n'en ait écrit aucun, on peut supposer aussi qu'il n'a pas composé les *Caprices de la Fortune*.

Nulle connaissance des mœurs anglaises; il fait casser le mariage de Kilmar par un arrêt du parlement; il fait enfermer Betzi dans une maison de correction en vertu d'une lettre de cachet; il pousse l'ignorance des usages et de la langue jusqu'à dire un *mylord* pour un *lord*. « J'appris, » dit-il, qu'on avait arrêté un logement pour un *jeune my-* » *lord*. Il appelle les demoiselles anglaises *myladys*, il choque à chaque instant les notions les plus communes.

Son style est souvent d'une négligence et d'une trivialité inconcevables. — « La douceur que je goûte est aux yeux de » ma reconnaissance, le fruit de vos premiers bienfaits. » — « J'aurais pu sentir le chagrin si les ténèbres de l'enfance ne » m'en eussent épargné les premières atteintes. » — « Elle » avait à combattre en ma faveur non-seulement les amorces » de l'intérêt, mais encore tous les reproches de son mari. » — « Si je dois la perdre, ce n'est pas ici que je veux la voir » mourir; c'est dans le sein qui l'a allaitée qu'elle doit » rendre le dernier soupir. » — « Cette femme me dit qu'il » fallait m'expliquer de *quelle manière* que je le fisse. » — « L'aspect de tout ce qui s'offrit à mes yeux jeta mon ame » dans une frayeur et un saisissement qui se renouvellent » encore. » — « J'avais achevé cette lettre, je la relisais, » j'éprouvais une certaine complaisance au sujet des senti- » mens que j'y montrais. » — « Pendant tout le cours de mon » mal on avait craint pour la vie du fruit que je portais dans » mon sein. » — « Toute sa conduite, en un mot, le justifiait » aux yeux de ma tendresse. » — « Il se sera attaché à vous » suivre, et son désespoir l'aura empêché de prendre les » mesures nécessaires pour ne pas être reconnu. »

Voilà par quel choix d'idées, quel charme d'expressions, quelle

quelle supériorité de style M. l'abbé Sabatier a voulu nous rappeler qu'il avait des droits incontestables à juger les écrivains de son siècle. Veut-il déployer avec plus d'avantage encore les miracles de son esprit? il vous dira : « Le tems » s'était écoulé avec une rapidité des plus propres à nous » peindre la légèreté qu'on lui attribue. — Il faut peu de » discours pour émouvoir une âme sensible et les ressorts » du cœur se prêtent facilement aux impressions de l'infor- » tune dans ceux qui s'intéressent vivement à l'humanité. »

Avouons que quand on est en état de dire de si belles choses, c'est prendre bien peu sur soi que de fixer les destins de trois siècles entiers de littérature!

Mais ce qui peut paraître assez singulier, c'est que l'abbé des trois siècles prend le titre d'ancien conseiller au parlement, quoiqu'il ne l'ait jamais été. Il n'y a assurément rien de commun entre M. l'abbé Sabatier de Cabre, et l'abbé Sabatier de Castres, soi-disant auteur des *Trois Siècles*.

— Parmi cette foule de productions bizarres et éphémères qui inondent notre littérature, il n'en est guère dont l'originalité soit plus curieuse que les *Pensées, Réflexions, Impatiences, Maximes et Sentences* de M. Hyppolite de Livry. Cet auteur est fort connu dans le monde par son goût pour les beaux ongles des dames, les beaux opéras de Grétry, le parfum des fleurs, et l'instinct des chiens. M. de Livry pense beaucoup, et tout ce qu'il pense il l'écrit, et tout ce qu'il écrit, il le fait imprimer. Sa féconde imagination nous avait enrichi, en 1808, de *douze cent quatre-vingt-dix-huit Pensées*, en deux livraisons, l'une de *sept cent soixante-quinze Sentences*, et l'autre de *cinq cent vingt-trois*, à raison de *trois Pensées deux tiers* ou environ par jour. Il vient d'en ajouter *quatre cent vingt-cinq*; ce qui porte aujourd'hui à *dix-sept cent quatre-vingt-trois* la somme totale de ses *Idées, Réflexions, Maximes, Considérations*. Il se présente ici une réflexion affligeante, c'est que la faculté pensante de M. de Livry suit évidemment une proportion décroissante; le premier sémestre de 1808 avait produit *sept cent soixante-quinze Idées*; le second en a donné *cinq cent vingt-trois*, tandis que les huit premiers mois de 1809 n'en ont fourni que *quatre cent vingt-cinq*.

M. de Livry nous avait appris, dans un de ses précédens ouvrages, que le *monde n'était pas bon à prendre avec des pincettes*. Les amis de l'humanité se flattaient qu'il réfor-

Digitized by Google

merait ce premier jugement; mais il paraît que c'est un parti pris. Le genre humain continue de lui inspirer une horreur invincible. Le misantrope est un optimiste auprès de lui. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, que les hommes sont » bêtes!!! — Quelle sotte et vile espèce que les hommes!!! » Qu'on prenne les hommes réunis ou isolés, c'est toujours » la même chose; dans la société, ils puent le particulier; » dans le particulier, ils puent la société. Dans toute situa- » tion, l'homme infecte. — Les bêtes ne parlent pas, mais » elles n'en pensent pas moins; les hommes parlent, mais » beaucoup n'en pensent pas plus. — Quelle odieuse des- » tinée que de chercher partout des hommes et de ne pas » même trouver des bêtes!!! L'homme se vautre dans la » vie comme les cochons dans la fange. Passant sa jeunesse » à sauter, sa vieillesse à manger, l'homme est la moitié de » la vie sauterelle, l'autre moitié cochon. Si cette existence » n'est pas fort recommandable, elle est du moins variée. — » Que l'homme est ignoble!!! que l'homme est vil dans sa » vile machine!!! — Ce qui me ferait le plus douter de la » création, c'est l'existence du crapaud et celle de l'homme. » — Quelle horreur que ce siècle, et qu'il est affreux pour » qui n'y tient pas, d'en faire partie!!! »

On pourrait facilement multiplier ces sortes de citations et charger ce tableau de mille autres anathèmes. Mais si M. de Livry est inexorable pour les hommes, s'il déclare ailleurs que ce sont de *détestables coquins*, il professe en revanche une adoration sans bornes pour les femmes. Son culte pour elles va même jusqu'à le rendre athée. — « Le » soleil dans le plus brillant de son cours n'offre pas un » aspect aussi enchanteur qu'une femme dans tout l'éclat » de sa beauté. — Ah! qui atteste mieux l'absence d'un » Dieu que la destruction d'une femme!!! »

Mais dans les femmes ce que M. de Livry admire le plus, ce sont, comme on l'a dit, leurs ongles; de sorte que si elles venaient à se couper les ongles de près, il ne lui resterait plus pour se consoler dans ce monde que les chiens et le marché aux fleurs. On voit qu'en général le bonheur de M. de Livry tient à fort peu de choses, et qu'il ne faudrait pour le détruire en entier que trois accidens; une maladie qui fît tomber les ongles des dames, un hiver qui gelât nos fleurs, et une épizootie qui tuât nos chiens. *Deus omen avertat!*

SALGUES.

Digitized by Google

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE.

Gembloux, près de Namur, le 25 juillet 1809.

Messieurs, mon mari, homme dont les idées simples et mesquines, sont bien peu analogues à l'esprit de son siècle, me force de m'ensevelir avec lui et mes enfans, au fond d'une terre qu'il possède à plus de cent lieues de Paris. C'est là qu'il faut en dépit de mon goût pour le grand monde, passer huit mois chaque année, sans voir une figure humaine; car je ne saurais imaginer que nos voisins dont la tournure est si grotesque, soient de la même espèce que moi. Partagé entre le soin d'élever ses deux fils et celui de faire valoir son bien, *monsieur* semble avoir oublié que nous devons retourner dans la capitale à la fin de la belle saison. En vérité, nos amis ne nous reconnaîtront plus; nous aurons oublié jusqu'au langage de la bonne compagnie. Au moins les années précédentes, la lecture des nouveaux romans, et des journaux, me mettaient au courant du bon ton, des usages, des modes de Paris; mais je suis privée même de cette ressource. Que penseriez-vous d'un homme qui ne veut plus avoir chez lui que des livres de sciences, d'histoire, de mathématiques, d'agriculture; qui, à l'exception du *Mercure*, interdit l'entrée à tous les journaux? Dans la plupart, dit-il, on parle des sciences et des lettres, d'une manière si superficielle que la jeunesse, au lieu d'en recueillir de l'instruction, n'en retire que la sotte vanité de parler sur toutes choses avec une impudente assurance. Dans d'autres, on trouve des articles beaucoup trop lestes pour les laisser sans danger entre les mains des jeunes gens. Voilà pourtant à quelle extrémité je suis réduite. Enfin, messieurs, mon tyran a prohibé jusqu'à la lecture si innocente du *Journal des Modes*. J'avoue que ce coup m'a été le plus sensible: c'était le seul journal que je lusse d'un bout à l'autre; où chercher ailleurs ce décousu dans les idées, cet art aimable de jouer sur les mots, qui rappelle si bien les conversations des gens du bon air? Tout y est effleuré, rien n'y est approfondi; que de génie, de discernement, sur-tout dans l'article où l'on donne l'état des modes! Comme on y décrit avec légèreté, et pourtant avec une scrupuleuse exactitude, le moindre changement qui s'opère tous les cinq jours dans la toilette d'une femme, depuis le *voile léger qui dérobe au vulgaire une partie de ses attraits, jusqu'au cothurne élégant qui enlace son pied délicat!*

Sans doute, messieurs, je fais un cas particulier de votre Journal; j'estime fort la manière dont les sciences, les arts y sont traités. Vous ne négligez, sur-tout depuis quelque tems, aucune branche des con-

Digitized by Google

naissances humaines ; au moins ce sont les propres expressions de mon mari, car je conviens que je n'ai guère lu encore que quelques lignes des *Variétés* et de votre Chronique de Paris. Mais comment se fait-il, puisque vous annoncez le projet de dernir universels, comment se fait-il que vous vous soyez oublié jusqu'à présent de parler de la mode ? Voyez tous vos confrères ils se font un devoir de copier le journal qui tient registre des robes, des coiffures, des chaussures nouvelles. C'est un hommage qu'ils rendent à cette intéressante feuille, une fois par semaine. On a souvent reproché aux femmes de ne point assez sacrifier aux grâces, n'encourez pas un reproche si odieux. Plaire au beau sexe est toujours le but que doit se proposer. Pour être un peu plus austère que le dernier, ce siècle n'en est pas moins soumis à l'influence des femmes ; elles ont encore la même part aux succès littéraires. Que votre gravité vous abandonne donc de temps à autre. Ne dédaignez plus d'entretenir vos lecteurs de la mode, cette reine du monde, et accordez dans chacun de vos numéros une petite place à l'histoire des révolutions continuelles qui ont lieu dans son empire. C'est une grâce que je vous demande au nom de toutes les malheureuses victimes qui auront, comme moi, peur de paraître tout à fait barbares, que la lecture de votre journal.

Je suis, etc.

CORINNE DE ***, comtesse de B**.

(*Note des Rédacteurs.*) Comment ne pas faire droit à une si juste réclamation ! Ce n'est pas la première de ce genre que nous ayons reçue. Des jeunes gens qui prennent pour titres : *habitués de Tivoli*, nous avaient déjà reproché notre silence sur les modes. Nous voilà donc déterminés à nous occuper un peu de cet objet que l'on juge si important. Cependant nous éviterons de copier le charmant badinage du journaliste que Madame D*** semble nous citer comme modèle. Nous tâcherons, en comparant les costumes modernes aux costumes anciens, à ceux du moyen âge, de donner à cet article plus d'intérêt pour toutes les classes de lecteurs.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le Moniteur du 21 a confirmé dans les termes les plus précis la plus heureuse des nouvelles après celle qu'elle fait pressentir ; l'ouverture des négociations à Altenbourg, petite ville de Hongrie : M. le comte de Champagny a dû y arriver le 14, le 15, les négociations ont dû commencer entre ce ministre et MM. de Metternich et de Nugent. On est donc fondé à croire que non-seulement les principales difficultés sont aplanies, mais même que les points essentiels du traité sont convenus ; car ici, l'ouverture des négociations ostensibles annonce le terme de celles préliminaires ; que l'on est d'accord, puisqu'on se réunit dans les formes diplomatiques ; qu'enfin il est aujourd'hui plutôt question de rédiger un traité que d'en discuter les bases : telle est au moins l'opinion qu'expriment toutes les lettres de l'armée, toutes les nouvelles d'Allemagne. Voilà ce qu'on croit fermement à Vienne, et ce que l'on croit autant qu'on le désire à Paris, où l'on a dû remarquer comme d'un augure bien favorable le retour de S. M. l'Impératrice, et celui de Madame mère.

Une circonstance très-importante marque l'époque où les ministres plénipotentiaires se rassemblent ; il est certain que le cabinet de S. M. l'Empereur d'Autriche est renouvelé ; qu'on y a vu reparaître plusieurs hommes d'Etat que les dernières circonstances en avaient éloignés, et dont les opinions en effet s'accordaient mal avec ce système d'une ambition démesurée, et d'une vengeance insatiable, auquel la Cour d'Autriche s'abandonnait en aveugle. Il est surtout constaté officiellement qu'après de longues et pénibles discussions entre le prince Charles et les archiducs Ferdinand et Jean qui reprochaient à ce premier ses ordres pour leur retraite, tandis qu'il leur reproche lui de n'avoir pas assez promptement obéi à ses instructions pour renforcer le centre de ses opérations, ce prince a donné la démission de ses emplois, *témoignant ses regrets à l'armée, et flattant de lui en inspirer*. Les termes seuls de cet ordre du jour suffiraient pour prouver que l'archiduc laisse l'armée faible de ses divisions comme de l'indiscipline qu'il a lui-même proclamée ; et

Digitized by Google

que la Cour a senti l'impossibilité de continuer la guerre, puisqu'elle s'est privée de son plus solide appui.

Ce n'est pas sous de tels auspices que se présente aux conférences le négociateur français : ici, le génie de la guerre et de la politique préside au conseil ; une seule tête dirige les mouvemens de l'armée et les travaux du cabinet ; une seule volonté dispose des forces de la France et des Etats qu'elle protège ; le territoire de l'aggresseur est occupé, ses conquêtes ne peuvent être que des restitutions dues à la générosité du vainqueur ; la discipline est dans les camps, la sécurité dans les villes, et dans les vastes Etats héréditaires de l'Autriche, dans toutes les provinces qu'elle a perdues, dans sa capitale même, les peuples et les soldats se réunissent le jour de la fête de notre Empereur pour le saluer comme protecteur de l'Allemagne, vengeur de ses alliés, et dispensateur de la paix. Dans ce jour de fête mémorable, où Vienne a joui d'un spectacle nouveau pour elle, et en a présenté elle-même un bien remarquable aux yeux de l'historien, l'Empereur a donné des marques de sa gratitude à quelques-uns des premiers personnages de l'Etat qui, dès long-tems, ont suivi le monarque dans la double carrière qu'il parcourt avec une gloire égale : plusieurs ministres ont été créés ducs ; plusieurs maréchaux ont été élevés au rang de prince ; d'autres généraux ont reçu le grand cordon de la légion d'honneur ; d'autres des comtés et des baronnies ; des distinctions ont été accordées à plusieurs personnes de la maison civile et militaire de S. M. ; des pensions ont été accordées aux victimes de la guerre et à leurs familles. Ainsi la munificence impériale s'est signalée dans ce jour qu'on a pu dire consacré à la gloire et à l'honneur, où la reconnaissance du prince a désigné à la reconnaissance publique ceux qui l'ont le mieux et le plus long-tems servi.

Les hommages que S. M. a reçus dans cette circonstance, ont dû emprunter un nouvel éclat des victoires importantes de S. M. C. dont l'annonce parvenait à l'instant à son auguste frère. S. M. C. a payé de sa personne à la sanglante et décisive journée de Talavera. Les militaires instruits s'empressent de reconnaître cette rapidité de coup-d'œil, cette promptitude de résolution qui, ordonnant des manœuvres habiles et hardies, ont à la fois couvert et sauvé la capitale menacée, détruit le centre des forces combinées anglaises, portugaises et insurgées, et jeté sur les der-

Digitized by Google

rières de l'armée ennemie, des corps nombreux qui achèveront sa défaite. La proclamation du Roi à son armée suffira pour faire connaître ce que la circonstance avait de critique, ce que l'ennemi a déployé d'audace, et les Français de courage, d'instruction et de dévouement.

« Soldats, dit le roi Joseph, il y a à peine quelques jours que cent vingt mille ennemis, Anglais, Portugais, Espagnols, partis de divers points, menaçaient ma capitale. Le 26 et le 27 ils ont été contenus et repoussés. Le 28, ils ont été attaqués dans une position jugée inexpugnable; quatre-vingt mille hommes n'ont pu lutter contre quarante mille Français. L'ennemi fuit, sa perte est immense; l'Anglais seul nous laisse six mille blessés. Les 2e, 5e et 6e corps marchent sur ses derrières; ces corps ont fait leur jonction le 7 août. Soldats! vous avez sauvé ma capitale, le Roi d'Espagne vous remercie. Vous avez fait plus, le frère de votre Empereur voit fuir devant vos aigles l'éternel ennemi du nom français. L'Empereur saura tout ce que vous avez fait; il connaîtra les braves qui se sont fait remarquer parmi tant de braves, ceux qui ont reçu des blessures honorables, et s'il nous dit : *Soldats, je suis content de vous*; nous serons assez récompensés. »

On ajoute qu'au moment de leur défaite, les Anglais ont appris la nouvelle de l'armistice sur lequel en vain la junte de Séville avait voulu leur donner le change. Les insurgés qu'ils accusent de ne les avoir pas soutenus, se retirent dans la Sierra-Moréna, et l'Anglais reprend en hâte le chemin qu'il avait tenté en se dirigeant sur la capitale; les maréchaux ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Trévise gagnent sur lui des journées de marche, et c'est pour sa retraite sur le Portugal, et non pour sa marche sur Madrid qu'il sera forcé de disputer les passages. Dans cette circonstance difficile, Madrid a été tranquille : une très-faible garnison a suffi pour maintenir l'ordre; il n'y a eu d'autre agitation que celle naturelle à une capitale voisine de si grands événemens, et en attendant le résultat : les préparatifs pour la fête de l'Empereur s'y continuaient avec activité pendant que le roi les assurait par ses victoires.

Le prince de Ponte-Corvo et le ministre Dejean sont arrivés à Anvers dans la journée du 16; ils ont été reçus avec tous les honneurs dus à leur rang. Le prince a sur-le-champ pris le commandement en chef de toutes les forces réunies. Il a le lendemain passé les troupes en revue, visité les rives du fleuve, assuré le service des batteries, et s'est

Digitized by Google

livré avec une infatigable ardeur au travail incommensurable de l'organisation de toutes les parties du service d'une armée dont les élémens sont excellens, mais qui dans le premier moment ne pouvait être qu'un chaos du sein duquel il fallait faire naître l'ordre et le mouvement. Il est impossible d'être mieux secondé que ne l'a été le prince par les préfets, les maires, toutes les autorités civiles et militaires, et les habitans : l'empressement était tel, et les bras tellement nombreux, que le premier soin du général en chef a dû être de suspendre la marche des colonnes nationales qui lui arrivaient de toutes parts, pour pouvoir leur assigner des postes, déterminer leur emploi, leur organisation, et assurer leurs subsistances. Les Anglais avaient calculé qu'une fois descendus à Walcheren, la prise de Flessingue ne serait qu'un coup de main. Vingt-quatre heures leur paraissaient le terme de la défense de la place ; mais elle les a forcés à établir d'autres calculs ; elle les a retenus et leur a fait éprouver des pertes considérables, irréparables dans la situation où ils se sont mis ; ils ont bombardé la place avec une constance suivie ; ils ont employé à sa destruction toutes les machines incendiaires dont l'horrible invention déshonorerait même la victoire qui leur serait due ; mais s'ils ont détruit Flessingue, ils ont passé bien des jours devant cette place qu'ils croyaient emporter si vite, et quand même il serait à craindre que Flessingue fasse, ensuite, n'ayant plus de remparts à offrir aux traits de l'ennemi que les corps de ses soldats affaiblis, et le courage de son général blessé grièvement, eût été forcée de se rendre, toujours serait-il vrai que cette résistance glorieuse aurait assuré les moyens de garantir l'Escaut des projets ultérieurs de l'ennemi : en effet, pendant que l'Anglais bombardait Flessingue, l'île de Cadzand recevait des renforts ; le fort de Batz, occupé par les Anglais, était attaqué par les Français prenant sur ce point l'offensive ; sept vaisseaux de l'escadre française remontaient le fleuve et se plaçaient au-dessus d'Anvers ; trois vaisseaux restaient embossés pour la défense du passage. La flotille s'est armée ; des estacades ont été formées, et les deux rives du fleuve se sont hérissées de batteries. S. M. le roi de Hollande qui s'était porté au secours d'Anvers avec une si grande promptitude, est retournée à Amsterdam veiller lui-même à la défense des autres parties de son territoire qui pouvaient être menacées. Son armée est réunie tout entière à Bergop-Zoom ; un puissant renfort d'excellentes troupes lui

Digitized by Google

arrive d'Allemagne sous les ordres du général Gratien, et ses gardes nationales s'organisent avec rapidité pour la défense commune.

Les dernières lettres d'Anvers, rendues publiques au moment où nous écrivons, n'annoncent encore aucune tentative sur l'Escaut; elles ne parlent que de la continuation des préparatifs de défense. Le prince de Ponte-Corvo a publié un ordre du jour énergique, dans lequel il déclare se trouver heureux d'avoir à partager avec les gardes nationales de l'Empire, l'armée de ligne, la marine impériale, l'honneur de combattre les ennemis du continent.

Quant à la publication de la correspondance officielle sur les affaires de l'Escaut, *le Moniteur* l'a commencée; mais elle n'est encor parvenue qu'à la date du 9 août, c'est-à-dire, six jours avant que le prince de Ponte-Corvo eût pris le commandement. Cette correspondance n'en offre pas moins beaucoup d'intérêt; elle renferme des détails précieux qui honorent le zèle et l'activité des généraux et des magistrats, qui au signal du danger ont eu les premiers des mesures à prendre. Elle consiste dans les lettres des généraux Ste-Suzanne, Monnet, Rousseau, Chamberlac, La Morlière et Fauconnet au ministre de la guerre sur l'apparition des Anglais, l'attaque de Walcheren, l'incroyable abandon du fort de Batz par le général hollandais Bruce, aujourd'hui traduit devant un conseil de guerre; les lettres de l'amiral Missiessy, les ordres des ministres de la guerre et de la marine, et les comptes rendus par ces ministres à l'Empereur, etc., etc. Cependant les départemens rivalisent de zèle pour lever, armer et équiper des corps d'élite de leurs gardes nationales. On croirait difficilement, si la population, et les habitudes guerrières du département du Nord n'étaient connues, que ce département a mis sur pied 15000 hommes, qui en peu de jours ont été rendus à leur destination. Anvers a une très-forte garde nationale bien organisée; Bruges a fait des efforts très-remarquables pour couvrir en un instant les côtes menacées avant l'attaque de Walcheren; les départemens de la Dyle, de l'Escaut, du Pas-de-Calais, de la Somme, ceux de Normandie, voisins des côtes, ceux du Nord, voisins de Paris, ceux même que traversent la Meuse et la Moselle ont répondu à l'appel du Gouvernement; enfin la garde nationale de Paris se réorganise avec activité. Ce mouvement général, cette levée subite permet à l'armée de l'Empereur d'achever son grand ouvrage sans en être distraite. Ce n'est donc point

Digitized by Google

une diversion que les Anglais viennent de faire, puisque l'armée n'est point attirée sur le point qu'ils menaçaient ; jusqu'ici nous ne pouvons que répéter qu'ils nous ont fourni une occasion brillante de leur révéler le secret de nos forces, de leur donner la mesure de l'esprit national, et des moyens réels du Gouvernement : ils commencent à en convenir eux mêmes ; les papiers anglais récemment arrivés prouvent que les yeux se dessillent sur les résultats futurs d'une expédition si dispendieuse : partout, disent ces papiers, nous avons éprouvé la résistance la plus vive ; c'est un rêve que nos espérances sur la Hollande ! Chaque aviso apporte la nouvelle d'un obstacle imprévu, d'une difficulté nouvelle ; on nous disait tous les bras disposés pour nous, nous les trouvons tous armés pour nous repousser ; au lieu d'un coup de main sur Flessingue, nous assiégeons la place, et pendant ce tems l'ennemi organise tous ses moyens. En Espagne, notre retraite ne peut plus être l'objet d'un doute, et les conditions de l'armistice disent assez ce que nous avons à attendre de la conclusion de la paix.

En résumé, ajoutent ces journaux, qu'ici nous devons nous complaire à laisser parler, puisqu'ils nous servent d'excellens interprètes ; en résumé, nous avons voulu réduire la puissance de Bonaparte ; et certes, pour atteindre ce but, nous n'avons épargné ni les hommes, ni l'argent ; quatre-vingt-dix millions pour la défense d'une armée, une armée battue en Espagne, une armée repoussée en Sicile, une armée sacrifiée peut-être sur les côtes de Hollande : après une dépense de 20 millions sterlings, voilà nos efforts ! Que pouvons-nous espérer et obtenir ? La réponse sera facile, si l'on juge de l'avenir par le passé ; la rupture du traité d'Amiens a conduit les Anglais au désastre d'Austerlitz ; la rupture de la négociation de Lauderdale a produit la bataille d'Jéna. Nous nous sommes éloignés des négociations à Erfurt, et une armée anglaise considérable a été détruite en Espagne ; enfin, nous avons ramené l'imprudente Autriche sur le champ de bataille, et la voilà vaincue qui pose les armes et demande la paix. Nos ministres de S. M. ont le cœur vraiment anglais ; ils ont encore plus de patriotisme que de lumières : ils n'ont pas voulu sans doute élever la France au plus haut degré de gloire : mais si telle eût été leur intention, il faut avouer qu'ils n'auraient pas pu prendre des moyens plus efficaces.

Ainsi s'exprime l'*Advertiser*, qu'aucun Anglais de bonne

Digitized by Google

foi ne saurait désavouer, et dont le langage ne semble français que parce qu'il est au fond celui de la raison, qu'il naît de la force et de l'évidence des choses.

Dans ces circonstances, un des écrits les plus curieux sur lesquels on puisse appeler l'attention des hommes habitués à réfléchir sur les matières politiques, est celui que *le Moniteur* vient de publier relativement à la conduite des généraux autrichiens et de leurs agens dans les États de la Confédération, au système qui avait été adopté pour soulever les peuples contre leurs souverains, et aux moyens qui étaient employés à cet effet. La publication de ce recueil se rencontre par l'effet du hasard avec l'annonce des négociations, et n'a rien qui puisse diminuer l'espoir qu'on fonde sur les conférences d'Altembourg. Ce sont des matériaux pour l'histoire que l'on publie, et cela n'a rien d'extraordinaire ni d'hostile. L'auteur de l'écrit est un allemand, indigné sans doute des efforts de l'Autriche pour asservir sa patrie et y rétablir cette domination despotique qui a pesé si long-tems sur une nation brave, loyale et généreuse: il est conduit par l'examen de ce qui s'est passé sous ses yeux, et la lecture des pièces, actes et proclamations dont les archiducs ont été précédés dans leur marche, à établir une comparaison entre la république révolutionnaire de France et la monarchie révolutionnaire d'Autriche; entre les agens et émissaires de la Convention nationale, et les émissaires et les agens du cabinet autrichien; entre leurs principes, leur style, leurs mesures, leurs intrigues, leurs menées, leurs proclamations, leurs actes. Il prouve que l'Autriche s'était flattée d'opérer cette année en Europe une révolution générale telle que la Convention nationale l'avait méditée en 1793; révolution, il est vrai, conçue dans un autre sens, mais pour laquelle l'Autriche a trouvé bon de se servir de tous les moyens et de toutes les idées de 1793.

Nous ne pouvons poursuivre l'auteur dans le détail des faits qu'il rapporte à l'appui de sa proposition principale. Ces faits sont innombrables et se rapportent à l'invasion quadruple en Bavière, en Italie, en Saxe et en Pologne par cette maison d'Autriche, qui se disait attaquée et menacée dans ses propres possessions; les vexations, les actes arbitraires, les spoliations, la violation du droit des gens, les désordres de toute nature, sur-tout les provocations à la révolte, marquent en tous lieux le passage des Autrichiens sur le territoire qu'ils envahissaient. Auprès des faits que l'auteur cite, se trouvent les actes-patents dont ils n'étaient

Digitized by Google

que l'exécution; l'auteur a intitulé son recueil *Matériaux pour l'Histoire;* ils ne lui seront pas en effet inutiles, et seront un guide sûr pour l'écrivain impartial qui voudra remonter aux causes de cette guerre et faire connaître à qui tous les malheurs qui l'ont nécessairement accompagnée doivent être attribués.

Si de ce coup-d'œil jeté au-dehors nous reportons les yeux sur l'intérieur, ce n'est pas sans une sorte d'orgueil national que nous y voyons continuer au milieu des embarras de la guerre tout ce qui peut contribuer à embellir le règne de la paix. L'agriculture, l'industrie, l'instruction publique sont également l'objet des sollicitudes du Gouvernement; le comte de Montalivet a parcouru les départemens et partout hâté les vastes travaux qui facilitent et assurent les communications, doublent le prix des revenus, ajoutent à la prospérité, à l'éclat des villes.

Quant à Paris, les édiles y sont fidèles à l'habitude de marquer le retour espéré de S. M. ou la célébration de quelque époque mémorable par l'achèvement de l'un des établissemens ordonnés pour la capitale. Les travaux en ce genre sont poussés avec une incroyable activité. Le quai qui prolonge celui de Desaix est achevé; celui qui devait recevoir le marché aux fleurs a reçu cette destination agréable et nouvelle; où des constructions neuves ne sont pas nécessaires, de solides ou élégantes réparations s'exécutent. Les travaux du Louvre avancent à vue d'œil : à la fin de la campagne la grande galerie sera probablement terminée jusqu'à la rue Saint-Nicaise; déjà une partie, complètement achevée, fait connaître quel sera le plan général de cette vaste galerie, que les constructions supérieures désignent comme destinée à des habitations. La colonne élevée à la grande armée se revêt de ses riches bas-reliefs. L'arc de triomphe de l'Etoile se continue dans une dimension moins exagérée que selon le premier plan. Ceux des routes du nord, si improprement appelées portes Saint-Denis et Saint-Martin, sont restaurés. Enfin celui de la place du Carrousel, dont on ne peut bien juger l'effet que lors de l'achèvement total du monument avec lequel il se coordonne, est totalement achevé; les bas-reliefs sont terminés, les inscriptions sont posées, les statues en place, et le char de la victoire n'attend plus que celle dont la main est si glorieusement habituée à en tenir les rênes.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME TRENTE-SEPTIÈME.

POÉSIE.

Fragmens d'une épître à *Ducis*, sur les Avantages de la médiocrité ; par M. *Vigée*. Page 51
La Douleur. — Elégie par Mme *Dufresnoy* 65
La Nature. — Vaudeville ; par M. *Jouy*. 66
La Solitude. — Idylle ; par M. *de La Bouisse*. 129
Le Grimacier. — Chanson ; par M. *de Rougemont*. 130
Envoi à Mme *Henriette D*..... du Poëme des Jardins ; par M. *M*. 193
Romance ; par M. *Plumard*. *Id*.
A mon ami *Guérin* ; par M. *P. Didot* l'aîné. 257
Le Singe et le Rat. — Fable ; par M. *J. D*. 259
Imitation d'un air de Métastase ; par M. de *La Bouisse*. 260
Hassan, ou le Conducteur de Chameaux. — Eglogue imitée de *Collins*. 321
A Nisa ; par M. *Gerqud*. 323
A M. de Parny ; par M. *Felix de St.-Geniez*. 324
Le Charme de s'entendre. — Romance ; par M. *A****. 325
Ode au Poëte Godolin ; par M. *Auguste Rigaud*. 385
Le Marin philosophe. — Chanson ; par M. de *Saint-Sévérin*. 389
Le Sacrifice de Jephté. — Poëme ; par M. *Mollevaut*. 449
Le Délire poétique. — Ode ; par M. *J. R. A. Bérenger*. 513
Les nouveaux Sorciers. — Vaudeville ; par M. *Jouy*. 515
Anecdote dramatique ; par M. *Kéribalant*. 517

Enigmes, 53, 68, 131, 194, 260, 325, 389, 454, 517
Logogriphes. 53, 68, 132, 195, 261, 326, 390, 454, 518
Charades. 54, 68, 132, 196, 262, 326, 390, 454, 518

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Histoire des Arbres et Arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre ; par M. *Desfontaines*. (Extrait.) 3
Sur l'Etat actuel des Sciences mathématiques en Angleterre ; par M. *Biot*. 69
Nouveau Cours d'Agriculture ; par MM. *Thouin*, *Parmentier*, etc. (Extrait.) 133
Tableau comparatif de la Cristallographie ou de l'Analyse chimique, relativement à la classification des Minéraux (par M. l'abbé *Hauy*. (Extrait.) 197
Système de Chimie de M. *Thompson ;* traduit de l'anglais, par M. *Jean Riffault*. (Extrait.) 327
Mémoires de Physique et de Chimie, de la Société d'Arcueil. (Extrait.) 469
Culture et Commerce de la réglisse à Bourgueil. — Culture de la pomme-de-terre : (article de M. *C. P. Lasteyrie*.) 469
Sur le véritable esprit de la Médecine ; par un Etudiant en Médecine. 517

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Athanasie ou Mes derniers entretiens avec elle, sur l'immortalité de l'âme ; par *J. H. Meister*. (Extrait.) 11
Théâtre complet et Pièces fugitives de *Collin-Harleville*. (Extrait.) 17, 86
Un mois de séjour dans les Pyrénées ; par *H. Azaïs*. 25
Les Hindoux ou Description de leurs Mœurs, etc. ; par *Balthasard Solvyus*. (Extrait.) 74
Lettre sur *Alfiéri ;* par M. *A*. 87
Les Vies parallèles de Plutarque. — Les Stratagèmes de Polyen. (Extrait.) 141
Sur l'origine et la différence des Langues ; par M. *Andrieux*. 159, 233
Œuvres complètes de M. *Palissot*. (Extraits.) 208, 269
Esprit des Ecrivains du XVIIIe siècle ; par M. *F. G. de la Rochefoucauld*. (Extrait.) 223
Essais de Métaphysique. (Extrait.) 263
Morceaux extraits de l'Histoire naturelle de Pline ; par M. *Guéroult*. 333
Cours élémentaire d'Histoire universelle ; par Mlle de *B***. (Extrait.) 341

Digitized by Google

Les quatre Saisons du Parnasse; par M. *Fayolle*. 343
Lydie ou les Mariages manqués; par Mme *Simons-Candeille*. (Extrait.) 345
Fragmens historiques. — De la Religion et des Mœurs des Hindoux; par M. *Jouy*. 357, 412
Essai sur la première formation des Langues, etc.; traduit de l'Anglais d'*Adam Smith*. (Extrait.) 391
Histoire de France pendant le dix-huitième siècle; par M. *Lacretelle* le jeune. 399
Les Talismans d'Amour. — Nouvelle; par Mme *Dufresnoy*. 418
Essais sur l'effet, le sens, etc. des Désinences grecques. — Idiotismes de la Langue grecque, etc.; par M. *Gail*. (Extrait.) 474
Histoire d'une Femme de lettres; par M. *Adrien de S***. 486, 544
Observations grammaticales à M. le sénateur *François de Neufchâteau*; par M. *Framery*. 526
Réponse de M. *François de Neufchâteau*, etc. 528
Réplique à M. le sénateur *François de Neufchâteau*; par M. *Frémery*. 532
Morceaux choisis de *Buffon*, etc. (Extrait.) 536
Revue littéraire. 151

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Notice historique sur le Brésil, etc.; par M. *Jouy*. 33
Du docteur *Faust*, de son Histoire prodigieuse et lamentable, du Roman de Klinger et de la Tragédie de Goëthe, qui porte son nom; par M. *Vanderbourg*. 241, 280
Observations sur la Géorgie; par *Pope Eugénius*. 345
Porte-feuille du premier âge; par M. de *Hœsch*. 353
Littérature italienne. — Lettres d'Italie. — Alexandre à Harmosie. — La dernière guerre d'Autriche; par M. *Ginguené*. 288

VARIÉTÉS.

Chronique de Paris. 40, 175, 432, 498, 563, 557
Spectacles. 46, 112, 502
Revue des Thâtres; par M. *Esménard*. 298
Université de Paris. 501
Beaux-Arts. 115, 370
Mêlanges historiques; Observations critiques, etc., etc. 179, 304
Variétés étrangères. 118

Digitized by Google

Réclamations. 106, 178, 372
Nécrologie. 373

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 55, 120, 184, 247, 313, 375, 440, 565

ANNONCES.

Pages, 192, 313, 383.

Fin de la Table du tome trente-septième.

UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY
Digitized by Google

Digitized by Google

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Return this material to the library
from which it was borrowed.

CALIFORNIA
ELES
RY
Digitized by Google

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 401 069 0

Digitized by Google

Univ
So
L